

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE SA MAJESTÉ LE ROI MOHAMMED VI

SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE



RÉINVENTER L'UNIVERSEL



الجامعة العربية
LE LIGUE ARABE
2018

Oujda, du 18 au 21 octobre 2018



*« Le capital immatériel s'affirme désormais
comme un des paramètres les plus récents
qui ont été retenus au niveau international
pour mesurer la valeur globale
des Etats et des entreprises ».*

Extrait du Discours Royal à la Nation
adressé à l'occasion de la Fête du Trône
le 30 juillet 2014



Longtemps, l'aspiration à l'universalité fut liée à une domination de fait, par la force ou l'idéologie, par la culture ou la religion, les technologies maîtrisées ou l'élan conquérant d'une civilisation... Encore qualifiait-on d'universel ce qui régentait l'espace considéré comme le centre du monde du moment, ce que la vision d'aujourd'hui, notamment avec l'essor de la Chine et l'émergence de l'Afrique, relativise. Pour nous méditerranéens, l'universel fut entre autres et tour à tour grec, romain, arabe, italien avec la renaissance, etc.

Au siècle «des Lumières» apparaît un concept nouveau, un universalisme philosophique construit sur le dialogue, l'écrit et le verbe, et fondé sur la raison comme seul ciment du consentement espéré de tous. D'autres prétentions à l'universel qui s'ensuivirent eurent moins de délicatesse ; l'humanité ne s'en est séparée qu'au prix de millions de morts.

Mais des volontés autoritaires à vocation hégémoniste sont toujours là, des idéologies, des radicalismes religieux, des systèmes économiques dominants, des modèles technologiques ou économiques voulus sans alternative, des impérialismes déguisés en évidences incontournables parfois. Ce sont des machines à laminer les libertés comme les identités.

Ces candidats à l'universalisme ne font pas bon ménage avec les particularismes. Ce sont aussi des sources de conflits, car de fait ils sont concurrents dans les esprits et les cœurs. L'universel est une aspiration humaine naturelle s'il s'agit de concilier la planète avec ce qui conditionne l'avenir de l'humanité toute entière. Les grandes conférences mondiales et l'espoir qu'elles soulèvent pour sécuriser le futur de notre monde le prouvent.

Mais si les problèmes sont désormais vus de plus en plus à l'échelle de la planète, les solutions se heurtent pour l'essentiel aux murs des intérêts divergents, des cultures et des systèmes qui rendent les approches peu conciliables, maintiennent les soupçons et alimentent les tensions.

La paix du monde, le dialogue des idées, la cruciale tolérance des différences : tout cela passe par l'invention d'un universel nouveau qui établisse et harmonise des territoires consensuels, mais préserve aussi les identités et leurs expressions culturelles.

Le Maghreb ne porte pas d'universel prêt à l'emploi qu'il entendrait imposer ; il peine même à faire entendre la voix de ses intellectuels au-delà des frontières de leurs pays respectifs alors que leurs écrits ont souvent une dimension universelle ; les auteurs l'ont dit et commenté de bien des façons dans nos tables rondes. Si nous avons ensemble un discours à tenir sur l'universel et peut-être une vision de ce qu'il pourrait-être, c'est à nos convictions profondes et à notre histoire que nous le devons.

La voix de nos écrivaines et de nos auteurs masculins porte un message universel modeste et profond, où sévit un cosmopolitisme porté par les diasporas constituées au fil des générations. Les littératures maghrébines parlent arabe bien sûr, mais aussi amazigh, français, espagnol, anglais, néerlandais... L'Histoire rappelle les multiples formes du «vivre ensemble» dans l'harmonie et la tolérance que ce Maghreb a su installer au fil des siècles. Elle rappelle aussi son caractère multiculturel des origines - que reconnaît d'ailleurs la Constitution marocaine - et son appropriation des principales caractéristiques culturelles de «Al Andalous» en tant que modèle d'ouverture à l'universel. Il n'est donc pas incongru de réfléchir ici à l'universel et pas prétentieux de penser que notre Maghreb a sur le sujet quelque chose de profond à dire au monde, quelque chose de nouveau aussi dans l'univers des rapports de force qui jamais ne transigent et se régénèrent sans cesse dans l'affrontement.

La ville d'Oujda elle-même, cette année «Capitale de la culture arabe », n'est-elle pas un exemple de cet universel que notre époque convoite et échoue à constituer ? Les messages des intellectuels maghrébins et les réflexions qui les animent convergent vers cet appel à l'universel apaisé dont nous sommes héritiers. Sa Majesté le Roi Mohammed VI, en accordant son Haut Patronage à notre manifestation, témoigne de la volonté du Maroc d'agir dans ce sens. La forme nouvelle reste à réinventer. La pensée puisera pour cela dans nos cultures ancestrales, dans notre spiritualité, revenant aux sources de la transmission ; elle se nourrira tout autant de nos capacités à créer, innover, transgresser s'il le faut pour épouser mieux le monde d'aujourd'hui et construire celui de demain.

Cet ouvrage révèle, à travers de multiples lectures, le formidable potentiel constitué sous nos cieux pour y parvenir. Que ces magnifiques personnes qui se sont exprimées ici avec talent et passion soient remerciées pour leur investissement à nos côtés. Lire leurs contributions est un formidable message d'espoir et un enrichissement pour la sagesse.

Nous ambitionnons des échanges plus riches encore en 2019 ; à cette fin, nous vous donnons rendez-vous à Oujda du 09 au 13 octobre prochain, pour relever ensemble ce défi.

Mohamed Mbarki
Président du Salon «Lettres du Maghreb»



AVERTISSEMENT

Cet ouvrage restitue les échanges de l'ensemble des tables rondes et présentations tenues dans plusieurs salles dédiées du Grand Théâtre Mohammed VI d'Oujda et en différents lieux prestigieux de la ville, durant la deuxième édition du Salon Magrébin du Livre d'octobre 2018. En ces occasions, toutes les interventions ont été enregistrées, qu'elles proviennent d'orateurs de référence prenant la parole en tribune ou qu'il s'agisse de questions et points de vue exprimés par les participants présents en salle.

Ces enregistrements ont été retranscrits scrupuleusement. Le procédé a néanmoins ses limites et il importe de les relever. Ainsi, certaines déclarations, notamment prononcées hors micro, n'ont pu être captées ou l'ont été avec difficulté de sorte à ce que quelques interventions ou certains passages de déclarations n'ont pu être retranscrits ou ont pu l'être imparfaitement.

De même, les interventions sont restituées ici en langue française mais elles ont pu être effectuées en d'autres langues. Cela correspond à l'ouverture traditionnelle de la Région de l'Oriental sur plusieurs cultures proches qui ont alimenté l'identité culturelle régionale, mais aussi à la pré-éminence naturelle de la langue arabe dans l'expression des intellectuels maghrébins, ainsi qu'à la pratique établie dans différents territoires, ou bien encore à des partenariats internationaux qui ont conduit des intellectuels étrangers non francophones à s'exprimer. Cette pluralité des langues d'expression est une richesse, reflet de celle de la Région de l'Oriental et plus largement du Maghreb. Elle est aussi un risque quant à la bonne restitution de la pensée des orateurs puisque la traduction peut avoir introduit des nuances, voire d'éventuels contresens malgré la qualification et les efforts des traducteurs.

L'honnêteté intellectuelle oblige donc à informer le lecteur que de possibles distorsions ont pu intervenir, même si les responsables de la publication ont fait de leur mieux pour les éviter, ou que certaines paroles prononcées n'ont pas pu être restituées. Il est donc essentiel pour les responsables de cette édition d'affirmer que tout éventuel manquement de cette nature n'aurait rien d'intentionnel et que, tout au contraire, tous les efforts ont été consentis pour respecter avec la plus grande intégrité les interventions exprimées. Malgré ces risques, il nous a semblé essentiel de faire partager au public toute la richesse des débats.

Le Comité responsable de l'édition



S O M M A I R E

Préface	5	Diasporas, les nouvelles identités africaines	136
Avant-propos	7	Migration et mondialisation	151
L'hommage à Touria Chaoui	11	La Méditerranée : entre culture et sépulture	166
Les principaux échanges des tables rondes	19	Edition et patrimoine amazigh	182
Repenser l'universel	20	L'imaginaire des langues	191
Être arabe aujourd'hui	33	Un monde cloisonné, écrire sur les murs : Hommage à Gaza	205
Écrire et créer en Afrique	40	Les écritures féminines	216
Vivre ici et rêves d'ailleurs	53	Islam et modernité	233
Orient et Occident : les nouveaux horizons de pensée	60	Le Maghreb vu d'Ailleurs	249
Maghreb - Machrek : Regards croisés	77	L'instant poétique Sud-Sud	261
Les héritages culturels	88	Les écritures féminines	270
Les jeunes : repères et attentes	101	Islam et modernité	281
Les nouvelles Andalousies	112	Les écritures maghrébines	293
La création amazighe	122	Présentation croisée entre une œuvre de fiction et une œuvre essayiste	303
		La question de l'écriture	313



Patrimoine culturel Juif du Maghreb	330	Le soufisme et la culture de la paix avec la Fondation Al Moultqua	426
Être migrant aujourd'hui	347	La conférence de presse de clôture	448
Quelle place de l'universel dans l'espace multiculturel africain ?	360	Le glossaire indexé des participants	461
La traduction et l'universalité	369	Le programme des événements au jour le jour	477
L'émergence des territoires	386	Le bilan du Salon : images & chiffres	481
Le livre audio et les éditeurs indépendants	403		
Conférence de l'Université Mohammed 1 ^{er} d'Oujda	413		



La séduction des patrimoines ;
la conviction qu'ils sont exceptionnels.



SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE



L'HOMMAGE
À
TOURIA CHAOUI



L'HOMMAGE À TOURIA CHAOUI

Invité d'honneur : Abdelhak El Mrini

Modérateur : Mohamed Mbarki

Participants : Abdelkader Retnani, Driss Khrouz



Touria Chaoui

Mohamed Mbarki

Au nom de toutes les autorités locales et avec votre permission, je souhaite commencer par saluer Monsieur Abdelhak El Mrini qui est bien connu de vous tous, mais que je vais quand même présenter brièvement. Cette rencontre a pour objectif de rendre hommage à une femme. Nous savons tous l'importance accordée par Sa Majesté le Roi Mohammed VI à la femme. Il s'agit de Touria Chaoui, une figure emblématique qui nous a quittés très jeune, laissant derrière elle un écho national grandiose, mais aussi au niveau du grand Maghreb tout entier. Pour cet hommage, nous avons demandé au Docteur Abdelhak El Mrini de participer à cette rencontre et, malgré tous ses nombreux engagements, il a répondu présent.

Monsieur Abdelhak El Mrini est natif de Rabat. Il a appris très jeune le Saint Coran. Plus tard, il a obtenu son Doctorat à l'Université de Strasbourg, avant de poursuivre ses études à l'Université Mohammed Ben Abdellah de Fès pour obtenir son Doctorat d'Etat. Au plan professionnel, comme vous le savez, il a entamé sa carrière en occupant le poste de Directeur du Protocole, puis celui d'Historiographe du Royaume, Conservateur du Mausolée de Mohammed V, porte-parole du Palais Royal, Directeur du Comité Scientifique de la célèbre Université Moulay Ali Chrif.

Il rejoint ensuite la Trésorerie Générale du Royaume en 2015, où il occupe le poste de Directeur. Aussi, nous tenons à remercier infiniment Monsieur Abdelhak El Mrini d'être ici parmi nous et d'honorer cette deuxième édition du Salon Maghrébin du Livre, un Salon organisé sous le Haut Patronage de Sa Majesté le Roi, que Dieu L'assiste !

Après la communication de Monsieur Abdelhak El Mrini, nous lirons ici une lettre que nous avons reçue du frère de la regrettée Touria Chaoui, qui n'a pu malheureusement se joindre à nous. Je vous cède la parole Monsieur Abdelhak El Mrini.



Abdelhak El Mrini

Monsieur Mouaad Jamaï, Wali de la Région de l'Oriental,
Monsieur Mohamed Mbarki, Directeur Général de l'Agence de l'Oriental et Président de ce Salon, chers Professeurs, Mesdames et Messieurs.

J'adresse tout d'abord mes remerciements à Monsieur Mbarki d'avoir présenté mon humble personne ainsi que de m'avoir invité à participer à cette manifestation. Merci infiniment.

Touria Chaoui est l'une des fleurs du Maroc. Elle a fait de la faiblesse une force et de la volonté un effort sacré. Elle a cru en sa profession et rassemblé toute son énergie et ses forces pour atteindre ses objectifs. Elle s'est débarrassée de toute insouciance et de toute paresse pour voler parmi les nuages du ciel marocain, tout comme voltige le papillon d'une fleur à une autre. Elle a emporté avec elle, en toute ingénuité, les esprits des jeunes de son âge. C'est ainsi que Touria prit la relève du courage et de la fierté. Elle communiquait avec l'univers céleste grâce au moteur de son petit avion : *«Je suis la jeune marocaine qui ne cherche point à garder les pieds sur terre. Je veux voler vers un monde sans restriction ni bornes».*

Touria est devenue ainsi l'étoile brillante du ciel de sa patrie, l'étoile qui a fait que ses compatriotes levaient la tête vers le ciel pour regarder pour la première fois une pilote marocaine et entendre le bruit du moteur de son avion, comme un écho qui annonce la conquête par une femme d'un nouveau monde après l'accession à l'Indépendance. C'était l'ère de la liberté, de la dignité et de l'Indépendance.

C'est ainsi que Touria a pu accompagner l'envolée des oiseaux, comme elle a incité les jeunes de sa génération à s'aventurer et à prendre l'initiative afin d'aller au bout de leurs rêves et de concrétiser tous leurs souhaits. Grâce à elle, ils ont réalisé des prouesses et ressenti toute la fierté dont ils avaient besoin.

Mesdames et Messieurs, je ne pourrais jamais oublier le jour du retour du Roi combattant, feu Sa Majesté Mohammed V, que Son âme repose en paix, en compagnie de Sa famille glorifiée de l'exil, le 16 novembre 1955. Il est retourné à sa patrie en gardant la tête bien haute. Il avait entre les mains le document de la liberté et de l'Indépendance. La pilote Touria Chaoui, aux commandes de son petit avion, se préparait à l'atterrissage. Elle tenait le manche de sa main droite pendant que, de sa main gauche, elle jetait par la fenêtre des cartes de vœux écrites à l'occasion de l'heureux retour du Roi. Une fois sur terre, des foules venues de toutes les Régions du Maroc se sont précipitées pour accueillir le victorieux cortège royal.

A dire vrai, c'est un jour historique inscrit dans les annales de l'histoire marocaine moderne. Le 1^{er} mars 1956, alors que le Maroc était submergé de joies et de bonheur, au lendemain de l'Indépendance, au moment où chacun entrevoyait un futur prospère pour ses enfants, de sales mains lui ont tiré dessus, au volant de sa voiture, pour éteindre cette bougie qui illuminait l'espace.

Nous avons alors levé la tête vers le ciel, car nous voulions entendre encore le bruit de son avion, hélas... il n'y avait qu'un ciel clair et un soleil éclatant.

Le rossignol, qui envahissait l'univers par ses chants et cris de félicité et de victoire, nous manquait. Le moteur n'émettrait plus de son. Et nous avons baissé immédiatement nos yeux en acceptant la volonté de Dieu. On aurait tant aimé que réapparaisse celle qui, par son éclat, dissimulait le soleil !

Tout cela n'est aujourd'hui que souvenirs, des souvenirs de fierté exemplaire, de forte volonté et de courage rares qui font s'aventurer et motivent les jeunes à connaître davantage les nouvelles technologies et à en tirer profit pour défier tous les obstacles, se libérer, décrocher la gloire et contribuer au développement de leur pays, le Maroc, avec toute la force requise. Ces souvenirs éclaireront l'avenir de ces jeunes et mettront leurs rêves à portée de leurs mains, notamment grâce à leur volonté de vivre une vie digne, un havre de paix, et d'aspirer au meilleur.

Merci de votre attention.

Mohamed Mbarki

Merci infiniment Monsieur Abdelhak El Mrini pour ces mots forts dédiés à la regret-tée et martyre Touria Chaoui. Je cède la parole à Monsieur Abdelkader Retnani, le Président de l'Union Professionnelle des Editeurs du Maroc, dont la maison d'édition a d'ailleurs publié un livre sur Touria Chaoui. Il vous lira la lettre inédite du frère de Touria adressée à tout notre Salon. Empêché par des problèmes de santé, il n'a pu nous accompagner aujourd'hui.

Abdelkader Retnani

Je vous remercie Monsieur Mohamed Mbarki. Si je suis là aujourd'hui, ce n'est pas au titre de Président de l'Union professionnelle des éditeurs, mais plutôt pour l'amitié que j'avais avec Touria Chaoui. Alors que je vous raconte ceci, je me souviens de l'époque où j'étais un voisin de la famille Chaoui. Je les visitais chaque jour et je rencontrais son père, que son âme repose en paix. C'était un intellectuel qui s'adonnait à l'écriture de pièces de théâtre, parmi les plus connues. Il avait deux enfants, une fille et un garçon, qu'il traitait avec une scrupuleuse égalité. Touria Chaoui allait devenir la première femme pilote marocaine. A l'époque, Touria n'avait que seize ans.

Je voudrais donner une autre information, loin d'être secondaire et que, de plus, peu de personnes connaissent : le premier livre écrit en arabe sur Touria Chaoui est signé de Monsieur Abdelhak El Mrini, Il est essentiel de constituer notre mémoire et d'écrire l'histoire des Marocains.

Je vous prie de m'excuser ; il y a trop d'émotion. Monsieur Driss Khrouz, Commissaire du Salon, voudra bien lire cette lettre à ma place.

Driss Khrouz



«Mesdames et Messieurs,

Votre décision de rendre hommage à ma regrettée sœur Touria Chaoui me comble de fierté et me touche au plus profond de mon cœur, tout en regrettant vivement de ne pouvoir être parmi vous, pour raison de force majeure. Je vous prie infiniment de bien vouloir m'en excuser. Permettez-moi d'exprimer à toute personne présente, mes plus vifs remerciements et ma plus profonde gratitude pour sa participation à cet hommage rendu à la mémoire de cette icône

Je tiens tout particulièrement à dire mon infinie reconnaissance à Monsieur Abdelhak Mrini, historiographe du Royaume et porte-parole du Palais Royal, d'avoir accepté de rehausser de sa présence cet événement. Je ne peux oublier qu'il fut le premier à honorer de sa plume, le parcours de l'aviatrice, à travers un ouvrage paru à la fin de l'année 1956, soit quelques mois après la mort de Touria. Cet ouvrage fut réédité en 2009 par la Fondation Mohammed Zerk-touni, à laquelle je renouvelle toute ma considération.

Mes remerciements s'adressent aussi à mon ami de toujours, Monsieur Abdelkader Retnani, à l'origine de cette honorable initiative, ayant lui-même connu ma défunte sœur, alors que nous étions tous les deux camarades de classe à l'école Jules Ferry de Casablanca. Qui mieux que lui pouvait éditer mon livre "Ma sœur Touria, première aviatrice du monde arabe" ?

Le premier mars 1956 et 18 h 30 sont pour moi une date et une heure qui ont marqué mon existence. Ce jour Touria fut exécutée à bout portant, dans sa vingtième année, au volant de sa voiture, sous mes yeux, alors que j'avais onze ans. C'était un jour de fête, veille de l'Indépendance du Maroc. La liesse était générale et le deuil venait de frapper notre famille. Soixante années après ce drame, je me suis rapproché de plus en plus de sa mémoire, au point que ces souvenirs tragiques, indélébiles, m'ont paru presque récents, tant ma plaie est restée ouverte.

J'ai eu l'honneur de lui consacrer un ouvrage, retraçant sa très riche mais si courte vie, allant de la brillante écolière à l'aviatrice défiant l'occupant, qui a tout fait pour provoquer son échec, lui imposant le jour de son examen des épreuves à 4 000 mètres d'altitude, par un temps des plus exécrables, au risque de sa vie.

Elle a relevé le défi à tout juste seize ans et réussi à obtenir son brevet de pilotage le 17 octobre 1951, brevet qui fut établi à Paris et estampillé par l'armée de l'air française, la consacrant ainsi première femme pilote du monde arabe et la plus jeune au monde.

Symbole de l'émancipation de la jeune fille marocaine, elle a mené un combat pour le droit de la femme contre l'illettrisme et l'oppression, militant pour le retour de Sa Majesté Mohammed V, pour l'Indépendance du Maroc dont elle n'a pas eu le temps de connaître le bonheur. Je ne peux oublier le tumulte qui a marqué notre vie de famille, lors de ces sombres mais glorieux moments de la résistance marocaine, où nous déménagions de maison en maison, vivant l'angoisse des menaces de l'occupant qui n'hésita pas à déposer une bombe à notre habitation qui, par miracle, était inoccupée ce jour-là, sans compter les diverses tentatives d'assassinat dont Touria fut l'objet.

Je n'oublierai jamais un événement qui avait submergé de fierté l'enfant que j'étais, lorsque, lors de mon baptême de l'air, de retour de Malaga vers Tétouan, embarquant avec ma famille, le commandant de bord a eu un sourire ironique à la vue de cette adolescente, portant un uniforme de pilote, pensant qu'il s'agissait d'une fantaisie vestimentaire. Après le décollage, il a invité Touria à intégrer la cabine de pilotage, curieux de mettre à l'épreuve la prétendue aviatrice. La surprise fut générale lorsque la quarantaine de passagers a appris par la voix solennelle du commandant de bord, que les commandes de l'appareil avaient été confiées à l'adolescente. Il en était ému et convaincu à la fois. Cet événement a eu lieu en 1952.

J'ose espérer qu'elle demeure un exemple de courage pour les générations futures et que l'histoire lui réserve la place qu'elle mérite.

Je tiens à réitérer mes plus vifs remerciements à toutes celles et ceux qui aujourd'hui ont une pensée pour elle.

Repose en paix chère sœur.

Salah Eddine Chaoui»

Mohamed Mbarki

Merci Ssi Driss pour cette lecture. Je reprends la parole pour redire simplement ce que j'ai dit maladroitement au début, par émotion moi aussi. J'ai lu ce livre et je vous conseille de le lire. Pourquoi Touria est-elle un symbole pour nous, pour notre jeunesse ? Parce que, dès quinze ans, elle a eu une passion pour l'aviation. Son père, écrivain, l'a encouragée à réaliser sa passion. A seize ans, elle était diplômée de l'école de pilotage de Tit Mellil et, à vingt ans, elle est partie. C'est un parcours comme un ensemble de symboles, en plus de l'attachement à défendre nos valeurs et nos institutions.

Abdelkader Retnani

Ce que je vais dire peut être important pour les gens qui nous écoutent : après son décès, un livre a été écrit par Monsieur Abdelhak El Mrini, puis on a oublié Touria Chaoui. Ce qui a déclenché le déclic pour qu'elle revienne au devant de la scène au Maroc, c'est qu'il y a deux ans, en 2015, dans la ville française de Vichy, une compagnie aérienne est venue s'installer. On cherchait à donner à l'avenue concernée le nom d'une personnalité très importante de l'aviation. Les élus de la Mairie se sont réunis en Conseil municipal et ils ont trouvé un seul nom sorti du registre de l'aviation militaire française : celui de Touria Chaoui. Alors, à l'unanimité, ils ont décidé de donner le nom de Touria Chaoui à cette avenue. Cela a provoqué une réflexion chez le frère de Touria Chaoui, Salaheddine, mon ami d'enfance, qui s'est demandé pourquoi on a donné le nom de sa sœur à une avenue en France et pas au Maroc. Pour qu'elle soit reconnue chez nous, lui pouvait suivre l'exemple de Monsieur Abdelhak El Mrini et raconter son histoire, parce qu'il n'y avait pas mieux que lui pour la raconter.

C'est de cette manière qu'il y a eu le baptême de l'avenue Touria Chaoui à Vichy et que le livre est sorti. Madame Brigitte Macron nous a envoyé des félicitations en nous disant qu'elle était fière qu'une avenue en France porte le nom d'une héroïne marocaine assassinée par l'occupant qui n'était autre que la France. Cette histoire est vraiment chargée d'une très forte émotion.

Intervention

Mes remerciements à Monsieur Mohamed Mbarki, tout comme à Monsieur Abdelhak El Mrini d'avoir accepté de partager avec nous ce témoignage sur cette militante patriote. Touria Chaoui a eu l'exclusivité d'être la première et seule femme pilote à son époque dans le monde de l'aviation, alors purement réservé à la gente masculine, non seulement au Maroc, mais aussi en Europe et en Amérique. Je suis fière d'elle car je suis originaire de Casablanca et que j'ai côtoyé sa famille. Ce qui est étrange, c'est que Touria Chaoui était sur le point d'être oubliée, si ce n'est dans ce premier livre, un ouvrage de Monsieur Abdelhak El Mrini aujourd'hui présent avec nous. Nous nous souvenons tous de ce livre. Alors, merci à Monsieur Abdelhak El Mrini.

Abdelhak El Mrini

En effet, je connaissais Touria Chaoui, mais de loin car j'étais sur terre et elle était au ciel. Je parle surtout du jour sacré du retour de feu Sa Majesté Mohammed V de l'exil, car Son arrivée au Palais Royal de Rabat constituait un événement historique. A ce moment, Touarga était comble de citoyens marocains, hommes, femmes et enfants, venus pour accueillir le Roi et le féliciter de son retour. Nous nous sommes aussi rencontrés entre ciel et terre au moment où elle a jeté les fameuses cartes de vœux du haut de son avion et que j'en ai rattrapé une avec joie.

Son père Abdelouahed Chaoui, un homme de théâtre, a publié une annonce dans un journal pour commémorer la cérémonie mortuaire - quarante jours après sa mort - au cinéma Vox de Casablanca, qui a malheureusement fermé ses portes tout comme plusieurs cinémas de la métropole.

Lorsque j'ai vu l'annonce, je lui ai envoyé un courrier pour l'informer de ma participation. Je l'ai fait parce que je m'intéresse à la femme et surtout à Touria Chaoui en tant que première pilote marocaine. A ma sortie de la salle du cinéma Vox, le père de la regrettée Touria est venu me parler en me disant que mon texte était très émouvant et qu'il voulait que j'écrive un livre posthume sur sa fille. Je lui ai tout de suite donné mon accord. Dès lors, j'ai commencé à me rendre souvent à Casablanca, presque deux fois par semaine, car j'habitais Rabat. J'y venais pour voir son père qui me racontait à chaque fois des bribes de sa vie. Il me parlait de ses œuvres, sa vie, me montrait des documents, des photos, etc. Ce travail a duré deux années.

Par la suite, j'ai réussi à publier le livre grâce au soutien de l'association Zerktoni du fils du martyr Mohammed Zerktoni, mort en prison ; il avait choisi de mettre fin à sa vie pour ne pas révéler les secrets de la résistance. Par la suite, son fils a pensé à créer cette association culturelle et m'a demandé de me charger de la deuxième édition de ce livre. Bien entendu, je lui ai exprimé immédiatement mon accord.

Voilà, brièvement, l'histoire du livre dédié à Touria Chaoui.

Mohamed Mbarki

Merci beaucoup Monsieur Abdelhak El Mrini pour votre communication et votre témoignage, ainsi que pour vos mots forts et émouvants. Je saisis l'occasion pour remercier également Monsieur Abdelkader Retnani de ces moments intenses partagés, comme je vous remercie tous de votre présence.

La séduction des patrimoines ;
la conviction qu'ils sont exceptionnels.



SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE



LES PRINCIPAUX
ÉCHANGES
DES
TABLES RONDES



REPENSER L'UNIVERSEL

Modérateur : Nouredine Sail
Participants : Roshdi Rashed, François L'Yvonnet
Espace : Al-Qods
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Nouredine Sail est une personnalité publique bien connue au Maroc où on l'associe évidemment au cinéma et à la télévision, sans savoir souvent que l'homme est aussi un universitaire formé à la Philosophie, discipline qu'il a enseignée et dont il fut Inspecteur général. Scénariste et critique, il est aussi un redoutable rhéteur et maîtrise avec talent l'art de la plume.

Dans cette table ronde qu'il a bien voulu animer, il retrouve donc naturellement les chemins de la réflexion et toute la hauteur voulue pour maîtriser un sujet difficile qu'il aborde avec vigueur.

D'emblée, l'orateur modérateur renvoie à la Grèce antique, mère du concept d'universalité et écarte la Chine, qui ne connaît pas le «un» et lui a toujours préféré le «deux», donc la pensée binaire. Son introduction brillante traverse les universalités ou voulues telles, la néolibérale «droits de l'homme», le Christianisme, l'Islam, la raison...

Ainsi se trouve bien lancée la réflexion de Roshdi Rashed dédiée à la contribution de la science arabe à la construction de l'universel. Pour lui, pas d'universel sans rationnel, et les exemples abondent dans le monde arabe ancien, ce qui fait encore plus prendre de distance avec l'invasion actuelle de l'irrationnel et les prétentions devenues multiples à l'universalité. L'orateur rappelle que la première bibliothèque scientifique universelle, donc capitalisant tout le savoir disponible à l'époque, fut constituée à partir du IX^{ème} siècle à la demande des savants en langue arabe, notamment grâce à de nombreuses traductions des travaux des anciens à partir du Grec, du Sanskrit, du Persan, etc.



Le philosophe François L'Yvonnet rappelle que l'universel fut un outil de domination et l'oppose à l'individuel. Il revient sur les notions d'uniforme, de commun, de différent... Il conclut sur le caractère stratifié de l'universel européen et sur la pluralité des voies vers l'universel conçu comme un horizon.

Le psychanalyste et écrivain marocain Jalil Bennani souligne le message porté par le titre du livre du philosophe français François Jullien auquel les orateurs se réfèrent : «Il n'y a pas d'identités culturelles.» Pour lui, cet intitulé annonce la fin des particularismes, des communautarismes et des identités figées.

Le modérateur relance le débat en rappelant l'aspect intrinsèquement dominateur de l'universel ; le conflit serait donc par nature inclus en lui. L'universel serait-il aujourd'hui d'abord américain ? Avec la Chine comme universel alternatif ou concurrent dans l'universel existant ? Les participants reviennent sur la notion absolue de vérité, seule à pouvoir fonder l'universel, et, en ce sens, il n'y a pas et ne pourra y avoir d'universel arabe ou islamique, pas plus que de raison ou de science qui soit ainsi qualifiée.

Les interventions de la table ronde

Noureddine Sail

On ne peut pas dire que l'universel, en tant que tel, soit un sujet abordable en une heure. C'est très délicat. L'essentiel, qui fera notre débat, est de faire en sorte que le sujet nous travaille comme il a travaillé les organisateurs, ceux qui ont produit un texte tout à fait sympathique, écrit à plusieurs mains, qui a posé les vrais problèmes. Alors quid de l'universel ? Pour en parler, nous avons avec nous Roshdi Rashed qui maîtrise parfaitement la question. Il est d'abord d'une immense culture, quelqu'un qui vient d'Égypte et qui sait tout dire, ou presque. Il s'est acclimaté plus que parfaitement à l'Europe, à la France et à la recherche française. Alors, vous dire que c'est un philosophe, un épistémologue, un rhéteur... je pense que c'est un concentré de tout cela et sa présence ici est très sincèrement un honneur pour nous tous.

Parmi nous également : François L'Yvonnet. Je connais l'homme, l'écrivain et le penseur, mais ce que je sais de lui a été appris dans des situations très agréables, personnelles et amicales. D'ailleurs, nous avons été tous les deux adoués dans cette amitié naissante il y a peu par l'un de nos plus actifs complices en tout, qui est notre ami : Edgar Morin. Monsieur L'Yvonnet nous fait l'amitié d'intervenir ici. Il porte un intérêt plus que majeur à l'Amérique latine et ce serait parfait que la réflexion qu'il énoncera sur l'universel puisse nous présenter quelques points de vue venant de ce continent, ô combien essentiel dans la vie du monde actuellement.

Bref, je dis d'abord bravo pour le choix de l'universel, qui est un beau et grand thème et bravo pour la confiance et l'optimisme total qui a présidé à ce choix, parce que c'est un optimisme absolu que de nous faire réfléchir sur ce thème sur lequel, à mon avis, le monde entier devrait se pencher aujourd'hui.

Alors, pourquoi poser ce problème ? D'abord parce que cela ne va pas de soi ! On parle de l'Extrême Orient dans la présentation de cette table ronde. Il faudrait partir de façon plus précise de la Chine, qui n'a jamais voulu universaliser sa civilisation pour des raisons très complexes mais qu'on peut aussi essayer de simplifier. Vous savez que la Chine n'a jamais cru en «l'un», c'est connu et toutes les recherches depuis très longtemps le confirment : «l'un» n'a jamais existé et il y a toujours «le deux», le binaire. La première pensée de «l'un» vient de la Grèce qui a créé l'idée d'universel. Et tout vient de là, tous nos bonheurs et tous nos malheurs. Comme il est dit dans le texte de présentation, il est vrai que l'universel n'est pas, comme on le dit maintenant, axiologiquement neutre. L'universel, c'est la bagarre.

Mais en même temps, l'universel, c'est l'universel. M'opposer à l'universel avec la terminologie même qui me permet de m'exprimer selon la grammaire de l'universel, c'est rester dans l'universel. Comment dire : je propose un universel autre face à l'universel d'aujourd'hui ? Disons qu'au jour d'aujourd'hui, l'universel que nous vivons nous garantit tout ce qui aujourd'hui est garantissable : la liberté d'expression, les droits de l'homme, le libéralisme... parce que tout ça va ensemble. Les Droits de l'Homme, on les a tellement mariés au néolibéralisme actuel qu'aujourd'hui, en leur nom, on peut aussi aller installer partout le libéralisme, même là où il n'a aucune chance d'exister, sauf à considérer certains pays comme le pâturage où l'on vient semer et récolter et où la plus-value, comme disait le vieux barbu, ne reste pas au pays. Tout cela est devenu aujourd'hui une image de l'universel : c'est hélas l'universel dominant. A partir du moment où cet universel s'est imposé, on ne peut pas ne pas penser que l'universel est composé de ying et de yang : il y a du bien, mais il faut vraiment le subir parfois, et il faut lutter.

Alors de deux choses l'une : on peut opposer un universel à un autre et essayer de négocier - on peut appeler ça la pensée «bisounours» - ou on peut créer un universel, mais il faut des fondements essentiels pour que cet universel nouveau adviene.

Ce que nous appelons aujourd'hui l'universel va de soi, c'est le néolibéralisme ajouté aux Droits de l'Homme. C'est un acquis au nom de quoi on peut libérer ou asservir. On peut donner des moyens ou les enlever. On peut priver des gens ou leur donner autre chose. Et ce néolibéralisme couplé aux Droits de l'Homme est devenu aujourd'hui une sorte de chose allant de soi. On peut négocier et discuter mais pour pouvoir s'opposer au nom d'autres principes pour un autre universel, il faut se réveiller très tôt. Pourquoi ?

Ce que nous appelons aujourd'hui la pensée universelle est homogénéisante et dominée par la puissance numéro un du libéralisme que sont les Etats-Unis d'Amérique. Tout cela vient de quelque chose d'essentiel né au XVIII^{ème} siècle : les Lumières. Quand on va au fond de tout ce qui a été dit depuis les encyclopédistes, en Angleterre, en Allemagne et bien entendu en France, on peut résumer tout cela sous forme de trois grands principes.

Depuis le rationalisme du XVII^{ème}, Descartes et ses émules, il apparaît de façon très claire que toute réalité est intelligible. L'intelligible est le premier principe qui a permis à cet Occident historique de donner quelque chose d'incontournable. Puisque tout est intelligible, alors par la raison, celle-là même qui est maîtresse de l'univers et qui peut tout gérer, tout devient perfectible. On peut par la raison changer le réel.

Deuxième principe : la praxis de l'Homme sur la nature est un possible qui fait évoluer et la nature et l'intelligibilité même de cette nature. Et on avance à deux.

Comme tous les Hommes sont égaux par le fait-même qu'ils sont tous doués de raison, alors toute l'humanité finira nécessairement par se rencontrer au même point : c'est le principe de convergence. Il y a l'intelligibilité, la perfectibilité, la convergence et tout le monde va chanter à l'unisson à la fin d'une histoire qui sera plus ou moins rapide selon les environnements où auront vécu ces trois principes.

Tout est parti de là. Cela suppose en ressac qu'il y a une chose qu'on ne dit pas : c'est qu'on suppose qu'il y a une neutralité axiologique totale. C'est-à-dire qu'on ne raisonne qu'avec de la pure raison, mais on oublie à côté les valeurs et donc, on sort complètement de tout ce qui est éthique. Or, c'est là que le bât va blesser avec les trois principes essentiels de la raison et aucune prise de position claire et nette au niveau éthique qui évolue avec cette raison. Il se trouve qu'il y a une évolution qui a donné ce qu'elle a donné - du bien, comme du pas bien - mais qui s'est installée comme une raison suffisante universelle faisant en sorte qu'on ne peut pas en sortir. On en est là ; tout a évolué avec l'Histoire.

Alors on peut dire : en Amérique latine, ils ont assassiné les Indiens, ils sont venus chez nous, ils nous ont colonisés, ce n'est pas que du bien, c'est beaucoup de mal, etc. Mais si on ne part pas de cette origine-là, cela pose un problème. Dans ce cadre, l'une des premières pensées universelles qui s'est lestée de ce rationalisme tout en ajoutant un point de vue axiologiquement non neutre et qui a pris l'univers, c'est le Christianisme. Et le point de départ, c'est Monsieur Saul de Tarse, sur la route de Damas, qui, un jour, a compris une chose importante : si on prend un point de départ essentiel, qui est la résurrection, et si on dit que cela s'applique à l'univers entier, c'est le premier universel qui a attendu plusieurs siècles pour rencontrer la raison qui lui a donné l'universalité. La première universalité qui s'est imposée au monde était celle-là. On peut aussi parler de l'Islam, ce qui s'est passé au IX^{ème} siècle, c'est important, mais l'arme fatale qui a su épouser la rationalité pour s'imposer en tant que crédo est Saul de Tarse ou Saint Paul.

Et on peut lui dire merci, ou pas. Evidemment, cela ouvre un débat. Je ne fais que vous faire venir un peu d'appétit pour tout à l'heure et je cède la parole à l'un des maîtres de la pensée sur l'universalité, Monsieur Rashed.



Roshdi Rashed

Permettez-moi d'abord de remercier les organisateurs et en particulier mon amie Amina Meddeb, non seulement pour le travail d'organisation, mais aussi pour le choix du thème : l'invention de l'universel. Cette année, Oujda est la capitale de la culture arabe. En fonction de cela, j'ai choisi mon thème : la contribution scientifique arabe à la construction de l'universel. Je suis un peu positiviste, pardonnez-moi. Aujourd'hui, comme il y a un peu plus d'un siècle, l'universel et son alter-ego, le rationnel, sont niés et menacés par des tentatives souvent divergentes mais qui ont en commun de détruire la raison. En effet, à quoi assiste-t-on aujourd'hui ?

A une invasion de l'irrationnel dans toutes ses formes, qu'elles soient religieuses, raciales ou même tribales. Les dérivés particularistes et identitaires sont tels qu'on en vient à nouveau à évoquer la supériorité d'une race, d'une civilisation, en pensant les sociétés à travers des mythes fondateurs renseignés par des livres considérés comme sacrés, où le logos devient l'apanage d'une seule religion, une seule culture. Toutes ces idéologies, car il faut bien les nommer ainsi, masquent des intérêts particuliers mais prétendent à l'universalité. Ils se cantonnent dans une vague synthèse ou une attitude œcuménique, car l'universel est ce sur quoi tous doivent pouvoir s'accorder. Quelles que soient l'époque, la langue ou la culture, les croyances et les coutumes, les particularités de chacun sont éliminées.

Il est vrai que les lois varient selon les frontières. Je reprends la fameuse formule de Pascal au mathématicien Pierre de Fermat : *«Je vois bien que la vérité est la même à Toulouse et à Paris»*. C'est bien de vérité qu'il s'agit. On comprend donc que l'universel et le rationnel, ce n'est en aucun cas un produit de la philosophie ou de la conscience, c'est la philosophie des concepts. Dans ce cas, c'est bien le résultat d'une conquête, l'aboutissement d'un travail patient et cumulatif. Je ne me lancerai pas ici dans l'une de ces dissertations sur l'universel qui sont d'autant plus arbitraires qu'elles sont plus brillantes.

Je me borne d'abord à évoquer la constitution de l'universel dans le grand centre de l'Islam classique et particulièrement dans les domaines où il s'est imposé : les mathématiques et les sciences, la philosophie et la logique, la théologie rationnelle, le kalâm et le droit. Il est vrai que chacun de ces domaines a sa spécificité. Mais qu'il s'agisse de savants, de philosophes, de théologiens ou de juristes, tous reconnaissent que l'universel se construit sur la base du rationnel et que, dans la pensée comme dans la conduite, l'universel est fonction du rationnel. Ainsi, la philosophie et le kalâm ont mis en œuvre des cosmologies et des systèmes d'argumentation concurrents mais toujours selon les critères de la raison, adressés à tous et sur lesquels tous peuvent s'accorder. A partir du VIII^{ème} siècle, les auteurs ont partagé le projet de concevoir des méthodes et des règles destinées à une argumentation spécifique et justifiée. Or, pour réaliser un tel projet, ils n'ont pas fait table rase des pensées anciennes ou contemporaines. Écoutons ce qu'écrivit le philosophe Al Kindi au IX^{ème} siècle : *« Il est de notre devoir le plus nécessaire de ne pas blâmer quiconque nous a aidé à acquérir du profit léger et menu et dire alors de ceux qu'ils nous ont aidé à acquérir des profits importants, réels et considérables. Car même s'ils ont manqué partiellement leur vrai, ils furent nos alliés et associés puisqu'ils nous ont procuré des acquis de leur pensée qui ont été pour nous des voies et des instruments qui nous ont conduit à la science de ceux qui ont pu atteindre à la vérité »*. Le même Al Kindi poursuit : *« Or nous ne devons pas rougir de trouver beau le vrai, d'acquérir le vrai d'où qu'il vienne. Même s'il vient de races éloignées de nous ou de nations différentes. »* Ainsi parlait au IX^{ème} siècle Al Kindi, l'un des fondateurs de l'universel.

Le philosophe entend constituer une philosophie universelle, commençant par soutenir que la philosophie ne s'acquiert que par les mathématiques et va même jusqu'à interpellier l'étudiant en philosophie en le plaçant devant cette alternative : commencer par l'étude des mathématiques avant d'aborder les livres d'Aristote, selon l'ordre qu'il reproduit, et alors il pourra espérer devenir un vrai philosophe, ou bien faire l'économie des mathématiques pour, dans ce cas, être simple répétiteur en philosophie si tant est qu'il soit capable de retenir par cœur. Donc, même la philosophie a pour base les sciences, les mathématiques. Pour inventer une philosophie universelle, même s'il admet comme pour la théologie ou le kalâm que la révélation nous livre le vrai, Al Kindi cherche une autre voie qui s'adresse à tous les Hommes : l'universel, pour être atteint à partir des vérités de la raison, selon son expression.

Indépendamment de la révélation, elles doivent répondre aux critères de la preuve géométrique. Ces vérités démontrées, c'est cela l'essentiel, sont choisies pour remplacer les vérités révélées fournies par la théologie spéculative. Ce concept et le postulat de ces vérités de la raison, Al Kindi les a trouvés à son époque dans la tradition aristotélicienne du néoplatonisme. On comprend dès lors qu'une thèse en philosophie théorique requiert une démonstration aussi contraignante qu'une proposition mathématique et, là seulement, elle pourra accueillir l'approbation de tous. Ainsi, l'examen mathématique devient l'instrument de la philosophie nouvelle.

Dans les mêmes années, on assiste à l'émergence d'une des premières reconnaissances effectives de l'universalité de la science. Cette universalité, c'est l'acquis des mathématiciens, des savants et philosophes d'origines et de religions différentes qui ont en commun d'avoir écrit en Arabe. La première fois qu'on a parlé de science universelle, c'est à cette époque. Avant, la science était concentrée dans l'Est de la Méditerranée. C'est donc à partir du IX^{ème} siècle qu'on a engagé des recherches novatrices et traduit ce que les anciens ont légué d'universel. Des savants de cette époque ont repris et prolongé dans d'autres directions les travaux des mathématiciens Euclide, Archimède, Appolonios... mais aussi ceux des mathématiciens indiens. On peut citer aussi Ptolémée d'Alexandrie en astronomie, Dioclès en optique...

Poussés par le besoin de faire de nouvelles recherches, ils ont demandé à ce que ce soit traduit en Arabe ce qu'il y a d'universel dans les cultures grecques, sanskrites et persanes pour fonder la première bibliothèque universelle en sciences et en philosophie. Cette bibliothèque devenait accessible dans une seule et même langue : l'Arabe. Et c'est la première fois dans l'histoire de la pensée que l'on pouvait lire et étudier dans une même langue à la fois l'héritage scientifique et intellectuel des anciens et le résultat de la recherche nouvelle. Ainsi, au IX^{ème} siècle, se trouve établie la base matérielle d'une culture philosophique et scientifique universelle. Tout est donc en place pour que soit réclamée haut et fort l'identification de l'universalité à la recherche de vérités démonstratives au début du XI^{ème} siècle. Un des plus grands mathématiciens et physiciens de l'Histoire, Ibn Haithem, répond à un correspondant croyant que Ptolémée était infaillible en astronomie...

Noureddine Sail

Merci Professeur ; je cède la parole à Monsieur L'Yvonne.



François L'Yvonne

Je serai plus bref après ces mots savants. Je veux moi aussi remercier nos hôtes. Pour se référer à Paul Virilio, mort récemment, on assiste à un rétrécissement de l'espace à mesure que la vitesse augmente. Un rétrécissement de la carte mentale et, en même temps, on constate tous ici et là des affirmations identitaires. Chacun se referme sur soi, on élève des murs et des frontières. Ici, pas loin, mais également en Europe, aux Etats-Unis et ailleurs. Par conséquent, on est confronté aussi à cette contradiction entre un monde qui semble s'ouvrir et, d'autre part, des tentations de fermetures, des raidissements identitaires dont l'Europe est aujourd'hui le spectacle. L'universel fait partie de ces mots qui chantent, comme disait Paul Valéry, plus qu'ils ne parlent. Quand on parle de l'universel, immédiatement, il peut y avoir de l'exaltation mais aussi de l'inquiétude ou du rejet. C'est un terme assez encombrant, il faut bien le dire, qui a une histoire longue et composite. Par conséquent, il n'est pas facile de se référer simplement à la catégorie de l'universel. On parlait d'Edgar Morin. S'il était présent et si on l'interrogeait sur l'universel, il répondrait d'une manière un peu embarrassée.

L'universel abstrait pénétré de rationalité n'est pas un concept «morinien». Il trouverait sans doute que l'universel est un peu trop anthropocentré et qu'il ne fait que sa part dans ce qui constitue le tout, à savoir le monde vivant dans sa totalité mais également le monde naturel. En d'autres termes, Edgar Morin parlerait plutôt de globalité à partir d'un modèle ou d'un paradigme complexe. On parle d'exposition universelle, de valeurs universelles, de droit universel... Qu'est cet universel qui finit par s'appauvrir à force d'emplois multiples ? Il y a des façons simples d'échapper à l'universel en parlant du «pluriversel», qui risque bien d'être un néologisme, et d'insister sur la diversité des valeurs, des modes d'être irréductibles, avec la crainte de verser dans le culturalisme ou dans le relativisme.

En quittant l'universel et son exigence d'unité, certains mesurent le risque de verser dans la pluralité irréductible, la crainte de ce qu'accompagne le relativisme. C'est le cas des convivialistes par exemple qui parlent de «pluriuniversel». Il y aurait donc selon eux une pluralité d'universels. Pourquoi pas ! Le problème est que chaque fois que l'on construit des concepts qui s'adosent à l'universel, on est pris d'une certaine manière dans les limites, les contradictions et les ambiguïtés de ce concept. Je crois donc que c'est une très bonne chose de nous avoir donné aujourd'hui pour tâche de réfléchir sur cet universel. Et là, j'aimerais suivre un penseur français contemporain qui s'appelle François Jullien, à la fois philosophe, helléniste et sinologue, qui a publié en 2008 un très beau livre précisément sur notre sujet : «De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue des cultures.»

Je crois que penser, c'est distinguer. C'est la définition de la pensée telle que les Grecs la concevaient. L'universel, c'est assez ambigu. Est-ce un universel faible, c'est-à-dire un universel de généralités ou de généralisation ? Quand on parle par exemple d'universalisation des mœurs, des manières de vivre, il s'agit d'un universel de généralisation et un abus de terme à bien des égards. Ou est-ce un univers à entendre au sens fort, c'est-à-dire cette exigence rationnelle dont parlaient les deux orateurs précédents ? Ils ont parlé d'un universel de la raison, de la nécessité, c'est très clairement placé à un niveau détaché par rapport à la diversité de l'expérience. Là, on peut renvoyer à Aristote par exemple, lorsque celui-ci dit qu'il ne s'agit pas de penser le tout, mais à partir du tout. Par conséquent, il y a là quelque chose qui relève du concept. Cet universel va avoir un destin considérable dans la pensée européenne et presque dans la pensée mondiale.

On peut dire que la domination mondiale s'exercera d'abord au plan théorique, par ses outils conceptuels et en particulier cet universel.

Le contraire de l'universel au sens conceptuel, c'est l'individuel. Il faut le distinguer de l'uniforme. L'uniforme n'est pas un concept de la raison, mais de la production. Si l'universel est tourné vers «l'un», l'uniforme est la duplication de «l'un», c'est la standardisation, le stéréotype... C'est ce monde que nous connaissons, qui est habité, non par une exigence rationnelle d'unité, mais par la commodité. Il est en effet, beaucoup plus commode de produire en série. Il est clair aujourd'hui qu'on a tendance souvent à prendre cet uniforme, cet universel abusif, pour l'universel au sens strict du terme. Donc le contraire de l'uniforme, c'est le différent.

Et puis, il y a le commun qui est encore autre chose : c'est un concept politique. Il suffit de lire «La Politique» d'Aristote qui dit très clairement que ce qui constitue une communauté humaine c'est d'abord d'avoir du commun, donc un partage. Les Grecs concevaient ça dans le cadre de la cité avec un idéal autarcique. Ainsi, le problème du commun, ce que l'on partage entre citoyens par exemple, c'est son extension, car le commun peut avoir son versant négatif, son contraire, qui est le communautarisme : se refermer sur un commun exclusif.

Et là François Jullien fait une remarque très intéressante : l'universel est peut-être ce qui peut faire obstacle à la tentation de fermeture du commun.

Donc, ce sont trois distinctions importantes car on ne parle pas de la même chose. François Jullien pose deux questions. Une première à laquelle mes voisins ont en partie répondu : comment expliquer cette hégémonie de l'universel dans l'histoire de l'Europe ? En effet, l'histoire de l'Europe depuis l'Antiquité est habitée par cette exigence d'universalité. Vous avez parlé de l'universalité promue par les philosophes, cette universalité du concept, de l'*aidôs* chez Platon et de l'universalité chez Saint Paul. Lorsque Saint Paul dans l'épître aux Galates dit «*Ni Juifs, ni Grecs, ni hommes libres, ni esclaves, ni hommes, ni femmes, nous sommes tous un dans le Christ*», cette unité dans le Christ qui est quand même étrange et cette universalité par la parole communautaire se fait en dehors de toute espèce d'histoire, ou de toute espèce d'appartenance culturelle. C'est par rupture avec l'histoire et l'appartenance culturelle que l'on peut accéder à cette universalité du salut et de la promesse. Il y a un universel oublié, c'est celui de Rome. Celui de la loi, du droit, où l'on trouve peut-être la première mondialisation par la rencontre entre un universel de principe (la loi) et le comment de l'appartenance à l'empire. Je pense à l'édit de Caracalla de 212 où non seulement on est citoyen de Rome mais aussi citoyen de l'empire, un citoyen universel.



Donc, première conclusion intéressante : quand on étudie l'universel dans l'histoire de l'Europe, on a affaire à des strates et à des poussées d'universalité : les Grecs, Rome, Saint Paul et le Christianisme... Vous avez raison de le rappeler, c'est Saint Paul qui a théorisé le Christianisme. Mais c'est très composite à l'image de la culture européenne et ces strates d'universalité sont finalement très hétérogènes entre elles. C'est là qu'il y a l'universel en surplomb tel qu'il va triompher par exemple avec les Lumières.

Et la question que pose très justement François Jullien est : est-ce que cet universel en surplomb n'était pas ce qui maintenait ensemble ce caractère composite, ces éléments un peu éclatés de la culture européenne, à commencer par ces universels successifs ? Là, on peut aller beaucoup plus loin : on peut se demander si l'ébranlement, la crise de cet universel fédérant d'une certaine manière l'Europe, ne la laisse pas sans idéal. Rien n'a remplacé cet universel en surplomb. D'où d'ailleurs ces nouveaux questionnements, comme : est-ce que l'Europe est chrétienne ? Le problème de l'Europe aujourd'hui, c'est un défaut d'idéal au sens grec du terme, l'*aïos*.

Deuxième question : que faire de l'universel dès lors qu'on a dit tout cela ?

Je suivrais encore François Jullien disant qu'il faut être très attentif au risque que l'universel masque plus ou moins clairement une promotion de valeurs particulières, ce qui peut amener la crainte de l'ethnocentrisme.

On voit de plus en plus dans le monde actuel un grand nombre de cultures qui protestent contre la culture universelle jugée comme une forme d'impérialisme déguisé des valeurs européennes. C'est le risque même de ce qu'on pourrait appeler l'universalisme : laisser entendre que c'est un tout achevé énonçable à partir d'un certain nombre de valeurs qui pourraient prétendre à l'universalité. L'universel et l'universalisme, ça fait deux, car l'universel peut être entendu autrement. On peut l'entendre comme une exigence, c'est-à-dire comme un horizon. Ce ne serait pas de l'universalisme, ni de l'universalisable. Car l'universalisable, ce serait se demander quelles sont les valeurs qu'on pourrait universaliser. Mais l'universalisant, que permettrait-il comme horizon ? C'est-à-dire finalement de conjuguer le commun et l'universel.

De ce point de vue, il parle d'une idée régulatrice de la raison, à savoir l'universel comme étant cet horizon jamais atteint et qui constitue pour chaque culture une sorte d'exigence commune. Est-ce que le seul universel qui ne soit pas ambigu ou entaché d'enjeux idéologiques, ce n'est pas justement la possibilité d'envisager des voies diverses ? Chaque culture a une voie vers l'universel, pas par l'emprunt ou par la promotion de valeurs particulières, mais par la constitution d'un horizon commun. Cet universel, c'est la conscience claire que chaque culture doit avoir de l'impossibilité dans laquelle elle est de clore, de poser comme totalité ses valeurs.

Jalil Bennani

Monsieur L'Yvonnet, j'ai été particulièrement interpellé par vos propos car j'ai découvert François Jullien à partir de ce titre très énigmatique et tellement parlant : «Il n'y a pas d'identité culturelle». J'y ai lu sa réflexion sur l'universel. Je pense que c'est en plein dans ce que nous voulons aujourd'hui discuter par ces interventions. C'est-à-dire que le concept de spécificité culturelle doit être déconstruit totalement car à l'intérieur de chaque culture, il y a des cultures. D'où le problème que pose le concept de culture arabe : il n'y a pas une culture arabe. Et ce n'est pas un hasard que ce soit un sinologue qui pose ces questions car, comme l'a dit Noureddine Sail, la Chine a refusé de rentrer dans cet universel. Donc ce n'est pas par hasard que François Jullien pose ces questions et, ce qui m'a particulièrement interpellé, c'est qu'il amène à re-questionner cet universel et c'est notre tâche aujourd'hui. Il n'y a pas un universel qui part de l'Europe et qui rayonne dans le monde ou alors c'est la suite du colonialisme tout simplement. Donc aujourd'hui, la tâche qui est la nôtre, c'est de poser les questions actuelles en tant qu'Africains : comment l'Afrique peut repenser ces questions et comment l'universel est en creux ? Donc, le titre «Il n'y a pas d'identité culturelle» nous mène très loin : jusqu'à sortir des particularismes, des communautarismes, des identités figées...

François L'Yvonnet

Pour faire court, il se trouve que c'est moi qui ai édité le livre de François Jullien à l'Erne et il faut le replacer dans son contexte : celui des élections présidentielles ! Il est paru un peu avant pour nourrir un débat. Mais il n'y a pas eu de débat car la question de l'identité, soit on la brandit, soit on la tait. Ce qui est intéressant chez François Jullien, c'est qu'il essaie de se placer ailleurs, notamment de substituer à la notion d'identité celle de ressource culturelle, ou bien de se placer du point de vue d'un idéal. Mais la question de l'identité culturelle, de l'identité, est conceptuellement absurde. Donc c'est une très bonne lecture.

Noureddine Sail

Avant de redonner la parole, j'aimerais juste insister sur une chose : Jalil, tu dis que la Chine a refusé. Non la Chine n'a pas refusé d'imposer une universalité chinoise. Elle n'avait dans son épistème aucun des éléments qui permettent aux idées générales de s'imposer de façon universelle. Ce n'est pas une question de volonté. C'est à partir de la rencontre entre la Grèce et le Christianisme, de ce conglomérat qui est devenu judéo-rationalisto-chrétien, qu'on a inventé l'universel. J'aimerais dire qu'on ne peut pas vider l'universalité et l'universel du conflit inhérent lové au cœur même de ce qui le constitue : il n'y a pas d'universalité pacifique. Le conflit est inscrit dans l'universel. Nous avons à repenser l'universel, penser les mécanismes qui font que l'universel actuel est un universel dominateur. La Chine est venue à l'universel par la domination des Etats-Unis dans cet universel qui nous structure aujourd'hui.

Il n'y a qu'à voir le nombre de portables, l'accélération de la communication, etc. Nous sommes les enfants de cet universel-là. Lutter contre lui, c'est lutter avec les moyens que cet universel nous a donnés. En venant ce matin ici, brusquement, je me suis surpris à chanter une chanson des Beatles et, avant de quitter mon domicile, j'écoutais un concerto de Beethoven. Mais qui me les a donnés ? Je n'ai jamais rencontré un Danois fredonnant Naïma Samih. Ce n'est pas du nationalisme, c'est juste que, quand on invente quelque chose, il y a une arme de distribution énorme que l'universel dominateur possède et que nous ne possédons pas. Un acteur français quel qu'il soit, important ou non, joue dans un film américain et toute la France en parle pendant une semaine, même s'il s'agit de Gérard Depardieu qui est au sommet. Il faut concevoir aujourd'hui que l'universel a donné ce qu'il donne aujourd'hui et la Chine est en train de s'inscrire dans cet universel-là pour peut-être le dévoyer et prendre sa place. Mais on ne voit pas d'élément alternatif à l'universel d'aujourd'hui ; c'est désespérant. Alors, on peut dire qu'on vit sans soumission mais sans espoir. Mais raconter nos éléments qui datent du IX^{ème} siècle, ce n'est plus de la pensée contemporaine mais de l'archéologie, on ne peut donc pas dire que nous sommes aussi à l'universel. Ce n'est ni faux ni vrai, mais inconsistant. La parole est à la salle.

Intervention

Je suis enseignant chercheur à l'Université Hassan II et je suis plus consommateur de la culture que producteur, excusez mes limites. Je remercie les organisateurs qui nous ont invités à réfléchir sur ce mot «réinventer», qui veut dire d'abord «révisiter». On a vu beaucoup de choses sur la définition, la portée et les dessous d'un universalisme dominant. Quand on en revient à l'Histoire, la nature a été exclue. On a compris que tous les modèles colonialistes ou neutres ont usé et abusé des ressources humaines et naturelles d'autres pays «non avancés» ou «non civilisés». Donc, nous voyons ici cette nature qu'il va falloir replacer afin qu'elle soit en interaction avec l'Homme et non pas victime de lui. Il y a finitude, parce que les ressources sont limitées et la pollution est tellement désastreuse que même les progrès en sciences ou en médecine ne suffiront plus un jour. Je pense avoir compris pourquoi on veut avoir recours à l'universel : c'est par peur du particularisme et de l'obscurantisme. On veut donc inviter notre société à adhérer ou entrer dans l'universel, ce qui n'est pas simple. Il y a une aliénation universelle. A l'échelle arabe, elle est régionale. A l'intérieur de chaque pays, elle est locale : démocratie, Droits de l'Homme, bonne gouvernance... même empruntés du modèle dominant. Et il me semble que les gens de lettres, les penseurs ou les éducateurs, sont là pour d'abord nous apprendre à vivre ensemble. Or, aujourd'hui, on est dans le monolatéralisme. Il n'y a plus de multilatéralisme, même formel, depuis la seconde guerre mondiale. On a essayé de maintenir la domination.

Mais on peut au moins résister et essayer d'entraîner un renversement de la situation, car l'espoir fait vivre.

Intervention

Merci beaucoup pour ces éclaircissements. Je souhaite revenir sur ce que Nouredine Sail a dit vers la fin. C'est là où la pensée de François Jullien me semble intéressante parce que justement les exemples que vous avez donnés relèvent davantage de l'uniforme. Dans la question de l'universel, Jullien tient compte de l'écart, qu'il substitue à la notion de différence car il préfère ne pas utiliser ce langage «dérédien». C'est d'ailleurs ce qui me semble intéressant aussi dans sa démarche par rapport à la Chine : il essaie de comprendre ce qui est de l'ordre de l'impensé dans la culture et qui a été pensé dans la culture chinoise. En ce sens, il a écrit un livre très intéressant, «Le Paysage», dans lequel il explique ce qui manque dans la description du paysage dans la culture occidentale et qui a été nommé dans la culture chinoise. Expliquer la pensée de François Jullien demanderait des heures, mais la notion de l'universel par rapport à celle de l'uniforme et du commun peut être productive quand on pense que l'être humain se propulse vers un idéal. Mais le monde est pensé économiquement et l'idéal humain est confronté constamment à ce problème-là. Et je pense que notre idéal, c'est de penser contre nous constamment car il y a quelque chose que l'on nomme être humain et que cet universel peut éventuellement permettre de penser dans l'écart culturel.



Chérif Férjani

Je suis intervenant dans la table ronde suivante et je salue la précision de Roshdi Rashed quand il dit que le rationnel est le vecteur de l'universel. Mais cela veut dire que si l'on parle du rationnel dans ces conditions, on ne peut pas parler de raison islamique ou de raison arabe. Il y a plusieurs grands spécialistes de la pensée islamique au Maroc. Parmi eux, je préfère Abdellah Laroui qui a parlé du concept de raison («mafhoum») et qui a refusé de parler de raison ou philosophie arabe ou islamique, car cela n'a aucun sens. C'est universel ou ça ne l'est pas. Il faut insister là-dessus. En ce qui concerne l'opposition entre universel et identité : ils ne s'opposent pas à condition que ce ne soit pas une identité qui veuille absorber les autres.

L'universel deviendrait alors du pseudo-universalisme. L'universel s'oppose aux identités meurtrières, fermées. L'universel est une recherche, ce n'est pas quelque chose qui est donné ou qui appartient à certains.

Je vous renvoie à l'ouvrage de Benjamin Barber, «Jihad vs Macworld», où il dit qu'en réaction à la macdonalisation du monde, nous avons des jihads partout, qui sont des résistances qui ne reposent pas sur la proposition d'un autre universel mais plutôt sur un repli sur des identités meurtrières.

Roshdi Rashed

On ne peut effectivement pas parler de science ou raison islamique. J'ai cité Kindi, Averroès, Maïmonide, car ce sont les trois qui ont dit que la vérité n'a pas d'origine : c'est seulement la vérité. Pour comprendre ce qu'est l'universel, il ne s'agit pas de faire un discours sur le sujet, mais de savoir comment il s'est constitué. Souvent, il se constitue à partir du particulier, pas le particulier national ou racial, mais le particulier scientifique ou philosophique.

Intervention

Je suis chercheur dans l'industrie. Ma question concerne la circulation de l'universel. On est à Oujda où les biens et les Hommes ne peuvent pas circuler à travers une frontière puisqu'il y a un mur. Je travaille beaucoup sur l'industrie 4.0 et je me demande si cet universel contrarié ne peut pas être contourné grâce à la technologie pour résister à cet universel local entre Oujda et l'autre côté de la frontière. Les citoyens contournent par le numérique et je me demande quel est l'impact que va avoir cet universel, d'autant plus que l'intelligence artificielle prend beaucoup de place dans notre vie actuelle et future. Comment peut-elle transformer cet universel que je pense davantage pluriel qu'un ?

Intervention

Cette problématique a été soulevée ici-même à Oujda en 1989. On y avait organisé un colloque sur la production spécifique et les discours portaient justement sur le spécifique et l'universel. Les interventions portaient surtout sur la littérature maghrébine d'expression française. La conclusion d'Albert Memmy, l'un des intervenants de l'époque et dont ce fut la dernière communication, énonçait qu'il ne faut pas toujours penser qu'on peut résoudre nos problèmes en pensant d'abord le spécifique, l'identitaire... Je vous lis l'une de ses dernières phrases : *«Pour ne point sortir de notre Occident à nous, je ne crois pas qu'Averroès ou Ibn Khaldoun aient spécialement cherché à être spécifiques et quoi de plus spécifiquement nôtre que la pensée d'Averroès et d'Ibn Khaldoun»*.

C'est dire qu'ils avaient voulu être universels, d'un universel qu'on veut maintenant réinventer. Il faut sans doute penser à ce qui unit les différentes conceptions du monde et en même temps reconstruire ce qui unit dans cette planète.

Noureddine Sail

Merci, ce que vous dites est très sage. Faisons un calcul simple : vous parlez de 1989 et vous aviez fait des résolutions qu'on n'arrive pas à tenir encore aujourd'hui. Alors, donnons-nous rendez-vous dans trente ans pour parler en mandarin et voir où en est le problème de l'universel. Je vous remercie tous, vous avez été formidables et les intervenants encore plus !

ÊTRE ARABE AUJOURD'HUI

Modératrice : Deema Mahmood
Participants : Najwan Darwish, Rasha Al Ameer, Michel Khleifi
Espace : Simon Levy
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

La poétesse égyptienne Deema Mahmood a conduit cette table ronde avec ferveur et conviction, à l'image du style qui caractérise ses œuvres. Elle rappelle d'abord un contexte socio-politique, local la plupart du temps mais aussi international, compliqué, peu favorable a priori à l'épanouissement des créateurs arabes. Le créateur arabe lui semble condamné à une forme d'exil intérieur et extérieur, mais surtout à une forme de solitude qui le conduit à devoir assumer seul sa création comme la promotion et la diffusion de ses œuvres. Elle se tourne naturellement vers le réalisateur et auteur Michel Khleifi, arabe palestinien qui a complété et achevé sa formation à Bruxelles. Il affiche sa lecture dynamique et multiple du concept d'identité. Dans ses films, des doubles identités – palestinien & israélien, musulman & juif – sont évoquées. Globalement, le cinéaste constate l'affaiblissement du rayonnement culturel de la Palestine et le déplore.

Il estime que le monde arabe vit un effondrement des identités collectives, jusque là très structurantes et dominantes, au profit de l'affirmation d'identités individuelles. Najwan Darwish, journaliste et poète palestinien de langue arabe, constate lui aussi l'absence de grandes figures intellectuelles aujourd'hui pour faire rayonner la culture arabe et produire du débat, comme ce fut longtemps le cas. Critique littéraire écouté, il est bien placé pour mesurer la faiblesse de la production culturelle du moment.



L'envergure des penseurs et créateurs d'aujourd'hui semble donc désormais limitée par les frontières nationales. On peut le constater d'une autre façon dans le choix de l'écrivaine libanaise, éditrice et critique Rasha Al Ameer, de faire référence et appel aux maîtres plus anciens en évoquant Mahmoud Darwich et Amine Maalouf. Rasha Al Ameer s'appuie sur leurs œuvres et leurs démarches intellectuelles pour mieux souligner l'errance naturelle de l'écrivain qui, à ses yeux, n'est jamais prisonnier des univers qu'on voudrait lui imposer : il est un migrant culturel par essence. Par l'exil intérieur, le créateur arabe peut donc s'opposer au réel et aux faits accomplis par lesquels on voudrait le contraindre.

Les interventions de la table ronde

Deema Mahmood

Nous saluons votre présence à cette rencontre dans le cadre du deuxième Salon Maghrébin du Livre d'Oujda. Nos invités sont Rasha Al Ameer, éditrice, critique et écrivaine du Liban, Najwan Darwish, journaliste, chef de la rubrique culturelle à Al Arabi El Jadid et poète palestinien, et Michel Khleifi, réalisateur et producteur palestinien basé à Bruxelles. Le thème de notre rencontre peut paraître vague et complexe à plusieurs égards.

Le créateur arabe vit un exil intérieur et extérieur, une déchirure entre ses origines et une réalité mondialisée avec un contexte régional compliqué. Il ne fait aucun doute que ces éléments pèsent sur son travail de création et sur la diffusion de ses productions. Ce créateur souffre aussi de l'absence de stratégies bien définies pour diffuser ses œuvres.

Au final, le succès d'un créateur est en premier lieu la réussite d'un travail individuel, depuis la création jusqu'à la diffusion et la promotion, qui sont effectuées de manière quasi-solitaire. Tous ces éléments nous donnent des créations éparses, qui naviguent dans un contexte sociopolitique difficile. Notre débat devrait aborder ces questions avec nos amis invités. Nous démarrons ce débat avec Michel Khleifi, réalisateur primé à l'international pour plusieurs de ses œuvres cinématographiques. Le thème est la Palestine, la résistance, les hommes et les femmes en Palestine.

Michel Khleifi

Merci pour cette invitation qui me donne le plaisir de découvrir la belle ville d'Oujda. Il est vrai que le thème de notre rencontre est très difficile. Il m'est très difficile de résumer le sens que revêt le fait d'être Arabe ou Palestinien aujourd'hui. Dans mon enfance, je me disais Arabe.

A mon arrivée en Belgique, on me demandait d'où je venais. Avec ces demandes récurrentes, il me fallait afficher mon identité palestinienne. Cette identité demeure dynamique et mouvante selon les évolutions de chaque homme et de son environnement. Certes, cette identité se construit à partir de notre passé, mais il est important qu'elle se construise de façon orientée vers le futur. Notre identité est également marquée par la pluralité. Ceci est une richesse.

Dans l'un de mes films, j'évoque le mariage mixte entre Palestiniens et Israéliens et tout ce qu'implique cette relation de rapport avec les institutions religieuses des deux communautés. Une des personnes interrogée dans ce film encourageait ses enfants à se dire Musulmans et Juifs, en même temps. Cette double culture est une richesse, une pluralité. Cette identité devrait permettre de construire ensemble un projet de société.

Deema Mahmood

La mondialisation n'a-t-elle pas permis de nous affranchir de ces identités, qu'elles soient basées sur la géographie ou les communautés ?

Michel Khleifi

Le monde actuel est basé sur la mobilité. Nos identités doivent pouvoir suivre ce mouvement, ce qui constitue un défi pour les langues par exemple. Dans l'ensemble, nous gagnons à considérer l'identité comme une matrice dynamique, à renouveler sans cesse dans le cadre d'un projet pour l'avenir.

Deema Mahmood

Avec les changements de la carte politique dans le monde arabe et le processus de paix dans la région, est-ce que la carte de la Palestine permet toujours de mieux commercialiser les œuvres ?

Michel Khleifi

Je dirai oui pour les gens de la Palestine. Bien sûr, la centralité de la question palestinienne n'est plus évidente, surtout avec le nombre de conflits régionaux. Il suffit de prendre l'exemple sur l'ouverture de ce Salon Maghrébin du Livre pour constater qu'il y a un recul du rayonnement de la Palestine. C'est une réalité. Maintenant, ce n'est pas une tragédie, en tout cas pas pour moi. J'ai toujours pensé que les Palestiniens paient le prix d'un conflit régional global, qui nous dépasse. La guerre actuelle dans la région concerne aussi le Maroc, comme l'Algérie ou le Yémen.

Deema Mahmood

Je m'interroge sur l'épuisement de la création autour de la question palestinienne...

Michel Khleifi

Au contraire ! Les possibilités pour les créations sont plus nombreuses. La création est la seule capable de préserver la dignité d'une société. La libération de la Palestine passe par la création, par la liberté de l'individu, la libération des énergies dans la région. Bien sûr, nous sommes tous conscients que nous traversons une grave crise. L'ancien monde arabe résiste dans une lente agonie. Un nouveau monde arabe n'a pas les moyens pour se libérer. Cette jeunesse en a la volonté. C'est un moment de lutte déterminant pour l'avenir.

Mon expérience de cinéaste s'intéresse d'ailleurs à cette émergence de l'individu au sein de la Palestine. Cette démarche peut être à l'œuvre dans l'ensemble de nos pays, où les identités étaient d'abord collectives. La question de la colonisation est en lien avec tout ça bien sûr. Pour le comprendre, nous devons avoir des créatifs pour transmettre ces messages bien au-delà de la Palestine. Cette période nécessite d'opérer des choix historiques, nécessaires.

Deema Mahmood

Je donne la parole à Najwan Darwish, à qui je pose la question de la situation des créateurs dans la région. Est-ce qu'après les «Printemps arabes», les horizons de création se sont ouverts ou bien au contraire, la création est-elle devenue assiégée ? Est-ce que l'exportation des créations arabes vers des espaces situés hors de la région bénéficie uniquement à l'artiste, ou bien au mouvement créatif dans son ensemble ?

Najwan Darwish

Je réfléchis à ces questions en trois points. En premier lieu, jeune, j'aimais beaucoup parler de la création et des créateurs. J'étais même obsédé par ces débats. Depuis, j'ai constaté que notre rôle est d'écrire ces questions. C'est notre première mission. J'ai constaté que, sur ces questions, le volume de débats sur l'écriture et la création dépasse l'écriture elle-même. On parle de poésie et autour de poésie, plus que la production poétique. Il est vrai que nous sommes obligés d'en parler, mais il est nécessaire de produire en priorité.

Pour réfléchir ensemble, il faut poser une question qui me semble centrale : quel est l'horizon de l'écriture arabe aujourd'hui ? Depuis trop longtemps, la réponse se limitait à la dualité liberté-censure de l'écrivain.

Cette approche est erronée. Notre arabité culturelle est portée par la langue arabe, au sein de sociétés ethniquement très diverses, et ceci nous impose de nous adresser à un public qui dépasse le strict espace national pour aller couvrir l'ensemble de la région. Le défi de l'écrivain arabe est d'exprimer les inquiétudes, les questions, les dossiers de son public. Le poète Ahmed Chaouki, né en 1860, écrivait pour le lecteur syrien de Damas comme pour le lecteur Lybien. C'est attester un recul monstrueux de constater qu'en ce moment décisif nous n'avons pas des intellectuels et des écrivains d'une envergure telle qu'elle dépasse les frontières nationales. La scène culturelle devient une «vie de quartier».

Rares sont ceux qui ont pu assumer et assurer cette tâche. D'autres ne s'arrêtent même plus sur cette question d'être Arabe aujourd'hui. Sur un autre volet, ce débat est entouré d'une fausse polémique sur l'arabité ou l'appartenance ou non au monde arabe. L'arabité culturelle serait contradictoire avec les identités minoritaires ? Un chauvinisme crispé qui nous fait perdre l'occasion de transmettre et de débattre.



Rasha Al Ameer

Sur ce thème je vous invite à lire ou relire Mahmoud Darwich. Son premier livre «سجل أنا عربي» «Enregistre, je suis Arabe» en tant qu'œuvre de jeunesse. Darwich a été le porte-drapeau de cet Arabe qui lutte, cet Arabe vaincu aussi.

Je voudrais aussi vous parler d'Amine Maalouf, écrivain libanais d'expression francophone, catholique de confession, parisien de résidence. Son livre «Identités meurtrières», je le recommande à la lecture. Qui sommes-nous face à nos adversaires ? Face à nos voisins ? Darwich affirmait l'arabité face à son adversaire. Maalouf questionne cette identité arabe devenu meurtrière et gangrénée. L'individu peut résoudre cette question identitaire, dans sa limite personnelle. Mais les communautés et les groupes ne peuvent définir leurs identités. Ils subissent des identités de manière imposée et simpliste. Il est très rare qu'ils puissent débattre de ces identités. Le créateur peut gérer cette identité. Ceci peut passer par la sortie du consensus de la communauté. D'ailleurs, la créativité passe par cette désobéissance vis-à-vis des communautés. C'est une migration de cette identité meurtrière, populiste, communautaire. Un créateur est par définition un migrant voyageur vers d'autres univers et identités.

Il prend à contre-courant la réalité imposée. Un poète a dit qu'il écrivait contre le réel et le fait accompli. C'est un exil aussi à l'intérieur de soi, un voyage contre soi. Cette créativité n'a plus de limite. Elle démarre par la littérature et on ne sait plus où elle peut se terminer. Tant qu'elle offre cette capacité à émigrer dans «l'ailleurs», de maîtriser les langues, de ne pas être obsédé par la domestication de sa communauté ou les mirages de changer le monde. Le créateur change d'abord son action. Je rends hommage aux langues, aux traducteurs et aux identités multiples.



Deema Mahmood

Le créateur arabe se doit d'être tolérant pour éviter de devenir un réceptacle et un exportateur des clichés et des stéréotypes vers la société. C'est le meilleur message à adresser à nos sociétés. J'ouvre maintenant le débat avec les participants pour une série de questions.

Intervention

J'apprécie que vous ayez abordé la question de l'identité dans sa complexité au lieu d'aller vers le simplisme. Michel Khleifi a évoqué la possibilité que le registre culturel autour de la question palestinienne serait peut-être épuisé. Or, je peux vous donner un exemple contraire dans le cadre d'un concours sur le livre palestinien organisé à Londres. Nous recevons quarante livres par an dans le cadre de ce concours, écrits par des étudiants palestiniens vivant à Londres et aux Etats-Unis. Donc, il y a une jeune génération qui s'approprie ce thème.

Intervention

Je suis à la recherche de moi-même en premier. L'identité est d'abord celle de l'humanité, c'est dans notre existence en tant qu'être humain que nous pourrions développer notre identité.

Intervention

Je suis marocco-libanaise. Comme dirait Amine Maâlouf, si je vous disais que je suis libanaise sans être marocaine, je vous mentirais. Je suis les deux à la fois.

Intervention

J'ai trouvé une suite dans les idées développées. Ma question : est-ce que les jeunes générations peuvent bénéficier d'une éducation pouvant leur donner l'ouverture nécessaire pour atteindre une identité complémentaire ?

Najwan Darwish

Je remarque une absence de référence à la violence coloniale. Cette violence est continue et elle est aussi culturelle. On parle même de la violence des traducteurs.

Rasha Al Ameer

Personnellement, je viens d'une région, d'une ville, où la violence est aussi produite de manière interne au sein de nos sociétés.



Najwan Darwish

Cette violence est aussi la conséquence d'un gouvernement issu de ce colonialisme et de sa violence. Cette violence est notre ennemie, quelle que soit sa provenance.

Deema Mahmood

De ce débat riche, je retiens que l'identité évolue et ne peut rester figée, que le créateur ne peut se cantonner dans un espace géographique limité et local, que sa délivrance est celle des peuples, par une libération créative, d'abord individuelle avant d'être collective. Face à ces exigences, nous espérons que le créateur arabe restera arabe.

Modérateur : Fodé Sylla
Participants : Hamid Bennani, Henry Nkoumo, Manthia Diawara,
Naïma Lahbil Tagemouati
Espace : Leïla Alaoui
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Le modérateur de cette table ronde est un auteur franco-sénégalais, connu surtout comme acteur politique et militant associatif puisqu'il présida le mouvement SOS Racisme en France. Aujourd'hui Ambassadeur itinérant de la République du Sénégal, sa réflexion et ses activités passées et présentes le portent à une vision internationale des sujets abordés. L'universel le concerne et sa démarche le conduit à s'intéresser à la façon dont les artistes africains peuvent l'atteindre. Pour dire avec lui les difficultés à réussir l'universalité, deux intellectuels d'Afrique sub-saharienne, Henri N'Koumo, Directeur du livre au Ministère ivoirien de la Culture, et Manthia Diawara, auteur et cinéaste, également Professeur aux Etats-Unis, ont le recul critique et la profondeur historique pour dénoncer ce qui bloque encore aujourd'hui l'épanouissement des productions culturelles africaines, littéraires notamment, les empêchant d'acquérir cette universalité dont la définition semble maîtrisée par d'autres.

Hamid Bennani, cinéaste, qui raconte ici son chemin vers la littérature, n'est pas moins conscient des difficultés, tant il les a affrontées lui-même à son retour au Maroc après ses études en France. Il relate d'ailleurs sa re-découverte du pays à travers une expérience créative qui donna lieu à un film autour d'une réalité oubliée à valeur universelle qu'il eut bien du mal à révéler. Naïma Lahbil Tagemouati a suivi elle aussi son propre chemin vers la littérature, très personnel et né de ses expériences professionnelles en matière d'habitat et d'urbanisme, qui la laissèrent privée de la possibilité d'exprimer des sensibilités et émotions qui lui paraissaient pourtant l'essence même de son ressenti.



Ces cheminements de vie et trajectoires d'auteurs, pourtant très différents, racontent tous une frustration de se confronter à des visions venues d'ailleurs de l'universel. Comme le disait Edouard Glissant, c'est bien souvent du local que vient l'universel et s'en serait même la meilleure source, ce que bien des succès littéraires internationaux ont déjà démontré. Il est possible aussi d'écartier cette question pour ne rechercher que la rencontre avec les lecteurs, quels qu'ils soient, mais encore faut-il que l'édition et son marché permette la publication, voire la traduction, ce qui peut contraindre l'auteur s'il n'est pas tout simplement prisonnier de réalités financières. De fait, la littérature africaine apparaît encore contrainte, sans parvenir à s'affirmer en tant que telle, ni par ses sujets, ni par ses langues, alors même que le monde des arts ne serait plus centré dans quelques capitales et que les ex-périphéries revendiquent et démontrent un positionnement de nouveaux centres. Ce monde se réinvente autour d'outils de diffusion sans frontières : forcément polycentré ou dépourvu de centres, fera-t-il accéder les littératures d'Afrique au public universel ?

Les interventions de la table ronde

Fodé Sylla

Dans les années 1990, où j'étais moi-même Président de SOS Racisme en France, Monsieur Manthia Diawara était une personnalité qui nous avait marqués parce qu'il était l'une des premières figures africaines de la littérature à créer une chaire aux Etats-Unis, en Anglais. Il avait donc forcé l'admiration. On le prenait comme exemple dans nos conférences. Je suis très heureux que le Professeur de littérature Manthia Diawara, qui est à la fois auteur et cinéaste, soit parmi nous aujourd'hui pour échanger sur ces questions. Bien évidemment, c'est aussi un grand plaisir de rencontrer ce matin Naïma Lahbil Tagemouati, Professeur universitaire qui a beaucoup travaillé sur l'économie, la culture et le patrimoine. Aujourd'hui, on peut dire qu'elle a basculé vers la littérature. C'est un réel plaisir de l'avoir à nos côtés. D'évidence, Hamid Bennani est pour moi une figure sartrienne. A l'Université, on se posait souvent la question de choisir entre Camus et Sartre. Monsieur Bennani, par ses écrits, ses œuvres, sa littérature et son métier de cinéaste, avait tranché cette question.

Avec l'âge, moi j'ai tourné la page d'une période sartrienne pour me sentir aujourd'hui plus proche de Camus. A travers Monsieur Bennani, il y a aussi toute une histoire, une histoire du cinéma. C'est une traduction concrète de ce qu'a pu écrire Tahar Benjeloun, grande figure de la littérature maghrébine francophone, dans sa vision universaliste. Nous avons tous en mémoire «La Prière de l'absent» et «La Nuit sacrée».

C'est pour vous dire tout le plaisir que je ressens à être parmi vous. Aujourd'hui, je suis Ambassadeur, rattaché au cabinet du Président de la République du Sénégal, j'ai eu à écrire quelques livres militants, dont notamment «Qui a peur de Malcom X ?» et «Préférence nationale : un Apartheid à la française». Avant de céder la parole, je rappelle que la question concerne l'écriture : écrire quoi, à qui, comment et dans quel but ? Nous allons donc aborder la place de l'écriture dans la société et aussi la place des auteurs de l'Afrique noire dans cette civilisation dite de l'universel.

Henry N'Koumo est Directeur du Livre au Ministère ivoirien de la Culture. Il va nous livrer sa réflexion sur la lecture et l'écriture. Il a écrit et animé des ateliers en ce sens. On peut démarrer d'ailleurs avec vous cher ami N'Koumo. Qu'est-ce qu'écrire aujourd'hui? Je pense qu'on peut écrire pour des tas de raisons. On peut écrire uniquement pour exprimer des émotions ou aussi écrire pour faire passer des messages dans ce Maghreb, dans cette Afrique qui se réinvente, car, comme dirait l'écrivain et philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne : *«Nous ne sommes plus une périphérie. Il n'y a plus de périphérie. Il n'y a plus de centre d'ailleurs»*.

Henry N'Koumo

La question est assez vaste. Je pense que tous les écrivains africains y ont été confrontés. Il faut commencer par les tous premiers : vous savez que, en Afrique noire lorsqu'elle était pour l'essentiel sous les jugs de la colonisation, les premiers auteurs ont commencé à aborder cette question : «Qu'écrire face à un colon ?». Pour ce qui est de la Côte d'Ivoire, le tout premier écrivain, Bernard Dadié, a produit un texte en 1933 intitulé «Les villes» ; c'était une pièce de théâtre. Il se posait la question de notre présence au monde. «Les villes», c'est l'histoire des capitales qui se déplaçaient selon la volonté des colons. Plus tard, d'autres auteurs emblématiques, comme Ahmadou Kourouma, témoins de leur temps et précurseurs de la nouvelle vague, ont eu à aborder de front la question du rapport à la société et du rapport de l'individu à son destin. Qu'écrire ? Pourquoi écrire ? Dans quel but écrire ?

Je pense souvent à ces questions qui se posent aujourd'hui à travers des auteurs comme Gauz. On aura l'occasion d'en parler amplement. Mais, depuis les débuts de notre littérature à ce jour, la question reste la même pour ce qui est de l'Afrique noire : quelle est la place des auteurs de l'Afrique noire dans cette civilisation dite de l'universel dans laquelle ils avancent à la façon - je vais utiliser la formule de l'un de nos grands auteurs, Bohui Dali - «d'un éclopé à la recherche de son pain». Nous sommes à la remorque, au lieu d'être au-devant du mécanisme de la marche.

Fodé Sylla

Je donne la parole à Naïma Lahbil, sur les mêmes questions : qu'est-ce qu'écrire ? Qu'est-ce que créer au Maghreb, en Afrique et dans cet universel ?

Naïma Lahbil

Comme vous l'avez dit, je suis venue un peu tardivement vers la littérature. Pour nombre de mes collègues économistes, j'ai viré et, pour beaucoup d'entre eux, j'ai mal viré. J'essaierai d'expliquer. J'ai mal viré, parce que je sais à peu près pourquoi j'écris, ce qui me pousse à écrire ; mais le but, je ne le sais pas vraiment. Pourquoi écrire ? Qu'est-ce qui m'a poussée à passer de l'économie de la culture, de l'économie du patrimoine, à l'écriture de romans et de nouvelles ? Quand j'étais universitaire, j'ai aussi beaucoup travaillé sur le terrain sur des questions de réhabilitation, notamment de la médina de Fès, pendant des décennies. J'ai accompagné les montages des programmes de réhabilitation. J'ai beaucoup travaillé aussi à travers le Maroc sur les bidonvilles et l'habitat insalubre, en tant qu'économiste. On me demandait surtout d'essayer de dépasser cette réalité foisonnante vers une explication économique, froide, c'est-à-dire de trouver des liens de cause à effet, d'expliquer, dans la perspective de tenter d'offrir des solutions.

Au bout d'un certain temps, je me suis trouvée très insatisfaite, parce que je trouvais que c'était extrêmement intéressant d'essayer d'analyser et de trouver la cause des phénomènes que j'observais mais, en même temps, j'avais cette impression que je ne rendais pas compte suffisamment. J'occultais toute la vie grouillante qui était là. J'occultais toute l'ambiguïté de la vie. J'occultais toutes les émotions que j'avais pu partager et rencontrer sur le terrain. J'avais donc l'impression que les rapports que j'écrivais, les articles que je faisais, les conférences que je donnais, n'éclairaient qu'une partie de la réalité. Voilà pourquoi je suis partie vers la littérature. Je n'ai pas vraiment osé aller vers la littérature complexe. D'ailleurs, le premier livre était un essai titré «Dialogue à la médina». Ensuite, j'ai écrit quelque chose sur les bidonvilles pour répondre à ce besoin de partager ce que j'avais vu et ressenti et, surtout, cette idée de raconter l'ambiguïté de la vie.

Fodé Sylla

C'est extrêmement clair dans cette volonté d'essayer de donner une vision qui reflète beaucoup plus les sentiments. C'est cela aussi la fonction d'écrivain. Je cède la parole à Monsieur Diawara.

Manthia Diawara

Je suis content d'être ici à Oujda. Je suis Malien d'origine et j'enseigne aux Etats-Unis. J'écris en Anglais. J'ai fini mes études en 1979, après mon Doctorat. Quand j'ai commencé à enseigner, ce qui m'inquiétait surtout était de savoir comment écrire et pour qui écrire. J'ai écrit un livre qui s'appelle «In search of Africa» («En quête de l'Afrique»), qui a été traduit, mais mal traduit, en Français.

Dans ce livre, je me posais justement des questions d'aliénation. J'ai posé des questions de l'expérience vécue du «noir», qu'on a pu voir dans les livres comme «Peau noire, masques blancs» de Frantz Fanon. Alors, je me posais cette question : qu'elle était l'expérience vécue de l'Africain ? Je vais citer Edouard Glissant qui aimait toujours dire : «*Agis dans ton lieu et pense avec le monde*». Sur la question de l'aliénation, par ce terme je veux simplement dire : distance. Quelle distance avons-nous par rapport au sujet que nous voulons écrire ? En voyageant du réel à l'imaginaire, quelles sont les distances que l'on peut créer ? Quand nous étions étudiants doctorants aux Etats-Unis, on se plaignait beaucoup du fait que les anthropologues, les sociologues et les économistes parlaient à notre place. Ils parlaient de l'Afrique pour nous. Mais, comment parlons-nous, nous-mêmes, de cette Afrique ? Comment se réapproprier l'Afrique ? Comment prendre l'Afrique et parler de l'Afrique ? Il y avait déjà cette aliénation entre l'Africain, qui veut devenir son propre anthropologue, son propre économiste, son propre sociologue, et l'Européen ou l'Américain qui parle pour l'Afrique. Il y avait ce problème. Aujourd'hui, disons quarante ans après, le même problème se pose, mais cette fois-ci entre les Africains.

L'Africain qui vit hors de l'Afrique, qui écrit sur l'Afrique, et l'Africain qui vit en Afrique et écrit sur l'Afrique : c'est exactement la reproduction du même problème. Qui peut parler de l'Afrique, en tenant compte de l'imagination et de l'imaginaire, mais aussi de la réalité. Je pense que l'exemple de Kourouma est le plus intéressant jusqu'à présent dans le monde francophone. Dans le monde anglophone, on a réussi à créer une littérature africaine dont l'Anglais est différent de celui du Canada, de l'Anglais de l'Australie ou des Etats-Unis, de celui de l'Angleterre... On n'a pas encore réussi cela dans la littérature africaine au sein de l'Afrique et en dehors de l'Afrique, sauf Kourouma. C'est-à-dire, universellement parlant, il a créé une littérature francophone africaine pour faire écho à la langue africaine et qui change la langue française par l'intervention de la langue africaine.

C'est d'ailleurs pourquoi Ousmane Sembene est allé de la littérature au cinéma pour faire parler ses acteurs en Wolof ou en Bambara. Mais quand il écrivait «Le Docteur noir», «O Pays, mon beau peuple», il fallait passer par un éditeur. L'éditeur, en Anglais, signifie quelqu'un qui corrigeait la langue, et là on déviait des mots et du contexte. C'est cela le vrai problème de la littérature africaine en Français. On n'a pas réussi à créer une littérature africaine-africaine. En lisant les trois premiers chapitres de Marc Twain, on sait que c'est une littérature américaine. C'est la même chose pour Tchébé : on sait que c'est un Africain. Jusqu'à présent, à part «Les villes», on n'arrive pas à dire que c'est une littérature africaine.

Hamid Bennani

J'ai écouté les interventions de mes amis et je les apprécie beaucoup. Je reviendrai un peu sur ça. Je voudrais d'abord féliciter les organisateurs pour ce beau Salon. Mon arrivée à Oujda me renvoie à un souvenir de mon premier voyage dans cette ville. Le Ciné-Club de la ville m'avait invité pour présenter «Wechma», à l'instigation de Dominique Helleboid qui avait composé, exécuté et financé la musique de ce film. C'était une première nationale. Notre sujet, c'est : «Créer et écrire en Afrique». Naturellement, chacun de nous va traiter le sujet de son propre point de vue et nous avons entendu plusieurs points de vue intéressants. Je ne vais pas évoquer devant vous le problème crucial de la langue, cela demande beaucoup de temps. Il faudrait dire peut-être que la langue appartient à celui qui l'emploie, la langue transcende les nations. C'est le problème de la langue africaine dans chaque pays. Je ne peux pas trancher ; je ne sais pas comment répondre à cette question.

Je ne sais pas ce que veut dire un «Français sénégalais» ou un «Français ivoirien», comme je ne sais pas ce qu'est un «Français marocain». J'ai beaucoup à apprendre de vous. Pour la question, pourquoi on écrit ? Parce qu'on vit et on écrit. C'est comme si on se pose la question pourquoi on marche ?... ou pourquoi on respire ? Pour certains, qui ont cette possibilité, un jour on se met à écrire, tout naturellement, et c'est ce qui m'est arrivé. C'est mon expérience personnelle que je vais vous raconter. Je n'ai jamais pensé être écrivain. Je suis arrivé à l'écriture par un chemin indirect.

J'ai fait une école de cinéma à Paris et j'ai commencé à faire mes films. Je suis rentré tout de suite au Maroc, alors que je pouvais rester en France et même prendre la nationalité (ma première épouse est française et j'ai une fille avec elle, donc j'avais droit à la nationalité), mais j'ai voulu rentrer très vite et j'ai commencé à faire mes premiers films.

Créer et écrire, c'est de la métaphysique ; c'est un état très personnel. Je dois avouer qu'avant de faire du cinéma, j'ai fait la philosophie et je me suis beaucoup intéressé à la sémiologie. J'ai assisté à des séminaires de Derrida et de Barthes, entre autres. J'ai été souvent fasciné par les lectures de Jean-Paul Sartre, dont son chef-d'œuvre sur Jean Genet ; c'est ce qui m'a donné les idées maîtresses pour faire «Wechma». J'ai fait ma thèse à l'Institut des hautes études cinématographiques à Paris, titrée «Essai sur l'ambiguïté dans l'œuvre de Buñuel», parce qu'il était maître dans cette ambiguïté, né dans cette société à ce moment-là très catholique. On avait l'impression qu'il faisait l'éloge du catholicisme, alors qu'il pratiquait ce que j'ai appelé l'antiphrase, que j'ai beaucoup utilisée comme outil de travail.



Cette aventure m'a amené à écrire mon premier roman : «Le dernier chant des insoumises». Cela a commencé par un mémorable voyage avec mon ami Abdallah Hammodi, enseignant aux Etats-Unis. On a été dans le Sud de Tafilalet, jusqu'à Bougafer. Il y avait avec moi des sociologues, des géographes français, dont un qui a découvert au Sahara une montagne qui n'existait pas pour les géographes. On franchissait chaque jour huit cols. On a rencontré des gens qu'on appelle les Aït Atta. Un jour, on est monté très haut dans une montagne pour rencontrer, dans une grotte, un vieil homme qui nous a raconté le peuple des Aït Atta et qui répétait comme un leitmotiv : «*Ce qui n'est pas chanté, n'est pas vrai*» (c'est-à-dire, ce qui ne peut pas se traduire en poésie ne peut pas compter dans l'évolution personnelle de chaque individu). Il nous a raconté l'épopée de ce peuple montagnard et surtout la résistance des Aït Atta et des Aït Ouaziz.

Naturellement, les Aït Atta voulaient résister jusqu'au bout, mais la France a mobilisé ses canons et ses avions et les a bombardés pendant au moins une vingtaine de jours. A ce moment-là, la confédération tribale des Aït Atta était une société de castes : il y avait le noble religieux, les guerriers et les Harratins ou cultivateurs, qui sont des noirs marocains. Les Aït Atta étaient des guerriers toujours à cheval. En échange de la protection des Harratines, ils recevaient une part des produits de l'agriculture.

A l'intérieur des clans des guerriers, il y avait ceux qu'on appelait les porte-drapeaux, les Aït Ouaziz. Ce sont eux qui ont résisté le plus et tous les hommes sont morts. Ne restaient plus que des femmes, que j'ai appelées dans mon roman : les amazones. Elles ont refusé la «paix des braves» proposée par les Français et elles ont continué la guerre. Leur résistance est un mythe. Une vieille matriarche a raconté le mythe du dernier homme sauveur de la confédération. Cet homme, elles l'ont cherché et l'ont trouvé : c'est un enfant de cinq ans, d'où le nom de mon film «L'Enfant Cheikh».

Evidemment, je suis de culture française, mais je me sens très marocain ; j'ai dépassé ce complexe-là. Après ce voyage extraordinaire, j'ai voulu en faire un film en tant que cinéaste. J'ai commencé à travailler. Il me fallait de la documentation et je suis allé à la bibliothèque. La documentation la plus crédible que j'ai trouvée était écrite par des Français. Là aussi, nous avons un problème. En tout cas, une partie de l'histoire crédible est écrite par des Français ! Que peut-on faire contre cela ?

Le général Georges Spillmann, qui était aussi écrivain, a écrit un livre : «Aït Atta, le Sahara et la pacification du Haut Draa». C'était le seul ouvrage de référence. J'y ai trouvé des détails sur l'histoire de cette grande confédération tribale amazighe, le mouvement de résistance, le machiavélisme de certains capitaines de l'armée française et le comportement d'un certain chaouch H'mida pour désamorcer la flambée d'espoir après l'élection de l'enfant Cheikh... Tous ces détails sont dans mon roman. Puis, il y a eu Henry Bordeaux, romancier français, et son livre sur le capitaine «Henry de Bournazel», décrit comme «le héros du Rif et du Tafilelt».

Je suis cinéaste et je prétends être écrivain. Je voudrais vous expliquer le rapport entre le film et l'écriture, si vous le permettez. Pour moi, le plus important dans un film, ce n'est pas la technique - oui il y a l'image, le travail d'équipe et tout ça, c'est important - mais le rapport entre le réalisateur et le comédien, ou ce que le psychanalyste appelle le rapport de transfert entre le réalisateur, qui est possédé par le personnage, et l'acteur, qui a lu le texte et doit jouer ou interpréter le personnage. La crédibilité à l'écran découle de ce rapport, car on ne peut pas mentir à la caméra : elle vous filme de l'intérieur et, si vous mentez, on voit que vous jouez mal, et aucun spectateur ne peut s'identifier à votre personnage. Le roman, c'est tout à fait autre chose. Pour moi, le roman s'écrit en solitaire, et ce n'est pas n'importe quelle solitude : on y est presque dans un état second, une sorte de transe immobile où s'agite l'esprit saisi par les mots et les phrases que la main essaie de transcrire.

Ces mots qu'elle trace vibrent dans mon esprit et se chevauchent tout au long des chapitres. C'est cette vibration qui donne tout son sens et sa poésie au texte que le lecteur cueille dans sa solitude et lui permet de s'identifier à l'univers du livre. Là aussi, un processus d'assimilation se déclenche pour donner lieu à d'autres pensées et à d'autres idées. Après m'être documenté, pour faire le scénario, il fallait bien sûr créer une fiction et des personnages. C'est le rôle essentiel du scénariste et de l'écrivain. Comme je voulais faire une épopée, je me suis inspiré de la théorie du mythologue américain Joseph Campbell : «Le Héros aux mille et un visages». Elle m'a permis de structurer solidement mon épopée. Naturellement, pour le film, c'était très difficile, étant donné que l'industrie du cinéma au Maroc était à ses débuts. Je n'avais pas suffisamment de moyens.

Je n'ai pu réaliser pratiquement que le tiers de mon scénario, mais le film est sorti dans les salles. J'étais frustré : il me fallait quelque chose. Alors je me suis mis spontanément à écrire. Je me suis donc laissé faire et je pense que mon roman m'a permis de me soulager.

Fodé Sylla

On peut applaudir et remercier Hamid Bennani car c'était très intéressant. Il a dit que ce qui ne peut se traduire en poésie est en deçà de nos vies. J'ai trouvé ça homérique en vous écoutant. On visualisait aussi le côté du cinéaste et les difficultés à raconter les histoires des populations. Evidemment, il y a cette différenciation entre le cinéma et la littérature. On y reviendra. Vous avez soulevé une question en disant que c'est une démarche assez personnelle. On parle même d'une introspection entre l'écrit et le cinéma. De ce point de vue, Naïma Lahbil nous disait plutôt qu'à travers l'écrit, elle voulait livrer sa façon d'aborder les questions d'ordre social, pour partager des sentiments et des émotions. Elle ne voulait pas rester confinée dans le rôle d'économiste. Je m'adresse à vous Naïma Lahbil : qu'est-ce qu'écrire ? Est-ce uniquement une démarche personnelle d'introspection ?



Naïma Lahbil Tagemouati

Ecrire un roman, c'est pour moi partager et faire passer des émotions, alors que lorsque je travaille en tant qu'économiste je dois mettre en œuvre des concepts. Ce sont là deux registres complètement différents. Il y a un Professeur français spécialiste de la philosophie antique, Pierre Hadot, qui, pour parler des exercices de méditation antique, dit qu'il y a une espèce de pratique, une invitation à essayer de mettre de côté le moi stéréotypé, complètement dominé par les normes sociales, pour aller vers le moi qui va regarder de manière neuve les préjugés. J'estime que la littérature doit dire l'intime du monde et son ambiguïté. A priori, la notion de littérature est largement éloignée de la notion d'universel tel que défini par l'Occident, au sens fort, car il y a l'universel au sens faible. Pour l'universel au sens fort, je me réfère aux travaux de François Jullien, avec cette idée qu'il relève de l'ordre du prescriptif, de la logique, et doit s'imposer. C'est comme ça ; c'est la norme.

C'est tout à fait compréhensible tant qu'on est dans la science, la physique, les mathématiques. Mais, dès qu'on passe à la littérature, à l'art, à l'éthique et à la morale, ça devient problématique. Les droits de l'Homme, par exemple, relèvent-ils du «prescriptif» ? Est-ce une norme forte ? Est-ce de l'universel fort ? Et la pensée grecque ? Socrate et Aristote ont bien essayé de développer cette idée de penser «le tout» du monde, comme dit François Jullien.

La notion abstraite de la «beauté», par exemple, telle qu'elle nous a été imposée par la pensée universelle occidentale, a cette force prescriptive. Or pour moi, par définition, la littérature est très éloignée de tout cela, parce qu'elle dit le singulier, elle dit le particulier, elle dit le dedans. La littérature est sur un autre registre. J'ai bien conscience qu'il y a une articulation, quelque part, entre le local et l'universel et cette articulation, vous l'avez citée à travers la fameuse phrase du philosophe et poète français Edouard Glissant, qui nous invite à partir du local, à remonter vers l'universel. Il a beaucoup défendu cette idée. Mais, comment faire ? Quelles sont les maillons, les médiations, qui vont nous permettre de partir du local pour aller vers l'universel ?

Finalement, quel est le contenu de l'universel ? Peut-être que l'une des pistes serait d'essayer de revenir à la définition de cette «appartenance culturelle». Que signifie j'appartiens à mon ère culturelle, ou à mon Etat-nation, ou à ma nation ? Au nom de quoi je vais être dépositaire de quelque chose ? Au nom de quoi je vais être le porte-parole de quelque chose ? En même temps, ce n'est pas si simple, parce qu'on écrit toujours uniquement à partir de l'écoute de soi et de l'écoute du monde. Mais cette dernière a profondément changé. Il y a le monde réel dans lequel nous sommes et nous avons accès constamment à un monde virtuel, un monde parallèle qui a une espèce de libre circulation «démocratique» de la parole. Cela brouille complètement la sensation d'espace, de distance géographique, alors que dans la réalité nous sommes dans le local, nous sommes dans la distance, nous sommes par rapport à un monde où il y a de plus en plus de barrières.

Je pense que les conditions dans lesquelles l'écrivain écrit sont radicalement différentes des périodes de décolonisation, parce que les structures sociales ont changé, le rapport au monde a changé. Je disais qu'il faut interroger cette «appartenance culturelle» qui est une notion extrêmement floue et très glissante. Dans le dernier numéro du magazine marocain Zamane, une publication consacrée à l'histoire du Maroc, il y a en couverture cette question frontale : «Qui es-tu Marocain ?». Le Directeur de cette publication, Youssef Chmirou, écrit dans son éditorial qu'il ne faut surtout pas partir de l'idée d'une définition figée de l'appartenance culturelle. Ce serait très dangereux parce que l'instinct grégaire fait qu'on se sent entre nous au bout d'un certain temps ; il réunit, mais aussi exclut les autres, et c'est typiquement ce qu'a fait Samuel Huntington avec son «Choc des civilisations», quand il veut définir les identités culturelles en termes de stock. Forcément, quand on définit en termes de stocks, on fait une série de «Qui sommes-nous ?», et puis «Nous sommes entre nous» et «Les autres contre nous». C'est ça le risque.

Fodé Sylla

Vous avez soulevé toute une série de questions, notamment comment repenser l'universalité et l'universel sans nous enfermer nous-mêmes dans ce qui a été déjà défini pour les autres et qui nous a imposé une autre façon de voir le monde. Vous avez également soulevé la question de l'identitaire. De plus en plus de gens se ferment à cette question-là. Vous avez mentionné un autre point - et je pense que là on est dans le nœud de la question - en disant : «*Ecrire aujourd'hui est radicalement différent que dans d'autres périodes*».

Il est vrai qu'en référence, nous avons par exemple en 1956 le Premier congrès des écrivains et artistes noirs, à la Sorbonne, où on avait droit effectivement à trois courants de pensée littéraire, qui se retrouvaient là : les Afro-Américains venus pour parler de ségrégation et de discrimination ; les Africains qui étaient là plutôt pour pousser sur des questions de lutte pour l'Indépendance ; et les autres, présents pour parler de la question de la négritude. Finalement, que garder - ou pas - de l'universel ? Lorsque les écrivains noirs se réunissent, c'est qu'il y a quand même la question du racisme, de la discrimination et de la stigmatisation. La question soulevée par les luttes d'émancipation des femmes est aussi une dimension universelle. Quand on aborde les exactions faites aux femmes de tous temps, on peut dire que sur cette question-là, il y a quand même une universalité sur laquelle on peut se mettre d'accord, que l'on soit blanc ou noir, européen ou occidental.

En 1956, les questions posées au monde ne sont plus les mêmes. Il y a des questions qu'on n'a pas abordées au congrès de la Sorbonne. On les reposerait aujourd'hui. De la même façon, on dirait, à tort peut-être, qu'en 1956, on posait très peu les questions sur l'environnement ou l'égalité entre hommes et femmes. Les noirs progressistes ne se posaient pas la question de la place des femmes. Monsieur Diawara, vous avez cette écriture en Anglais, cette pensée en Français et en Bambara. Qu'est-ce qui a changé depuis 1956 et qu'est-ce qui peut faire une part différente et complémentaire ?

Manthia Diawara

Merci d'avoir mentionné 1956. Parce que 1956 était pour Senghor, mais aussi pour Alioune Diop, une consécration de la négritude. Vous l'avez bien dit, en 1956, on a été surpris de ce clivage entre les Afro-Américains, les Afro-Caribéens, et ainsi de suite. Mais en 1956 surtout, Frantz Fanon et Aimé Césaire ont dit : «*Il n'y a de culture que culture nationale*». C'est en essayant de se décoloniser qu'on développe sa culture au fur et à mesure. Il y a eu, ensuite, la rencontre de Rome en 1959 sur «l'unité des cultures négro-africaines» ; puis le Festival mondial des arts nègres de Dakar en 1966, celui d'Alger en 1969 et de Lagos au Nigéria en 1977. Aujourd'hui, il y a ce qu'on appelle «Les Ateliers de la pensée». Je reviens à Edouard Glissant qui insistait sur le fait de «*penser avec le monde à partir de son local*». Il a aussi dit qu'il ne faut pas «*penser dans le monde*», il faut plutôt «*penser avec le monde*». Pour lui, penser dans le monde pour un Malien, pour un Sénégalais ou pour un Marocain, c'est essayer de démontrer que le monde est déjà défini, comme vous l'avez bien dit, par la France.

C'était démontrer combien on maîtrise cette pensée française, cette philosophie française, cette histoire française, cette littérature majuscule française. Ça, c'est «penser dans le monde». Mais, «penser avec le monde», c'est une manière d'utiliser son environnement justement, pas uniquement. La langue qui définit la littérature c'est l'environnement, c'est le visible et l'invisible, c'est «l'inconscient collectif», et c'est là tout le problème africain. Beaucoup de pays dans ce monde ont leurs propres productions, leur manière d'être qui détermine plus tard leur «inconscient culturel». Quand on regarde l'Afrique, il y a plusieurs inconscients culturels. J'appartiens peut-être pour un quart ou un cinquième à un inconscient culturel formaté par l'Europe et l'Amérique, et cette Europe et cette Amérique ignorent plus des deux tiers de l'inconscient culturel en Afrique. Les Soninkés, chez moi, n'ont jamais mis les pieds à l'école et ils ne sont pas les seuls. Il y a les Wolofs, les Baoulés, etc. Ils dirigent l'économie informelle en Afrique. «On a vu le marché de Sandaga à Dakar, le marché de Bamako, celui de Kumasi au Ghana, qui ont tous brûlé durant la période dite de «l'ajustement structurel» ; parce que tout l'argent était là-bas, dans tous ces marchés africains, et c'est là où se trouve l'inconscient culturel. Je ne fais pas du marxisme vulgaire, mais c'est la réalité.

Les Africains, en Afrique et en dehors de l'Afrique, n'ont pas accès à cet inconscient culturel. C'est là le problème. Que l'on soit économiste ou littéraire, ce sont les éditeurs qui nous publient ; on discute avec eux. On ne parle pas à un jeune frère jamais allé à l'école ; on ne parle pas au commerçant. C'est là où la langue revient, c'est là où l'Afrique se débat depuis 1956 pour avoir une littérature qui représente les évolutions, les libertés de la femme, la sexualité, l'homosexualité et toutes ces réalités en Afrique qui sont africaines, qui ne sont pas importées de l'Europe. Mais, on n'a pas de littérature qui ose parler de cela, parce qu'on parle à l'Europe et aux Etats-Unis. Je n'en suis pas exclu, mais c'est une réalité. Hamid Bennani parlait du cinéma d'auteur, cette sorte de «transfert du réalisateur à l'acteur». Moi, pour mon dernier film «Un opéra du monde», j'ai dirigé le quart du film, le reste était dans Internet. J'ai pris des images d'Internet, des images que je ne connais pas. Donc, le monde change. Il y a les nouvelles technologies, et les Africains ont accès à cela. Avant, on était tous Africains ici. Moi, j'écrivais des lettres à mon oncle pour mes frères, qui étaient partis à Abidjan ou ailleurs, pour qu'ils envoient de l'argent. La formule était très claire : «*Cher frère, nous allons tous très bien. La vache a mis bas et les pluies ne sont pas venues. On vous demande d'envoyer de l'argent*». C'est fini aujourd'hui, mon jeune frère utilise WhatsApp au téléphone et me le demande directement. Le monde est éclaté et rester à définir des choses à des éditeurs en France ou aux Etats-Unis, ça ne marche pas.

Fodé Sylla

Je reviens vers Monsieur N'Koumo pour réagir à ce qui vient d'être dit. Vous avez aussi une fonction et j'ai lu quelques-unes de vos sorties dans ce sens-là, notamment votre incitation des jeunes africains à avoir le goût de la lecture et de la création, de transmettre ce «goût d'écrire», cette façon de «partager ses pensées et ses créations». A votre avis, y a-t-il une façon différente aujourd'hui d'exprimer et de transmettre, vu la place qu'occupent les nouvelles technologies dans notre vie quotidienne ? A-t-on le sentiment de mieux comprendre, de mieux appréhender les choses ?

Henry N'Koumo

Pour revenir sur la notion de l'universel, c'est une notion assez délicate, parce que chacun la prend par le bout. Je pense que l'une des meilleures expériences par rapport à l'universel, c'est celle qui s'est passé en Martinique. Les Martiniquais ont compris qu'il fallait guérir de «la peur de l'universel». Pendant longtemps, Aimé Césaire avait la posture du vieux patriarce assis dans son rocking chair et le regard constamment tourné vers l'Afrique. Il y avait une littérature qui était une littérature de l'extérieur, pour reprendre ce que disait Hamid Bennani relativement au cinéma, et c'est ce que lui ont reproché les jeunes générations, ceux qui sont les tenants de la créolité. Pour eux, il se devait d'assumer sa présence dans ce monde : il devait assumer sa créolité et ne devait pas être à la remorque d'une Afrique. Dans sa superbe préface de l'ouvrage de Bertène Juminer, «Les Bâtards», Aimé Césaire dit que le Martiniquais est un bâtard déchiré entre une mère qui l'a renié, l'Afrique, et un père qui le renie. Alors, les Martiniquais ont été très clairs concernant la posture de Césaire, une posture mauvaise parce que c'était celle d'une personne à la remorque. Ces jeunes martiniquais ont dit qu'il fallait qu'ils assument leur présence en tant que Créoles, mais aussi en tant que personnes assumant l'universalité, en épousant la réalité de leur monde. Bien sûr, du côté de l'Afrique, on n'a pas toujours compris ça, ce rapport qu'on a entre soi, c'est-à-dire entre notre être intérieur et notre être extérieur. Pour les auteurs africains, d'Afrique noire et subsaharienne notamment, les productions destinées au monde sont d'abord des productions validées par l'Occident.

Un auteur ivoirien, Jean-Marie Adiaffi, a une formule que j'aime énormément. Il dit que le chemin le plus court entre deux pays africains en matière de culture passe par l'Occident. Nous sommes une littérature à la remorque. Or, l'universel, c'est aujourd'hui la périphérie. J'ouvre une parenthèse pour rappeler qu'en 1967, lorsque Kourouma acheva le manuscrit de son roman «Le Soleil des Indépendances», qu'il avait proposé aux éditions du Seuil, ce manuscrit a été refusé au motif que l'auteur n'écrivait pas du Français, qu'il avait un rapport de handicapé au Français. Il a fallu que ce soient les Québécois, engagés dans un élan indépendantiste et identitaire, qui s'approprient le manuscrit et le nettoient (il a été amputé du tiers), le publient et lui donnent un Prix, une reconnaissance internationale. Là, nous Africains, on était très heureux, parce qu'on avait enfin un texte reconnu. Mais qui a validé ce texte ? Aujourd'hui encore, nous sommes à la remorque. Parmi les écrivains qui marchent très fort, il y a mon ami Alain Mabanckou et son épique «Verre cassé». Ce texte a été validé par qui ? En tout cas pas par les Africains. C'est dire que nous continuons dans le champ de l'universel ; nous sommes encore incapables de guérir de notre peur de l'universel. Nous sommes et demeurons encore à la remorque.



Un dernier point : c'est celui de notre incapacité à affirmer notre identité par nous-mêmes. Cela suppose la possibilité de se juger soi-même. Quand on dit affirmer notre identité et quand on attend que cette identité soit jugée et validée par d'autres, nous continuons de tourner en rond. Ce sont, de mon point de vue, des problèmes de fond et la littérature, comme l'a dit Naïma, ce fond de l'universel, en littérature, on y va chacun avec sa petite expérience. Malheureusement, nous avons encore dans notre tête le fantôme de l'ancien colon. Il faut tenir compte de certains paramètres : qu'est-ce que la négritude ? C'est un mouvement de refus et d'identité, mais après ? Qu'avons-nous fait de la négritude ? Quel héritage portons-nous de cette négritude ? C'est pour ça que la négritude demeure le mouvement le plus important dans l'ensemble du monde noir, mais, après la négritude, qu'avons-nous fait ? Quelle est cette grande mémoire dont les Africains sont porteurs ? Je voulais m'arrêter sur un auteur qui, de mon point de vue, est assez intéressant dans ce rapport à l'universel.

Il s'agit d'un compatriote qui s'appelle Gauz et marche très fort avec son dernier roman «Camarade papa». Dans cette œuvre, Gauz bouscule les habitudes de la langue. Il dit par exemple : «*Je bonjour la voisine et je triste dans la rue*», une trouvaille langagière qu'il met en situation. Mais la question de fond, dans ce rapport à la langue, c'est une question de modernité de son écriture. Gauz s'est approprié le Malinké et il a assis sa présence dans la littérature à partir d'un monde urbain qui est celui dans lequel il vit.

Fodé Sylla

C'est vrai que ce sont des problématiques assez profondes. On veut tous rebondir sur ces points. Monsieur Bennani, on vous retrouve à la fois dans la littérature et dans le cinéma. Est-ce qu'aujourd'hui être universel par exemple ça ne serait pas être un peu créole, un peu maghrébin un peu africain, un peu français, un peu arabe. Est-ce que finalement l'universalité n'est pas faite d'un peu de tout ça, sans la ramener à sa dimension purement hégémonique ?

Hamid Bennani

Je pense qu'il ne faut attendre la reconnaissance ni du Français, ni de ce qui s'écrit en Français. On peut s'exprimer en diverses langues. La littérature écrite en Français exprime le Marocain, le Marocain s'exprime aussi en Arabe et peut aussi s'exprimer en Anglais ou en Tamazight. Il ne faut pas être obnubilé par cette vision quelque peu coloniale. Actuellement, au Maroc, il y a des romans en Français, en Arabe classique, en Tamazight et aussi en Anglais. L'universel s'exprime dans toutes les langues. Il y a quand même des dimensions universalistes qui existent comme je disais tout à l'heure sur certaines causes.

Naïma Lahbil

A la manière dont vous posez la question, c'est comme si je récusais à la littérature la possibilité d'être universelle : non, absolument pas. J'étais tout juste à la recherche d'un contenu précis à donner à cet universel de la littérature. Je pense que, lorsqu'on écrit très honnêtement, on ne se dit pas qu'on écrit de la littérature mondiale ou universelle, selon la définition de Goethe. On essaie juste d'écrire le plus honnêtement possible une histoire et de rentrer dans l'histoire. Personnellement, j'essaie au maximum de ne pas penser au lecteur potentiel. Ensuite, quand le livre est publié, eh bien il vit sa vie et il va rencontrer des lecteurs ou pas. D'ailleurs, au Maroc il n'y a pas de lecteurs, pas de marché ; je pense que c'est la même chose dans beaucoup de pays. Voilà pourquoi on s'oblige à être validé par des marchés plus vastes. Puis, on est contraint d'être traduit dans plusieurs langues quand on a cette chance. Au final, la décision ne revient pas à l'écrivain. Si les lecteurs arrivent à s'identifier à votre personnage, c'est le plus beau cadeau qu'on peut avoir. Ce n'est qu'à travers cette identification que l'on peut au final espérer dialoguer avec l'autre, de la manière la plus large, avec ceux qui vont entrer et dialoguer avec le personnage.

Fodé Sylla

Le mot de la fin à Monsieur Diawara.

Manthia Diawara

Je pense que la vraie question est : comment universaliser l'être local ? Parce que l'Occident c'est fini : le centre n'est plus la France, ni New York, ni Londres. Nous sommes tous des occidentaux, alors : comment universaliser les idées venant du Maroc, les idées venant du Mali et d'autres endroits ?

Modérateur : Mohamed Zaoui
Participants : Hassan Rachik, Frédérique Martin, Laura Karayotov
Espace : Ahmadou Kourouma
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

L'anthropologue marocain Hassan Rachik lance le débat de cette table ronde avec un longue intervention pour éclairer les concepts de «ici» et «ailleurs» ; il en relativise la définition en soulignant leur caractère culturel, que l'on retrouve dans chaque langue avec les mots pour exprimer ces notions qui portent en fait des perceptions différentes d'une culture à l'autre. Pour illustrer son propos, Hassan rachik s'appuie sur ses travaux en cours portant notamment sur l'émigration «autonome» des jeunes femmes, qu'il analyse aujourd'hui autant comme économique que sociétale, avec la volonté de rompre avec les fonctionnements traditionnels et familiaux : donc un «ailleurs» recherché au prix de la rupture avec une bonne part de la culture d'origine lié à «ici». Même constat pour la jeunesse musulmane faisant le choix du jihadisme, qui rompt avec un «ici» considéré comme impie pour un «ailleurs» fantasmé comme un projet à construire, un idéal à atteindre pour une personne de foi.

Les deux groupes cités ont en commun de rejeter le principe même des frontières existantes. Frédérique Martin, cheffe d'entreprise toulousaine et écrivaine de nouvelles, de romans et de poésies, note que les Etats sont souvent structurés à l'image des familles, avec les mêmes attributs répartis de façon semblable : un «ailleurs» ne peut donc être que le résultat d'un voyage, de la conquête, ou de la reconquête, ou encore de l'appropriation, d'autres racines ? Voyage intérieur ou extérieur, l'écrivain est pour elle par principe dans cet «ailleurs» nécessaire à son œuvre.



Laura Karayotov est agent littéraire et promeut dans les pays de l'Est des ouvrages en langue française. Pour elle, le livre est à la fois un voyage en soi et un bagage de voyage. Ses interventions valorisent la découverte de «l'autre» à travers les livres et l'enrichissement que l'on peut en attendre.

Lorsque le modérateur, le réalisateur algérien Mohamed Zaoui, lance le débat sur l'existence d'un «ailleurs» indésirable, la question laisse visiblement perplexe les participants. A part les situations extrêmes évoquées par Madame Karayotov, c'est un participant du public qui d'une certaine manière va clore cette question en rappelant que les régimes autoritaires surtout s'attachent à dépeindre «ailleurs» comme indésirable de sorte à valoriser le «ici» où ils exercent leurs pouvoirs. Au reste, Madame Martin rappelle que «l'ailleurs» reste essentiellement désirable, comme savent si bien s'en servir les publicitaires.

Les interventions de la table ronde

Hassan Rachik

Que veulent dire «l'ici» et «l'ailleurs» dans le contexte marocain ? Je vais être précis et spécifique pour décrire la situation d'un point de vue marocain. Le processus que je décris ci-après n'est pas unique : il a aussi été observé en Asie comme en Amérique Latine. Généralement, dans toutes les cultures, quand on parle de «l'ici» et de «l'ailleurs», on a le vocabulaire équivalent dans la langue localement pratiquée. Dans la darija marocaine, ce n'est pas toujours le cas. Quand les gens énoncent les termes «berra» ou «kharej», ces termes renvoient au mot «extérieur», c'est-à-dire ce qui est de l'autre côté. Donc ce n'est pas «ailleurs». Pour le mot «ici», ce serait en darija, le «bled». Dans ce cas, le terme n'est pas abstrait, il est spatialisé. Après cette introduction, je vais parler de deux processus émergents. Le premier concerne la migration féminine autonome et le deuxième est le passage d'une frange de la jeunesse de confession musulmane vers le «jihadisme».

La migration féminine autonome est un processus nouveau au Maroc. Il n'a peut-être démarré qu'au début des années 2000. C'est à ce moment qu'on a commencé à saisir la portée de ce phénomène. Nous observons des jeunes femmes qui ont un projet personnel autonome d'émigration. Ce projet peut s'appuyer sur un réseau familial, mais il a comme spécificité d'être porté essentiellement par la jeune migrante. Le projet comporte deux phases : en premier lieu, le départ de son milieu rural vers les grandes villes ; ensuite, le voyage pour rejoindre l'Europe avec les harragas (migrants irréguliers).

C'est un processus émergent, mais peu visible. On ne compte que deux ou trois études sur le sujet. D'ailleurs, un ouvrage collectif sera publié prochainement sur le sujet, coordonné par Leila Bouaâsri, jeune chercheuse marocaine, et édité par La Croisée des Chemins. L'observation de ce processus permet de faire quelques constats. Pour ces jeunes filles, «l'ailleurs» n'est pas à proprement parler un rêve, au sens poétique du terme : c'est une aspiration. Le mot rêve ne coïncide pas avec la description qu'elles nous donnent dans les récits de leurs trajectoires.

Les termes utilisés renvoient aussi à ces difficultés à dépasser ce monde traditionnel. En utilisant des expressions différentes, elles verbalisent cette volonté à travers les mots «قادا براسي» (être responsable de moi-même). Les termes utilisés renvoient à la dualité «responsabilité et liberté». Avec leurs termes, elles affichent un souhait «d'individualisation». Elles nous ont souvent dit avoir une sœur ou un frère qui, théoriquement, pourrait les aider, mais elles préfèrent se débrouiller seules. Les motivations de leur projet sapent les fondations culturelles traditionnelles, qu'elles soient urbaines ou rurales. Nous sommes face à des femmes qui désirent être libres et disposer de leur propre argent. Bien sûr, lors de nos entretiens avec elles, nous avons eu droit à des réponses-clichés prosaïques sur leurs motivations (la recherche d'emplois, éviter le travail pénible, etc.), mais également à des réponses comportant d'autres motivations qui dépassent de loin le cadre matériel. Elles ont la volonté de réaliser de nouveaux objectifs, qu'elles ne pouvaient atteindre auparavant. L'essentiel qu'il nous faut retenir est que ces jeunes femmes aspirent à un mieux vivre, mieux et loin des motivations du monde traditionnel.

Auparavant, n'existait pour elles qu'un seul modèle avec, à la clé, un seul scénario. Avec leurs projets migratoires, on ressent le décalage entre ce qu'elles vivent et ce qu'elles désirent. Et, dans ce cas, les motivations sont en opposition avec les valeurs des structures familiales traditionnelles.

En résumé, on peut dire que ces jeunes femmes, aidées par le processus de scolarisation de la fille rurale, rejoignent les jeunes hommes dans leurs projets migratoires ou leurs aînés des années 1960.

Ce phénomène est appelé à s'accroître, comme en Asie ou en Amérique Latine. Bien sûr, cette évolution va dépendre de plusieurs facteurs, notamment la politique publique de l'habitat approprié pour ces jeunes femmes dans le milieu urbain car, actuellement, la situation du logement de ces personnes à Casablanca est à faire pleurer : un appartement est divisé en chambres à louer et la chambre est divisée en lits... Malgré la dureté de leurs conditions de vie, ces jeunes femmes continuent à vouloir rester en ville. Il y a une nostalgie pour le bled, mais sans pourtant vouloir y retourner : pour elles la ville demeure «meilleure». Ainsi, «ici» et «ailleurs» ne sont pas incompatibles.

Permettez-moi rapidement, de vous parler d'un autre processus impliquant «ici» et «ailleurs». Il s'agit du processus de «conversion» de jeunes Marocains au «jihadisme» des jeunes. Dans ce cas, seul le «ailleurs» existe. Cet «ailleurs» porte des noms comme Bagdad, Syrie ou Afghanistan... Nous sommes alors dans la négation de «ici». Pour ces jeunes, «ailleurs» se substitue à «ici». Et «ici» doit correspondre à un «ailleurs» imaginaire ou non. Nous sommes aussi dans un processus de négation des frontières nationales. En dépassant les frontières nationales et culturelles, ces jeunes arrivent au «pays du jihad» où ils peuvent réaliser ce qui est à leur sens «l'idéal musulman». Ceci se traduit chez ces jeunes de confession musulmane par un discours caractérisé par la volonté de «quitter la France ou la Belgique, les pays des impies», pour aller de l'autre côté.

Frédérique Martin

Je vis en France, à Toulouse. Je suis cheffe d'entreprise depuis vingt ans. Tout en menant cette vie professionnelle, j'ai en parallèle une carrière d'écrivaine, avec des productions de formes variées (romans, poésie, nouvelles, livres de jeunesse, mise en scène de mes textes, etc.). Je m'intéresse dans mes écrits à la cellule familiale comme miroir révélateur de ce qui se passe au niveau de l'Etat. On y retrouve les notions de «paternalisme», de «grand frère», de «maternité» et toutes ces images issues de la cellule familiale : on peut les retrouver à une échelle plus grande. L'écrivain est par essence est dans «l'ailleurs».

Bien que le voyage ne soit pour moi jamais aisé - effectivement j'ai un handicap et des difficultés liées à ma mobilité - je rêve «d'ailleurs». Quand on voyage, tout prend une autre saveur : les couleurs comme les trajets. Les sens sont interpellés. « L'ailleurs» est tout ce qui sort de notre optique ordinaire. Enfin, je suis très heureuse de faire ces rencontres à Oujda et à Casablanca. Par le passé, j'ai vécu de manière intermittente en Tunisie et j'ai aussi des attaches ancestrales en Algérie. Il y a quelque part en moi une femme du Sud et un lien avec cet «ailleurs» que je connais si peu. Je me déclare une nouvelle fois très honorée et ravie de votre invitation.

Laura Karayotov

Mon métier fait la jonction entre tout ce qui vient d'être dit par mes deux prédécesseurs. Mon métier est de faire traverser les livres d'une rive à l'autre. Je suis agent littéraire et je fais la promotion des livres, majoritairement en langue française. Mon territoire d'intervention se situe dans les pays de l'Est - c'est mon «ailleurs» - d'où je suis moi-même par ailleurs originaire. Un livre est un bagage de voyage et un moyen de voyage. Quand on n'a pas la possibilité de se déplacer réellement «ailleurs», on le fait à travers la lecture ou l'écriture. Le livre propose un imaginaire sur «l'ailleurs».

Avec le livre, on peut dépasser les fermetures spirituelles, idéologiques, économiques et la peur de l'indifférence. Avec le livre, on voyage, tout simplement. À travers les fictions ou des essais d'histoire ou de sociologie, on peut mieux connaître «l'autre». Le contact avec des d'œuvres d'écrivains venus d'ailleurs est un enrichissement. Notre mission, en tant qu'agent littéraire, permet aussi de constituer des passerelles pour permettre l'accès à des auteurs de livres dont les pays sont considérés comme moins prestigieux en termes de rayonnement culturel. En effet, les littératures dites majeures, comme les littératures françaises ou russes, peuvent écraser d'autres œuvres issues d'autres pays. Nous sommes ici à Oujda pour cette deuxième édition du Salon Maghrébin du Livre qui nous permet de découvrir des œuvres et des auteurs qui émergent et on entend ainsi d'autres voix et d'autres débats. Grâce aux livres, cet espace nous permet d'offrir des débats portés par différentes personnes venues d'horizons et d'origines différentes.

Mohamed Zaoui

La subtilité du mot « ailleurs », utilisé à tort ou à travers dans le quotidien, m'interpelle. J'ai envie de poser une question à notre ami Hassan Rachik, sur l'existence d'un « ailleurs indésirable », où personne ne voudrait aller. Est-ce qu'il existe des réflexions sur ce sujet ?



Hassan Rachik

Au risque de vous décevoir, il est difficile de répondre à votre question. Je réfléchis à voix haute à votre interrogation, en improvisant. Est-ce qu'il existe un « ailleurs » désirable ? Est-ce que les Palestiniens désirent être au Liban et en Jordanie ? Est-ce que les Soudanais du Sud désiraient être dans cette situation ? Ce sont des questions que les travaux d'anthropologues sur l'exil pourraient éclairer.

Frédérique Martin

Je répondrais de manière différente. La notion de «l'ailleurs» est forcément désirable. C'est la possibilité de quelque chose de différent. Les publicités créent du désir pour quelque chose qu'on ne connaît peut-être pas encore, en tous cas toujours. Les agences de voyages nous disent dans leurs promotions : «*Evadez-vous !*» Ceci voudrait-il dire que nous serions prisonniers dans nos vies au quotidien ?

Nous, Français, quand nous venons au Maroc pour des vacances, on s'évade : est-ce que ça veut dire que nous sommes prisonniers là où nous habitons ? Peut être...

Laura Karayotov

Un «ailleurs indésirable» existe, c'est la projection dans quelque chose dont on sait que c'est inévitable. Par exemple, la perte de gens qu'on aime. Je sais que je vais perdre des gens que j'aime vers un ailleurs indésirable, ce n'est pas un «ailleurs» territorial. C'est un «ailleurs» d'un autre type.

Intervention

J'ai plusieurs questions à vous poser Monsieur Rachik. Vous avez décrit la condition ordinaire des femmes qui sont à la recherche d'un «ailleurs».

Je travaille avec ces femmes de milieux très défavorisés qui sont dans cette même démarche. Ces femmes font tout pour partir et pour réussir. Elles font preuve de beaucoup de courage et elles se battent avec une sensibilité exceptionnelle. Elles vont jusqu'au bout d'elles-mêmes pour atteindre cet «ailleurs». Ne sont-elles pas extraordinaires ?

Hassan Rachik

La connaissance ordinaire ou le sens commun sont différents des discours idéologiques ou des connaissances scientifiques. Ces femmes utilisent les mots de tous les jours pour exprimer leur situation et leurs projets. Elles ne sont pas des féministes ou des universitaires. Ce que vous décrivez comme un processus extraordinaire, moi je vais le décrire avec les concepts anthropologiques. Lorsque ces femmes nous disent qu'elles ne veulent plus être «un simple bras» ou juste «une bouche à nourrir», qu'elles ne veulent plus tendre la main à leur père pour leur payer le hammam, alors elles participent à leur niveau au bouleversement d'un système de valeurs traditionnelles. Elles revendiquent le droit de sortir, de partir, de se maquiller, de mettre un jean... Ces filles prennent aussi des risques. En quittant leurs villages, elles font un trait sur le mariage, le rêve de la femme rurale. Pour un romancier, ces femmes seraient extraordinaires. Pour moi anthropologue, elles bouleversent les valeurs traditionnelles, elles apportent un changement significatif et structurelle à ces valeurs.

Intervention

Est-ce que l'émancipation du Maroc tient aux femmes ?

Hassan Rachik

Ce qui est certain, c'est qu'il y a un élargissement de ce qui s'est passé avec les jeunes hommes dans les années 1970 et 1980, vers les jeunes femmes. Les jeunes filles ont un emploi : elles sont ouvrières, travailleuses. Ce processus échappait au départ aux statistiques : il n'était pas visible.

En 2000, la Direction de l'aménagement du territoire nous avait demandé de travailler sur l'émigration féminine marocaine. Nous n'avions pas d'idées sur ce thème et on commençait à peine à découvrir les quartiers des femmes travailleuses à Casablanca et Marrakech. La migration masculine était déjà couverte et elle était présente dans les travaux de recherches. Désormais, nous allions aborder la migration des femmes seules vers les villes : un processus émergent, encore invisible. Les journalistes parlaient peu de ce sujet. Nos constats devaient amener les décideurs à anticiper sur les politiques publiques pour intégrer les effets inattendus de ces mutations en matière de politique de logements.

Intervention

Je réagis par rapport à un «ailleurs indésirable». Cette notion est une construction des dictatures, des sociétés intégristes et du système ultra-capitaliste. Ces systèmes rendent moutonniers et prisonniers de «l'ici». Ainsi, «l'ailleurs» devient indésirable et c'est l'objectif que ces systèmes recherchent.



Frédérique Martin

Heureusement que nous sommes tous doués d'un imaginaire intime pour rêver d'un «ailleurs». Cet «ailleurs» peut être aussi fait de nos rencontres.

Mohamed Zaoui

Ce que je retiens de cet échange riche, c'est que, pour l'anthropologue, «l'ailleurs» n'est tout simplement pas «l'ici». Pour l'écrivaine, «l'ailleurs» est le voyage. Pour l'agent littéraire, «l'ailleurs» peut venir à nous à travers les livres. Je vous remercie chaleureusement pour votre participation.

Modérateur : Khalid Zekri
Participants : Driss C. Jaydane, Tiphaine Samoyault, Hikmat Chatta,
Mohamed-Chérif Férjani
Espace : Al-Qods
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

Cette table ronde débute de façon peu classique, à l'invitation de son modérateur, l'universitaire marocain Khalid Zekri, grand spécialiste de littérature comparée, par la remise en question des concepts d'Orient et d'Occident soumis à la sagacité des participants et envisagés ici comme les nouveaux horizons de la pensée. Universitaire marocain également, écrivain et philosophe, Driss C. Jaydane est le premier à rejeter ces catégories, d'abord parce qu'elles n'émanent pas des acteurs concernés eux-mêmes et aussi car elles lui paraissent des constructions idéologiques. Tiphaine Samoyault est universitaire, elle-aussi professeure en littérature comparée, critique littéraire et romancière française. Elle rejette tout autant les deux concepts et même en interdit l'usage à ses étudiants, sauf justification solide et pertinente dans le cadre de leurs travaux. L'enseignante relativise également le mot « monde » comme concept, au vu de ses compréhensions et interprétations diverses.

Elle explique par contre sa re-découverte du mot «universel», dans le cadre de ses travaux sur l'œuvre du poète palestinien Mahmoud Darwich et des rencontres avec ses lecteurs et exégètes.

Au duopole Orient-Occident, l'architecte syrien Hikmat Chatta préfère le distinguo Nord-Sud qui lui semble éclairer mieux le critère dont il fait une clé de compréhension majeure : les riches et les pauvres. Ayant lui-même vécu le passage entre Orient et Occident par les aléas de sa propre vie de réfugié, il souligne les stéréotypes associés aux deux concepts qui favorisent l'essentialisation de ces «catégories» et ouvrent ainsi à la voie à la ségrégation, l'hégémonie, la domination. Cette dimension politique est renforcée par les propos de Mohamed-Chérif Férfani, politologue, islamologue et universitaire tunisien installé en France, qui insiste sur le caractère construit de la dualité Orient-Occident. Il restitue d'ailleurs l'histoire de cette construction à travers les siècles, depuis Rome et ses deux empires, et par l'étymologie.



Driss Jaydane insiste sur le rôle historique du livre, instrument et motivateur de conquête, mais il explique également à quelles conditions il pourrait fabriquer du vivre ensemble dans un monde véritablement commun. Mohamed-Chérif Férfani n'exclut pas l'universel, pensé contre les «identités meurtrières» telles que décrites par Amine Maâlouf et les nouvelles alliances entre libéralisme et conservatisme qui s'affirment en Europe et aux Etats-Unis.

Néanmoins, après une première partie très critique, les débats dégagent tout de même les conditions pour l'émergence de nouveaux horizons de pensée vers un «universel» renouvelé rendu définitivement indépendant des concepts d'Orient et d'Occident.

Les interventions de la table ronde

Khalid Zekri

Il est nécessaire de préciser davantage ce qu'on entend par Occident, Orient, et ce qui se profile derrière ces deux notions, dont une projection est envisagée ici par la formule : «les nouveaux horizons de pensée». Pour en discuter, nous avons l'honneur d'avoir avec nous Driss Jaydane, Hikmat Chatta, Tiphaine Samoyault et Mohamed-Chérif Férjani. On est donc entre politologue, écrivain, critique littéraire, essayiste et, avec Tiphaine Samoyault, comparatiste. Je préfère laisser la parole aux intervenants, mais j'avoue que le titre de cette table ronde est très intrigant. On ne peut pas verser dans les définitions, où l'on est toujours essentialiste. Que suggère pour vous cette thématique ? Je commence par vous Driss Jaydane. Je sais que dans un livre paru récemment, vous avez pris une position assez controversée et critique à l'égard de la notion de diversité. Je souhaite que chacun s'exprime sur cette question avant de passer au débat. Pouvez-vous répondre assez brièvement ?

Driss C. Jaydane

Merci d'être venus nous écouter dans ce débat qui, comme l'a dit Khalid, mériterait des heures et des heures de développement. Très rapidement, je peux dire que les notions d'Orient et d'Occident n'entrent pas dans mes catégories, tout simplement. J'appartiens à une génération qui n'a pas du tout d'intérêt pour ce clivage, pour la simple et bonne raison que c'est pour moi une histoire qui n'est pas racontée par les acteurs eux-mêmes. Je veux dire par là que l'Occident s'est appelé Occident à un moment donné. Il a ensuite nommé l'Orient, de même que l'Afrique ne s'est pas appelée elle-même Afrique. Ce nom n'a pas été inventé par les Africains. Je tiens beaucoup à la nomination, c'est-à-dire à l'idée qu'on puisse se nommer soi-même et, à partir de là, je dis que, même moralement, comme catégories, Orient et Occident ne m'intéressent pas beaucoup. Par contre, on pourra évoquer dans le détail ce que signifient justement ces créations idéologiques, ces projections et fantasmes, ainsi que les préalables qu'elles supposent parce que, sur la notion de diversité culturelle, je suis on ne peut plus soupçonneux : j'ai été formé à «l'école du soupçon» et je ne suis pas du tout certain qu'il y ait de l'humanisme, même s'il existe encore des humanistes. Ce sont des questions qui m'intéressent beaucoup, notamment ce nouveau discours, très intéressant et extrêmement louable et estimable, sur l'idée que nous serions un monde, l'idée de réfléchir l'altérité. Tout ça est passionnant et suppose quand même d'aller plonger dans les racines de ce discours qui, à mon avis, a toujours une généalogie un peu douteuse. Or, c'est très bien aussi de douter de projets, aussi beaux et humanistes soient-ils, car, au fond, quand on regarde un peu notre monde, il y a près de 190 conflits. Il faut quand même regarder le réel et celui-ci n'est pas aussi idéal que ces discours peuvent l'être. Donc, je me méfie beaucoup de ce vocable qui, quelques fois, est dans la réparation de ce qui est peut-être irréparable.

Khalid Zekri

Tiphaine Samoyault, on voit souvent des livres comme par exemple «Qu'est-ce que l'Occident ?», publié aux éditions PUF, ou «La fracture Orient-Occident», qui essaient de répondre à certaines questions. Que penses-tu de ces deux notions ? Evidemment, la réponse peut émaner de ta perspective de comparatiste, mais aussi de celle d'une chercheuse qui s'intéresse beaucoup aux questions sémiologiques et d'altérité, ton dernier livre étant une biographie de Roland Barthes. Comment tu vois ces deux notions ?

Tiphaine Samoyault

Pour moi, c'est exactement comme pour Driss : ces deux catégories ne font pas partie de mon vocabulaire. J'ai l'impression d'avoir appris à lire, en tout cas intellectuellement, avec «L'Orientalisme» d'Edward Saïd, ou d'autres textes qui déconstruisaient ces notions au point que, en tant qu'enseignante à l'Université, je demande aux étudiants de ne jamais employer l'adjectif «occidental» et donc de trouver d'autres manières d'exprimer ces choses-là. La même chose pour «oriental» : je n'accepte pas ce terme dans leurs travaux. Si, après avoir fait tout un travail de déconstruction critique, ils justifient de revenir à ces catégories pour des raisons qu'ils m'expliquent, je pourrais peut-être les accepter. Mais avant, je leur demande de passer par tout un exercice de remplacement de ces termes et on travaille ainsi beaucoup là-dessus.

J'ai été beaucoup aidée dans ce travail et dans ma propre réflexion par la pensée d'Édouard Glissant et la pensée du mot «monde» par rapport au mot «universel». En effet, Glissant qui n'emploie jamais le terme «universel», utilise les catégories «Orient» et «Occident», mais pour les déconstruire.

J'ai donc entamé tout un travail sur les différentes manières de penser le mot «monde» dans différents endroits du monde et c'est là qu'on voit que ce mot n'étant absolument pas universel, le travail peut commencer. Selon l'endroit où l'on se trouve sur la planète, le mot «monde» ne signifie absolument pas la même chose. Et on commence par le mot dans différentes langues, à qui il emprunte, et comment les significations circulent aussi d'une langue à l'autre.

Il me semble que l'on est en ce moment dans une période un peu particulière où s'impose la nécessité de décentrer les choses et de les penser autrement. J'en veux pour preuve la publication de plusieurs ouvrages qui remettent en question ce partage et on pourrait sans doute le vérifier dans d'autres zones linguistiques culturelles. Très récemment sont sortis deux livres qui évoquent cela. J'en ai apporté un pour en parler éventuellement, sans entrer dans le détail. Il s'agit du livre de Thomas Brisson intitulé «Décentrer l'Occident ; les intellectuels postcoloniaux chinois, indiens et arabes, et la critique de la modernité». Ce qui est très intéressant, c'est la confrontation de plusieurs situations des intellectuels chinois, arabes et indiens. C'est-à-dire comment, sans que ça procède exactement de la même manière et évidemment pas avec le même substrat culturel ou la même histoire, des phénomènes comparables peuvent être mis au jour sur l'importance de l'exil ou du décentrement pour repenser ces catégories. Et puis le dialogue est intéressant et assez polémique au fond, parce qu'ils ne sont pas du tout d'accord. Entre Souleymane Bachir Diagne et Jean-Loup Amselle, un livre titré «En quête d'Afrique(s), universalisme et pensée décoloniale» présente beaucoup de points communs avec le précédent. Ce sont, à mon avis, des livres qui font beaucoup réfléchir sur la façon de repenser tout ça.

Je voudrais dire aussi que, tout autant que les catégories Orient et Occident, il y a un mot qui ne faisait absolument pas partie de mon vocabulaire : c'est précisément «universel». C'est bizarrement par la poésie arabe que je l'ai retrouvé, parce que j'ai eu l'occasion ces deux dernières années de faire un cours sur Mahmoud Darwich et je me suis entretenue avec des spécialistes de son œuvre. Et là, pour eux tous qui parlent Arabe - ce qui n'est pas mon cas - le mot «universel» avait une très grande importance pour parler de cette poésie.

Ça m'a vraiment forcée à me déplacer à mon tour, c'est-à-dire à essayer de retrouver ce mot, mais à travers ce qu'il pouvait signifier lorsque l'on chante, récite, lit ou commente la poésie de Darwich. Donc, aujourd'hui, je suis moins «violente» par rapport à cette notion, parce que je me dis qu'on peut aller rechercher des significations de l'universel dans d'autres lieux.

C'est-à-dire que, dans une position écartée ou décentrée, on a besoin de ce terme et donc de le retrouver, non pas depuis l'universalisme rationaliste, mais peut-être avec d'autres manières de le fonder puisqu'il a une importance.

Khalid Zekri

C'est ce même décentrement d'ailleurs que Amselle et Diagne essaient de penser dans leur livre et leur dialogue, puisqu'ils maintiennent et défendent la notion d'universalisme, mais avec un décentrement par rapport à la centralité du monde européen.

Tiphaine Samoyault

En même temps, ce n'est pas le même décentrement qu'opèrent l'un et l'autre et c'est pour ça que le dialogue est très riche.

Khalid Zekri

Exactement. Alors, pour donner peut-être des suppléments de réponse, est-ce qu'on peut considérer que l'Orient n'a été pensé que comme une périphérie de l'Occident ? Et quelles sont ces réalités que l'Orient renferme puisque parfois, quand on parle du Maghreb, on l'inclut dans l'Orient ? Concernant l'Occident, il arrive qu'on oublie certaines sphères culturelles occidentales. Par exemple, peut-on considérer le Japon comme faisant partie du monde occidental ? Certains le font. Est-ce que la notion d'Occident et d'Orient a une réalité pour vous Hikmat Chatta ?



Hikmat chatta

Je ne pense pas vraiment. Je préfère voir les choses comme Nord-Sud ; je préfère diviser le monde entre riches et pauvres. Je reviens à mon histoire personnelle : je suis architecte syrien. Pendant longtemps j'étais une sorte d'indigène de service et puis, par la force des choses, j'ai commencé à jouer mon rôle comme un expatrié occidental. J'ai quitté Damas à cause de la guerre, comme réfugié de guerre, et je me suis déplacé dans plusieurs pays, jusqu'à ce que j'arrive en Tunisie en tant qu'expatrié occidental.

Et là, j'ai découvert des réactions et des idées qui se répètent, comme : «*les Tunisiens sont paresseux, bruyants...*». Parmi les expatriés, je n'entendais que des réflexions négatives. Je vous raconte une anecdote : un diplomate occidental disait à un ami que, sur les plages du Maghreb, quand il voyait des «*pingouins*», il avait l'envie de vomir. C'est un diplomate arabisant qui a passé des années à étudier la langue et la culture arabes, mais il parlait avec cet état d'esprit de haine et d'intolérance à la différence.

Khalid Zekri

C'est un peu ce que Tiphaine Samoyault a évoqué en parlant d'Edward Saïd, car il y a justement toute une stéréotypie créée sur le monde occidental, d'où ce sous-titre absent en Anglais mais qui existe en Français : «*L'Orient créé par l'Occident*». La stéréotypie a pour fonction de fixer, de figer l'Oriental, ou «*l'autre*» en tout cas, dans une catégorie, pour pouvoir l'essentialiser et l'essentialisation de «*l'autre*» est toujours une stratégie de domination. On essentialise, on fixe par un ensemble de stéréotypes, puis, par un processus hégémonique, on intériorise ces stéréotypes et on les reproduit. L'Oriental lui-même peut parfois s'auto-stéréotyper d'une certaine manière. Essayons d'avoir le regard du politologue sur ces deux catégories, éminemment politiques d'ailleurs. Comment les appréhender du point de vue politique ?

Mohamed-Chérif Férjani

Cette question Orient-Occident traverse toutes mes recherches depuis que j'ai commencé à travailler sur la laïcité et les droits humains qu'on présente comme des catégories occidentales opposées à «*l'autre*». Ainsi, le livre «*Les deux Etats : pouvoir et société en Occident et en terre d'Islam*» de Bertrand Badie - l'Etat occidental et l'Etat oriental - et toute la littérature, opposent Orient musulman à Occident démocrate. Deux catégories : l'Occident, c'est la démocratie, les droits humains et la modernité ; l'Orient, dans lequel l'Islam a sa place, c'est la tradition anti-droits humains, anti-démocratie, anti-laïcité. Voilà, pour moi Orient et Occident sont des constructions comme le démontre Edward Saïd pour l'Orient dans son livre «*L'Orient inventé par l'Occident*», mais aussi à la manière dont parle Georges Corm dans «*Orient-Occident, la fracture imaginaire*» et «*L'Europe et le mythe de l'Occident, la construction d'une histoire*». On est dans des constructions. A l'origine, les deux termes désignent deux des points cardinaux, Nord et Sud, comme on le disait plus haut : on préfère la distinction Nord-Sud ou Orient-Occident.

Et l'étymologie des termes est très importante. Selon que l'on veut positiver ou donner une connotation négative, on parle de despotisme oriental ou d'Orient, perçu comme l'anti-Occident, ou alors de l'endroit où se lève le soleil, la source de la lumière grâce à laquelle on s'oriente. D'ailleurs, le verbe «*orienter*», c'est par rapport à la source de la lumière. L'étymologie du mot «*Occident*», c'est tomber à terre, succomber, se coucher, là où se meurt le jour. Aujourd'hui, quand on évoque Orient et Occident, l'Occident s'est accaparé le sens positif et l'Orient le sens négatif. Penser le monde en termes d'Orient et d'Occident ou de Nord et Sud est donc une construction. Or, on ne les pense plus en ces termes. La manière de percevoir le monde comme divisé entre un Orient et un Occident n'est pas très ancienne. Les premières divisions du monde se faisaient par continents. Au VII^{ème} siècle, on a divisé le monde en trois continents : l'Europe, l'Asie et l'Afrique. D'ailleurs, le terme «*Europe*» ne s'est généralisé qu'au XVI^{ème} siècle, alors qu'il existe depuis le VII^{ème} siècle. Après la découverte du nouveau monde, on a ajouté l'Amérique, puis l'Océanie au début du XIX^{ème} siècle, en 1812 je crois. Donc, vous voyez, la perception du monde dépend d'abord de ceux qui le découvrent.

Jusqu'au XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, la catégorie Orient-Occident telle qu'on la pense aujourd'hui n'était pas très usitée. A la fin du Moyen Age en Europe, elle était utilisée par rapport à l'empire romain. Quand s'est constitué l'empire romain oriental, on l'a opposé à l'empire romain occidental, qui a disparu à la fin du V^{ème} siècle, bien avant l'empire romain oriental qui a pris fin en 1453 avec la prise de Constantinople par les Ottomans. Donc, on pensait Orient et Occident par rapport à l'Europe et à l'empire romain. Jusqu'au XVI^{ème} siècle, on parlait de l'empire romain oriental. Ce n'est qu'à partir de là qu'un historien allemand a parlé de Byzance et de l'empire Byzantin. Les Byzantins eux, ne se pensaient pas comme Byzantins, mais plutôt comme Romains d'Orient. Et d'ailleurs, jusqu'à présent, Byzance est désigné en Arabe par le mot «Roum». Ces notions d'Orient et d'Occident, comme on les connaît aujourd'hui, se sont imposées avec la guerre froide où l'on a exclu de l'Occident tout ce qui était communiste.

Khalid Zekri

Ce point est assez contemporain. On pourrait y revenir si vous le voulez bien. D'ailleurs, ce que vous dites sur la cartographie imaginaire du monde me fait penser à un livre très intéressant de Christian Grataloup qui a expliqué comment malgré le côté physique de la géographie, il y a toute une dimension imaginaire qui distribue les peuples, non pas selon leur appartenance géographique, mais aussi selon leur appartenance imaginaire. Pendant longtemps, on a analysé de manière dichotomique ces deux entités, l'Occident et l'Orient. D'ailleurs, c'est une pensée métaphysique occidentale qui a commencé à être déconstruite par Derrida puisque tout a été pensé en termes d'opposition. N'y aurait-il pas, je m'adresse à Driss Jaydane, de nouveaux horizons de pensée susceptibles justement de fonder la réflexion sur l'articulation et non pas l'opposition, sur le décentrement ? Y aurait-il un ou plusieurs nouveaux horizons de pensée sur cette question Occident-Orient ?

Driss C. Jaydane

Si déjà je n'adhère pas à ces catégories, il va être difficile pour moi de trouver de nouveaux horizons.

Mais, quoi qu'on en dise, ce qui est intéressant c'est que d'abord nous devons nous défaire de l'idée que les livres sont des choses simplement pures et merveilleuses car, au fond, quand on regarde ce qui s'est passé aux alentours du XIX^{ème} siècle dans ce que vous voulez encore appeler l'Occident, il y a une littérature, non pas du voyage, mais une littérature là-dessus. Il faut aussi rendre justice à cette ère intellectuelle, philosophique et anthropologique qu'est l'Europe, car il s'y trouve aussi des penseurs capables de penser contre leur propre culture, ou en tout cas d'ouvrir le livre noir de leur propre culture. Je pense à Michel Foucault par exemple, sur lequel j'ai un peu travaillé, qui dit une chose très simple : *«Pour enfermer les gens, on est allé les connaître»*. On les connaît avec des livres. Donc le livre, comme préalable à l'expédition et à la conquête, ce n'est pas un livre au sens où l'on en parlerait sur un mode humaniste, cette espèce de vieille tarte à la crème de l'altérité ou de l'amour de l'autre. En général, ça passe par des livres et par des rapports : je pense par exemple au *«Supplément au voyage»* de Bougainville. D'ailleurs, on peut se poser la question de ce que c'est ? Est-ce qu'on est véritablement dans la volonté de connaître l'autre ? Donc, de ce point de vue, il faut poser l'idée qu'un dispositif de conquête passe toujours par des livres. D'un point de vue anthropologique, il faut quand même vérifier une chose : c'est qu'étrangement, dans les sociétés où il n'y a pas de livres, il n'y a pas de conquêtes. Parce que le livre est civilisateur.

Donc, en général, on vient avec de l'astronomie et la canonnière : ça va ensemble. Les sociétés dites primitives n'ont jamais conquis personne parce qu'elles n'avaient pas un grand livre d'explications. Ça vient du concept grecque de création, repris par l'Europe, parce que le concept est totalisant. Donc, si je totalise et catégorise, à un moment donné, je peux écrire des livres totalisants, catégorisants, jusqu'à la dialectique de Hegel qui contient en elle-même la négativité. Hegel, pour Souleymane Bachir Diagne, n'est pas un exemple reluisant. Il dit d'ailleurs une chose très drôle dans l'un de ses livres : «*Ne touche pas à mon totem !*» : ça en dit long sur son humour.



Dans notre thématique, dans la traduction de l'universel, il y a le Kaoui, qui n'a rien à voir avec l'universel, car l'universel est fixe d'une certaine manière, il est déjà là. Kaoui veut dire quoi étymologiquement ? C'est ce qui est en train de se former, le résultat de ce qui a été fait. D'ailleurs, quand on dit «ghantkounou», cela veut dire qu'on va créer, on est dans la fabrique. Pour nous, Al kaoui est ce qui a été fabriqué et à partir duquel on peut aussi fabriquer. C'est la fabrique divine, le résultat de la création. Il est intéressant de voir que ce ne sont pas les mêmes catégories du tout. Pour être un peu positif, de nouveaux horizons, cela pourrait être de reformuler une épistème à partir de Al kaoui, de la formation et de ce qu'on pourrait produire ensemble. Hannah Arendt appelle cela un monde commun. Celui-ci suppose d'arrêter les expressions toutes faites, comme tolérance, diversité culturelle, dialogue interreligieux... Il n'y a pas de dialogue interreligieux, ça n'existe pas, tout comme il n'y a pas de dialogue interculturel. Si on veut un monde commun au sens où Hannah Arendt le réclame, il faut poser la question de la culture. Les décisions qui ont changé le monde sont très simples : lorsque Galilée a dit qu'il n'y a plus de monde sensible et qu'on peut connaître la nature de manière mathématique, il a changé tout notre devenir et on est encore là. Alors, qu'est-ce que la culture ? La prise en compte de la vulnérabilité, de la mortalité de l'autre et la nécessité de créer du sens commun, c'est-à-dire du vouloir vivre. Donc la culture amène ces trois choses-là. Fonder un monde commun avec des livres, c'est peut-être se poser la question de comment l'autre est vulnérable comme moi, comment l'autre peut mourir comme moi, et comment l'autre a besoin de créer un récit qui lui donne encore envie de vivre, c'est-à-dire de demeurer dans le monde.

A partir de là, on peut créer un monde commun et c'est le rôle des artistes, des intellectuels, des écrivains et des politiques. Avec ces catégories, qui ne sont ni l'Orient, ni l'Occident, on peut peut-être fabriquer un Kaoun ; il est encore devant nous.

Khalid Zekri

On peut tout à fait partager cette analyse et peut-être pourrait-on voir les choses autrement à partir de ta conception de l'universel et de l'universalisme.

Tiphaine, est-ce que cette question de décentrement est très importante dans ta réflexion ? Question que des auteurs indiens anti-hégéliens, entre autres, ont largement développée, comme Chakrabarty Dipesh par exemple, qui a intitulé son livre «Provincialiser l'Europe». Est-ce que cette question te semble assez féconde pour produire de nouveaux horizons de pensée ?

Tiphaine Samoyault

Oui, mais là encore c'est peut-être ce que Driss appellerait une idée un peu irénique ou œcuménique. Effectivement, je me méfie beaucoup de ces espèces de mots qui viennent faussement panser des blessures et je rejoins assez profondément ce qui vient d'être dit. Pour moi, ça s'est passé un peu différemment. C'est-à-dire que, bien qu'étant née et élevée dans une ex-région dominante intellectuellement, j'ai très vite eu conscience que le discours rationnel et celui de la philosophie et de la pensée dominantes sont des discours qui ne m'incluaient pas. Et très tôt, je me suis rendue compte qu'étant une femme, je n'étais pas incluse dans le «je» de la philosophie. Même si on nous disait que ce «je» est un neutre, ni masculin, ni féminin, je le percevais autrement et je pense que j'avais raison. Mais ça me blessait beaucoup parce qu'à l'époque, j'avais 15-16 ans et personne ne me croyait. Je le percevais comme une violence et donc, je me suis sauvée par la littérature car c'est le lieu où l'on fait l'expérience de la vulnérabilité humaine et du sentiment qu'on doit tous affronter la mort de l'autre. Peut-être que la littérature existe pour créer du commun à partir de là. Après, j'ai enseigné et écrit des essais qui énonçaient une pensée autoritaire. Puis je me suis intéressée à des penseurs qui, comme Foucault ou Barthes essaient de réfléchir à des modes non autoritaires pour dénoncer un discours. Si l'on devait refonder un universalisme ou un universel, selon moi, cela passerait par la littérature. J'ai rappelé le rôle qu'a joué pour moi Darwich et la rencontre avec ses lecteurs pour ré-accepter la possibilité d'employer ce mot. Mais même Kafka me donnerait ce sentiment. Ce n'est pas parce l'un est né à Prague et l'autre en Palestine, juste avant que ça ne devienne Israël, que ça change quoi que ce soit. C'est aussi quelque chose que dit Diagne dans son livre autour des différents sens de «universel» : si l'universel des droits humains c'est l'universel des droits pour tous d'avoir la parole par exemple, on peut ré-accepter de le penser. Je me sens donc très proche de ce qu'a dit Driss en ayant suivi une autre voie. Tout n'est pas rose et, effectivement, on entend beaucoup de préjugés - j'en ai entendu aussi dans certains milieux expatriés car je me déplace beaucoup - mais il y a quand même une note positive, un effort pour essayer de penser autrement les choses. Je le vois dans ces livres et dans les discussions. Alors, si ça ne passe pas encore comme discours commun, il faut continuer à faire des efforts et ne pas se dire que c'est fichu parce qu'il y aura toujours des gens qui auront des pensées racistes.

Khalid Zekri

Justement, Hikmat, je vous pose la question au plan personnel si vous voulez bien : pouvez-vous parler un peu de votre expérience, puisqu'il faut donner chair à des pensées ?

Cette expérience de l'exil, vous l'avez vécue sous un mode d'opposition, de suppléments ou de transformation ? Ce décentrement entre Orient et Occident, comment vous l'avez vécu, même si ces termes ne sont pas convaincants ? Sous un mode de transformation de soi, transformation positive ou négative ? Est-ce qu'il y a des transformations sans tension et la tension est-elle nécessaire pour produire de la positivité ?

Hikmat Chatta

Voyez ce que la Syrie a vécu : ce tout petit pays, ce bout de quelque chose qui, depuis son invention par l'Occident, n'a jamais été réellement indépendant. Ce qui nous arrive maintenant et ce qu'on a vécu ces dernières années montrent à quel degré c'est un pays complètement manipulé par les puissances occidentales. On aurait pu éviter tout cela, on avait les moyens d'éviter ce drame ; à la fin, c'est la population qui paie très cher les enjeux et les intérêts de l'Occident.

Khalid Zekri

Une dernière question à Mohamed Férjani avant le débat. On s'est arrêté sur cette dimension géopolitique, à l'opposition Ouest-Est, qu'en pensez-vous ?



Mohamed-Chérif Férjani

La notion d'Occident a été une construction contre le monde communiste, comme le rappelle très bien Georges Corm. Après la guerre froide, l'Occident comprenait l'Europe non communiste (excluant l'Europe intégrée au camp communiste), l'Amérique du Nord et pas celle du Sud. Il y avait aussi l'Australie ainsi que la Nouvelle Zélande. Quand on pensait Occident comme synonyme de modernité et de technologie, on y intégrait la Corée du Sud et le Japon, par opposition à ce qu'on appelle le tiers-monde ou les pays sous-développés aujourd'hui. Donc vous voyez bien que ça ne résiste pas à la vision du monde tel qu'il est et que ce n'est pas une vision géographique du monde. D'autant que ça évolue, c'est une fluctuation permanente et c'est pour cela que l'opposition Orient-Occident est une mystification. Il y a aujourd'hui la Fondation Orient-Occident, à Rabat, qui ne pense pas ce projet en termes d'opposition mais dont l'objectif est de trouver des ponts reliant l'Occident à l'Orient.

A Tunis, on trouve également l'association Europe-Orient-Occident dont l'objectif est le même. Ainsi, le terme «universel», je ne suis pas contre s'il ne s'agit pas d'un universel construit à partir de ce qui est propre à une culture dominante et qui érige ce qui lui est propre comme étalon de l'universel, quand c'est quelque chose comme une entreprise collective qu'on appelle Kaoun, qui est en rapport avec le cosmos ; d'ailleurs on peut dire universel et cosmopolite. Donc, si on le pense réellement comme universel, c'est-à-dire ouvert à tous sans partir d'une culture, mais de ce qui est commun à toutes les cultures. C'est une construction.

En ce sens, Benjamin Barber dans «Jihad vs mcworld» explique que ce qu'on présente comme une mondialisation est en fait une «macdonalisation» du monde. Il estime qu'il est légitime d'y résister à condition que ce ne soit pas un jihad. D'ailleurs, il identifie au jihad les milieux conservateurs américains, les défenseurs de l'exception française, ou basque, ou catalane... toutes les résistances qui se font sur la base d'identités exclusives, ou, comme dirait Amine Maâlouf, des identités meurtrières, celles qui font qu'on s'enferme dans son identité, que l'on dirige comme une forteresse assiégée et qui rejette tout pont avec l'autre.

Hassan Rachik fait l'éloge des identités molles. Les identités ne s'opposent pas à l'universel quand elles sont molles, c'est-à-dire quand elles acceptent de possibles fécondations ou évolutions dans le cadre de l'échange. Ce qui s'oppose à l'universel, ce sont les identités meurtrières. Les identités molles, elles, peuvent accepter l'idée de l'universel. Le problème aujourd'hui, est qu'on assiste partout à une révolution conservatrice, qui a porté Trump au pouvoir ainsi que les extrêmes droites en Europe et sur laquelle s'appuie Poutine pour donner à l'identité des Russes ses fondements orthodoxes. En Inde, le parti du peuple indien est l'exact équivalent du PJD au Maroc et d'autres partis islamistes. Il est issu d'une association fondée en même temps que celle des Frères musulmans créée sur la base de l'identité islamique. Le parti indien lui, l'a été sur la base de l'identité hindouiste à l'exclusion de toutes les autres identités présentes en Inde. Cette association a compris que pour intégrer le jeu politique, il faut créer des partis. C'est ainsi que se sont créés le PJD au Maroc, Annahdia en Tunisie, l'AKP en Turquie... Les partis islamistes qui se réfèrent idéologiquement aux Frères Musulmans vont réaliser localement leur projet. En Inde, ils ont fait la même chose ; aujourd'hui, ils sont au gouvernement et on sait ce qui est réservé aux autres composantes de l'Inde qui ne sont pas hindouistes. Voilà le problème aujourd'hui de l'universel : il faut le penser contre ce mariage «catholique» entre libéralisme et révolution conservatrice qui est assez variable dans les différentes sociétés.

Khalid Zekri

Il y a matière à débattre. On voit bien qu'on marche sur le fil de rasoir avec les mots : c'est toujours assez problématique de mettre des mots sur des choses. C'est à la fois notre chance de penser dans le langage mais c'est aussi notre malheur parfois, quand on ne trouve pas les zones limitrophes pour désigner les choses. Mais le débat est très riche. Je donne la parole à la salle.

Naïma Jahdi

Ma question s'adresse à Tiphaine Samoyault et Driss Jaydane car j'ai bien entendu votre rejet des catégories Orient, Occident et de la notion d'universel. Alors que fait-on et comment travailler par rapport à l'uniformisation du monde en train de nous laminer, de laminer toutes les formes de culture et, de manière tout à fait insidieuse, de sécréter dans notre inconscient l'idée que la copie relève de l'universel et de ce qui doit être ?

Ainsi, par rapport à ce faux universel, quelle est la responsabilité du philosophe, de l'intellectuel et comment il se débat par rapport à ça ? Est-ce que véritablement, comme vous le faites, il faut rejeter en bloc l'universel ou est-ce qu'il faut, comme l'a proposé Mohamed Férjani, essayer de cibler et peut-être ne pas tout jeter, comme le propose le philosophe François Jullien qui estime que tout le problème revient à la définition de l'identité ? En effet, dès qu'on définit l'identité comme un stock avec une liste dans laquelle on trouve des ressemblances et des différences, on a un clash des civilisations. François Jullien, dans son livre «L'identité culturelle n'existe pas», explique que c'est quelque chose de dynamique, de mouvant, et que dès qu'il y a culture, il y a contre-culture. N'essayons donc pas de la figer mais plutôt de la regarder comme une ressource qui pourrait être appropriée par n'importe qui. La langue appartient à qui veut bien se l'approprier : si je veux m'approprier le Français, je me l'approprie. De plus, Jullien définit l'universel comme un horizon qui ne serait pas arrogant (c'est moi qui utilise ce mot) mais qui serait constamment conscient des manques qu'il a en lui. Quelle est votre position par rapport à ça ?



Tiphaine Samoyault

Effectivement, c'est une question très importante. La copie, c'est quand même le mauvais universel colonial. Il y a un texte extraordinaire d'un roman de Naipaul, «The mimic men», qui raconte comment la procédure de subalternisation coloniale est de pousser l'autre à l'imitation, au niveau de ses personnages qui font ça de manière très consciente. C'est un texte très corrosif et donc effectivement on se pose cette question. Moi aussi, la pensée de François Jullien m'intéresse. Dire ce que j'y trouve prendrait des heures et aussi ce que j'y vois comme limite. J'en ai parlé avec lui publiquement donc je peux me permettre de le dire. J'ai pensé à un sujet qui occupe une grande place dans le dialogue entre Diagne et Amselle : celui de la traduction qui pouvait être ce lieu de construction en marche. Nous devons d'ailleurs en parler avec Barbara Cassin dans une autre table ronde. J'aimerais juste dire que j'en suis un peu revenue et que j'y crois de moins en moins. En effet, je me suis rendue compte en travaillant beaucoup avec la traduction et sur la traduction, comme cela pouvait aussi être un espace de très grande violence et de très grande appropriation de «l'autre».

Très souvent, on peut valoriser la traduction comme espace positif de la rencontre, du dialogue et précisément du mouvement, mais dès qu'on va à une échelle supplémentaire, là on s'aperçoit que ce qui est impossible à traduire, c'est précisément le mouvement et que traduire la traduction par exemple, c'est quasiment impossible : on est conduit à des opérations de ré-enfermement qui font que maintenant j'ai tendance à avoir une conception plus nuancée et plus négative de la traduction comme espace.

Intervention

Dire cela signifie qu'on est dans le souci et dans le désir de la clarté totale. Or, je pense que ce que vous dites par rapport à ça c'est ce qu'il dit : on accepte l'intraduisible.

Tiphaine Samoyault

Alors que Amselle, lui, considère qu'il n'y a pas de limite au traduisible.



Khalid Zekri

Ce qui est d'ailleurs étonnant car vous défendez l'idée de la vulnérabilité et en même temps vous résistez à l'intraduisible : vous avez une suspicion à l'égard de la traduction, mais nous reviendrons peut-être sur la question de la vulnérabilité.

Driss C. Jaydane

D'abord, il faut sortir de l'angélisme. Il y a des choses dont nous n'allons pas nous parler et il faut les accepter. Il arrive un moment où la discussion n'est plus possible et ce n'est pas l'échec de la discussion mais plutôt ses limites parce que le commun suppose le différent et qu'à un moment donné, on dit qu'on a un différend. Mais ce n'est pas pour ça qu'on doit sortir la Kalachnikov. Comme disait Parménide : «*Du non-être ne parlons pas*». En clair, le dit fort peut devenir le non-être de la conversation. Elle peut s'arrêter là et on peut la reprendre éventuellement et aller chacun réfléchir dans son coin. Sur la question de la traduction, il est évident qu'il faut faire une philosophie de l'intraduisible et ça a été fait. Il y a de l'intraduisible en tout : en littérature, en philosophie... Après tout, le «dasein» en Arabe, ce ne sera pas le «dasein» en Français.

Ce n'est pas la même chose. Pourquoi ? Parce que les cultures se pensent au fur et à mesure des siècles en fonction du ciel au-dessus de leur tête, du sol sur lequel elles marchent, de la température de l'eau, du rapport à la mort, de choses comme cela... Mais il s'agit de savoir ce qu'est l'être pour l'un ou l'autre, comment on le perçoit, comment on le vit et est-ce qu'on y croit ou pas ? D'où la nécessité de sortir de la possibilité totale et de se dire : *«Maintenant, il y a entre nous, non pas une frontière, non pas un précipice, mais un lieu où il y a du vide et peut-être que ça restera du vide. Le vide qui n'est pas le néant forcément on va pas s'anéantir dedans»*.

Ce qui me semble intéressant comme expérience - là je suis d'accord avec ce qu'a dit Tiphaine sur la nécessité d'être optimiste, sinon c'est fini - c'est qu'il y a des expériences qu'on pourrait nommer pédagogiques ou méta-pédagogiques. Lisez «Journal intime» de Franz Kafka par exemple, qui est tchèque et écrit en allemand, la langue du dominant, et ça explique peut-être une partie de son œuvre, désarticulée entre son intériorité, son rapport au judaïsme ou à son père.

C'est un personnage passionnant : il écrit une lettre à son père qu'il ne lui envoie pas, il y a de l'humanité, de la langue, de la politique... il y a tout ça. Pascale Casanova - paix à son âme - a écrit un livre sur Kafka, «Kafka en colère», où elle explique que finalement ce type, qui a l'air comme ça très calme, qui invente des histoires, est dans une colère extrême et qu'il a fait une œuvre de la colère.

Le plus important n'est-il pas de dire que Kafka est en colère et ce qui le met en colère, plutôt que d'essayer de chercher des concomitances entre des terminologies, c'est-à-dire une traduction qui serait impeccable, et de partager l'expérience de Kafka comme humain, comme écrivain avec son rapport avec le monde ? Dire que dans un bidonville au Maroc, dans une administration marocaine ou dans la vie de tous les jours (et pas qu'au Maroc, au Chili, aux Etats-Unis...) et bien vous pouvez considérer que Kafka est un frère humain et qu'il y a ce qu'on pourrait appeler un «devenir frère» avec lui, tout comme il y a un «devenir sœur» avec Simone Weil, grande philosophe ? C'est la question qu'il faut poser. Ce que je reproche souvent aux études et à ces questions-là, c'est qu'au fond, on va fixer une problématique et on oublie le sens profond des choses qui doivent relever de cela. Qu'est-ce qu'il y a dans l'œuvre de Kafka ou chez Kafka lui-même qui fait que au fond la vérité c'est que son expérience est encore possible, elle est vivante et nous pouvons encore la partager ? Je veux dire qu'on peut très bien s'amuser et je l'ai d'ailleurs déjà fait en atelier avec la phrase : «Un matin, Rachid se réveilla changé en un énorme cancrelat». Les mômes étaient ravis. Ils se sont aperçus que, finalement, il y avait du Gregor Samsa en eux.

Le plus important, ce n'est pas de savoir si «cancrelat», c'est «cafard», ou si «blatte» se traduit par «énorme insecte». Ce n'est pas ça le problème ; c'est plutôt que ces jeunes gens se disent que c'est incroyable, ce type se réveille un matin changé en cafard et son seul problème, c'est comment il va retourner travailler. Ce sont des jeunes gens de onze, douze, ou dix-sept ans et, quand on les met face à cela, à cette génialité formidable qui laisse venir tout le XX^{ème} siècle, le XXI^{ème} et probablement le XXII^{ème}, ça c'est une expérience fondamentale et c'est formidable. Je pense que ce que j'appelle Kaoun, c'est le re-faire perpétuel : aller chercher quelque chose qui devient un peu ontologique, quelque chose qui relève de l'être pour le re-traduire. Alors, ce que j'appelle le re-traduire, ce n'est pas forcément le traduire.

Khalid Zekri

Merci beaucoup Driss pour cette précision parce que justement c'est ce qu'on pourrait appeler faire rebondir une œuvre dans une nouvelle vie d'une certaine manière. On le voit dans l'expérience des traductions.

Je peux prendre deux exemples qui viennent d'Égypte. Le premier est Mustapha El Manfalouti, un écrivain qui a marqué toute une génération. Maintenant, on n'en parle quasiment pas. Il ne connaissait pas bien le Français, alors quelqu'un lisait pour lui les textes et les reformulait en les faisant rebondir dans une nouvelle vie égyptienne. Et ça a eu énormément de succès. Le second, c'est Al Aqqad, qui lui avait une excellente connaissance de la langue anglaise et qui a traduit beaucoup de textes en Anglais, sans aucun succès en Égypte. Alors est-ce que l'exactitude de la langue est une garantie de transmission d'une œuvre de traduction ? La question se pose.

Je crois que le danger de la traduction, c'est quand une langue plie devant une autre. Une langue doit plutôt se réinventer en permanence en rapport avec son contact avec les autres langues.

Tiphaine Samoyault

Oui, c'est pour ça qu'il est important d'avoir de la traduction littéraire parce que, effectivement, on n'est pas dans des langues prises dans le système géopolitique des langues. Il ne faut quand même pas oublier qu'il y a une hiérarchie des langues, une inégalité entre les langues et que l'on ne peut pas faire ça aussi facilement que l'on croit. Donc, oui, le travail de la littérature permet de le faire, mais, aujourd'hui, la traduction vise essentiellement à l'uniformisation parce que tous les logiciels de traduction automatique visent à unifier absolument la langue pour pouvoir vendre le même produit partout.

Intervention

Je demande aux participants d'excuser un non-connaisseur qui essaie de comprendre. J'ai compris trois choses et la quatrième m'interpelle très fort. Ce que j'ai compris, c'est que la catégorie Occident-Orient est une grande manipulation à rejeter et j'adhère à cette dialectique de développé et sous-développé. La deuxième chose que je crois avoir comprise - Driss l'a dite en premier mais vous êtes unanimes - est qu'il faut être très prudent sur l'universel parce qu'en tant que stock de valeurs, il est manipulable et celui qui est dominant va manipuler l'universel. Cela me plaît pas mal et j'y adhère. La troisième chose est qu'on va vers le bien commun et vers un horizon évolutif, une réinvention permanente où chaque peuple, chacun individuellement, est amené à collaborer à la limite tout au long de sa vie. Cela aussi me séduit : un horizon commun en marche, une transformation permanente de chacun, j'adhère. La dernière question, c'est Madame Samoyault qui nous a mis sur ce chemin, mais aussi des philosophes français ou même des copains quand ils me disent : *« Tu sais, la vraie différence n'est pas entre noirs et blancs, musulmans et chrétiens ; ce sont des conneries. La vraie différence et la seule, c'est celle qu'on trouve entre les femmes et les hommes. »*. J'ai donc bien aimé l'idée que cette évolution à laquelle nous pensons tous, ce bien commun, ce sont nos histoires individuelles avec une femme ou celles d'une femme avec un homme et comment nous pouvons évoluer, construire cet avenir commun. J'ai beaucoup aimé cette idée que le clivage entre les hommes et les femmes est plus important que celui entre l'Occident et l'Orient, entre noirs et blancs...

Intervention

Vous avez parlé de la langue. Il me semble que le langage traduit l'usage des détours pour imposer une vision du monde, qu'on l'appelle universelle ou autre, et qu'il oblige l'intellectuel à s'imposer une vision du monde sans s'en rendre compte, qu'il a considérée comme un modèle. La preuve est que beaucoup d'intellectuels d'Orient ont été formés en Occident.

Ils ont passé le plus clair de leur temps à prêcher comme de faux prêtres l'universalisme, à parler le langage de l'Occident, etc. Ils sont très nombreux quand on passe en revue les textes philosophiques ou littéraires publiés en Europe et écrits par des penseurs, des philosophes, des romanciers formés en Occident ; on voit comment il sont passés tardivement de ce qu'ils considéraient comme la voix du succès à une prise de conscience et une remise en question. Je vous donne en exemple un Egyptien qui a vécu en Angleterre jusqu'aux années 1970 : Zaki Najib Mahmoud. Il a écrit l'ouvrage «Renouveau de la pensée arabe» après ses études à Oxford où il a aussi enseigné. Il y en a beaucoup dans son cas, depuis les années 1930 jusqu'à nos jours. Surtout pour les deux premières générations qui ont laissé des traces où l'on ne voit que cet échec et ce regret d'avoir été victime et, cette question du langage, on la retrouve bien sûr. On a parlé d'aliénation mais c'est d'abord de l'acculturation, puis l'acculturation-aliénation, puis l'interculturel. Nous avons tous, moi compris, été victimes de ça. Je crois que l'intellectuel n'a rien fait ; il a écrit bien sûr, mais où est la solution ? Est-ce que l'intellectuel doit vraiment aller au-delà de ce qui est politique ? Ou bien se taire et accepter le statu quo ?

Intervention

Je m'adresse à Madame Samoyault. La notion d'universel telle qu'imposée depuis des siècles par l'Occident - au lendemain de la seconde guerre mondiale, les États-Unis l'ont accaparée - est-ce que vous pensez qu'elle va changer de centre et par conséquent de sens et de connotation, avec la croissance économique de la Chine, de la Russie et de quelques pays émergents dans le monde, car ce sont les puissants qui définissent les règles ?

Tiphaine Samoyault

Vous avez raison. C'est d'ailleurs pour cela que nous avons donné l'impression peut-être de rejeter la notion d'universel parce qu'elle est à ce point liée à l'impérialisme. D'ailleurs, quelque chose m'a beaucoup frappée quand Monsieur Chatta a parlé d'un Orient et d'un Occident qui n'existaient pas vraiment. Mais quand il a évoqué ce qui est arrivé à la Syrie, il a quand même dit : «*les puissances occidentales*». Là, ça a du sens, car c'est l'impérialisme qui est en jeu et là, effectivement, c'est le mot qu'on emploie pour inscrire cela. Donc, si l'on introduit un universel bouddhique ou confucéen par exemple, et qu'il devient à son tour impérialiste, ça n'a plus aucun sens. On continuera à lutter contre cette notion. Le problème de l'universel est qu'il a tendance à rechercher des formes d'homogénéisation et d'uniformisation, par la force ou par l'économie, ce qui est pareil. C'est pour ça que ce terme est gênant.

Mohamed-Chérif Férjani

Sur les limites de la discussion, il est vrai que pour continuer à vivre ensemble, mieux vaut suspendre la discussion quitte à la reprendre dans de meilleures conditions. Pour cela, j'ai une illustration, celle d'un film iranien : le metteur en scène est allé vivre dans une maison avec des mollahs qui le rejettent comme occidental, comme étranger à la culture iranienne. Il répond à cela qu'ils sont tous Iraniens et obligés de vivre ensemble. Ils vivent ensemble une semaine dans cette maison où ils discutent, et, quand ils voient que la discussion peut déboucher sur la rupture de la discussion, ils changent de sujet. J'ai eu à présenter son film et j'ai discuté avec lui. Je lui ai alors demandé pourquoi il avait donné l'impression qu'ils ont eu raison. Il m'a répondu qu'il voyait bien qu'il y avait une limite et a poussé les discussions jusqu'à cette limite ne pouvant conduire qu'à la rupture et peut-être à l'affrontement.

Il a ajouté qu'il préférerait changer de sujet car on ne manque pas de sujets pour discuter. Quant à la frontière entre hommes et femmes, vous me permettez d'en douter. C'est avec une certaine conception de la femme construite jusqu'à maintenant. Vous vous souvenez de ce qui est arrivé à Olympe de Gouges quand elle a écrit la Déclaration des droits des femmes et des citoyennes ? Savez-vous ce qui lui est arrivé avec les révolutionnaires français qui parlaient alors du droit universel, mais pas pour les femmes ? On a toujours réfléchi en termes d'opposition irréductible entre hommes et femmes, entre grands et petits, entre générations... « *Vous ne pouvez pas me comprendre ; vous êtes vieux et moi je suis jeune* », ou le contraire. Je crois qu'il faut toujours faire l'effort de dépasser ces clivages.

Voyons d'où vient le problème de l'opposition entre hommes et femmes. Il vient de la vision dominante des hommes. S'ils acceptent de remettre en cause leur domination, s'ils acceptent la femme comme leur égale, avec voix au chapitre comme eux (pour participer à la théologie, à interpréter le texte, à la politique, etc.), je crois qu'on peut aussi arriver à dépasser cette ultime frontière entre « êtres humains » : je préfère cette expression puisqu'au nom des hommes, de la Déclaration des Droits de l'Homme, on a exclu les femmes pendant des décennies, voire des siècles.

Khalid Zekri

C'est pour ça que la pensée de François Jullien, j'y reviens, est intéressante parce qu'il fait une division qui n'est pas toujours facile à percevoir mais qui est quand même claire dans sa pensée entre l'universel, le commun et l'uniforme. Il distingue totalement l'uniforme de l'universel et les frontières ne sont pas étanches : il y a un glissement de l'un à l'autre et ça pose problème.

Driss C. Jaydane

Par rapport à l'opposition homme-femme, Gilles Deleuze dit : « *La vraie différence, c'est la différence homme-femme* ». Il n'a pas tort, en même temps la différence n'est pas un gros mot. Si on fait un petit détour par Derrida, sans différence, il n'y a pas de texte, on ne peut pas écrire sans différence. Donc, il y a aussi des choses à refaire dans le sens de Kaouni, de recréer. Il y a des livres de correspondance magnifiques à écrire. Je pense à Ghita El Khayat et Khatibi par exemple, qui ont écrit un livre de correspondance formidable. Il y en a un qui va sortir bientôt entre deux amis. Je pense que c'est bien que les hommes et les femmes différents écrivent parce que la différence, si c'est pour écrire, pour correspondre, c'est vraiment au sens de créer du sens commun.

Khalid Zekri

Merci à vous tous et poursuivons l'aventure !

MAGHREB – MACHREK : REGARDS CROISÉS

Modératrice : Touria Majdouline
Participants : Habib Salmi, Hoda Barakat, Mohammed Al Achaari
Espace : Simon Levy
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

C'est à la poétesse, écrivaine et Professeure universitaire marocaine Touria Majdouline qu'échoit la responsabilité d'animer cette table ronde. Elle commence par rappeler que la préoccupation est ancienne, mais modifiée ces dernières années par les ouvertures réciproques et l'apparition de nombreux cadres d'échanges. L'enjeu serait néanmoins toujours de savoir si l'ancienne perception qui plaçait le Maghreb comme une périphérie d'un monde culturellement dominé par le Machreq est toujours d'actualité ou non. Nul doute que la fascination pour l'Orient perdure au Maghreb. Des œuvres récentes semblent transcender la géographie du monde culturel arabe et les écrivains d'origine arabe vivant en Occident n'y sont pas étrangers ; ils ont pris leur distance avec ce débat. L'écrivain tunisien d'expression arabe Habib Salmi est de ceux-là. Il note que les écrivains maghrébins sont présents au Machreq et qu'ils connaissent des problèmes d'édition qui restreignent leur diffusion. Au-delà de cela, il juge que savoir qui influence qui n'est pas décisif.

Ce n'est pas la préoccupation des auteurs. Hoda Barakat vit aussi à Paris. La romancière libanaise écrit en arabe et a reçu de nombreux prix. S'estimant très bien traitée par l'édition et les médias en France, elle explique comment écrire en arabe limite malgré tout son audience. La période lui semble ouverte aux écrivains arabes, maghrébins ou orientaux, qui ont grandi hors des pays de naissance et écrivent dans diverses langues, dont celle des pays d'accueil. Elle note que les pays du Golfe promeuvent peu la langue arabe. L'espoir des écrivains arabophones serait donc d'abord dans la traduction comme clé de leur diffusion, et cela est entre les mains de l'édition. Elle juge désespérant que la langue arabe soit désormais revendiquée surtout pas les islamistes. La modératrice convient que le défi au monde culturel arabe se pose désormais différemment, empreint de multiculturalisme, au Maghreb comme au Machreq.



Ecrivain, poète et romancier marocain en langue arabe, Mohamed Achaari, qui fut Ministre de la Culture, estime aussi que le monde d'aujourd'hui impose de nouvelles géographies et que le dualisme affiché en titre doit être vu autrement. Pour lui, l'horizon commun se fonde sur une langue arabe moderne désormais unifiée, malgré l'échec, d'abord politique, à constituer un monde culturel arabe. Dépasser l'état présent passerait donc en priorité par se débarrasser d'une sorte de complexe de la reconnaissance par l'Occident et par assumer d'écrire dans la langue de l'identité de l'auteur, celle dans laquelle il exprime son authenticité et qui confère à ses écrits une richesse inégalable. Haifa Zangana, écrivaine irakienne, va dans le sens de ses prédécesseurs, souligne la problématique de la diffusion et rappelle que l'évidence de la pratique de la langue commence par le fait de la parler, au Salon par exemple.

Les interventions de la table ronde

Touria Majdouline

Je suis heureuse d'être ici avec vous, dans cette ville héroïque, et j'ai l'honneur de modérer cette précieuse table ronde scientifique qui rassemble des écrivains et intellectuels de haut niveau. D'ailleurs, nous sommes fiers de leur présence sur la scène arabe et mondiale. Permettez-moi d'abord d'accueillir, Madame Hoda Barakat du Liban, Messieurs Habib Salmi de Tunisie et Mohammed Achaari du Maroc. Nous regrettons que l'écrivain syrien Mamdouh Azzam n'ait pu être parmi nous.

Nous allons traiter de la problématique du rapport ambigu entre le Machrek et le Maghreb. Cette problématique ne date pas d'hier, comme vous le savez, toutefois elle ne se pose plus avec la même intensité qu'auparavant, parce que le dialogue et la communication culturels entre les intellectuels et les écrivains au Maghreb et au Machrek n'ont jamais été interrompus. Ces liens ont même été développés ces dernières années, grâce aux moyens de communication transfrontaliers. Nous le devons aussi à l'ouverture du Machrek sur le Maghreb et vice-versa, grâce aux festivals, aux salons et aux rencontres culturelles, qui sont le canal principal de communication, de partage et de dialogue. Ceci conduit évidemment à combler l'écart entre le Machrek et le Maghreb, car leur relation est régie par une communication incontournable et par la construction d'une relation diversifiée et continue.

Ensemble, nous, Orientaux et Maghrébins, devons donner la priorité aux buts et objectifs culturels qui servent la culture arabe dans son ensemble. Aborder ce sujet maintenant se fixe pour objectifs de renouveler la vision de ce rapport dialectique, d'évaluer le résultat de cette nouvelle ouverture, et de savoir si la vision ancienne qui octroyait au Machrek le rôle de centre culturel et laissait le Maghreb en marge, domine toujours le système culturel arabe, au risque de provoquer parfois confusion et incompréhension chez certains.

Nous nous rappelons tous de ce fameux débat entre le penseur marocain Mohamed Abed Al-Jabri et son homologue égyptien Hasan Hanafi sur le thème «Dialogue du Machrek et du Maghreb». A l'époque, ce débat avait amené l'un des plus grands érudits marocains, l'écrivain Abdellah Guennoun, à écrire son célèbre ouvrage «Le Génie Marocain dans la Littérature Arabe».

L'Orient était toujours présent dans la mémoire culturelle du Maghreb, en tant que source fondamentale et comme l'un des principaux stimuli de l'imaginaire collectif du Maghreb. Il représentait une référence pour la description et l'imagination. Il a poussé certains romanciers marocains à créer des récits qui tentaient d'exploiter la révolte orientale : l'association du Machrek aux grandes causes, notamment la cause palestinienne, avait consacré ceci dans l'esprit des Maghrébins.

En fait, l'Orient dominait l'imaginaire culturel grâce à ses symboles culturels, à telle enseigne que les thèses universitaires marocaines continuaient, jusqu'à une date récente, à jeter leur dévolu sur la littérature orientale, considérant la littérature maghrébine comme de second ordre, bien avant que les chercheurs ne prennent conscience, ces dernières années, que l'Orient connaissait peu de choses au plan culturel sur le Grand Maghreb.

On sait que la relation entre le moi et l'autre est ce fil d'Ariane dans le texte créatif, lequel se présente sous une certaine forme esthétique - en texte romanesque, récit de voyage, poésie ou film - contribuant au transfert de l'image de l'autre et partant à sa définition, mais la littérature est l'une des sources les plus importantes véhiculant l'image des peuples et des communautés.

De nombreux récits maghrébins incarnent cette attirance pour l'Orient, dont les romans «Le Caire révèle ses secrets» (Al Qahira tahoub bi asrariha) de Abdelkrim Ghalab, «En compagnie des armes et de la lune» (Rouf'at Silah wa Al-Qamar) de Moubarak Rabii, «Incendie et choix» (Annar wa Al-Ikhtiyar) de Khnata Bennouna, «L'Egyptien» (Al-Masri) de Mohamed Ankar, le roman intitulé «Comme un été qui ne reviendra pas» de Mohamed Barrada, et beaucoup d'autres titres. Donc, comment se présente le Maroc dans les contes des orientaux et comment se manifeste la Tunisie, l'Algérie, la Libye et la Mauritanie dans la littérature orientale ? Beaucoup de questions qui sont étroitement liées au concept d'autrui. Nous sommes réunis ici pour examiner les points communs et les hétérogénéités entre l'autre et l'image proposée, mais aussi pour ajuster les positions de l'autre dans le discours bilatéral fondé sur le soi et l'autre. Des artistes, des scientifiques, des poètes et des romanciers ont réalisé des œuvres faisant partie de ces croisements issus de la dichotomie Machrek-Maghreb, transcendant la géographie pour résider dans la culture et la conscience humaine. C'est ce que nous allons traiter aujourd'hui avec les invités de cette table ronde.

Je me tourne tout d'abord vers Monsieur Habib Salmi, écrivain et romancier tunisien résidant à Paris depuis 1985. Il vit aussi un autre type de croisement de deux cultures, orientale et occidentale, entre la Tunisie et Paris, le lieu qu'il a choisi pour vivre sans avoir pour autant abandonné le récit de la réalité tunisienne et de l'écriture en Arabe. Il écrit à Paris et publie dans le Machrek arabe ainsi que dans les grandes maisons d'édition occidentales. D'ailleurs, ses romans sont traduits dans plusieurs langues. Notre invité a aussi publié de nombreux ouvrages de fiction, notamment «Les odeurs de Marie-Claire» paru en 2008, un roman qui constitue un modèle de ce croisement culturel entre l'Orient et l'Occident. Je cite également ses autres romans «Les femmes d'El Bassatine» publié en 2010 et «Bakara». Monsieur Habib Salmi, la culture du Maghreb est ouverte à la culture orientale et prête à la recevoir : qu'est-ce qui empêche les pays du Maghreb d'avoir une forte influence sur le Machrek afin que les échanges et les influences soient équilibrés ?

Habib Salmi

J'ignore pourquoi nous voulons que la littérature maghrébine ait de l'influence sur le Machrek et vice-versa. Je ne vois pas la question sous cet angle. Les pays arabes parlent la même langue, ce qui est une excellente chose. Je parle bien sûr de l'Arabe classique et de la relation du Machrek avec le Maghreb. Ce sujet est ancien, ou plutôt nouveau-ancien... mais laissons le passé au passé. Il y a vingt ans, on croyait que la distance entre le Machrek et le Maghreb avait été réduite au niveau de la littérature. Des écrivains du Maghreb sont présents au Machrek depuis des années, sans qu'ils aient cherché l'influence ou la non-influence. Ils ont une présence réelle dans les pays du Machrek, mais comment ? Soyons honnêtes, la question concerne également l'édition. Les écrivains du Maghreb ont commencé à remarquer que, dans les années 1970, ils étaient plutôt locaux. Je ne parle pas des textes, je parle des relations avec le Machrek. Ils étaient publiés dans leurs pays, mais depuis les années 1970, nous, Maghrébins, avons commencé à développer nos activités dans le Machrek arabe.

Les principales maisons d'édition sont au Machrek arabe, en particulier au Liban, qu'on le veuille ou non, pour des raisons historiques connues. L'imprimerie arabe, également pour des raisons historiques et religieuses, a commencé par traduire et produire la Bible. C'est une longue histoire très connue. Certes, il y a eu des tentatives sérieuses. Puisqu'on est au Maroc, je cite par exemple Mohamed Zafzaf qui a vite pris conscience de cette question et on ne peut contester sa valeur. Je l'aime beaucoup et j'adore ses œuvres ; on s'est même liés d'amitié.



Je dirigeais un magazine à Paris qui s'appelait «L'introduction» et il m'envoyait ses lettres à travers Yusuf Al-Khal, qui avait publié un des premiers romans de Zafzaf , «La femme et la fleur» si je me rappelle bien. Je garde toujours les lettres manuscrites de Mohamed Zafzaf. Nous avons publié dans le magazine ce beau dialogue entre Zafzaf et Yusuf Al-Khal. Ensuite, le roman a été édité.

Il existe des différences au sein du Maghreb arabe et le Maroc était plus attentif que la Tunisie à ce sujet. Toujours au Maroc, pour citer un autre exemple, c'est notre ami Mohamed Berrada qui avait publié sa première collection d'histoires «Salkh Al-Jild» à Beyrouth, par l'une des plus grandes maisons d'édition à l'époque. Il faut le dire, ce n'est pas rien qu'un écrivain puisse publier chez Dar Al Adab. Ce rapprochement s'est poursuivi et je pense qu'il a culminé à mon époque. Par exemple, au Maroc, en Algérie ou en Tunisie, bon nombre d'écrivains ont publié plusieurs ouvrages dans de grandes maisons d'édition à Beyrouth ou au Caire ; je souligne surtout Beyrouth en particulier pour la distribution. Evidemment, ces écrivains ont conquis un lectorat et ont acquis une gloire. Qu'on les admire ou pas, c'est une autre histoire. Moi, je vois plutôt le verre à moitié plein. Il existe, d'un autre côté, un malentendu, voire des différences dans un même pays, entre le Sud et Nord de la Tunisie à titre d'exemple. Il est tout à fait naturel d'avoir des différences ; les pays arabes forment un continent - les Français l'ont surnommé «le monde arabe» - où plusieurs langues, ethnies et cultures coexistent, ouvrant la voie aux malentendus. A mon avis, nous devons travailler même sur ce malentendu en tant que créateurs afin d'en sortir quelque chose. C'est un début de réponse.

Touria Majdouline

Merci beaucoup Monsieur Habib Salmi. Je me tourne vers Madame Hoda Barakat, romancière libanaise résidant en France également, depuis 1989. Elle s'est vu attribuer plusieurs distinctions, notamment le Prix Naguib Mahfouz pour son roman «Le laboureur des eaux» publié en 1998, le Prix de la critique littéraire pour «La pierre du rire» paru en 1990. En 2008, le gouvernement français lui a décerné l'Ordre du mérite avec le rang de Chevalier. Récemment, elle a remporté le Prix Al Owais à sa quinzième session en 2017 pour l'ensemble de son œuvre. Hoda Barakat a travaillé pendant plusieurs années comme Directrice de Radio Orient à Paris. Elle écrit en arabe. Ses œuvres ont été traduites dans plusieurs langues. En plus des romans primés, je cite également «Les illuminés», «Mon maître, mon amour», «Le royaume de cette terre» publié en 2017 par Dar Al Adab.

Madame Hoda Barakat, peut-on considérer l'écriture comme une entité ailée parcourant le monde sans limite, méconnaissant la géographie, les identités et les langues ?

Hoda Barakat

Merci Touria et un grand merci à ceux qui m'ont invitée à Oujda. Il y a quelques années, j'avais pris la décision de ne jamais assister à aucun congrès dans n'importe quel pays arabe pour des raisons que vous pouvez facilement imaginer.

Ce qui compte à présent, c'est ma décision de répondre favorablement aux invitations des pays arabes, parce que j'ai envie de revitaliser les relations avec ceux que j'avais cessé de vouloir connaître. Merci Touria Majdouline car vos questions sont vraiment pertinentes et importantes. Pour répondre, je crois qu'il existe bien sûr des obstacles. Entre Orientaux et Maghrébins, les choses sont très complexes. Il serait ainsi difficile de voler dans un ciel arabe car il n'existe tout simplement pas de ciel arabe, qu'il s'agisse de la distribution ou de l'importance du livre. Le sujet est complexe et long à traiter. J'espère y répondre en résumé d'un très bref point de vue : le problème entre Orientaux et les Maghrébins, comme je l'ai vécu, est une question de langue. Est-ce que vous écrivez en Arabe si vous êtes oriental ou maghrébin ? Ou écrivez-vous en Français ? C'est-à-dire : êtes-vous francophone ? Au début de la relation avec l'Occident, il y avait toujours la nécessité de passer par la France. A titre d'exemple, une question m'est systématiquement posée chaque fois que l'un de mes romans est traduit : êtes-vous bilingue ? Est-ce que vous écrivez en Français ? Sinon, vous passerez votre vie dans la marge. Je sais pourquoi je resterai dans la marge et c'est mon choix. J'ai écrit en Français quand on me l'a demandé, une écriture payée et sur commande. C'est une longue et compliquée histoire.

J'ai commencé à travailler avec des écrivains d'expression française, la plupart étaient des Maghrébins, tandis que nous les Orientaux, peu importe notre excellence, nous avons toujours des difficultés à pénétrer le marché français. Il y a une certaine domination d'une idée francophone selon laquelle toute chose importante, libre, nouvelle, digne de la traduction ou bien de conquérir le marché occidental, doit être écrite en Français. Les francophones ont promu cette idée en affirmant que la langue arabe est une langue morte régie par le sacré ; par conséquent elle ne peut pas devenir une langue moderne ou audacieuse. Nous avons vécu dans cet esprit avant même d'écrire ou de publier. Autrement dit, c'est la question qui se répète chez ceux qui écrivent maintenant en Français, notamment les Maghrébins d'expression française. Ils ont un marché, tandis que j'ai un marché tout à fait différent. Ils disposent des moyens de distribution, de publication, de couverture médiatique et critique, et de reconnaissance, pour un nombre de talents ne dépassant pas le dixième des auteurs issus du monde arabe. Le problème quand vous êtes Oriental ou Maghrébin, si vous êtes Leïla Slimani ou Amin Maalouf, la route est ouverte. Mais pour moi ou Habib Salmi, ce n'est pas le cas, quels que soient nos écrits.

Est-ce que cela concerne la domination de l'Orient ou de l'Occident? Cela nous amène à évoquer notre responsabilité en tant qu'Arabes. Qui présente la langue comme il faut ?... Personne. D'abord, aucun pays arabe n'est doté d'institutions ou de structures défendant la langue arabe : ils sont heureux d'exporter leurs produits dans d'autres langues et en sont fiers. Maintenant, il existe des générations de Maghrébins et d'Orientaux qui ont quitté leur pays en bas âge et écrivent directement en anglais, en turc... Ils conquièrent les marchés du monde sans se soucier de leur appartenance à l'Orient ou au Maghreb et ce alors que des pays disposant de fonds colossaux, comme les Etats du Golfe, n'investissent pas dans l'Arabe, et même ne recrutent pas les ressortissants arabes au sein de leurs sociétés ou établissements.

Même un écrivain, un employé ou un intellectuel qualifié, un expert venu des plus grandes institutions du monde : le Golfe ne l'engagera pas parce qu'il a peur de lui. Eh bien, si les fonds sont là et le contrôle des marchés ailleurs, il n'y aura pas de réelle différence entre le Machrek et le Maghreb, sauf en termes de langue d'écriture.

Je dis que si Habib Salmi écrivait en Français, il aurait été traité différemment. Moi aussi, même si je me considère chanceuse car j'ai déjà gagné deux fois un prix littéraire en France et j'ignore toujours pourquoi ; je pensais même que c'était une blague de l'une de mes amies. La presse française me couvre parfaitement et Le Monde du Livre me consacre une page entière, la première page, mes livres sortent chaque saison, etc. Mais je connais les lacunes et la raison qui se cachent derrière la défaillance. Sans évoquer le passé, actuellement, la question implique la commercialisation. Depuis quelques jours, une conférence des Etats francophones se tient. Dans quelle mesure il s'agit d'un marché pour les pays émergents ou d'une extension du pouvoir politique français cherchant à conquérir des marchés ?

La Francophonie ne se préoccupe plus des endroits où il n'y a pas de véritables marchés. Ainsi, il y a une exposition du livre francophone à Beyrouth cette année, parallèlement à la Conférence de la Francophonie. La France ne s'est même pas souciée d'inviter les écrivains ayant des livres traduits en Français, ni ceux d'expression française. Ce qui veut dire que la France a abandonné le Liban : pourquoi ? Sachant que le «Grand Liban» a été fondé par la France et avait son soutien, etc.

Cette réalité est scandaleuse. En ce sens, pour la Francophonie ou les écrivains francophones - je ne m'oppose à personne, que chacun écrive dans la langue qu'il veut - je parle de commercialisation et du marché pénétré par un écrivain, qu'il soit oriental ou maghrébin. Les Maghrébins, en tant que francophones, ont conquis les marchés mondiaux parce qu'ils écrivaient directement en Français. Hormis ce que disait Habib Salmi - je suis totalement d'accord avec lui - il est impossible d'accepter cette «division» entre les Maghrébins et les Orientaux.

Nous ne vendons pas beaucoup dans les marchés arabes et nous plaçons tous nos espoirs dans la traduction. Il existe des contrats de traduction honteux avec certains jeunes, qu'ils soient maghrébins ou orientaux. A quel niveau peuvent-ils descendre juste pour être traduit ou pour être invité à l'étranger ? Ce n'est pas le pouvoir du capitalisme, ni celui des Américains ou des Français, mais il s'agit du pouvoir de commercialisation. La langue arabe est une langue orpheline et celui qui l'utilise se voit au beau milieu d'une bataille : il ne sait jamais où aller et contre qui il se bat.

Prenons l'exemple de Mahmoud Darwich : lorsqu'il organisait une soirée à Paris, les gens assistaient au vu de sa valeur, du rayonnement particulier qu'il avait en France, et au vu de la cause palestinienne. Si nous cherchons aujourd'hui la distribution et la vente de ses livres en France et dans le monde, nous allons trouver qu'ils sont réduits à néant, que cet homme n'existe plus, comme tant d'autres. Il était une vedette : où est-il maintenant ? Même si quelqu'un le traduit en Europe, vous le trouverez en marge de la marge, je ne sais dans quel village, avec un livre ou deux, si le bibliothécaire ou le libraire s'y intéresse vraiment. Bref, le problème est très grave, car la langue arabe s'écroule sous nos yeux, alors que nous sommes incapables et n'avons pas les moyens de la défendre, ni de défendre celui qui écrit dans cette langue, celui qui la parle ou celui qui commercialise en Arabe. Ceux qui ont les moyens de sauver cette langue ne collaborent pas avec nous, mais plutôt avec les étrangers qui travaillent dans le Golfe et gagnent des salaires inimaginables du simple fait qu'ils sont étrangers. Tandis que les jeunes Arabes cultivés et conscients de leur cause, sont touchés par le chômage, dispersés dans le monde, en quête d'un emploi au point que ceux qui parlent l'Arabe et l'adoptent aujourd'hui sont les extrémistes islamiques.

Imaginez, notre langue surgit à chaque fois que quelqu'un attaque en criant : «Dieu est grand» en Arabe ! Je pense à la mort, car j'ai l'impression qu'ils m'ont arraché ce qui est devenu ma dernière identité. Je n'appartiens à aucun pays arabe, ne suis adepte d'aucun panarabisme, et je ne me fais pas l'écho d'une quelconque tendance idéologique de ce monde, parce que je n'aime pas cela. Or, quand l'islamiste s'empare de l'Arabe et devient l'unique défenseur de cette langue, le seul qui essaie de parler correctement cette langue, en plus du combattant étranger en Irak ou en Syrie qui s'acharne à apprendre l'Arabe pour pouvoir lire le Saint Coran, à ce point-là, la situation est extrêmement grave. Moi, je la vis tragiquement.



Touria Majdouline

Merci Hoda, qui vient de traiter le sujet sous un angle original, ce qui génère bien des questions. J'en viens à Monsieur Mohammed Achaari, écrivain, poète et romancier marocain, également ancien Ministre de la Culture et de la Communication du Maroc. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poésie, tels que «Le hennissement des chevaux blessés», «Une journée difficile», «Histoires drôles». Parmi ses romans : «Sud de l'âme», «L'arc et le papillon», «Boîte à noms», et «Trois nuits» paru en 2017. Il a reçu le Prix Booker de la fiction arabe pour son roman «L'arc et le papillon». Il a également écrit un recueil de nouvelles intitulé «Une journée difficile». Monsieur Achaari, nous sommes sans aucun doute de nos jours face à un défi culturel arabe différent du passé, reflétant le degré de changement des mentalités. Nous constatons aujourd'hui une sorte de parité culturelle entre l'Occident et l'Orient, en particulier chez la nouvelle génération des jeunes intellectuels. En lisant votre roman « Boîte à noms », j'étais inspirée par le multiculturalisme dans cette œuvre. Puis-je dire qu'il n'y a pas un unique «autre», mais plusieurs «autres» différents ?

Peut-être différents aussi dans la lutte persistante pour l'affirmation de soi, que l'Orient existe, en effet, au pluriel, et que Le Caire, dans l'imaginaire est différent de Beyrouth, Bagdad différente de Damas, etc. Le Maghreb se trouve également conjugué au pluriel, car la Tunisie n'est pas la Libye et Rabat n'est pas Nouakchott. Devrions-nous revoir et repenser cette relation et partant changer notre angle de vue ?

Mohammed Achaari

Bien sûr, «l'autre» est pluriel et il existe de multiples «moi». Nous sommes malheureusement prisonniers d'une vieille version de la compréhension du «moi» et de «l'autre».



Même la question de départ de cette table ronde me semble dépassée et hors du temps. Aujourd'hui, dans chacun de nos pays, nous avons perdu nos orient et nos occidents au niveau du même pays. Il est difficile de rester figé dans ce dualisme traditionnel, alors que le monde impose de nouvelles géographies et frontières tellement différentes de l'approche traditionnelle. Je suis étonné par la persistance de cette question posée de cette façon : comme il a été dit, il y a sans doute un progrès grâce aux échanges culturels, modestes, grâce aux nouveaux moyens de communication, grâce aussi à la maturité atteinte par la production littéraire dans le monde arabe. Grâce à tout cela, nous avons progressé au niveau de la connaissance les uns des autres et au niveau de la consommation de nos productions littéraires réciproques. Je peux dire qu'aujourd'hui que nous savons et comprenons beaucoup de choses. Mieux encore, nous les utilisons dans notre sens identitaire, à partir de ce que nous lisons et communiquons constamment entre nos frontières qui n'existent plus maintenant : elles ne sont plus les frontières que nous avons héritées de la lutte post-nationale qui a abouti à l'indépendance de nos pays.

A mon sens, si ce dualisme Machrek-Maghreb persiste jusqu'à présent, cela veut dire qu'il témoigne d'un échec, pas nécessairement dans le domaine culturel : un échec historique dans la bataille pour la démocratie et les libertés, en particulier les libertés individuelles, pour l'égalité entre les hommes et les femmes, la séparation de la religion du pouvoir et d'autres choses qui, à mon avis, appartenaient à l'autre monde et ne seront jamais un moi. A mon sens, la conscience du moi d'aujourd'hui, à cette époque, est à la fois culturelle et cosmique, et la séparation de cette dimension cosmique de la dimension nationale est une sorte de nihilisme qui ne fera pas de ces relations entre le Machrek et le Maghreb un objectif et une relation fondée sur un horizon commun, mais plutôt une relation utopique, un peu basée sur quelque chose du passé et non pas sur l'avenir. C'est un point fondamental sur lequel je voulais me concentrer. Je voudrais faire référence ici à un deuxième point, qui coïncide avec ce que Hoda Barakat a dit à propos de la langue : il semble que nous ayons oublié, au milieu de nos préoccupations multiples, que le monde arabe produit depuis plusieurs décennies une nouvelle géographie en rapport avec l'Arabe. Beaucoup de gens décrivent l'Arabe avec lequel nous écrivons comme une langue classique ou traditionnelle, or ça n'est pas le cas.

Si les Arabes ont accompli un grand exploit au cours des dix dernières années, c'est sans doute celui concernant la langue dans laquelle nous écrivons notre littérature moderne, la langue dans toutes ses composantes, car nous sommes capables de lire aujourd'hui un roman libanais et égyptien, tandis que d'autres liront un roman marocain, sans sentir qu'il appartient à un autre monde : au contraire, il fait partie des occupations communes et d'une formulation commune. C'est en effet un grand progrès. Nous devons reconnaître aujourd'hui que la langue constitue une unité de base dans le monde arabe, cette langue moderne produite par la presse et par la littérature.

Surtout le texte littéraire que nous écrivons aujourd'hui et la langue dans laquelle il est produit n'ont rien à voir avec l'Arabe classique, ni traditionnel, ou ce que certains appellent le langage sacré ou fondamentaliste. Dans toutes les langues du monde, il existe des langues modernes et personne ne pourra empêcher aucune tendance d'utiliser la même langue. Les nazis ont utilisé la langue allemande et elle est utilisée aujourd'hui par les néo-nazis en France, aux Pays-Bas et en Italie, mais cela n'efface pas la modernité et l'humanité des langues de ces pays. C'est pourquoi je pense qu'il y a vraiment une crise politique vis-à-vis de la langue arabe. Dans nos pays, la langue est opprimée, voire en lutte. Dans notre pays, il y a eu un appel à se passer de l'Arabe et à y substituer l'Arabe marocain dialectal, la Darija, dans l'enseignement des écoles publiques. Je pense que les promoteurs de cette idée ne sont pas naïfs : ils connaissent les limites de la Darija qui ne peut donc être la langue d'enseignement. Mais ils cherchent plutôt à l'amputer de cette nouvelle géographie commune ; celle de la langue arabe commune à tous les membres de ce monde arabe. Peut-être que l'une des choses que nous devons évoquer dans notre relation avec l'Arabe, c'est qu'il ne s'agit pas seulement des politiques officielles, qui parfois marginalisent ou combattent l'Arabe, mais qu'il s'agit aussi de ce complexe historique avec l'Arabe.

Nous écrivons en Arabe et, pourtant, la reconnaissance de nos lecteurs directs ne nous suffit pas : nous sommes toujours en quête d'une reconnaissance française ou d'une reconnaissance espagnole, ce qui est regrettable. Je n'ai pas vu, par exemple, qu'un écrivain chinois devrait être reconnu par la France en tant qu'écrivain chinois ou qu'un écrivain japonais devrait être reconnu par la France en tant qu'écrivain japonais. C'est un vrai complexe. Il y a beaucoup d'écrivains maghrébins d'expression arabe qui ont écrit de très bons textes et ils souffrent d'un réel complexe du fait que leur livres ne soient pas traduits jusqu'à présent en Français.

Hoda, j'ai la totale certitude qu'il n'y a aucune écrivaine francophone dans le monde arabe ayant écrit un roman plus audacieux que le vôtre, «La pierre du rire». Comment puis-je espérer que la France reconnaisse «La pierre du rire» ? Je ne le veux pas du tout. Nous devons aussi nous rendre compte que beaucoup des textes francophones dont la France se réjouit n'atteignent pas le niveau d'un simple texte dans le monde arabe écrit en Arabe. Nous devons donc nous débarrasser de ce complexe. Nous devons écrire pour nos lecteurs et nous devons écrire nos textes comme nous le croyons, avec cette dévotion à la langue arabe que nous aimons, parce que nous sommes nés dans cette nation et que nous avons cette langue, mais nous l'utilisons parce que nous l'admirons et la considérons comme notre mode d'existence, notre mode de vie, notre façon de communiquer avec les autres et de partager l'imagination, les ambitions, les aspirations et les rêves. Cela fait que nos textes littéraires aujourd'hui ont une dimension stratégique. Nous répondons, par le biais de nos textes littéraires, à l'échec politique également.

Il faut évoquer cette force stratégique du texte littéraire, car il répond non seulement aux besoins littéraires naturels dans toutes les langues, mais aussi aux échecs politiques du monde arabe.

Touria Majdouline

Merci Monsieur Mohammed Achaari. Que le sujet central de cette table ronde soit nouveau ou ancien, il a soulevé des questions, comme vous le voyez, et je pense que cela, en soi, est l'un des paris qui ont poussé les organisateurs à proposer ce thème. Sans aucun doute certains participants ont des points de vue différents ou convergents avec les interventions de Habib Salmi, Hoda Barakat et Mohammed Achaari. Nous sommes intéressés de vous écouter. J'ouvre donc le débat.

Haifa Zangana (Irak)

Je suis tout à fait d'accord avec les propos de Monsieur Habib concernant les difficultés inhérentes à la publication, parce que j'ai découvert les intellectuels du Maroc, de Tunisie et d'Algérie, à travers les magazines littéraires disponibles à l'époque en Irak. Ils étaient jusqu'aux années 1970 et 1980 ouverts pour tous les écrivains arabes indépendamment de leurs nationalités. Je connais Mohamed Bennis et Mohamed Berrada depuis mon jeune âge par le biais des publications de cette époque. Peut-être que la disponibilité et l'accessibilité des publications littéraires et intellectuelles à travers ces frontières qui se dressent devant nous d'une manière ou d'une autre seraient une plateforme de réponse à ces questions. On a réussi à dresser les frontières entre nous et nous devons également réussir à briser les limites et les frontières de n'importe quelle façon. Peut-être que la publication électronique est l'un des moyens à envisager. Moi par exemple, j'ai téléchargé tous mes livres publiés en version numérique sur Internet pour qu'ils soient accessibles à tout le monde, notamment si ces ouvrages ont une relation avec la Palestine. Je voulais qu'ils circulent en Palestine librement sans être arrêtés par l'occupant sioniste.

Mohammed Achaari dit que nous devons écrire en Arabe ; je suggère de parler d'abord en Arabe. Ces derniers jours, depuis que je suis ici, je ne comprends presque rien de ce qui m'entoure : tout le monde parle Français. Peut-être comme point de départ faut-il apprendre d'abord nous-mêmes à se débarrasser de la langue du colonisateur. Je resterais inflexible sur cette question même si on me dit que je peux conquérir la France en écrivant en Français. Si vous choisissez d'écrire en Français, vous êtes libre ; mais quand je dis que je dois écrire et encourager l'écriture en Arabe, je dois commencer par parler en Arabe.

LES HÉRITAGES CULTURELS

Modérateur : Chakib Guessous
Participants : Zakya Daoud, Driss Ksikès, Saad Khiari, Bouazza Benachir
Espace : Leïla Alaoui
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

L'écrivain essayiste Chakib Guessous anime cette table ronde appuyé sur ses propres travaux en socio-anthropologie et son travail associatif. Il ouvre la session en posant la question de la définition des «héritages culturels» dans le cas de l'Afrique et s'adresse d'abord à Zakya Daoud, célèbre journaliste franco-marocaine devenue écrivaine. Celle-ci fait remonter les héritages encore perceptibles au monde punique et y trouve les racines de certains phénomènes d'actualité au Maghreb. Elle illustre par son cas personnel et dans son oeuvre la force des réminiscences dans ses écrits, qu'elle le veuille ou non, soulignant le lien entre les héritages et la territorialité.

Driss Ksikès, écrivain, dramaturge et journaliste marocain s'interroge sur le principe même de ramener au devant de la mémoire des sociétés ce que leur amnésie les amenait à écarter. Il estime que nous sommes actifs devant nos héritages culturels et prône leur réappropriation dynamique ; il s'intéresse donc à ce que nous en faisons.

Le cinéaste et écrivain Saad Khiari, fin connaisseur de la société algérienne, note que la reconnaissance par chacun de ses héritages doit s'accompagner du cosmopolitisme conduisant à la volonté de les partager. Il valorise l'héritage andalou, celui de la tolérance et de la cohabitation des religions, et l'intérêt aujourd'hui de le réhabiliter face aux intégrismes, qui constituent la menace absolue à ses yeux. L'une des meilleures traductions de cela serait sans doute l'instauration d'une nouvelle culture du débat.



A travers l'évocation de ses rencontres avec deux grandes figures africaines disparues, Léopold Sédar Senghor et Edmond Amran El Maleh, l'écrivain marocain Bouazza Benachir retrace des cheminements particuliers vers l'universel, appuyés sur des héritages culturels spécifiques.

Une intervention de Driss Ksikès, fondée sur l'histoire, montre comment les pensées hégémoniques combattent d'abord les héritages culturels pluriels. Il souligne certains rendez-vous avec la modernité que l'histoire difficile du Maghreb a pu le conduire à manquer, non sans rappeler que les mémoires peuvent se trouver amputées de l'extérieur ou bien restreintes de l'intérieur, notamment par une folklorisation limitative de cultures locales traditionnelles qui favorisaient le débat et régulaient les controverses. Dans ces héritages pour partie occultés, il entend faire la part de la responsabilité des gouvernants qui ont accompagné ou laissé faire pour diverses raisons. Pour lui, le travail sur les héritages pluriels, de l'Islam notamment, reste pour l'essentiel à faire. L'idée que les héritages sont aussi une construction du présent fait consensus.

Les interventions de la table ronde

Chakib Guessous

C'est un plaisir d'être parmi vous aujourd'hui et d'animer un panel de personnalités intéressantes et qui ont produit beaucoup. Notre sujet porte sur la culture africaine en partage : en particulier ici les héritages culturels. Je voudrais, en votre nom, remercier les organisateurs et les féliciter pour ce sujet et aussi pour le thème général de la manifestation : «Réinventer l'universel». Nous allons voir que les deux se rejoignent, particulièrement en Afrique. J'ai d'ailleurs assisté à une autre table ronde et j'ai constaté que les thèmes s'articulaient en synergie les uns avec les autres.

Qu'entend-on par héritage culturel, particulièrement dans le cas de l'Afrique ? Est-ce parce que le premier humain serait originaire d'Afrique, précisément du Maroc ? Est-ce que quand les premiers humains ont fait passer les techniques de traque des animaux pour la chasse, c'est un héritage culturel ? Est-ce que l'héritage culturel c'est la poésie ? La poésie africaine ? Est-ce la civilisation ? L'Égypte pharaonique ? Ou bien, c'est un héritage plus récent, juste après les Indépendances ? Ce sera ma première question posée à Zakya Daoud. Auparavant, je présente les intervenants.

Zakya Daoud, que tout le monde connaît, est journaliste et écrivaine. Pendant longtemps, elle a dirigé une revue, «Lamalif», qui était comme une marmite pour les gens de ma génération : nous avons tous été un peu biberonnés à «Lamalif». Saad Khiari est cinéaste. Il vit entre le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Il écrit dans plusieurs revues et journaux. Récemment, il est passé aux essais et aux romans. L'un de ses romans vient de paraître chez La croisée des chemins. Il s'intitule : «Le soleil n'était pas obligé». Tout à l'heure, nous parlerons de l'un de ses livres, qui est un essai sur le dialogue interreligieux. Nous accueillons aussi Bouazza Benachir, universitaire de l'Institut des études africaines, qui est essayiste, et Driss Ksikès, écrivain dramaturge, directeur d'Économia, Centre de recherche de l'Institut des Hautes Etudes de Management (HEM) qui publie la revue éponyme. Il est le coordinateur de la chaire Fatima Mernissi. Première question donc : qu'est-ce que l'on entend par héritage culturel ?

Zakya Daoud

L'héritage, à mon sens, c'est tout ce qui demeure quand tout le reste est parti. Ainsi, quand les choses ont disparu parce que leur temps est fini, il reste quelque chose d'indestructible : la culture. Ici, c'est l'héritage oujdi. Je crois que pour cette Région de l'Oriental, qui est tout à fait particulière par rapport à l'ensemble du monde arabe et du monde musulman, ses spécificités tiennent in fine à ses héritages culturels, qui sont différents des autres. Il me semble que les héritages culturels maghrébins, dans tout le Maghreb, se relient tout d'abord au Punique. Le couscous et le burnous seraient d'origine punique. On me dit que l'Amazigh contient beaucoup de mots puniques. C'est donc une imprégnation extrêmement profonde. Ensuite, il y a eu Rome. Il y a eu la lutte entre les deux, c'est-à-dire entre l'empire, ou un Etat central, et la tribu, le village. Cette lutte-là, c'est une réminiscence culturelle qui a du sens politique. Elle n'a pas été tellement traitée pour expliquer tous les aléas politiques de la situation actuelle. Il y a bien d'autres héritages culturels... je laisse la parole à Driss.

Driss Ksikès

D'abord je remercie les organisateurs et je salue le choix de ce thème : «Réinventer l'universel». Quand on me pose cette question des héritages culturels, je me dois de les lire à l'aune de cette question de «Réinventer l'universel».



Et quand on la pose de cette manière, en fait, je me rends compte que nous sommes dans un contexte très particulier, dans lequel il y a une sorte d'accélération de la diffusion de la communication d'un modèle standard et, en même temps, cet effritement des normes, des règles, qui unissent l'humain. Il y a une sorte de recul de cette idée de l'humain universel. A partir de là se pose la question : devons-nous suppléer l'amnésie des sociétés par rapport à ce qu'elles ont hérité ? Est-ce suppléer ce risque d'amnésie, ou bien reconnecter chaque société avec ce qu'elle a eu de manière plus large des héritages qui dépassent ce qu'elle reçoit ? Donc, moi, cette question d'héritage culturel, je la reçois de manière très, très, large, de manière non pas passive, mais active. Cela veut dire que chaque individu reçoit ses différents héritages : chacun a un paquet d'héritages qu'il reçoit. Toutes les sociétés ne reçoivent pas les mêmes héritages, car des choses sont dans le patrimoine, certaines sont dans l'oralité, mais il y a aussi des choses qu'on lit dans la littérature, des choses auxquelles nous sommes confrontés dans le quotidien mais, en même temps, nous sommes des interfaces médiatique et sommes aussi confrontés à d'autres choses. Des héritages sont ainsi reçus de manière non pas passive, mais active. Deuxièmement, je ne conçois pas les héritages culturels de manière fixe, pas fixés dans un territoire : je les conçois de manière dynamique. Ça veut dire qu'il faut s'interroger sur comment ils sont reçus, réinventés, repris et refaçonnés. J'essaie toujours de réfléchir à ce que nous recevons et à ce que nous en faisons, pas uniquement à la question de la réception.

Chakib Guessous

Merci Driss. A vous maintenant Monsieur Khiari : qu'est-ce que l'héritage culturel ? Quand on parle d'héritage, à mon avis, il faut le prendre dans sa globalité et donc ne pas parler que des bonnes choses de l'héritage. Il faut aussi parler de nos tares. Je crois qu'en les mettant face à face, on arrive peut-être à saisir l'importance de l'héritage. On m'avait posé la question il y a quelques années à Fès lors d'un colloque, exactement la même question, et j'ai dit que la ville de Fès particulièrement et le Maroc en général sont responsables devant l'histoire de l'humanité d'un héritage culturel. On est dépositaire d'un héritage et on est dans l'obligation de le sauvegarder. Donc, que faisons-nous pour sauvegarder cet héritage ? Comment le conserver et comment le transmettre ? C'est ça le cœur du problème.

Saad Khiari

Avant de répondre à cette question, je déclare d'emblée - je le fais et j'en assume évidemment les implications - que je suis incapable d'imaginer l'universel et encore moins sa réinvention. L'universel me semble avoir été initié, démontré et configuré par une figure très importante de la Grèce antique post-aristotélicienne et post-platonicienne, qui s'appelle Diogène le Chien.

Il a déconstruit le discours universaliste aristotélicien et platonicien, en disant que ce n'est pas le cosmopolitisme qui habite, non pas la cité au sens grecque ancien du terme, mais qui habite le monde. L'universel serait la réappropriation de quelque chose qui est inscrit dans la culture en général et dans la culture spécifique de la Méditerranée dont nous héritons. Comment faire en sorte que ce legs ne soit pas qu'à nous, mais aussi aux autres ? Qu'il soit inscrit dans une espèce d'arc qui nous amène de nous-même vers une prospérité sauvage, laquelle nous contraint à penser contre nous-mêmes, donc pour l'altérité, pour les autres ? Comment faire en sorte que l'universel soit le banquet de ce que l'on peut appeler après Deleuze le cosmopolitisme disparate et de la différence ? Ou bien, à la suite de Martin Heidegger, bâtir, habiter, et penser l'universel serait se référer à ce triptyque heideggerien ?

Chakib Guessous

Chacun a compris que cette table ronde était un passage entre l'universel et l'Afrique, un passage entre le tout et le local. Je voudrais poser la question à Zakia. Toi qui a beaucoup travaillé, beaucoup écrit, avec ton expérience à «Lamalif», comment pourrais-tu parler de l'héritage culturel à la fois dans une situation de localité, de régionalité, mais aussi à titre personnel et humain : qu'est-ce que l'héritage culturel ?



Zakya Daoud

Tout cela est paradoxal. D'abord, il faut voir où nous sommes : à Oujda, une ville frontalière, une ville maghrébine qui a toujours été charnière, qui fit partie des royaumes de Tlemcen et qui est importante dans l'histoire du Maghreb. C'est une ville aujourd'hui proche de la frontière, qui a toujours essayé de survivre tant bien que mal, et elle y a réussi notamment par la culture. Donc, elle utilise son héritage maghrébin. Ensuite, c'est une Région excentrée par rapport au Royaume et elle s'est sentie délaissée. De ce fait, elle s'est révoltée. Donc, c'est une Région de révoltés.

Ensuite, c'est une Région qui manque de ressources, donc elle a toujours envoyé ses enfants à l'extérieur. Avant, c'était vers l'Algérie. La guerre et le blocus ont coupé la frontière, qui est d'ailleurs fermée. Du coup, elle a envoyé ses enfants en Europe. Cette Région exporte et reçoit. Donc, par l'échange, par la révolte, par les flux humains, cette Région est dans le monde, le Maghreb et le Maroc.

Alors, qu'est-ce que le Maroc et le Maghreb ? Si on regarde l'histoire, c'est un pont géographique entre l'Europe et l'Afrique. La géographie a conditionné l'histoire de cette contrée tournée vers l'Europe et issue de l'Afrique et sa culture du même coup. En plus de ça, et pendant des siècles, elle a survécu parce qu'elle faisait des échanges (de l'or, des esclaves, etc.) entre les deux rives. Ensuite, elle est issue de l'Est, c'est-à-dire des Carthaginois, et je pense que c'est très important. De plus, le Maroc est un pays océanique, il adore l'océan et il a reconnu les USA avant tout le monde. Donc, il est à la charnière de tous ces mondes, au cœur d'un tissu de mondes. Je suis dans ce pays depuis presque soixante ans ; je suis là sans y être, tout en y étant. Ce pays m'a bouffé la tête ; il est entré dans ma peau. J'ai passé la première partie de ma vie active comme journaliste et j'ai essayé d'écrire, de décrypter, de scruter, de comprendre. Je ne sais pas si j'ai compris, mais en tout cas, quand j'ai plié ce journal, «Lamalif», j'ai essayé de faire des livres. En dépit de moi, malgré moi, ces réminiscences culturelles sont sorties - je ne sais pas pourquoi - dans les personnages, dans l'histoire de Gibraltar, dans Hannibal, dans Juba...

Bref, la seule chose que je peux dire en ce qui concerne les héritages culturels et en ce qui me concerne, c'est que les héritages, quels qu'ils soient, c'est toujours bons et toujours mauvais. Il faut les assumer d'abord et peut-être après les transcender.

Chakib Guessous

Merci Zakia pour ce témoignage très personnel. Je pose maintenant la question à Saad. Toi qui a écrit un livre important sur le dialogue interreligieux, toi qui vis dans plusieurs pays du Maghreb, comment conçois-tu de sauvegarder, protéger et transmettre l'héritage culturel ? Qu'est-ce que transmettre ou ne pas transmettre ? Est-ce qu'il faut garder tout ou faut-il sélectionner ?

Saad Khiari

Difficile de répondre. J'ai beaucoup travaillé la question. Je n'ai qu'un livre là-dessus, au succès relatif, avec un titre complètement stupide : «Cathodique/musulman, je te connais, moi non plus». C'était un défi que j'ai relevé. A l'origine, l'idée était un début de manuscrit écrit par un catholique intégriste. Aucun intellectuel musulman ne voulait débattre avec lui. Moi j'ai accepté : ça a généré trois ans de travail intense et finalement on a fait ce livre. Ce n'est pas une critique des deux religions, mais on a essayé de voir ce qu'il y a de commun entre les deux religions. Toujours une histoire d'héritage... Et ça m'a mis au contact de cet intégriste. Depuis, j'ai compris quel était le danger de l'intégrisme. Quand on voit ce qui se passe dans nos pays, c'est une véritable bombe sous nos pieds, avec l'arrivée des barbus. Il faut donc beaucoup réfléchir sur comment faire pour que nos enfants soient protégés contre ce mal. En même temps, ce qui me laisse optimiste, c'est de voir ce qui a fait le succès historique de la civilisation arabo-musulmane, l'Andalousie : c'est la cohabitation des religions. Un héritage aussi positif, pourquoi ne pas essayer de le réhabiliter ? Ainsi, on pourrait vraiment cerner le mal et peut-être même l'éradiquer définitivement.

Je considère personnellement que nous sommes, comme Maghrébins, héritiers des trois religions du livre. Nous devons nous ouvrir aux autres visions, notamment aux bouddhisme et aux non-religions, pour nous apprendre la culture du débat. Dans nos sociétés maghrébines en général, on considère que, dans un débat, il faut que sortent un vainqueur et un vaincu. Or, le débat, c'est la confrontation des idées. Nous, nous ne savons pas débattre. Regardez un parlement moyen-oriental ou nord-africain : les députés peuvent en venir aux poings. Regardez le parlement britannique, c'est une petite salle où les gens se touchent. Pourquoi cette différence ? Parce que nous n'avons pas la culture du débat. En préparant ce livre, au départ, je ne pouvais pas dialoguer théoriquement avec ce Monsieur, mais on est devenus les meilleurs amis du monde, justement parce qu'on a la culture du débat. Pour répondre à Monsieur Guessous, ce que je veux retenir de cet héritage, c'est l'ouverture vers les autres, l'absence d'a priori, et surtout l'envie de sauver nos enfants, parce que malheureusement, l'arrivée de cet Islam nouveau d'importation, qui date à peine de vingt-cinq ou trente ans, c'est à mon avis actuellement le plus grand danger. Les problèmes politiques peuvent se régler. Par contre, lorsqu'on a pourri les cerveaux de nos enfants, il est très difficile après de guérir le mal. C'est mon cri du cœur dans la mesure où il nous appartient à nous, adultes, de faire en sorte qu'autour de nous on essaie un peu d'ouvrir les esprits, d'ouvrir le regard, et d'être à l'écoute de ce qui se passe actuellement dans le monde, parce qu'on n'en parle pas assez, alors que c'est le danger actuel.

Chakib Guessous

Merci Saad. Je voudrais maintenant poser une question à Bouazza.

Il a écrit sur Edmond Amran El Maleh et aussi sur Senghor, deux grandes personnalités de l'Afrique, avec deux religions différentes, qui ont vécu au milieu d'une troisième religion. Comment peux-tu décrire l'héritage culturel, en particulier africain ?



Bouazza Benachir

C'est une vaste question à laquelle vous me conviez à apporter quelques éléments de réponse, sur ma rencontre avec les deux auteurs que vous avez cités, Edmond Amran El Maleh et Senghor, qui ne sont plus hélas de ce monde. Ma première rencontre avec Amran El Maleh eut lieu à Paris, sur des considérations de théologie cabalistique ancrée sur le territoire de la géographie spirituelle, culturelle et mentale du Maroc de l'âge classique, donc à partir des XVIème et XVIIème siècles, notamment à partir de la figure de Boufergane, un cabaliste marocain de la vallée de Draa, dont l'œuvre théologique a été publiée en 1716 à Manchester. Dès lors, il s'agissait pour nous de nous initier à cette culture trois fois millénaire. Comment nous brancher sur cet archéologie de notre culture, cette généalogie absolument fondamentale ? C'est ce que j'ai essayé de faire dans mon livre consacré à l'écriture de Amran El Maleh, au cheminement d'une écriture. Branché à la fois sur nous-mêmes et sur une mondialité de la culture juive, dont les figures nombreuses évoquées par les travaux de Amran El Maleh, dans ses textes et articles, et qui sont d'abord marocains et ensuite andalous ou ibériques. Cet imaginaire, ou cette pluralité d'héritages ou de legs, est branché sur le monde entier, en Afrique subsaharienne, en Amérique à partir de la découverte de ce continent, puis en Asie. Le geste théorique, critique, de El Maleh nous convie à décrypter une leçon, que je décline d'une manière interrogative : quels statuts pour le sujet et l'individu dans la culture marocaine et maghrébine ?

Les processus de subjectivation que nous hérités de cette culture initiée par Amran El Maleh nous ont permis de nous décrocher de l'idée justement de l'universalité, qui est hégémonique quelque part. Comment donc déconstruire cette universalité et laisser les portes et le chemin ouverts vers l'avenir du sujet, un sujet pensant, un sujet évidemment de la sensibilité, de la sécurité, un sujet de la maladie, de la folie, de la liberté ; un sujet rhizomique, c'est-à-dire qui essaime dans tous les sens.

Le rapport à Senghor est l'effet d'une rencontre en 1986, lors d'un séminaire international. Je lui demande : «Qu'est-ce que la négritude ?» Il me répond : «Cher ami, la négritude est chez vous au Maroc». Je dis : «Où ça ?» Il me répond : «En vous ; est-ce que de temps en temps vous tombez en transe ?» Je réponds qu'effectivement, j'essaie de mettre en transe les concepts. Il me conseille d'aller à Essaouira.

Pour lui, c'est l'une des dernières cités où l'on trouve ce qu'on appelle les communautés noires, avec une «gnaouaisation» de l'imaginaire. Il fallait donc découvrir une pratique rituelle basée sur la transe, en fait sur la thérapie, pour que je puisse avoir accès à la vérité de ce que disent les noirs, ou de la communauté noire du Maroc. D'où un nouveau branchement sur la pensée noire. Mais cette pensée noire, il a fallu que je la retrouve en décolonisant l'idée d'une négritude version marocaine. Comment la décoloniser, comment la brancher sur l'universel ? D'abord en passant par deux moments philosophiques importants. La négritude, selon son rôle, c'est évidemment l'ensemble des valeurs du monde noir, c'est-à-dire tous les récits, toutes les histoires, les arts, les rythmes... Et puis il fallait évidemment réinventer le rapport de la négritude à ce que l'on peut appeler l'Atlantique noir, à savoir le branchement de l'Afrique avec l'Amérique à travers évidemment l'esclavage et la traite négrière. Il a fallu aussi que je me réapproprie l'origine même du geste théorique de Senghor, à savoir la «Harlem renaissance», les descendants d'esclaves afro-américains... C'est-à-dire l'ensemble des écrits produits par les noirs américains. C'est pourquoi l'influence du négro-romantisme newyorkais sur Senghor est d'une importance capitale, qui se caractérise par le fait qu'il y a un arrachement de l'imaginaire africain avec sa déportation vers les Amériques. Puis, bien sûr, il y a une sorte de réhabilitation politique de cet imaginaire à travers la figure du grand Toussaint Louverture, qui a fondé la première république espagnole en Amérique et la première république noire au monde.

Chakib Guessous

Merci Bouazza de nous avoir donné une idée très claire de l'héritage culturel en parlant de deux personnalités africaines. Maintenant, Driss, tu as écrit un livre sur Averroès : c'est aussi un héritage culturel à la fois ibérique, africain et universaliste. Je voudrais te poser des questions plus précises. Bouazza a parlé de deux personnalités qui ont vécu à une période de colonisation. L'héritage culturel, comment se transmet-il, avant, après, pendant ? Faut-il le garder ou pas ? Je voudrais également t'interpeller sur d'autres points que nous avons évoqués, comme le culte, l'héritage spirituel, et l'héritage culturel, l'art... Ensuite, tu as parlé d'héritage dynamique et je voudrais que tu expliques un peu plus ce que tu entends par cela.

Driss Ksikès

Les questions posées sont très larges et pour que nous puissions être précis, je préfère partir de quelque chose de concret, de mon roman sur Averroès, puis j'arriverai aux deux dernières questions que tu as posées. Je me pose d'abord la question suivante : qu'est-ce qui se transmet finalement dans les héritages ? Quels sont les discours, les ferments dominants, hégémoniques, qui permettent à des héritages de nous parvenir, ou bien de rester peut être accessibles à des érudits, des savants, mais pas de circuler dans la société ? Qu'est-ce qui fait que certains héritages arrivent à aider la société à se réinventer alors que d'autres lui permettent juste de conserver ce qui est advenu ? Je vais partir de l'exemple de Ibn Rochd et de la question de l'Université. Il y a quelque chose de problématique pour nous sur la question de la naissance tardive de l'Université. Pour ne pas tomber dans une sorte de mimétisme, il faut rappeler que l'Université est née de l'église, comme la laïcité est née de l'église. Il ne s'agit pas de savoir si nous avons une Université qui ressemble à celle née de l'église. Ensuite, la question du patronage. La plupart des penseurs et artistes médiévaux ont été préservés par les patronages. Chez nous, le patronage a été abandonné dans l'histoire de la transmission de l'héritage. La troisième chose, c'est l'imprimerie, qui commence tôt en Europe, alors qu'elle ne vient chez nous qu'au XIX^{ème} siècle.

Ainsi, trois vecteurs qui permettent à un héritage de se diffuser d'une certaine manière dans une société n'ont pas été développés à temps. Le problème vient de la concomitance du moment où ces éléments-là commencent à émerger chez nous avec l'entrée dans la colonisation et, puisqu'on entrait dans la phase coloniale, il a commencé à y avoir problème et amalgame entre l'appropriation des héritages et la nécessité d'expression des héritages internes, endogènes, présents sur place.

Aujourd'hui à mon sens, nous sommes pris entre deux idéologies. Soit une idéologie conformiste qui veut retrouver l'origine, ou bien qui quelque chose qui ressemble à l'origine, et qui nous présente une sorte de conformisme, religieux ou autre. Ou bien nous avons une sorte de modernisme mimétique. Le problème auquel nous sommes confrontés aujourd'hui est celui de l'appropriation des choses plurielles. Or, c'est là où cette question des héritages pluriels pose problème. L'accès à ces héritages pluriels est déterminé par le discours hégémonique. Je pense que c'est là où le travail d'africanistes, de gens qui travaillent sur la décolonisation du savoir, sur la décolonisation des imaginaires, est fondamental, parce que justement ce qui nous est parvenu est filtré, soit par un arsenal de production du savoir centré en Occident, ou bien par des machines de production du savoir mimétique qui ne sont pas suffisamment autonomes pour produire le savoir sur nous-mêmes à partir de différents héritages pluriels que nous recevons. C'est là où se pose à moi la question de l'héritage dynamique, ou bien de l'appropriation dynamique des héritages pour être plus précis. C'est ça la question qui est pour moi fondamentale.

Je vous raconte une histoire : ma rencontre avec un chercheur péruvien qui me dit qu'entre les XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles - ce sont des réalités archivées et documentées - arrivaient quasiment tous les mois des centaines de Marocains en Amérique du Sud, bien sûr par la voie des Espagnols et des Portugais qui tenaient les comptoirs et les ports. Aujourd'hui, les registres sont au Portugal où sont tenues les archives. Sauf que les structures portugaises de production du savoir ne veulent pas permettre qu'on ait accès à suffisamment de données pour décoloniser le savoir sur ces questions-là. Et c'est là la question des héritages. Donc, que nous raconte ce Monsieur ? C'est que finalement - des historiens sont en train de travailler dessus - trois choses circulaient : les femmes en premier lieu, l'esclavage sexuel, car les Ibériques n'emmenaient pas leurs femmes avec eux en Amérique, alors ils emmenaient souvent des femmes amazighes. Deuxième point, ils ont emmené des artisans parce qu'il y avait à construire les bâtisses coloniales, et même les églises sont faites avec du savoir-faire maghrébin. Troisièmement, le bétail : vous savez aujourd'hui qu'il y a eu circulation et la gastronomie péruvienne ressemble à la gastronomie marocaine...

Une deuxième histoire : celle d'un musicien, Titi Robin, qui travaille beaucoup au Maroc. Il nous raconte aujourd'hui la transmission des sons et des mélodies, et comment il retrouve l'écho de sons et de mélodies d'ici en Inde, au Tadjikistan, et dans d'autres lieux. Pour moi, il n'y a pas que les héritages qui viennent de manière verticale dans un même lieu : il y a aussi des héritages qui sont dans la mobilité et dans le partage. Sauf que ces héritages-là, qui sont souvent Sud-Sud, sont aujourd'hui occultés par les discours hégémoniques hérités. Donc nous avons hérité une manière de lire les héritages culturels qui est verticale et pas suffisamment horizontale. A mon avis, il y a lieu de déconstruire la réception de ces héritages-là.

Le deuxième point sur l'appropriation dynamique des héritages, c'est la place des artistes et des écrivains. Il ne s'agit pas de recevoir des murs comme pour le patrimoine bâti, ou uniquement de recevoir des sons. Nous n'avons pas aujourd'hui suffisamment de traces de nos oralités, celles de la modernité classique ou celles de la modernité tardive dans laquelle nous vivons aujourd'hui.

Cette modernité date de deux décennies et beaucoup de choses s'y font, dont Ahwach, ou d'autres éléments. Comment a-t-on transmis Ahwach ? On a transmis Ahwach, encore une fois par le discours médiatique, comme une chose folklorique dans laquelle il y a le mouvement, la danse, etc. On oublie la joute verbale pourtant très présente dans Ahwach : une joute verbale en lien avec l'actualité. C'est une joute verbale subtile qui, à un moment donné, crée une polémique entre deux poètes, qui se l'approprient et la transforme par le verbe et la magie du verbe. Donc, c'est ce qui fait que Assid et Dabrahim voulaient faire joute verbale sur le Hirak du Rif, il y a quelques mois, à Agadir : on leur a interdit une séance d'Ahwach. C'est là où nous, au théâtre, nous avons essayé de faire quelque chose, il y a déjà huit ans, inspiré de Ahwach, de la question qu'il est possible de faire du théâtre le lieu d'une controverse publique grâce à la joute verbale d'Ahwach, c'est-à-dire à partir de nos traditions locales et de notre héritage réinventés, dans lesquels il y a possibilité de joutes et de polémiques sur scène, qui font le spectacle à un moment donné et créent le débat au cœur de la cité.

Donc, l'appropriation dynamique des héritages, c'est tout le travail fait par des artistes, des écrivains, des acteurs. L'Université a un rôle dans l'appropriation dynamique des héritage, pas uniquement le rôle de les archiver. Il faut décloisonner l'Université et l'ouvrir sur la société et sur les arts. C'est aussi de cette manière qu'on peut travailler sur les héritages culturels, qui ne sont pas uniquement ceux qui viennent de très loin : les héritages culturels sont aussi ceux qui viennent de la colonisation, du Protectorat, qui viennent même après l'Indépendance, de la production littéraire artistique, etc. Tout ça fait partie de nos héritages culturels. Mais la question, c'est la réinvention en sortant du cadre prédéfini, délimité dans lequel on peut produire le nouveau.

Chakib Guessous

Merci Driss. J'ai écouté avec beaucoup d'intérêt et je pense que nous avons eu beaucoup d'interventions intéressantes. Saad, tu as effleuré un sujet sans le développer. Nous avons aujourd'hui un discours hégémonique culturel qui constitue un héritage culturel, le salafisme, puisque le salafisme est tout simplement le retour à ce qui est antérieur. Et l'Afrique n'est pas indépendante de l'universel : l'Afrique fait partie de l'universel. Et donc cet héritage est un héritage que nous recevons. Mais de l'autre côté, nous avons dans les pays du Maghreb un autre héritage culturel bien différent de cet héritage culturel salafiste hégémonique. Comment pouvons-nous faire la part des choses ? Comment intervenir face à ce double héritage culturel ?

Bouazza Benachir

L'intervention de Driss me fait penser à Ibn Khaldoun et puis à un auteur marocain tangérois, Hicham Aïdi, Professeur à l'Université de New York. Ibn Khaldoun dans sa Moqadima théorise le pouvoir. Il a été démontré que les acteurs promoteurs des empires ne représentent que cinq pourcents des populations des espaces dominés. Si on traduit cette statistique au niveau Maghrébin, on parle de cinq pourcents d'acteurs vecteurs de l'islamisation, actuellement ré-islamisation. Ce qui se passe dans cette perspective impériale dominante, c'est qu'il y a création forcée, dictée et imposée d'un imaginaire qui n'est pas l'imaginaire autochtone, mais un imaginaire d'empreint. Donc, il y a une schizophrénie introduite massivement, impérativement, dans l'imaginaire qui reçoit la gouvernementalité, laquelle est généralisée à l'ensemble des identités, aussi bien individuelles que collectives. Encore faut-il évidemment se poser la question des origines et des conditions de possibilité qui ont permis à la raison culturelle de se rationaliser et de devenir une raison politique.

Il y a glissement du spirituel et du mental vers l'instrumentalisation du mental dominé au profit d'un bio-pouvoir qui évidemment gouverne la vie, le corps, le rêve, et bien sûr la cité. Il a besoin de quelque chose, mais pas seulement du culte ou de rites, mais aussi, économiquement, socialement, d'identités fortes, d'identités qui rêvent, d'identités libres et qui libèrent.

Chakib Guessous

Je pose la même question à Zakia.

Zakya Daoud

Moi je dirais que cette culture du ressentiment est extrêmement profonde, parce qu'il y a toujours eu une revendication profonde d'indépendance et d'autonomie qui a toujours été contagieuse. Par exemple, à chaque confrontation avec l'Europe, on trouve que les Maghrébins, au lieu de s'entendre entre eux, ont pris parti pour des chefs romains, et, à chaque fois, se sont fait avoir... Je pense que cette revendication d'autonomie est la première chose. La deuxième est qu'il y a toujours eu des épisodes de violences religieuses ici, dans cette Région. Je pense qu'il faut assumer cela et ensuite reconstruire.

Saad Khiari

Cet Islam d'importation, on savait tous qui était derrière. Mais nos responsables, dans tout le Maghreb, n'avaient pas le courage de désigner le contrebandier, parce que c'est de la contrebande religieuse. Lorsqu'on parle de salafisme, je suis salafiste ! Je ne peux pas renier mon histoire, l'histoire de l'Islam. Sauf que derrière ce mot, ils légitiment une vision à eux de l'Islam. Comme par hasard, ils n'ont pris que les versets qui les arrangent. Ce sont les émigrés aujourd'hui qui importent cette nouvelle islamisation à leur retour au pays, notamment pour les vacances. A cause de la propagande salafiste financée par les Saoudiens en Europe, des quartiers sont carrément rétrogradés au Moyen-âge. Le danger est beaucoup plus grave qu'on le pense.

Chakib Guessous

Merci Saad. Avant de donner la parole à la salle, Driss, peux-tu nous parler de cette contrebande culturelle ?

Driss Ksikès

Je ne me sens pas particulièrement légitime pour en parler. Donc à partir des choses que j'essaie de comprendre à travers mon travail, j'ai deux choses à dire. Sur l'espace public, je remarque que toutes les radios ont aujourd'hui des émissions religieuses, ou quand il y a des émissions de coaching, elles marinent aussi dans un discours avec un référentiel religieux, etc. Moi je ne vais pas accuser l'Arabie Saoudite, je ne vais pas accuser l'autre. Parce que ce qu'on nous a vendu ce que nos élites ont laissé passer, ce que nos gouvernements ont consenti à recevoir : c'est un fait, on peut le documenter. Je rappelle que ça touche exactement les structures de socialisation dont je parlais tout à l'heure : l'école, l'Université, l'imprimerie : regardez tous les livres qui nous arrivent. L'administration religieuse de chez nous, à un moment donné, a créé une sorte de nationalisme religieux qui, en voulant nous protéger, reconstitue une politisation et une instrumentalisation du religieux.

Tout ça favorise un espace public confiné dans lequel cet instrumentalisation du religieux devient un élément du quotidien. Elle est distillée au quotidien par les médias, par des moyens de communication dans l'espace public.

Du coup, certains n'arrivent même plus à penser et à faire des choix par eux-mêmes, parce qu'ils ont besoin de savoir s'ils doivent uniformiser leur manière de faire les rites. Ça c'est l'une des premières remarques et elle est pour moi fondamentale, parce que ça va au delà de l'héritage culturel et ça devient d'une certaine façon du conditionnement. Le deuxième point, c'est que les gens qui se disent modernistes n'ont pas fait suffisamment de travail sur les héritages pluriels de l'Islam pour en tirer un ethos, en tirer une source éthique, et descendre sur le terrain parler le langage des gens et discuter avec eux des choses réelles de leur vie en leur donnant plusieurs possibilités. C'est uniquement la pluralisation des possibilités qui est la chose la plus importante que l'on peut créer. Or, sur ces deux niveaux, nous avons failli.



Chakib Guessous

Merci Driss. Je donne la parole à la salle.

Intervention

On regarde souvent l'héritage comme quelque chose qui est transmis du passé au présent. Je voudrais qu'on regarde l'héritage comme présent-passé, car l'héritage n'est pas quelque chose de transmis mais quelque chose de construit, de produit. Il y a une intention de construire l'héritage et cela correspond à un contexte présent.

Chakib Guessous

Absolument, c'est très intéressant. On va prendre encore quelques questions.

Intervention

On parle d'héritage au Maghreb, alors que l'Islam nous a été imposée, importée, et que ses racines ne se trouvent pas au Maghreb. On parle d'héritage culturel, mais on a beaucoup insisté sur la religion et pas assez sur la philosophie, la médecine, etc.

Intervention

On parle d'héritage culturel d'un pays et je pense que la chose la plus importante pour connaître cet héritage c'est l'éducation. Ici, à l'école, on méconnaît l'histoire.

Et, comme l'a dit le sage Gandhi : «Un peuple qui ne connaît pas son histoire et un peuple sans avenir». La grande carence chez nous est là : c'est l'histoire. Donc il faudrait interpellier nos éducateurs, nos professeurs, parce que il y a des amnésies très graves dans l'histoire racontée à nos enfants et à toute cette jeunesse. Pour ce qui est de l'héritage culturel du Maghreb, nous avons tellement d'héritages communs avec nos voisins - les héritages juif, catholique, carthaginois, volubilis et tellement de choses - que ce serait dommage de se limiter à l'Islam. Et pour revenir au chercheur péruvien dont vous avez parlé, au sujet de ceux qui sont partis en Amérique du Sud, ce sont surtout des Juifs expulsés en 1492 du Portugal et d'Espagne. Ils sont venus à Fès et ont été rejetés puisqu'on voulait les islamiser. Ce sont eux qui sont partis en Amérique latine avec les artisans.

Intervention

J'observe la culture marocaine depuis plusieurs années. J'ai travaillé sur beaucoup d'auteurs marocains et j'ai cherché beaucoup de choses qui m'ont permis de voir les héritages, la culture française bien sûr, la culture du Coran, et c'est à peu près tout. Moi je vois la chose, si vous permettez cette image, un peu comme un grand entonnoir : historiquement on met dedans les héritages punique, romain, grec, andalou, etc. Actuellement, que ressort-il de cet entonnoir ? Un petit filet de culture ; spirituellement, c'est cet Islam bizarre, plein de contraintes et plein de conventions. Du côté matériel de l'entonnoir, je vois la partie qui imite l'Amérique, avec le hot-dog, les jeans, le rap... Est-ce que vous voyez un autre avenir pour nos jeunes à part ces deux tendances, l'une spirituelle, l'Islam, et l'autre matérielle, l'Amérique ?

Intervention

Je suis enseignante. Pour moi, ces thèmes nous renvoient à l'histoire de l'identité. Je rencontre de plus en plus de jeunes qui ont une peur, une psychose, de perdre leur identité. Ça rejoint le discours religieux et ça m'inquiète énormément. Comment «Réinventer l'universel» à l'ère d'Internet ?

Bouazza Benachir

Concernant l'universel, moi je pense qu'il faut le déracialiser, c'est-à-dire le réinventer mais dans une perspective non hégémonique, avec évidemment l'idée d'autonomie telle qu'elle a été abordée par Zakya Daoud.

Saad Khiari

Je suis d'accord avec beaucoup de choses qui ont été dites. J'ai une seule chose à ajouter : il faut être dénié sur cette question des héritages culturels. Il y a une construction politique, mais il y a aussi une responsabilité politique à prendre en compte.

Driss Ksikès

Je suis d'accord avec toi. Autre chose, c'est une construction discursive qui passe par les filtres que sont, je le rappelle, l'école, l'Université, et aujourd'hui je rajoute Internet.

LES JEUNES : REPÈRES ET ATTENTES

Modérateur : Jalil Bennani
Participants : Hind Meddeb, Federica Matta
Espace : Ahmadou Kourouma
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

La personnalité du modérateur, Monsieur Jalil Bennani, a incontestablement orienté les approches et élevé très vite les débats de cette table ronde. Connue pour son intérêt dédié aux «Paroles de réfugiés au Maroc» - titre de l'un de ses livres récents - le psychiatre et psychanalyste s'intéresse également beaucoup à la jeunesse et ses compétences professionnelles l'ont amené logiquement à étudier l'imaginaire des groupes ciblés. L'imaginaire façonne la créativité et le pont s'établit naturellement avec les artistes et les acteurs qui témoignent de l'état des sociétés et de leurs expressions, quelle qu'en soit la forme.

Le dialogue s'est donc établi de façon riche et dense avec l'artiste chilienne Federica Matta, directement impliquée dans les sociétés humaines auprès desquelles et pour lesquelles elle intervient en agissant notamment sur les espaces publics urbains, dont elle modifie la perception, ce qui conduit à de nouvelles façons de se comporter et vivre en ville.

Ces activités créatives contribuent à changer l'imaginaire, lequel à son tour fait évoluer la pensée et les comportements.

Avec Hind Meddeb, l'imaginaire est abordé à partir de la mémoire, qui perdure chez les acteurs de la vie civile et citoyenne même quand les traces visibles des événements forts ont été effacées. Le film documentaire, largement fondé sur les déclarations des acteurs de ces événements - en l'occurrence plusieurs de ce qu'on a appelé «les révolutions arabes» - permet de conserver la juste mesure de ce que furent les faits et les états d'esprit du moment. Ils sont des moments de la vie des sociétés car les faits sont replacés dans leur cadre et dans celui des représentations que s'en sont faites les acteurs lorsqu'ils étaient partie prenante, chacun à son niveau et sa place.



L'artiste restitue une vie aux lieux désertés de leurs rôles historiques. La documentariste restitue une mémoire objective aux représentations mentales de ce qui fut. Les deux influent sur l'imaginaire collectif, notamment celui des générations nouvelles. Imaginaire, mémoire et représentations concernent également la migration, sa perception, son acceptabilité par les sociétés d'accueil. Alors que cette question fait partout l'actualité, l'éclairage donné par l'un des étudiants subsahariens à Oujda sur sa vision de ses conditions de vie et d'accueil rappelle que ces questions ne nous sont pas étrangères. Dans une même société, des personnes peuvent souhaiter migrer et même le réaliser, mais se trouver aussi face à la migration d'un «autre» venu d'ailleurs. Nombre de pays européens ont connu cette double situation. Les «aiguilles» de l'«acupuncture urbaine» que Federica Matta installe dans les espaces collectifs urbains, concourent à cette démarche, comme des piqûres de rappels.

Les interventions de la table ronde

Jalil Bennani

Nous aurons aujourd'hui plusieurs interventions. D'abord, Madame Federica Matta, une artiste qui a travaillé de par le monde à promouvoir l'art et l'importance de la créativité, dans le sillage de grands maîtres. Ses œuvres l'expliquent bien mieux que je ne pourrais le faire. Je vois que des jeunes nous rejoignent, comme quoi il ne faut pas désespérer. C'est peut-être une question de temporalité...

Autre intervenante, Madame Hind Meddeb, qui nous vient de Paris et de plusieurs pays d'ailleurs, car elle a travaillé en Egypte et en Tunisie notamment. Journaliste et documentariste, elle a eu l'excellente idée de filmer ce qui s'est passé pendant les révolutions qui ont marqué ces deux pays. Elle a notamment focalisé son travail sur les jeunes et comment ils ont vécu ces événements. Elle a montré que les jeunes ont beaucoup de ressources et de créativité, notamment par la musique, un art sans frontières qui échappe à la censure. Vous allez voir des extraits de ses documentaires pour comprendre la force de l'art.

Je suis très heureux d'être parmi vous et de modérer cette table ronde, d'autant que je me suis beaucoup intéressé à la question des jeunes. On s'interroge sur l'avenir et sur ces phénomènes que l'on a appelé «révolutions», révoltes ou mouvements. En Tunisie, il y a de l'espoir, les choses bougent. On regarde cela avec intérêt au Maroc ; on aimerait que les choses avancent aussi dans certains domaines. Etre à l'écoute des jeunes, ce n'est pas simplement dire «je vous comprends», mais c'est voir aussi comment eux, ils nous changent, comment ils transforment la société.

Puisque nous sommes avec les jeunes, nous avons aussi parmi nous des représentants des étudiants africains à Oujda à qui je donnerai aussi la parole. Il y a plus de 700 étudiants subsahariens à Oujda. Je souhaite que l'un d'eux nous parle de leur association.

Et puis, comme nous sommes dans une zone frontière et que la migration est au cœur de l'actualité internationale, il est donc important d'avoir leur point de vue subjectif, sincère, spontané, sur ce qu'ils vivent ici... sans détours et sans langue de bois. Sans plus attendre, commençons les débats.

Hind Meddeb

Je voulais d'abord préciser ce qui nous rassemble Federica et moi, même si nous pouvons paraître éloignées ; Federica est chilienne, moi je suis franco-maroco-algéro-tunisienne ; je fais des films, elle peint, dessine et rénove l'espace public. Ce qui nous réunit, c'est vraiment la question des imaginaires. C'est aussi le rapport aux jeunes, qui nous intéresse. Tout à l'heure, Jalil, tu as parlé des révolutions et que cela n'avait pas forcément fonctionné, n'avait pas abouti, au moins sur le plan politique, à ce que l'on espérait. Ce qui compte à mon avis, ce n'est pas la réussite politique de ces révolutions, mais c'est leur impact sur les imaginaires. Il est réel sur les jeunesses du Maroc, de Tunisie, du monde arabe ou du Chili. C'est sur ces questions que l'on va essayer d'avancer et de démontrer que l'imaginaire n'est pas en dehors de la réalité mais, au contraire, qu'il peut avoir un impact sur la réalité. Mieux, il peut avoir le pouvoir de changer les choses. Le changement de la société ne vient pas forcément de la politique : il peut venir d'ailleurs.

Jalil Bennani

La parole est à Federica Matta.

Federica Matta

On va passer des images qui vont défiler et en même temps on va parler d'autre chose. Mais d'abord, je voudrais remercier avec tous mes cœurs, tous mes arbres et tous mes oiseaux, Amina Meddeb, ma sœur dans ce voyage des imaginaires, dans notre quête impossible. Je suis très heureuse d'être ici au Maroc, que je redécouvre après 45 ans. Je suis très inspirée par les dialogues que l'on commence à développer. Je suis aussi ravie d'être ici avec Hind qui, pour moi, met en action tout ce que j'essaie de faire lorsque je dessine dans mon lit. Peut-être qu'il y a parmi vous des artistes ; ils peuvent comprendre ce que je veux dire. Concernant les questions que l'on se pose sur la jeunesse, je pense que la réponse, surtout dans des sociétés complètement bloquées et face à des cauchemars qui se reproduisent à l'infini, c'est de développer en chacun de nous ce qui serait la jeunesse : c'est-à-dire ce courage de voyager à travers des choses qui nous semblent opaques. On peut arriver, en les développant et en communiquant avec elles, à ouvrir des portes et, par conséquent, à réinventer l'universel.

Là, on vient de voir une image qui montre une fresque que j'ai réalisée au Chili qui, rappelons-le, a connu un coup d'Etat militaire sanglant (on a assassiné le Président, tué beaucoup de gens, interné des opposants, etc.). Suite à ce drame, les places étaient devenues désertes et je me suis dit : comment y faire revenir les gens ? Je l'ai fait avec les sculptures : c'est ce que j'appelle « l'acupuncture urbaine ». Face à une situation opaque, à laquelle on n'a pas accès, on plante des « aiguilles » (cela peut être des formes, des couleurs, des mots, etc.) qui permettent de réactiver cette énergie paralysée par la violence. Chacun de nous porte en lui des traumatismes, ce qui fait que l'on traverse la vie avec des écrans, des zones d'ombre auxquelles on n'a pas accès. C'est intéressant parce que, en ce moment, on matérialise ces écrans avec les écrans que l'on regarde. C'est-à-dire qu'on a l'intuition de quelque chose que l'on pourrait faire, mais pas qu'on est happé par le monde invisible des téléphones et des ordinateurs, et que l'on disparaît peu à peu. Face à cette situation qui interpelle sur l'extinction de l'espèce humaine, ce qui n'est pas très grave à l'échelle de l'univers mais, comme on s'est attaché à notre espèce, on a envie que cela continue. Donc, c'est à nous d'inventer une autre manière de participer, d'éveiller, et de nous éveiller en même temps.

Cette autre image, c'est à Fukuoka au Japon, près d'Hiroshima. C'est une situation de violence extrême. Je pense que nous sommes toujours entourés de fantômes, qui proviennent de nos propres traumatismes, de ceux de nos ancêtres, de ceux des pays dans lesquels on vit, etc. C'est intéressant de voir comment on rêve différemment.

Par exemple, cette nuit, ma première au Maroc, j'ai rêvé que j'étais le vent. Cela ne m'était jamais arrivé avant. Je me suis incarnée en vent, ici à Oujda, dans cette zone de conjonction de la montagne et de la mer. C'est intéressant.

Cette autre image a été prise à Saint-Nazaire, en France. C'était lors d'une grande fête et nous avons réalisé la sculpture d'une grande sirène pour rappeler le rôle de Saint-Nazaire dans le commerce triangulaire et l'esclavage, une période occultée par l'histoire de la ville. Personne ne voulait en parler. On a donc mis une sirène. On peut aimer ou ne pas aimer les formes et les couleurs, mais l'essentiel est de participer et de planter quelque chose dans l'espace public, quelque chose qui n'existait pas mais qui va s'inscrire dans l'imaginaire des gens. C'est la force des mots et des images. Quand on sait qu'on est en train de tomber dans le piège d'anciennes idées, comment les remplacer par de nouvelles ? Là, ma technique est d'imaginer que j'allume une bougie au-dessus de ma tête, que je crée de la lumière autour de moi, et cette lumière capte tout ce que vous êtes.

J'espère que vous aussi vous allez capter une part de ce que je suis ; dans cette rencontre, on crée un territoire qui n'existait pas avant. Des espaces dans lesquels on n'a pas peur, pas peur de changer, pas peur de se perdre. C'est très difficile de ne pas avoir peur de ce qui est déjà en train d'advenir et auquel on est en train de participer. Je trouve que c'est très intéressant de se rencontrer. On sent que l'on ouvre déjà des portes. C'est le merveilleux de l'Islam iranien qui dit qu'il y a un haut lieu auquel on a accès, où il y a toutes les idées et toutes les images et qu'il suffit de les attraper. Quand on arrive à capter ces images, invisibles mais visibles pour les yeux du cœur, on peut transformer le monde.

Je suis une grande admiratrice de Hind qui prend dans tout son cœur, son esprit et son intelligence des mouvements des réfugiés. Et je crois que face à cette nouvelle réalité, chacun de nous va devoir quitter ce qui lui est familier à cause des guerres ou simplement par confort intellectuel. Nous changeons à une vitesse à laquelle on n'est pas du tout habitué. Et le fait que l'on ait plus de points de repères, nous devenons le point de repères de l'autre.

On est obligé de se voir, de créer ensemble ce territoire commun à partir duquel on va pouvoir émettre et recevoir des informations qui nous viennent de l'univers, mais aussi de gens qui vivent à dix kilomètres et qui sont dans des situations insupportables. Nous sommes aujourd'hui dans un nouveau système vibratoire de la conscience. Le fait que je sois une femme du monde me réjouit chaque jour. Mon père disait toujours «l'entrée est à la sortie», donc nous sommes en train d'aller vers la sortie, on peut finalement entrer. C'est exaltant !

Quand on parle des jeunes et qu'on dit «les pauvres», c'est comme s'ils étaient déjà en exil. Ce n'est pas le cas. Avec l'âge, je pense qu'on est tous dans cette jeunesse, de cette expérience que nous vivons tous ensemble. Et cela, c'est nouveau. Il n'y a plus de séparation, car nous sommes tous face au désastre. Dans ce désastre, on voit naître des plantes et nous partons à la recherche de nous-mêmes. Et dans ce chemin, nous nous retrouverons tous ensemble pour former une même entité.

Hind Meddeb

Federica, tu as «survolé» l'épisode de la Plaza au Chili et j'aimerais - je pense que le public aussi - que tu expliques plus longuement l'histoire de cette place et pourquoi les gens l'ont déserté. Le coup d'Etat a eu lieu le 11 septembre 1973, mais toi, à quel moment es-tu intervenue et dans quelles conditions ?

Federica Matta

Septembre 1973, c'était une période très difficile en Amérique latine. Dès que trois personnes étaient vues ensemble, on les accusait de fomenter un coup d'Etat. C'était un vrai régime de terreur, on n'avait pas le droit de sortir après 19 heures, pas le droit de porter des couleurs. Au moindre faux pas, on pouvait se retrouver dans les camps et subir les pires tortures. Pendant vingt ans a régné ce général avec ses lunettes noires qui ne voulait pas entendre quoi que ce soit. Et puis tout d'un coup, et surtout démocratiquement, il a été chassé du pouvoir. Un mois après son départ, j'ai vu cette ville complètement déserte. Les gens ne sortaient plus dans les places.

Chacun de nous avait du mal à faire des choses pour lui-même, c'est comme s'il était devenu difficile de se sentir exister. Par contre, on faisait les choses pour les autres et notamment pour les enfants, comme si ces derniers portaient la partie joyeuse et pure de nous-mêmes. Donc, il y avait cette grande place de jeux où est née cette œuvre. Et le jour de l'inauguration, on a vu arriver les gens petit à petit. Ils réapprenaient à occuper l'espace public.

Cette place, elle existe depuis vingt-cinq ans et on vient de la restaurer. Quand on voit un lieu, que l'on sent qu'il y a quelque chose qui pourrait exister et qui n'apparaît pas, on peut se l'approprier.



Jalil Bennani

Cette présence de l'artiste sur la scène publique, elle est tout à fait essentielle. On va dans les interstices, dans les failles de tout système totalitaires. Dans les années 1970, quand le régime était très autoritaire, pour ne pas dire plus, l'artiste Mohamed Kacimi a décidé de se réunir sur une place publique de Rabat avec des jeunes. Et ils ont été nombreux à participer à ce mouvement. Tout dernièrement, à Casablanca, de jeunes artistes se sont installés sur une place pour jouer de la musique. Dès que l'attroupement a été jugé trop important, il a été dispersé. Mais, avec les réseaux sociaux, des voix s'élèvent pour dire qu'il faut laisser l'espace public aux jeunes afin qu'ils s'expriment. Sinon, qu'est-ce qu'il reste ? Il n'y a pas que les mosquées ou que l'école. Federica, ce que tu as fait au Chili peut être transposé partout dans le monde. Ce qui me séduit, c'est que tes œuvres restent dans les endroits où tu les as réalisées.

Federica Matta

Oui, tout à fait. Elles permettent aussi d'ouvrir un dialogue avec les autorités locales et les gens des quartiers. Elles sont comme un lien entre eux. Cela contribue à passer d'un état d'esprit à l'autre. A Bordeaux, en France, je travaille actuellement à une grande fresque sur une place en cours de réaménagement. Le but est de rassembler et de repenser le vivre-ensemble. Cela, c'est complètement d'actualité, comme tout ce qui concerne la migration et les réfugiés. C'est comme si l'art traduisait d'une manière innocente la violence et la colère. Cela devient plus facile pour les autorités de poser les questions. Et surtout d'une autre manière.

Jalil Bennani

L'artiste, quand il est écouté, cela interpelle les autorités. Tu as parlé des réfugiés et de la migration : c'est l'occasion de donner la parole à Hind Meddeb.

Hind Meddeb

On a parlé de réfugiés et de migrants ; je suis en train de faire un travail sur Paris qui est aujourd'hui une ville qui se ferme, une ville où l'on a mis des grillages pour empêcher les gens de s'installer, où la police repousse les étrangers vers la périphérie.

Je pense que l'on doit se débarrasser des mots «migrants» et «réfugiés», car ce sont d'abord des êtres humains comme nous. Ils circulent dans un monde où les marchandises le font librement, mais pas les hommes, qui sont bloqués par des frontières, maltraités, torturés, et qu'on laisse mourir en mer. Les nommer «migrants» ou «réfugiés», c'est une manière de les tenir à distance et de dire qu'ils ne sont pas comme nous. Cela pourrait être nous : tout dépend de notre lieu de naissance. Je dis que, finalement, il n'y a aucune différence entre un Parisien ou quelqu'un qui arrive de Khartoum ou d'ailleurs, tout simplement parce qu'on habite tous la même planète.

Sur cette question des imaginaires, ce que j'ai ressenti de manière très forte dans les films que j'ai tournés, c'est que pour un pays comme l'Égypte, où la révolution a été interrompue avant le retour sous un régime de dictature, je ne considère pas cela comme un échec. Parce que lorsque je suis retournée récemment dans ce pays, même si les gens qui étaient activistes ou les jeunes militants sont en prison, en exil ou décédés, quand on discute avec les gens dans la rue ou dans les taxis, on réalise que le pays n'est plus le même. Il y a un avant et un après la révolution.

Les gens ont compris qu'ils pouvaient être maîtres de leur destin. C'est la fin d'une forme de résignation. Bien que la révolution soit interrompue, elle est partout et dans tous les esprits. J'étais là lors de l'élection de Sissi, qui était seul candidat ; les gens avec qui j'ai discuté n'étaient pas dupes, mais ils imaginaient autre chose pour leur pays. L'imaginaire, on ne peut le mettre en prison. C'est ce que j'essaie de montrer dans les films que je réalise : je rencontre des gens, qui n'ont pas le pouvoir politique ou économique, mais ce sont des gens qui ont une puissance dans la créativité. C'est extraordinaire ce qu'ils arrivent à faire avec très peu de moyens. C'est très précieux et c'est pour cela que je filme pour en garder une trace.



Vous voyez maintenant un court extrait d'un documentaire que j'ai réalisé dans un quartier informel comme il y en a tant au Caire. En clair, c'est un quartier construit sans autorisation sur d'anciennes zones agricoles et c'est un endroit où les gens ont fait eux-mêmes la carte de leur quartier et ont acheminé le tout-à-l'égout. La police n'y va jamais. C'est un quartier qui vit en solidarité, en autogestion, qui est très pauvre, mais où il y a une créativité très riche, dans le domaine architectural, urbain et artistique. Ces gens prouvent que tout est possible. Cela m'a fait beaucoup de bien de les rencontrer entre 2011 et 2013, avant le retour à la dictature. C'était une période où il n'y avait pas de police dans les rues et l'on pouvait faire presque tout ce qu'on voulait. Aujourd'hui, je ne pense pas que je pourrais le faire.

Quand j'ai revu le film, récemment quand il a été projeté à l'Institut du Monde Arabe, j'ai eu comme un choc : j'ai vu une Egypte où l'on pouvait s'exprimer librement, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Alors, je me suis dit que c'était important de garder une trace de ces moments historiques.

Jalil Bennani

Tu dis que tu ne pourrais pas faire ce documentaire aujourd'hui. Est-ce qu'à l'époque où tu tournais, tu n'as pas eu besoin d'autorisation des autorités ?

Hind Meddeb

En fait, je n'avais pas d'autorisation officielle. J'ai commencé à tourner toute seule. J'ai découvert ces jeunes sur Internet. On s'est contacté et tout s'est fait de manière simple. Ils étaient en confiance et j'ai pu tourner le film. Il n'y avait pas des policiers partout comme maintenant, parce que c'était un peu le chaos dans tout le pays.

Jalil Bennani

Ces jeunes savaient-ils que ce n'était pas seulement un film personnel, mais qu'il pouvait être diffusé devant un grand public ?

Hind Meddeb

Oui, ils le savaient parfaitement. D'ailleurs, la première du film a eu lieu en Egypte, au Festival d'Ismaïlia, avant la diffusion dans le reste du monde. Cela a permis aux jeunes musiciens que l'on voit dans le film de se faire connaître, d'aller à l'étranger (Angleterre, Etats-Unis, etc.), de participer à des résidences d'artistes, etc. Tous n'avaient pas de passeport. Ce fut l'occasion pour eux d'élargir leurs horizons. Je les ai rencontrés avant qu'ils ne deviennent très célèbres, dans leur pays mais aussi à l'étranger.

Jalil Bennani

On a parlé des jeunes, des migrants... de toutes ces catégories. La dimension humaine est importante, car nous avons tous la même origine. Africaine, n'est-ce pas ?

Hind Meddeb

Je n'aime pas ce mot «catégorie»...

Jalil Bennani

Peut-être que les catégories sont nécessaires au niveau des institutions ou des décideurs politiques parce que, si nous sommes les mêmes, nous ne vivons pas tous la même chose et n'avons pas tous le même statut.

Hind Meddeb

C'est peut-être de là d'où vient le problème.

Jalil Bennani

Si l'on travaille à faire renaître cette humanité commune, on pourra faire bouger les statuts. Je donne la parole à l'association des étudiants africains subsahariens à Oujda.

Intervention d'un étudiant africain

Le Cercle des Etudiants Africains du Sud Sahara à Oujda, CETASSO, est une association étudiante. Elle regroupe la totalité des étudiants inscrits dans différentes Facultés et Ecoles de l'Université Mohammed Premier d'Oujda.



La volonté première de l'association est de créer des liens entre tous les étudiants au delà des frontières culturelles, religieuses, ethniques et géographiques, afin de les aider dans leurs études et aussi de créer une réelle connivence entre tous les étudiants de la ville d'Oujda et les différentes associations étudiantes. Son champ d'action est vaste, puisqu'il passe de l'organisation de soirées étudiantes, des journées culturelles mettant en valeur les différentes cultures, à la participation au financement des sorties de terrain, ainsi que des journées sportives effectuées tous les ans. L'association compte plus de 750 étudiants issus de 27 pays subsahariens.

Jalil Bennani

Votre situation est donc plus confortable que celle des clandestins ou des réfugiés qui viennent ici pour différentes raisons.

Vous, vous êtes là dans le cadre de vos études, vous avez vos papiers, et malgré cela les gens font encore des différences. J'aimerais que vous nous disiez très sincèrement comment vous vivez votre séjour à Oujda et au Maroc. On parle beaucoup d'hospitalité marocaine mais j'imagine que ce n'est pas simple pour vous au quotidien. Le Maroc, depuis les années 1970, a toujours été ouvert pour les études aux étudiants étrangers africains, donc ils ont toujours eu un statut différent. Il y a d'ailleurs beaucoup d'anecdotes sur les réfugiés qui se faisaient passer pour des étudiants. Ces derniers ont un statut privilégié mais, il faut le reconnaître, il y a des difficultés qui peuvent naître des différences culturelles.

Intervention d'un étudiant africain

Globalement, on ne se plaint pas de notre situation ici au Maroc. Je reconnais que la population n'est pas très accueillante vis-à-vis de nous. Par exemple, le vendredi est le jour du couscous et il réunit la famille et les amis. J'ai des voisins marocains. Je sens l'odeur délicieuse de ce couscous, mais je n'ai jamais été invité à ces moments de partage et de convivialité. Pourtant, cela fait quatre ans que je suis ici.

Jalil Bennani

Je vous remercie pour votre témoignage. La parole est à la salle.

Karim El Haddady

Merci pour votre présence parmi nous aujourd'hui. Ce n'est pas une question, mais une intervention. Je suis étudiant en master de linguistique française, à la Faculté des Lettres d'Oujda. Je suis également auteur de trois ouvrages. Je voudrais intervenir par rapport aux propos des intervenants.

En ce qui concerne la situation des jeunes marocains, arabes ou africains, j'ose dire que nous sommes devenus des esclaves (même ce mot est très péjoratif et lourd de sens) des réseaux sociaux qui nous manipulent. Nous ne sommes plus à la recherche de la culture dans les livres. J'écris souvent sur des sujets qui intéressent les jeunes arabes ou africains. Dans mes trois œuvres, je n'ai pas seulement parlé des sujets universels comme l'amour, l'éducation... ou du couscous, mais j'ai parlé de ce qui peut concerner l'homme en tant qu'être humain. Mon objectif est de sensibiliser et de conscientiser le lecteur.

Jalil Bennani

J'espère que vous pourrez diffuser vos travaux au-delà de cette table ronde. En tout cas, c'est bien que des jeunes comme vous incitent à la lecture.

C'est vrai que les écrans et les réseaux sociaux peuvent tuer la lecture.

Vous êtes jeune et vous porterez mieux que nous cette parole. Je vous invite à vous constituer en association et développer des réseaux. Il y a des choses qui existent en ce sens à Casablanca et Rabat. Il faut créer des ateliers d'écriture et de poésie.

Federica Matta

Notre addiction aux écrans nous montre qu'on est capable de se connecter aux autres. C'est ce côté positif de ce phénomène qu'il faut explorer.

Jean-Paul Cavaliéri, Représentant du HCR au Maroc

Je m'adresse surtout à Hind Meddeb. En tant que représentant du HCR au Maroc, l'adéquation entre citoyen, migrant et réfugié m'interpelle. Un réfugié, en général, fuit la guerre, les persécutions, etc. Le migrant peut choisir de son plein gré de partir. C'est légitime et il n'y a aucun souci avec cela, je suis moi-même petit fils de migrants italiens. Il me semble nécessaire d'avoir une protection particulière pour les réfugiés, parce qu'ils ne peuvent pas repartir chez eux, là où ils sont menacés. C'est ce qu'on appelle la protection internationale et les Etats ne peuvent pas les renvoyer chez eux.

Hind Meddeb

Pourtant, depuis mars 2017, la France a renvoyé vers le Soudan de nombreux réfugiés. Ceux-ci sont mis en prison au retour car quitter le pays sans autorisation est considéré comme un délit. Le droit à l'exil est en train de disparaître. Je connais des personnes qui ont fui un même pays pour les mêmes raisons : les unes ont le droit de rester en France, d'autres non. C'est tout simplement une histoire de quotas. On ne respecte plus le droit d'être réfugié. Ce qui est déplorable avec les pays européens, c'est qu'ils ont construit leur richesse en pillant le reste du monde sans rien en échange. Pour se donner bonne conscience, ils parlent de droit d'asile, mais sans l'appliquer réellement. Quand vous vous présentez en France pour avoir le statut de réfugié, c'est une loterie. En clair, c'est juste une question de chance, pas de droit.

Jean-Paul Cavaliéri

Le droit d'asile rencontre des difficultés dans tous les pays. Il est certain qu'il faut protéger les gens dont la vie est menacée dans leur pays d'origine. Après, il y a de nombreux migrants qui ont quitté leur pays pour diverses raisons et je respecte leur choix, mais qui revendiquent le statut de réfugié.

Hind Meddeb

Il faut faire attention avec le mot «migrant» utilisé dans les médias, car avec ce mot-là on crée une distance, une différence entre les êtres humains. Résultat : ils n'ont pas les mêmes droits. Il y a les citoyens et les autres, et donc des violations des droits de l'Homme dès lors qu'on n'est pas dans la même catégorie. Et cela se passe aussi au cœur de Paris. Je ne dis pas que tout le monde doit être dans la même situation, qu'il faut abandonner les termes de réfugié ou de migrant. Je parle plus de concept philosophique.

Dans l'imaginaire des Occidentaux, des choses sont en train de se passer, que je trouve très graves. Car on ne donne pas la parole à ces migrants, on ne considère pas que ces personnes puissent dire «je». Et généralement, quand il y a des colloques autour de ces questions, on n'invite pas ces réfugiés ou ces migrants à parler. Ce sont toujours des spécialistes qui viennent parler d'eux, pour eux. Cela me pose un problème, donc je questionne l'utilisation de ce terme qui nous fait oublier que ce sont des personnes, des êtres humains.



Jalil Bennani

Le terme existe mais, pour le dépasser, il faut montrer que nous sommes tous des migrants, tous les fruits de la migration. Sans l'exil, il n'y a pas de pensée, pas de partage, pas d'humanité. Même dans son propre pays, on peut être migrant.

Intervention

La grande question pour les jeunes, dans le travail que nous sommes en train de faire avec eux, c'est de savoir comment les rendre acteurs dans cet espace sans tomber dans le jeunisme, ce qui peut provoquer un clash de générations. Au Maroc aujourd'hui, il y a la montée des retraités, comme celle des jeunes. Il y a la question du travail de la mémoire comme le documentaire que l'on a vu sur ces jeunes en Egypte. Dans le cadre de la plateforme non gouvernementale Euromed, nous avons invité des jeunes du pourtour méditerranéen et on a vu qu'il y avait un manque de travail sur la mémoire. Prenons le Maghreb, avec toutes ses spécificités arabes, amazighes, africaines : le travail sur la mémoire est complexe. Là, je reviens à l'acupuncture urbaine évoquée par Federica Matta et je voudrais citer un projet mené avec l'UNICEF, intitulé «L'enfant et la ville». C'était un projet où les jeunes avaient participé au diagnostic. Le problème venait non pas des adultes, mais des structures étatiques, bien que le projet ait été piloté par la Direction Générale des Collectivités Locales. Les jeunes doivent être affranchis et de notre vision adulte égocentrique et du joug des institutions.

Federica Matta

La question (ou la réponse), c'est : comment arriver à développer la créativité ? La nôtre, celle des enfants, des retraités, des responsables de la ville. A partir du constat que cela ne marche pas, qu'on est tous anesthésiés, tous addicts aux écrans, il faut se demander comment arriver à nous reconnecter à notre imaginaire et aux uns et aux autres. On doit arriver à créer des espaces neutres où parents, enfants et grands-parents, peuvent se retrouver et se soigner de leurs différents traumatismes. En créant «ces espaces sacrés», on peut aller mieux et donner une nouvelle image de la ville. Des espaces comme cela donnent lieu à des manifestations artistiques, politiques, à des rencontres inattendues. La nostalgie du modèle, c'est ce qui mine une société.

Intervention

Je suis d'accord avec Hind Meddeb sur l'utilisation du mot «migrant». La Tunisie, dont je suis ressortissante, a accueilli en 2011 plus d'un million de Libyens, sans jamais utiliser le mot «migrant». Malgré ses propres difficultés, la Tunisie les a accueillis, nos médecins sont allés leur porter assistance aux frontières, etc. Ce que je dis, c'est qu'en Europe, il est possible de parler autrement de cette difficile question. En ce qui concerne les jeunes, ce que nous avons vécu en Tunisie est extraordinaire : ils ont investi l'espace public. Ce n'était possible ni du temps de Benali et ni même de Bourguiba. Ils ont investi l'espace public par la musique et lors de différentes manifestations. Ils ont montré que cette jeunesse tunisienne n'était pas différente des autres.

Federica Matta

Il faut mettre en place dans les écoles, les collèges et les lycées des programmes d'auto-éducation artistique afin que les jeunes développent leur créativité.

Jalil Bennani

Nous avons atteint la limite du temps qui nous était imparti. Je sais que nous restons sur notre faim car le débat était passionnant. Merci beaucoup à nos intervenants.

LES NOUVELLES ANDALOUSIES

Modérateur : Moulay Ahmed El Gamoune
Participants : René de Ceccatty, Mohammed Bennis, Antonio Chaves
Espace : Al-Qods
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Moulay Ahmed El Gamoune est Professeur à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda et hispaniste bien connu. Il a ouvert cette table ronde de façon très originale par une intervention d'un écrivain, éditeur et traducteur français natif de Tunis, René de Ceccatty qui démontre ici comment l'Andalousie du Moyen-Age rayonnait en son temps jusqu'en Italie en montrant l'influence de la pensée et de la littérature arabe sur un auteur essentiel, un fondateur de la langue et de la culture transalpine : Durante Alighieri, dit Dante.

Celui-ci est l'auteur du premier poème écrit en Italien et non en Latin comme c'était l'usage : il fit l'objet d'une admiration... universelle ! Né à Florence en Toscane en 1265, il parlait et écrivait en fait un dialecte Toscan qui deviendra l'essentiel de la langue italienne. On lui connaît une grande admiration pour le poète latin Virgile et les exégètes s'accordent à reconnaître parfois chez lui la manière de l'aède grec Homère.

On découvre désormais l'influence des écrits arabes sur sa pensée et sans doute son style, muris en ce treizième siècle qui vit l'effondrement des Almohades (Dante meurt en 1321) et donc l'avancée de la reconquista, qui s'achèvera par la prise du Royaume de Grenade en 1492. Dante fut donc contemporain de moments forts du rayonnement intellectuel andalou.

Mohammed Bennis est lui l'un des grands poètes arabes modernes. Natif de Fès, il a consacré l'essentiel de son œuvre à la poésie et à la langue arabes. Aujourd'hui personnalité de renom international, il revendique avec passion son héritage andalou, un legs qui l'a imprégné aussi fortement qu'il a façonné la culture de sa ville natale.



Le chercheur espagnol Antonio Chaves représente ici la Fondation Trois Cultures de la Méditerranée. Il rappelle la diversité, la richesse et les bénéfices durables, sinon patrimoniaux, des apports andalous dans un très grand nombre de domaines et défend l'idée que l'héritage andalou n'est pas mort, pas même passé, mais au contraire bien vivant, sous nos yeux comme en nous si l'on a le bonheur de baigner dans l'univers méditerranéen.

De fait, la table ronde s'achève sans nostalgie d'autant plus qu'elle célèbre les formes modernes du legs andalou que chacun s'approprie et porte à sa façon pour projeter son avenir à partir de ce passé heureux et grandiose ; y trouver les germes de nouvelles harmonies pour demain est affirmé comme le souhait de tous.

Les interventions de la table ronde

Moulay Ahmed El Gamoune

Cette table ronde rassemble plusieurs intellectuels, venus du Maroc, d'Espagne et de France. Le mot «Andalousie» recouvre tout à la fois un sens géographique et historique. Je souhaite faire un rappel sur le paradigme de l'Andalousie. C'est un thème problématique car nous nous demandons si l'Andalousie fait partie du passé, du présent ou du futur. Est-ce que l'Andalousie est un passé un peu douloureux et une mémoire «blessée», comme le disait Abdelkebir Khatibi, ou bien c'est un modèle que l'on doit choisir pour le présent et pour l'avenir ?

Abdelkebir Khatibi décrit l'Andalousie comme une force qui nous pousse vers la mémoire. C'est une force rétrospective qui nous rend mélancolique. C'est donc un modèle qu'il faut choisir et qu'il faut relire à nouveau, pour trouver toutes les choses qui ont permis l'harmonie de la société andalouse. Une société qui prône la concorde, l'acceptation de l'autre et la pluralité. Et par conséquent, nous avons le droit de parler des Andalousies.

Je vais donner la parole à René de Ceccatty. D'origine tunisienne, il vit aujourd'hui en France. Il est éditeur, romancier, dramaturge et traducteur de l'Italien et du Japonais. Il va nous parler des influences de la «Divine comédie», l'une des plus fameuses - sinon la plus connue - parmi les œuvres de Dante Alighieri, le très célèbre écrivain, penseur, poète et homme politique florentin.

René de Ceccatty

Mon intervention sera un peu décalée par rapport au sujet qui nous réunit aujourd'hui. Bien sûr, il sera question du monde espagnol, mais essentiellement en tant que passeur du monde arabe vers «La divine comédie». Il se trouve que j'ai récemment traduit en Français «La divine comédie» de Dante et de nombreux spécialistes du monde arabe, en particulier de l'Islam, se sont interrogés, depuis le début du XX^{ème} siècle, sur l'importance des lectures des écrivains arabes que Dante aurait pu faire. L'auteur lui-même admet dans différents livres («La divine comédie», «Le Banquet», etc.) sa dette à l'égard de la pensée arabe et d'un certain nombre de philosophes arabes. Évidemment, ceux qu'il cite le plus souvent sont Avicenne et Averroès, en tant que passeurs de la pensée d'Aristote. Ça c'est une première chose : la dette exprimée.

La deuxième chose que j'évoque très rapidement - car bien sûr des livres très longs ont été réalisés sur le sujet - c'est la présence des grands penseurs arabes dans «La divine comédie». Puisqu'ils se retrouvent en enfer, pour certains, il faut voir de quelle manière Dante les a représentés. Avicenne et Averroès sont en réalité dans les limbes puisque Dante réserve une place très particulière pour ceux qui n'ont pas pu connaître la pensée du Christ, pour des raisons géographiques ou pour des raisons chronologiques. Dante se refuse à les condamner, ce qui est très important. Par contre Mahomet est en enfer, mais en tant que Prophète et schismatique. Ainsi, l'auteur prend la position générale de l'église à l'égard du Prophète Mahomet.

Le troisième point est l'objet d'une thèse du grand philosophe islamologue espagnol, Miguel Asin Palacios. Il a cherché dans «La divine comédie» (et dans toutes les œuvres de Dante d'ailleurs) des emprunts aux textes attribués à Mahomet et à «L'épître du pardon». Ce sont trois points différents que je voudrais traiter pour essayer de comprendre comment «La divine comédie» a fait des emprunts et des références à la pensée arabe, à la fois comme pensée spécifiquement musulmane - c'est le point de vue de Palacios - ou comme passeur essentiel de la pensée et de la science antique.

«La divine comédie» est considérée comme une sorte de compendium de la science médiévale du début du XIV^{ème} siècle. Il s'agit de deux rôles différents mais qui sont tous les deux présents dans «La divine comédie». D'autre part, je voudrais voir de quelle manière, en tant que penseur chrétien et complètement distinct de l'Église, Dante pouvait accepter une autre vision du monde, décalée par rapport à la vision catholique. Il s'agit de comprendre aussi comment il intégrait à l'intérieur de son œuvre, aussi bien philosophique que poétique, la présence d'une pensée qui aurait suivi une autre histoire que l'histoire qui est la sienne.

L'histoire florentine est redevable à la fois au christianisme et à l'antiquité. Et on pense - mais tout cela, ce ne sont que des hypothèses - que le maître de Dante, qui s'appelait Brunetto Latini et qui a été à la cour d'Alphonse X, a contribué pour ramener en Italie des œuvres qui avaient été traduites de l'Arabe au Latin, de l'Arabe à l'Espagnol, ou de l'Arabe au Français. On a même retrouvé des manuscrits bretons de «L'épître du pardon». Tous ces points sont différents, mais ils montrent en tous les cas une présence très forte de l'influence arabe, musulmane et persane dans l'œuvre de Dante. Dans «Le Banquet», il cite assez fréquemment Avicenne et Averroès, notamment pour leurs conceptions de l'âme, qui sont en réalité des commentaires de thèses d'Aristote, mais qu'ils ont réinterprétés. Il parle également et assez souvent dans «Le Banquet» d'un autre penseur qui est Al Ghazali. Ce sont des présences qui reviennent fréquemment. Il fait aussi référence, à l'envi, à des astronomes persans. C'est une démarche intelligente, car elle donne encore plus de sens à sa représentation du paradis. Représentation totalement calquée de la connaissance du ciel que les philosophes du Moyen-Age avaient et qui était nécessairement passée par l'astronomie antique, laquelle avait été transmise par les Persans.

Donc, tout cela est absolument indubitable dans la constitution de la structure même de la comédie humaine. Quand Dante parle d'Averroès pour la première fois, c'est dans «La divine comédie» en se demandant - c'est en Italien - «*Che grand commento fo*» c'est-à-dire : «*Qui fit le grand commentaire de l'âme*». Bien entendu, les lecteurs de «La divine comédie» le comprennent tout de suite : c'est le commentaire du *De Anima* d'Aristote. C'est extrêmement important d'autant plus que Dante va retenir une idée fondamentale de l'averroïsme et du monopsychisme qu'il va appliquer. C'est l'idée qu'il y a une seule âme universelle et que les âmes individuelles ne peuvent être considérées que comme des parts de cette âme universelle. Cela va être fondamental parce que c'est ce qui va commander le «*De Monarchia*», l'œuvre que Dante a écrit en latin et qui est son grand traité politique. Par conséquent, la dette à l'égard d'Averroès est extrêmement importante : je parle de dette explicite, c'est-à-dire qu'il la reconnaît lui-même et qu'il cite les philosophes, nommément.

On a souvent souligné que c'est dans le chant 4 de «L'enfer»⁽¹⁾ que Averroès et Avicenne se trouvent. Toutefois, Dante ne les condamne pas. Le chant 4 est entièrement consacré aux grands philosophes et aux héros de l'antiquité. Il y a ces deux personnages, Averroès et Avicenne, qui sont complètement décalés et qui sont dans les limbes. C'est un geste idéologique et politique très fort de la part de Dante. Malgré tout, ils ne peuvent être accueillis ni dans le purgatoire, ni dans le paradis. Ce sera aussi le cas de Virgile qui fait partie de ces grands poètes dont Dante reconnaît le génie, mais qu'il ne peut pas intégrer à l'intérieur de son système.

L'autre problème est de savoir de quelle manière Dante va intégrer Mahomet au moment où il doit parler de lui dans «L'enfer» ? C'est un chant d'une extraordinaire violence, mais il ne faut pas se tromper sur la violence de Dante quand il traite de Mahomet. Il le met dans le chant 28 de «L'enfer» parmi les chiasmiques et les semeurs de discordes. Il décrit les tortures atroces auxquelles le Prophète de l'Islam est soumis.

Il est fendu en deux, il a la tête à l'envers, il exprime une souffrance absolument insupportable au point de choquer Dante qui dit ne pas pouvoir «*décrire la violence des tortures infligées à Mahomet*». Ce dernier, avant de disparaître de la vue de Dante, fait un petit signe à Dolchino, un hérétique italien qui venait de mourir et bénéficiait de la profonde sympathie de Dante. Pourquoi lui a-t-il fait ce signe ? Dolchino s'était dissocié de l'Ordre des Franciscains, dont il avait été membre, et le signe de Mahomet est destiné à le prévenir de ce qui l'attend. Je dis que c'est important parce que cela montre qu'on lit trop souvent «*La divine comédie*» comme si Dante partageait le jugement de Minos. Je rappelle que les personnes qui sont dans l'enfer ne sont pas nécessairement celles qui vont être condamnées, mais celles qui ont été jugées par Minos, qui est un juge païen, un juge antique.

Il ne faut pas oublier que le jugement dernier n'a pas encore eu lieu dans «*La divine comédie*», puisque le jugement dernier a lieu au moment de la fin du monde. Donc ceux qui sont voués à l'enfer sont simplement ceux qui sont condamnés par l'église. Vous le savez peut-être, Dante était extrêmement hostile au pouvoir religieux dominant. Donc ce n'est pas le jugement de Dante lui-même, c'est autre chose. C'est extrêmement important que des penseurs arabes, auxquels philosophiquement il devait tant, soient présents dans «*La divine comédie*».



Le troisième point, c'est le problème qu'a soulevé Miguel Asin Palacios qui a dit que «*La divine comédie*» est inspirée des ouvrages «*Le livre de l'échelle de Mahomet*» et «*L'épître du pardon*» ainsi que de textes de Ibn Arabi. Cela doit être pris en compte avec beaucoup de précautions. Beaucoup de spécialistes la pensée arabe de Dante ont cherché point par point les rencontres qu'il y a entre «*Le livre de l'Echelle*» et «*La divine comédie*». Il y a une idée fondamentale, qui est le voyage chez les morts, c'est-à-dire le voyage nocturne effectué par Mahomet parmi les défunts et qui est décrit dans le «*Le livre de l'échelle*». De ce voyage, Mahomet en est revenu et il est allé à La Mecque. Quand Palacios a comparé «*La divine comédie*» avec «*Le livre de l'Echelle*» ou «*L'épître du pardon*», il a été violemment critiqué, notamment par Louis Massignon. Il ne faut pas, évidemment, lire «*La divine comédie*» comme un livre sacré, car c'est un livre poétique écrit dans un esprit de très grande provocation politique et religieuse.

Dante savait parfaitement qu'il avait pour ennemi le pape Boniface VIII. Les philosophes chrétiens ont aussi réagi très violemment quand on a dit que Dante avait beaucoup puisé dans la pensée arabe, car l'écrivain italien reconnaissait ainsi implicitement la richesse de la pensée arabe. Les grands penseurs arabes, quand ils traduisaient du Grec en Arabe, ne pensaient pas en termes d'islamisation de la pensée grecque. C'était tout simplement une manière de puiser dans la science et de la diffuser. C'est pour cela que quelqu'un comme Brunetto Latini, qui était le professeur de Dante, n'a absolument pas hésité à faire venir des textes qui avaient été traduits de l'Arabe. Il s'agissait de transmettre la connaissance et la vérité, puisque c'était des textes indifféremment scientifiques ou métaphysiques, et Dante puise dans ces textes sans aucune retenue.

Pour conclure et laisser la parole aux autres intervenants, je pense que l'on s'aperçoit qu'il a un point de rencontre entre deux cultures complètement différentes et qui semblent être antagonistes pour des raisons religieuses. Pourtant, il ne faut pas réfléchir en termes de confrontation de croyances. Utiliser la pensée arabe ne signifiait pas soumettre la théologie chrétienne à l'Islam. Voilà, je me suis peut être un peu déconnecté du sujet «Les Nouvelles Andalousies».

Moulay Ahmed El Gamoune

Merci Monsieur René de Ceccatty. Soyez rassuré, vous n'êtes pas déconnecté du sujet de la conférence car vous avez parlé du Moyen-Age et c'est aussi la période faste de l'Andalousie.

Mohammed Bennis

J'aurai aimé parler en Arabe, au Maroc, mais je vais être obligé de parler en Français. Déjà l'utilisation de cette langue dans cette table ronde interpelle sur la possibilité et l'impossibilité de l'Andalousie. Les Marocains, lorsqu'ils parlent de l'Andalousie, c'est toujours, comme l'a dit Abdelkebir Khatibi, avec nostalgie, mélancolie ou comme une catastrophe. Les Marocains ont un rapport particulier avec l'Andalousie. Elle fait partie de leur histoire, de leur culture. L'Andalousie est partout dans notre vie quotidienne et c'est d'autant plus vrai dans mon cas parce que je suis originaire de Fès. Cette ville a hérité de l'Andalousie. Ici aussi à Oujda, l'influence andalouse est très présente, notamment dans la musique gharnâti. C'est vraiment très difficile pour un Marocain de parler des Nouvelles Andalousie. On a utilisé le pluriel. Et en arabe, on a écrit «Asfar Andalous» (Voyages en Andalousie). Déjà la traduction pose problème. Ce qui a orienté ma réflexion.

L'Andalousie représente l'universel si nous devons parler de l'universel. Pourquoi pas ne pas prendre l'Andalousie comme modèle universel pour les Méditerranéens ? Parce que je fais la différence entre les cultures méditerranéenne et asiatique. Nous les Méditerranéens, nous partageons la même culture, c'est une culture qui vit en circulation et qui passe d'un lieu à un autre. Si on prend l'Andalousie dans ce sens il y a, en effet, plusieurs Andalousies. Il y a l'Andalousie des philosophes, l'Andalousie des musiciens, des savoirs, du savoir-faire, etc. Personnellement, j'ai été impliqué grâce à mon premier éditeur italien qui m'avait invité en Italie pour signer mon livre. En discutant avec le public, j'ai parlé de l'Andalousie, comme un territoire historique qui m'est familier. Je me sens à l'aise avec l'Andalousie qui est une part de moi-même. Le soir même, l'éditeur italien m'a demandé s'il était possible de me faire une anthologie de la poésie andalouse. J'ai accepté de manière spontanée et j'ai proposé d'écrire sur l'Andalousie des poètes. Je me suis rendu compte de mon erreur parce que l'Andalousie des poètes, cela n'a rien à voir avec la poésie andalouse.

Personnellement, j'ai beaucoup été «influencé» par Nietzsche, par «L'Antéchrist». Il y a un passage extraordinaire sur l'Andalousie dans lequel il critique avec violence le christianisme qui a détruit la culture andalouse. Il a dit que si l'on devrait mériter quelque chose en tant que penseur et créateur, c'est l'Andalousie. Alors pour contrer cette vision particulière de la culture occidentale qui nous donne ce qu'elle veut de l'Andalousie, à commencer par l'Espagne, j'ai opté pour cette vision critique de l'Andalousie à partir de la reconstruction de l'Andalousie des poètes. J'ai donné la parole à des poètes pour qu'ils me donnent une vision nouvelle. C'est-à-dire que la lecture de la poésie ne se fait pas à partir de la poésie mais à partir d'une idée, que ce soit sur la poésie ou sur l'univers poétique. Et c'est cette critique de Nietzsche qui m'a orienté vers une autre poésie et une autre Andalousie qu'il fallait construire.

Je ne crois pas à la nostalgie, je suis un descendant andalou mais je n'ai rien à voir avec l'histoire. C'est fini, je suis purement marocain. Je ne reviendrai jamais en Espagne. Même les poètes andalous anciens, je ne les lis pas comme des poètes anciens mais comme des poètes d'aujourd'hui. C'est pour cela que j'ai réuni les langues arabes classiques et dialectales, les musulmans et les juifs, les poètes et les poétesses. C'est la première fois que l'on trouve dans une anthologie quatre ou cinq poétesses andalouses. Et j'ai réuni les formes du poème, la pluralité des formes, le poème classique. Pour moi, c'est une forme qui peut donner une idée sur l'Andalousie des poètes. Ce n'est pas une seule Andalousie et c'est vraiment le pluralisme des langues, de la vision et de l'art de vivre. Car cette poésie, c'est la joie. C'est la représentation même de la pensée profonde de Nietzsche et c'est pourquoi je pense que la poésie m'a donné un espace ouvert sur cette Andalousie tolérante. Plus, je dirai que c'est une Andalousie de joie et de danse. Cette poésie me donne l'impression de quelqu'un qui vit dans le temps et hors du temps. Je suis une personne qui vit dans le présent mais je suis ouvert à l'infini, à l'avenir.

Moulay Ahmed El Gamoune

Merci Monsieur Bennis. Nous allons maintenant entendre Monsieur Antonio Chavez. Jeune chercheur en Espagne, il fait partie de la Fondation Trois Cultures de la Méditerranée. Il aime le Maroc et la culture. Je lui cède la parole.

Antonio Chavez

Tout d'abord, je remercie l'Agence de l'Oriental et plus particulièrement son Directeur Général, Mohamed Mbarki, pour l'opportunité qu'il offre à la Fondation Trois cultures de participer au Salon Maghrébin du Livre d'Oujda, et surtout l'occasion de contribuer à la coopération culturelle entre nos deux peuples, qui sont frères.

Je vais parler de l'héritage andalou et morisque au Maghreb comme d'un patrimoine qui transcende. Mon exposé propose un voyage à travers le transfert et la contribution culturels des Andalous et des Morisques d'Afrique du Nord du IX^{ème} au XVIII^{ème} siècle. Cela nous apportera des témoignages matériels et immatériels, l'architecture, l'urbanisme, le mysticisme, la tradition littéraire et musicale, l'artisanat, le patrimoine culinaire, etc. Vraiment, on peut dire que les Andalous et les Morisques sont des protagonistes volontaires ou forcés. Volontaires quand ils ont décidé d'eux-mêmes de s'exiler ; forcés quand ils ont été chassés et contraints à quitter leur pays. Ces divers chemins ont contribué à un brassage scientifique et culturel qui a enrichi les sociétés qui les ont accueillis. Sur ces routes, nous trouvons des enseignants et des émetteurs de doctrines mystiques, ainsi que des symptômes andalous qui ont traversé les siècles dans différentes villes. À Marrakech par exemple, quand on parle des «sebâa-tou rijales» (sept saints), ce sont des gens qui sont d'origine andalouse.

On parle des Kabidja, des Sidi Belabess. A Salé, on trouve un autre centre qui s'appelait Sidi Ben Achir et qui venait de la ville de Jimena, laquelle se trouve à Cadix, au Sud de l'Andalousie. Son nom complet est Ahmed ben Mohammed ben Omar ben Achir et il est mort en 1364. On lui attribuait de guérir les malades mentaux. Son mausolée reçoit encore des fidèles, notamment pendant la fête de l'Aïd El Kebir, pour le Mouloud (procession des cierges). Dans le domaine de l'agriculture, le savoir-faire des Andalous était indéniable. En plus de se fixer au Maroc, les Morisques se sont installés en Tunisie et en Algérie où ils ont introduit de nouvelles cultures agricoles comme le maïs, les pommes de terre, les tomates, les figues et les abricots qu'ils ont importés de la péninsule ibérique. Ils ont aussi contribué à intensifier la culture de l'olivier et de la vigne. Ils apportaient de nouvelles techniques d'irrigation et ont réalisé des travaux d'ingénierie. Dans la tradition, on trouve aussi en Tunisie l'industrie de la «chachiya», un couvre-chef rouge que l'on porte en Andalousie, au Maroc et au Maghreb.

Cet accessoire aujourd'hui très populaire a prospéré grâce aux familles d'origine morisques. En matière gastronomique, de nombreux plats et recettes sont un héritage du patrimoine culinaire andalou, ainsi que des modes de cuisson dont on retrouve la trace aujourd'hui au Maroc et dans tout le Maghreb. Par exemple, la conservation des olives et des citrons, la production laitière et la fabrication de fromages, les merguez, la bissara (purée de fèves), la chebakia, les cornes de gazelles et la halouwa mine fass, etc. Tout cela, ce sont des spécialités héritées du patrimoine andalou.

De la même manière, le patrimoine musical andalou apparaît comme un véritable phénomène transculturel en évolution. Le mot «chaahha» désigne un poème en Arabe à double verset qui a été créé par un poète andalou du IX^{ème} siècle. Il a été exporté vers d'autres terres de l'Islam. Le dernier recueil de chansons andalouses a été transmis à l'auteur compositeur tétouanais et fassi Aberrahim Attadali Rabati, qui a sillonné le pays pour se rendre dans des palais de nobles familles à Rabat, Fès, Salé et Tétouan. Quand les orchestres marocains jouent les accords des variantes de gharnâti et de maâlouf, ils ne font que valoriser l'héritage transmis à travers les siècles grâce aux échanges humains et culturels. Dans l'architecture et l'urbanisme, le legs est aussi immense. C'est particulièrement flagrant pour les villes de Chefchaouen et Tétouan. Cette dernière est d'ailleurs classée au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO. En visitant cette ville, on peut voir dans l'architecture, les quartiers, les rues et les façades, l'empreinte andalouse.

Pour terminer, je voudrais partager une réflexion du professeur espagnol et arabiste Pedro Martini Concalves. Pour lui, le fait que nous parlions de l'Andalousie comme d'une chose qui n'est plus, ne signifie pas qu'elle a cessé d'exister. En tant que réalité historique, géographique, politique, les Andalousies font surface comme une rivière intérieure qui, dans son parcours, révèle des valeurs et des dimensions émotionnelles particulièrement inconscientes et contradictoires. Les connotations sont donc propres à une réalité qui a cessé d'être matérielle et se situe désormais dans l'univers. Cependant, pour le grand historien tétouanais Mohamed Ben Aboud, et compte tenu de la dimension universelle de la culture andalouse, la continuité a été assurée. Je souhaite aussi que cette petite contribution puisse nous permettre de comprendre qu'il ne faut pas oublier notre histoire et notre identité. Il est primordial de préserver ce patrimoine andalou. C'est un patrimoine vif qui palpète dans la ville, dans les chants, dans la musique, dans les familles marocaines, algériennes et tunisiennes.

Moulay Ahmed El Gamoune

Maintenant, nous allons passer directement au débat. Je vous demande de poser des questions concises car nous n'avons plus beaucoup de temps.

Intervention

Je voudrais d'abord remercier ce panel et ses intervenants. Quand, avec mes amis, nous avons entendu les mots «Andalousie» et «Nouvelles andalousies», nous avons été attirés comme des aimants vers cette conférence. D'ailleurs, tous les intervenants l'ont dit... L'Andalousie ne laisse personne indifférent. Je trouve que ce seul mot, ce nom, ravive notre âme poétique. C'est une image qui nourrit l'inconscient. Peut-on vraiment définir l'Andalousie ? C'est une question que je pose à vous tous.

Mohammed Bennis

Comment définir l'Andalousie ? C'est une question qui nous a préoccupé pendant des années. D'où vient ce modèle extraordinaire qui ne se trouve ni au Moyen-Orient, ni au Maroc, mais en Espagne ? Je pense que c'est le modèle de l'Islam qui a donné cet espace de liberté, qui a accueilli tous les possibles de la culture et a créé un véritable art de vivre dans ce petit morceau de paradis. Je m'intéresse beaucoup à l'histoire de l'Espagne, de l'Espagne avant l'Andalousie et après l'Andalousie. Je suis quelqu'un qui voit le monde un peu d'une manière à la fois libre et critique. Est-ce que l'Espagne a vécu un autre moment de grande culture comme cela a été le cas en Andalousie ? Est-ce qu'il y a une seule Espagne ?

Maria Rosa Menocal, grande spécialiste américaine de l'Andalousie, dit il y a 1% d'Arabes parmi la population andalouse. Donc, contrairement à ce que l'on croit, les Arabes ne sont pas venus en envahisseurs : ils ont apporté un art de vivre, une culture, des sciences et des connaissances. Ils ont fait de belles choses, mieux qu'ailleurs certainement. Je dirais que cette culture unique était un exemple de tolérance, que ce soit pour l'Occident ou l'Orient, le Nord ou le Sud. Et heureusement les Andalous sont des Espagnols. Ce sont les chrétiens espagnols qui ont expulsé leurs propres concitoyens, des compatriotes qui n'étaient tout simplement pas chrétiens.

En France, les protestants ont été persécutés et sont partis vers l'Est, le Nord ou l'Europe centrale. C'est le même scénario. Ajoutons que les fanatiques se trouvaient à la fois en Espagne et au Maroc. Par ailleurs, les Almoravides et le Almohades ont transformé les sociétés andalouse et marocaine. Ils ont fait venir des philosophes, des poètes, des médecins ; c'était une sorte de magie qui a vraiment créé un moment unique dans notre histoire et je ne pense pas que l'on peut la revivre dans l'art et dans la poésie. C'est pour cela que je ne crois pas beaucoup à la politique. Je crois seulement à la création, à la poésie et aux arts. C'est notre nouvelle Andalousie.

Antonio Chavez

Pour vous répondre Madame, je pense que ce n'est pas seulement une question du passé : c'est un concept qui transcende le présent et qui se projette dans le futur. Pour moi, l'Andalousie est le paradis de la coexistence. Un paradis ancré dans le passé mais qui est vraiment nécessaire au présent. C'est pour cela qu'à la Fondation Trois Cultures nous revendiquons l'héritage andalou. La coexistence est plus que nécessaire en ce moment. On parle d'Averroès, de Maïmonide, et de tous ceux qui ont fait l'âge d'or des Andalous. Nos traditions, notre gastronomie, notre musique... tout nous vient de l'Andalousie. On ne peut pas renier cela.

Intervention

Merci Messieurs de nous avoir éclairés sur ces Andalousies, chères à tous. Je pense que le thème n'a pas été choisi par hasard. Il y a des convergences universelles. On parle de réinventer l'universel et l'Andalousie reste un eldorado pour la jeunesse maghrébine. Du côté européen, on voit cette migration comme un fléau.

Nous nous sentons andalous, pas parce que nos ancêtres y ont vécu mais parce que ce patrimoine est inscrit dans notre ADN. Ces rencontres se déroulent à Oujda. Dans cette ville, il y a des synagogues et pas de «mellah» : les communautés musulmanes et juives ont cohabité en harmonie. Il y a aussi une église, l'église Saint Louis, qui témoigne de la présence chrétienne. Cette ville est un modèle de tolérance.

Antonio Chavez

Je pense que parler de l'Andalousie c'est parler de la modernité. Il faut utiliser les concepts de «andalou» pour parler de la citoyenneté de la Méditerranée.

Moulay Ahmed El Gamoune

Avant de conclure, je voudrais demander à René de Ceccatty pourquoi le Prophète était-il seul dans les limbes de «La divine comédie» ? Saladin devrait y être aussi puisqu'il était musulman et qu'il a fait les croisades.

René de Ceccatty

Il y a effectivement un Saladin dans «La divine comédie», mais pas celui que vous évoquez. Il y a une chose très étrange dans «La divine comédie» comme d'ailleurs dans toutes les œuvres de Dante, c'est que l'auteur ne précise jamais l'origine des gens dont il parle.

(1) L'œuvre «La divine comédie» est divisée en trois cantiques de 33 chants chacun, auxquels s'ajoute un grand chant inaugural.

LA CRÉATION AMAZIGHE

Modérateur : El Houssain El Moujahid
Participants : Meftaha Ameer, Fatima Agnaou, Nora Lazrek,
Abdallah Boumalek
Espace : Simon Levy
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Cette table ronde éclaire une démarche originale et novatrice visant à réhabiliter une langue et à lui conférer toute sa place en lui donnant un cadre quelque peu normatif et standard tout en prenant en compte sa diversité ; ce que les experts appellent des variations. A son origine, il faut citer notamment la création de l'Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM) et l'installation dans la Constitution de 2011 de l'Amazigh comme langue officielle aux côtés de l'Arabe. Même si la démarche est installée au Maroc, elle prend en compte une réalité culturelle maghrébine qui s'étend en fait jusqu'en Egypte et au Niger notamment. De la sorte, les sources du savoir mis en œuvre sont multiples et procèdent aussi bien de la documentation, y compris à partir de travaux européens, que d'enquêtes de terrain et recherches universitaires anciennes ou récentes. L'aspect «graphie» est, nous dit-on, achevé avec l'adoption de trente-trois caractères. Viennent ensuite la grammaire, la syntaxe, etc.

Mais c'est le lexique, matérialisé par un dictionnaire, qui reste une œuvre en création permanente et fait l'objet désormais de tous les efforts. Les procédés utilisés pour le constituer sont explicités et justifiés ici ; même l'emprunt en fait éventuellement partie lorsque de bonnes raisons le justifient et ce à l'instar de ce que font toutes les langues. Si le principe même de «l'aménagement de la langue» par une institution a pu être contesté en soi, il est rappelé ici qu'il en va de même dans bien des pays et pour bien des langues ; la référence sans doute la plus connue étant le dictionnaire de l'Académie Française.



Le problème évoqué de l'implémentation semble des plus compliqués à résoudre, notamment parce qu'il prendra nécessairement du temps et qu'il nécessite une volonté politique permanente, qui passe par exemple par les programmes scolaires.

Les efforts de l'IRCAM envers les médias et le monde digital devraient accélérer fortement l'appropriation par les jeunes générations ; ceci rentrerait en résonance positive avec des progrès dans l'enseignement. Le constat est que la langue amazighe est désormais suffisamment «outillée» comme disent les spécialistes pour jouer son rôle de langue constitutionnelle du Royaume, même si les travaux se poursuivent.

En témoigne par exemple la disponibilité à la bibliothèque de l'IRCAM de la grammaire amazighe et de dictionnaires de synonymes de l'Amazigh avec l'Arabe et le Français, ainsi que l'édition de manuels scolaires aboutis. La crainte de plusieurs participants concernant la prise en compte des spécificités régionales et sous-régionales est réelle mais se trouve de fait écartée par le caractère consensuel et ouvert de la démarche suivie.

Les interventions de la table ronde

El Houssain El Moujahid

Je vous souhaite la bienvenue. Il n'est pas commode, vous en convenez, d'aborder en peu de temps un ensemble très vaste de questions liées à la didactique de la langue amazighe. A travers cette table ronde, organisée à l'initiative de l'Institut Royal de la Culture Amazighe, nous allons examiner les travaux portant sur les différents aspects du champ linguistique, mais aussi les études menées par le Centre de recherche, en lien avec la normalisation et la standardisation de la langue amazighe. Je rappelle que depuis sa création, il y a dix-sept ans, l'Institut a le mérite d'avoir mis en place un ambitieux programme portant sur l'étude de la langue amazighe (lexique, orthographe et grammaire, syntaxe, écriture et lecture, enseignement et apprentissage...). Beaucoup de travail a été fait par les équipes de recherche, notamment le Centre d'aménagement linguistique.

L'institution œuvre, comme vous le savez sans doute, à la promotion, au développement, à la rénovation et à la modernisation de la langue et de la culture amazighes, mais aussi à son intégration dans différents domaines : littérature, enseignement, médias et technologies numériques... En parallèle, le Centre de recherches mène des études sur les différentes disciplines connexes à la didactique de la langue et de la culture amazighes pour gagner en cohérence et donner davantage de profondeur à l'identité didactique amazighe - sociologie, pédagogie, anthropologie, histoire et traduction - en s'appuyant aussi sur l'édition et la diffusion d'objets d'enseignement dans une perspective appropriée. Pour débiter le débat et nous attaquer aux différents aspects de ce vaste chantier, nous avons avec nous d'éminents chercheurs, que je vous présente :

- Madame Meftaha Ameer, Professeure de l'enseignement supérieur, a effectué toutes ses recherches sur la langue amazighe, notamment le lexique et la phonétique, et dirige aujourd'hui l'équipe de recherche ; elle nous parlera de la langue, de sa standardisation et aussi de tout ce qui a été produit et édité par le Centre d'aménagement linguistique ;

- Abdallah Boumalek, universitaire, a exercé plusieurs années à la Faculté des Lettres de l'Université Mohammed 1er d'Oujda, au Département de Français, en tant que linguiste et il est aujourd'hui coordinateur de l'Unité de recherches de grammaire ; il présentera un exposé sur la problématique du lexique et de la terminologie ;

- Madame Nora Lazrak, linguiste, va éclairer le côté pédagogique et le processus d'intégration de la langue amazighe, avec tous ses aspects syntaxiques, sémantiques, lexicographiques, et surtout son implémentation dans le système éducatif ;

- Madame Agnaou, enseignante à l'Ecole Normale Supérieure, a des publications dans le domaine de la pédagogie et la didactique de la langue ; elle accompagne depuis longtemps l'enseignement de la langue amazighe.

Il y a d'abord la problématique de la création. Une langue ne vivra que par la création littéraire, l'utilisation rhétorique et stylistique et aussi la création artistique, la tradition orale... Quelles sont les perspectives de la création innovante et quel avenir pour la jeunesse ? Ecoutons Madame Meftaha Ameer.

Meftaha Ameer

Je voudrais partager avec vous quelques réflexions autour de la réhabilitation de l'Amazigh. Je parlerai de l'approche et de la méthodologie, pour terminer par les défis, qui sont nombreux.

Je voudrais commencer cette contribution en reprenant une question formulée dans l'argumentaire de cette deuxième édition du Salon Maghrébin du Livre : les identités fortement revendiquées du Maghreb disposent-elles des moyens de leur développement indépendant ? Cette interrogation interpelle directement les chercheurs autour de cette table ronde dédiée à la langue amazighe, car nous savons que la langue joue le rôle de miroir ou d'emblème identitaire. On peut donc reformuler l'interrogation : les langues au Maghreb sont-elles en mesure de se développer de façon autonome ? Indéniablement, l'Amazigh est une réalité maghrébine, une dimension essentielle de l'être maghrébin. Le paysage sociolinguistique du Maroc, on le sait très bien, se caractérise par la présence de plusieurs codes linguistiques : je ne reviens pas là-dessus, faute de temps, et la littérature est abondante à ce sujet. Nous avons donc les langues nationales, l'Arabe avec ses variétés, l'Amazigh avec ses variétés, et puis les langues étrangères (le Français, première langue étrangère, l'Espagnol et aussi l'Anglais depuis quelques temps).



Dans ce panorama, ce marché linguistique, l'Amazigh est historiquement la langue autochtone des pays du Maghreb et c'est la langue véhiculaire des Amazighs. Mais, quand on parle de l'Amazigh, il s'agit en réalité de plusieurs variétés. L'Amazigh se caractérise par une grande extension géographique. Ce serait réducteur de dire que c'est juste un fait maghrébin, parce que l'Amazigh s'étend de la Méditerranée jusqu'à Siwa - une oasis au Sud de l'Égypte - puis, de la Méditerranée jusqu'au Niger et de l'Atlantique jusqu'au Nil. Les grandes communautés amazighes se trouvent, bien entendu, au Maroc, en Algérie, et dans la diaspora aussi. Toutefois, cette grande extension géographique, par manque de contacts entre ses composantes, est restée enclavée et des variations ont résulté de ce manque de contacts. C'est une langue caractérisée surtout par l'oralité. On peut dire que c'est la même langue à quelques différences près, qui n'empêche pas de s'entendre. Ceci étant, le Maroc connaît un tournant depuis quelques années, surtout après le discours d'Ajdir en 2001 - dont nous célébrons le dix-septième anniversaire - qui a donné le coup d'envoi à la mise sur pied de l'Institut Royal de la Culture Amazighe, plus connu sous le sigle IRCAM. C'est ainsi que la langue amazighe s'est institutionnalisée.

La Constitution de 2011 lui a accordé le statut de langue officielle du Royaume du Maroc. Tout à l'heure, j'ai parlé de diversité, mais l'unité de la langue amazighe a été suffisamment démontrée. Aujourd'hui, le passage de l'expression traditionnelle, à caractère oral, à l'écrit et l'intégration dans le système éducatif marocain ont rendu indispensable l'intervention sur la langue pour l'aménager. Je ne vais pas m'attarder sur les détails d'ordre technique. Quand je dis «aménagement», cela signifie standardisation et normalisation. Il a donc fallu agir sur la langue à deux niveaux : d'abord, l'aménagement du statut, qui concerne justement le rang qu'occupe cette langue par rapport aux langues avec lesquelles elle coexiste sur le même marché linguistique, ensuite, une intervention cette fois sur le corpus de la langue, c'est-à-dire sur ses structures, qui sont justement caractérisées par une grande variation.

Je voudrais préciser une chose : on dit souvent que l'IRCAM est dédié à l'aménagement de la langue. Or, ce n'est qu'un aspect parmi tant d'autres des missions de l'IRCAM. Sur les sept Centres de l'IRCAM, un seul s'occupe de l'aménagement linguistique et de la réhabilitation de l'Amazigh dans toutes ses dimensions. Il s'agit d'aménager le corpus de la langue ; d'introduire la langue amazighe dans le système éducatif ; de permettre à l'Amazigh d'intégrer le domaine des médias et des technologies numériques ; de collecter et classer les textes littéraires ; de mener des recherches dans le domaine de l'histoire et de l'anthropologie, etc. Il faut aussi préciser que l'aménagement linguistique n'est pas une fin en soi.

Il y a parfois certaines incompréhensions autour de l'aménagement linguistique ; pas plus tard qu'hier, on a entendu dire que l'aménagement linguistique n'est pas toujours bien accueilli par la communauté linguistique. Ceci est valable pour toutes les langues du monde. En général, l'aménagement linguistique est vu comme une intervention sur la langue, une sorte de dirigisme, et donc parfois les gens sont un peu inquiets ; ils ont l'impression qu'ils vont perdre leur langue maternelle, qu'on va leur imposer une langue nouvelle dans laquelle ils ne vont pas se retrouver. Cet aspect, qui relève du domaine sociolinguistique, doit être pris en considération pour avoir l'adhésion du locuteur. En tout cas, l'aménagement linguistique est une affaire d'institutions : c'est le cas, par exemple, pour l'Office québécois de la langue française, ou encore de la Délégation générale à la langue française. Derrière ces institutions, il y a des femmes et des hommes qui travaillent dans un cadre théorique, méthodologique bien précis. Comment va-t-on intervenir sur la langue ? Que va-t-on aménager ?

Par exemple, avec l'introduction de l'Amazigh dans le système éducatif, la question cruciale est de savoir quel Amazigh enseigner ? Sur ce point, ma collègue parlera plus en détail tout à l'heure. Il y a aussi cette question : en vertu de quel principe peut-on écarter une variante linguistique et en ériger une autre en standard ? C'est une possibilité : lorsqu'on a plusieurs variantes, on va choisir l'une (au détriment des autres) et on va décider d'en faire la variante standard. Cette manière de procéder conduit inévitablement à une situation de conflit qu'il faut absolument éviter, parce que c'est le procédé le moins démocratique. Je précise tout de suite que ce n'est du tout le modèle que nous avons appliqué. L'approche préconisée par l'IRCAM, qui prend en compte l'unité de la langue mais aussi sa diversité, est la suivante : procéder à une standardisation de la langue à partir de ses différentes variétés régionales. Cela permettra de parvenir, en quelque sorte, à une synthèse de traits phonétiques : phonologiques, morphologiques et, plus encore, lexicaux, provenant de plusieurs variétés géographiques ou sociales. C'est un processus très long.

Pour le moment, on ne peut parler de langue standard : elle n'existe pas.

On ne peut ignorer les processus, aussi complexes, de passage à l'écriture et le rôle des variétés littéraires dans la détermination du choix d'une langue standard.

C'est un travail qui s'inscrit dans le très long terme. Je crois qu'on a tout un travail de vulgarisation à faire à ce niveau ; c'est-à-dire sensibiliser les gens au fait qu'il s'agit d'un processus, que cela demande du temps, qu'il faut des générations pour arriver à une langue standard, une langue suffisamment étendue dans ses fonctions et suffisamment outillée, grammatisée et stabilisée, pour mériter vraiment ce qualificatif. C'est donc une démarche progressive étalée dans le temps, qui autorise de distinguer ce qui est faisable à court, moyen et long termes.

C'est une démarche souple et flexible qui demandera que des réajustements soient apportés de temps en temps. C'est pour vous dire que l'IRCAM a opté pour un modèle convergent et intégratif, dans la mesure où aucune variété n'est exclue. On prend, au contraire, toutes les variétés comme étant une richesse et on essaie au fur et à mesure d'aller vers une langue commune.

Pour faire simple, je dirais que c'est un modèle compositionnel, privilégiant l'optique polynôme (c'est le cas en Corse où existent des variétés de la langue qui coexistent dans une ambiance de tolérance dans la mesure où aucune variété ne domine les autres). L'application de ce modèle aboutit à une norme, mais c'est une norme plurielle, ce n'est pas une norme unique, ce n'est pas une norme prescriptive. Donc, on ne va pas dire «koul wa la takoul» ; bien au contraire, «on peut dire ça, mais il y a ça et ça et ça». Il y a donc un gros travail didactique à faire à ce niveau.

Pour l'heure, la «graphie» est un chantier terminé ; il reste celui du lexique et terminologie, et le dernier concerne la morphosyntaxe. On sait très bien que la composante essentielle des langues, c'est la composante morphosyntaxique ; c'est elle qui présente vraiment le dénominateur commun de toutes les variétés. En revanche, le lexical recouvre plusieurs variations, mais ce n'est pas non plus une caractéristique propre à l'Amazigh : c'est le cas pour plusieurs langues.

Donc, la première chose que nous avons réalisée, c'est la codification de la graphie. C'est un chantier commencé en 2002-2003. Aujourd'hui, l'utilisateur dispose d'un système graphique stable et des règles d'orthographe précises. C'est une étape très importante pour réussir ce passage à l'écrit. L'alphabet contient trente-trois graphèmes. Nous avons observé plusieurs critères pour des principes de base pour la graphie. C'est une graphie à tendance phonologique, c'est-à-dire que tout ce qui est prononcé n'est pas consigné à l'écrit. On sait très bien que les langues ne s'écrivent pas comme elles se prononcent. Il y a toujours une distanciation entre ce qui est écrit et ce qui est prononcé. Par exemple, on peut citer la variation dans une région pour le mot sol, terre : je peux dire akal, ailleurs je peux dire achal, et dans une autre région j'aurais akhal, etc.

Au niveau graphique, on devait avoir une graphie stable, mais au niveau de la prononciation chacun est libre de prononcer comme il l'entend et comme il a l'habitude de le faire. La stabilisation viendra après, avec le temps. C'est donc une graphie à tendance phonologique. Le système obéit à des critères de l'univocité du signe, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un graphème pour un son, donc on n'a pas le problème du Français, par exemple pour le f qui peut s'écrire aussi en ph.

Chaque graphème a toujours la même forme, quelle que soit sa place : je n'ai pas le problème de l'Arabe : par exemple, si je prends le ع, la forme change au début, au milieu ou à la fin du mot attaché ou détaché, etc.

Quant au lexique, c'est un chantier où il y a beaucoup de variations. Ces variations lexicales sont un trésor pour l'enrichissement du lexique : elles sont considérées comme des synonymes ou comme des para-synonymes.

On a, par ailleurs, le cas de ce qu'on appelle la terminologie lacunaire, c'est-à-dire quand je n'ai pas de terme correspondant au concept que je cherche.

C'est à ce moment seulement qu'on procède à la créativité lexicale. Bien entendu, celle-ci ne se fait pas au hasard. Nous partons toujours de la racine attestée dans la langue et il faut que le mot forgé soit la création de base selon les règles de morphogenèse de la langue. Bien entendu, dans l'aménagement du lexique se pose la question, par exemple, de l'emprunt. Quelle est la réaction par rapport à l'emprunt ? Quel traitement réserver à l'emprunt ? Nous avons opté pour la démarche suivante : l'emprunt est un enrichissement lexical auquel il faut mettre des balises.

Néanmoins, on considère l'emprunt comme un signe de vitalité des langues, sauf si cet emprunt dépasse les limites du raisonnable et qu'il risque de supplanter les mots natifs. A ce moment-là, il faut arrêter l'emprunt, ne serait-ce qu'en donnant des doublons ; après, c'est l'usage qui tranchera : l'usage est un paramètre sociolinguistique déterminant. Au niveau morphosyntaxique, comme je le disais tout à l'heure, il n'y a pas beaucoup de divergences. Notre travail consiste surtout à approcher, préparer, sérier les faits, etc.

Je suis tentée de dire que les défis sont nombreux, en dépit du saut qualitatif observé en matière d'aménagement linguistique, depuis que celui-ci est pris en charge par des institutions au Maroc et en Algérie, en collaboration avec les Universités. Toutefois, malgré le cumul documentaire - on met à contribution les travaux universitaires sur l'Amazigh - il y a encore des zones qui ne sont pas étudiées. Il nous faut investir davantage : investiguer encore plus, développer et étendre la recherche fondamentale sur des variétés de l'Amazigh qui sont peu ou pas du tout étudiées.

L'IRCAM fait de la recherche-action et se fait assister par des chercheurs-collaborateurs externes. La demande en matière de terminologie va crescendo depuis que la langue est constitutionnalisée. En la matière, l'IRCAM tend à se doter d'une stratégie globale qui repositionne les priorités. Autrement dit, passer d'une terminologie de principe à une terminologie fonctionnelle.

Il y a un point que je voudrais souligner : à l'extérieur du Maroc, on nous reproche d'entreprendre un projet d'aménagement intra-muros, c'est-à-dire que notre projet prend une allure typiquement marocaine ; moi je réponds que nous travaillons sur la base de tous les documents répertoriés, toutes les sources lexicographiques de toutes les variétés sont mises à contribution. On travaille avec le Dictionnaire de Foucault sur les Touaregs, celui de Dallet sur les Kabyles, ou encore celui de Delheure sur les Mozabites, etc. Parce que d'un point de vue pragmatique, les frontières de l'Amazigh ne correspondent pas aux frontières des Etats. Je pense qu'on va pouvoir entreprendre notre marche progressive vers les autres variétés.

Pour le dernier mot - je ne veux pas terminer sur une note pessimiste - je dirais que nous sommes, depuis que la langue est constitutionnalisée en 2011, en attente d'une législation adéquate (lois, règlements...). Malheureusement, à ce niveau, il n'y a pas d'avancée significative depuis 2011. Bien au contraire, depuis que l'Amazigh a sa place dans la Constitution au côté de l'Arabe comme langue officielle, on constate des régressions, particulièrement au niveau de l'enseignement. L'émergence de la langue et la culture amazighes doit s'appuyer, à mon avis, sur une réelle volonté politique et l'intervention de l'Etat pour des mesures administratives et juridiques.

El Houssain El Moujahid

Merci beaucoup Madame Ameur pour cette intervention vraiment très riche. Elle met en perspective l'évolution de l'aménagement de la langue, ainsi que le processus, le mode opératoire et les défis qui attendent ce grand projet sociétal.

Je donne la parole à Abdallah Boumalek, qui va focaliser sur un aspect, à savoir la morphosyntaxe et la grammaire de manière générale.

Abdallah Boumalek

Je vais tenter dans cette intervention d'explicitier l'un des aspects abordés par Madame Ameer dans sa présentation, qui a situé le cadre général dans lequel s'inscrivent les trois communications d'aujourd'hui. J'essaierai de parler du rôle que peut avoir l'outillage des langues pour leur promotion et leur développement. Aujourd'hui, c'est un lieu commun de dire que la promotion d'une langue n'a rien d'un processus linéaire, spontané. Faire émerger une langue locale et la sortir de l'oralité et de la marginalité passe d'abord par son outillage, sans qu'évidemment celui-ci soit le seul garant de la pérennité. La prise de conscience des promoteurs langagiers est à l'origine d'un vaste processus de production d'ouvrages (dictionnaires, grammaires, supports didactiques, etc.) qui laisse apparaître une croissance importante des travaux de description métalinguistique des langues d'une façon générale.



Partant des données de la langue amazighe, voyons la voie empruntée par les promoteurs de cette langue pour lui garantir des conditions favorables à son développement et sa préservation. René Balibar et Sylvain Auroux, tous deux linguistes, désignent cette opération - qui consiste à outiller les langues naturelles d'une façon générale et à les doter d'instruments métalinguistiques - par le terme de «grammatisation». Par ce mot, on doit entendre le processus qui conduit à décrire et outiller la langue sur la base de deux technologies, qui sont aujourd'hui les piliers du savoir métalinguistique : la grammaire et le dictionnaire d'une façon générale. On peut donc affirmer que la grammatisation de la langue amazighe a commencé avec les premiers travaux des auteurs de l'époque coloniale. Ainsi, on peut parler selon la terminologie de Sylvain Auroux («La révolution technologique de la grammatisation ; introduction à l'histoire des sciences du langage») d'une exo-grammatisation, parce que les auteurs du transfert de technologie grammaticale et lexicographique ne sont tout simplement pas des locuteurs natifs de la langue vers laquelle il y a eu ce transfert.

En effet, on ne connaît pas de grammairiens ou linguistes amazighs dont l'Amazigh était la langue maternelle, du moins jusqu'aux années 1960-1970. Pourquoi ? Parce que tout simplement, les connaissances linguistiques des Amazighs n'étaient pas fixées par l'écriture.

Il s'ensuit que la production de ces outils a été réalisée à partir de la traduction grammaticale occidentale, selon des intérêts et pour des raisons politiques et historiques que l'on connaît. Le second point porte sur l'Amazigh, de l'exo-grammatisation à l'endo-grammatisation. L'objectif principal de toute opération de grammatisation est la description, la fixation d'une langue donnée.

Pour l'Amazigh, les premières tentatives de grammatisation n'ambitionnaient aucunement la description de l'Amazigh, mais tout simplement d'un certain nombre de variétés linguistiques. Les auteurs s'intéressaient plus à des zones dialectales précises. Mais, grâce au cumul des travaux de ces auteurs de la deuxième moitié du XI-X^{ème} siècle et même de la deuxième moitié du XVIII^{ème}, on a pu disposer d'une masse importante de corpus, de textes transcrits en caractère latin, de grammaires, quoi que très influencés par la tradition grammaticale française, de lexique et de glossaire. Deux périodes sont à distinguer - Madame Ameur en a parlé tout à l'heure - lorsque l'on évoque l'endo-grammatisation de l'Amazigh : une période où cette opération est prise en charge par des individus ou groupes de militants, puis, à partir des années 2000, cette opération se fait dans un cadre institutionnel.

Je reviens brièvement sur la question de la graphie. Sachez simplement que la codification graphique est au centre de l'aménagement linguistique et de grammatisation pour toutes les langues, pas uniquement pour l'Amazigh. Pour toutes les langues, le premier chantier a toujours été d'élaborer un système graphique. Cela a été fait sur la base d'études, d'analyses linguistiques, phonétiques, phonologiques et morphologiques. Pourquoi ? Parce que le premier objectif des promoteurs dans toute opération d'outillage d'une langue, est d'opérer le plus tôt possible le passage à l'écrit. Selon Cadi Kaddour, le passage à l'écrit, qui n'implique pas la mise à mort de l'oralité - source d'identité - peut fournir aux sujets sociaux issus de la culture orale un meilleur moyen d'affirmation de soi, vu que l'écrit jouit d'une authenticité et d'une valorisation. Une valorisation plus grande qu'à l'oral, en raison des possibilités non seulement de contrôle qu'elle offre, mais aussi de spécialisations scientifiques. Ce n'est donc pas le fruit du hasard si tous les efforts ont été d'abord concentrés et focalisés sur la graphie.

Le deuxième chantier après la graphie, c'est la confection d'un dictionnaire - ceci n'est pas non plus exclusif à l'Amazigh, mais valable pour les autres langues : l'histoire des langues nous l'enseigne. La confection d'un dictionnaire est absolument indispensable dans toute entreprise d'aménagement du corpus. Le dictionnaire représente la première étape d'une série d'actions à mener en vue de la mise à niveau de la langue. Il s'agit donc d'une tâche prioritaire, afin de grouper les unités de lexique d'une langue, de préserver la mémoire lexicale de la communauté linguistique. Pour une langue de tradition orale, comme l'Amazigh, le dictionnaire représente le moyen le plus approprié pour répertorier les unités constitutives de son lexique et les sauvegarder en l'absence d'une littérature écrite abondante ; donc l'accès au corpus lexical ne peut être envisagé en dehors d'un dictionnaire. Conscients de l'importance de cet outil, l'IRCAM s'est engagé, depuis sa création, à coordonner la production de supports lexicographiques, qui peuvent être des dictionnaires, ou des lexiques spécifiques sectoriels. Ma collègue Nora Lazrek en parlera tout à l'heure.

Le troisième axe concerne la grammaire. Mettre au point la grammaire d'une langue n'est pas chose aisée. Toute langue, qu'elle soit écrite ou orale, dispose d'une grammaire. Elle est explicite (langue écrite) ou simplement implicite (langue orale).

Il n'existe pas de langue sans grammaire. Lorsqu'on parle de grammaire dans une situation d'aménagement linguistique, on parle surtout d'une grammaire explicite ; elle explicite les règles qui sous-tendent l'usage et le fonctionnement de la langue.

Là aussi, l'histoire des langues est intéressante. Une langue sans grammaire explicite a de fortes chances de figurer parmi les langues en situation précaire. Avoir une grammaire reconnue, qui enregistre les formes, les structures et les règles de la langue, recommandant éventuellement certains usages et conseillant d'autres, ne peut que contribuer à l'essor de la langue. Pour l'Amazigh, je rappelle tout simplement que la confection et l'élaboration d'une grammaire ne date pas d'aujourd'hui. La toute première grammaire rédigée a été publiée en 1844 et a été composée en 1790 par Venture de Paradis. Après, d'autres grammaires ont porté sur différentes variétés. Au niveau de l'IRCAM, l'originalité du travail réalisé, c'est l'élaboration d'une grammaire qui couvre l'ensemble des variétés de l'Amazigh marocain.



El Houssain El Moujahid

Merci Ssi Abdallah d'avoir développé cet aspect. J'ai bien apprécié ces termes «exo-grammatisation» et «endo-grammatisation» et leur évolution. La parole est à Madame Nora Lazrek, qui va faire sa présentation en Arabe.

Nora Lazrek

Ma présentation est axée sur la terminologie amazighe. Chacun sait que la terminologie a un rôle essentiel pour toutes les langues. Il est sûr que la terminologie ne date pas d'aujourd'hui. Elle change d'une langue à l'autre et change aussi selon ses objectifs. La terminologie qui a pour but de «mesurer» la langue - à l'instar des normes ISO, AFNOR - n'est pas la même que celle qui a pour but de traduire. Elle n'est pas non plus celle qui vise à développer une langue dans le cadre d'une politique. L'Amazigh fait évidemment partie de ces langues. La terminologie est un moyen efficace pour le développement, la mise en œuvre et la promotion de cette langue, à condition qu'elle soit utile, fonctionnelle, et s'adapte aux changements et aux nouveautés, en se dotant de néologismes adaptés à l'expression des réalités modernes. La modernisation de l'Amazigh ne date pas d'aujourd'hui. Elle est apparue à la fin du siècle dernier dans les territoires kabyles, avec Mouloud Mammeri, qui a produit, entre autres publications, «Tajerrumt n'Tmazight» et «Amawal Tamazight», des précis de grammaire amazighe, ouvrages d'une importance capitale pour la terminologie amazighe.

La terminologie avec Mouloud Mammeri est un moment fondateur. Tout ce qui a été produit par la suite s'est basé sur «Tajerrumt». D'autres dictionnaires ont été créés sur la linguistique, la géographie, les mathématiques et les chercheurs ou les militants ont tenté de trouver des synonymes ou des significations en Amazigh. Cette période a été donc marquée par le précieux travail de ces militants et chercheurs qui voulaient à tout prix développer et promouvoir la langue amazighe.

Cette terminologie amazighe allait connaître une évolution notable après la mise en place d'institutions comme l'IRCAM. Grâce à ces institutions, le travail spontané, militant et individuel pouvait céder la place à un travail organisé et institutionnel, en s'appuyant sur des groupes de recherches pour combler les vides, mais surtout pour enrichir les dictionnaires de la langue amazighe. Ce travail répond, sans aucun doute, à des attentes sociales. Il s'inscrit dans le cadre des changements que connaît la situation de la langue amazighe. Il était donc essentiel de hiérarchiser ces besoins socio-culturels et de les structurer en fonction des aspirations et des souhaits exprimés dans les différents secteurs d'activités. Le premier point par lequel il fallait commencer est l'enseignement. L'IRCAM a eu le mérite d'élaborer le dictionnaire de la langue amazighe, ouvrage qui contient des mots en relation avec l'école, la scolarisation, la maison, l'enfant. En plus du dictionnaire scolaire et de l'ouvrage de grammaire, il existe des dictionnaires des synonymes «Français-Amazigh» et «Arabe-Amazigh». Ces ouvrages sont accessibles et disponibles à la bibliothèque de l'Institut.

Un autre point primordial : les médias et les technologies numériques. Après la création de la chaîne amazighe, un certain nombre de termes et un lexique étaient nécessaires pour ce domaine. C'est pour cela que l'IRCAM a créé un dictionnaire spécialisé dans les médias, encore une fois en «Français-Amazigh», «Arabe-Amazigh» et «Anglais-Amazigh». Un dictionnaire pour l'audiovisuel a également été créé.

Après l'institutionnalisation de la langue amazighe, le souci de la terminologie va s'accroître parce que la langue amazighe devient une langue officielle avec la langue arabe. Cela signifie qu'elle doit jouer des rôles qui, auparavant, étaient réservés à l'Arabe et au Français. Il fallait donc créer des dictionnaires spécialisés, en premier lieu dans l'administration, des dictionnaires qui ne contiennent pas uniquement des mots, mais aussi des expressions, des appellations d'administrations, de Ministères et d'organisations. L'attention sera portée, par la suite, sur d'autres domaines comme celui du droit (dont l'ouvrage sera publié dans les jours à venir), celui de la santé, etc. Donc, nous avons réalisé un grand progrès dans certains domaines, tandis que d'autres font partie d'un plan d'action futur.

A côté de ce travail systématique, un travail moins systématique a aussi lieu depuis la création de l'Institut, qui reçoit de nombreuses demandes internes et externes. En effet, l'Institut répond quotidiennement aux demandes de recherche de correspondances en amazighe.

L'IRCAM réunit six fonctions : la recherche, la standardisation, la publication, l'implantation, l'évaluation et ensuite la mise à jour. Nous maîtrisons parfaitement les trois premières fonctions. En ce qui concerne la fonction d'implantation, d'autres facteurs, qui ne sont pas toujours liés à ce qui est sociolinguistique, influencent le choix des termes dans le dictionnaire. Cela implique la nécessité d'adopter des textes réglementaires et de trouver les canaux capables d'implanter ces termes, l'école et les médias en particulier.

El Houssain El Moujahid

Madame Lazrek a développé des idées notamment en ce qui concerne la standardisation de la langue, le travail sur le lexique et la terminologie.

Elle a aussi exposé de manière claire et succincte les différents chantiers de l'IRCAM dans le domaine de la lexicographie et de la terminologie. C'est une étape très importante pour l'intégration de la langue amazighe dans les différents domaines et son implémentation dans l'enseignement. L'Amazigh à l'école est un enjeu majeur que Madame Fatima Agnaou va tenter d'éclairer.

Fatima Agnaou

La confection des programmes scolaires nécessite de traiter plusieurs questions-clés. Quoi enseigner ? Comment l'enseigner ?

Avec quelles ressources pédagogiques et quelles ressources humaines ?

Des questions-clés auxquelles les concepteurs d'un programme scolaire doivent répondre. Pour être synthétique, je vais focaliser mon exposé sur la première question : quoi enseigner ? Je ne parle pas en termes de compétences à développer chez les apprenants, mais et surtout : quel Amazigh enseigner ? De quel Amazigh s'agit-il ? Ma collègue Meftaha Ameur a donné une partie de la réponse. Il s'agit, en effet, d'une didactique qui vise l'enseignement d'une langue respectueuse des variantes de l'Amazigh. Une didactique qui prône l'approche polynômique, compositionnelle, graduelle et intégrative des différentes variantes. Concrètement, comment est-ce que cela se fait ? Il ya deux procédés.



Le premier est l'unification à partir du commun et la création à partir de l'existant. Comment ? On a vu avec Meftaha une graphie Tifinagh standard normalisée, respectant les mêmes règles d'orthographe. Il y a aussi l'utilisation du lexique de base commun, comme : aghroum ; anzar ; afous ; adar, etc. Il y a aussi l'établissement du vocabulaire perdu ou remplacé par les emprunts. A l'école, on essaie de remplacer ce vocabulaire par un vocabulaire qui existait ; par exemple : tiflout ou taghbourt pour l'bab... Il y a en outre le procédé d'extension du vocabulaire spécifique à certains domaines ou vocabulaire pédagogique. Par exemple, nous avons dans la variante du Nord le terme tassout (pour préparer la terre avant de la cultiver) et là, on utilise ce terme pour désigner la mise en situation, ou encore la règle taghda, qui est utilisée dans le domaine de l'agriculture et qu'on utilise dans le vocabulaire scolaire. Il y a aussi l'utilisation des mêmes formes. Meftaha a parlé de ça : ce n'est pas de la création. Parfois, on dérive des mots, par exemple, d'un verbe qui existe pour dire almat de l'extrait du verbe elmet ou tasefat pour dire la gomme, on a déjà le verbe sfet, etc. Donc ce n'est pas vraiment de la création, c'est plutôt de la dérivation.

L'emploi d'un vocabulaire pédagogique commun, par exemple pour les activités pédagogiques, parce que les élèves apprennent la lecture, l'expression, la grammaire, la conjugaison comme dans toutes les langues. Pour les noms des activités, nous avons tighri, amyawa, awrad, tanfoust... Tous ces termes et consignes pédagogiques existent dans la langue amazighe vivante.

Il y a aussi l'utilisation de quelques fonctions communicatives titularisées dernièrement, notamment dans le secteur associatif, comme : azoul, pour saluer ou prendre congé, tifaouine, utilisé dans la langue courante... C'est ce procédé d'unification que les apprenants de l'Amazigh utilisent à travers tous les cycles d'apprentissage.

Le deuxième procédé est l'enrichissement de la variante régionale. Il se fait à travers la synonymie à partir de l'installation du vocabulaire (par exemple, on met l'apprenant dans une situation où il va apprendre à utiliser la synonymie, des synonymes de différentes régions), l'apprenant apprend tous ces termes et ça rentre dans l'enrichissement de sa variante locale ou régionale. Il y a aussi ce processus d'enrichissement par le développement de certaines fonctions communicatives (par exemple, pour exprimer ses sentiments envers l'amour de sa patrie). Comme on peut le constater, à l'école on n'enseigne pas un Amazigh de laboratoire, mais un Amazigh vivant, enrichi de ses propres variantes. Comment s'articule cette démarche ? Il y a trois paliers :

- le palier de base où les élèves sont exposés à la variante locale ou régionale. Ils apprennent la variante régionale ou locale, selon le premier procédé dont j'ai parlé, qui est l'unification ;

- le palier intermédiaire où les élèves apprennent toujours dans leurs langues régionales ou maternelles, ou la langue de l'environnement quand il s'agit des non amazighophones, et là, ils sont exposés à ce que je viens de dire, l'enrichissement, la synonymie, donc ils apprennent via des activités de vocabulaire ou de grammaire aussi, ou d'expressions orales, à utiliser la synonymie ou les expressions équivalentes ;

- le dernier palier, où l'Amazigh est enseigné en tant que langue enrichie par ses géolectes et développée en vue de préparer les utilisateurs à une fluidité et une perméabilité inter-dialectale et à performer surtout, à performer dans des situations de communication à un large spectre, parce qu'il ne s'agit plus d'une langue maternelle, mais d'une langue nationale et officielle, donc partout où l'élève marocain se déplace, il sera capable d'interagir et de communiquer

La réussite de cette approche et de sa cohérence aux niveaux horizontal et vertical exige une formation très solide des enseignants et aussi le recrutement pour assurer la continuité de cet enseignement à tous ses paliers et ses cycles d'enseignement.

El Houssain El Moujahid

La question est d'une grande actualité. Il s'agit de la langue amazighe, sa standardisation et sa normalisation : comment, par quelles méthodes, quels outils, pour qui, par qui, les démarches, les modèles d'implémentation, les domaines d'implémentation, l'Ecole notamment... Il y a la grammaire, le lexique, la terminologie et aussi les manuels... Toute l'équipe de l'Institut s'active au quotidien pour réussir ce challenge. La parole est à l'assistance. Je remercie mes collègues qui ont pris part à cette table ronde. Nous sommes à votre disposition pour répondre à vos questions.

Intervention

C'est un réel plaisir de vous entendre parler du dictionnaire amazigh, de la grammaire, de la lexicologie et de la standardisation. Vous avez parlé des variantes, des régions, par exemple Tachelhit ; vous avez donné des exemples sur les couleurs, des mots en Amazigh qui ont pris une forme arabe, par exemple sfer.

Pour pérenniser, vous donnez le mot et vous donnez aussi son équivalent ou synonyme. Est-ce le cas pour toutes les Régions du Maroc ? Le travail que vous faites concerne-t-il l'Amazigh d'une Région-type, choisie, ou est-ce qu'il est généralisé aux autres variantes régionales, comme celle du Rif par exemple ?

Monsieur Fzazi

Une impression me traverse l'esprit sans la soumettre vraiment au filtre du raisonnement. Faisons une petite rétrospective. L'IRCAM a le mérite d'avoir initié et mené, non sans succès, de nombreux projets en vue de réhabiliter l'Amazigh. Mais, visiblement, les résultats sur le terrain - à l'école surtout - s'avèrent mitigés... Pourriez-vous nous dire comment vous évaluez aujourd'hui la situation et le degré d'appropriation de la langue amazighe par les populations concernées ? Y a-t-il une étude sérieuse en termes d'analyse du bilan de ses dix dernières années d'activité. J'ai une question aussi à Madame Agnaou sur le cas du tarifit, qui illustre la complexité de l'opération d'aménagement de l'Amazigh car, à l'intérieur même de cette région du Rif, il y a - disons - des «sous-variétés» et, entre elles, il y a de sérieux problèmes, beaucoup de différences. Comment procéder, et quelles solutions envisagez-vous pour le Rif ?

Meftaha Ameur

Vous posez une question redoutable : celle de l'implémentation. Il y a quelques années, on se demandait : la langue est-elle outillée, ou encore est-elle habilitée à jouer le rôle d'une langue officielle aux côtés de l'Arabe ? Maintenant, il y a des dictionnaires, il y a des grammaires, du lexique, il ya beaucoup de publications. Aujourd'hui, à l'IRCAM, le mot d'ordre est l'implémentation. Mais, auparavant, il faudra que l'autorité de cette institution soit reconnue. C'est un point de faiblesse qui pose problème. En France par exemple, les commissions de terminologie sont rattachées directement à la Primature et les décisions sont prises par Décret. Ce ne sont pas des individus ou des groupes d'individus qui vont s'engager à mener l'opération d'implémentation : cela passe par l'Académie Française. Il faudrait que les Marocains comprennent qu'il y a une institution qui s'occupe de ça et qu'il faut s'approprier ses publications, les manuels de terminologie, les guides de l'enseignant, etc. Lorsqu'on parle de stabilisation d'une langue - standardisation-normalisation-implémentation - cela exige beaucoup de temps et de travail. Ce sont des chantiers de long cours. Je crois qu'au niveau de l'école, on va amener l'enfant à s'approprier un système.

Fatima Agnaou

Y a-t-il un dictionnaire des synonymes ? Oui. Ces mêmes synonymes existent aussi dans les guides de l'enseignant, dans le manuel scolaire. Il y a un lexique scolaire aussi où l'élève trouve les synonymes comme dans le dictionnaire de la langue amazighe. Dans les manuels scolaires, on enrichit tout cela avec les synonymes ou en comblant le vide dans certaines variantes. Pour la standardisation du géolecte ou de la variante, nous avons commencé par cela parce que dans l'équipe nous avons des locuteurs qui représentent les différents parlers. Il y a aussi toute la recherche que fait le Centre d'aménagement linguistique à travers la documentation, mais aussi des locuteurs natifs, par exemple au Sud. L'apprenant est aussi une source importante. Parfois, dans les cours d'Amazigh, l'élève apporte beaucoup à l'enseignant.

El Houssain El Moujahid

Merci d'avoir suivi cette table ronde. Le débat sur la standardisation de l'Amazigh et son implémentation est attendu avec beaucoup d'intérêt.

DIASPORAS, LES NOUVELLES IDENTITÉS AFRICAINES

Modérateur : Yahia Abou El Farah
Participants : Manthia Diawara, Bouazza Benachir, Fodé Sylla,
Abdelfettah Ezzine, Jean-Louis Guigou
Espace : Leïla Alaoui
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Spécialiste des études africaines, le modérateur Yahia Abou El Farah a travaillé sur les dynamiques à l'œuvre en Afrique. Il rappelle les termes de l'enjeu, économiques et humains, la profondeur historique des mouvements migratoires et l'objectif de mettre en place une sorte de new deal gagnant-gagnant entre l'Afrique et l'Europe.

Le Professeur Jean-Louis Guigou présente une vision du monde qui n'est plus basée sur les rapports Est-Ouest, mais sur une dynamique Nord-Sud. Il valorise les «quartiers d'orange» constitués entre les deux Amériques avec leurs complémentarités culturelles et économiques et l'axe asiatique reliant les deux économies dominantes – Japon et Chine – avec d'autres pays de la Région, jusqu'à l'Australie et la Nouvelle Zélande.

Dans cette logique, il prône un axe allant du Nord de l'Europe à l'Afrique du Sud, s'appuyant notamment sur le «compactage des chaînes de valeur».

L'orateur promeut de nouveaux acteurs : les femmes et les jeunes des diasporas de la nouvelle génération. Il compte sur eux pour transformer les relations Nord-Sud.

Ambassadeur itinérant du Sénégal, Fodé Sylla rappelle les liens bien vivants avec l'Europe, mais souligne que bien des mémoires ne sont pas apurées avec les anciennes puissances coloniales. Sur la migration ou l'identité, Monsieur Sylla estime que les solutions viendront des Africains eux-mêmes.



Manthia Diawara, écrivain et Professeur de littérature, vit aux Etats-Unis. Il confronte la vision de l'axe Afrique-Méditerranée-Europe à la réalité des intellectuels africains partis aux USA. Le contrepoint d'autres diasporas, noirs ou juifs américains par exemple, relativise la notion de diaspora, qui lui apparaît comme le creuset des identités multiples, loin de la vision européenne du monde. L'écrivain et Professeur Bouazza Benachir rappelle l'histoire des diasporas dans le réel et la pensée européenne. Le Professeur et sociologue Abdelfettah Ezzine y trouve des raisons de penser que l'Afrique doit être un clé de la mondialisation et non le partenaire privilégié de l'Europe ou de la Chine. L'interculturalité lui paraît d'ailleurs la meilleure chose à enseigner pour favoriser cela. Des participants insistent sur les métissages et sur la réalité désormais multiple des identités.

Les interventions de la table ronde

Yahia Abou El Farah

Je vous souhaite la bienvenue. Tout le monde reconnaît l'importance des diasporas africaines dans les sociétés contemporaines. Elles sont, sans doute, un vecteur de progrès et de transformations sociales positives, tant pour les pays d'origine que pour les pays d'accueil, quelles que soient leurs origines et leurs époques. Sans ignorer les processus qui les fondent et les transforment, tout n'est pas rose pour cette communauté africaine qui vit encore les affres de la complexité des liens avec les pays d'accueil. Elle compte quelque neuf millions de personnes réparties dans toute l'Europe, dont trois millions et demi rien qu'en France. La double culture dont elles jouissent marque leurs appartenances identitaires multiples, européennes et africaines, et sont, pour ainsi dire, un réel atout pour relier les deux continents.

Aujourd'hui, pour de multiples raisons, l'Europe cherche à établir avec l'Afrique de nouvelles relations économiques, politiques et culturelles. Nombre d'interrogations se posent. Comment repenser les accords économiques et mettre en place un new deal gagnant-gagnant pour les deux continents ? Quelle offre propose l'Europe à l'Afrique pour passer à la coproduction industrielle et créer de la valeur et des emplois ? Comment construire un axe Afrique-Méditerranée-Europe pour éviter l'hégémonie chinoise ? Pour en discuter, plusieurs spécialistes sont invités à nourrir notre réflexion. Nous allons démarrer ce débat avec le Professeur Jean-Louis Guigou, Président fondateur de l'IPEMED (Institut de prospective économique du monde méditerranéen), qui a organisé récemment à Paris un grand Forum des diasporas africaines. Je lui cède la parole.

Jean-Louis Guigou

Je vais exposer trois idées. Première idée : je voudrais vous persuader d'une vision du monde qui s'enrichit tous les jours. Il y a quelques années, c'était une hypothèse. Maintenant, cette vision se construit et surtout elle a été reprise par les hommes politiques européens et par une partie des Africains ; Sa Majesté le Roi du Maroc n'utilise pas les mêmes mots, mais il a la même vision. Quelle est-elle ? Voyez la carte du monde. Longtemps, il y a eu le conflit Est-Ouest, communisme contre capitalisme, Russes contre Américains. Dès la chute du mur de Berlin, un groupe d'économistes auquel j'adhère a dit : c'était l'Est contre l'Ouest, maintenant ça va être le Nord contre le Sud. Le 25 mars 2007, j'écris, un article dans Le Monde titré «Quartiers d'orange» ; je n'avais pas d'autres mots, ou alors «Tranches de melon».

C'est de cette vision dont je voudrais vous parler, qui va de plus en plus occuper nos hommes politiques et nous tous. Vous voyez le monde : l'Amérique du Nord travaille avec l'Amérique du Sud ; Trump ou pas Trump, ce n'est pas le sujet. L'Amérique du Nord est le premier investisseur et le premier client en Amérique du Sud. Ils tournent sur cinq fuseaux horaires et regardent les mêmes télévisions. On appelle cela une économie méridienne ou un quartier d'orange. Un deuxième marché très fort : c'est le bloc Japon-Chine-Dragons et Tigres. Il descend maintenant jusqu'à l'Australie et la Nouvelle-Zélande : dix-mille kilomètres de long, trois-mille kilomètres de large. Elle tourne à la même heure, avec la puissance de la Chine explicitée dans l'ouvrage de Fathallah Oualalou «La Chine et nous... Répondre au second dépassement». La puissance de la Chine, ce n'est pas tout à fait la Chine : elle est organisée autour d'elle. Donc, une tranche de melon qui va du Japon à l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Le troisième quartier d'orange, c'est Europe-Méditerranée-Afrique.

Si nous considérons les 500 millions d'Européens, les 500 millions de Méditerranéens, les 1,5 ou 2 milliards d'Africains, cette grande région, qui part des pays scandinaves et descend jusqu'à l'Afrique du Sud, peut devenir en 20, 30 ou 40 ans la plus grande puissance du monde devant la Chine et l'Amérique. Un jour, le Président Sarkozy m'a dit : «*Pourquoi êtes-vous optimiste sur ce quartier d'orange ?*». J'ai répondu en substance : pour une raison simple, parce que le capital est déjà à l'œuvre. L'intérêt des patrons, des chefs d'entreprises, c'est ce que les économistes appellent le compactage des chaînes de valeur : elles ont été disloquées ou fractionnées dans le monde entier et, depuis la crise de 2008, il y a contraction des chaînes de valeur. Michelin avait cinquante établissements : il n'en a plus que vingt. Hugo Boss avait quatorze établissements : ils n'en a plus que trois. C'est la proximité, pour produire de la qualité. Les Allemands étalent les chaînes de valeur en Europe centrale, mais sur trois ou quatre mille kilomètres, pas plus. Voilà donc cette vision Europe-Méditerranée-Afrique.

Un jour, je discute avec des amis africains et nous convenons que nous avons la même vision, on tourne à la même heure, on regarde les mêmes télévisions ; on se connaît, on se déteste ou on s'apprécie, mais on a les mêmes fonds culturels par rapport aux Chinois. Confucius est différent ; les Américains sont des cow-boys. Les Africains me demandent pourquoi appeler cette région Europe-Méditerranée-Afrique, avec toujours l'Europe en premier, qui est décadente, vieillissante, et l'Afrique en dernier. Alors, si on inverse la verticale, ce sera Afrique-Méditerranée-Europe et l'acronyme devient AMÉ. Je dis ça au Président Macron : il a dit «*On y va*». L'intérêt des chefs d'entreprises, est de travailler en complémentarité entre l'Europe vieillissante et l'Afrique jeune et dynamique, et de ne pas aller chercher en Amérique ou en Asie : c'est trop loin. C'est une chaîne de valeur. L'Afrique est en train de devenir le Mexique de l'Europe.

Deuxième chose : les nouveaux acteurs. Ce ne sont pas les diplomates, ni les Ministères. Ce qui construit cette relation, c'est la société civile, dans laquelle il y a des catégories. Deux nous intéressent : les femmes et les jeunes des diasporas. Je suis heureux de voir en France, en Europe, des diasporas africaines, maghrébines : 3,5 millions en France, près de 9 millions en Europe. Plus des trois quarts de la diaspora africaine veulent travailler en faveur de leur pays d'origine, de la terre de leurs pères et de leurs cousins. Les trois quarts ne veulent pas travailler pour l'Europe, mais pour l'Europe et l'Afrique. Ce qui m'a frappé avec les trois mille personnes du Forum, c'est une fracture générationnelle dans les diasporas africaines et maghrébines. Leurs revendications étaient simples : pourquoi il n'y avait pas de Préfet d'origine marocaine, sénégalaise, de Côte d'Ivoire ? Pourquoi il n'y a pas d'égalité ?

Il n'y a pas de hauts fonctionnaires d'origine africaine. Il n'y a que des blancs. Ce sont des revendications légitimes, mais négatives. On a une nouvelle génération de diaspora. Elle est branchée, informatisée, décomplexée et innovante. Elle est en train de transformer la relation entre le Nord et le Sud. Dernière idée : les relations entre pays d'Europe et d'Afrique sont très proches, alors ils doivent connecter leurs réseaux bancaires, leurs Universités. Le Japon, la Chine, les pays asiatiques sont très proches. Nous, à cause de la colonisation, à cause de beaucoup de choses, on est assez loin, mais on se rapproche. Les relations entre l'Europe et l'Afrique sont réglées par ce qu'on appelle «l'accord de Cotonou» entre l'Union Européenne et les Etats d'Afrique, Caraïbes et Pacifique (ACP). Conclu pour vingt ans, cet accord signé dans la capitale économique du Bénin est révisé tous les cinq ans.

Entre l'Europe et l'Afrique, il ne faut plus réfléchir en termes de commerce, de droits des femmes, de libre-échange. Tout cela c'est du passé. Le maître-mot est la redistribution de l'appareil de production.

Les Africains l'ont dit clairement à François Hollande dans une réunion avec une délégation de chefs d'entreprises : ils ne veulent plus que les Européens exportent leurs produits en Afrique, leurs produits fabriqués par des immigrés maghrébins. Pour vendre des voitures, des médicaments, des process, il faut venir en Afrique, pour produire ici, car si on ne crée pas des emplois pour les Africains, ils vont monter, c'est très clair. Je termine avec cet exemple, une situation un peu ridicule pour nous Européens : on parle toujours de chocolat suisse, de chocolat belge, mais c'est toujours un chocolat africain ! Il faut prendre le chocolat en Afrique, le produire en Afrique et faire en sorte que de nouveaux rapports d'égalité et d'intérêts partagés soient établis.



Yahia Abou El Farah

Merci Professeur Jean-Louis Guigou pour votre présentation d'une nouvelle vision du monde axée sur ce que vous appelez la verticale Europe-Méditerranée-Afrique reliant une Europe vieillissante et une Afrique jeune et dynamique. Vous avez évoqué le rôle important de nouveaux acteurs : la société civile et les jeunes des diasporas, tout en soulignant la nécessaire redistribution de l'appareil de production.

Intervention

L'idée du compactage de la valeur est intéressante. Elle amorce une dynamique. Vous-driez-vous préciser ? Parlez-nous un peu de la chaîne de valeur.

Jean-Louis Guigou

Au moment de la globalisation, le prix du pétrole était bas et les chefs d'entreprises, notamment dans la construction automobile, avaient trente ou quarante métiers : les moteurs, l'électricité, les carrosseries, les roues... Ils ont eu un malin plaisir à fractionner, saucissonner les chaînes de valeur jusqu'aux parties infimes. Au Vietnam, on faisait faire les ressorts pour les coussins, en Turquie, autre chose, en Argentine autre chose encore. Tout était disloqué. Maintenant, il y a les coûts de transport, les mouvements monétaires... Il faut surtout contrôler la qualité. Les Allemands, qui passent pour les maîtres, y tiennent. 95% des intrants d'une Porsche, par exemple, ne sont pas fabriqués en Allemagne, mais en Pologne, en Tchéquie, en Hongrie. Je demande aux Allemands pourquoi ? Ils disent : pour contrôler la qualité, car nos ingénieurs peuvent aller en Pologne visiter les usines, mais, si on fait venir les produits du Vietnam, on ne peut contrôler ce qu'ils font. Donc, pour produire de la qualité ils font ce qu'ils appellent le compactage des chaînes de valeur.

Ce qui est formidable, c'est que les Allemands, après avoir investi dans les pays de l'Est, commencent à descendre au Maghreb. Ils n'investissent pas très loin : de très grandes entreprises d'équipementiers automobiles sont en Tunisie : c'est deux mille kilomètres. Voilà le compactage des chaînes de valeur. Airbus est aussi un très beau compactage des chaînes de valeur : des carlingues viennent de Hambourg, les moteurs Jaguar d'Écosse, l'électricité d'Espagne et l'assemblage se fait à Toulouse. Mais Toulouse-Écosse, c'est mille cinq cent kilomètres, Toulouse-Allemagne aussi, Toulouse-Espagne, c'est mille kilomètres : donc, on assure le contrôle de la qualité. Il ne viendrait jamais à l'esprit des patrons d'Airbus d'aller fabriquer leurs moteurs en Chine ou en Amérique du Sud. On préfère des espaces pas très éloignés.

Je tiens pour sûr que le Maghreb - Algérie, Tunisie, Maroc - est en train de rentrer dans cette grande mouvance de l'industrie européenne, où le Roi du Maroc joue très fort. Il dit d'accord, mais je ne suis pas le voisin de la France, de l'Europe, je suis le pivot entre l'Europe et l'Afrique. Pour ceux qui veulent descendre en Afrique, ils le feront via le hub Maroc. Et vous allez voir l'Égypte en termes de prospective. Sur 10, 15 ou 20 ans, les découvertes de gaz en Égypte, dans la Méditerranée, font que les réserves sont plus importantes que celles du Qatar. Cela promet une industrialisation énorme.

Intervention

Quel sera vraiment la position de l'Afrique dans cette dynamique Nord-Sud, notamment avec ces évolutions des relations avec l'Europe, sachant que l'Afrique aujourd'hui est le théâtre d'une compétition très forte sur ses ressources et ses marchés par des puissances aussi bien traditionnelles que nouvelles ? L'Afrique assiste aussi à des mutations très profondes dans tous les domaines : politique, économique, social, culturel, environnemental, etc.

Jean-Louis Guigou

C'est au spécialiste l'Ambassadeur Fodé Sylla de répondre à cette question. Quelle est la perception des Africains vis-à-vis de cette verticale ? Moi j'ai une réponse, certainement imparfaite. Ce que me disent mes amis africains, c'est que, parmi les cinquante-quatre Etats africains, il y a l'ancienne génération, pas très éduquée, qui profite un peu de la corruption et de l'incompétence, et puis, il y a une nouvelle génération qui a ses idoles, ceux qu'on appelle les présidents de rupture. Il y a le Président rwandais Paul Kagame, le Président du Ghana Nana Addo, celui du Bénin Patrice Talon, le Président du Sénégal Macky Sall, et le Roi du Maroc Mohammed VI. Je suis allé voir le Président Nana Addo, parce que cet homme m'a surpris dans les réseaux sociaux africains. C'est le Macron local ; il met la pagaille. Je l'ai vu il y a quelques mois lorsqu'il a reçu le Président Macron. Je simplifie, le 25 novembre, le Président Macron, pour sa première tournée en Afrique, descendait voir Mahamadou Issoufou. Il y avait plusieurs Chefs d'États. Il a dit : «Voilà ma conception de l'Afrique». Le Président Nana Addo a répliqué : *«Je vais vous dire ce que c'est l'Afrique. Je suis Africain»*. En gros, il a dit ceci : *«Les aides des Européens ça n'a jamais marché, ça ne marche pas et ça ne marchera jamais. Votre argent gardez-le : c'est du vol. Laissez-le aux Français, c'est leur argent. Nous, laissez-nous travailler, laissez-nous transformer nos matières premières. Ce chocolat qu'on nous prend, qu'on envoie en Suisse pour le redescendre sous forme de chocolat. Ça suffit la plaisanterie. On garde nos matières premières et on s'industrialise à partir de nos matières premières. Fini l'exploitation de la main d'œuvre, fini l'exploitation des matières premières»*. C'est un drôle de discours. Moi je suis ravi d'entendre ça. Voyez l'ouvrage de Fathallah Oualalou «La Chine et nous». Pour un Européen, c'est incompréhensible : c'est qui «nous»?

Le terme « nous » désigne les Arabes, les Africains, ceux qui se sont faits confisquer le développement par la colonisation. Un Européen aurait parlé de se positionner par rapport à la Chine. Fathallah Oualalou a reçu le Prix spécial du livre à Pékin. Dans sa conclusion, il dit en substance : si vous ne voulez pas que l'Afrique soit absorbée par le développement de la Chine, il y a juste à faire la verticale.

Yahia Abou El Farah

Notre thématique est cruciale et se situe au centre d'un processus de mobilité qui constitue un phénomène universel et touche presque tous les continents, l'Afrique en particulier. L'Afrique connaît depuis des siècles des mouvements migratoires qui ont contribué à former des diasporas et qui posent un certain nombre d'interrogations sur les questions identitaires, différentes d'une région à l'autre. Quatre autres éminents Professeurs vont animer le débat. Je cite Monsieur Fodé Sylla, Ambassadeur itinérant auprès de la Présidence de la République du Sénégal. Le Sénégal, comme on le sait, présente un modèle social très particulier. Le pays accueille diverses communautés d'Africains. Avec nous également Monsieur Manthia Diawara, écrivain et réalisateur originaire du Mali. Le Mali occupe une position importante au Sahel et connaît aussi une dynamique migratoire qui marque la zone sahélo-saharienne. Deux Professeurs marocains participent à ce débat : Abdelfattah Ezzine, sociologue à l'Institut de recherches de l'Université Mohammed V de Rabat, spécialiste des questions migratoires, et Bouazza Benachir, ex-chercheur de l'Institut des études africaines et spécialiste des questions de la négritude en Afrique. Ils peuvent donc nous proposer une vision multidisciplinaire. Je donne la parole à Monsieur Sylla.

Fodé Sylla

Permettez-moi de vous dire tout l'honneur que je ressens en ma qualité d'Ambassadeur itinérant du Sénégal, à nourrir la réflexion de cette table ronde. Je signale d'abord que, dans le cadre de la coopération avec nos amis éditeurs et hommes de culture marocains, nous allons créer une Maison du Livre et une grande bibliothèque dans la ville nouvelle de Diamniadio au Sénégal. Nous y avons travaillé encore tout à l'heure. Monsieur Retnani, le Président des éditeurs du Maroc, va offrir des milliers d'ouvrages au Sénégal. Il est important que la population bénéficie des échanges entre le Maroc et le Sénégal, notamment pour l'éducation. C'est un réel plaisir pour moi de voir ce projet se concrétiser en ma présence ici.

Je connais bien Monsieur Guigou. Lorsque sur ces questions d'identité, on fixe globalement une seule et même cible, je me méfie toujours. Ce sont des questions compliquées. Je ne pense pas, dans mes relations avec le monde, dans mon histoire, avoir un quelconque contentieux avec les Chinois. En revanche, le contentieux que j'ai, c'est avec ceux qui au XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles ont mis des populations entières au fond de cales de navires. On esclavageait et on a fini par mettre en place un système colonial et néocolonial. Aujourd'hui, je ne suis pas enfermé là-dedans : j'essaie de dépasser. Je suis binational et je reconnais aussi avoir réussi à faire tout ce travail en tant que membre de la diaspora. Ce que j'ai fait en France, je ne suis pas certain que j'aurais pu le faire dans un pays africain. Si le Président Mitterrand ne nous avait pas permis de créer SOS Racisme, on ne l'aurait pas fait. Je vois encore aujourd'hui en Europe des tas de mécanismes de solidarité vis-à-vis des migrants. Il y a, à titre d'exemple, SOS Méditerranée qui se bat tous les jours pour aller sauver des gens menacés de périr en mer ; ou encore la mairie de Nantes qui milite pour accueillir des migrants. Il y a tout cela et je ne suis pas dans une posture de revanche historique, mais je refuse qu'on dise aujourd'hui que c'est la faute des Chinois !



Je le dis d'autant plus qu'aujourd'hui, le terme diaspora devient une façon pudique d'éluider la problématique. Il faut aborder le fond du problème et c'est le deuxième désaccord que j'ai avec mon ami Guigou. On en parle souvent. Ce serait trop facile de dire qu'aujourd'hui il y a une nouvelle diaspora qui n'a rien à voir avec les autres. Elle est plus entrepreneuriale, très intéressée par les start-up et les nouvelles technologies, etc. Donc elle est radicalement différente des autres.

En réalité, l'histoire des Noirs, des Africains à travers le monde, est d'abord celle des luttes. La lutte contre la discrimination d'hommes et de femmes qui, partout où ils se trouvent, sont discriminés. Partout où ils sont, ils sont considérés comme des gens inférieurs : c'est une bataille quotidienne pour l'accès au logement, l'accès aux soins de santé, l'accès à l'école pour leurs enfants, etc. Il ne sert à rien de vouloir me faire croire d'autres réalités. Il y a des centaines de personnes auprès desquelles j'interviens au quotidien, parce qu'elles sont placées dans des camps de rétention en France. C'est ça la réalité de la diaspora. Des familles entières aujourd'hui n'ont pas les moyens de se loger et sont, au fur et à mesure, rejetées loin des villes.

Aujourd'hui, les Africains sont dans une situation que moi je n'ai pas connue quand j'étais plus jeune en France. On assiste maintenant à la constitution de véritables ghettos où effectivement les gens doivent faire face à des discriminations sociales, spatiales et ethniques en même temps. Je dis cela, non pour noircir le tableau, mais pour dire que lorsqu'on aborde ces questions sur les diasporas, notamment les diasporas africaines, il ne faut pas dissocier ces combats et l'identité se forge dans ces combats-là. Ce serait une vision trop idyllique et trop simpliste que de ramener ça uniquement à une nouvelle génération, dont je ne nie pas, évidemment, l'apport. Son identité a été forgée par les générations précédentes dans tout ce qui a été le combat pour la reconnaissance de ce que représentait la négritude. On en a parlé ce matin avec Manthia Diawara. Le premier congrès des écrivains artistes noirs de la Sorbonne, en 1956, a été une première conférence où enfin ces premières générations d'intellectuels de la diaspora ont pu s'affirmer.

Ce n'était pas simple parce que parmi ces intellectuels noirs, il y avait des courants de pensée différents, des a priori qui n'étaient pas les mêmes. Ces courants se sont poursuivis jusqu'aux générations qui ont vécu partout des luttes au quotidien contre les discriminations. Sur la question des mouvements migratoires, la mondialisation a créé un précédent. Avec mon passeport français, je n'ai pas besoin de visa pour me déplacer dans le monde, d'avoir accès à la culture, au savoir. En tant que Français, je peux aller partout. Jamais ça n'a été aussi difficile et aussi compliqué lorsqu'on est du Sud. Avec un passeport sénégalais, je ne peux quasiment aller nulle part.

C'est un truc incroyable : cette mondialisation voudrait aujourd'hui imposer que, en matière de mobilité, certains ont le droit de bouger et d'autres non. On parle, à l'échelle de la planète, de deux cents millions de personnes sur une planète de sept milliards. La majorité des gens qui bougent sont des Chinois et 80% des gens du Sud sont accueillis par des gens du Sud. Le Maroc accueille aujourd'hui proportionnellement beaucoup plus de gens que la France. J'en parle avec mes collègues européens, parce que j'ai la chance aussi d'avoir été député européen. Récemment dans ma ville, Tambacounda dans l'Est du Sénégal, j'ai organisé une réunion où j'ai fait venir toutes les représentations de l'Union européenne ; parce que la région compte beaucoup de migrants. Il faut cesser de croire qu'il s'agit d'une pression dont seuls les Européens aujourd'hui subiraient le préjudice.

Le premier préjudice qu'on a subi par rapport à ces flux migratoires d'Africains, ce sont nos enfants et nos cousins qui meurent en mer. Le premier perdant, effectivement, c'est nous. Il faut sortir de ces discours purement anxiogènes. Dans ces questions de diaspora et d'identité, il y a d'autres questions. Je pense que le Président Macky Sall, en me nommant ambassadeur itinérant, voulait donner un signal fort à ces diasporas, manière de leur dire : venez, on va vous accueillir. Ce n'est pas toujours aussi simple car, lorsqu'on arrive aujourd'hui, sans école, sans réseau routier, c'est très compliqué. Donc, on se sert beaucoup de ce qui a été fait au Maroc, parce que probablement le Maroc est le pays qui a réussi le mieux, en tout cas vis-à-vis de la France par exemple, à faire venir une première génération. On essaie au Sénégal de réfléchir à ce qui a le plus marché. Sur toutes ces questions, je crois que la solution viendra de nous. Je reviens dans quelques jours pour prendre part à une réunion du Conseil économique, sociale et environnemental sur la gestion de l'immigration. Je crois que sur toutes ces questions-là, c'est Mandela qui a raison de dire : *«Tout ce que vous faites pour nous, sans nous, en réalité, vous le faites contre nous»*.

Yahia Abou Al Farah

Merci Monsieur Sylla. La parole est à Monsieur Diawara.

Manthia Diawara

Je voudrais donner une vision de la diaspora ou plutôt une vision des noirs américains. Récemment, on a vu toute une diaspora africaine s'installer en Amérique parce que l'Europe ne voulait plus d'Africains. C'est très intéressant d'envisager l'axe Afrique-Méditerranée-Europe. Toute une génération de Professeurs marocains, algériens et sénégalais aux États-Unis a été formée en France. Moi je suis allé aux États-Unis en 1974. J'ai fait la Licence, la Maîtrise et le Doctorat aux États-Unis. A mon arrivée, il y avait quelques Marocains, Algériens et d'autres de l'Afrique de l'Ouest. Pour moi, à ce moment, la diaspora c'était la relation des Américains noirs à l'Afrique. Une nouvelle génération de diaspora s'est constituée d'Africains vivant aux États-Unis. Par exemple, récemment, j'ai fait une conférence à Cambridge. Le taximan marocain ne parlait pas Français, mais seulement Anglais et Arabe ; ce n'est pas ra aujourd'hui les Marocains qui ne parlent qu'Anglais et Arabe. Je lui ai parlé en Français, mais il ne pouvait pas me répondre. Je ne sais pas si c'est le cas aussi des Algériens, mais les Marocains ont un rapport à l'Anglais qui m'a étonné. Je suis allé voir des gosses au Nigéria pour parler de la diaspora et j'étais très surpris de voir que, pour eux, la diaspora ce sont des Africains récemment partis aux États-Unis. Je pensais représenter l'Amérique noire - je suis membre d'une organisation américaine - mais on m'a invité parce que j'étais Africain. Donc, j'étais très étonné de représenter la diaspora aux États-Unis parce que, pour moi, c'étaient les Américains noirs ou les Juifs qui représentaient la diaspora.

Cette diaspora économique aujourd'hui est présente un peu partout. Mais la diaspora qui m'intéresse moi, c'est la génération qui a consenti à la multiplicité, celle qui ne vient pas en Europe ou aux États-Unis pour s'enrichir puis retourner chez soi. Il y a une seule identité, ça c'est la singularité ; mais toute diaspora est un consentement à la multiplicité, au sens où moi je suis aux États-Unis, je suis francophone du Mali, je suis bambaraphone, soninképhone, anglophone et donc la multiplicité est là.

C'est cela qui fait la richesse de la diaspora selon Édouard Glissant. Si on compare ça à la nouvelle diaspora économique et politique, c'est assez intéressant parce qu'on vient aux États-Unis ou en France pour retourner : il y a le départ, l'arrivée et puis il y a le retour. Certains vivent avec l'idée du retour. Moi j'ai un ami malien à Paris. On a quitté Bamako vers 1970. Chaque fois qu'il achète une chemise, il se demande si la chemise va plaire à Bamako. C'est ainsi qu'il choisit une chemise.

J'étais un peu surpris parce que la France, l'Angleterre... ces pays qui ont rejeté cette diaspora, veulent les réclamer maintenant contre la Chine, contre les États-Unis... C'est étonnant de voir ça parce que, dans mon cas, je suis allé aux États-Unis à cause du Rock'N Roll. J'habitais à Paris, la guerre du Vietnam était finie, tout le monde partait aux États-Unis. J'ai suivi sans réfléchir. Donc, je ne suis ni comme les Américains noirs, ni comme cette diaspora économique ou politique qu'on voit aujourd'hui. Dans un élan de liberté, je me disais qu'on pouvait conquérir le monde. C'était la génération de Woodstock, de Johnny Hallyday et d'Antoine. Moi, je n'avais aucun complexe vis-à-vis d'Antoine. Aujourd'hui, on se demande comment faire revenir ce rêve qui était là lorsque tous les jeunes se retrouvaient et essayaient de vivre l'imaginaire. C'était simple. Quand on parle de diaspora, Édouard Glissant disait que Christophe Colomb est parti à la conquête de l'Amérique et que lui, Édouard Glissant, est revenu. Il est revenu multiple, très riche de son identité. Dans la diaspora, on sort de «l'un» pour entrer dans «le multiple». Ce qui est très important pour nous, ce multiple n'est plus défini par une vision européenne du monde. Je suis peut-être plus européen que des gens qui parlent mieux l'Anglais que moi, mieux le Français que moi. Je crois aux Droits de l'Homme, à la liberté qui a été définie en Europe, beaucoup plus que beaucoup d'Européens. Je suis plus européen dans le vin, dans la nourriture, dans ma manière d'écrire, dans ma manière d'être dans le monde que les Européens qui font de la xénophobie tous les jours. L'Afrique a toujours été ce centre de diaspora. L'humanité sortie de l'Afrique est oubliée. Et donc pour parler de diaspora, il faut parler aussi de multiplicité, de toutes ces identités.

Yahia Abou Al Farah

C'est une présentation complémentaire. Le Professeur Bouazza Benachir va nous livrer une autre vision de la question migratoire et de la formation des diasporas.

Bouazza Benachir

Il m'est très difficile d'imaginer l'Afrique inscrite dans un processus de diasporisation. On peut dire qu'elle est globalisée, mais il y a une très grande globalisation de ce processus de diasporisation. Son Excellence Fodé Sylla, comme Manthia Diawara, ont évoqué 1492, année de «la découverte de l'Amérique», comme si les Indiens n'avaient pas découvert leur propre continent. Monsieur Diawara évoque un message «universel» ou «local» dans le cas, par exemple, d'Édouard Glissant, qui parle de la «pensée monde» et aussi d'une «mondialité apaisée», d'une orientation vers une mondialité apaisée. Moi, j'aimerais me «brancher» de manière raisonnée - pour reprendre le terme d'Édouard Glissant - sur la généalogie de l'idée de processus de diasporisation à partir de l'an zéro de disgrâce, l'an 1492, sur cette Amérique postcoloniale outragante pour l'Homme noir africain, et pas seulement pour lui.



Elle l'est aussi pour l'Homme blanc africain, Nord-africain, pour les prisonniers capturés par la marine portugaise et déportés vers l'Espagne, puis les Amériques. Les couleurs ici sont à déterminer autrement. Mais, quel est l'autre an zéro, ou an un, de cette diasporisation qui va devenir la négritude ? Cela se passe au Château de Versailles en 1684, avec la rédaction pour la première fois dans l'histoire de ce qu'on appelle le «Code noir», suivi tout de suite après du code espagnol appelé «Codigo negro». Donc, il y a une justification juridique de la diasporisation esclavagiste. C'est ce qu'on appelle la traite négrière. Que dit le Code noir ? D'abord, la chosification de l'Africain. Que dit encore le Code noir ? Non pas la chosification de l'Africain en Afrique, mais sa chosification, aliénation et réification outre-Atlantique.

Code noir, cela évidemment rime avec la capture du corps de l'Africain en tant qu'objet. Il y a dans la sphère intellectuelle, ou philosophique, ou théologique européenne, par exemple du XVIII^{ème} siècle, une amplification de la justification juridique de la déportation outre-Atlantique des Africains de tous genres (femmes, hommes, enfants). Que dit la philosophie des Lumières ? Je ne veux pas ici massacrer l'esprit critique de la philosophie des Lumières ; je pense à Voltaire, Montesquieu, Kant aussi, à toute la représentation dans la scène idéologique, dans le discours des Lumières, à la naissance au sein de l'Europe d'une représentation de l'Afrique qui est anti-Lumières. D'où la réponse africaine à cette négation de l'Africain ; réponse qui va venir justement de la Renaissance. C'est ce qu'on appelle maintenant les Afro-descendants outre-Atlantique. On peut l'appeler l'Atlantique noir. La scène culturelle, politique et philosophique dans le monde noir outre-Atlantique a permis la naissance de la négritude. Sa capture théorique, esthétique, politique, sa capture panafricaine aussi, passent par trois figures pour l'intellectualité africaine : Senghor, Césaire et Léon-Gontran Damas. A partir d'eux, on va avoir affaire à ce que Franz Fanon appelle «Peau noirs, masques blancs». Cela veut dire l'immersion dans la généalogie de l'outrage dont l'Afrique a été l'objet ou la victime.

Elle nous montre de manière évidente une reprise, un démontage et une reconfiguration de l'esprit des Lumières, mais contre les Lumières. Autrement dit, penser l'Afrique, penser le processus de diasporisation, ce n'est pas à lire à travers un concept monolithique d'universalité, mais d'une universalité éclatée. Cela veut dire : comment peut-on intégrer le savoir, tout le savoir, quelle que soit la couleur des auteurs, les intégrer dans l'imaginaire africain de manière à ce que l'Africain puisse tout simplement être un Homme parmi les Hommes, comme dirait Sartre ? Donc, il y a comme une insertion raisonnée de l'Homme africain dans l'intellectualité globalisée ou dans ce que Kostas Axelos appelle la pensée planétaire ou la raison planétaire.

Celle-ci prend son envol comme pour aller s'éclater au niveau mondial, au niveau de ce qu'on peut appeler la ceinture tropicale, la ceinture Sahélo-saharienne. C'est pourquoi je parlais de l'Atlantique noir de la mort. Comment justifier, comment réfléchir, comment nous réapproprier cette Atlantique noir, c'est-à-dire ce cimetière de nos ancêtres déportés ? Peut-être que là réside toute la responsabilité de nos pensées, de nos corps, de notre sensibilité, de notre sensualité, de notre utopie par rapport à ce que l'on peut appeler «la pensée hégélienne sur l'Afrique», la raison de l'histoire mais pas l'histoire de la raison. J'allais dire : Adieu Hegel et bienvenue à Sylla et Diawara !

Abdelfettah Ezzine

Je vous remercie pour cette invitation. C'est l'occasion pour moi de partager mon point de vue sur cette question des diasporas. L'universel est une construction qui s'impose par la force et qui met en exergue le développement, le progrès. Avec la mondialisation, il y a une crise de cet universel mais, dans toute crise, il y a une opportunité. En tant que sociologue et acteur de la société civile, je travaille sur la migration avec nombre d'associations de la société civile, partout en Afrique : au Sénégal, au Mali, en Côte d'Ivoire, en Afrique du Sud, en Éthiopie. J'ai sillonné pas mal de pays. Je travaillais avec des Africains en Europe. Je pense qu'il faut faire une différence entre l'Afrique-objet et l'Afrique-sujet.

Dans ce cadre-là, on se doit de saisir cette opportunité et de construire pour répondre à cette demande. De ces identités en émergence, il faut essayer de déconstruire ce savoir que j'appelle occidental-centré dans le sens où, à travers les approches africanistes, il n'y a pas d'Afrique noire. C'est un grand problème. C'est pour cela que cet «autre» est mis à part, pour cela qu'il y a eu l'apartheid, et pour cela qu'avec les mouvements d'indépendance il y a émergence de critiques, de demandes de décolonisation des sciences humaines et sociales. Il y a donc eu un travail de reconstruction de cette Afrique. Bien sûr, c'était à l'époque de l'édification de l'Etat-nation. Ces États-nations se sont intéressés beaucoup plus à des problèmes de nations et de territoires, que nous traînons jusqu'à aujourd'hui.

Il faut le dire. Le plus grand mensonge des lois internationales, c'est l'intangibilité des frontières héritées de la colonisation. C'est le plus grand mensonge que nous, Africains, nous subissons jusqu'à maintenant. Toutes les tensions qu'on est en train de vivre viennent de ce mal-là. On n'a jamais pu trouver une alternative jusqu'à l'Union Africaine, c'est-à-dire saisir cette opportunité au moment où l'Europe de l'Est s'est complètement remodelée. J'ai aimé quand Monsieur Guigou nous a parlé de la destruction du mur de Berlin. A cette époque, on vivait dans la guerre froide.

La guerre froide continue chez nous. Aujourd'hui, est-ce qu'il n'y a que de la négritude en Afrique ? Je pense que c'est le point de départ de tout débat avec la société civile qui considérerait que, en tant qu'Afrique du Nord, nous ne faisons pas partie de l'Afrique Rainbow. Comment l'Afrique Rainbow, l'Afrique arc-en-ciel, qui est en train de guérir de ses maux, rejeterait-elle son Afrique du Nord ? Quand le Maroc a voulu intégrer la Communauté Economique des Etats de l'Afrique de l'Ouest, le débat des intellectuels sénégalais m'a fait peur. Je discutais avec eux. Parfois, quand on parle de diaspora, on sort de l'Afrique. Mais je pense qu'en travaillant entre nous et en valorisant la diaspora interafricaine, ça peut nous aider à faire d'abord ce développement, cette coopération Sud-Sud. Pourquoi je dis cela ? Parce que d'abord, je dis à Monsieur Guigou : on ne peut pas construire cette «tranche de melon» ou ce «même fuseau» sans parler de la dette coloniale et du devoir de mémoire. Quand le Président Macron a parlé de ça, nous, à Dakar, nous avons discuté et nous étions unanimes à dire que sa déclaration à Alger nous intéresse tous en tant qu'Africains.

D'ailleurs, l'Europe est responsable de la démolition du débat qui a commencé à Durban, en Afrique du Sud. Parce que Durban 2 à Genève a été complètement saccagé. D'abord parce qu'on a ramené des non-Africains de l'Asie qui sont intervenus pour détruire tout. Pourquoi ? Parce que c'était le bon débat, le bon dialogue. Je pense que, sans ce travail en symbiose avec l'Europe sur cette dette coloniale, ce devoir de mémoire, il n'y aura jamais d'issue heureuse à l'euro-africanisme. C'est encore une sorte de leurre, comme les lois internationales de l'intangibilité des frontières héritées de la colonisation.

Aussi, j'ai bien écouté notre ami Diawara, en parlant de l'Africain noir. Pourquoi parler du black américain ? Pourquoi ne pas parler du white américain ? Donc, l'Américain aussi est un concurrent. Même les Américains ont oublié qu'un certain John Fitzgerald Kennedy a dit : «*Nous sommes une nation de migrants*». Cette migration est une construction, mais d'une manière incluant la sincérité, le respect de la pluralité. Il y a eu une capitalisation de la diversité. Il faut arrêter de parler de la diaspora hors continent africain. Si la première, hors du continent, a parlé de la représentation, je pense que la représentativité se fait à l'intérieur. Je trouve que certains black-américains, certains Africains des États-Unis surtout, se cherchent les opportunités en tant qu'Américains et non pas en tant qu'Africains. Là, je me réfère à une réflexion assez intéressante sur la notion d'Andalousie.

Au Maroc, on croit que les Andalous sont des blancs avec des yeux bleus. Or, les Andalous se trouvent aussi au Mali. Les Andalous, ce sont des Maliens aussi, parce que les Andalous sont partis là où il y avait du commerce. Dans les anciennes langues africaines, «fulani» et autres, le mot commerçant désigne aussi «arabe musulman». Vous voyez que cette question par exemple de l'Andalousie est aussi celle de la «sub-sahariennité» qui est en cours de mise en place. C'est quoi l'Afrique subsaharienne et par rapport à quoi ? Est-ce que l'Afrique n'est qu'une géographie ou des échanges et des êtres humains ? Les recherches archéologiques, ironie de l'histoire, ont découvert l'homo sapiens le plus ancien au Maroc. Ce sont là des éléments auxquels il faut encore réfléchir. Moi je ne fais que poser des questions. Alors, parlons un peu de l'Afrique. On parle de l'Europe et on parle de la dette coloniale et du devoir de mémoire, il faut aussi parler un peu de l'expérience de l'Afrique de l'Est, parce que c'est aussi une épine qui complique la relation afro-africaine, surtout avec l'Afrique du Nord. Il ne faut pas esquiver les questions graves, existentielles. Pour cela, je pense que faire réussir ces choses-là, c'est plus ou moins passer des conflits de mémoire et des fables de mémoire à la construction d'une mémoire africaine partagée, comme une partie de puzzle à plusieurs dimensions. Il y a plusieurs couleurs qui doivent faire partie de la mondialisation.

Je ne suis pas d'accord pour partir avec l'Europe ou avec la Chine. L'Afrique doit être un élément de l'équation de la mondialisation. Avec tout le respect que j'ai pour Monsieur Guigou, tout ce qu'il nous présente n'est que de la manœuvre. Bien sûr, je suis prêt à avoir des productions, de l'industrie... Mais je veux être partie prenante du savoir, et ne pas faire que du montage automobile. On doit travailler sur cette différence, respecter et reconnaître la différence. Avec la migration et toutes les identités qui sont en train de se faire, les familles sont en train de devenir «transfrontalières». On a aujourd'hui - depuis très longtemps, mais on n'y faisait pas attention - des Marocains mariés à des Sénégalaises, des Sénégalais mariés à des Marocaines. Les enfants sont nés ailleurs, ils ont la nationalité de France. L'une des écrivaines de l'île Maurice qui a beaucoup travaillé là-dessus - je ne retrouve pas son nom - dit : «*Quand la famille est réunie, c'est les Nations Unies. Il y a les Chinois, les Hindous, les Américains, les Anglais, les Français, les Africains ; il y a un peu de tout*». C'est ce puzzle-là qu'il faut travailler.

Pour nous, la migration en Afrique, il faut la travailler comme un métier à tisser au sens de tisser ces nouvelles identités en Afrique et entre l'Afrique et le monde. Et dans ce cadre-là, je vais terminer avec deux pistes à travailler. D'abord, l'éducation : là, il faut mettre en place un programme d'éducation basé sur l'interculturalité. Alors comment enseigner l'Afrique ? Une question a été soulevée lors de l'une des dernières interventions de feu Simon Levy au Cercle de la citoyenneté au Maroc : il a dit que l'école a trahi l'école. Pourquoi ? Parce qu'elle ne nous a pas enseigné la diversité. Nos enfants ne l'ont pas apprise. Il faut que l'éducation soit interculturelle pour cette jeunesse africaine et aussi dépasser les fragmentations. Ensuite, Il faut donner plus de place à la société civile et écouter les diasporas, non seulement hors continent, mais aussi ici, à l'intérieur du continent.

Yahia Abou Al Farah

Je dois préciser une chose importante : la formation des diasporas en Afrique présente des traits particuliers car l'essentiel du mouvement migratoire africain s'est passé à l'intérieur du continent. Seule une faible part se fait en dehors. La migration en Afrique remonte à plusieurs siècles. Elle a donné naissance à des diasporas partout dans le continent et elles n'ont jamais connu de problèmes là où elles se trouvent. En Côte d'Ivoire, plus du tiers de la population sont des Maliens et des Burkinabés. Ces communautés sont très bien intégrées dans la société ivoirienne. En plus d'une grande communauté libano-syrienne, il y a une communauté marocaine au Sénégal et au Mali. Au Soudan, plus de cent mille Soudanais d'origine marocaine habitent Khartoum. Les premiers Marocains qui ont quitté le Maroc se sont dirigés d'abord vers l'Afrique. Ce mouvement a commencé dès le VI^{ème} siècle, tandis que la migration vers l'Europe est toute récente : elle a commencé vers le début du XIX^{ème} siècle et s'est accélérée dans les années 1960. Les Marocains qui ont migré vers l'Europe sont en général originaires de la campagne, alors que l'Afrique a attiré surtout des Marocains citadins des villes impériales, en particulier de Fès. On sait qu'en Europe, la communauté marocaine vit des relations troubles dans les pays d'accueil, alors qu'elle est très bien intégrée en Afrique. C'est un bel exemple de métissage. Par exemple au Sénégal, on trouve les grandes familles Barrada, Tazi, Bencheikroun... qui ne gardent de leur marocanité que le nom. La mère de notre Ambassadeur à Dakar, Monsieur Barrada, est Sénégalaise... Voyons maintenant cette question : comment faire pour que ces diasporas soient un réel facteur de progrès à la fois pour les pays d'accueil et les pays d'origine ? La parole est à Monsieur Sylla.

Fodé Sylla

On aborde toutes les questions par des angles différents. Ce que je retiens, c'est que l'identité n'est pas une nature. Elle dépend véritablement du vécu. Elle n'est pas figée. Le simple fait d'être Africain aujourd'hui, en soi, ne définit pas une identité, parce ce qu'on va bien, après tout ce qu'on a dit, être Africain. François Mitterrand avait une formule. Il disait : «*Etre Français c'est être un peu Italien, un peu Espagnol, un peu Polonais... c'est peut-être être un peu Arabe.*» Cette formule donne à réfléchir. On peut l'appliquer aujourd'hui à l'Afrique. L'Afrique, par son histoire, son identité, est celle du métissage. Beaucoup d'entre nous sont définis comme des binationaux. Il y a des créoles nés en Afrique. Dans ces rencontres avec les anciennes colonies, il y a énormément de métissage. Au final, c'est véritablement nos vécus et nos vies qui ont fini par forger nos identités. Concernant la vision de Monsieur Guigou, je pense que fondamentalement on continue à penser que nous sommes une périphérie. D'ailleurs, un philosophe sénégalais a dit : «*Il n'y a plus de périphérie, il n'y a plus de centre.*»

Notre ami Guigou se trompe quand il parle de faire un axe Afrique-Méditerranée-Europe. Moi, aujourd'hui, je rêve de faire la grande muraille verte de l'Éthiopie à Dakar. Mon problème, c'est : comment arrêter l'avancée du désert ? Il est plus important de planter des arbres, de faire des oasis pour arrêter l'avancée du désert. De ce point de vue, je n'ai pas besoin de cette «verticale» dont parlait Monsieur Guigou et sa vision ne répond pas à ma préoccupation première, à la problématique de développement durable. Regardons le Maroc, Sa Majesté le Roi a voulu rejoindre sa grande famille africaine. Il est arrivé à Dakar le jour du quarantième anniversaire de la Marche Verte pour faire cette déclaration à l'Afrique. C'est plus qu'une preuve d'amour. J'imagine mal le Président Macron, un 14 juillet, faire de même. Moi je rêve de ce vieux train qui faisait Bamako-Dakar. C'est comme ça que plusieurs membres de ma famille malienne se sont installés à Dakar, parce qu'ils étaient cheminots.

Avec l'Europe, nous avons des questions à régler, dont des contentieux historiques. Aujourd'hui, nous allons nous asseoir entre Arabes et Africains pour réfléchir à construire le meilleur en cherchant au plus profond de ce qui nous lie. Pourquoi le Maroc et le Sénégal sont-ils proches ? Quand des Marocains viennent au Sénégal, on a beaucoup de choses à partager. Au-delà du religieux (les Tijanni), il y a ces échanges culturels et économiques qui se renforcent. Le Maroc est très singulier et très particulier dans ce rapport à l'Afrique. Ce rapport, aujourd'hui je vais le privilégier. Pour moi, la Méditerranée est une histoire douloureuse. Ce sont des gens qui meurent tous les jours. Et vouloir me vendre ça !

Ce n'est pas forcément une alternative. Je dis simplement que je n'ai pas à combattre un autre axe, m'opposer au concept Asie-Pacifique, à l'espace Amérique-Atlantique. Je n'ai pas à choisir une guerre contre d'autres. Quand on dit, par exemple, que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, on se trompe. On nous a imposé la vision que ce monde n'existait pas avant les Européens. Souvent, j'entends aussi que les Américains ont assassiné les Indiens. Mais non ! Il n'y avait pas d'Américains : ce sont des Européens qui sont venus massacrer les Indiens. Ces exemples disent tout simplement que nous avons intérêt à favoriser d'abord la diaspora de mobilité et à créer effectivement ce train, ne serait-ce que pour impulser une dynamique et dire à «l'autre» : vous n'êtes plus le centre, il y a plusieurs centres, vous n'êtes pas les seuls.

Manthia Diawara

Il faut parler du retour. Moi je ne peux l'aborder que par la littérature et les arts. Beaucoup de jeunes artistes et écrivains nés aux États-Unis ou en Europe d'origine africaine reviennent au pays. C'est un mouvement important. D'ailleurs, la littérature contemporaine africaine nous met en garde contre les termes comme subsaharien et autres. Pour ces jeunes, le retour n'est plus «le retour à l'un» mais plutôt «le retour au multiple», car c'est le retour aux expériences qui enrichit l'Afrique et aussi l'extérieur.

Abdelfettah Ezzine

Je vais citer Tierno Monémbo, ce grand écrivain guinéen, pour cette métaphore : «L'Égypte, c'est le don du Nil». Pour Monémbo : «Le Sahara est le don de l'Afrique».

Bouazza Benachir

Quand on parle de diaspora, on pense migration. Mais la migration, telle qu'elle figure à l'agenda international, est posée dans une vision occidental-centrée. Il nous appartient de la reformuler à notre manière, sans craindre de poser des questions sur l'esclavage, la dette coloniale, etc. Attention aux fables de la mémoire et surtout aux labyrinthes de l'histoire.

MIGRATION ET MONDIALISATION

Modérateur : Abdallah Tourabi
Participants : Chadia Arab, Jean-Paul Cavalièri, Mohamed Amarti, Youssef Amine Elalamy
Espace : Ahmadou Kourouma
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

L'intitulé de la table ronde associe deux mots qui paraissent rimer, comme si l'un faisait écho à l'autre, ou bien s'opposer, comme si le premier était une conséquence néfaste du second. Pour traiter cette problématique de façon originale et culturelle, un panel inédit a été réuni, animé par Abdallah Tourabi, journaliste et chroniqueur natif de Casablanca, dont la parole libre est écoutée, dans la presse écrite comme en télévision. A ses côtés, Chadia Arab, géographe et chercheuse, s'est penchée à plusieurs reprises sur ces sujets et bénéficie elle aussi d'une expérience internationale, à Rabat comme à Paris. C'est à Messieurs Mohamed Amarti, Président de la Commission Régionale des Droits de l'Homme d'Oujda-Figuig et Jean-Paul Cavalièri, représentant du HCR au Maroc, qu'est confié le soin d'éclairer les phénomènes étudiés à partir des réalités juridiques marocaines, des politiques publiques suivies et des conditions qui cadrent au plan mondial cette migration qui fait l'actualité.

Au passage, les chiffres réels vont démontrer la part largement fantasmée de certains discours et ce n'est pas la moindre des conclusions tirées de cette échange riche et finalement assez consensuel entre ces compétences expertes. Enfin, un universitaire marocain et homme de plume, qui fut à sa façon un travailleur intellectuel migrant, Youssef Amine Elalamy, montre ici comment l'écrivain peut - et doit même - aller au-delà des chiffres de la migration pour y réinstaller la nécessaire dimension humaine sans laquelle aucune lecture saine du phénomène n'est possible. Lui-même en a tiré deux romans.



De fait, l'écrivain réinstalle dans le débat la problématique des frontières sans laquelle toutes les considérations techniques et juridiques perdent leur sens, frontières géographiques, légales, humaines, physiques, psychologiques, etc. C'est l'occasion de jeter un regard critique sur des constructions contractuelles visant à permettre des migrations de travail temporaires et encadrées pour ne pas devenir permanentes. Visiblement, la problématique de la migration a évolué rapidement ces dernières années et les lectures qui en sont faites tout autant. La prise de conscience de la place grandissante des femmes n'en est pas la moindre des signes, mais les motivations et objectifs ont aussi changé, surtout pour les migrants qui, à l'inverse des réfugiés, ne partent pas sous la contrainte et la pression des risques encourus, parfois pour leur vie, mais bien à la recherche d'une vie meilleure. Le Maroc est à l'écoute de ces évolutions et respectueux des accords internationaux qu'il a signés. Il est entré dans ces problématiques avec le désir d'y répondre par une politique qui est en place et opère. On semble considérer son action comme exemplaire et sincèrement à la recherche des meilleures solutions, quels que soient les incidents inévitables que génèrent les fortes tensions humaines entourant la migration.

Les interventions de la table ronde

Abdellah Tourabi

Bienvenue à toutes et tous et merci pour votre présence à cette table ronde. Quand on parlait de mondialisation dans les années 2000, on évoquait souvent la liberté totale de circulation des biens, mais aussi des personnes. En clair, un monde où les frontières disparaissent de plus en plus. Mais quand on regarde les images actuelles, on est beaucoup plus frappé par la fermeture, notamment les images montrant le sort des migrants en Méditerranée, juste à quelques kilomètres d'ici, que certains pays refusent de recevoir. Il suffit de voir aussi, au niveau politique, la montée des droites nationalistes dans le monde, dont le principal argument est le refus de l'autre, de l'étranger, du réfugié, le refus du migrant en somme... avec toutes les conséquences politiques qui en découlent. On en conclut que la migration est au cœur des questions politiques et civilisationnelles de ce siècle.

Pour en parler, nous avons le plaisir d'accueillir Chadia Arab, géographe, chercheuse au CNRS⁽¹⁾ français et spécialiste de la migration, ainsi que Jean-Paul Cavaliéri, représentant du HCR⁽²⁾ au Maroc. Nous sommes aussi en compagnie de Youssef Amine Elalamy, écrivain, auteur de plusieurs romans, dont «Un Marocain à New York» et «Les clandestins», ainsi que Mohamed Amarti, président de la Commission régionale des droits de l'Homme d'Oujda - Figuig et universitaire. Je les remercie tous de leur participation. Chadia Arab, quelles sont les principales tendances de la migration dans le monde aujourd'hui et particulièrement en Méditerranée ?

Chadia Arab

Le thème de notre table ronde fait raisonner migration avec mondialisation. Ce que j'aimerais vous dire, c'est la façon dont ces migrations sont devenues mondialisées, comment les chiffres ont évolué et comment les flux migratoires se sont diversifiés. Les routes des migrants sont devenues plurielles, de plus en plus complexes, longues et dangereuses aussi. Il y a eu un véritable changement du paysage migratoire planétaire et un certain nombre d'Etats sont passés de pays de départ au statut de pays d'installation, tout en étant des espaces de transit ou d'étapes pour reprendre l'expression de Mehdi Alioua.

Le Maroc est un exemple extrêmement intéressant, un vrai laboratoire pour nous chercheurs, car on a tendance à dire que le Maroc a été longtemps un pays d'émigration, puis qu'il est devenu un pays de transit où des migrants sont de passage vers l'Europe. Il est aujourd'hui un pays d'immigration où ces migrants s'installent, se marient, travaillent, scolarisent leurs enfants... Il me semble que la chronologie historique n'est pas forcément juste. D'ailleurs, c'est une histoire récente et donc on n'a peut-être pas encore le recul nécessaire pour en faire une analyse. A mon sens, le Maroc est tout cela à la fois. Le Royaume a une politique migratoire assez inédite dont nous parlera certainement Monsieur Amarti. Il y a donc trois éléments importants dans ce schéma migratoire mondialisé : d'abord une entrée en scène d'acteurs différents de ceux qu'on a pu connaître dans les années 1960. Mes propres travaux ainsi que ma thèse ont porté là-dessus. J'ai pu ainsi observer des migrants, souvent analphabètes, qui partaient dans les années 1960, de manière quasiment linéaire, d'un point à un autre, d'un village rural d'origine à une ville en Europe, particulièrement en France, où ils rejoignaient une communauté originaire de leur village déjà installée sur place. Aujourd'hui entrent en scène de nouveaux acteurs et actrices ; d'ailleurs, le terme «actrices» est très important car il y a une féminisation des flux migratoires.

Ceci me pousse à évoquer le parcours particulier de Hayat dont vous avez sûrement entendu parler.

Abdellah Tourabi

Il s'agit de la jeune fille décédée lors d'une traversée vers l'Espagne, n'est-ce pas ?

Chadia Arab

Oui, tout à fait. Cette jeune femme morte nous dévoile trois choses révélatrices de ce qu'est aujourd'hui la mondialisation de ces migrations :

- des femmes aussi partent dans la clandestinité (on a souvent l'image du migrant masculin, le harraga «brûleur» de frontières qui était plutôt un jeune homme, alors que depuis très longtemps les femmes aussi franchissent les frontières clandestinement) ;
- les Marocains et les Marocaines continuent à partir, contrairement à ce que l'on a voulu croire (j'en porte une part de responsabilité comme chercheuse et membre de la société civile car, ces derniers temps, on a beaucoup travaillé sur les migrants subsahariens qui s'installent au Maroc et on a occulté les Marocaines et les Marocains continuant à partir vers l'Europe) ;
- la mort de cette jeune femme nous apprend aussi l'entrée en scène de nouveaux acteurs, plus diplômés, qui tentent de partir non seulement à cause de problèmes économiques et d'inégalités sociales, mais aussi à cause d'un manque de libertés.

Nous avons évoqué l'irruption de nouveaux acteurs et actrices, des circulations toujours plus complexes et longues, mais les inégalités mondiales et cet imaginaire, avec un monde de plus en plus interconnecté, expliquent aussi cette vague d'émigrés. D'ailleurs, de nombreux chercheurs parlent aujourd'hui de migrants connectés car, pour migrer, il ne faut pas seulement avoir un capital social et économique, nécessaire évidemment, mais aussi ce savoir-migrer - notion que certains chercheurs ont développé - qui s'appuie sur un réseau migratoire mondial.

Abdellah Tourabi

Quand vous dites «réseau connecté», c'est un réseau humain ou plutôt une connexion Internet ?

Chadia Arab

Les deux.

Abdellah Tourabi

On a vu des migrants qui partaient en se filmant et créaient même des pages Facebook pour demander aux gens s'ils voulaient aller de tel point à un autre point. C'est dans ce sens-là ?

Chadia Arab

Oui, dans ce sens-là : ces migrants sont aujourd'hui connectés mondialement par les réseaux sociaux. On sait tous ce qui se passe aux Etats-Unis ou en France, même quand on vient d'un espace géographique très marginalisé. Aujourd'hui, on a Internet partout mais on a aussi un réseau migratoire et des numéros de passeurs. J'ai moi-même reconstitué des carnets d'adresses de migrants pour comprendre comment ils se déplacent aujourd'hui : ils ont du réseau migratoire en Espagne, en Italie, en France, parfois même aux Etats-Unis. Ce ne sont pas seulement les inégalités socio-économiques qui expliquent ces migrations. Je vous invite à lire les travaux de Catherine Wihtol de Wenden, une experte des migrations internationales.

Elle a notamment fait un atlas des migrations. D'après elle, l'inégalité la plus importante aujourd'hui dans le monde est celle du droit à la mobilité. Ce droit est devenu extrêmement recherché. Aujourd'hui, l'Afghanistan est le pays qui bouge le moins. Les Afghans ont besoin d'un visa pour partir quasiment partout. On voit bien que les ressortissants des pays riches et industrialisés du Nord peuvent bouger partout dans le monde, tandis que ceux des pays du Sud, plus pauvres et marginalisés, sont assignés à résidence par les politiques migratoires.

Voyons quelques chiffres. Dans le monde actuel, on est face à une dualité très importante. Nous sommes passés de 75 millions de migrants internationaux en 1965 à 165 millions en 1990. Aujourd'hui, on est autour de 240 millions de migrants à l'international. En réalité, ces migrants ne représentent que 3% de la population mondiale, ce qui veut dire que la planète est relativement stable et sédentaire. On veut nous faire croire à une masse de migrants. Il faut absolument déconstruire cette idée de ruée qu'on nous montre tous les jours à la télévision ; en France, il ne se passe pas un jour sans que je lise un article parlant de l'invasion des migrants. On est confronté à un protectionnisme migratoire jamais vu dans l'histoire de l'humanité : des murs s'érigent, de plus en plus nombreux, on externalise des frontières par des politiques migratoires, des accords sont toujours davantage signés pour expulser, renvoyer aux frontières, etc. Une politique de plus en plus sécuritaire. Ces flux migratoires montrent le brouillage évoqué au début de mon intervention : les pays de départ deviennent des pays d'immigration et des pays d'étape. Mais, au niveau mondial, vingt-huit pays accueillent les trois quarts des migrants internationaux, ce qui est relativement peu, alors que l'éventail des origines touche quasiment tous les horizons de la planète.

Abdellah Tourabi

J'interpelle Mohamed Amarti sur la perception de cette question de migration : le Maroc est lui-même passé de pays de transit à pays d'immigration. En effet, on voit de plus en plus de personnes subsahariennes s'installer au Maroc pour trouver du travail, étudier... Il me semble que, depuis 2013, une politique migratoire a été adoptée par le Maroc. Comment se profile-t-elle et quel est le rôle du CNDH⁽³⁾ sur cette question-là ?

Mohamed Amarti

Il nous faudrait beaucoup de temps pour parler en détail de cette politique marocaine en matière de migration adoptée en 2013 et qui se déploie à travers la «Stratégie nationale d'immigration et d'asile». Mon propos sera axé sur l'action du CNDH dans la protection du droit des migrants. Mais avant, j'aimerais revenir sur quelques chiffres ainsi que sur le tableau brossé par Chadia Arab concernant les migrations mondiales. Il faut insister sur le fait que l'Afrique est l'une des régions du monde qui migre le moins. Elle représente seulement 2% de la masse des migrants à travers le monde et, quand les Africains migrent, c'est essentiellement vers des pays d'Afrique, contrairement à cette idée prégnante qu'il y aurait une masse d'Africains migrant vers l'Europe. Ce scénario-catastrophe est un risque imaginaire que l'on trouve dans les médias européens ou dans certains discours politiques, partisans et idéologiques, qui essaient d'attiser les passions et les peurs des opinions publiques.

Concernant la question migratoire au Maroc, celle-ci est d'actualité depuis quelques années. Mais, historiquement, le Maroc est une terre d'immigration, d'émigration, d'accueil et d'asile depuis longtemps.

Le discours, axé sur les migrants subsahariens qui transitent et s'installent au Maroc, n'est pas une réalité historique. Actuellement, les étrangers au Maroc représentent 0,25% de la population selon le recensement de 2014.

Comparée à d'autres sociétés, ce n'est pas une grande proportion. Dans un rapport sur les droits des étrangers au Maroc et pour une politique d'immigration et d'asile nouvelle, le CNDH tenait compte de l'histoire du Maroc sur la longue durée pour appréhender le phénomène migratoire et la question des migrants.

Abdellah Tourabi

Quand vous dites longue durée, ce sont des siècles, des décennies... ?

Mohamed Amarti

Des siècles : l'Andalousie, les relations historiques avec l'Afrique, etc. Plus récemment, il y a aussi l'exemple des Algériens présents au Maroc durant la colonisation française. Le Maroc a connu il y a longtemps des vagues d'immigration. Ce rapport a également pris en compte les mutations récentes pour pouvoir appréhender les évolutions qui nous lient aux autres pays dans le domaine des migrations et de l'asile. Face à cette situation, décrite dans le rapport comme historiquement inédite, c'est vrai que depuis les années 2000 il y a une présence étrangère plutôt visible et particulièrement originaire des pays subsahariens. Quelles ont été la politique migratoire et les politiques publiques ? J'ose dire qu'il n'y en a pas eu depuis longtemps. Avant 2013, les pouvoirs publics procédaient par touches successives avec certaines mesures et initiatives ad hoc, selon les cas qui se présentaient. Mais il n'y a pas eu de politique publique à proprement parler.

Abdellah Tourabi

C'est-à-dire qu'on pensait toujours qu'ils allaient partir ?

Mohamed Amarti

Effectivement, on ne pensait pas qu'ils allaient rester, alors que certains migrants se sont installés par défaut au Maroc, s'y retrouvant bloqués. Une politique publique cohérente au vu de cette réalité s'est ainsi imposée au Maroc. Je ne peux évidemment pas faire le bilan de l'ensemble de l'action menée par le CNDH en matière de droits pour les migrants, mais je reviens sur quelques actions qui illustrent l'approche du CNDH sur cette question des migrants et des étrangers en général. C'est une approche inclusive, indépendante de la situation administrative relative au séjour des étrangers et des migrants, qu'ils soient en situation régulière ou non. Le cadre référentiel, on le connaît tous, est international : les conventions ratifiées par le Maroc et qui l'engagent. Il y a aussi la Constitution marocaine depuis 2011, notamment son Préambule et le principe de non-discrimination entre citoyens et étrangers. L'article 2 de la Constitution est consacré aux libertés et droits fondamentaux. L'article 30 évoque l'extradition, le droit à l'asile et le droit des étrangers de voter aux élections sous réserve de réciprocité. Il y a donc eu une certaine avancée au sujet de la présence de l'étranger au Maroc sur l'aspect constitutionnel. Il y a aussi eu beaucoup de recommandations émises par les organismes onusiens, relatives aux Droits de l'Homme en général et aux droits des migrants en particulier.

L'implication du CNDH dans le droit des migrants se situe à différents niveaux : le monitoring de la protection du droit des étrangers au Maroc, l'établissement d'états des lieux, des visites et l'élaboration de rapports en lien avec des relais du CNDH dans différentes Régions du Maroc. Ce suivi se déploie aussi au niveau de la politique migratoire en général : le CNDH participe au Comité national de la Stratégie de migration et d'asile adoptée en 2014. Il a présidé la Commission nationale de recours pour les deux opérations de régularisation des étrangers en situation irrégulière.

Ce suivi peut aussi être observé au niveau du cadre juridique réglementaire, législatif et jurisprudentiel, en ce qui concerne les étrangers en général au Maroc. On peut citer à titre d'exemple les avis du CNDH sur la loi relative à la traite des êtres humains, les commentaires sur la détention pénitentiaire, la loi relative au travail domestique et notre avis publié concernant le dernier draft sur la loi relative à l'asile et aux conditions de son octroi. Pour la campagne relative à l'accès des migrants aux droits fondamentaux, le CNDH et le CCRDH⁽⁴⁾ s'occupent du traitement et du suivi des requêtes émanant d'étrangers relatives à des violations de leurs droits, mais aussi du monitoring du déroulement des deux opérations exceptionnelles de régularisation de la situation des étrangers au Maroc. On peut également citer un certain nombre d'actions de renforcement des capacités des acteurs œuvrant dans le domaine de la migration, ainsi que l'établissement de partenariats.

En 2007, le CNDH a adopté un Plan d'actions qui se décline en axes considérés comme prioritaires à partir d'un état des lieux des difficultés entravant l'accès des migrants à leurs droits fondamentaux. Certaines thématiques ont été retenues, sur lesquelles travaillent actuellement le CNDH et le CCRDH. Il s'agit notamment de l'accès des étrangers à un état civil ainsi que la scolarisation des enfants étrangers, l'accès au logement, au marché de l'emploi ou encore l'accès des migrants aux soins dans les mêmes conditions que les citoyens nationaux.

Plus largement, le CNDH continue d'intervenir comme le prévoit son mandat sur la protection générale des Droits de l'Homme et va d'ailleurs publier prochainement un rapport d'évaluation sur cette Stratégie d'immigration et d'asile à l'occasion de son cinquième anniversaire.

Abdellah Tourabi

Passons maintenant au cas des réfugiés avec Jean-Paul Cavaliéri. L'image que l'on a actuellement est celle des réfugiés syriens qui vont en Europe, ainsi qu'une catégorie qu'on ne connaît pas très bien au Maroc, celle des réfugiés climatiques, ces gens qui fuient la sécheresse et autres problèmes posés suite au dérèglement climatique. Pouvez-vous faire une cartographie des réfugiés dans le monde ainsi qu'au Maroc ?

Jean-Paul Cavaliéri

Abdellatif Laâbi écrit dans un de ses poèmes : «Le train s'est perdu, il transportait le poète». Ce Salon Maghrébin du Livre m'a fait penser à cela. Je voudrais répondre à votre question sur l'ordre des pays qui sont traversés : pays d'origine, pays de destination et pays de transit, mais sous l'angle des défaillances au niveau des Etats. Ce que je vais dire va reprendre en écho pour partie mais aussi contredire ce qu'a dit Chadia Arab sur certains points. Car c'est un sujet complexe et il n'y a rien de pire que le consensualisme là-dessus. Du point de vue des pays d'origine des réfugiés (syriens, palestiniens, irakiens...), si on pense à un conflit comme celui de la Syrie qui aujourd'hui en est à son huitième anniversaire, si on regarde les principaux pays de par le monde qui produisent des réfugiés : l'Afghanistan, la Somalie... cela équivaut à 8 ans, 30 ans et 20 ans de guerre. Donc, on voit que quelque chose s'est cassé. J'ai travaillé en Bosnie lorsque j'étais un jeune humanitaire et nous étions encerclés dans l'enclave bosniaque, sans électricité. De temps à autres, on entendait des vrombissements : c'étaient les Américains qui larguaient des armes pour les Bosniaques en violation totale du droit international, des résolutions des Nations Unies et de l'embargo sur les armes. On peut repenser à ce que François Mitterrand disait : «*On ne va pas rajouter la guerre à la guerre*». Mais qu'est-ce que cela veut dire quand une partie est surarmée - les Serbes en l'occurrence - et que l'autre se fait massacrer ?



Donc, en violation totale du droit international, les Américains ont stoppé cette guerre. Six ans plus tard, ce même pays, toujours en violation du droit international, a ouvert une boîte de Pandore en Irak qui n'est toujours pas refermée. Donc, cette défaillance, elle est au niveau du Conseil de sécurité des Nations Unies. Il semble qu'entre Russes et Américains, le dialogue est rompu et la machine à faire la paix est quelque part enrayée. Du côté d'autres pays d'origine, plutôt en Afrique subsaharienne, ces Etats produisent surtout des migrants, mais aussi des réfugiés. Nous, au HCR, on voit ces personnes-là, avec un grand nombre de visites par mois : nous enregistrons leurs demandes et traitons leurs dossiers. La plupart des demandes proviennent de migrants : ce ne sont donc pas des gens qui fuient la guerre ou les persécutions. Ils fuient la pauvreté même s'ils ne viennent pas nécessairement de pays pauvres.

Là, je sens un décalage entre le discours des ONG et de l'Europe, qui parlent du haut de leur forteresse, et ce que ces gens-là nous disent. Ils ont le sentiment que la richesse de leur pays est confisquée, qu'il n'y a pas de justice sociale et qu'ils n'ont aucun avenir et plus d'espoir. Ce ne sont pas forcément les plus pauvres qui fuient ; ils sont très en colère, notamment contre leurs élites. Ils se demandent effectivement pourquoi chez eux personne ne parle de ces gens qui se noient (on en parle dans les journaux européens mais pas dans leur propre pays). Il y a donc un décalage entre le discours européen, le discours anti-européen et le discours subsaharien qui est assez critique par rapport à ses propres élites.

Continuons la route et allons directement aux pays de destination en Europe : il y a un focus très médiatique sur la Méditerranée, avec des drames humains terribles, comme le cas de cette jeune marocaine décédée. Des drames comme celui-ci, il y en a beaucoup dans l'Afrique subsaharienne, dans le désert et les océans, etc. Néanmoins, je pense que si on veut juger la politique migratoire de l'Europe - je ne suis pas là pour défendre l'Europe - il faut prendre en compte qu'elle accorde 3,5 à 4 millions de permis de premier séjour par an, sans parler des renouvellements. Ce sont des permis de travail, de regroupement familial et d'étudiant. Ce n'est pas négligeable. Alors, est-ce suffisant ou pas ? Est-ce qu'il y a suffisamment de migration circulaire ? Je pense que ce sont les questions que doivent se poser les chercheurs et journalistes avant de s'interroger sur le sort fait aux personnes en situation irrégulière, sauf à considérer qu'il n'y a pas de frontières et là on entrerait dans un autre paradigme...

Aujourd'hui, il y a des frontières et on est censé s'interroger sur la politique migratoire des Etats. Il me semble que la responsabilité de l'Europe n'est pas tant vis-à-vis de la migration, qu'envers les réfugiés. Car où sont les réfugiés ? Pensons à des pays comme le Liban, qui accueille 1,5 million de réfugiés pour une population de 4,5 millions d'habitants, la Jordanie, l'Iran avec 3 millions de réfugiés afghans. On n'entend pas ça dans les médias. Il y a un focus médiatique sur le drame en Méditerranée et c'est compréhensible car spectaculaire. Mais voyons la misère quotidienne de ces réfugiés dans ces pays avec une solidarité très faible des pays européens qui sont de plus les plus riches. Il faut aussi rappeler que 9 personnes déplacées sur 10 restent dans leur pays d'origine, comme les Irakiens ou les Syriens, ou alors dans les pays de premier asile limitrophes. Il y a donc là une claire défaillance de l'Europe, qui pourrait aller sauver des vies, les réfugiés étant des gens sans alternative. Il faut méditer sur ce décalage et cette absence de réflexion des Etats. On peut parler de crise des valeurs en Europe lorsque l'on pense à la philosophie de ses pères fondateurs. Enfin, pour parler des pays de transit, prenons l'exemple du Maroc. On a pu voir récemment des migrants renvoyés chez eux par avion. Le Maroc a pris conscience qu'il fallait délimiter des catégories : les réfugiés, les migrants régularisés, et les migrants en situation irrégulière. Ce matin, je suis allé à l'église d'Oujda parce qu'il y a sur place un programme d'aide aux migrants. J'ai été très touché par l'initiative du curé qui avait disposé des tapis de prière dans la sacristie pour les migrants, tous musulmans. Cela témoigne qu'au-delà des différences religieuses, les gens sont capables de se prendre par la main et je crois que c'est un signe d'espoir pour l'avenir. J'ajoute que cette politique migratoire a peut-être ses défaillances, mais il me semble qu'il y a un geste politique courageux du Maroc qui commence à distinguer migrants et réfugiés encourageant la persécution et la mort dans leur pays d'origine.

Abdellah Tourabi

Qu'est-ce qu'un réfugié ? Quelle est la différence avec un migrant ?

Jean-Paul Cavaliéri

Un réfugié fuit son pays du fait de la guerre, d'un conflit ou de persécutions. Un migrant quitte son pays pour des raisons économiques ou par intérêt personnel. Ces raisons peuvent d'ailleurs être tout à fait légitimes : faire des études, avoir des conditions économiques meilleures, rejoindre sa famille... Le Maroc est en train de faire la différence entre les deux, ce qui est légitime et louable. Le réfugié a une protection particulière, qu'on appelle la protection internationale, parce qu'il a perdu la protection nationale. Certains migrants que j'ai rencontrés ce matin à l'église m'ont raconté leur parcours migratoire dans ces termes : *«C'est fini, je me suis cassé les ongles sur les grillages de Melillia. Maintenant, je dois rentrer chez moi, je vais profiter du programme de rapatriement des migrants»*. En gros, ce sont des gens dont le retour signifie l'échec mais qui ne sont pas envoyés dans une geôle à perpétuité.

Il est donc important de distinguer ces deux situations, sinon on risque de laisser se construire un amalgame qui lui pourrait s'avérer toxique. On le voit dans certains discours xénophobes dans des pays européens ; au Maroc on a pu le lire aussi dans la presse. On a vu que le mot «réfugié» était utilisé à la place du mot «migrant». Je pense qu'il est important de faire cette distinction même si ce n'est pas tous les jours politiquement correct. Cela peut être douloureux que des migrants en situation irrégulière soient renvoyés dans leur pays et ça doit nous interpeller, mais c'est peut-être le prix nécessaire pour préserver le droit d'asile de personnes pour qui c'est une question de vie ou de mort.

Abdellah Tourabi

Youssef Amine Elalamy, vous êtes écrivain et romancier et vous vous êtes intéressé à la question de la migration dans vos romans : Un marocain à New York, récit autobiographique, et Les clandestins. Qu'est-ce que ces notions de mobilité, de migration et de frontières vous inspirent en tant qu'écrivain et romancier ?

Youssef Amine Elalamy

Je suis heureux de participer à ce panel car ces questions m'intéressent particulièrement, pas forcément du même point de vue que les chercheurs ou les représentants d'institutions. C'est pour moi une matière pour l'écriture et la création. Evidemment, il va de soi que la création ne peut se faire sans un travail de recherche préalable. J'ai donc glané ici et là des informations qui me seront particulièrement utiles. J'ai été très heureux de rencontrer Jean-Paul Cavaliéri pour la première fois, alors que nous vivons à Rabat tous les deux, à quelques mètres l'un de l'autre pour la simple raison que je travaille actuellement sur la question des réfugiés du Ghana.

La question des migrants, des clandestins en particulier m'intéresse, mais je veux en parler du point de vue de la littérature. J'ai toujours été interpellé par cette question, d'où le titre de l'un de mes livres. Au départ, je suis tombé sur un fait divers dans un journal marocain. Le journaliste y annonçait la découverte de corps au large d'une plage au Nord du Maroc et, tout de suite, il établissait une équation macabre comptant le nombre de morts depuis le début de l'année : le traitement était très froid, exclusivement statistique. Cet article m'a choqué, même si je comprends que ce journaliste a des contraintes d'espace et de temps absolues pour produire son article et le mettre sous presse. Je me suis donc dit qu'un écrivain a la chance de pouvoir prendre son temps sans la contrainte de publier à tel ou tel moment. Je me suis alors demandé ce qui manquait à cet article. À mon sens, il lui manquait l'essentiel : la dimension humaine de ce drame. C'est bien beau de parler de chiffres, de deux millions de migrants, de réfugiés, etc.

Et il est important de gérer la chose. Mais il est extrêmement important aussi de voir tout ce dont on ne parle pas, de considérer cette dimension humaine. C'est-à-dire que ces corps repêchés, ce ne sont pas uniquement des chiffres, mais un fils, un mari, un amant et que sais-je encore... Ces gens-là ont laissé derrière eux une maman... La magie de la littérature m'a permis de donner la parole à ces êtres humains échoués sur la plage. La littérature a permis de les ressusciter et ils nous ont raconté leur traversée et leurs échecs. Dans mon livre, j'ai également donné la parole à tous ceux qui sont restés et qui ont perdu des proches dans cette traversée.

De plus, j'estime qu'on ne peut parler de migration sans parler de frontières et tout l'enjeu est dans cette notion-là. Les frontières sont toujours placées entre deux pays mais, ce qu'on oublie, c'est qu'il y a aussi des frontières dans un même pays. J'en parle dans mon livre : qu'est-ce qui fait qu'un individu prend le risque de se noyer et quitte son pays ? Eh bien, cette personne part parce qu'elle vit à l'intérieur de frontières. Cela peut être une frontière intérieure au pays, qui fait que le statut de la femme est inférieur à celui de l'homme. Cela pourrait expliquer pourquoi certaines jeunes femmes tentent l'expérience de cette traversée. Les frontières sont aussi urbaines. Par exemple la Ville Verte de Bouskoura : c'est magnifique. Mais a-t-on déjà entendu parler d'un bidonville vert ? Et pourquoi le bidonville n'aurait pas droit à de la verdure ? J'ai donc choisi de pousser la chose un peu plus loin dans mon roman. Parmi les personnages qui se sont noyés, il y a un certain Jaâfar venu de l'exode rural, comme beaucoup d'habitants de Casablanca. A son arrivée, il se construit sa petite baraque en taule. D'autres le suivent et s'installent eux aussi.

Ils sont là et il n'y a aucun problème jusqu'au jour où des officiels arrivent et inspectent les lieux sans parler à la population. A ce moment, des ouvriers arrivent et commencent des travaux. Tous les habitants de ce bidonville se mettent à débattre sur ce que peut bien être cette construction. Certains pensent à une école, d'autres à un hôpital, une mosquée... Au bout d'un moment, ils se rendent compte qu'en fait, c'est un mur. Il n'y a pas de fenêtres, ni de toit. C'est un mur qui va encercler leur bidonville, une frontière donc, dans le but de préserver le bien-être des étrangers, des visiteurs, des automobilistes... pour qu'ils n'aient pas à voir un bidonville. Le personnage de Jaâfar ne peut pas respirer derrière un mur. Il décide donc de franchir cette première frontière. On ne parle pas de ces frontières et on a l'impression qu'on peut circuler comme on veut. Mais certains décident d'être plus mobiles que d'autres et donc de franchir ces autres frontières, celles de leur pays.

Abdellah Tourabi

Vous évoquiez la Ville Verte de Bouskoura ; elle est aussi entourée de grandes murailles et ce qui est génial, c'est son slogan publicitaire: «L'entre soi».

Youssef Amine Elalamy

La dimension humaine manque terriblement, surtout dans la couverture médiatique de ces phénomènes, ces drames. Ce qui m'a poussé à m'attaquer à un sujet très épineux : celui des réfugiés de guerre. Il faut alors déjà parler de ces guerres, puis du déplacement, de la traversée et de toute une série de problématiques.

De plus, parmi les frontières socio-économiques, politiques, urbaines... on trouve aussi une frontière humaine, car ces réfugiés et ces migrants qui se déplacent arrivent pour la plupart à l'entre-deux où ils se retrouvent bloqués. Il s'agit alors d'une autre sorte de frontière car la présence massive de ces migrants, qui vont se réunir et camper quelque part, constitue une frontière. Par exemple, au Nord du Maroc, cette frontière serait la fameuse forêt de Boukhalef.

C'est une frontière au sens où très peu de Marocains vont dans cette forêt, mis à part peut-être les humanitaires. On peut dire la même chose de la «jungle de Calais» en France : demandez aux locaux s'ils vont souvent dans ce territoire-là ? Je ne le crois pas. Ces endroits deviennent ainsi une frontière.

Abdellah Tourabi

Chadia Arab, vous avez évoqué l'histoire de Hayat, cette étudiante de Tétouan décédée suite aux tirs de la marine marocaine. Vous avez travaillé sur les femmes marocaines en Espagne. De quelle façon la femme occupe-t-elle une place importante au sein des migrations ? Qu'est-ce qui caractérise la migration féminine ? Quelle différence avec la migration des hommes qui semblait la norme dans les décennies 1970 et 1980 ?

Chadia Arab

C'est une question très importante qui me tient particulièrement à cœur. Parmi les 240 millions de migrants qui traversent les frontières, la moitié sont des femmes. Donc en réalité, ce n'est pas nouveau. C'est plutôt un phénomène qui était invisible dans les travaux de recherche, les médias, etc. On a souvent «invisibilisé» cela en étudiant surtout les parcours de femmes qui suivent leur mari dans le cadre des regroupements familiaux, de femmes qui ne parlent pas bien les langues des pays d'installation, donc qu'on ne peut pas vraiment interroger, des femmes qui, a priori, ne travaillent pas. Voilà encore quelque chose à déconstruire.

La sociologue et anthropologue Nassima Moujoud a travaillé sur une très belle thèse au sujet des marocaines parties seules en France et en Italie. Quand elle a présenté son sujet à sa directrice de thèse, celle-ci a objecté que ces femmes n'existaient pas. Elle a donc d'abord dû légitimer son sujet de thèse. Tout cela pour dire que ces femmes existent depuis bien longtemps. Youssef Amine Elalamy a parlé d'humaniser et de «visibiliser» ces chiffres. Et finalement en travaillant sur ce que j'ai appelé «Dames de fraises», c'était aussi une manière de les mettre en visibilité et de montrer que derrière ce qu'on appelle la migration choisie ou la migration circulaire montrée comme un exemple aujourd'hui parmi les pays d'Europe, ce sont aussi des femmes qui circulent. Des femmes pauvres, précaires et marginalisées, auxquelles on a imposé des règles très précises. Recrutées directement au pays d'origine, elles doivent avoir des enfants pour être éligibles au recrutement, un moyen de garantir le retour au pays à la fin de la récolte des fraises. Cela a plutôt bien marché pendant plusieurs années, avec 17 000 marocaines concernées en 2009-2010, ce qui en a fait le contingent le plus important des femmes saisonnières marocaines en Espagne.



Abdellah Tourabi

«Dames de fraises, doigts de fée», le titre de votre dernière publication, ce sont ces femmes qui migrent au Sud de l'Espagne pour aller travailler dans les champs de fraises, n'est ce pas ?

Chadia Arab

Oui ; depuis une dizaine d'années maintenant, on vient chercher ces femmes au Maroc pour les emmener travailler quelques mois avec des contrats saisonniers ; on leur demande de rentrer chez elle ensuite. C'est une main-d'œuvre malléable et docile pour un besoin ponctuel dans l'année. Ceci est remis en question dans le cadre du «Programme de gestion éthique de l'immigration saisonnière en Espagne.» Le terme «éthique» est bien sûr à interpréter dans tous ses sens, notamment depuis qu'on a mis en lumière des agressions sexuelles dans les coopératives de fraises. Cela existe sans doute depuis très longtemps, mais on en a parlé fortement ces derniers mois, ce qui a remis en question beaucoup de choses. J'espère que cela va aussi contribuer à retravailler cette politique migratoire clairement discriminante. De plus, ce Programme de gestion éthique a aussi créé des clandestines alors qu'il était là pour lutter contre l'immigration clandestine. Ainsi, un programme financé par l'Union Européenne peut devenir pervers et répondre de manière contradictoire à son objectif.

Abdellah Tourabi

Une autre question à Jean-Paul Cavaliéri : à quoi ressemble le parcours d'un réfugié ? Au Maroc, on en a une vision abstraite et on ne sait pas concrètement à quoi cela ressemble. Je pense que vous avez reçu aussi des récits personnels ?

Jean-Paul Cavaliéri

À ce sujet, on peut citer le livre de Jalil Bennani, «Un si long chemin», avec des récits personnels accompagnés de photographies de Mohamed Kilito pour illustrer les parcours de réfugiés. Au Maroc, les réfugiés viennent essentiellement de Syrie, d'Irak, de Palestine et du Yémen (à hauteur de 60%, 40% provenant d'Afrique subsaharienne, essentiellement d'Afrique centrale, du Mali et de la République Démocratique du Congo). Ce dernier pays est l'un des plus riches d'Afrique mais ses problèmes de gouvernance ont fait que beaucoup de Congolais cherchent à améliorer leurs conditions de vie ailleurs. Il produit aussi des réfugiés à cause des conflits qui s'y produisent. Les parcours de réfugiés sont très divers. Il y a d'ailleurs des tarifs pour chaque passage. 70% des réfugiés qui passent par nos bureaux arrivent de façon irrégulière par l'Algérie par la route Mali-Tamanrasset-Nord de l'Algérie, puis les environs d'Oujda pour entrer au Maroc. Les autres entrent régulièrement via l'aéroport international de Casablanca, puis demandent l'asile sur place. Il faut dire que la frontière avec l'Algérie est un grand défi pour le Maroc pour gérer sainement et coopérer au contrôle des frontières. Le Maroc est un peu seul et craint également qu'avec un détournement de l'axe Libye-Italie, l'Algérie laisse passer au Maroc 30 à 40 000 réfugiés syriens. En effet, le Maroc a fait un grand geste en les autorisant à entrer sur son territoire. Dès qu'ils arrivent à Oujda ou Nador, ils peuvent demander l'asile auprès du HCR. Le Maroc respecte ses obligations Internationales en matière de protection des réfugiés en permettant de déposer une demande d'asile auprès du HCR. Voilà les parcours.

Abdellah Tourabi

Monsieur Amarti, j'ai une dernière question au sujet de la politique migratoire du Maroc. Des critiques avaient été formulées concernant certaines pratiques comme l'extradition, le déplacement des personnes, etc. Alors quelles sont, selon vous, les problèmes de cette politique migratoire du Maroc ?

Mohamed Amarti

Juste pour clarifier la situation et les terminologies employées, il n'y a pas eu d'extraditions, mais plutôt des déplacements de Tanger vers d'autres villes marocaines. Cela peut se discuter sur le plan juridique mais ce n'est pas contraire à la gestion des étrangers sur le territoire. Le défi principal est d'intégrer les immigrants qui se trouvent au Maroc dans une politique sectorielle cohérente. Il nous faut garantir l'accès aux droits fondamentaux au même titre que pour les citoyens : l'accès aux soins, à l'Etat civil, au marché de l'emploi ou encore à la scolarisation. Les intégrer ne veut cependant pas dire les empêcher de partir. D'ailleurs Jean-Paul Cavaliéri le sait très bien : parmi ces gens qui souhaitent aller en Europe, il y a aussi des personnes qui ont demandé le droit d'asile ou de réfugiés au Maroc. Ainsi, la trajectoire migratoire est bien présente et on ne peut pas empêcher une personne de partir ailleurs malgré tous les efforts faits pour essayer de l'intégrer. Est-ce que la population marocaine est prête à intégrer les étrangers ? Le Maroc fait, à peine, l'apprentissage de ces questions migratoires. Elles sont nouvelles également pour les pouvoirs publics qui se doivent de les gérer le plus confortablement possible avec des engagements internationaux et avec le plus d'humanité comme l'a dit clairement Monsieur Elalamy.

Abdellah Tourabi

Donnons à présent la parole à la salle.

Intervention

J'ai écouté avec beaucoup de plaisir et d'intérêt toutes les interventions. La question de la migration m'intéresse comme membre de la société civile et au niveau professionnel car, pendant des décennies, j'ai vu passer dans mon cabinet des candidats à l'émigration en Espagne, notamment des femmes partant travailler dans les champs de fraises. Au départ, l'Espagne avait décidé de prendre des contingents du Maroc à la condition que les femmes soient jeunes, mariées, actives et mamans d'enfants en bas âge pour garantir qu'elles ne resteraient pas en Espagne. Maintenant, je voudrais poser quelques questions. D'abord, je partage tout ce qui a été dit à propos du changement qui s'opère au niveau de la migration. J'ai vu les premiers enfants marocains mineurs en Italie dans les années 1990 quand je faisais partie d'un programme d'aide aux mineurs non-accompagnés, à Turin. Mais, à l'époque, on ne connaissait pas encore l'expression. Dorénavant, toute la presse en parle. Alors, est-ce que réellement il y a une augmentation des départs d'enfants ? Ma deuxième question, c'est à la géographe que je la pose : nous avons de plus en plus de personnes qui viennent d'Afrique subsaharienne vers le Nord du continent. Or, on prévoit que l'Afrique sera l'un des continents les plus peuplés de la planète. De plus, avec les changements climatiques et l'augmentation des températures, il y a une baisse continue de production des céréales. Il risque donc d'y avoir de vraies difficultés alimentaires. Est-ce que cela ne risque pas de drainer encore plus de migrants vers L'Europe ?

Intervention

Je viens du Nord-Est et je suis d'accord pour dire qu'un changement s'opère depuis des décennies. Avant, les familles de la région avaient le projet d'envoyer leurs garçons à l'étranger. Cette idée commence à disparaître et aujourd'hui c'est carrément le contraire : les familles s'organisent pour envoyer leurs filles. La raison est très simple : aujourd'hui, les filles aussi ont la possibilité de travailler et d'aller se marier en Europe. Ce changement, on le ressent aussi en Espagne où beaucoup de personnes partent et très peu reviennent. Va-t-on prendre en compte cette réalité aujourd'hui ? Ensuite, est-ce qu'aujourd'hui l'immigration est une stratégie utilisée pour des raisons financières, politiques... ?

Intervention

Lorsque l'on parle de Droits de l'Homme, ça ne concerne pas l'homme ou la femme seulement. Ces migrants dont vous avez parlé sont en quête de meilleures conditions de vie, d'un refuge et de plus de droits. Existe-t-il des organisations non gouvernementales ou associations qui ont pour objectif de lutter contre ce phénomène de migration ?

Intervention

Au sujet de la migration des jeunes marocains, autour de nous beaucoup partent au Canada, en France... Avez-vous une idée sur le profil de ces jeunes qui partent ? Combien sont-ils et pourquoi ils partent ? Est-ce qu'il y a des recherches là-dessus ?

Intervention

Comment faire pour arriver à un équilibre et pour trouver les vraies causes de cette migration ?

Intervention

Pourquoi quand on vient du Nord vers le Sud est-on qualifié d'expatrié et quand c'est le chemin inverse, on devient migrant ?

Chadia Arab

Je n'ai pas parlé de ces migrations qui partent du Nord vers le Sud, mais il y a aussi des migrations du Sud vers le Sud et il faut aussi en parler. D'ailleurs, Monsieur Amarti a mentionné très justement ces Africains qui migraient vers d'autres pays africains. Le vocabulaire de la migration est aussi très important. Effectivement, quand il s'agit de migration Nord-Sud, on ne parle plus de migrants parce que c'est un terme péjoratif. Alors que ces expatriés sont aussi des migrants au regard de la définition.

Pour revenir à ce qu'il va se passer en Afrique, je ne sais pas si c'est dans 10, 15 ou 20 ans mais en tout cas, un certain nombre de démographes parlent de bombes démographiques en Afrique et continuent à avancer que l'on a déjà une ruée de migrants vers l'Europe et l'Amérique du Nord, point de vue que j'ai déconstruit ici. Selon eux, dans quelques années, ce sera encore pire. Il y aura aussi des réfugiés climatiques qu'on évalue à des millions d'ici quelques années. Je ne peux pas vraiment répondre car j'ignore ce qui va se passer en réalité.

Mohamed Amarti

C'est vrai que les démographes font quelques extrapolations. Selon eux, la population en Afrique serait de plus d'un milliard en 2050, ce qui représenterait à peu près 13% de la population mondiale. Je ne suis pas spécialiste, mais j'ai vu passer quelques études expliquant que les mêmes facteurs persisteront pour les 30, 40 ou 50 prochaines années en ce qui concerne les migrations. Je crois que les scénarios-catastrophes, on n'a pas fini d'en entendre dans les années qui viennent.

Jean-Paul Cavaliéri

Pour ce qui est des terminologies, je suis moi-même un migrant qui a choisi de venir ici au Maroc et je pense que ça peut être gagnant-gagnant. C'est-à-dire qu'on ne peut pas dire que les pays européens accordent des visas seulement aux gens qui ont les moyens financiers et de l'autre côté occulter le fait qu'on permet à des gens au revenu moindre d'aller travailler en Europe pour ensuite revenir. Si c'est bien géré, ça peut être gagnant-gagnant.

(1) CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique, établissement public, le plus grand organisme de recherche français.

(2) HCR : agence onusienne, Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés.

(3) CNDH : Conseil National des Droits de l'Homme, institution marocaine pluraliste et indépendante dédiée à la défense et à la protection des droits et des libertés.

(4) CCRDH : Conseil Consultatif Royal des Droits de l'Homme

LA MÉDITERRANÉE : ENTRE CULTURE ET SÉPULTURE

Modérateur : Miloud Loukili
Participants : Mostafa Hassani Idrissi, Ignacio Gutiérrez de Teran,
François Larbre
Espace : Al-Qods
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 17h00 - 18h30



Résumé des interventions de la table ronde

C'est un juriste, Miloud Loukili, spécialiste du Droit de la mer, enseignant et chercheur universitaire, à qui revient la tâche de modérer cette table ronde. Pour poser la problématique, il se réfère à Georges Moustaki, méditerranéen né à Alexandrie, dont il cite quelques lignes du poème «La Méditerranée». Lui-même natif de Ahfir, près d'Oujda, il rappelle que la Méditerranée a vu naître la philosophie et contribué à forger l'imaginaire de tous ses riverains. Alors que la Mare Nostrum devient un mouiroir et vit désormais au rythme du drame migratoire le modérateur entend revenir sur l'Histoire et interpelle pour cela le Professeur Mostafa Hassani. Docteur d'État en Sciences de l'Education, il a coordonné un ouvrage collectif, «Méditerranée, une histoire à partager», qui réunit des auteurs du Nord et du Sud au sein de chaque chapitre. Le concept est de publier une histoire commune aux deux rives, qui soit enseignée au Maroc et en Espagne, sans espace conflictuel ni versions contradictoires.

L'ouvrage recouvre quatre siècles, du XV^{ème} au XVII^{ème}. Le Professeur explique que les deux premiers sont une période d'équilibre entre les deux rives, puis que l'écart se creuse de par les évolutions fortes et rapides de la Rive Nord dans différents domaines, notamment celui de la pensée et de la création. Cela s'expliquait en partie par la faiblesse du Maroc et par les soubresauts de l'Empire ottoman, de plus en plus fermé à la modernité sous l'influence des religieux. François Larbre, qui fut Conseiller culturel à l'Ambassade de France au Maroc, anime une association qui recueillent les documents privés des Français qui ont vécu en Méditerranée et y ont œuvré durant l'empire français et la période qui suit sous l'égide des coopérations. Il s'agit de retracer leurs trajectoires personnelles mais aussi et surtout de ne pas voir disparaître leurs archives professionnelles qu'ils ont souvent rapportées avec eux en France. Il illustre cela par quelques exemples notamment liés au Maroc avec lequel il conserve de profondes affinités. Le Professeur Ignacio Gutiérrez de Teran enseigne la langue arabe à l'Université de Madrid ; il est aussi traducteur.



Il montre que les expressions, donc la langue, contribuent à un éloignement que dément pourtant l'affection réelle des Espagnols pour le Maghreb voisin, le Maroc en particulier. Lui aussi mise sur l'histoire, rétablie et clarifiée, pour ouvrir les yeux et reconstituer les mémoires aujourd'hui troublées, notamment par des intérêts de court terme. L'urgence de la question migratoire, d'abord humaine, masque à ses yeux aujourd'hui la nécessité absolue de travailler sur le fond et de figer ensemble une mémoire commune. Le consensus se fait sur la nécessité d'un enseignement interculturel de part et d'autre de la Méditerranée et sur le fait que l'avenir de cette mer ne saurait être que civilisationnel.

Les interventions de la table ronde

Miloud Loukili

Bonjour. Permettez-moi tout d'abord de me présenter. Je suis natif de cette Région, exactement à trente-sept kilomètres d'ici, d'une localité qui s'appelle Ahfir, que les Français nommaient Martinprey du Kiss. La maison de ma famille se situe à quelques jets, non pas de pierres, mais de fleurs, de nos frères et amis algériens. Je suis juriste et Professeur de Droit international, plus précisément de Droit de la mer car je suis un homme de la mer. Je suis également très heureux de me retrouver aujourd'hui avec des collègues que je ne connaissais pas avant de venir ici. En tant qu'homme de la mer, j'ai fait, il y a tout juste dix minutes, une pêche miraculeuse : je viens de redécouvrir quelqu'un que je n'ai pas vu depuis très longtemps et que je vous présenterai tout à l'heure. La table ronde qui nous réunit aujourd'hui s'inscrit dans le cadre de ce grand événement qu'abrite Oujda à l'occasion de son élection comme «Capitale de la culture arabe». En réfléchissant à cette thématique, m'est venue à l'esprit une chanson d'un méditerranéen qui nous a quitté il y a quelques années - je pense en 2013 - un natif d'Alexandrie avec des origines grecques, qui est mort à Nice. Vous l'avez deviné, il s'agit de Georges Moustaki. Cette chanson s'intitule «La Méditerranée». Permettez-moi de vous citer juste une strophe du poème :

*«En Méditerranée,
il y a l'odeur du sang
qui flotte sur ses rives
et des pays meurtris
comme autant de plaies vives,
des îles barbelées,
des murs qui emprisonnent.»*

Cet extrait de la chanson résume à lui seul la thématique de notre rencontre autour de cette table ronde dont j'ai le bonheur et l'honneur de modérer les travaux. La Méditerranée est un berceau de l'humanité et des civilisations. La Méditerranée nous a donné la philosophie. Permettez-moi de saluer dans cette salle un grand ami philosophe, Ali Benmakhlouf. La Méditerranée, notre Mare Nostrum, a forgé notre imaginaire. Mais cette Mare Nostrum est en train de se transformer - j'utilise une expression journalistique - en Mare Monstrum, une mer meurtrie, un mouiroir, ce qui explique justement le titre donné à notre table ronde. La Méditerranée est devenue le plus grand cimetière marin à ciel ouvert.

Nous reviendrons sur le thème de la migration, mais je présente d'abord ceux qui vont animer cette table ronde. Monsieur François Larbre connaît très bien la Méditerranée, plus particulièrement le Maroc, pour y avoir séjourné plusieurs années. Il a été Conseiller culturel à l'Ambassade de France au Maroc. Il est aujourd'hui acteur associatif et préside une association d'Aix-en-Provence qui s'intéresse à la mémoire, plus particulièrement aux mémoires méditerranéennes. Comment faire pour préserver ces mémoires au profit des générations actuelles et, surtout, des générations à venir ? Monsieur Ignacio Gutiérrez de Teran est un cousin éloigné. Il nous vient d'un pays que nous aimons, dont nous sépare à peine quelques kilomètres de brasse. Il est Professeur de langue arabe à l'Université de Madrid. Il a traduit plusieurs ouvrages et pièces de théâtre de l'Arabe à l'Espagnol. Il est actuellement chercheur sur tout ce qui concerne la Méditerranée, les affaires méditerranéennes et surtout le monde arabe. Maintenant, ma trouvaille qui me comble de joie : le Professeur Mostafa Hasani Idrissi. C'est un collègue qui nous vient des lettres, des humanités.

Il est Professeur d' Histoire à la Faculté des Sciences de l'éducation à Rabat. Il a publié plusieurs ouvrages, dont celui qui nous intéresse le plus aujourd'hui, intitulé : «Méditerranée, une histoire à partager». Avec votre accord, je lui cède la parole. Il va nous entretenir d'un thème particulièrement intéressant qui nous interpelle ; il a intitulé son intervention «Rive-Nord, rive-Sud et la question de la modernité aux XV^{ème}-XVIII^{ème} siècles».

Mostafa Hassani Idrissi

Merci. Une précision concernant ce livre sur la Méditerranée : c'est un ouvrage collectif, écrit par plusieurs auteurs historiens et didacticiens de l'Histoire, européens et du Sud de la Méditerranée. J'ai coordonné cet ouvrage et contribué à ce chapitre sur les temps modernes. Une question s'était posée à nous : cette question des temps modernes est-elle valable pour toute la Méditerranée ? En fait, déjà, les bornes chronologiques ne sont pas les mêmes entre Nord et Sud. Si, pour le Nord, 1492 est considéré comme le début de ces temps modernes, pour la rive Sud, en particulier pour l'Empire ottoman, c'est 1453. La fin des temps modernes pour le Nord, c'est la révolution française, 1789. Pour la rive Sud, c'est 1798, avec l'expédition en Égypte. Donc, déjà, le bornage n'est pas le même. Mais la question essentielle que je me suis posée concernant cette période, c'est : est-ce que ce terme de «moderne» est valable pour l'ensemble de la Méditerranée ? Il y a deux compréhensions. Certains pensent que non, que la modernité n'est valable que pour la rive Nord, passée du Moyen âge à une période de renouveau dans différents domaines : culturel, scientifique, technique, etc. Ceux-là considèrent que la rive Sud va être sclérosée et entrer dans la stagnation totale. Mais il y a une autre interprétation, notamment d'un Américain, Hodgson, qui juge que la modernité est un processus global qui concerne l'ensemble de la planète et que l'Europe a pris un peu d'avance dans ce domaine, mais qu'elle n'a pas le monopole de ce processus.

Comment lire cette modernité ? On distingue deux périodes du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècles : les XV^{ème} et le XVI^{ème} siècles constituent une période d'équilibre entre les rives Nord et Sud. Par contre, les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles marquent vraiment le décalage, l'écart, et le déséquilibre entre Nord et Sud. Durant les XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, pour la rive Nord, commencent à apparaître les prémices de la modernité, d'abord par le mouvement humaniste qui marque la renaissance intellectuelle de l'Europe. Les humanistes veulent réformer la société, changer la politique, stimuler la recherche scientifique. C'est aussi une période de renaissance artistique, avec la référence à l'Antiquité, et une période de crise religieuse, où l'on commence à critiquer l'église, à se démarquer d'elle, à la remettre en question, à rechercher la voie d'un salut individuel et non plus via l'intermédiation de l'église. Puis, il y a les grandes découvertes qui élargissent l'horizon des Européens, celle notamment de l'Amérique (qui était en fait connue bien avant). On peut dire pour la rive Nord qu'à travers ces évolutions (humaniste, artistique, géographique, etc.), la modernité se présente comme l'affirmation de l'individu en tant qu'être autonome responsable de son destin et ceci est quelque chose de nouveau par rapport au Moyen Age.

Pour la rive Sud, on constate deux choses différentes. A l'Ouest - le Maroc, le Maghreb - il y a un recul très net marqué notamment par l'occupation de Ceuta dès 1415, puis l'occupation des côtes marocaines par le Portugal et l'Espagne au Nord. Mais il y a une avancée à l'Est, donc du côté des Turcs, qui vont conquérir un empire très vaste. Leur avancée sera marquée notamment par la chute entre leurs mains de Constantinople. Au Maroc, il y a cette occupation des côtes que l'on ne réussit pas à libérer, malgré la victoire à la bataille dite «des trois rois».

D'ailleurs, cette bataille occulte un peu les faiblesses du Maroc. Elle a été vue comme le signe de sa puissance, alors qu'il n'était pas puissant et n'a pu libérer ses côtes. Par contre, l'Empire ottoman connaît une grande défaite : celle de Lépante en 1571. Malgré cela, les Turcs continuent à conquérir des territoires, notamment dans les Balkans, ainsi que les provinces arabes de l'Égypte et jusqu'à la frontière marocaine. Pour ce qui est du Maroc, Abdallah Laroui distingue sur le plan de la culture entre la période d'avant les XV^{ème} et XVI^{ème} siècles et celle d'après. Il considère qu'auparavant, la culture marocaine était profane, plutôt urbaine, parce qu'il y avait une relation horizontale entre les villes marocaines et les autres villes du monde arabo-musulman. Par contre, après, c'est devenu, sur le plan culturel, une relation verticale entre les villes et les campagnes. On abandonne la culture profane et l'élite culturelle, devenue constituée surtout d'enseignants et de pédagogues, se met au niveau des campagnes et des montagnes environnantes.

Pour revenir à l'Empire ottoman, au XVI^{ème} siècle, il était très en contact avec l'Europe, assez ouvert, et il y a donc une forte influence européenne sur lui. J'ai ici une citation de Fernand Braudel qui décrit certains aspects de la modernité de l'Empire ottoman, disant que cet empire était d'une bureaucratie multiple, précise, progressiste, autoritaire, capable de dresser des recensement détaillés, de concevoir une politique intérieure cohérente, d'amasser d'énormes réserves d'or et d'argent, de coloniser systématiquement en sédentarisant des nomades, un système de travail forcé, une armée étonnante avec de durs apprentissages, en vérité d'étranges modernités, etc. Les Balkans voient l'Europe plier face à l'Empire.

Alors que penser de ces modernités ? S'expliquent-elles par la proximité de l'Empire ottoman ou, comme le disait Hodgson, la modernité ne serait-elle pas un phénomène purement européen, mais un phénomène assez général ? Toujours est-il que les Turcs ont su manifester une grande perméabilité à la culture européenne et ils ont bénéficié d'une richesse matérielle et d'une poussée démographique. Ils ont réalisé de grandes œuvres architecturales. Mais, car il y a un « mais », si la vie intellectuelle fut intense, elle manquait de créations sur le plan intellectuel.

Pour en revenir à la deuxième partie, les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, le déséquilibre va être marqué, car l'ancrage dans la modernité s'affirme dans la rive Nord et le retard de la rive Sud s'accroît. Sur la rive Nord, il y a d'abord cette période du XVII^{ème} siècle avec un mouvement philosophique et scientifique important, avec des penseurs comme Galilée, Locke, Hobbes, Pascal, Spinoza, Descartes, etc. C'est une période importante, entre la Renaissance et le siècle des Lumières, le XVIII^{ème} siècle, qui verra émerger bien sûr Voltaire, Montesquieu, Diderot, Rousseau, etc. C'est aussi un siècle de curiosité sur le plan scientifique, où apparaît la machine à vapeur et l'avancée de la révolution industrielle. Sur le plan politique, il y a deux révolutions importantes en Angleterre, qui n'est pas un pays méditerranéen, mais où les premières révolutions politiques vont couper avec l'absolutisme et avec le droit divin de la monarchie : celle de 1642-49 et celle de 1688-89.

Puis il y a la révolution française qui a plus d'impact que les révolutions anglaises sur le plan national et surtout sur le plan européen, avec l'affirmation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Cette révolution aura d'autant plus d'impact que des guerres l'ont propagée, notamment plus tard avec Napoléon Bonaparte. Sur la rive Sud, comment ce retard, surtout pour l'Empire ottoman, va-t-il prendre de l'ampleur ? Tout d'abord, l'imitation de l'Occident des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles va montrer ses limites aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, surtout à cause des religieux. Dans l'Empire ottoman, ceux-ci exercent une pression sur le pouvoir, qui est très influencé depuis la conquête des régions arabes, excepté le Maroc.

Il y a un renforcement de la dimension religieuse dans l'Empire ottoman ; c'est ainsi par exemple que l'imprimerie a été interdite, sauf pour les Arméniens et pour les langues autres que celles écrites en alphabet arabe. Donc, ni le Persan, ni le Turc n'était imprimés et ce n'est que plus tard, au début du XVIII^{ème} siècle, que ce sera permis. Ce renforcement du caractère religieux de l'État ottoman s'explique aussi par la lutte contre le Chiisme. Cela a rendu le Sunnisme ottoman beaucoup plus fermé sur lui-même, avec une plus grande place aux religieux. On passait donc de la perméabilité à une forme de mépris de la culture occidentale, un mépris qui n'existait pas auparavant. Il y a bien sûr une ouverture sur l'aspect technique, notamment pour l'armement, parce qu'on se dit il faut s'armer, notamment pour lutter contre les infidèles. Mais cet isolement, cet enfermement, s'explique aussi par le fait que ce sont de plus en plus les groupes musulmans qui sont à la tête de l'appareil de l'État ottoman, alors qu'auparavant, des non musulmans y jouaient un rôle important. Et puis, il y avait l'obstacle de la langue, avec peu d'ouverture sur des langues étrangères. Ce mépris découle aussi de la conviction que l'Islam est la meilleure des religions et il y a donc une sorte de regard méprisant sur les autres religions. On les reconnaît, mais comme inférieures à l'Islam. Cela conduit à la remise en question de la supériorité des Ottomans - les défaites commencent dès le début du XVII^{ème} siècle - même si quelques canaux de communication perdurent entre l'Europe et l'Empire ottoman. Mais il y a ce renfermement, sauf pendant une courte période qu'on appelle «l'ère des tulipes», de 1718 à 1730, pendant laquelle on va admettre l'imprimerie en 1727, pour tout sauf pour les publications à caractère religieux. D'ailleurs, on n'admet même pas le calcul du temps mécanique parce qu'il porterait atteinte au Mouaddine. Donc, sur le plan social, les religieux essaient de défendre leur situation. Pour conclure, je dirais que l'expédition d'Égypte en 1798 marque un tournant pour l'Europe, car c'est le début d'une expansion vers le Sud de la Méditerranée, suivie de la conquête de l'Algérie en 1830, mais aussi pour la Méditerranée, qui va entamer un certain déclin avec ces temps modernes. Mais la période annonce aussi le Canal de Suez, qui va redonner un peu de vie à la Méditerranée.

Miloud Loukili

Merci beaucoup cher collègue pour ce rappel historique très édifiant. En vous écoutant, on voit que l'Histoire ne fait que se répéter. Nous sommes en train de vivre pratiquement les mêmes problématiques. Vous avez mentionné les temps de l'équilibre entre les rives Nord et Sud, notamment aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, puis les moments de décalage, les moments de déséquilibre véritable entre les deux rives ensuite. Ce que vous avez démontré est extrêmement important ; cela nous permet de comprendre ce que nous vivons actuellement. Et votre conclusion paraît très utile, car, à partir de l'expédition napoléonienne de 1798, un processus s'enclenche : la conquête de la Méditerranée, qui connaît son apogée dès 1830 avec l'occupation de l'Algérie par la France. Je cède la parole à Monsieur Larbre.

François Larbre

Bonjour à tous. Je vais parler de ce que devient l'Histoire quand on en fait de la mémoire. Après avoir exercé divers métiers, j'ai passé quelques années au Maroc avec des fonctions qui ont fait que je me suis beaucoup attaché à ce pays. Je suis devenu, un peu par le hasard des fréquentations, Président d'une association située à Aix-en-Provence, auprès de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, que certains d'entre vous connaissent peut-être, et plus particulièrement l'Institut de Recherches et d'Études sur le Monde Arabe et Musulman.

C'est une association qui a pour vocation d'éviter que ne se perdent les mémoires accumulées au fil des deux derniers siècles, dans les familles et auprès des Français qui ont eu l'opportunité de vivre dans le bassin méditerranéen, au Maghreb ou au Machrek, voire du côté européen. Cet objectif est né d'un constat : la disparition qui s'accélère de tous ces gens, intellectuels, chercheurs, militaires, et administrateurs... qui ont vécu dans le bassin méditerranéen durant l'empire colonial français et même après, à l'époque de la coopération. Ces gens disparaissent et on ne sait ce que deviennent leurs archives, leurs papiers, les travaux qu'ils ont développés, les collections qu'ils ont constituées d'œuvres d'art, manuscrits, documents de toutes sortes...



Donc, l'objectif de notre association est de préserver cette mémoire et de faire d'une mémoire familiale une véritable mémoire collective, donc de faire passer ces collections privées localisées dans des familles, vers des collections publiques dans des institutions de dépôts d'archives, des bibliothèques, des musées. Je peux citer quelques exemples d'actions récemment menées. Une en particulier me tenait beaucoup à cœur car elle avait beaucoup à voir avec le Maroc. Peut-être que certains d'entre vous ont vu, il y a sept ou huit ans, à Rabat, une exposition à la Bibliothèque Nationale du Maroc, dédiée à un artiste français, Théophile-Jean Delaye, qui était un militaire, artiste, cartographe, qui a cartographié le Maroc dans les premières années du Protectorat. Il a aussi dessiné, peint et photographié tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il découvrait. Il en est même presque devenu aussi marocain que les Marocains. Toute sa famille s'est installée au Maroc et n'en est partie qu'assez tardivement. Cet ensemble de travaux est considérable : plus de deux mille aquarelles et gouaches réalisées en plus de quarante ans de présence au Maroc. Il y a des centaines de calques de fonds de cartes et même des cartes manuscrites, relevées au fur et à mesure qu'il circulait dans tout le Maroc. Il prenait aussi des photographies aériennes, pour lesquelles il avait conçu un système de redressement des images pour passer des photos aux cartes. En fait, c'est toute une œuvre à la fois scientifique et artistique que nous avons essayé d'exposer à Rabat. Toute cette œuvre allait se défaire dans la famille, parce que les héritiers les plus proches commençaient à disparaître, les cousins ne s'entendaient pas bien entre eux, etc.

Donc, de génération en génération, on voyait bien que tout allait se perdre. Ces masses considérables de documents étaient dans deux ou trois maisons de la famille. Grâce à notre action, nous avons réussi quelque chose qui se conclut en ce moment même : le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, à Marseille, vient d'acquérir une grande partie du fonds Théophile-Jean Delaye. Ce fonds est donc à jamais préservé : il va rejoindre une collection publique. Je vous dévoile une autre nouvelle, pas encore officielle mais qui le deviendra bientôt : la famille de Théophile-Jean Delaye, en fait son petit fils le plus actif, a décidé, en hommage à l'amour de son grand-père pour le Maroc et vu l'intérêt que sa famille portait au Maroc, de faire don au Maroc de quelques-unes des œuvres de son grand-père. Les modalités sont encore à définir et nous n'en sommes qu'au niveau de l'intention. Mais dans les mois qui viennent, je pense que ceci va se concrétiser.

Voilà le type d'action que l'association mène, grâce en fait à cette sorte de réseau de relations qu'elle a su développer. Nous sommes une centaine de membres et sympathisants, tous anciens ou actuels universitaires, chercheurs, spécialistes du monde arabe, du monde méditerranéen, de la langue provençale aussi, ou d'autres langues de la Méditerranée, à tenter d'éviter que disparaisse toute cette mémoire constituée au fil des années de présence des Français autour du bassin méditerranéen. C'est un tout petit aspect de la question qui nous occupe, mais je reprends l'approche de celui qui m'a précédé. Je crois que ce n'est pas innocent dans le titre de cette session que de parler de culture et de sépulture. L'Histoire, justement, peut nous amener à relativiser beaucoup de choses. Aujourd'hui, nous sommes très sensibilisés à tous ces morts en Méditerranée. Mais n'est-ce pas aujourd'hui qu'il y en a le moins ? Est-ce que, du temps de la bataille de Lépante citée tout à l'heure, ou de la bataille de Salamine, ou lorsque Darius perdait son armée dans le Bosphore, il n'y avait pas beaucoup plus de morts en Méditerranée ? Lorsqu'une galère sombrait, qu'elle fût du Roi de France ou du Dey d'Alger, c'était trois-cent hommes qui coulaient directement au fond, enchaînés qu'ils étaient. La Méditerranée est effectivement un vaste sépulcre. Et c'est aussi peut-être pour cela que nous lui devons du respect et que nous devons faire en sorte de valoriser tout ce qui peut contribuer à préserver sa mémoire.

Miloud Loukili

Merci Monsieur Larbre pour cette intervention particulièrement intéressante sur la préservation de la mémoire. Je trouve votre démarche très intéressante dans la mesure où je considère votre association et vous-même comme des passeurs de rives. Vous tentez par votre action, modestement mais sûrement, de concilier les mémoires. Comment faire pour garder vive cette mémoire ? Comment faire pour souffler sur les braises, au sens positif du terme, afin que la mémoire reste vive ? Et nous avons besoin de cela, surtout pour les générations à venir, c'est extrêmement important. Oui, il faut relativiser les choses, mais il faudrait absolument aussi - nous aurons peut-être l'occasion tout à l'heure de l'évoquer - mettre l'accent sur une chose à propos de l'Europe, dont l'Histoire a été magistralement déclinée tout à l'heure par notre collègue, cette Europe qui a connu les Lumières et les valeurs universelles, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'égalité, la fraternité, la liberté, etc. Cette Europe maintenant se replie sur elle-même. Il y a hélas un véritable mouvement populiste, un mouvement d'ostracisme. C'est pourquoi, lorsqu'on parle de Méditerranée comme sépulture, il faudrait absolument indiquer du doigt les véritables maux. Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur cette problématique. Encore une fois merci beaucoup pour ce que vous faites. Votre intervention est une valeur ajoutée pour nos travaux.

A présent, si vous le voulez bien, je donne la parole à Monsieur Ignacio Gutiérrez de Teran. Il nous vient d'un pays frère et ami : l'Espagne. Il faudrait repenser nos relations de façon sereine. Tout à l'heure, Monsieur Hassani a parlé des conquêtes, des occupations des côtes marocaines par des puissances étrangères, notamment l'Espagne. Il faudrait maintenant décomplexer nos relations et parler franchement des choses qui blessent, mais avec l'intention d'aller vers un avenir meilleur entre nos deux pays. A vous la parole cher frère et collègue.

Ignacio Gutiérrez de Teran

Je tiens tout d'abord à remercier le Comité d'organisation pour son aimable invitation. Je pense qu'il faut parler des colonisations et des invasions qu'a connues notre région. Qu'est-ce qui nous a éloignés les uns des autres alors que nous ne sommes séparés que d'une petite distance ? Il n'y a que quelques kilomètres entre Gibraltar et les côtes marocaines, mais nous sommes loin de nous-mêmes ?! C'est dommage de devoir l'admettre ainsi. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ? C'est une grande question. Pourquoi nous tournons-nous le dos les uns les autres comme pour nous ignorer, ou comme si un grand rempart nous séparait, alors que la distance entre nous est minime et peut être parcourue en vingt minutes à bord d'un navire à grande vitesse. C'est la distance la plus réduite qui soit entre deux continents. Je reviens à cette phrase pleine de tristesse et d'amertume : nous sommes très loin de nous-mêmes bien que nous soyons si proches. Théoriquement, c'est le cas. Mais, en réalité, je dis toujours à nos frères marocains, algériens et tunisiens que, en tant qu'Espagnol, je peux témoigner que beaucoup d'Espagnols ressentent de l'affinité et de l'affection en voyageant au Maroc, bien que l'Espagne fut un colonisateur dans un passé récent. Il y a des liens très forts qui nous poussent à croire que l'on est plus proche du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie que de certains pays européens que je ne cite pas pour ne pas attiser des sensibilités. Mais c'est un fait : il y a des pays européens envers lesquels nous ne ressentons pas, nous Espagnols, cette même affinité et la profondeur de ces liens. Malgré tout cela, il y a aussi beaucoup de divergences.

Cela fait surgir ce paradoxe évoqué par le Professeur Hassani lorsqu'il parlait de l'évolution historique du bassin méditerranéen, des conflits successifs et des pays qui ont dominé la région, notamment l'Empire ottoman. A une certaine époque, nous percevions la Méditerranée comme un espace commun qu'on appelait Mare Nostrum. Aujourd'hui, c'est devenu une mer pleine de frontières, de carcans et d'obstacles. La responsabilité en incombe principalement à la rive Nord de la Méditerranée, appellation qui, tout comme celle de rive Sud, n'existait pas dans un temps où une seule rive entourait la mer Méditerranée. Aujourd'hui, c'est la langue qui crée ce genre de dénomination, chose que nous constatons avec beaucoup de regret. D'ailleurs, il existe plusieurs paradoxes relatifs à la Méditerranée. Par exemple, pour cette rencontre, les titres en Arabe et en Français expriment des choses différentes. Je ne dis pas qu'il y a contradiction ou problème de traduction, mais cette différence est importante car elle dévoile l'un des problèmes dont souffre la Méditerranée. En Arabe, le titre parle de «culture et d'inconnu», alors qu'on dit en Français «culture et sépulture». La question de l'émigration est ainsi introduite dans les deux titres de manière différente. L'inconnu reflète notre méconnaissance les uns des autres et l'oubli dont souffre notre histoire commune : l'oubli est un volet majeur de cette catastrophe puisque notre histoire peut nous enseigner beaucoup sur notre relation comme méditerranéens. Il y a un autre paradoxe - je ne sais pas si c'est vrai - car j'ai cru comprendre que les Marocains appellent le Déroit de Gibraltar «Alboghaz» ? Cela m'intrigue car le Maroc est le seul pays arabe méditerranéen qui n'a pas fait partie de l'Empire ottoman.

Pourtant, cette appellation d'origine ottomane est utilisée officiellement et au sein de la société. Cela confirme l'importance du Califat et l'impact de la présence ottomane dans la région, ce que le Professeur Hassani a si bien expliqué.

La Méditerranée n'est pas devenue seulement une mer-dépotoir, mais aussi une sorte de cimetière. C'est une question dont on parle rarement et qu'il faut soulever. Il y a des gens qui meurent sur les rives ou en pleine mer et aussi une vie maritime qui disparaît en Méditerranée. Si cela continue ainsi, la Méditerranée ne sera plus la même dans deux ou trois décennies, c'est évident. Certaines institutions et organisations sont conscientes de cela et luttent contre la pollution maritime, contre le réchauffement climatique, pour la restauration de certaines espèces maritimes en Méditerranée. Malheureusement, toutes ces préoccupations ne permettent pas de se concentrer sur la question majeure, en l'occurrence l'aspect humain. Il paraît souvent qu'on accorde beaucoup d'importance à ces questions écologiques, qui sont certes cruciales, mais au détriment du facteur humain qui demeure tout de même le problème central. L'histoire de la Méditerranée a connu plusieurs tournants, c'est évident et il n'est nul besoin d'en parler encore.

Cependant, la situation du bassin méditerranéen a été influencée par le retrait de certains Etats de leurs engagements, au cours de différentes périodes, Etats qui ont cessé d'accorder de l'importance à la Méditerranée. Ainsi, l'Espagne s'est dirigée vers l'Amérique car l'Empire ottoman dominait les passages maritimes méditerranéens. Les Espagnols ont ainsi focalisé leur attention sur le nouveau continent pendant des siècles, négligeant la Méditerranée. La même chose s'applique aux Français dont la présence en Méditerranée n'est devenue forte qu'avec le début du projet colonial. C'est le cas également pour d'autres pays de la rive européenne. L'Empire ottoman a accordé de l'importance à la Méditerranée, mais lui a aussi tourné le dos pour se consacrer à d'autres affaires jugées plus importantes après le XVIII^{ème} siècle, au Moyen Orient ou dans d'autres régions sous domination russe. D'ailleurs, le califat ottoman était menacé à l'époque du côté Est et non du côté Ouest. C'est dans ce contexte qu'est arrivée l'offensive française dans la région.

Maintenant, cette mer ressemble plutôt à un cimetière ou à une zone jonchée partout de frontières. C'est bizarre ! Il est décevant aussi pour nous tous que certains pays européens notamment semblent oublier le temps où les mouvements au sein du bassin méditerranéen étaient libres et multiples, du Sud vers le Nord et du Nord vers le Sud. Nous parlons tous des incursions espagnoles, mais pourquoi ne pas parler des invasions originaires du Sud, comme celle venue de Carthage ? «Colonisation» est un terme que nous utilisons uniquement dans le cadre de la période coloniale moderne. Je ne comprends pas pourquoi les mouvements d'invasion plus anciens ne sont pas appelés de la même manière. Je n'ai jamais entendu quelqu'un dire que les Carthaginois ou les Phéniciens ont colonisé la région de Carthagène, sur la Côte Est de l'Espagne. C'est inadmissible ! Je ne dis jamais que les Almohades ont colonisé l'Espagne quand ils ont débarqué sur la péninsule ibérique pour aider les Andalous ; d'ailleurs, on ne qualifie jamais les Almoravides non plus de colonisateurs. Nous savons très bien que les royaumes de Taïfa ainsi que certains gouverneurs arabes et amazighs en Andalousie se plaignaient de la présence des Almoravides dans un premier temps, puis surtout des Almohades, au point de voir dans cette présence une problématique et non une solution. Ce que je veux dire, c'est que jusqu'aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles existait un mouvement d'aller-retour, puis, par la suite, on ne vit plus qu'un mouvement du Nord vers le Sud, ce qui constitue un grand problème. Ainsi, pendant quatre siècles, on a assisté à un mouvement à direction unique, du Nord vers le Sud, sans qu'il n'y ait aucune réaction des pays arabes situés sur la rive Sud.



Ce problème n'a pas été réglé de manière appropriée. Maintenant, nous assistons à des mouvements humains du Sud vers le Nord, comme pour équilibrer l'équation. Le Nord refuse ce mouvement pour des raisons matérielles, égoïstes et fausses dans certains cas. Recourons encore une fois à l'Histoire pour voir à quel point nous avons oublié que la région était un creuset ayant consacré le brassage d'idées et la culture de la coexistence, surtout que des pays comme l'Italie et l'Espagne étaient, jusqu'à une date récente, des émetteurs de migrants vers d'autres pays. L'Espagne a d'abord expulsé des milliers de Juifs et de Musulmans en les obligeant à l'exil sur l'autre rive. Par la suite, des Espagnols et des Italiens ont commencé à migrer respectivement vers l'Amérique Latine et l'Amérique du Nord. Comment avons-nous oublié tout cela ? C'est parce que nous avons oublié notre histoire et avons cessé de l'étudier. Les intérêts matériels ont commencé à l'emporter sur d'autres intérêts et sur la cohésion humaine. Je voudrais conclure en attirant l'attention sur deux choses. En plus des raisons historiques et géopolitiques, il y a d'autres raisons relatives aux appellations. Nous utilisons souvent le terme de «Méditerranée» et nous affirmons être «méditerranéens». Sincèrement, je ne crois pas que beaucoup de personnes savent vraiment ce que cela veut dire. Nous utilisons beaucoup d'expressions similaires. Mais cela peut cacher beaucoup de réalités et de vérités tangibles concernant les relations entre les gens qui vivent dans cette région. C'est une chose très dangereuse. Par exemple en Espagne, le terme «méditerranéen» est créateur de conflits, surtout avec des provinces donnant sur l'Océan Atlantique. Je pense à des régions du Nord, comme le Pays Basque, où les gens déclarent : *«Nous ne sommes pas méditerranéens, rien ne nous lie à la Méditerranée, même pas notre style de vie : pourquoi vous nous obligez à ce genre de dénomination et de classification ?»*.

Nous avons peut-être aussi échoué dans la création d'une notion dynamique pour ce qui est méditerranéen. Nous avons commencé par des concepts, comme celui relatif à l'arabisme, qui se sont répandus à une époque dans le monde arabe. Peut-être que nous n'étions pas conscients que cela heurtait les sentiments de certaines catégories qui ne croient pas en cette cause et en ces expressions. Les expressions sont toujours plus efficaces si elles sont plus ouvertes et peuvent être diversement interprétées. Je voudrais conclure en parlant d'une autre chanson, très connue en Espagne aussi bien par les Espagnols que par ceux qui s'intéressent à l'Espagne et sa culture.

Cette chanson s'intitule «Mediterraneo», de Joan Manuel Serrat, chanteur catalan. Elle a été considérée, maintes fois, dans ces stupides compétitions musicales comme celles organisées en Grande Bretagne, comme la meilleure chanson espagnole des trente dernières années. Certes, c'est une belle chanson, mais elle répète une expression qui n'a jamais évolué. Elle dit en bref : *«D'Algésiras à Istanbul, nous sommes un seul peuple et, si je dois mourir, je veux que ce soit en nageant dans la Méditerranée.»* Malheureusement, cette chanson est devenue une sorte de paradoxe triste ; beaucoup de gens meurent en essayant d'atteindre l'autre rive, qui ne peut pas être... une autre rive, mais que nous espérons être la rive de tous.



Miloud Loukili

Je vous remercie cher frère Ignacio Gutiérrez de Teran pour votre intervention. C'est, en effet, une participation d'une grande valeur ajoutée à nos travaux, anticipant de nombreux horizons prometteurs. Je partage beaucoup de vos opinions. Etant moi-même un homme de la mer et ayant étudié la Méditerranée et le Déroit de Gibraltar que vous avez cité, je considère que, malgré la proximité géographique entre nos deux peuples et pays - séparés de quatorze kilomètres qui peuvent être parcourus à la nage dans les deux sens par un jeune - nous ne nous connaissons pas assez les uns les autres et avons des lectures contradictoires à propos de notre histoire commune. C'est pour cela que je dis qu'il est temps, d'après ce qui a été développé par mes collègues, de bien étudier l'Histoire, surtout celle de deux pays frères. Ce n'est pas par courtoisie que je dis que vous êtes nos frères, car ce titre a ses fondements logiques, juridiques et même historiques. Les anciens géographes arabes appelaient le Déroit de Gibraltar *«la mer ruelle»*. Aujourd'hui, comment allons-nous décrire ce Déroit ainsi que toute la Méditerranée ? Un cimetière, un dépotoir, ou plutôt un espace de paix, de coexistence et de prospérité commune ? Les trois interventions, surtout la vôtre concernant le rapprochement des civilisations, m'ont permis de voir que le vrai problème n'est pas la répulsion ou un conflit de civilisations, mais plutôt un problème d'incompréhension. Le temps est venu pour nous tous, surtout Marocains et Espagnols, de nous intéresser profondément à l'Histoire, raison pour laquelle j'ai proposé au début d'adopter une lecture sobre et objective, et non émotionnelle.

Nous étions chez vous durant plus de six siècles. Vous étiez et êtes toujours chez nous. Il est donc temps de parler avec raison de cette page de notre Histoire. Personnellement, je salue ce que vous faites en tant que Professeur de langue arabe à l'Université de Madrid, car vous participez sans cesse à rapprocher les deux pays. Je vous remercie pour votre intervention et, comme vous l'avez dit, il est temps de dépasser toutes les expressions et d'élargir les notions afin d'attirer un plus grand nombre de participants dans le cadre de ce projet social et civilisationnel qu'est le projet de la Méditerranée.

Notre collègue nous a sensibilisés à la nécessité de dépasser l'appellation « méditerranéens ». Méditerranéens par rapport à quoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Quelle est la consistance de ce concept ? Il est temps maintenant d'entrevoir peut-être d'autres perspectives, car cette mer est devenue une sorte de cimetière. Elle a même dépassé cela, vous avez évoqué vous aussi une sorte de poubelle, de dépotoir au plan écologique. Comment faire pour intéresser et motiver toute la population méditerranéenne afin d'ériger un projet civilisationnel autour de notre mer à tous ? Je pense que c'est une lecture très édifiante livrée par notre collègue qui nous vient d'Espagne. Pour résumer son intervention, il veut tordre le cou à tous les préjugés. Il y a maintenant beaucoup plus une méconnaissance de l'autre qu'une rupture ou un choc des civilisations. Il faut absolument aller vers l'autre, accepter l'altérité, c'est extrêmement important dans nos relations intra-méditerranéennes, plus particulièrement les relations entre les deux pays voisins et riverains du Détroit, l'Espagne et le Maroc. Mesdames et messieurs, si vous le voulez bien, j'ouvre maintenant les débats.

Abdelfettah Ezzine

J'ai beaucoup apprécié l'intervention du Professeur Gutiérrez. Je suis d'accord pour dire que l'Histoire est importante. La qualité du savoir est tributaire de la qualité des concepts. La mise en pratique de concepts précis et partagés favorise la production collective d'un savoir d'une qualité supérieure. Certes, la conquête de l'Andalousie et le colonialisme jouent un rôle important. C'est un sujet qu'il conviendrait de traiter sur le plan académique. Cependant, ces débats doivent être soumis au jugement du grand public : citoyens et politiques. Vu avec mon expérience de sociologue et historien au sein de la Casa Arabe à Grenade, le Maroc est considéré sur le plan géographique comme un nouveau pays émergent. Je tiens à évoquer également les fêtes populaires en Espagne, telles que *Cristianos y Moros*, lesquelles rappellent une mémoire conflictuelle. La mémoire est bien plus dangereuse que l'Histoire, parce qu'avec l'Histoire, on pourrait trouver des compromis. C'est pour cela que ce genre de sujet est important aux yeux des intellectuels.

Je vous rappelle à cette occasion l'accueil chaleureux réservé à une chanson comme « La Passion Turque » d'Antonio Gala, qui contredit l'exemple que vous avez proposé. C'est un défi majeur que les décideurs devraient relever en commun. Nous avons tenté une expérience avec nos frères espagnols portant sur ce travail de mémoire collective. Comment pouvons-nous travailler ? Avons-nous un point méditerranéen en commun qu'il convient de raviver ? Sur le plan symbolique, nous avons la grotte d'Hercule à Tanger et Gibraltar sur l'autre rive. Le Détroit, concept médiatique général, est pour nous au Maroc et dans les livres d'histoire : le « Détroit de Gibraltar ». Je m'interroge alors : comment pouvons-nous honorer cette mémoire partagée entre le Maroc et l'Espagne dans le cadre d'un enseignement interculturel ? J'ai étudié les débuts de l'Andalousie et la vision réciproque entre Andalous et Marocains. J'ai été surpris de rencontrer dans le cadre de mon travail des chercheurs espagnols qui m'ont reproché mon intérêt pour le sujet.

Tahar Ben Jelloun a vécu la même chose lorsqu'il parlait aux Italiens en tant qu'élus européens. Cette problématique rappelle l'idée d'une Méditerranée devenue sépulture. L'Italie avait mis sur pied l'opération «Mare Nostrum» pour lutter contre l'immigration. C'est une opération symbolique qui déclare : «*C'est notre mer*». Nous payons le prix de cette Méditerranée. Comment peut-on construire un tel projet pour les générations futures ? Nous sommes amenés à repenser notre raisonnement conflictuel et partant apaiser les mémoires. Comment pouvons-nous instaurer une éducation interculturelle ? Je ne crois pas à la coopération euro-méditerranéenne, entre l'Europe et la mer... Nous ne sommes pas concernés ; nous pourrions parler plutôt d'un partenariat euro-africain.

Miloud Loukili

J'ai apprécié grandement votre intervention sur la diaspora. La problématique est la suivante : comment dépasser l'esprit conflictuel vers une perspective vertueuse et coopérative ? C'est pour cela que la redéfinition des concepts s'impose vers plus de précision et une prise en compte des objectifs. L'éducation interculturelle est importante dans ce sens et nous devons parler à l'école de notre apport en Andalousie. Les livres espagnols devraient également faire référence à ce passé, à la présence de l'Espagne au Maroc et en Afrique. Ceci est important pour un travail de réconciliation avec soi et avec notre mémoire pour aboutir à une mémoire commune. Mon collègue va répondre à votre question.

Ignacio Gutiérrez de Teran

La mémoire espagnole envers l'Andalousie est un combat de longue date. J'en ai un peu parlé au cours de cette rencontre et de la précédente. Moi aussi, je suis étonné de voir ces célébrations qui scandent «*Nous avons vaincu les Musulmans étrangers et nous avons bâti notre pays après la chute de l'Andalousie*» et de voir des livres et publications qui adoptent cette vision. Nous, en tant qu'hommes de culture, nous devons affronter cette vague avec discernement. A travers un raisonnement logique et des faits concrets, nous pouvons argumenter. L'Andalousie représente pour la plupart des Espagnols une partie de l'Histoire et non pas une période d'occupation : une étape de notre Histoire.

Cependant, nous assistons récemment à un revirement : de plus en plus de personnes considèrent que les Musulmans ont détruit une tradition de longue date, depuis les Romains. «*Nous n'avons aucun lien avec l'Andalousie, mais nous voulons gérer les affaires financières d'Alhambra, c'est un palais qui nous fournit des ressources importantes*» déclarent des nationalistes espagnols à Grenade. L'église catholique annonce : «*Nous voulons effacer les traces de présence d'un Islam violent. Nous pouvons par contre garder la mosquée de Cordoue, l'un des monuments les plus visités en Espagne*». Ceci crée une certaine confusion ; d'un côté, les nationalistes rejettent l'Andalousie comme partie intégrante de l'Histoire espagnole ; de l'autre, des éloges se lèvent pour admirer l'Alhambra et Grenade. Tout le monde pleure Grenade, mais en présence d'intérêts économiques, on admire l'Andalousie : c'est triste. Le problème est que les initiatives demeurent dispersées et limitées dans le temps, sans structure dans le domaine. L'Histoire nous conforte, nous pouvons y revenir pour y puiser les preuves. A travers la conquête de Grenade, nous avons rejeté les Juifs et les Musulmans en quelques mois. Mais l'Etat andalou, arabe ou amazigh, a toléré la présence des Chrétiens et des Juifs. Il y a une différence. Je dois rappeler ces faits qui constituent les bases à mon avis. Ce sont des faits véridiques, indiscutables, sans équivoque. Certains voudraient les moduler et les adapter à leurs fins.

C'est le cas des courants nationalistes qui recourent à un discours nationaliste au détriment des autres points de vue : l'autre est le responsable de tous nos maux et problèmes. C'est bien dommage d'assister à un retour de cette tendance. Pour veiller au rétablissement d'une situation de paix, nous pouvons proposer la mise en place d'équipes d'historiens, d'hommes de culture et d'experts, arabes et espagnols, du Grand Maghreb en particulier, afin de rédiger une Histoire commune.

Des initiatives individuelles existent. Je sais que des historiens et des Espagnols arabophones travaillent en étroite collaboration avec les Marocains pour trouver un terrain d'entente. Ce sont des initiatives qui permettent de brasser les idées préétablies pour en faire des résultats convergents dépassant les carcans individuels. Ces efforts nécessitent un soutien, un financement et une coopération, malheureusement absents, que devraient assurer les institutions. Nous aurions voulu un soutien et une participation de la part du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, dans la publication des livres espagnols qui abordent ce sujet. Quel est le rôle des Ambassades et des centres culturels du Maghreb et du Machrek ? Du Golfe, qui critique la civilisation arabe et européenne ? Comment peut-on optimiser ces efforts ? Ceci est la question la plus importante. Nous n'agissons pas, malheureusement. Nous devons passer à l'étape supérieure : la concrétisation de ces idées sur le terrain et dans la pratique ; mais on en est encore loin.



Mostafa Hassani Idrissi

J'ajoute juste un mot sur cet ouvrage, «Méditerranée, une histoire à partager». Il se veut un manuel commun pour l'ensemble des pays méditerranéens. Chaque chapitre a été écrit par des auteurs du Nord et du Sud et son ambition est de ne pas traiter l'Histoire vue du Nord ou vue du Sud, mais vue du ciel, en quelque sorte. L'objectif est justement de dépasser le «Nous» national ou le «Nous» civilisationnel du Sud ou du Nord, pour aborder cette histoire. On ne traite pas l'autre, il n'y a pas l'autre, vous avez vu comment j'ai présenté : rive-Nord, rive-Sud. On ne peut pas dire que c'est quelqu'un du Nord ou du Sud qui présente ainsi : c'est une vue qui se veut la plus objective possible pour faciliter la compréhension, parce que dans les manuels d'histoire du Nord, il y a une incompréhension du Sud et réciproquement.

L'Histoire de la Méditerranée n'est jamais abordée dans sa complexité alors que, dans cet ouvrage, on rend compte de la complexité de cette histoire méditerranéenne ; je pense ainsi répondre un peu à votre question. C'est l'un des moyens qui peuvent nous libérer de l'approche conflictuelle que nous avons.

François Larbre

L'approche de la Méditerranée, uniquement par surplomb, que vous évoquez, est en fait celle qui a eu cours pendant des siècles, du Moyen âge au XVIII^{ème} siècle, à travers la représentation de la Méditerranée dessinée sur ce qu'on appelait les portulans, les cartes manuscrites où la Méditerranée n'était pas décrite comme une séparation, mais comme un tout. Sur ces cartes, seules les côtes étaient représentées, l'intérieur n'était pas figuré, et ce qui comptait, ce qui était important, c'était la mer et ses rivages, le reste étant tout à fait secondaire.

Miloud Loukili

Merci beaucoup. J'estime que ce que vous venez de dire tous trois constitue véritablement une note d'espoir. La Méditerranée, c'est vrai, est conçue de deux manières, ou bien c'est une frontière, une barrière, un mur, des cloisons, des contrôles, et à ce moment-là, on ne se parle pas, on se regarde mais sans se comprendre : il n'y a pas de dialogue. La Méditerranée peut être au contraire vue comme un trait d'union au sens où Albert Camus l'avait envisagée. Vous me permettrez simplement de le citer en guise de conclusion : *«La Méditerranée est un ensemble composé de différentes réalités mais qui crie en soi son révélateur d'unités, de paysages et de culture et ceci dans un seul but : celui d'épanouir une personnalité.»* Il a écrit ceci dans la revue Rivages en 1938. Si l'on devait donner un sens à ce que nous faisons aujourd'hui, modestement mais sûrement, on pourrait le résumer comme la quête d'une pensée méditerranéenne, une pensée renouvelée, une pensée à travers laquelle tout le monde se ressourcerait. C'est essentiel de transcender les clivages, de transcender les «ismes». Les intervenants ont évoqué une lecture commune de notre Histoire espagnole et marocaine. Puisque nous sommes à Oujda et que j'ai le tiers de moi, de ma famille, à quelques mètres d'ici, en Algérie, il est temps également - c'est un message que nous devrions lancer à nos frères et sœurs d'Algérie - maintenant plus qu'à n'importe quel moment, pour une relecture de notre Histoire, dépassionnée et dépassant l'égo. C'est essentiel pour aller vers un avenir commun.

Voilà Mesdames et Messieurs, très succinctement, ce que j'ai retenu de ces interventions brillantes qui ont émaillé cet échange. La Méditerranée relie. La Méditerranée c'est ça. Si nous voulons créer le méditerranéen, l'esprit méditerranéen, un humanisme méditerranéen pour les générations de demain, il faut commencer dès aujourd'hui, changer les mentalités, surtout entre les jeunes ; il faut absolument une culture, insuffler une culture de l'acceptation de l'autre tel qu'il est et non tel que nous souhaiterions qu'il soit. A Essaouira, nous avons contribué à créer un Institut Juridique d'Etudes Hébraïques, car il faut aussi relire notre Histoire, ce prisme, et intégrer toutes les dimensions. Nous sommes au Maroc et, si nous avons une qualité, c'est bien celle-ci : nous sommes divers, avec une diversité culturelle, d'une diversité ethnique extraordinaire, qui est une richesse. Nous sommes berbères et arabes, nous sommes méditerranéens et atlantiques, nous avons la dimension hébraïque juive, nous avons aussi notre ouverture sur l'autre, sur l'Occident, nous sommes frères et amis... nous sommes l'Occident de l'Orient. C'est extrêmement important ce que nous faisons aujourd'hui. Merci pour l'attention que vous avez prêtée à notre atelier et, en votre nom, je remercie les orateurs et vous dis à très bientôt.

Modérateur : El Houssain El Moujahid
Participants : Abdelkader Retnani, Fatima Boukhriss, Driss Azdoud
Espace : Simon Levy
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 17h00 - 18h30



Résumé des interventions de la table ronde

Cette session est dédiée à la présentation des trois beaux livres réalisés par l'Institut Royal pour la Culture Amazigh (IRCAM). Elle débute avec l'intervention du modérateur, El Houssain El Moujahid, actuel Secrétaire Général de l'IRCAM, qui replace la table ronde dans sa logique puisqu'elle survient après celle dédiée à expliquer la démarche suivie par l'Institut et à présenter un bilan à date de ses réalisations, non sans tracer ses perspectives et approches pour la suite de son action.

De la sorte, la communication (notamment l'édition) apparaît comme un aboutissement naturel de l'action de l'IRCAM et un vecteur de diffusion qui complète logiquement les parutions directement didactiques ou les publications de travaux de recherche. L'IRCAM a opté pour la réalisation de beaux livres et conclut pour ce faire un partenariat avec une maison d'édition bien connue de la place dans cette spécialité : La Croisée des Chemins.

Par nature, les beaux livres survalorisent l'illustration photographique et ceux de l'IRCAM ne dérogent pas, ce qui a contraint à un patient travail de collecte et sélection iconographique. Les meilleurs experts – et ils sont de haut niveau – ont réalisé des textes de fond (pour les deux premiers livres) tandis que le troisième ouvrage faisait une plus large place à la poésie. Ce sont en effet trois livres qui sont désormais édités et viennent d'être présentés au plus grand Salon du Livre au monde, celui de Francfort, avec un grand succès. Les deux premiers livres sont intitulés «Art et architecture amazighs» et «Culture immatérielle du Maroc : les expressions artistiques amazighes».



Ils sont abondamment illustrés mais fondés surtout sur des textes analytiques de fond, solidement documentés, qui restituent l'histoire et les cadres de production ainsi que les contextes d'expression des créations de toutes natures qui sont ici données à contempler. Les techniques et matériaux, très divers, sont explicités. Les expressions immatérielles, nombreuses, touchent tous les champs culturels. Elles sont valorisées par l'image et explicitées par les textes. Le troisième livre, titré «Maroc, regards en perspective», est de nature différente. Il valorise davantage le patrimoine naturel et physique des régions concernées, leurs ressources, leurs beautés intrinsèques, les effluves qui en émanent, le foisonnement de la vie... Le texte se fait moins pédagogique et fait une plus grande place à la séduction par le charme irrésistible qui parfois gagne à se passer de tout commentaire. Un message commun irrigue ces trois ouvrages ; il s'agit désormais de maintenir la vie de cette culture présentée à travers ces expressions magnifiques et de ne point prendre le risque de les folkloriser pour mieux en commercialiser les produits.

Les interventions de la table ronde

El Houssain El Moujahid

Nous sommes heureux de vous rencontrer autour de la question du patrimoine amazigh, patrimoine marocain d'abord, qui se caractérise par sa pluralité, sa diversité et sa présence qui traverse tous les aspects de nos activités, de notre langage et aussi de notre environnement. Pour l'Institut Royal Marocain de la Culture Amazighe (IRCAM), ce patrimoine est une gageure ; c'est aussi un défi de le mettre en valeur pour le revitaliser, le sauvegarder par la fonctionnalité, la reconnaissance de ses dimensions, puis par l'investissement. L'IRCAM a engagé pour ce faire plusieurs chantiers en faveur de ce patrimoine, qui a d'abord un contenu immatériel, c'est-à-dire constitué de tout ce qui fait la personnalité artistique et expressive amazighe.

Patrimoine matériel aussi, qui va de la graphie à la poterie, le bois, l'architecture, etc. Nous avons aussi le patrimoine physique : le paysage, les visages, les airs, les sonorités, les senteurs, la flore, la faune, etc.

A tous ses aspects, l'IRCAM dédie ses travaux, les travaux des chercheurs, qui complètent ce qui se fait ailleurs, dans d'autres institutions et des Universités. Il y a aussi un budget alloué à ce patrimoine linguistique. Nous avons pu examiner au cours d'un précédent panel les détails de ce chantier-là : la littérature, les expressions visuelles, les expressions artistiques. Tous ces aspects font l'objet de recherches académiques, de recherches sur le terrain, de recherche-action. Mais il y a un autre aspect très important, qui complète les précédents, leur donne de la vie et de la visibilité : c'est l'édition. Je ne vais pas m'immiscer dans ce domaine ; nous avons avec nous un spécialiste de l'édition. L'IRCAM a toujours eu une stratégie éditoriale pour la mise en forme, la publication et la diffusion de l'information à travers le livre. Il a inscrit à son actif des centaines de publications.

Dernièrement, grâce au travail avec notre partenaire, la maison d'édition «La Croisée des Chemins» que dirige brillamment notre ami Abdelkader Retnani, l'IRCAM dispose aujourd'hui d'un certain nombre d'ouvrages de style «beaux livres». Des beaux livres où les visuels sont les plus importants et prédominent sur les textes. Nous en sommes désormais à trois ouvrages que nous allons présenter ici.

Monsieur Retnani nous dira en quoi le beau livre complète le travail académique de l'Institut. Monsieur Driss Azdoud, chercheur et ancien Directeur du Centre des expressions artistiques, de la production audiovisuelle et de la production littéraire à l'IRCAM, va nous parler de son travail, tout en présentant le dernier-né de cette collection. Nous avons également avec nous Madame Fatima Boukhriss, connue en tant que linguiste ; elle est aussi chercheuse dans le domaine des arts, de la culture et des traditions orales, notamment les arts chorégraphiques et musico-amazighs.

Abdelkader Retnani

Je voudrais dire qu'au Maroc, depuis plusieurs années, quelques institutions ont commencé à faire ce travail de recherche. Il y en a six, pour être précis. Parmi ces institutions, il y a l'Institut IRCAM qui a pris cette initiative de travailler en partenariat avec la maison d'édition La Croisée des Chemins. Ce qui a été à l'origine de la symbiose avec l'IRCAM, c'est d'abord un choix professionnel, une rencontre de deux amis qui se connaissent depuis longtemps et sont animés de la même passion : la passion du livre et du patrimoine. De cette rencontre est née l'idée de faire des livres. Je tiens à féliciter l'institution IRCAM d'avoir fait, rien que pour l'année 2018, année extrêmement difficile, trois beaux livres dans la même année.

Nous nous sommes attelés à travailler avec plusieurs chercheurs. Ce travail a été mené avec rigueur, avec des allers-retours entre Rabat et Casablanca, des échanges, des choix, pour que sortent ces livres que vous avez ici devant vous. Trois beaux livres qui sont pour nous, IRCAM et maison d'édition, une source de fierté et dont la présentation a eu lieu samedi dernier au Salon du livre le plus prestigieux du monde, celui de Frankfort en Allemagne. Je peux vous assurer qu'en plus des éditeurs qui y étaient présents, les Allemands sont férés de ces ouvrages sur la culture amazighe. Aujourd'hui, nous avons le plaisir de vous les présenter.



El Houssain El Moujahid

Commençons si vous le voulez bien par l'aspect immatériel de la culture au Maroc. Je cède la parole à Madame Boukhriss.

Fatima Boukhriss

C'est un grand plaisir pour moi de participer à la présentation de ces beaux livres de l'IRCAM. Il y en a trois aujourd'hui, d'autres sont en perspective. Je félicite l'IRCAM pour sa politique d'édition de beaux livres et Monsieur Retnani pour le professionnalisme de son travail. Mon rôle est de présenter le deuxième livre : «Culture immatérielle du Maroc : les expressions artistiques amazighes», édité en 2016. C'est un ouvrage collectif, qui ambitionne de présenter tout un pan de la culture marocaine, notamment les expressions artistiques amazighes, qui sont riches et diversifiées, selon les styles et en fonction de la langue maternelle en usage, qu'il s'agisse des zones arabophones ou des zones amazighophones. C'est un ouvrage de trois-cent vingt pages, formé de cinq chapitres.

Chaque chapitre est consacré à un art précis : «Les arts graphiques» ; «Les arts musicaux» ; «Les arts chorégraphiques» ; «Les arts dramaturgiques» ; «Les arts cinématographiques». Le livre est préfacé par Monsieur Boukouss ; Monsieur Azdoud en a écrit l'introduction. Dans les arts graphiques, nous avons essayé d'aborder ce mode d'expression sous ses différentes formes : la forme gravée, dessinée ou tissée, sur les différents supports (bois, pierre, cuir...).

Un véritable trésor pour le Maroc en particulier et le Maghreb en général. Ce volet des arts graphiques a été élaboré par Monsieur Fouad Lahbib, un artiste peintre et calligraphe très connu et lauréat de plusieurs prix internationaux de création littéraire.



Culture immatérielle du Maroc : les expressions artistiques amazighes

Il retrace l'histoire de l'art graphique depuis l'âge des gravures rupestres à la naissance du talent amazigh, en passant par l'art traditionnel (tatouage, broderies, tapisserie, poterie, etc.). L'auteur donne des exemples d'artistes fondateurs marocains comme Farid Belkahlia, Fatima Mellal et d'autres. Il a tenté de distinguer les différents styles et les différents courants à travers leurs époques et leurs illustrations. Un autre volet, sur l'art musical, est extrêmement riche du point de vue des mélodies, des rythmes et des instruments.

Cette partie est traitée par Monsieur Ahmed Aydoun, le musicologue marocain qui a publié l'ouvrage «Musiques du Maroc». Il nous brosse un tableau de la musique amazighe à travers ses différentes composantes et les différentes troupes qui ont marqué son évolution, à l'instar du groupe Izenzaren, de Ousmane, etc. Il retrace aussi le parcours d'artistes contemporains comme Mohamed Rouicha, Ammouri M'Bark, Fatima Tabaamrant, etc. Un glossaire de la terminologie amazighe est présenté à la fin de cette partie. Les arts chorégraphiques, thème du troisième chapitre de ce beau livre, est un domaine dont je me suis chargée.

Je dois signaler d'emblée que dans la tradition amazighe, les danses sont généralement collectives. Il y a trois grandes danses : Ahidouss ; Ahouach et Imdiazen. Chaque type de danse est décrit selon la région, les paroles, la musique, les instruments, la gestuelle, le mouvement, etc. Les mutations du champ chorégraphique et le renouveau sont présentés, en apportant des illustrations de danses anciennes et contemporaines. Par exemple, l'image du maestro Moha Oulhoucine Achibane rend toute la splendeur du mouvement de cette figure légendaire de la danse Ahidouss. On a beau décrire le mouvement rythmé et la gestuelle cadencée, le texte demeure réducteur : par contre, l'image, à elle seule, parle de cet élan de liberté. Le chapitre sur les arts dramaturgiques, est traité par Naoual Benbrahim, chercheuse à l'ISADAC.

Elle présente une vue panoramique de cet art (l'état du théâtre antique, le théâtre traditionnel et la naissance du théâtre actuel). On peut aussi parler aujourd'hui d'un cinéma d'expression amazighe avec l'émergence d'acteurs typés. La production se développe et l'on assiste de nos jours à des festivals de cinéma amazigh.

Je dois dire que ce beau-livre est venu à point nommé. Il a permis de fixer par l'écrit et par l'image ce patrimoine culturel riche et diversifié qui fait partie de notre mémoire, la mémoire collective du Maroc.

El Houssain El Moujahid

Ce beau livre est une invite à revisiter ce patrimoine, à jeter un autre regard, non pas un regard de complaisance ou d'émerveillement, mais dans une optique de revalorisation. Les expressions immatérielles, comme les expressions matérielles, sont portées par des paysages, la géographie, le territoire, dans toute sa diversité, la variété des paysages, de visages, de senteurs, de couleurs. Je voudrais ici saluer Monsieur Azdoud, à qui l'on doit neuf sur dix des belles illustrations de l'ouvrage. Il va nous faire une présentation générale de cette collection.



Driss Azdoud

Je vous présente ici les jaquettes des trois beaux livres édités à ce jour par l'IRCAM. Le premier s'intitule «Arts et architecture amazighs». C'est un livre de fond, qui présente à la fois l'image et le texte. Ce livre contient six textes dédiés par thèmes : le bois, la poterie, le tapis, les gravures, les bijoux et les costumes. Ce dernier ne figurait pas dans la première édition mais il a été ajouté pour étoffer la deuxième édition. Les textes sont des articles de fond écrits par des anthropologues et des spécialistes de leurs domaines respectifs. Le deuxième beau livre vient d'être présenté par Madame Boukhriss. Il est titré : «Culture immatérielle du Maroc : expressions artistiques amazighes». Enfin, le dernier de la série s'intitule : «Maroc, regards en perspective».

Pour les personnes familiarisées avec la photographie, les termes du titre de cet ouvrage s'inspirent des arts visuels. La préface, signée par le recteur de l'IRCAM, Ahmed Boukouss, est fondée sur l'idée centrale que le Maroc est «un» dans sa personnalité, mais «pluriel» dans son expression, ses mœurs et coutumes et aussi ses habitants. En tant que carrefour, le Maroc est un lieu de brassage de cultures et de civilisations.



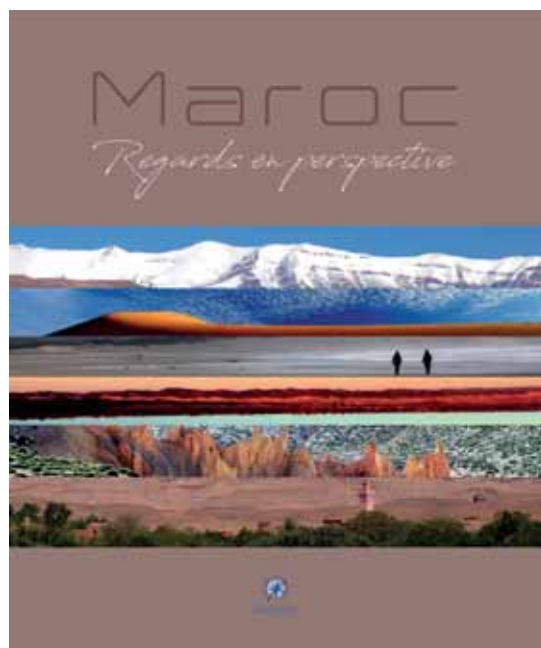
Arts et architecture amazighs

Le livre donne à voir dans les visages et les paysages, les couleurs, les pratiques ancestrales et aussi les tendances à venir.

Je précise que ce troisième livre rompt, en quelque sorte, avec les deux premiers dans la mesure où il n'est pas construit sur des articles de fond, mais il fait la part belle à l'image d'abord, même s'il n'oublie pas le texte. L'ouvrage contient pas moins de cent-trente-huit entrées thématiques, dont trente-et-un textes poétiques. Coté illustrations, il comporte cinq cents-une images. Le conseil scientifique a dû faire un tri parmi les mille-cinq-cent images reçues.

Le livre est divisé en quatre parties en lien avec la géographie du Maroc : le désert, la montagne, la plaine et le littoral. Il comprend également une bibliographie avec quarante-trois références, dont sept sites web. L'introduction, signée par Mohamed Aït Hamza, membre du Conseil scientifique, revient sur la position privilégiée du Maroc par rapport à l'Afrique et à l'Europe, mais aussi sur les reliefs avantageux, en mettant l'accent sur les chaînes de l'Atlas. Grâce à elles, nous avons « l'un des plus beaux pays au monde », car le Maroc est composé de plusieurs zones, plusieurs géographies, et cette pluralité des paysages va alimenter le contenu du livre, tant au niveau de l'image qu'à celui du texte. Il y a, selon Mohamed Aït Hamza, des influences dues à l'emplacement et à la configuration géographiques du Maroc, mais aussi à ses habitants. Les images sont en général accompagnées de textes et, parfois, de quelques vers d'un poème.

Par exemple, devant le cèdre Gouraud qui se trouve dans la forêt de cèdres d'Azrou - c'est un arbre mort depuis longtemps, mais toujours là, debout - nous avons préféré mettre de la poésie avec ce petit ver, au lieu de parler de Gouraud, de son histoire : « *Il n'y a point d'eau sur mon tronc, parce que je ne connais plus qu'une saison, j'en tremble, j'en perds l'aplomb* ».



Maroc, regards en perspective

Il y a par ailleurs cette image de cimetière - vous savez que nous avons une relation un peu particulière avec le cimetière - qui est très parlante : c'est un homme qui rentre dans le cimetière et salue les morts. Alors, plutôt que de parler du cimetière, nous avons choisi de mettre en exergue auprès de l'image un très joli poème d'un grand artiste amazigh, qui dit ceci :

«La mort on y échappe point, avec nous-mêmes soyons en paix, on y échappe point, O toi la terre en ton sein, la mort nous attend, éphémère le monde ici-bas, celui qui feint l'ignorant qu'il aille voir les tombes de tant d'âmes que la terre a déjà happées».

Pour rendre hommage à Hadda Ouakki et Bennaceur Oukhouya, ce duo inoubliable de la chanson amazighe du Moyen Atlas, nous avons restitué ce qu'ils disaient dans l'un de leurs chants : *«Si tu lèves le camp, o mon amour j'en ferai autant, jamais l'aimée dit-on à sa moitié ne tourne les talents».* Ce vers a été placé en légende de cette image d'une maison en ruine.

El Houssain El Moujahid

Dans ce livre «Arts et architecture amazighs du Maroc», il n'y a pas de hardiesse, de rigidité scientifique. C'est tout simplement la beauté restituée dans son expression la plus profonde : beauté du texte et beauté de l'image. D'une certaine manière, les textes sont poétisés. Il y a des lieux qui parlent de leur histoire, de leur anthropologie. Ce beau livre a été réalisé en vue de contribuer au rayonnement d'une culture millénaire. Il invite le lecteur à découvrir la culture amazighe dans ses dimensions matérielle et immatérielle.

C'est un beau livre dédié à l'art et à l'architecture du Maroc, aux aspects matériels de la culture. Les textes sont élaborés par des chercheurs de renommée que vous connaissez sans doute.

A côté de Monsieur Jallouk, qui en est l'initiateur et le préfacier, il y a Noureddine Naami, qui a travaillé sur les gravures rupestres, Catherine Amahane pour les bijoux, Ali Amahane pour le tapis, Hafid Moukaddem, archéologue et anthropologue, auteur d'un texte sur l'art du bois, Afoulay Aboukacim pour la poterie, en plus du texte que nous avons ajouté sur le costume. Monsieur Jallouk a joint un texte sur l'architecture amazighe, notamment les greniers collectifs et les casbahs.

Je rappelle que chaque texte est aussi un cri d'alarme, parce que nous présentons des arts millénaires réputés refléter l'esthétique rurale, qu'il faudrait revaloriser par l'intégration dans le génie civil - le siège de l'IRCAM est un exemple de cet investissement, de cette valorisation de l'architecture sans folklorisation - et moderniser aussi à travers l'enseignement dans les écoles d'architecture et des beaux-arts. Il en est de même pour le tapis, le travail sur bois, la céramique, les bijoux et le costume.

Les écrits sont, en quelque sorte un appel à la sauvegarde de cet art rural mis en péril par le mercantilisme, à la pérennisation de ce patrimoine architectural et à la modernisation de toutes les expressions artistiques amazighes.

L'IMAGINAIRE DES LANGUES

Modératrice : Zakya Daoud
Participants : Ahmed Boukous, Majid Moëz
Espace : Leïla Alaoui
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 17h00 - 18h30



Résumé des interventions de la table ronde

Cette table ronde approfondit un sujet difficile dont on n'a pas fini d'examiner tous les aspects et que bien des disciplines scientifiques – comme la linguistique – échouent encore à cerner tant il est complexe, anciennement posé, et influencé par des approches contradictoires.

Pour modérer un tel débat fondamental (qui touche aussi à l'identité des écrivains à travers la façon dont leurs écrits l'exprime), il fallait une personnalité forte à l'esprit ouvert et à la culture cosmopolite. Le choix de Zakya Daoud pour cette animation (d'origine française, née Jacqueline comme une allusion amicale le lui rappelle durant les échanges), journaliste et écrivaine devenue marocaine en 1959, s'est révélé particulièrement pertinent pour son charisme, sa culture incontestable et la finesse de ses réparties et de ses relances. Avec elle, un enseignant et chercheur de grande renommée actuellement à la tête de l'Institut Royal de la Culture Amazigh, Ahmed Boukous.

Linguiste et sociologue, il a offert une lecture bienveillante, documentée et sage de la problématique. Egalement en tribune, Moëz Majid, écrivain tunisien, homme d'entreprise mais aussi – et même surtout aujourd'hui – homme de réflexion et poète, qui publie ses réflexions à travers ses articles pour l'essentiel en langue arabe et ses poèmes en langue française, dans un bilinguisme assumé et tranquille qui a priori peut étonner.



Les échanges montrent une grande connaissance de la littérature du Maghreb, quelle qu'en soit la langue ; de nombreux auteurs sont donc évoqués. Pour mieux cerner la problématique, les échanges font bien des détours pertinents, aussi bien par les DOM-TOM français, avec Edouard Glissant, que par des pays non maghrébins confrontés au multilinguisme, notamment celui de leurs intellectuels. Celui-ci n'est décrit par aucun participant comme un handicap, mais bien comme une richesse, une diversité à préserver sinon développer. Il en va de même pour les langues qui eurent des prétentions hégémoniques ou furent en situation de l'être, avec lesquelles les auteurs déclarent avoir des relations pacifiées aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire simples ou sans ambiguïtés. Les interventions traquent l'imaginaire dans les interstices de la production littéraire, dans le non-dit qui sous-tend les concepts, dans leur choix et leur utilisation, autant sinon davantage que dans ce qui est effectivement exprimé. La même langue utilisée par l'un ou l'autre, appuyée sur des soubassements différents, dont les imaginaires, qui relèvent de toute une culture construite au fil des vécus des uns et des autres, va donner des productions écrites, quel que soit le domaine, aux couleurs sensiblement différentes, et personne dans la salle ne se déclare prêt à s'en priver. Bien au contraire.

Les interventions de la table ronde

Zakya Daoud

Majid Moez a écrit cinq recueils de poèmes en Français - le dernier en 2014, publié chez Fata Morgana, intitulé «Chants de l'autre rive» - et des articles culturels en Arabe dans diverses revues tunisiennes. Ahmed Boukous, est enseignant et chercheur depuis des décennies. Il travaille aujourd'hui à l'Institut Royal de la Culture Amazigh, dont il est le Président. Il a publié une dizaine d'ouvrages, dont les plus importants me semblent «Langage et culture populaire au Maroc» en 1977 et «Revitalisation de l'Amazigh» en 2012. Cette année, il a publié un essai de politique et d'aménagement linguistique, livre qui entre parfaitement dans le cadre du thème de cette table ronde. Monsieur Boukous va nous parler des langues et de l'imaginaire de ces langues.

Ahmed Boukous

Je remercie Madame Zakya Daoud d'avoir accepté de modérer cette séance et vous mes amis, collègues, futurs amis aussi, d'être ici présents pour que nous puissions échanger sur les questions relatives à l'imaginaire des langues. Je n'ai pas la prétention de parler toutes les langues bien sûr. Je pense qu'il faudrait d'abord que nous nous entendions sur le concept d'imaginaire (l'imaginaire de la langue, l'imaginaire linguistique que cela représente). L'acception que je retiens est celle qui a cours chez les linguistes et les sociolinguistes. La question de l'imaginaire des langues est abordée de diverses manières par les linguistes : aux Etats-Unis, au Canada, on s'intéresse davantage à l'attitude des locuteurs vis-à-vis des langues. Les sociologues sont davantage intéressés par la représentation sociale que les locuteurs ont des langues, alors que les psychologues sont intéressés par la représentation individuelle de la langue et, en général, de la langue première. En France, depuis le début des années 1970, un courant s'est développé autour d'André Martinet, notamment avec Anne-Marie Houdebine qui a consacré sa thèse à l'imaginaire linguistique dans le milieu français en examinant plus précisément comment l'imaginaire transparait dans les réalisations phoniques de la langue française. D'autres chercheurs se sont intéressés à l'imaginaire des locuteurs français au niveau du lexique, de la syntaxe, et aussi au niveau de l'énonciation. Qu'est-ce que Anne-Marie Houdebine entend par l'imaginaire de la langue ? C'est essentiellement l'attitude que le locuteur développe par rapport à sa propre langue et aussi par rapport à la langue d'autrui, de l'environnement. Je préfère parler de représentation linguistique et au niveau de la communauté (les personnes appartenant à un environnement linguistique donné). Cette question est importante au Maroc, qui n'est ni le Cameroun, ni l'Inde, ni tous les pays qui sont soumis à une très forte diversité de langues. Au Maroc, il existe quelques langues : au plan historique, il y a d'abord l'Amazigh, qu'on appelle traditionnellement le Berbère, avec ses différentes réalisations régionales. Ensuite, il y a l'Arabe, qui se décline en Arabe classique, en Arabe standard, mais aussi en variétés régionales. Nous avons une dénomination pour parler de toutes les variétés de l'Arabe parlé au Maroc : la Darija. Il y a aussi les langues étrangères qui font partie de notre quotidien depuis des siècles, depuis que notre pays s'est ouvert, parfois malgré lui. La présence de l'Occident a commencé par le Portugais, puis l'Espagnol, et enfin, au milieu du XX^{ème} siècle, le Français. Nous avons au sein de notre communauté, de manière relativement forte jusqu'à il y a quelques décennies, le parler judéo-arabe, judéo-berbère et amazigh. Voici l'idée du caléidoscope linguistique existant au Maroc. La question est de savoir comment les Marocains font pour gérer ce plurilinguisme.

Majid Moëz

Mon propos ne va pas être savant, au sens où je ne suis pas un linguiste, mais un auteur. Je suis Tunisien et je vis à Tunis ; j'écris en Français de la poésie et des pensées ; je fais du journalisme culturel en Arabe. Je vais aborder cette question d'imaginaire des langues selon la vision de l'écrivain : la problématique fondamentale du bilinguisme auquel sont confrontés tous ceux qui écrivent dans la langue de l'autre, sans pour autant accepter de se soumettre ou de se fondre dans sa culture. Je crois que cette problématique est assez commune au Maghreb, en Afrique et pour les DOM-TOM français principalement, où les auteurs y font face. Écrire, c'est déjà accepter de donner une part de soi-même dans l'indiscible, l'interstice de la langue. Il y a des choses que l'on abandonne finalement en chemin en écrivant, quelle que soit la langue que l'on utilise. A plus forte raison quand on élit domicile dans une langue qui est une langue d'écriture, une langue de l'autre, celle de la métropole pour les gens des DOM-TOM par exemple, ou celle de l'occupant, de l'opresseur, pour les anciennes colonies. Avant de s'engager à écrire, il faudrait d'abord que l'auteur s'engage à réfléchir sur ce qu'il a à dire dans la langue d'autrui.

J'aimerais présenter trois principales idées dans ce sens. Je pars d'une formule-choc d'Edouard Glissant : «J'écris en présence de toutes les langues du monde, même si je ne les connais pas». C'est une affirmation salutaire parce qu'elle ouvre une porte sur l'universalité, c'est une captation d'universalité conquise dans une langue qui est sans doute originellement celle d'une population hégémonique (en particulier le Français) dont se sont emparés toute une génération d'écrivains au Maghreb, en Afrique Noire et dans les DOM-TOM. Ce qui m'a intéressé dans cette formule, c'est quelle fait écho à un vers parmi les plus beaux, écrit quelques dizaines d'années plus tôt : «*Nous conquerrons un jour la liberté pour l'humanité entière*». J'adhère particulièrement à cette compréhension de la langue et, quand je dis compréhension, ce n'est pas au sens de compréhension intellectuelle, mais plus dans la captation, la prise de possession de cette langue, car je fais partie d'une génération dont le rapport à la langue française est différent de celui des écrivains des générations précédentes. Je suis né en 1973 et je n'ai pas connu l'occupant : je n'ai pas ce rapport d'oppressé vis-à-vis de cette langue et de cette culture dans laquelle j'écris la poésie. Mon rapport à la culture française est totalement pacifié : ce n'est pas un sujet, en tout cas pas pour moi. De plus, je ne pourrais même pas dire qu'elle est une langue hégémonique. C'est une langue qui s'oppose à moi parce que je ne suis pas personnellement amputé de ma langue maternelle : je suis parfaitement arabophone et je peux écrire et m'exprimer dans ma langue.

Zakya Daoud

Mais pourquoi avez-vous choisi la poésie ?

Majid Moëz

J'y viens. Le troisième point qui aurait pu justifier ce choix est de dire que c'est une langue culturellement hégémonique, ce qui n'est même pas vrai. Je suis parfaitement anglophone. Je lis Lord Byron, Walt Whitman ou Edgard Poe dans leur langue ; j'ai vécu un moment à Boston et à Londres.

Donc, à la limite, si je devais concéder une culture hégémonique ce serait plutôt la culture anglophone. En réalité, ce choix d'écriture est le choix d'une culture, d'une langue et d'une manière d'écrire. Mais ce n'est pas totalement honnête, car à ce cheminement intellectuel d'appréhension de la langue, s'adjoignent des conditions particulières et personnelles.

Je suis le fils d'un poète arabophone tunisien, très médiatisé et connu en Tunisie (peut-être un petit peu au Maroc) qui a occupé la scène pendant une bonne trentaine d'années dans mon pays. Je peux dire aujourd'hui que je me suis réfugié dans cette langue pour des raisons œdipiennes, parce qu'il fallait, à un moment ou l'autre, tuer le père, et écrire ce genre la poésie dans cette langue. Pour être honnête, je n'étais pas sûr de sortir gagnant du duel et il n'y en pas eu puisque j'ai écrit en Français. Ce rapport d'écriture de la langue dépend des générations d'écrivains. Par exemple, certains auteurs n'ont pas d'autre langue, comme Edouard Glissant ou des auteurs algériens : ils devaient dire ce qu'ils étaient dans cette langue. Donc, qu'elle soit celle de l'oppresseur ou pas, ils ont dû cohabiter avec elle. Ce n'est pas mon cas.

Zakya Daoud

J'ai découvert l'un de vos poèmes et je vais lire ici un extrait : *«Là-bas, sur une terre d'argile tiède vit un peuple de rois. Gare à sa colère ! Sans doute faudra-t-il pour convier l'orage, de grands rituels d'obscures arcanes, cultiver patiemment la colère des dieux, rompre la retenue des ombres, sans doute faudra-t-il quelques trahisons.»* Quel est l'imaginaire présent dans ce texte puisque c'est un Tunisien qui l'a écrit et non un Français ?

Majid Moëz

Jamais un poète ne vous répondra à cette question, pour être honnête, mais je peux donner des clés de lecture. Tout ce livre est un poème écrit entre 2011 et 2013, à une période très trouble de l'histoire de mon pays. C'est une interaction avec l'environnement du poète ; c'est une question liée à l'ensemble social dans lequel j'étais *«Là-bas sur une terre d'argile tiède, vit un peuple de rois, gare à sa colère»*. Il n'y a pas d'explication à donner.

Zakya Daoud

Quand même ! Les Tunisiens n'ont plus de roi !

Intervention

C'est un peuple de rois !

Majid Moëz

Encore une fois, il faut avoir en tête les événements.

Ahmed Boukous

Cette attitude sereine et pacifique à l'égard de la langue de l'autre, ça n'est pas tout à fait ce que nous observons à la lecture de Kateb Yacine par exemple, en relation avec l'ensemble des écrivains algériens, tunisiens, marocains certainement aussi : ils ont eu un rapport plutôt conflictuel avec la langue française. L'usage du Français était considéré, pour reprendre l'expression de Kateb Yassine, comme *«un butin de guerre»*. Mais, par la suite, les nouvelles générations qui écrivent en langue française parlent toujours des affres du bilinguisme, c'est-à-dire qu'ils vivent mal l'utilisation de la langue de l'autre, notamment ceux qui ne sont pas en mesure d'utiliser aussi la leur dans leur production littéraire. Je vais rendre compte si vous voulez bien de quelques travaux en matière d'attitude et des locuteurs à l'égard des langues. C'est un travail sociolinguistique. La question posée - il s'agit d'une enquête réalisée en milieu marocain - demande de s'exprimer sur la nature de l'attitude que les Marocains entretiennent avec la langue arabe standard et la langue arabe dialectale (Darija), avec le Français et aussi avec l'Amazigh. Les résultats sont intéressants.

En pourcentages : l'attitude positive des locuteurs marocains à l'égard de l'Arabe standard est de l'ordre de 41%. Ce n'est pas beaucoup. Elle n'est que de 7% pour l'Arabe dialectal, ce qui paraît curieux, et 6% seulement pour le Français. Inversement, la majorité des locuteurs adoptent une attitude négative par rapport à l'Amazigh : autour de 50%. Il faut s'interroger sur le milieu dans lequel l'enquête a été menée, qui est essentiellement urbain. En milieu urbain, il y a une forte proportion d'amazighophones avec le développement de l'exode rural : aujourd'hui, selon les derniers résultats du recensement au Maroc, un peu plus de 60% de la population vivant en milieu urbain. L'enquête nous apprend que plus de 80% des Marocains parlent l'Arabe dialectal : c'est la première langue en usage au Maroc. Donc, on ne comprend pas les 6% et c'est pourquoi il faut revenir à la question de l'imaginaire. L'attitude, elle peut parfaitement être idéale, exprimer ce qu'on voudrait bien que ce soit, la position que l'on voudrait que la Darija occupe. Il y a le comportement langagier des individus qui est tout aussi important et qu'il faut aussi observer in situ et in vivo également, dans la réalité sociale.

Zakya daoud

Quand j'entends le mot imaginaire, j'entends presque la poésie, peut-être que je me trompe. Justement, Ahmed Boukous, en exergue de votre dernier livre, tout à fait scientifique, vous mettez un poème. Que voulez-vous dire avec cet exergue ? Vous faites la part belle à la poésie, à l'imaginaire que l'on peut mettre derrière ; expliquez-nous un peu cet imaginaire.

Ahmed Boukous

Cela va être l'objet d'une table ronde programmée demain et qui met en situation - peut-être de confrontation ou d'échange - le discours académique, scientifique, et le discours littéraire. Pour dire que - c'est mon point de vue aujourd'hui, ça ne l'était pas il y a quelques temps - l'imaginaire que peut développer la création littéraire est infiniment plus riche que celui que nous pouvons transcrire à travers les études, même à caractère scientifique. C'est pourquoi j'ai eu recours en guise d'exergue à ce poème.

Zakya Daoud

Majid Moez, que pensez-vous de l'imaginaire que vous véhiculez dans les deux langues ? Quelle est la différence ?

Majid Moëz

Encore une fois, du point de vue de l'écrivain qui entreprend de créer dans la langue, s'il est vrai que l'on écrit dans la présence de toutes les langues du monde, je pense que l'on n'écrit pas la même chose dans des langues différentes. Ce n'est pas possible. Dans ses sonorités, dans l'étymologie des mots, dans tout ce qu'elle charrie de culturel, parfois de culturel même, une langue, la langue utilisée, une langue vectrice de ce qu'on écrit, influence le projet d'écriture lui-même au moment de sa genèse. Je m'explique : si vous voulez écrire un poème, vous avez en général une idée assez floue car celui qui écrit un poème, au moment où il entreprend de l'écrire, il ne sait pas du tout ce qu'il va écrire. C'est d'ailleurs à cela que l'on reconnaît la poésie. Au moment où vous poursuivez l'idée dans ce cheminement poétique, si vous êtes bilingue comme moi et choisissez d'écrire en Arabe ou en Français, si vous choisissez votre langue et que dans votre cheminement vous croisez par exemple des notions, celles-ci sont influencées par ce que j'appelle des vecteurs d'écriture, c'est-à-dire que, quand vous êtes en train d'écrire, vous êtes guidés.

Par exemple, dans votre cheminement intellectuel d'écriture, vous rencontrez les notions de pain et de vin. Si vous l'écrivez en Français, c'est tout un environnement qui leur est lié dans cette langue. D'abord à leur sonorité - «pain», «vin» - et à tout l'imaginaire lié à la langue elle-même, au christianisme - «Ceci est mon corps, ceci est mon sang» - et vous voyez tout de suite la notion de terroir, la Provence ou le Bordelais... le chant des cigales... Vous êtes dans un environnement qui dans votre projet d'écriture infuse obligatoirement au moment où vous écrivez, dès que vous avez choisi d'écrire en Français. Avec le même projet d'écriture, si vous engagez l'écriture en Arabe, vous rencontrez ces deux notions et là c'est khoub, el arif en Arabe, et c'est khrir, nabif. Donc, des notions totalement différentes viennent à l'esprit : dans le cas de khamr et nabif, c'est le péché, la dépravation, c'est toute une notion de transgression liée aux mots khamr, nabif, d'où vient le soufisme, d'où vient la poésie de houwach/halach.

Ahmed Boukous

C'est en rapport avec le thème du débat : la difficulté de traduire les primaires d'une langue dans une autre langue.

Majid Moëz

Exactement. Du côté du khoub, vous avez la beauté divine et donc vous vous retrouvez, mécaniquement, en ayant utilisé une autre langue, à écrire un tout autre poème.

Zakya Daoud

C'est ça qui est intéressant.

Majid Moëz

Une littérature d'interface de deux langues, comme peut l'être par exemple la littérature maghrébine avec le français, contrairement à ce qu'on peut penser, ce n'est pas une sous-catégorie ou un sous-ensemble d'une littérature ou l'autre. D'ailleurs c'est l'objet d'un débat entre ce tropisme oriental ou occidental que vivent les Maghrébins de façon générale, ce que j'appelle mtamachrouq ou mtamaghrouq, c'est-à-dire en gros occidentalité-orientalité et pas orientalisme qui signifie avoir un tropisme. Il ne faut pas croire que parce que vous écrivez l'Arabe vous êtes pleinement admis dans le corpus arabe, car en arrivant au centre de cette création - prétendument Le Caire, Damas, Bagdad - que dira-t-on à l'auteur maghrébin ? On lui dira, s'il écrit dans la langue de l'autre, que c'est une littérature maghrébine et française, comme si c'était un sous-produit de la littérature française. En réalité, cette interface est une richesse et il appartient à l'intérêt intellectuel et à l'auteur maghrébin d'affirmer son identité et d'exister. Ce qui m'a vraiment amené à ce genre de réflexion, c'est justement mon dernier livre. Quand j'ai rencontré Bruno Roy, mon éditeur, le patron de Fata Morgana, un Monsieur très difficile, il m'a dit : *«Tu sais, je n'aurais jamais publié ce livre, mais ce qui m'a amené à le publier c'est qu'il est étrange. Quand on lit cette poésie, on est d'abord frappé par une langue absolument pure, sans aucun exotisme, donc on a du mal à imaginer que ce n'est pas une langue maternelle, et, de l'autre côté, on se dit que ce ne peut pas être un auteur français ; un Français ne peut pas écrire ça.»*

Zakya Daoud

Oui, c'est pour cela que j'ai lu ce passage. Monsieur Boukous, vous qui pratiquez l'Arabe, le Français, l'Amazigh, et l'Anglais, vous avez dit - et je partage votre opinion - que tout ce qui est poétique, tout ce qui est de l'ordre des sentiments est très important. Dans laquelle de ces langues exprimeriez-vous le mieux vos sentiments ?

Ahmed Boukous

Question délicate ; pour moi, il y a sentiments... et sentiments... C'est le début d'un long discours... en langue de bois... ! Quand j'ai décidé d'écrire de la littérature, j'ai choisi d'écrire en langue française. Les raisons tiennent à mon parcours personnel, parce que j'ai été formé dans un Département d'études françaises, que j'ai enseigné la langue et les littératures françaises pendant un certain temps, puis après la linguistique française, etc. Et ça a été longtemps ma langue de travail. Donc si on devait parler du degré de maîtrise, je pourrais dire que pendant longtemps, je n'ai maîtrisé que la langue française comme langue d'écriture. Mais pour exprimer mon moi, mes sentiments en moi, je les exprime dans ma langue maternelle qui est l'Amazigh. Mon épouse est là et elle peut en témoigner : j'en fais une affaire de famille ! Je voudrais réagir à ce que dit Ssi Majid : parfois des poètes, de grands écrivains, écrivent dans deux langues, voire plus paraît-il. Ils y excellent tout autant ; par exemple Khalil Gibran excelle aussi bien dans les écritures poétiques arabes qu'anglaises.



Majid Moëz

C'est vrai qu'il a écrit dans les deux langues. Khalil Gibran, je voulais l'aborder plus tard, car la majeure partie de son corpus est en Anglais. Il a écrit des choses merveilleuses en Arabe, mais sa maîtrise de l'Arabe est moins robuste et il paraît qu'il était aidé pour parfaire certaines tournures. Qui oserait dire aujourd'hui que Gibran n'est pas un écrivain poète arabe ? Personne ! Pourtant, l'œuvre est écrite principalement en Anglais. Mais il a créé son moi, il s'est imposé en tant que Gibran et il a transcendé la langue, il l'a traversée complètement. Je suis parfaitement d'accord avec vous.

Ahmed Boukous

Je crois que, si Gibran a eu autant d'aura, c'est aussi par la rhétorique qu'il a utilisée, les motifs mystiques qu'il mobilise dans sa poésie, indépendamment de la langue.

Majid Moëz

C'est l'illustration de l'interface entre deux cultures, avec son âme d'Oriental, sa maîtrise et sa connaissance de la littérature occidentale de l'époque, avec l'influence d'Edgard Poe, etc. Ceci a généré quelque chose de profondément original, pour la littérature nord-américaine comme pour la littérature arabe.

C'est exactement ce que je disais notamment pour l'interface : jouer la littérature maghrébine.

Ahmed Boukous

Un autre cas m'a beaucoup intéressé, c'est celui d'Adonis. Tout le monde conviendra que c'est un poète majeur dans la littérature arabe contemporaine. Lui, il maîtrise le Français - et peut-être l'Anglais - en tout cas il s'exprime en Français, moins bien et avec moins de fluidité qu'en Arabe certes, mais il est tout à fait en mesure de rendre la poéticité de sa production en langue française également. Mais on ne peut pas de ce point de vue le comparer à Gibran. Ce sont deux cas qui me semblent tout à fait importants.

Si nous regardons la scène poétique ou littéraire d'une manière générale au Maroc, je ne pense pas qu'il existe des modèles aussi puissants, des gens, des poètes, en mesure d'écrire aussi bien en langue arabe qu'en langue française. Quelqu'un comme Abdellatif Laabi par exemple - je lui rends hommage - dont on a fêté l'édition magnifique en langue française, en langue arabe, je ne pense pas que la qualité de sa performance poétique en langue arabe soit aussi bonne.

Majid Moëz

Vous avez pris l'exemple de poètes mais vous avez des gens comme Abdelfattah Kilito par exemple qui écrivent dans les deux langues.

Ahmed Boukous

Monsieur Kilito est d'abord un francisant, au parcours à peu près semblable au mien, mais lui est évidemment plus grand que moi, plus fort, etc. Monsieur Kilito a commencé par écrire en Français et il écrit admirablement en Français. Il a commencé par traduire un peu la littérature classique arabe, mais je ne suis pas sûr qu'il maîtrise l'Arabe aussi bien que le Français.

Majid Moëz

Vous le connaissez certainement mieux que moi.

Zakya Daoud

Je voulais vous demander ce que vous pensez de Mohamed Khaïr-Eddine ? Je ne crois pas qu'il a écrit en Arabe, mais en tout cas c'est un poète majeur en Français.

Ahmed Boukous

Mohamed Khaïr-Eddine est, je pense, un phénomène de la littérature marocaine d'expression française, d'abord par sa maîtrise du Français. On parlait de lui avec mes congénères car il est de la même ère linguistique et culturelle que moi, alors Mohamed Khaïr-Eddine est un être exceptionnel du point de vue de la maîtrise du lexique de la langue française. Si vous prenez par exemple les titres de ses romans, vous pouvez être professeur de Français, même Docteur en études françaises, il vous faut absolument un dictionnaire. Pour intituler une œuvre littéraire «Une odeur de mantèque», il faut le faire ! Des amis qui l'ont connu m'ont assuré que, tout jeune, il avait appris le dictionnaire par cœur, avec une mémoire extraordinaire. Il a écrit des choses que certains de vous connaissent mieux que moi.

Annie Devergnas

Il avait un vocabulaire et connaissait le nom scientifique de tous les poissons - tel un pêcheur ! - et de tous les animaux sauvages, des insectes... c'est ahurissant. Et même en géologie ! C'est pour ça que je parle d'encyclopédie, car le dictionnaire ne suffit pas : il est allé beaucoup plus loin.

Ahmed Boukous

Surement. Il est fondamentalement un «self made man» et n'a pas fait d'études supérieures en langue et littérature françaises, pas du tout ! Il a été un modeste fonctionnaire après le séisme d'Agadir et il travaillait dans une petite administration du Ministère de l'Agriculture, ce qui n'a donc rien à voir avec la culture... Et il est devenu, par son effort personnel, un écrivain majeur, non seulement par la maîtrise de la langue française, mais par la subversion aussi de la langue française, et aussi par l'usage d'un certain nombre de thématiques qui sont de nature révolutionnaire par rapport à d'autres écrivains au parcours très classique d'universitaires, etc.

Zakya daoud

Je me tourne vers Majid Moez, car je connais mal les poètes tunisiens. Le seul que je connais est Abou El Kassem Chebbi.



Majid Moëz

...ça commence à dater un peu quand même... !

Zakya Daoud

Oui, pardonnez-moi, je date aussi !

Intervention

Je ne suis vraiment pas d'accord sur l'utilisation des langues. Je trouve détestable quand on arrive à des paroxysmes dans des pays comme le Canada ou la Belgique : ça traduit un sentiment d'assiégé. Au Canada, on n'envoie pas un mail, mais un courriel ! Si on envoie un mail, c'est qu'on est un traître ! C'est que l'on n'est plus francophone et, si l'on n'est plus francophone, on n'est plus Québécois ou je ne sais quoi. On entre dans des contraintes qui ne sont pas les miennes. Moi je trouve formidable que tout le monde ici ait parlé un Français extraordinaire, mais avec le besoin de se justifier d'utiliser ce Français : pourquoi ? Vous le maîtrisez tellement bien que vous avez bien raison de l'utiliser. Majid Moez a dit quelque chose de formidable : on a là en face de nous, deux générations.

Intervention

Il y a bien deux générations et il est vrai que la langue qu'utilise Majid Moez pourrait être d'aujourd'hui.

La langue de Kateb Yacine, d'il y a cinquante ans, ne peut pas être la même, que ce soit le Français, l'Arabe, ou autre. L'écrivain arabe de vingt ans qui écrit en Arabe aujourd'hui, ce n'est pas la même chose que l'écrivain arabe de vingt ans qui écrivait il y a cinquante ans. La normalité, la normalisation de la langue, c'est pour moi quelque chose de salutaire par rapport à l'utilisation que l'on fait des langues. Pour moi c'est vraiment un média : c'est ce qui va nous permettre de comprendre l'intelligence de Jacqueline ou essayer de se faire comprendre par Jacqueline en Français parce que, la pauvre, elle ne maîtrise que cette langue. Avec d'autres personnes, je vais pouvoir utiliser deux langues, ou même peut-être trois ; mais moi je n'en maîtrise pas trois.

Intervention

Monsieur Kilito disait pour s'amuser : *«Moi, dans toutes les langues, je parle l'Arabe.»*

Intervention

Abdellatif Laabi dit aussi : *«Mon français est habité par la Darija.»* Donc, en fait, c'est ce qui est extraordinaire et qui fait la merveille de toute cette bonne littérature franco-phone, mais qui n'est pas née de l'hégémonie de la France. Pour moi, le Français de France n'en est qu'une langue parmi toutes les francophonies. Et quand votre éditeur dit *«Aucun Français n'écrirait comme ça»*, c'est merveilleux : vous avez un parfait Français mais il est habité et c'est là qu'il y a l'imaginaire. Votre imaginaire est différent.

Intervention

L'un pense dans sa langue et le retranscrit, c'est pour ça qu'il y a ça, c'est le fait de penser dans sa langue maternelle...

Annie Devergnas

Je ne sais pas ; dans quelle langue pensez-vous d'abord ?

Majid Moëz

Je pense en Français mais je pense ce que je suis.

Annie Devergnas

Voilà, c'est ça précisément. Il n'a pas une traduction dans la tête, il vit avec tout ce qu'il est en lui-même en fait. C'est ça qui est merveilleux et tous ces Français sont merveilleux. Je voulais juste parler d'une dame poétesse que je connais très bien et qui travaille à Angers en France : elle s'appelle Amina Saïd et elle est merveilleuse, un Français exceptionnel... J'ai eu l'occasion de la présenter en France pour lire ses poèmes : c'est absolument fabuleux et elle est trop peu connue. J'ai travaillé sur cinquante ans de littérature marocaine de langue française, d'expression française. A l'occasion de la réédition du livre *«La guerre des langues»*, je me suis bien mis en tête qu'on ne doit pas dire de langue française, mais d'expression française. Alors j'ai travaillé sur cette littérature écrite en Français au Maroc, selon la façon de voir la nature à travers les écrits, aussi bien le théâtre que la poésie, les nouvelles ou les romans. C'est ainsi que j'ai été fascinée par les connaissances de Mohamed Khaïr-Eddine. Parler de la nature avec lui, c'était constater que des gens ont une possession de la langue française infiniment supérieure à celle des Français de France !

Intervention

Ssi Ahmed Boukous, j'apprécie énormément ce travail, je vous découvre, et donc j'ai été très heureux de vous écouter. Je voudrais dire deux choses et avoir votre réaction.

La première, sincèrement, ces épithètes qu'on rajoute à la littérature m'ont toujours posé problème. J'ai écrit un texte intitulé «Ma langue est ma littérature», dans lequel je dis que quand on écrit de la littérature... eh bien on écrit de la littérature. A partir d'une langue singulière, que nous sommes en train de forger, il y a la syntaxe, la grammaire donnée par une langue, mais il y a cette langue singulière que nous forçons en tant qu'écrivain et à ce moment-là, elle est traversée par ce dont nous avons hérité, ce dont nous rêvons, ce à quoi nous pensons, ce que nous avons en nous, etc. Et à partir de là, il y a une idiosyncrasie particulière à chaque auteur dans laquelle vous trouvez une trace de Darija ou d'autres choses.

Quand vous lisez des auteurs étrangers, vous êtes plongé dans un tout autre imaginaire : ce n'est plus la question de la langue française ou de la langue anglaise qui est importante, c'est cette langue singulière à partir de laquelle on dit ses blessures, ses rêves, des éléments de mémoire dans lesquels on travaille des personnages, des réalités et des sentiments. Donc sincèrement, je suis toujours irrité par cette assignation identitaire de la littérature et je préfère toujours dire que c'est de la littérature. Quand un texte passe d'une langue à l'autre, il s'enrichit ; ce n'est pas qu'il trahit quoi que ce soit : il s'enrichit. Et ça reste un travail de littérature. C'est un premier point et j'insiste beaucoup sur cette singularité qui traverse ce travail.

Le deuxième point vient de mon travail d'auteur de théâtre. Je pense que la langue au théâtre devient énergie, peut être aussi dans la poésie lorsque l'on passe à la déclamation ; la langue devient énergie. Et cette énergie vient de la façon dont l'écrit est traversé par l'oralité et par quelque chose qui est de l'ordre de l'immédiateté, portée par le corps qui dit le texte. Et donc de l'imaginaire à partir duquel on travaille pour trouver cette énergie ; là aussi, c'est une autre langue que l'on est en train de forger, car non seulement elle dit quelque chose, mais elle chérit une énergie incroyable qui est partagée à un moment donné.

Hamid Bennani

Je suis cinéaste et je viens d'écrire mon premier roman : «Le dernier chant des insoumises». Je m'adresse particulièrement à Monsieur Boukous parce qu'il a un certain pouvoir : ne pensez-vous pas qu'un processus très fort de traduction enrichirait la langue amazighe ? Je pense que toute langue évolue par ses créations, par ses écrivains, et toute langue a pour ambition - pourquoi pas ? - de devenir universelle.

Les langues universelles ne sont pas seulement les langues européennes, mais l'Amazigh national peut avoir cette ambition de devenir universel à condition qu'il y ait un travail de base, c'est-à-dire des auteurs qui créent et, pour que des auteurs créent, il faut qu'ils soient ouverts aux autres cultures et que la langue elle-même cueille, par la traduction, toute la richesse qu'il y a dans les autres littératures. J'attends aussi la traduction de beaux romans en Amazigh.

Intervention

Je remercie les intervenants et la modératrice qui a bien mené le débat. J'ai trois questions. Je m'adresse à Monsieur Majid Moez sur cette question de l'imaginaire des langues. J'essaie de comprendre ce qu'a écrit Edouard Glissant. Cette phrase que vous avez citée - *«J'écris en présence de toutes les langues du monde»* - je n'arrive pas à très bien la comprendre car, comme vous l'avez mentionné et comme on le sait quand on fait de la traduction, la difficulté consiste à passer d'une conception du monde dans une langue à une autre conception du monde, d'une structure linguistique d'une langue à une autre structure, alors comment faire quand on ne connaît pas toutes les langues en présence ? Donc ça me paraît un peu difficile.

J'aimerais bien comprendre le sens de cette citation. Je veux bien comprendre l'exemple du pain et du vin, parce que nous avons beaucoup de points communs, on connaît les civilisations, les connotations, etc. Pour Ssi Boukous, dont je connais très bien les travaux, je reviens sur le pourcentage que vous avez cité de 20% de berbérophones. Cela fait plus de trois décennies que j'ai commencé mes recherches en linguistique, sinon plus, et c'était la statistique de l'époque de mes débuts. Est-ce que vous ne pensez pas, avec la scolarisation des enfants, avec les médias, avec les contacts - on parlait d'interférence entre toutes les langues - que ce pourcentage est quand même un peu moins élevé qu'il n'était il y a trente ou quarante ans ?

Une autre question au sujet de la standardisation de l'Amazigh : ça aussi ça m'intrigue, et me rappelle la situation de l'Arabe classique, car vous avez dit que même si on arrive à standardiser, ce sera pour l'écrit. Je ne vois pas comment on peut neutraliser les différences qui existent entre les différents groupes de dialectes. Alors, quelle est la finalité, l'objectif de cette standardisation ? Est-ce que ce sera juste comme langue de l'école ? Est-ce que cela ne va pas encore créer une diglossie comme cela existe en Arabe ?

Majid Moëz

Je suis tenté de répondre à la question sur cette phrase de Glissant, bien que je ne sois pas un spécialiste de cet auteur. Ce que je comprends, c'est que l'auteur utilise cette formule pour expliciter un concept qu'il avait développé dans l'un de ses livres : celui du «tout le monde». Il prétend, dans sa démarche d'écriture poétique, accéder au monde à travers la langue, donc à partir du moment où il écrit, il n'est pas cantonné à la langue d'écriture, mais il évoque dans cette langue toute sa connaissance du monde, toutes les langues qui lui sont en présence.

Ahmed Boukous

D'abord je vous remercie pour la qualité de l'écoute et aussi pour l'interactivité. Je veux aussi remercier Zakya Daoud, non seulement pour l'impulsion première qui date déjà - moi aussi je suis vieux - mais surtout pour votre longévité littéraire parce que vous continuez à produire et ça c'est exceptionnel.

La désaffection pour la littérature, pour la culture, je ne sais pas s'il faut vraiment en parler ainsi mais, ou simplement, d'une différenciation générationnelle par rapport aux langues, par rapport aux cultures. Les jeunes d'aujourd'hui, nos enfants, sont davantage dans le numérique, dans la culture, la nouvelle culture, la néo-littérature numérique, que dans le papier. Je les vois exceptionnellement prendre un livre pour le lire, mais ils passent des heures à lire, à s'informer, et c'est aussi une certaine forme de culture. C'est la culture d'aujourd'hui, il faut s'y faire ! Je ne me reconnais pas dans ce qui a été dit à propos de l'identité fermée, meurtrière, forcenée : non, je ne suis pas là-dedans. Je suis dans une compréhension disons ouverte de l'identité, une identité additive, j'ajoute une autre identité à une autre identité, à une autre identité... mais je ne fais pas de soustraction entre les différentes parts de mon identité : tout cela, c'est mon identité.

Je reprends ma casquette de linguiste. La langue est un système qui comprend des unités minimales : on les met ensemble pour produire des mots, les mots ensemble font des phrases, les phrases ensemble c'est du discours, etc. Ceci est un niveau, peut-être le niveau le moins intéressant dans l'écriture. Mais je préfère utiliser le terme langage, quand j'utilise une langue au sens métaphorique - sens que tu as utilisé - je parle de langage et je reste fidèle au fondateur de la linguistique - je lui dois ma casquette ! - qui fait une distinction nette entre langue et langage.

Sinon tout ce que tu as dit me paraît tout à fait intéressant et riche. Pour la traduction, on fait des efforts pour traduire, mais j'ai appris une chose : nous n'avons pas de bons traducteurs, c'est tout. L'institution où je travaille paie des traducteurs : on a donc une traduction des quatrains de Omar Khayyam en Amazigh, mais je ne sais pas ce que ça vaut parce que je ne parle pas le Persan !

En revanche, la traduction des «Fleurs du mal» en Amazigh, franchement, ce n'est pas de la traduction littéraire, mais on fait dans le symbolique. On veut aussi avoir Baudelaire, «Le spleen de Paris» en Amazigh, mais la traduction n'est pas bonne ! J'ai donné mon roman à traduire, c'est fait, mais je reste sur ma faim également.

C'est très difficile de traduire un texte littéraire, a fortiori dans une langue comme l'Amazigh qui est fondamentalement orale, pauvre, et qu'on essaie d'enrichir par la traduction effectivement, ce qui est un travail de longue haleine.

Les anciennes statistiques remontent à 1960 : on parlait à l'époque de 60% d'amazighophones et de 40% d'arabophones. Puis il y a eu les résultats du recensement en 1971/1972, où on est à 50/50. En 2004, les amazighophones n'ont plus que 40% et, au dernier recensement, celui de 2014, on est à 26%. C'est une chute vertigineuse que l'on ne comprend pas. Elle indique une tendance ; nous avons été forcés de discuter la méthodologie utilisée par les agents spécialisés du Haut-Commissariat au Plan et maintenant on sait le pourquoi de ces résultats catastrophiques ! Selon les méthodes généralement en vigueur dans les recensements dans les pays développés démocratiques qui n'ont pas peur de leur diversité, la première question que l'on pose c'est : «Dis-moi ta langue maternelle» ?

Et bien c'est très simple, sur le questionnaire du Haut-Commissariat, on n'a pas fait figurer cette question. On passe à autre chose, d'autres questions comme : «Tu écris l'Amazigh en Tifinagh ?» Bien sûr que la réponse est non. Ce sont les gosses âgés de 6 à 12 ans qui apprennent, hors eux ne sont pas concernés par le recensement. C'est tout. Je voudrais vous remercier infiniment de votre patience et de votre écoute.

UN MONDE CLOISONNÉ, ÉCRIRE SUR LES MURS : HOMMAGE À GAZA

Modérateur : Sameh Darouich
Participants : Yahya Abbad, Karl Schembri, Sibilio Simone, Haifa Zangana
Espace : Ahmadou Kourouma
Date : Vendredi 19 octobre 2018
Heure : 17h00 - 18h30



Résumé des interventions de la table ronde

Cette table ronde est pensée comme un hommage à Gaza et plus largement à la cause palestinienne. Elle est modérée par le poète et écrivain marocain Sameh Darouich qui présente le Professeur, chercheur et écrivain palestinien d'expression arabe, Yahya Abbad, dont le dernier roman, «Un crime à Ramallah» paru en 2017, a été interdit par les autorités palestiniennes. Le chercheur rappelle que les Palestiniens sont unis et ne forment qu'un peuple malgré leur actuelle dispersion et tout ce qui est fait pour les séparer, qu'ils soient dans des camps de réfugiés ou en Cisjordanie, à Gaza ou émigrés ailleurs dans le monde. Pour lui, la culture est le seul projet commun actuellement envisageable et le seul espace accessible à conquérir ; les arts, l'écriture, la musique... et toutes les autres expressions culturelles. C'est un outil de lutte contre l'occupation mais aussi un ciment de l'unité palestinienne. De plus, c'est un outil vivant pour évoluer ensemble.

A ces productions de faire naître et grandir l'image d'un Palestinien qui ne soit plus seulement une victime souffrante et faible ou bien un héros mythifié comme trop d'œuvres l'ont présenté. Bâtir une culture renouvelée est aussi le seul moyen à ses yeux de lutter contre la radicalité qui bloque toute évolution.



Haifa Zangana, écrivaine et peintre irakienne, insiste sur la responsabilité de l'intellectuel et son devoir de construire un espoir. Elle croit en une forme de résistance culturelle dont elle développe un exemple auquel elle a personnellement participé. Internet est aujourd'hui un allié important. Elle rappelle d'autres formes de lutte comme le boycott des produits élaborés dans les colonies. Enseignant et chercheur universitaire italien en langue et littérature arabes, Simone Sibilio globalise la réflexion et se préoccupe de savoir comment l'expression créative palestinienne peut aujourd'hui influencer sur le monde et partant sur la situation en Palestine. Quand le politique est en crise, la culture lui semble le seul moyen pour être reconnu comme un peuple. C'est aussi le seul outil capable de casser le discours dominant des médias internationaux, affirmant la présence palestinienne dans l'Histoire et dans l'actualité et luttant aussi contre l'oubli. L'expérience du journaliste maltais Karl Schembri, qui est aussi écrivain, poète, éditeur et sociologue, lui vient directement du terrain, de longs mois passés à Ramallah. Il raconte les conditions de vie humiliantes et l'ignominie du blocus et insiste sur le fait que révéler cela n'a rien à voir une forme quelconque d'antisémitisme. Pour lui, l'occupation est un crime que les artistes les premiers se doivent de dénoncer et pas seulement par le travail du journaliste, mais aussi par l'œuvre du poète et par les autres formes d'expression artistique. C'est une façon pour la culture d'être un nouvel humanisme.

Les interventions de la table ronde

Sameh Darouich

Cette table ronde a pour objectif de rendre hommage à Gaza. Le titre choisi marque l'attachement du Maroc et plus largement du Maghreb à la cause palestinienne, loin de toute polémique. La cause palestinienne a toujours été et restera une cause nationale pour le Maroc. Pour nous Marocains, nos yeux sont ouverts sur cette tragédie arabe qui, sans cesse évoquée, attire des acteurs humanistes de toute la planète, tous les acteurs qui croient aux libertés et au droit des peuples à l'autodétermination. C'est cette croyance, cette foi qui réunit aujourd'hui des personnes de nationalités et de domaines d'activité différents, que seule la cause palestinienne rassemble. Nous accueillons le chercheur et écrivain palestinien Yahya Abbad, fils de cette terre qui nous réunit, ainsi que Haifa Zangana, venue d'Irak, Simone Sibilio, d'Italie, et aussi Karl Schembri, de Malte. Je souhaite la bienvenue à nos invités et à vous tous. Le titre choisi pour cette session, exprime les douleurs, l'isolement ainsi que d'autres aspects de la souffrance humaine. Le sujet des mondes isolés n'est pas étranger aux invités vu leurs vécus et les sujets traités dans leurs écrits et projets littéraires. Quelles que soient leurs nationalités, arabes ou non, nos invités adhèrent tous à cette cause palestinienne qui les unit humainement.

Le Professeur, chercheur et écrivain Yahya Abbad qui nous accompagne aujourd'hui incarne une nouvelle génération de romanciers, une nouvelle tendance en littérature arabe. C'est un jeune romancier à l'avenir prometteur. Quatre romans inaugurent son parcours romanesque : «Ramallah la blonde», «Téléphone public», «Section 14» et plus récemment «Un crime à Ramallah». Ce dernier est paru en 2017 chez la maison d'édition «Dar Al Moutaouassit». Ce roman, interdit par les autorités palestiniennes sous prétexte d'outrage public aux mœurs et à la pudeur, va constituer notre portail vers le thème de cette soirée. Pour vous Professeur Abbad Yahya, connu pour vos nombreux travaux est aussi membre d'instituts de recherche de renom, Ramallah est un mot derrière lequel se cache une tragédie. C'est un vocable qui se répète dans deux de vos romans : pourquoi cette présence et quelles en sont les significations, sachant qu'il s'agit de l'une des villes isolées de la Palestine ?

Yahya Abbad

Je vous remercie Professeur Darouich pour cette présentation. Je suis heureux d'être ici pour la première fois au Maroc et précisément à Oujda. Je voudrais répondre à votre question en mettant l'accent sur deux points essentiels. En effet, ces deux derniers jours, lors des discussions avec mes collègues à propos la présente intervention, nous nous demandions ce que nous pouvions dire. La question était simple : la culture arabe, arts et lettres réunis, qu'est-ce que cela donne et ajoute à la Palestine ? Que signifie-t-elle pour les Palestiniens ? J'essaierai d'être concis et de répondre donc directement à ces deux questions. Nous suivons tous l'actualité en Palestine et l'intérêt accordé à la cause palestinienne par l'Etat marocain et par le peuple du Maroc est un engagement sans équivoque ni ambiguïté.

Dire qu'on est palestinien au Maroc est une sorte de privilège. Ce n'est pas le cas dans tous les pays arabes, c'est même parfois bien différent. Le suivi de la question palestinienne depuis ses débuts ne se fait pas partout de la même manière. Certains Palestiniens sont disséminés dans des lieux différents, alors que d'autres vivent en Israël et en font partie intégrante après la Nakba de 1948, suivie de l'occupation de la Cisjordanie, de Gaza, du Golan et du Sinaï.

La Nakba a conduit à l'exode de beaucoup de jeunes Palestiniens qui se sont installés dans des camps ou se sont dispersés dans le monde. Par la suite, les accords de paix ont été conclus pour permettre aux autorités palestiniennes de gouverner Gaza et la Cisjordanie.

L'Intifada a repris par la suite, après quoi l'armée israélienne est revenue sur le territoire cisjordanien et sur Gaza avant de s'en retirer. Gaza vit aujourd'hui sous un blocus imposé. Que ce soit avec le mouvement de libération du Fath ou sous le Hamas, les Palestiniens ont mené un grand parcours de lutte. Malgré leur dispersion, les Palestiniens demeurent un seul peuple uni, même virtuellement. La lutte, la souffrance quotidienne et la complexité de la vie les ont soudés encore plus. Pour qu'un Gazaoui et qu'un autre Palestinien au Liban, en Syrie ou en Irak puissent demeurer en contact, cela demande un suivi constant et beaucoup d'efforts pour être à jour et comprendre le vécu actuel des Palestiniens où qu'ils soient et partout où ils se trouvent. La tâche est encore plus ardue pour un Arabe ou un étranger qui essaie de comprendre cette cause devenue l'une des plus compliquées et des plus complexes.



Pourquoi la situation du Palestinien vivant en Jordanie diffère-t-elle de celle du Palestinien vivant au Liban ? En quoi leurs situations diffèrent-elles de celle du Cisjordanien ? Pourquoi le Palestinien vit-il dans trois secteurs différents et comment cela influence-t-il sa vie et sa lutte contre l'occupation israélienne ? Cette réalité complexe et compliquée a conduit à une grande dispersion, une grande dissémination de la société palestinienne. Certains Palestiniens et certains de leurs leaders ont participé à la dégradation de la société nationale et à l'accentuation de cette dispersion, puisque maintes solutions et compromis ne concernaient qu'une partie des Palestiniens. Résultat, il y a eu prolifération de dates, chaque groupe palestinien a ses propres références et conditions, ses propres moyens de lutte et partant ses propres limites et obstacles quand il s'agit de résister contre l'occupant israélien.

Aujourd'hui, il n'y a aucun projet palestinien pour tisser des liens entre ces compatriotes dispersés, mais le déclin d'un projet d'une nation unie n'a pas divisé les Palestiniens car un espace commun - la culture et les arts, spécialement l'écriture poétique et romanesque - a été leur dernier recours pour demeurer unis en tant que membres d'une même société. Cette société pourra reconstruire un passé détruit en évitant de tomber dans des erreurs précédemment commises, lesquelles engendrent conflits et différends continuels, que ce soit avec Israël, avec le monde arabe ou même entre les Palestiniens eux-mêmes.

Cette espace permettra aussi de donner une idée précise sur la réalité telle qu'elle est vécue aujourd'hui. Quand je lis la littérature qui relate l'expérience d'un Palestinien dans les camps jordaniens ou syriens, je me sens très proche de cette personne. La musique, la poésie et la littérature permettent de résumer beaucoup de choses, de les condenser et de fonder une seule identité qui ne peut être constituée autrement aujourd'hui.

Mieux encore, cet espace permet à la Palestine d'être capable de concevoir un futur commun à tous les Palestiniens, un avenir que l'on espère digne et libre, un futur présentement impossible à percevoir dans cet état de désespoir et à cause de ces contextes politiques difficiles, mais qui devient du coup envisageable à travers la littérature et les arts, en général. C'est pour cela que la culture et les arts sont tout ce qui reste aux Palestiniens. C'est un moyen qui permet de construire une identité palestinienne alors qu'elle est attaquée, entamée quotidiennement. Je pense que c'est ce que représente la culture pour les Palestiniens.

Il faut savoir que nous avons, nous Palestiniens, souffert pendant toute notre résistance de deux courants palestiniens, voire arabes aussi. Le premier courant décrit le Palestinien comme une simple victime faible capitulant, subissant des injustices, et qui mérite compassion et pitié, tel un animal menacé de disparition. L'autre courant ne perçoit le Palestinien que comme un héros mythique invincible. Ces deux tendances sont également destructrices pour les Palestiniens. La première les a détruits en avortant toute possibilité de confrontation et de lutte, alors que la deuxième les détruit car ils ne perçoivent pas la dimension humaine dans ces moments de grande faiblesse et de vulnérabilité face à l'occupant. Ce que la culture peut offrir, ce qu'elle peut octroyer, c'est justement une redéfinition du Palestinien comme étant, certes, une victime, mais une victime qui n'abdique jamais. Refuser d'être considéré comme victime est une idée inacceptable et illogique, mais être présenté comme des victimes passives sans aucun projet de résistance, est un crime affreux contre cette même victime qui ne cesse de combattre, de résister et d'essayer de survivre avec ses moyens du bord.

Il est vrai que les Palestiniens sont des héros, mais cela ne doit pas priver le Palestinien de sa grande faiblesse humaine, de ses dilemmes et de ses moments de défaite. Rien ne peut aussi bien décrire le Palestinien aujourd'hui que les arts et la littérature car ils peuvent capturer, figer et immortaliser l'instant, le moment. Je m'allie et m'aligne à ces écritures qui adoptent cette vision équilibrée, rejetant cette tendance de certains Palestiniens et des Arabes en général, à décrire le Palestinien en pur héros ou pure victime. Je rejette aussi cette tendance chez certains Arabes à ne considérer l'art palestinien comme tel que s'il parle de la cause palestinienne en adoptant cette image pure du héros ou de la victime, ou au contraire, à refuser de qualifier de palestinienne toute création littéraire traitant d'un autre sujet sous prétexte que la littérature n'a pas de nationalité ! Karl Schembri et moi-même en avons déjà discuté. Un poème écrit au bord d'une plage de Malte peut concerner de manière plus forte la cause palestinienne qu'un poème écrit à Gaza sous les bombardements. C'est la vraie valeur de la littérature. J'espère qu'on verra dorénavant le Palestinien comme héros et victime à la fois et qu'on cessera d'avoir l'impression qu'un Palestinien ne peut écrire que sur des sujets en relation avec la cause nationale, car cela tue l'esprit créatif chez les Palestiniens.

Avant de conclure mon intervention, je tiens à dire que cette lutte palestinienne naturelle s'est créée elle-même des obstacles qui ne paraissent pas comme tels car ils se cachent derrière un radicalisme idéologique prônant un attachement agressif aux droits des Palestiniens et à leur protection.

A mon avis, ce radicalisme est handicapant car il ne permet pas à l'individu de prendre conscience de son humanité et de commencer une nouvelle lutte réaliste et politique pouvant donner des fruits. Pour moi, la littérature permet de repenser ce discours radical. En effet, le pouvoir, la censure et l'idéologie présents en Palestine instaurent un discours particulier qui présente le Palestinien dans un cadre bien limité.

La littérature permet de déformer ce cadre et de redonner au Palestinien son humanité, de la lui rendre dans ses diverses formes. Je suis convaincu que la caractéristique essentielle du roman est sa capacité de mettre en cause ces idées radicales, de les remettre en question. Cette tâche n'est pas facile. Je la comparerais au graffiti : pas uniquement écrire, mais plutôt dessiner des lettres sur les murs. Nous ne pouvons comprendre le Palestinien qu'à travers sa réalité qui est l'isolement. Ce Palestinien qui lutte jusqu'à aujourd'hui contre l'occupant, sans capituler, a toujours la capacité de continuer, mais il est aussi une faible victime d'une injustice historique. Ainsi, l'éthique devrait nous empêcher de continuer à coller au Palestinien ces images radicales de héros invincible ou de victime faible et soumise à son inexorable destin. C'est ce que pourrait être l'apport du roman selon moi et c'est ainsi que l'on devrait appréhender la littérature palestinienne, que ce soit à l'échelle arabe ou internationale.

Sameh Darouich

Je vous remercie Monsieur Yahya Abbad pour ces clarifications. Les médias, chacun selon son angle de vue, brossent continuellement leurs visions des choses, mais avoir une vision interne, grâce à un écrivain et chercheur, nous permet de voir avec plus de confiance. Vous avez donné une idée claire sur le Palestinien, qui n'est ni une victime passive ni un héros mythique. Nous cherchons actuellement une identité littéraire. En réalité, cela consiste à chercher ce Palestinien équilibré, victime certes, mais victime positive. Nous poursuivrons notre voyage en Palestine avec une célébrité de la littérature et de la résistance. Il s'agit de Haifa Zangana que j'ai l'honneur de présenter bien qu'elle soit très connue. Haifa Zangana est écrivaine et peintre irakienne, peut-être d'origine kurde. Sa première vocation fut la pharmacie. Je ne sais pas si la littérature était déjà présente ou si la vocation est venue tardivement. En tout cas, ce choix professionnel a conduit Haifa à l'Organisation de la Libération de la Palestine, où elle a assumé d'importantes responsabilités. C'est ainsi que Haifa a entièrement embrassé la cause palestinienne.

Bien évidemment, cette position au sein de l'OLP a été précédée d'autres sacrifices, notamment par son emprisonnement en Irak et son soutien militant de la cause palestinienne entre autres. Sa présence aujourd'hui parmi nous pour parler de ce sujet si important n'est donc pas un hasard. Elle a en réalité une riche expérience. La notion du graffiti peut avoir un sens dans la vie de cette écrivaine et peintre dont les œuvres sont abondantes, à l'image de «Clés d'une ville» et «Femmes en voyage». Elle s'est intéressée également à la cause féminine en Irak, en Tunisie et au Maroc, sujet qui évoque une sorte de souffrance. Comment Haifa Zangana vit-elle cette souffrance créative et littéraire ? Comment voit-elle cette écriture quand elle est dans un univers isolé ?

Haifa Zangana

Je vous remercie pour cette présentation. J'espère être à la hauteur de vos attentes. Je vais tenter de quitter ces mondes fermés et isolés. A mon avis, que l'écrivain, l'intellectuel ou toute autre personne ordinaire, vive une expérience difficile est une chose, mais pour l'intellectuel, la responsabilité est différente ; il doit s'abstenir de rendre tragique la vie des autres, même si sa vie est une tragédie.

Il est de notre devoir et de notre responsabilité de créer l'espoir et de diffuser l'esprit du défi face aux circonstances que nous vivons. De ce fait, je ne parlerais pas de mondes fermés, mais plutôt de mondes où règne l'espoir. J'ai vu cet espoir en Palestine tout comme je le voyais en Irak.

Je travaillais en Palestine. J'ai eu la chance de m'y trouver pendant le Festival palestinien de Littérature et de rencontrer des prisonnières libérées. Ces femmes ont enduré plusieurs années dans les prisons de l'occupant sioniste, entre cinq et quinze ans. Elles ne se sont pas présentées comme des victimes ; elles étaient par contre audacieuses et fières de ce qu'elles avaient fait. La plupart d'entre-elles avaient accompli des actions concrètes contre l'occupant, ce qui est tout à fait légitime. Les peuples ont le droit de résister et de combattre l'occupation, contrairement à ce qui se dit ces derniers temps, comme si la violence venait de nulle part et que nous devions l'effacer. Pour elles, leurs actes étaient concrets et elles en étaient fières. J'ai été touchée par leur fierté et c'est ce qui m'a motivée à travailler avec elles pendant plus d'une année. Durant ma visite à Ramallah, nous avons eu l'occasion de discuter, mais l'objectif principal était de pousser ces femmes à écrire elles-mêmes leurs propres expériences. Evidemment, plusieurs avaient témoigné dans des interviews de presse et lors de conférences. Moi, je tenais à ce qu'elles racontent elles-mêmes leurs expériences puisque j'étais convaincue que leurs propres mots relateraient leurs expériences mieux que les mots de n'importe quel écrivain. Par ailleurs, nous avons aussi centré notre discussion sur l'importance de capturer l'instant et de valoriser le vécu humain de ces femmes, ensemble ou individuellement. Parler de ce vécu ne consiste pas à dire ou à écrire les dates où elles ont été arrêtées, puis libérées, ou le fait qu'elles aient été torturées, etc. Il s'agit plutôt de se mettre à la place du lecteur et de se demander si on est simplement en train d'écrire son journal intime sur un cahier ou bien si l'on veut transmettre au lecteur arabe et palestinien cette expérience, ce qui est une forme de résistance. Le Palestinien connaît et vit ces expériences quotidiennement. Ce qui importe donc est de les traduire pour qu'elles atteignent l'Europe ainsi que d'autres pays. Elles ont donc commencé à écrire et se sont avérées d'excellentes écrivaines. C'était aussi une opportunité de converser avec elles.

Pour reprendre l'idée de mon collègue Yahya Abbad sur les différences entre Palestiniens vivant en Palestine et Palestiniens expatriés, les différentes subdivisions et les différents moyens de résistance, j'ajouterais que, dans cette prison, il n'y avait pas d'étranger : elles étaient toutes palestiniennes. Elles appartenaient à différentes organisations, comme le Hamas, le Jihad Islamique, le Front Populaire et le Front Démocratique. Heureusement, comme ex-membre de l'Organisation de la Libération de la Palestine, j'ai pu garder une certaine neutralité à leur égard.

Le fruit de ce travail fut un livre, un recueil d'histoires courtes, jonché de réflexions et de témoignages transmis de manière artistique, ce qui les distinguait des témoignages directs et à chaud. Elles avaient vécu l'expérience : mon rôle se résumait à leur fournir la bonne technique de rédaction. Le livre s'est intitulé «Fête d'une rebelle». Le titre était inspiré par la naissance en prison d'une fille de l'une de ces femmes, qui fût prénommée Ta'aira (rebelle). En prison, cette enfant avait vingt-cinq mamans et, à force d'entendre les femmes discuter, elle a commencé à parler couramment à l'âge de deux ans et a appris à communiquer avec les prisonnières. Elle comprenait ce que les femmes disaient et leur faisait des signes pour les prévenir quand d'autres prisonnières arrivaient. J'ai appris plus tard qu'elle était présente lors de la sortie du livre à Bethléem en compagnie de ses mères, mais moi je n'ai pu assister à cet événement. Cette expérience confirme ce que Monsieur Yahya disait à propos de la culture et de l'écriture ; elles ont pour rôle d'unifier.

Bien qu'elles n'aient pas une influence immédiate, à l'inverse des décisions politiques, leur influence s'avère profonde et à effet différé. De fait, après sa sortie, ce petit livre a eu une vie propre. Il a été discuté dans plusieurs conférences tenues dans différentes villes de Palestine. Il a aussi été lu lors d'une grève de la faim d'une famille palestinienne à Ramallah. J'ai assisté à cette grève. J'ai même lu un passage écrit par l'une des prisonnières. La spécificité de ce livre est qu'il existe, essentiellement, en format électronique à l'exception de quelques copies, ce qui peut donner la fausse impression qu'il est indisponible. Ce choix a été fait afin d'éviter l'obstacle des frontières et toutes autres difficultés liées à la livraison ou à la recherche. Si vous en avez le temps, je l'espère, vous pouvez le télécharger gratuitement. L'éditeur m'a informé que le livre a été téléchargé trente-cinq mille fois durant le premier mois, un chiffre très intéressant pour les publications arabes. Je pense qu'aucun de mes autres livres n'a été autant lu.

La résistance peut avoir diverses formes et plusieurs niveaux. Je ne crois pas que la Palestine a été délaissée. Nous avons juste besoin d'innover et d'être créatifs dans nos méthodes de résistance et je crois que vous êtes tous capables de le faire. Une autre forme de résistance, que j'utilise assez souvent et qui s'approche de l'écriture, est la campagne de boycott contre le blocus de la bande de Gaza. C'est une très grande campagne. D'ailleurs, comme je suis résidente à Londres, je suis très bien placée pour mesurer l'ampleur de son impact sur l'Occident. Donc, vous pouvez la découvrir et communiquer avec les responsables. Je pense qu'elle est présente et pratiquée également ici au Maroc. C'est peut-être loin du domaine de l'écriture, mais c'est une autre forme de résistance que nous employons car nous sommes une génération qui croit que la Palestine nous appartient et nous en resterons convaincus.

Sameh Darouich

Je vous remercie Madame pour votre intervention. C'était un discours très émouvant et qui épouse le combat d'autres femmes tunisiennes, marocaines et bien d'autres. Donc, j'espère que nous aurons plus de temps pour en savoir davantage. Evidemment, la culture n'est pas seulement un toit sous lequel se réunit un seul peuple, il peut en effet abriter tous les peuples du monde. Donc, l'apport réel de la culture est de rendre service à toute l'humanité. Dans ce cadre, nous accueillons un ami, expert en langue arabe, venu d'Italie, Monsieur Simone Sibilio. Cet homme a rejoint la cause palestinienne par coïncidence. C'est peut-être son amour de la poésie et son interaction avec le peuple arabe, avec l'expérience de Mahmoud Darwich en particulier, qui l'ont mené à cette découverte. Peut-être est-ce aussi son amour de la langue arabe qui l'a motivé à rejoindre la cause palestinienne, à choisir des poésies palestiniennes pour les traduire et à entreprendre d'autres actions dans le même sens. Poète et écrivain, il a composé des recueils poétiques et écrit des récits romanesques. Il s'intéresse à la cause palestinienne. Nous l'avons invité parce qu'il adhère à cette cause et pour parler du graffiti et des mondes isolés.

Simone Sibilio

Je vous remercie pour cette généreuse invitation, ainsi que tous les participants à cette table ronde. Je pense qu'il est très important qu'on parle tous la même langue. Je voudrais revenir sur les deux principales questions posées au début de la session. La première question concerne le rôle de la culture internationale dans le soutien de la résistance, à Gaza en particulier. La deuxième question concerne l'influence de l'atmosphère étouffante que vit Gaza et que vous avez si bien symbolisé par l'expérience du graffiti, une belle métaphore pour l'écriture en état de siège !



Je reviendrai sur ce point important plus tard. Certainement, nous estimons que la question fondamentale est de savoir comment l'art et l'expression créative des Palestiniens permettent d'avoir une influence effective sur le monde ? Aujourd'hui, l'accent doit être mis sur l'importance du rôle de la culture, son impact sur l'opinion publique internationale et sur les revendications justes et légitimes des Palestiniens, revendications vieilles de plus de soixante-dix ans. Je vais enchaîner à partir de ce qui a été dit. La question m'amène à parler de mes débuts de Professeur de littérature arabe contemporaine, traducteur de littérature arabe en général et palestinienne en particulier. Si la culture politique connaît une crise, comme c'est le cas depuis de nombreuses années, depuis les accords d'Oslo, la culture créative vit et se développe toujours avec vigueur et passion en Palestine. Il ne fait pas de doute que la culture est le seul moyen dont disposent les Palestiniens pour réaliser l'indépendance.

Au sein de diverses Universités palestiniennes du territoire occupé de la bande de Gaza, des intellectuels et des penseurs palestiniens jouent un rôle essentiel en essayant de combler le vide politique né des accords d'Oslo. Je pense également que la mort d'Arafat a eu un grand impact et a été une étape décisive dans l'histoire, malgré toutes les contradictions et passions autour de cette personnalité publique. Cependant, dans l'imaginaire collectif, dans l'imaginaire palestinien en particulier, le jeune Palestinien en tant qu'individu, et non seulement en tant qu'être politique, recourt à la créativité artistique pour se créer une présence dans le monde et c'est très important. Cela doit être perçu dans le cadre d'un fait grave qui est la domination du discours sioniste israélien sur la scène internationale. C'est quelque chose qui m'intéresse en tant qu'étranger et chercheur italien qui étudie et qui porte un regard externe sur les choses. Il est clair que le silence et l'absence de la voix palestinienne sur la scène internationale sont le résultat et la conséquence de l'usage de techniques, apparentes ou dissimulées, par les sionistes et par Israël. Ils ont toujours empêché et continueront d'empêcher les Palestiniens de transmettre leur message et de partager leur vécu dans la forme d'un contenu culturel. Je crois que l'expression culturelle et l'art créatif sont devenus aujourd'hui une sorte de contre-récit et font partie de cette histoire réécrite comme en témoignent un grand nombre d'œuvres littéraires, à l'image des écrits de Najwan Darwish, ou d'œuvres appartenant à d'autres domaines artistiques qui passent en revue les événements de la Nakba.

L'objectif ultime est d'affirmer la présence palestinienne dans l'histoire et dans le présent de ce peuple. C'est une lutte contre l'oubli, contre l'amnésie. C'est une réponse à toute forme de marginalisation.

Sameh Darouich

Je remercie Simone Sibilio pour cette intervention intéressante, représentative du regard externe sur notre cause arabe. Tous ceux qui défendent la cause palestinienne en font partie. Développer les moyens de résistance via une production culturelle relève de l'humanisme et peut aider à redéfinir la culture, à lui restituer une mission humaniste et internationale. Une cause d'une si grande importance que celle de la Palestine peut réunir des écrivains, des chercheurs et des poètes de tous les horizons du monde. C'est le cas pour Simone qui adhère parfaitement à cette cause ainsi qu'à la langue arabe. Comme je l'ai dit, nous apprécions, nous les Arabes, le fait que des étrangers s'expriment avec notre langue. Maintenant, c'est à notre ami Karl Schembri de nous parler en Arabe, chose qui nous fera énormément plaisir. En effet, Karl Schembri est un écrivain, poète, journaliste et éditeur. Nous voulons ainsi profiter de son riche expérience. Sa relation avec la langue arabe a commencé à travers la poésie.

Il a d'ailleurs publié des poèmes en solidarité avec le peuple palestinien. Il a appris que la résistance pouvait avoir plusieurs formes. La traduction peut également soutenir la cause palestinienne. Le titre de son recueil est «Le sang coule comme la pluie». Il a écrit également des textes romanesques à l'instar de «Sous la casquette du soleil» ainsi que «Le communiqué meurtrier», adapté en série radiophonique avant de tomber sous le coup de la censure. Karl est également un fin connaisseur en sociologie, cela va nous permettre de profiter davantage de son expérience. La sociologie est une science très proche des causes humaines, donc de la cause palestinienne en particulier, offrant ainsi une intéressante perspective d'analyse.

Karl Schembri

Je vous remercie Sameh. J'ai visité la Palestine en tant que journaliste en 2009. Les neuf premiers mois, je les ai vécus à Ramallah. Abbad Yahya nous rendait visite. J'attendais que le gouvernement israélien me délivre la carte de presse pour pouvoir accéder à Gaza de manière réglementaire. Je travaillais comme journaliste maltais avec une société palestinienne. Des camarades m'avaient demandé : «*Pourquoi tu veux entrer à Gaza alors qu'il y a des terroristes et des djihadistes ?*». Il y avait parmi eux un Palestinien de Ramallah. Cela m'a paru curieux, mais par la suite, j'ai compris que c'était le résultat de la politique israélienne, une politique qui a réussi à encercler Gaza et à diviser les Palestiniens. Finalement, je me suis rendu à Gaza via l'Égypte et j'ai compris qu'il ne s'agissait pas uniquement d'un blocus israélien, car l'Égypte fermait elle aussi ses frontières. Idéalement, Gaza et la Cisjordanie devraient être reliées. Mais cette politique d'isolement fait que Gaza ne dispose que de frontières avec l'Égypte. J'ai vu ce qu'on appelle «le passage de Rafah», un lieu répugnant, sans aucun signe d'humanité, un passage dégradant et humiliant pour les Palestiniens. J'étais à Gaza et j'ai personnellement expérimenté le blocus. J'ai rencontré des enfants de dix ou onze ans dont les questions étaient surprenantes, comme : «*Comment est la vie à l'extérieur de Gaza ? A Ramallah ? A Al-Qods ? Comment est la mosquée Al-Aqsa ?*» Ils voulaient juste voir cette mosquée. L'un d'eux m'a demandé : «*D'où viens-tu ? Quel est ton travail ? Pourquoi parles-tu arabe ? De combien est ton salaire mensuel ?*» Ces questions m'ont été posées par une génération de jeunes Palestiniens assiégés en permanence. Ils ne sont pas habitués à voir des étrangers dans la bande de Gaza.

Abbad a parlé de deux images stéréotypées : la Palestine victime et la Palestine héroïne légendaire. Je dirais qu'il y a une troisième image, celle d'une Palestine, Gaza en particulier, terroriste. C'est une image que les Palestiniens eux-mêmes acceptent et adoptent en raison de la politique, menée et orchestrée par Israël.

Les Palestiniens, entre Gaza, la Cisjordanie et Al-Qods, se sentent différents. Ils ont peur les uns des autres et ne savent plus comment faire partie d'une seule nation palestinienne. Le blocus sur Gaza m'a semblé comme une exécution collective, sans qu'ait été commis le moindre crime, à part le fait d'être là et d'exister, pour deux millions de Palestiniens. La politique israélienne cherche à passer sous silence que deux millions d'hommes, de femmes et d'enfants vivent à Gaza. Tout ce qu'on a dit dévoile la vérité de cette politique sioniste israélienne. Je demande aux pays arabes qui font partie de cette coalition sioniste et qui voient ce que nous disons comme étant anti-sémite d'y réfléchir. Lorsque l'on dit «*Nous sommes tous des Palestiniens et nous sommes contre le blocus et l'occupation*», ils l'interprètent à travers les canaux officiels et les réseaux sociaux comme un message de haine envers les juifs.

Je crois qu'en notre qualité d'artistes, nous pouvons continuer d'apporter notre soutien à la Palestine à travers l'art, la musique et la poésie. Quand la Palestine sera libre, nous nous sentirons bien mieux et humainement accomplis. Notre responsabilité est de ne jamais se taire et de faire cesser ce crime contre la Palestine. C'est mon rôle en tant que journaliste ; diffuser la vérité et dire ce qui se passe en direct à Gaza. En tant que poète, ayant vu ces scènes horribles, je compose des poèmes et c'est plus important qu'un rapport de presse. Le poème permet de faire entendre la voix de l'humain. Lorsqu'on demande à un Palestinien assiégé ce qu'il veut, il répond avec amertume : «*Je veux vivre, voyager, voir Londres et la Grèce ; un autre vous répondra : je veux travailler*». Ils veulent des choses simples dont ils ont été privés. Avant, les Palestiniens disaient : «*On veut notre Palestine*». Aujourd'hui, ils veulent des bonbonnes de gaz car, à Gaza, il y a quatorze heures sans électricité par jour.

Sameh Darouich

Merci pour cette belle allocution. C'était une passionnante rencontre.

LES ÉCRITURES FÉMININES

Modératrice : Soumaya Naamane Guessous
Participants : Bahae Trabelsi, Valérie Moralès–Attias, Samira Negrouche, Anissa Bellefqih
Espace : Al-Qods
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Soumaya Naamane Guessous, universitaire, sociologue et essayiste marocaine ouvre cette table ronde qu'elle va modérer et pose d'emblée une question double qui reviendra à plusieurs reprises dans le débat : fallait-il ou non dédier une session aux «Écritures féminines» et d'ailleurs comment alors les définir ? De fait, presque toutes les participantes vont écarter ce concept, déclarer ne pas en comprendre le sens ou le relativiser selon les contextes sociétaux.

Anissa Bellefqih est native d'Oujda, universitaire et auteure de trois romans. Son intervention explicite son propre besoin d'écrire, à la fois comme envie «jubilaire» et «viscérale», mais aussi comme porte-voix des sans-voix en révélant l'indicible, tout particulièrement les difficultés des femmes dans une société en mutation. Samira Negrouche, poète native d'Alger, formée pour exercer la médecine, restitue d'abord son émotion d'être à Oujda après avoir dû passer par Casablanca pour cause de frontière fermée...

Elle explique sa passion de découvrir dans tous les pays qu'elle visite comment les femmes qui écrivent, quelle que soit la forme adoptée, sont accueillies dans leurs sociétés respectives. Elle raconte également l'émergence de la littérature écrite par des femmes dans l'Algérie d'après l'Indépendance, le rôle qu'y joua le village dont sa famille est originaire et les environs, une opportunité pour rappeler quelques grands noms de la littérature de son pays. Les cas de l'Algérie, du Mexique et de l'Afrique du Sud lui permettent également de mettre en avant le poids des contextes dans la révélation aux lecteurs des écritures féminines et leur promotion.



La romancière et journaliste marocaine Bahae Trabelsi nie tout rôle du genre dans l'écriture et juge que la table ronde est un ghetto, de surcroît non bilingue. Avec la modératrice, elle convient de la force des femmes au Maroc et juge que leur écriture n'est en rien brimée, ce qui n'exclut pas la nécessité du militantisme féministe pour corriger les dysfonctionnements sociaux. Soumaya Naamane Guessous raconte la spécificité de l'écriture en sociologie et un peu du travail de l'essayiste qui entend fonder son travail sur les réalités constatées sur le terrain. Il y aurait donc une façon de militer par l'écriture. La journaliste et romancière Valérie Moralès-Attias, native d'Oran, à la carrière cosmopolite, s'inscrit dans les mêmes doutes concernant le thème, mais note que l'évoquer permet de prendre position et souligne certains excès de l'actualité dans la déstabilisation des rapports homme-femme. Personne n'exclut pour autant la nécessité de certains militantismes contre les excès qui perdurent. Les intervenants soulignent l'apport des écrits des femmes. Sont-ils plus porteurs de progrès que de conservatisme ? Les avis semblent très partagés et la modératrice va clore ce débat en démontrant que les deux sont vrais.

Les interventions de la table ronde

Soumaya Naamane Guessous

Je vous souhaite la bienvenue. Un grand merci aux organisateurs et à toutes les équipes qui ont contribué à nous réunir ce matin. Modérer, c'est génial parce que ça donne du pouvoir : je ressens vraiment ce pouvoir hiérarchique, c'est superbe, et je vais en profiter ! J'ai le plaisir aujourd'hui de vous présenter cinq femmes. Maintenant, je vais considérer que je ne suis pas modératrice : nous sommes cinq femmes magnifiques, fantastiques, géniales, et je vais commencer par présenter Bahae Trabelsi, qui aura l'opportunité de parler d'elle-même, de son parcours, de ses écrits. Je vous présente également Valérie Moralès-Attias. Moi, je suis la «grande sociologue», parce que lorsqu'on est présentée par les autres c'est toujours «grande», «super», ceci et cela. Quand on se présente soi-même, on n'a pas le droit de dire «Je suis une grande romancière» par exemple. Alors, comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, et bien voilà : je suis une grande sociologue ! Je me présenterai tout à l'heure. A ma gauche, Anissa Bellefqih et Samira Negrouche. Nous ne sommes pas obligées de faire les choses de façon académique.

Je voulais vous dire, avant de donner la parole à mes amies, qu'être dans ce panel sur les écritures féminines me gêne, mais peu importe si ça permet d'ouvrir un débat sur la question. Je ne me suis jamais considérée comme appartenant à une entité qu'on pourrait nommer «écritures féminines». Je ne sais pas ce qu'est l'écriture féminine : peut-être que nos amies pourraient nous éclairer sur ce qu'on peut appeler une écriture féminine ? Est-ce que, quand une femme écrit, automatiquement on peut dire qu'elle est dans l'écriture féminine ? Est-ce lorsqu'une personne écrit sur des thèmes relatifs aux femmes ? Si oui, il y a aussi des hommes qui écrivent là-dessus. Donc, je ne me sens pas du tout appartenir à quelque chose qu'on pourrait appeler l'écriture féminine. On écrit ! Voilà ! On peut écrire sur les femmes, sur les hommes, sur différents thèmes. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'être parquée dans quelque chose de très réducteur. J'ai écrit un livre sur les mères célibataires au Maroc, «Grossesse de la honte», avec un homme, le Docteur Chakib Guessous, qui est médecin et aussi socio-anthropologue. Accessoirement, il peut être aussi mon mari. Je me pose la question : si on étudiait «Grossesse de la honte» aujourd'hui, un livre qui s'intéresse à une problématique féminine écrite par un homme et par une femme, où est-ce qu'on va le placer ? Disons-nous que c'est de l'écriture féminine ou non ? Quand il y a un homme, est-on est obligé d'enlever le côté féminin ?

Anissa Bellefqih

Ce Salon s'inscrit dans le cadre de la consécration d'Oujda comme «Capitale de la culture arabe» en cette année 2018. Oujda, terre de confluence et de métissages qui l'ont aidée à garder le juste milieu entre modernité et tradition. Je veux dire à tous mon bonheur de me retrouver dans ma ville natale, qui est en moi à jamais par les souvenirs engrangés de mon milieu familial et scolaire bien sûr, mais surtout par les valeurs qui lui sont spécifiques et qui ont fondé ma manière d'être au monde et aux autres, mon parcours d'enseignante, prélude à ce qui est devenu ma raison d'être. J'ai publié une trilogie qui retrace les grandes lignes du destin d'une femme, Yasmina Benhamou, à travers, trois romans : «Yasmina et le talisman», «Je ne verrai pas le temps flamboyant» et, dernièrement, «La salamandre». Le premier n'est rien d'autre que la magie des mots - je n'ose dire que c'est un art propre aux femmes - et cela ressort mieux du reste dans la version arabe du titre : «Sihrou Al Kalimat», la magie des mots.

Le thème d'aujourd'hui fait ressortir la variété des sensibilités et des centres d'intérêt des femmes engagées dans l'écriture. Cela renvoie à la richesse de la création féminine à travers divers canaux comme le roman, la poésie... Je propose un très rapide survol sur la façon dont les femmes sont arrivées à l'écriture. Au commencement, il y eut le verbe. La femme a d'abord été confinée dans le sérail délimité par l'homme. Le rôle qui lui était dévolu était de transmettre et de sauvegarder les valeurs ancestrales sans dérive, ni esthétique, ni morale. Elle était bâillonnée et reléguée dans l'espace privé. Captive, elle s'est voulue captivante et nous retrouvons là le syndrome de Shéhérazade : par-delà sa féminité, elle n'a eu que son intelligence et la magie de son verbe pour s'imposer en tant qu'être à qui l'on reconnaît le droit à la parole. La femme s'est d'abord appropriée la parole par le conte ou la poésie orale des chants. Puis, malgré une tradition misogyne, elle a investi le monde de l'écriture. Elle a réalisé ainsi une transgression majeure en faisant entendre sa voix par l'autre et en entrant dans le domaine public. Au début, l'écriture féminine a célébré la naissance d'un jeu long-temps bridé chez la femme, qui a d'abord témoigné en langue arabe.

C'est un moyen de mettre en mots les silences des femmes et de leur rendre une parole confisquée. La voix réprimée est vite devenue un cri qui libère : mon désir d'écrire est l'expression d'un besoin viscéral et jubilatoire de création pour m'exprimer et communiquer. Il répond aussi au crédo fondamental de «Adaaf Al Imane» : ce concept est le seuil minimum de la foi, qui est de changer par la parole ce qui nous paraît injuste. Donc, l'écriture me permet de partager avec le lecteur des préoccupations communes face à une société en pleine mutation. Le récit de mes romans rend compte de la quête d'une femme qui tente de donner un sens à sa vie. A travers le vécu d'un personnage, Yasmina, j'aborde les bonheurs de cette femme, son enfance, ses amours, ses amitiés, sa vie de mère. Mais les romans révèlent aussi l'univers d'une femme qui lutte avec plus ou moins de bonheur pour son indépendance, pour sa liberté, pour s'affirmer dans le milieu professionnel et privé, contre le sexisme dans le milieu politique, contre les drames liés à l'héritage en l'absence d'un garçon, bref contre les aléas de la vie. Au final, c'est le destin d'une femme, ou des femmes d'une génération donnée, qui est retracé : n'est-ce pas plutôt celui d'une femme, d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs ?

En privilégiant une construction rigoureuse de la trame narrative et en ciselant autant que possible le style, j'engage ainsi une sorte de pacte de lecture, un véritable jeu de séduction envers le lecteur, dont l'enjeu est de l'amener à se poser des questions et à s'impliquer dans sa société. Les écrivaines étendent leur réflexion au vécu sociétale de leurs consœurs muettes, parce que muselées et entravées. Ainsi, elles ont en charge le présent brumeux et l'avenir incertain de ces femmes ; elles prennent à cœur de faire un travail d'éveil et de résistance, libérateur et salvateur pour la condition féminine, d'exprimer l'indicible au nom des autres, de devenir une sorte d'écrivain public ou de porte-voix des sans-voix. Cette dernière phrase m'a renvoyée vers un poème d'Aimé Césaire tiré de son cahier de retour au pays natal : *«Je viendrai à ce pays mien et je lui dirai : embrassez-moi sans crainte. Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerais. Et je lui dirai encore : ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir.»*

Soumaya Naamane Guessous

Merci de nous avoir permis de comprendre, tes écrits, ton engagement, et, globalement, le sens que devraient prendre les objectifs de l'écriture de façon générale et féminine en particulier, à travers ton expérience. Samira, tu souhaites prendre la parole ?

Samira Negrouche

Bonjour à tous. Je vous remercie d'être avec nous ce matin. C'est un plaisir pour moi d'être à Oujda, moi qui vient d'Alger. J'aime bien cette métaphore du voyage entre Alger et Oujda parce qu'il a fallu aller jusqu'à Casablanca pour revenir à quelques kilomètres de la frontière algérienne.

C'est un détour que prennent tous les artistes qui cheminent réellement dans l'art ou dans l'écriture, ou même dans la vie, dans la rencontre avec soi et avec l'autre, et je peux vous dire que depuis que je suis arrivée je suis très émue d'être là. Pourtant, je ne suis pas d'une génération qui a connu la guerre ou même qui a vécu la période où on pouvait venir avec sa valise, franchir la frontière, et passer du taxi jaune au taxi rouge. Ça, ce sont mes amis plus âgés qui me le racontent. Voilà, il y a cette émotion et je voulais la partager avec vous, même si ce n'est pas le sujet de la rencontre. Je ne suis pas du tout de l'Ouest de, l'Algérie : je suis née à Alger, j'y ai grandi, et j'ai commencé à publier au début des années 2000. En 2001, j'ai publié le premier recueil de poésie avec les maisons d'édition qui venaient de se remettre en place dans le pays, un pays où on a assassiné au moins deux poètes, Tahar Djaout et Youssef Sebti ; ça signifie quelque chose.

Donc je m'inscris toujours dans une filiation de poètes et d'auteurs algériens, et maghrébins, et africains, et au-delà. Effectivement, c'est un cheminement, pas un melting-pot, et ça se fait d'un individu à l'autre. Je préfère appeler ça plutôt une constellation de poètes, puisque notre histoire défragmentée a fait de nous non pas une littérature algérienne, mais ce que j'aime appeler la constellation défragmentée de nos littératures. J'ai grandi dans la capitale, où j'ai étudié. J'ai fait la Faculté de Médecine d'Alger. Je suis médecin et issue d'une région, d'une montagne : mon village est à neuf-cent-cinquante mètres d'altitude. Il s'appelle Taourirt Moussa. Je sais qu'il y a aussi Taourirt non loin d'ici, que je n'ai pas encore visité. Mon village a une très belle histoire, d'abord parce qu'il y a ce fantasme selon lequel nous serions des marabouts venus du Sud du Maroc, avec des légendes de jarres sacrées dans lesquelles il y aurait des écritures. C'est le village de Matoub Lounès, le chanteur assassiné en 1998, et de Mouloud Feraoun, pour ceux qui connaissent la littérature algérienne. C'est le village d'où est descendu le premier roman algérien créé par une femme, Fadhma Aït Mansour, qui a écrit « Histoire de ma vie » et qui est la maman de Jean et Taos Amrouche. Ils ne sont pas exactement de mon village, mais leur histoire est celle d'un enfant naturelle, la mère de Taos Amrouche, qui est de mon village. Elle a épousé un homme du village d'à côté, celui de Mouloud Feraoun, Tizi Hibel. Puis son mari est mort et elle était promise, comme la tradition le voulait, à son beau-frère parce qu'elle est tombée enceinte avant la période prévue d'attente pour le mariage. Ainsi est née Fadhma Aït Mansour, qui ensuite a grandi chez les sœurs, puis est allée dans un autre village et a rencontré le papa des Amrouche. Je parle de l'histoire de cette femme, parce que, à ce jour, même quand vous parlez à des femmes analphabètes qui ne savent ni lire, ni écrire, elles ont cette fierté de la femme qui a pris la parole à un moment où ce n'était pas possible. D'ailleurs, cette femme a attaqué en justice la famille de son mari pour avoir une pension alimentaire, etc.

Cela me permet de vous parler d'une autre femme. Il y a quelques années, j'étais invitée à un séminaire en Afrique du Sud où j'ai rencontré notamment deux très grandes auteures africaines : l'afro-américaine Jane Porter, venue s'installer au Sénégal dans les années 1970, sur l'île de Gorée, et la Sud-africaine Nadine Gordimer, Prix Nobel de littérature en 1991. Il y avait là ce colloque des femmes écrivaines d'Afrique, de qualité exceptionnelle. Dans le système anglo-saxon, on comprend très bien pourquoi on organise des symposiums ou des séminaires de femmes, d'afro-américaines.

Il y a une telle diversité, un tel nombre d'écrivains ! Quand je visite certains amis écrivains aux Etats-Unis, vous entrez dans un immeuble, par exemple d'artistes, et, à chaque étage, il y a un artiste majeur ; pas des artistes du dimanche ! Vous comprenez pourquoi dans ce système il y a cette spécificité-là. Dans nos pays, nous sommes quelques dizaines et peut-être, si on a de la chance, quelques-uns réaliseront ce qu'on appelle aujourd'hui une œuvre majeure. Est-ce qu'il y a du sens aujourd'hui à nous séparer les uns des autres dans un contexte justement où la mixité est en danger ?



En Afrique du Sud, quand je suis arrivée à Johannesburg, on est venu nous chercher à l'aéroport. Il y avait une dame de Namibie, qui m'a raconté qu'elle était la première romancière de son pays. Elle devait avoir une vingtaine ou une trentaine d'années de plus que moi, donc à peu près soixante-dix ans. Elle a écrit son livre peut-être à la fin des années 1980 ou au début des années 1990. C'est là que la réalité interpelle, parce qu'il est vrai que, nous, nous avons cet empressement de ne plus être enfermées dans des cases parce que nous l'avons tellement été par le truchement de nos histoires et de nos tragédies, qu'on en a un peu marre d'être des femmes, des maghrébins, des noirs, des ceci, des cela. On n'a pas envie de ça. Nous ne sommes pas encore arrivées à être des milliers et des milliers d'auteurs et nous sommes spécifiées, spécialisées et catégorisées. On n'a plus besoin de s'effacer pour toucher par une voix singulière dans des cultures où, finalement, nous sommes des cultures de communautés, et où nous avons besoin d'exercer cette voie singulière.

Cependant, cette femme a rappelé cette réalité africaine dans laquelle il y a des territoires où témoigner reste encore un enjeu. Donc il faut accueillir cela aussi avec bienveillance, parce que, de la même manière, certaines femmes d'autres générations de mon pays ont pu prendre la parole parce que il y a eu Fadhma Aït Mansour, puis sa fille Taos Amrouche, qui s'est même permis de publier les lettres et les mémoires de sa mère dans laquelle elle raconte une histoire d'amour avec Jean Giono, d'une sensualité qu'on n'imaginerait même pas dans nos pays. Cette diversité est finalement quelque chose qui nous grandit, quand vous faites la comparaison, par exemple, avec les pays d'Amérique latine. Quand je voyage, je compare, l'accueil des oeuvres des femmes d'un pays sur l'autre.

Aux Etats-Unis, depuis très longtemps, quand vous rencontrez des écrivains, hommes ou femmes, ils vous citent toujours une femme qu'ils admirent, pas parce que c'est une femme, mais parce que l'œuvre de cette femme a changé quelque chose dans leur vie, quelque chose dans leur construction d'écrivains ou d'artistes. En Argentine, chaque poète vous dira que Alejandra Pizarnik a changé sa vie ou l'a nourri. Au Brésil, c'est Clarice Lispector. Je suis allée au Mexique il n'y a pas longtemps. Avant de partir, j'ai acheté une anthologie de chez Gallimard qui m'a beaucoup déçue, faite par un canadien que je respectais jusque-là, Claude Beausoleil : il y a une seule femme ! Je me suis dit peut-être qu'il n'y avait pas de femmes parce que, par exemple, quand vous lisez l'anthologie de Jean Sénac, il n'y a pas de femmes. D'ailleurs il espère la venue de la femme poète algérienne parce que, à l'indépendance de l'Algérie, on ne pouvait retenir une femme dont l'oeuvre se hissait au niveau de ce que nous, en tant que poète, on estime être une oeuvre acceptable. Par exemple, Myriam Ben a écrit, mais on ne la considère pas comme un poète du même niveau que Jean Sénac ou Jean Amrouche, et bien d'autres. Beaucoup de femmes ont écrit des poèmes de prison, mais, par respect pour les femmes, on ne peut pas baisser le niveau juste pour qu'il y ait des femmes poètes. Jean Sénac écrit dans son introduction qu'il en appelle à la venue de la femme poète algérienne ; c'était en 1971. Je me suis dit que peut-être Claude Beausoleil n'avait pas rencontré de femmes poètes à la mesure du grand poète mexicain Octavio Paz.

Au Mexique, il y a deux ou trois ans, j'ai rencontré des femmes poètes exceptionnelles. D'ailleurs, même si mon espagnol est moyen, j'essaie de traduire l'une d'elles qui s'appelle Sara Uribe. Il y a donc des femmes poètes aux voix époustouflantes ! J'ai demandé aux poètes que j'ai rencontrés, hommes et femmes, pourquoi dans la génération d'Octavio Paz, donc à l'époque où Claude Beausoleil a fait cette anthologie, il n'y avait pas de femmes (l'anthologie fait peut-être trois cents pages et, à la fin, il a ajouté quinze pages titrées «Ecritures féminines», notre sujet d'aujourd'hui, avec quelques poèmes effectivement peu réjouissants). On m'a dit : à cette époque-là, il y avait bien des femmes du niveau de Octavio Paz, mais parce qu'il y avait le père de la littérature et de la poésie mexicaine qui est excellent - pour moi c'est un génie qui a mis en place tous les dispositifs grâce auxquels aujourd'hui, la poésie contemporaine mexicaine est aussi florissante - eh bien ça a fait taire les voix des femmes.

Vous voyez que ce qui importe en réalité, c'est de faire très attention au contexte dans lequel on vit et de ne pas revenir sur la mixité qui est absolument vitale, surtout dans certains contextes. Ensuite, l'objectif est d'être le plus exigeant possible, parce que c'est le meilleur respect que nous puissions avoir pour les femmes, pour les auteurs et les artistes qui se nourriront de ces œuvres, parce que ce qui fait notre singularité littéraire, notre voix poétique ou romanesque, ce sont nos parcours de vie et le fait d'être femme. Etre d'un genre, féminin au masculin, ajoute une expérience qui est l'une des parts de qui nous sommes. Donc, donnez-nous d'excellentes écrivaines, d'excellentes poètes et romancières, c'est tout ce qu'il faut : le reste se fera tout seul.

Soumaya Naamane Guessous

Merci Samira de nous avoir fait voyager un peu à travers le monde. Merci à la poésie et à ses sensibilités. Prenons quelques minutes pour l'échange avec le public.

Bahae Trabelsi

Je remercie Soumaya car elle est effectivement une grande sociologue. Je me souviens de «Au-delà de toute pudeur» qui m'avait bouleversée et a presque changé ma vie. En revanche, je ne remercie pas les organisateurs du Salon.



Que veut dire «Écritures féminines» ? Sommes-nous dans un ghetto ? Une brochette de femmes qui ont écrit sur plusieurs sujets pourraient être dans n'importe quelle table ronde ici, mais on nous a mis dans une espèce de ghetto. Nous sommes réunies entre nous, tout en sachant que «Écritures féminines» ne veut rien dire. Les écritures n'ont pas de sexe. Quand on veut militer, on le fait dans la rue ou dans les associations. Quand on écrit, on est homme, on est femme, on est tout ce qu'on veut, mais on n'est pas particulièrement une cause ou en train de défendre une cause. Si on défend une cause, on n'écrit plus, on n'est plus dans cette magie de la fiction, dans cette magie de la poésie. Les écritures et les causes ne font pas bon ménage, surtout dans la fiction. Donc, je ne les remercie pas pour cette raison.

Je ne les remercie pas pour une deuxième raison : des femmes marocaines écrivent en Français et en Arabe. J'aurais aimé qu'il y ait des écrivaines arabophones. J'aurais aimé que, même si on nous met dans un ghetto, au moins deux langues s'expriment. On aurait pu faire une table ronde bilingue et parler des femmes qui écrivent en Arabe et de celles qui écrivent en Français. Je suis surprise que, sur une thématique comme «Réinventer l'universel», on soit tout à coup dans des écritures féminines. Est-ce cela l'universel ? Où est l'universel ? Les écritures sont-elles universelles ou féminines ? Sommes-nous dans «Les monologues du vagin» ou dans des écritures universelles ? S'il y a des questions à poser, ce sont celles-là. Je remercie beaucoup notre amie algérienne qui est allée en ce sens. Je refuse en tant qu'auteure qu'on me catalogue ou me mette dans quelque chose qui ne me correspond pas du tout, parce que les romans que j'écris ne sont pas forcément des histoires de femmes. J'ai écrit beaucoup d'histoires d'hommes à la première personne, où je me suis sentie investie par le masculin, car soyons clairs : le masculin et le féminin sont des symboles d'abord. En chacun de nous, il y a du masculin et du féminin. On ne peut pas cataloguer ainsi les choses. Le débat qui doit avoir lieu aujourd'hui, c'est autour de l'universel, de l'universalité de l'écriture ; pas du sexe de l'écriture. Moi, je suis romancière. J'ai écrit des romans, le dernier, «La chaise du concierge», est un thriller sur un tueur en série islamiste qui signe ses crimes avec des versets de Coran. La thématique n'a rien de féminin. D'ailleurs, cette thématique était pour moi un prétexte pour dénoncer l'obscurantisme et la montée de l'islamisme fondamentaliste dans les pays du Maghreb. Donc, vous voyez, il n'y a rien de féminin.

Soumaya Naamane Guessous

Je viens te contredire délicieusement. Tu dis qu'on n'écrit pas pour militer ; et tout de suite après, tu dis écrire pour dénoncer des faits.

Bahae Trabelsi

Non, «La chaise du concierge» est un thriller avec un personnage principal assez particulier puisque c'est un tueur en série islamiste qui signe ses crimes avec des versets de Coran. Mais, ce personnage est un prétexte pour dénoncer quelque chose qui se passe dans la société.

Soumaya Naaâmane Guessous

Mais qui le dénonce ? Qui a écrit ? C'est Bahae.

Bahae Trabelssi

Oui. Mais elle n'a pas dénoncé parce qu'elle est brimée au muselée. Je suis née la bouche ouverte. Je n'ai jamais été muselée. Je ne prétends pas militer, mais par contre, j'ai milité dans des associations.

Soumaya Naamane Guessous

Quand tu dis «J'ai créé un personnage pour dénoncer», ça s'inscrit déjà dans le militantisme.

Bahae Trabelsi

Je ne suis pas dans le militantisme féministe.

Soumaya Naamane Guessous

Là, on est d'accord.

Bahae Trabelsi

Nous parlons de genre et, pour moi, l'écriture n'a pas de genre. Le militantisme est une chose ; l'écriture en est une autre. Brimée, je ne l'ai jamais été. Et ma mère non plus et ma grand-mère non plus. Les femmes marocaines sont fortes. Elles ont toujours eu un rôle important au sein de la famille et même de la société. Les femmes marocaines ont milité pour l'Indépendance. Nous avons eu des figures fortes. Pourquoi aujourd'hui dire que nous sommes brimées, muselées ? Nous ne le sommes pas. Aujourd'hui, si nous écrivons et prenons la parole au même titre que les hommes, c'est pour raconter des histoires. Elles s'intègrent effectivement dans un contexte, dans une société. On n'est pas là pour dénoncer, mais l'histoire peut, par l'interprétation qu'on en fait, permettre de comprendre qu'il y a des choses qui vont et d'autres non, mais, qu'on soit homme ou femme, c'est la même chose. Il serait intéressant de lancer ce débat : y a-t-il des écritures féminines et y en a-t-il de masculines ? Dans les années 1990, quand j'ai écrit «Une femme tout simplement», mon premier roman, les hommes (Sarhane, Kilito, et autres...) ont dit que toutes ces bonnes femmes qui se sont mises à écrire vont pousser un hurlement, écrire un livre et se barrer parce qu'elles sont hystériques. A l'origine, il y a déjà un mépris parce que c'est une femme qui écrit. Et ils l'ont tous dit. Tu t'en souviens Soumaya. Mais, cela ne nous a pas empêchées d'avancer pour écrire un troisième, un quatrième, un cinquième roman, etc.

Soumaya Naamane Guessous

Est ce que cela t'a empêchée d'avancer ? Ça a dû te booster, toi qui aime les défis...

Bahae Trabelsi

Même pas. Je m'en foutais complètement. Pour moi, l'écriture transcende totalement les sexes, les genres, le militantisme et le reste. Elle a ce quelque chose de particulier d'être justement dans l'universel, la thématique de ce Salon. On nous insulte en nous mettant dans un ghetto.

Samira Negrouche

Il faut préciser une chose : la vraie question effectivement n'est pas la littérature féminine, mais l'exclusion des femmes écrivains dans certains contextes. C'est plus dangereux dans des contextes où la littérature manque de visibilité et encore plus celle des femmes, dans des sociétés où elles sont moins dans l'espace public, des sociétés où il y a parfois ce mépris ou cette méconnaissance de la qualité de la voix de la femme écrivain et poète. C'est pour cette raison que j'ai donné l'exemple mexicain à une période historiquement spécifique, qui est close puisque je vous ai dit que j'ai rencontré des femmes et des hommes poètes exceptionnels dans la nouvelle génération. Donc, il s'agit de l'exclusion et de se dire, à chaque fois, au coup par coup - il ne faut pas généraliser - comment faut-il réagir ? Est-ce que c'est dans le sens de l'exclusion ou accepter d'y aller pour telle ou telle raison ?

Soumaya Naamane Guessous

Merci beaucoup Bahae pour ton franc-parler légendaire. Moi je continue à remercier les organisateurs pour une raison très simple : sans ce titre, nous ne serions pas en train de débattre de ce sujet. Je comprends parfaitement. Je ne te corrige pas.

J'échange avec toi parce qu'on a besoin d'expliquer bien des concepts comme celui-là, d'analyser, de détailler. Je suis très contente parce que, dans notre petite bulle, on est en train de pousser des barrières. Je vais prolonger ce que tu as dit. J'ai toujours tenu ce langage et je me suis toujours fait taper sur les doigts par les féministes marocaines. Au Maroc, nous avons un véritable matriarcat qui est déguisé : les femmes et les mères ont un pouvoir extraordinaire sur les hommes. Pour préserver l'aura masculine, elles fonctionnent par la ruse : elles montrent, à l'extérieur, que c'est l'homme qui décide, mais elles ont un pouvoir de suggestion extraordinaire. Vous savez qu'on parle de «Hdith loussada» (le discours de l'oreiller). Ce sont les mères qui prennent les plus grandes décisions. Elles marient leurs fils. Les plus grands choix que fait le père, c'est la mère qui en est l'origine. Mais, devant les autres, elle dit que c'est son mari. C'est une ruse extraordinaire. Je confirme en tant que sociologue : au Maroc, nous avons un véritable matriarcat, mais déguisé. Valérie, je te donne la parole.

Valérie Moralès-Attias

C'est très difficile de parler après Bahae et Soumaya. Je suis journaliste et auteure. Effectivement, quand j'ai pris connaissance du thème de la littérature féminine, j'étais choquée. Après réflexion, je me suis dit que nous étions dans un contexte politique extrêmement incorrect, puisqu'aujourd'hui dans le monde entier, occidental en particulier, on n'a plus le droit de parler de genres féminin et masculin. Nous sommes tous égaux devant l'intelligence, la pensée, l'art. Je me suis dit : essayons de réfléchir en quoi nous pouvons définir une écriture féminine dans un contexte d'universalité, ce qui signifierait probablement une féminité naissante de toutes les cultures, de toutes les communautés, de tous les mondes. Est-ce que nous existons réellement, comme ça, en tant que femme ? Peut-être s'agit-il d'une émanation féminine qui traverserait les communautés ? A quoi serait-elle liée ? Elle le serait par rapport à la littérature féminine internationale.

Je connais mieux la francophone, la française en particulier. Les années 1950 ont été marquées par la littérature féminine de l'émancipation. Nous avons Simone de Beauvoir, ce genre de personnalité féminine très engagée, très féministe qui, d'ailleurs, avait beaucoup d'amis hommes. Ce n'est pas une féminité d'exclusion, au contraire. C'est une féminité militante et presque virile, au sens où elle s'accapare le pouvoir masculin pour le retranscrire en des mots plus doux. Ce que je trouve intéressant dans la littérature féminine et, en même temps, qui me gêne énormément, c'est le côté victimaire de cette littérature. C'est cela qui a choqué. Si nous nous exprimons aujourd'hui, nous allons parler en victimes. Je n'en ai pas du tout envie car mes amies et moi ne sommes en aucune façon des victimes. Moi-même, j'ai écrit effectivement un livre féminin, puisque j'ai parlé d'une héroïne de l'exil, qui me ressemblait. C'est un personnage de départ, de revirement. Elle est née à Oran, vit en Algérie, puis part en France, vit au Maroc depuis 20 ans et a changé deux ou trois fois de religion, ce qui en fait vraiment une personnalité contemporaine. Ce type de féminité m'intéressait. Ce n'est pas celle de l'exclusion des hommes ou le fait de se mesurer à l'homme.

Je saute du coq à l'âne, mais permettez-moi de prendre un exemple contradictoire. Je vois sur les télévisions en France les mouvements comme Me Too. Je comprends parfaitement et je reconnais totalement le bien fondé des dénonciations. Maintenant, il faut regarder l'hystérie véritable qui nous entoure. Je n'aimerais pas être un homme en Occident ; je n'aimerais pas prendre l'ascenseur avec une femme parce que je ne sais pas ce qui va se passer trois étages en dessous. Peut-être va-t-elle me trainer devant un tribunal ? Je ne fais pas le procès des femmes ; je suis une femme et j'adore les femmes. Mais, je dis calmions-nous ! Il faut cesser la victimisation.

Il me semble effectivement, comme dit Soumaya, que la culture orientale donne aux femmes cette espèce d'aisance et de sérénité du fait de l'autorité matriarcale. Que reste-t-il aux Occidentales aujourd'hui, sinon se confronter au monde des hommes ? Le problème est que nous allons de plus en plus vers un universel du genre qui fait que, «homme» ou «femme», nous sommes semblables. Nous n'avons plus droit aux roses, à ce qu'on nous laisse passer, à ce qu'on nous ouvre une porte. Je fais beaucoup d'aller-retour entre la France et le Maroc et, chaque fois qu'on m'adresse la parole en France, j'ai le sentiment que je suis engueulée.

Soumaya Naamane Guessous

Merci Valérie. Tu as mis le doigt sur un sujet assez délicat mais d'actualité : où doit s'arrêter justement le militantisme féminin, féministe ? Est-ce qu'il y a un équilibre à sauvegarder pour que les relations hommes-femmes deviennent harmonieuses ? C'est un discours que j'entends de temps à autres, que ce soit en Amérique, au Canada ou en France. Je donne des conférences sur les relations hommes-femmes. En Occident, des femmes viennent me voir en me disant : attention sauvegardez l'équilibre, parce que nous sommes passés à l'extrême ! Il y a un équilibre à sauvegarder, je ne sais pas si au Maroc, on l'a dépassé, ou brisé. Je ne pense pas qu'on l'ait brisé. Des Françaises sont venues me voir en me disant que l'homme marocain est extraordinaire, galant, attentionné avec les femmes, respectueux ; il vous ouvre les portes, vous invite, alors qu'en France - je cite ce qu'une femme m'a dit - «*On a perdu cette dépendance de l'homme vis-à-vis des femmes : ne la perdez pas !*». Je trouve cela succulent. Ma relation à l'écriture est particulière. Vous êtes romancières et poétesses alors que j'écris des essais à partir d'enquêtes que je fais sur place. Donc, je traque la vérité là où elle est, j'essaie de l'analyser et de la vulgariser dans l'objectif d'informer un public, de le sensibiliser et surtout de dénoncer. Contrairement à vous Mesdames, je pense que je ne suis pas en train de jouer à la victime.



Vous partez d'une réalité que vous avez une liberté extraordinaire de façonner, de jouer avec elle, de l'enlaidir ou l'embellir, d'inventer le personnage, le bon, le mauvais, le romantique... Moi, je n'ai pas cette liberté en tant qu'écrivain essayiste. Comme sociologue, je dois aller traquer la réalité sur place et malheureusement, quand on écrit, on n'écrit jamais pour dire que tout se passe bien. Le sociologue va toujours traquer ce qui est mauvais, le malheur des autres, la souffrance, les dysfonctionnements. On écrit rarement ce qui est positif, car personne ne nous lirait. Cela différencie la romancière de l'essayiste. Il faut faire avec une réalité douloureuse.

Nous avons tous une certaine naïveté, par exemple quand on écrit en se disant que peut-être on va réinventer l'universel. Si je ne le réinvente pas, je vais mettre mon petit grain de sable pour essayer, peut-être, de dénoncer, de contribuer à réinventer l'universel. C'est l'aspect un peu douloureux de la recherche et de l'écriture en sociologie. Ma première expérience a été extraordinaire. J'étais étudiante et je préparais mon mémoire de Maîtrise sur un thème très particulier : le sevrage des bébés en milieu traditionnel marocain. J'ai découvert des choses extraordinaires, des traditions, des rituels. Il ne s'agit pas uniquement de sevrage. C'est une autre symbolique extraordinaire. Il y a un cérémonial, il y a aussi un côté érotique car la femme, quand elle enfante, est séparée de son mari tant qu'elle allaite l'enfant. Le retour à l'épouse-maîtresse se fait avec un cérémonial extraordinaire. J'ai enquêté dans la région de Bejaâd, entre Oued Zem et Beni Mellal. J'avais vraiment envie d'avoir cette expérience en milieu rural et ça a été une excellente leçon pour moi. Je me suis rendue compte que non seulement les Marocains ouvraient leurs portes à des inconnus enquêteurs, mais avec une générosité extraordinaire.

En plus ces femmes rurales avaient une liberté de parole dont on ne peut pas se douter quand on est citadine. Moi, j'ai fait la mission française, puis mes études à Paris. J'arrive à la campagne en tant que femme libre, moderne, sans tabou, et j'essaye de poser des questions à des femmes rurales. Comme elles ont parlé librement, j'ai décidé de faire une enquête sur la sexualité. Puisque le terrain était propice, pourquoi ne pas en profiter ? Donc, l'étudiante moderne arrive de Paris à Bejaâd en pleine campagne. J'essaye de poser une question à la femme sur la sexualité. Pour nommer la relation sexuelle de cette femme avec son mari, je tourne autour du pot. Mais cette femme me sort directement le mot en Arabe que je ne saurais pas dire devant vous. C'était une leçon extraordinaire pour moi en matière de liberté et de générosité de langage. Dès lors qu'elles ont compris que j'étais étudiante et que j'avais besoin d'aide, elles m'ont offert une générosité et une liberté que je n'avais pas. Je vous assure que ces femmes m'ont libérée : ma parole a été libérée grâce à ces femmes.

Ceci m'a encouragée à continuer d'écrire, à briser des tabous continuellement et à oser de plus en plus. Les foyers sont ouverts. Le Maroc est un champ d'investigation sociologique extraordinaire. Je n'ai pas de problème à soutirer des informations, car les gens ouvrent les portes. J'ai deux problèmes quand j'enquête en milieu rural. D'abord des chiens ; quand on se rapproche des douars, il y a beaucoup de chiens. Avec le temps, on apprend à avancer, un caillou à la main, mais, au début, c'était vraiment un obstacle. Le deuxième problème, c'est que mon ventre triple de volume parce que, dans chaque maison, il faut boire et manger car les gens partagent avec vous ce qu'ils ont et ce qu'ils n'ont pas. C'est une générosité à laquelle je tiens à rendre un hommage très particulier. J'ai un problème pour établir ce lien de confiance avec les gens lettrés. Plus les personnes sont lettrées, plus elles sont diplômées, plus elles ont des postes de responsabilité, plus il s'avère difficile de les faire parler à cause de l'autocensure, du statut social. On arrive toujours à faire parler les femmes en utilisant l'empathie. Les hommes, sont capables de parler de tout : sport, politique, économie, etc. Mais dès que l'on parle d'intimité ou de l'épouse, ça bloque, il y a un temps d'arrêt et après ils commencent à fantasmer. Excusez-moi ! Mais les femmes partagent plus leur intimité entre femmes. Cette réalité est connue. Les hommes sont plus pudiques.

J'ai continué à écrire parce que, au bout d'un moment, je me suis rendue compte qu'énormément de thèmes n'étaient pas abordés. «Au-delà de toute pudeur», dont a parlé Bahae, a été pour moi une véritable école où j'ai énormément appris. Pour l'humour : la première enquête sur le terrain sur la sexualité est parue en 1989. Aujourd'hui, les médias parlent de sexualité. En 1989, il y avait un seul ouvrage de Fatima Mernissi sur le sujet. C'est amusant car les gens m'arrêtent dans la rue et, à ce jour, on m'appelle toujours «Au-delà de toute pudeur». Donc, c'est devenu un peu mon identité. Parfois des personnes me disent : «C'est vous la spécialiste du sexe.» Je dis : «Non, pardonnez-moi, le sexe c'est professionnel. Moi j'ai une petite spécialité dans la sexualité.»

Pour terminer, le côté douloureux de mon travail de sociologie, c'est d'être face à la souffrance de l'être humain. Au début, c'est très difficile. On perd l'appétit, on perd le sommeil. On est toujours dans une empathie qui peut vous dévorer réellement, qui vous empêche d'être même joyeuse tant il est dur d'être face à la douleur de l'être humain. Quand une personne passe du temps avec vous, vous raconte comment elle souffert, il faut énormément de temps pour se cuirasser. Est ce qu'on arrive réellement à se blinder ? Je ne pense pas. En 2005, j'avais l'impression d'être arrivée à me détacher un petit peu. On m'a appelée pour me dire qu'à Agadir, il y avait une famille où le père a engrossé deux de ses filles. J'ai pris la voiture avec mon mari pour voir cette famille. Je pensais vraiment que j'avais réglé ce problème d'émotion, d'empathie excessive devant la souffrance des autres. J'ai assisté à l'accouchement de la fille aînée. La cadette avait fait une fausse couche à six mois. Après l'accouchement, je me suis rendue compte que l'être humain ne peut se détacher de la souffrance des autres. On a voulu lui mettre l'enfant dans les bras et j'ai vu ce déchirement entre l'instinct maternel et la culpabilité. J'ai éclaté en sanglots, alors que j'étais venue pour la réconforter. Voilà la souffrance dont on ne peut se détacher.

Bahae a dit : «Peut-on vraiment militer par l'écriture ?» Le sociologue a cette prétention naïve. Je partage avec vous une expérience : j'ai su qu'il y a un souk du côté de Kelaat Sraghna où des courtiers proposent des petites filles bonnes, mais aussi des épouses. Nous avons fait une enquête avec mon mari. Un article a été publié en Arabe et en Français. Zineb El Alaoui, excellente citoyenne qui anime une association dédiée à la scolarité dans le rural, a pris cet article et en a fait trois-cent-trente-cinq copies qu'elle a adressées à chaque membre du Parlement.

Elle a terminé l'envoi en demandant : «*Et maintenant, que peut-on faire ?*» Il n'y a pas eu une seule réponse. C'est pour cette raison que j'ai parlé de naïveté. D'un autre côté, pour notre conscience vis-à-vis de nous-mêmes, il y a des dysfonctionnements et on essaie de les dénoncer. A quoi arrive-t-on ? Je ne sais pas ; peut-être à briser des tabous. On n'arrive pas toujours au résultat escompté, c'est-à-dire à faire en sorte que les choses soient améliorées, mais, ce qui est sûr, c'est que par nos petits grains de sable, par la société civile et l'engagement des hommes et des femmes, on arrive quand même ne serait-ce qu'à faire avancer les Lois.

Bahae Trabelsi

Je voudrais souligner la modestie de Soumaya qui fait partie de ces écrivains, de ces sociologues et de ces chercheurs qui ont changé la face des choses et les ont énormément fait avancer. Soumaya est une révolutionnaire qui a changé énormément de choses. Là, on peut parler de militantisme. En tout cas, je peux te dire que je suis reconnaissante et que tu as marqué les esprits, la littérature et en général la société. Et ce n'était pas seulement par tes livres, mais aussi par les articles que tu as écrits, tout ce que tu as fait. Là, on peut parler de militantisme : c'est une prise de parole par l'écriture. Mais, en ce qui concerne la fiction, je reviens à ce que j'ai dit. La fiction, c'est en effet autre chose. La fiction n'est pas féminine, elle s'inscrit dans l'universel. Je le répète, dans un Salon Maghrébin du Livre qui a pour thématique «Réinventer l'universel», c'est insulter les femmes que de les mettre en ghetto.

Soumaya Naamane Guessous

Passons au débat. Majdouline, je t'appelle poète ou poétesse ? Poète, très bien. Majdouline se dit tout à fait d'accord avec Samira et Bahae et pense qu'il aurait été plutôt judicieux de parler d'écriture féministe puisque nous avons encore des besoins en termes de militantisme en faveur de la condition des femmes. L'écriture féministe, à ce moment-là, regroupe des hommes et des femmes puisque des hommes aussi ont des écritures féministes. On n'a jamais organisé de débat autour de l'écriture masculine. C'est une bonne idée et il faudrait le faire. Nous n'avons jamais été conviées à quelque chose qui s'appellerait l'écriture masculine. Ce serait amusant de faire cet exercice. Majdouline pense que c'est discriminatoire et que, lorsque les femmes ont commencé à écrire, on les accusait d'écrire des plaintes, des lamentations. Quand on a proposé à Majdouline de faire partie de cette table ronde, elle a refusé parce qu'elle trouvait que c'était discriminatoire. Elle a dit quelque chose de succulent : «*Nous écrivons avec nos âmes et l'âme n'est pas sexuée.*» La parole est à Maggie.

Maggie

Pour répondre à Bahae, je pense que réserver un espace pour l'écriture féminine, c'est au contraire rendre hommage aux femmes en leur réservant leur espace à elles. Ce n'est pas du tout pour les exclure d'un espace ou d'une table ronde et c'est loin d'être un ghetto. Très franchement, vous êtes des romancières, des essayistes ; il y a une singularité féminine. Nous avons un esprit de finesse. Je souhaite que vous continuiez à le revendiquer et à avoir votre propre espace, comme les hommes. Jusque-là, en Occident, notamment en France puisqu'on est très proche de ce pays, tous les Prix, tous les comités ou les jurys étaient constitués d'hommes. Aujourd'hui, il y a une société féminine (je n'aime pas le mot féministe). Il ne faut pas le rejeter. Il y a un contexte très particulier au Maroc que vous avez toutes souligné : cette société matriarcale au sein de laquelle la femme est très présente et pas du tout effacée. C'est le décideur de la famille.

Donc, on devrait aujourd'hui réfléchir car les femmes ont pris trop l'espace et on est en train de tuer la famille. Je pose cette question car je suis une femme de terrain, je vais dans le rural, dans les banlieues de toutes les villes, et je vous assure qu'il y a un éclatement des familles que je n'imaginai pas à court terme. Il y a de plus en plus de divorces pour un oui et pour un non. Aujourd'hui, il faut repenser la famille.

Bahae Trabelsi

Je n'ai pas besoin qu'on me rende hommage parce que je ne rends hommage à personne. Me rendre hommage ne signifie rien pour moi. Je suis d'abord auteur, avec ou sans «e». Je suis femme accessoirement. Donc, qu'on me rende hommage m'importe peu. Mon rôle dans la société, je le joue de différentes manières. Je suis aussi militante, mais sur le terrain, dans les associations, dans des choses qui ont du sens et du rendement. Même au niveau associatif, les interventions ne vont pas toujours dans le sens de mes idéaux. Nous sommes dans un système mondialisé où toutes les actions tendent à reproduire un modèle avec lequel je ne suis pas forcément d'accord en tant qu'être humain et pas en tant que femme. Mais si je veux militer, je le fais sur le terrain. Quand je prends la plume, je ne suis plus une femme ou un homme ou quoi que ce soit. Je suis un être humain. Comme cela a été si bien dit : je suis une âme. Ce qui aurait été bien ici c'est le bilinguisme parce que de toutes les façons, on nous a mis en ghetto : autant qu'il soit bilingue. Je ne m'inscris pas du tout dans ce quelque chose où on va me rendre hommage. On n'en a pas besoin. J'existe pleinement et je n'ai pas besoin qu'on me rende hommage par rapport à quelque chose ou à mon écriture.

Intervention

J'aime beaucoup cette idée chrétienne, même si je ne suis pas chrétienne, qui veut que les bonnes intentions mènent en enfer. C'est pour cela que je parlais de contexte. Effectivement, il y a des contextes où une même chose a des significations opposées. Quand vous dites qu'il y a un besoin spécifique de faire entrer des femmes dans les jurys, on entend le discours de Meryl Streep le jour de la remise des Oscars. C'est quelque chose de très fort.

Vous le disiez tout à l'heure en parlant des enquêtes et de la pudeur, notamment des femmes très éduquées qui ont des postes haut placés dans nos sociétés, qui sont beaucoup plus pudiques par rapport à vos questions. Pourquoi ? Parce qu'il est dangereux pour nous de nous installer dans une victimisation, car nous sommes à un stade de notre histoire, de notre cheminement dans nos sociétés du Sud, où nous avons besoin de consolider cet équilibre et cette égalité, qui n'est pas à l'encontre de la cohésion familiale ou de la cohésion sociétale. Il n'y a pas de danger à ce que hommes et femmes se parlent de façon équitable. Le mouvement Me Too a un sens différent en Occident, car il y a eu toute cette révolution de la libération du corps et de la sexualité. Il y a encore un militantisme autour des égalités salariales. On n'est pas encore arrivé là. Même quand c'est acté dans la Loi, les femmes sont souvent moins payées que les hommes, y compris en Scandinavie. Donc, il est sain aussi qu'une femme à Washington dise qu'il ne faut pas mettre tel homme à la tête de la Cour suprême, car elle fait partie d'une génération ou de milieux évolués, libérés. La liberté sexuelle n'est pas une libération suffisante. La liberté s'acquiert à partir de l'équité du respect de l'autre. Donc, il était temps de parler des viols collectifs dans des sociétés modernes équitables, parce que les femmes ont un certain pouvoir dans ces sociétés et qu'on ne peut plus se permettre, aujourd'hui, de regarder les femmes avec mépris, même si cela continue. Je ne sais pas si vous connaissez ce documentaire exceptionnel que j'ai vu en 2011 : «Women art in revolution».

Il explique le mouvement d'art contemporain dans les années 1970 et comment des femmes artistes, qui sont aujourd'hui des noms de l'art moderne, ont milité pour entrer dans les musées. Quand vous êtes un noir ou une femme, vous ne militez pas pour être à la marge, vous militez pour être avec tout le monde, parce que militer réellement c'est être avec l'autre, se confronter à l'autre même si ça implique parfois de créer des barrières. Mais ces barrières créent le débat et donnent envie de se rassembler. Je ne vois aucun danger ici au Maroc, à Oujda, à côté de la frontière, avec justement l'appel de ce Salon - qui est exceptionnellement intelligent - à prendre conscience qu'il y a urgence absolue à reconstruire une fraternité maghrébine, à se réinscrire dans l'Afrique, à dialoguer autrement avec le Moyen-Orient. On a vu dans les débats d'hier sur le Maghreb et le Machrek et «Être arabe aujourd'hui», l'importance d'accepter la diversité de ce Maghreb, de ce Machrek et de cette arabité. Ce sont les enjeux que chacun d'entre nous peut porter. Valérie parle de l'histoire de sa famille, de l'époque coloniale, des descendants pieds noirs, de notre patrimoine arabo-berbère-judéo-chrétien-musulman, de notre rapport à l'Andalousie un peu évoqué hier. Il y a tellement d'enjeux qu'on aurait, de toute façon, parlé des femmes.

Intervention

Merci pour cet éclairage, pour cet engagement déterminé concernant tous les aspects de la femme comme élément fondamental déterminant dans le progrès social. Accessoirement pour l'arbitrage des mots «féminin», «masculin», je vous invite à vous référer aux grands dictionnaires canadiens québécois qui ont fait des efforts énormes, avec de gros moyens humains et financiers. C'est une référence pour, par exemple, docteur ou doctoresse. Si je reviens au sujet, tout le malheur nous vient de Zeus. Je ne dirais pas réinventer, mais plutôt reconstruire l'universel. Quel universel ? Si l'on revient à l'universel occidental, il est vraiment parcouru de fissures, voire de géo-structures énormes. Même ces gens-là se recherchent, balbutient, reviennent en arrière... Dans la recherche sur la façon de reconstruire l'universel, je crois que la femme est importante. J'accuse la femme d'être conservatrice et reproductrice de l'ordre établi. Au niveau du progrès et du conservatisme, la femme a quelque chose à conserver. Donc, elle a peur alors que l'homme aime l'aventure et faire feu de tout bois. Dans les forces en présence entre progressisme fondamental et conservatisme, la femme est quelque part dans la partie conservatrice.

Soumaya Naamane Guessous

Merci Monsieur. Vous allez vous faire étripier. Prenez des garde du corps en sortant. Je suis d'accord avec vous sur le fait que les femmes ont une part de responsabilité en tant que mères. Elles reproduisent parfois les mêmes schémas, le conservatisme. Une dernière question ?

Intervention

Le changement est annoncé et voulu, mais comment va-t-il arriver car la masse critique est très faible ? Donc, il va falloir changer le rapport de force et les masses critiques pour qu'effectivement chacun apporte sa contribution.

Intervention

Il faut sortir du rapport de force. Nous ne sommes pas obligés d'être dans une dualité. Je ne suis pas contre vous et vous n'êtes pas contre moi ; c'est cela qui amène l'équité, le fait que je vous respecte dans votre totalité et pas seulement dans votre sexe masculin et inversement.

Donc, vous ne pouvez pas dire que la femme est porteuse de conservatisme. Ce qui porte le conservatisme se trouve dans les deux sexes. Il est vrai qu'historiquement, notamment pour ce qui est de la tradition orale, certaines études disent que la femme transmet une tradition ; elle la sauvegarde. Ce n'est pas absolu non plus.

Soumaya Naamane Guessous

La femme amène le changement, mais quel type de femmes ? Ce qui est sûr et certain, c'est que la mère joue un rôle qu'il faut reconnaître : elle censure. Je donne un exemple très simple : quand une mère a un garçon et une fille, à l'adolescence, elle va tout faire pour que son fils ait une expérience sexuelle pré-maritale, pour qu'il développe sa virilité et, en même temps, elle va ligoter le corps de sa fille pour la livrer vierge au mariage. Ne serait-ce que pour ça, on se rend compte que dans de nombreuses sociétés comme les nôtres, les mères utilisent des outils de patriarcat pour justement transmettre certaines cultures dont elles-mêmes ont souffert.

Anissa, tu dis qu'elles sont aussi porteuses de progrès. Une mère qui va interdire à sa fille d'avoir une vie affective et sexuelle avant le mariage alors qu'elle encourage le garçon, va lutter pour que sa fille soit scolarisée. Elle va vouloir lui donner des chances de réussite, etc. Donc, c'est les deux. Je suis tout à fait d'accord avec toi quand tu dis que dans notre société et dans les sociétés similaires, les femmes sont porteuses des deux.

Modérateur : Khalid Zekri
Participants : Faouzia Charfi, Ali Benmakhlouf, Mohammed Ennaji
Espace : Simon Levy
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Le Professeur universitaire et chercheur marocain Khalid Zekri lance très vite le débat sur la rencontre des deux paradigmes difficiles à cerner qui constituent l'intitulé de la table ronde, que d'aucuns pourraient ressentir comme un oxymore.

Physicienne de formation, Faouzia Charfi s'est heurtée à l'incrédulité puis au rejet de la part de ses étudiants à l'Université, de certains savoirs scientifiques au nom de vérités révélées telles que comprises et propagées par des courants obscurantistes qui s'emparent de nombreux outils médiatiques, en particulier sur Internet. Ainsi se trouve doublement renié l'héritage scientifique arabe, pourtant déterminant pour la modernité scientifique actuelle, puisqu'il est à la fois combattu dans les pays arabo-musulmans et méprisé ou ignoré de l'autre côté de la Méditerranée. Sa démarche intellectuelle rappelle que la science est au cœur de la modernité.

Le rapport à la science et à ses vérités conditionne pourtant l'entrée dans la modernité. Le philosophe marocain Ali Benmakhoulouf insiste sur la dissociation entre occidentalisation et modernité : il s'appuie en cela sur l'exemple du Japon, qui n'a jamais renié bouddhisme ou shintoïsme tout en adoptant pour sa jeunesse une éducation au meilleur niveau de la modernité. Ce contre-exemple et celui du passé scientifique des pays arabo-musulmans suffisent notamment à démontrer qu'attribuer un retard quelconque à l'Islam ou aux cultures locales est une absurdité historique : contrairement au récent glissement de sens devenu quasi-dominant dans le monde des idées véhiculées par les médias, la problématique de l'entrée dans la modernité est bien politique, et non spirituelle ou, plus largement, culturelle.



Ces approches sont confirmées et éclairées plus largement encore par l'historien, sociologue et économiste Mohammed Ennaji qui souligne les dérives de l'école, parle de son abandon, et rappelle que les zaouïas furent aussi l'un des rares points forts structurants face au colonialisme, qui ont permis de préserver le sentiment et la réalité ressentie de faire nation ensemble pour des pays occupés, comme ceux du Maghreb. Il propose au débat quatre caractéristiques de la modernité qui alimentent les échanges, quoi qu'assez peu contestées. La question étant d'abord jugée politique, le thème de la table ronde renvoie finalement au besoin et à la demande de débats dans les sociétés du Sud, donc aux conditions à réunir pour qu'ils puissent avoir lieu, notamment les espaces de liberté appropriés, qui semblent apparaître ici ou là. De fait, la société civile devient le creuset d'un espoir puisque c'est le cadre dans lequel paraissent pouvoir s'établir les échanges les plus libres.

Les interventions de la table ronde

Khalid Zekri

«Islam et modernité», comme vous vous en doutez, ces deux termes renferment deux paradigmes assez complexes à cerner, mais nous essaierons d'avancer un peu dans le débat avec trois éminentes personnalités. Madame Faouzia Charfi nous vient de Tunisie. Elle est physicienne et a également écrit un livre sur l'Islam, très intéressant, publié chez Odile Jacob, sous le titre : «La Science voilée». Ali Benmakhlouf est philosophe. Il a travaillé sur Husserl, Montaigne, Averroès, Al Farabi, etc. C'est un bon connaisseur de la philosophie arabe. Dans ses écrits, il préfère plutôt dire philosophie arabe que philosophie musulmane et peut-être qu'on s'expliquera aussi sur ces dénominations. Mohamemd Ennaji est un auteur prolifique, qui vient de l'économie. Il a écrit beaucoup d'essais très intéressants et stimulants, qui nous poussent à penser l'Islam, le Prophète, l'esclavage...

Pour débiter, une question assez générale adressée à chacun d'entre vous, mais en premier à Madame Charfi. A l'intérieur de l'intitulé «Islam et modernité», il y a aussi la question de la science qui a occupé une importance primordiale dans la modernité. On sait très bien que le XVII^{ème} siècle est fait de bouleversements dans les sciences. Comment voyez-vous ce lien entre Islam et modernité ? Evidemment, ne restons pas enfermés dans ces deux notions et ouvrons-nous au domaine de chacun d'entre vous.

Faouzia Charfi

Me retrouver ici est important pour moi. J'ai été amenée à m'intéresser à ces questions-là à partir de la réaction de mes étudiants à Tunis, à la Faculté des Sciences, à la fin des années 1970, lorsqu'ils considéraient que la relativité restreinte n'était pas une théorie pertinente et que Einstein s'était trompé. On peut se dire : comment en est-on arrivé à cela alors que pendant des siècles, la science a fleuri dans tous les pays musulmans ? Le Professeur Rochdi Rached explique très bien que le monde arabomusulman a été plus qu'un traducteur des textes anciens, car il a bien contribué dans l'émergence - disons - de la science moderne. Pour moi, la modernité en sciences, c'est la rationalité, c'est l'expérimentation...

Je pense qu'il est important de se référer à quelques grands noms, par exemple Ibn Al Haytham, l'inventeur de l'optique, qui est à l'origine de l'explication de ce qu'est la lumière. La lumière n'est pas émise par l'œil, donc il a distingué la théorie de la vision de la théorie de l'optique.

Là, on est vraiment dans la création de tout un domaine qui est aujourd'hui si important. Je crois que nos enfants, nos jeunes en Tunisie et ailleurs, doivent savoir que la modernité en sciences a une longue histoire, une construction et, souvent, on parle d'héritage oublié.

Je dis effectivement que cet héritage est oublié des deux côtés. Il est oublié chez nous, puisque les grandes Universités de la Zitouna en Tunisie et les autres aussi n'ont pas été fidèles à l'héritage culturel de leurs anciens. De l'autre côté de la Méditerranée, on a aussi oublié l'apport de la science arabe. Quand on dit la science arabe, c'est la science écrite en arabe. Je crois que c'est important aujourd'hui de relire cette histoire, pas pour être dans le passé, mais plus pour construire ensemble une autre histoire de la civilisation du bassin méditerranéen et d'ailleurs. La modernité, c'est important et j'y reviendrai tout à l'heure à propos de ce qui se passe actuellement.

Khalid Zekri

Tournons-nous vers le philosophe pour voir, du point de vue philosophique ou du moins sous un angle philosophique - qui est l'espace de la raison par excellence - comment vous concevez ce lien entre Islam et modernité ?

Ali Benmakhlouf

Merci de votre accueil. Je me suis demandé, quand j'ai vu l'intitulé «Islam et modernité», pourquoi cette expression est devenue consacrée et pourquoi on ne dit pas christianisme et modernité, judaïsme et modernité, mais toujours Islam et modernité. J'ai essayé de comprendre pourquoi et je me suis dit que finalement cette expression fait partie des crampes mentales que nous pouvons avoir. Une crampe mentale c'est quoi ? C'est, en fait, penser l'impossible et ne pas y arriver. La crampe mentale associée à cette expression provient des représentations communes, qui nous viennent par exemple de Renan au XIX^{ème} siècle, qui a eu quand même une influence très forte en France. Selon lui, les arabo-musulmans ont répété pendant six-cents ans : Dieu est Dieu. Ils sont dans une tautologie et donc ils ne sont pas dans une histoire qui change. Il a consacré cette idée qui a été reprise sur l'autre rive, du côté arabo-musulman, que la modernité est arrivée avec l'expédition d'Egypte. Moi j'ai beaucoup de mal avec cette double représentation : l'idée d'une société figée durant six-cents ans et l'idée que les choses soient arrivées avec l'expédition d'Egypte.

Je me suis dit : essayons de comparer, pour sortir de la crampe mentale, par exemple avec le Japon qui est dans une modernité sans être dans une occidentalisation.

Je crois que l'une des crampes mentales, c'est de penser que pour être dans la modernité, il faut être dans une occidentalisation. Il faut d'abord dissocier modernité et occidentalisation. On a pris du retard et cette notion de retard s'est tellement imposée que maintenant, quand on dit «Islam et modernité», on a l'impression qu'un train est parti quelque part en Occident et qu'il nous faudrait cette occidentalisation. Non ! Il faut bien distinguer entre occidentalisation et modernité.

C'est un point essentiel. Une fois cette distinction faite, la modernité, c'est quoi ? Permettez-moi de donner quatre caractéristiques de la modernité : la première, c'est l'idée d'une autonomie qui va avec une différenciation. On autonomise des secteurs, par exemple la division des pouvoirs exécutifs, législatifs, etc. La deuxième idée, c'est l'élément d'accélération temporelle. La modernité, c'est l'idée que le temps est vécu de manière accélérée. Le troisième point, comme dit Hobbes, le souverain est un dieu mortel, c'est-à-dire que même si on garde une sacralisation du pouvoir, il n'y a pas de transcendance extérieure. La quatrième idée est de comparer, qui vient du fait que le monde s'est élargi avec les mondialisations successives à partir du XVI^{ème} siècle. Et l'élargissement fait la comparaison. Donc, si je prends ces quatre caractéristiques : l'élargissement, l'autonomie différenciation, l'accélération et la transcendance devenue immanente, je comprends que dans tous les textes philosophiques que je lis, il y a beaucoup de modernité, même si, précisément, il n'y a pas d'occidentalisation. Je développerai les références à Al Farabi et Averroès dans un second temps.

Khalid Zekri

Il y a deux choses sur lesquelles on peut revenir. Sur cette modernité dans les textes, on peut se poser la question : est-ce que cette modernité n'est pas restée seulement conceptuelle ? Quelles sont les traces et les répercussions de cette modernité conceptuelle sur le quotidien, sur le vécu ? C'est-à-dire cette idée terrestre de la modernité de manière banale d'une part, et cette controverse entre Renan et Al Afghani, d'autre part. Renan considère qu'il n'y a pas de science islamique.

Il est même allé dans une conception orientaliste de l'époque du XIX^{ème} siècle, en disant : ceux qui ont écrit en arabe ne sont pas des Arabes. Il dit d'Averroès qu'il est andalou, espagnol. Cette controverse a été publiée dans le journal des débats vers la fin du XIX^{ème} siècle. C'est là que se pose la question de la controverse sur argumentation fondée. Renan avance des arguments philologiques, historiques, qui valent ce qu'ils valent. Al Afghani, lui, reste dans une réaction de l'ordre de l'affect. C'est ce qu'on a remarqué dans cette discussion entre eux deux, éditée en 2005 si ma mémoire est bonne, sous le titre «L'Islam et la science», alors que le titre initial était «L'islamisme et la science», islamisme sur le paradigme de christianisme. Je me tourne vers l'économiste et politologue, comment voyez-vous ces questions d'Islam et de modernité sous un angle d'économie sociale et historique ?



Mohammed Ennaji

Monsieur Benmakhlouf a bien fait de parler du Japon, car ce pays est un extraordinaire exemple qui montre l'hypocrisie et la myopie de cette problématique Islam et modernité. Le Japon s'est développé peut-être mieux que certains pays occidentaux, alors qu'il n'a pas la même culture. Le problème est que le Japon est le seul pays au monde, en dehors de l'Occident, qui a un mode de production féodal, une photocopie exacte du système européen du Moyen âge. Comme le disent certains auteurs, le féodalisme est le mode de production précapitaliste par excellence. Ce qui a engendré le capitalisme au Japon, ce n'est pas la culture, ce sont les structures économiques et sociales. La grande expansion qui a commencé au Moyen-âge en Europe a engendré le développement et, bien sûr, la culture a suivi. C'est la base. Pourquoi tout à coup, ici, chez nous, c'est l'Islam qui pose problème ? Pourquoi ici la pensée et la culture deviennent problème ? Jamais cette question ne m'a gêné parce que, quand j'ai dirigé pendant quelques années la Fondation Trois cultures en Espagne, je vivais dans cette question des trois cultures, du dialogue des cultures. Alors je trouve que c'est une supercherie. Pourquoi ? Parce que d'un seul coup, on a renversé les problèmes, alors qu'avant chez les économistes - vous connaissez tous le livre d'Arghiri Emmanuel sur l'échange inégal - tout le débat portait sur les relations inégales entre les économies et la hiérarchie de la division du travail.

D'un seul coup, on a tout renversé et on a placé les problèmes dans la culture, comme ça. Il y a des nations barbares, dont la culture s'oppose au développement, et les autres. Vous voyez, c'est un vrai changement de champ. Quel retard on a enregistré ! Je me souviens d'un très grand livre - je le salue encore - de Maxime Rodinson sur «Islam et capitalisme». Quand les économistes ont commencé à parler de l'Islam comme facteur de sous-développement, ce livre, sur la base des commentateurs du Coran, a montré que l'Islam n'a jamais été un frein au développement. Je ne parle pas du progrès philosophique ou autre. Je parle de progrès au sens de modernité économique qui est la mère des autres modernités.

L'Islam est une religion commerçante. Mohammed est un commerçant. Je vois l'Islam comme infrastructure parce que dans une région désertique, nue, sans ressources, il a créé les bases d'élargissement, fondé sur le commerce, de l'empire que l'on sait. Quand les Européens se sont emparés des routes commerciales, les choses ont périçité. Situons le débat là où il est. Si on parle de liberté et de démocratie, c'est une chose ; si on parle d'économie, c'est une autre chose. Le problème chez nous est que l'économie et la société ont changé, mais la religion est toujours là. Pourquoi est-elle là ? Parce qu'il n'y a pas d'autres recours.

Par exemple, et cela est difficile à expliquer aux penseurs occidentaux, le Maroc a vécu du Moyen âge au XIX^{ème} siècle avec l'asphyxie de l'expansion européenne. Il a vécu une situation terrible, une situation de mort. Le maintien de la nation, du territoire, s'est réalisé grâce à la religion, les zaouias. En Europe, il y avait les pôles industriels et agricoles qui ont structuré l'espace national et territorial. Ici il n'y avait pas d'échanges ni d'activités industrielles. Les seuls pôles qui ont pu structurer et tenir en main ce territoire, ce sont les zaouias, les pôles religieux. Arrêtons de voir la religion comme un point négatif. Je suis à l'aise de vous dire que je ne prie pas, je ne crois pas, mais je travaille sur les textes et j'ai un regard différent. Les penseurs européens n'ont pas les mêmes préoccupations que nous sur l'Islam. Ils sont embêtés par les banlieues. S'ils ont un problème avec la réforme de l'Islam, c'est un autre problème. Chez nous, c'est une question de développement d'abord. Aujourd'hui même dans le monde musulman, malheureusement, ce sont des études et des livres qui ne font pas de bruit car ce n'est pas «sensationnel». Il y a des gens qui font un travail de fourmi dans le décryptage des textes, dans le retour sur les choses qui nous habitent... Alors remettons le débat à sa place.

Khalid Zekri

On peut dire que le sujet musulman est un «homo economicus». Faouzia Charfi, Ali Benmakhlouf a dit une chose sur laquelle il me semble intéressant de revenir : le décentrement de la modernité. Du coup, la modernité devient plurielle. Les penseurs qui viennent de l'Inde ont largement travaillé là-dessus comme Chakrabarty qui, à travers son ouvrage «Provincialiser l'Europe - la pensée post-coloniale et la différence historique», estime que la pensée européenne, aussi indispensable soit-elle, est inadéquate pour appréhender l'expérience de la modernité politique dans les nations non occidentales. Voyez-vous des manifestations de la modernité dans le monde arabo-musulman ? Si oui, quelles sont-elles ? Comment peut-on définir autrement la modernité ?

Faouzia Charfi

Il y a des manifestations de la modernité. Mais il y a aussi un point de départ qui me paraît très important, souligné par Ali Benmakhlouf, c'est la question de l'autonomie. Pour moi, on ne peut pas concevoir la modernité sans l'autonomie de la pensée.

Dans nos pays, il est question de l'autonomie de la pensée et de ce qu'on appelle la vérité en science. En science, il ne peut y avoir de modernité sans se poser la question de ce qu'est la science. La science ne propose pas de vérité absolue. Elle propose une vérité fragile, réfutable, provisoire et antinomique à la vérité de la révélation. Aujourd'hui, si je reviens à ma question initiale, ce qui se passe malheureusement dans nos pays, ce sont des tentatives de revenir à une vérité qui ne serait que la vérité de la révélation.

En conséquence, la science est réellement remise en question car on veut absolument raccorder la science au texte sacré. Il y a toutes ces dérives qui font dire que toutes les vérités existent dans le texte coranique, le big bang, le trou noir, etc. Ce n'est pas un petit phénomène. Ceux qui s'intéressent à cette question de la science en pays musulmans font proliférer de nombreux écrits, en particulier sur Internet, des sites entiers sont consacrés à cela, et là c'est réellement une remise en cause de la pensée. Ce qui est grave, c'est que ce phénomène prend de l'importance. En 1983, on a créé, en Arabie Saoudite, la commission des miracles scientifiques du Coran où l'on donne des bourses et on encourage toute recherche qui a trait à ce concordisme, qui va très loin. Les étudiants, les jeunes sont très attirés par cette version de la science... Quand on parle de retard, on revient à Renan. On ne peut l'ignorer. Hormis quelques tentatives au XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, nous sommes dans une période de régression, et c'est extrêmement inquiétant. J'ai bien peur que l'on s'éloigne de ce que nous appelons la modernité.

Khalid Zekri

Restons dans ce paradigme de l'autonomie qui nous conduit à la différenciation, élément compositionnel important de la modernité. Y-a-t-il des conditions d'autonomie et d'autonomisation de la pensée dans l'espace arabo-musulman ?

Ali Benmakhlouf

Pour vous répondre, je voudrais continuer l'interactivité avec mes collègues, d'abord sur le Japon, ensuite sur la vérité scientifique. J'ai beaucoup aimé ce qu'a dit Mohammed Ennaji. Quand le Ministre japonais des affaires étrangères à la fin du XIX^{ème} siècle a fait une tournée en Europe, il est revenu dans son pays et a dit en substance : ce qui nous distingue des pays européens, c'est plus ou moins l'éducation ; développons notre système éducatif. Il n'a pas remis en cause le système culturel, le shintoïsme, le bouddhisme. Résultat, une génération après, en 1913, le Japon, alors plus pauvre que le Royaume Uni et les États-Unis, publiait plus d'ouvrages qu'eux.

Dans le monde arabo-musulman, il y a un réel déficit éducatif, mais qui n'a rien à voir avec le système culturel musulman. Il s'agit plutôt de choix politiques délétères qui expliquent ce déficit éducatif. Justement, ceci fait le lien avec la vérité scientifique.

Effectivement, comme a dit Madame Charfi, moi aussi, dans toutes les conférences que je donne au Maroc, en Algérie, en Egypte... il y a cette idée que je qualifie de crampe mentale, de chercher la science dans le texte sacré. C'est là où le passé historique, philosophique, donne une grille d'intelligibilité pour répondre. Je réponds par Averroès, qui distingue «Al haq», expression de connotation religieuse, et «Al haqiqah», qui sont liés à l'exégèse sacrée. Il parle aussi de «Al houjaj» et «Al barahin» (les arguments et les preuves et démonstrations). Il dit très clairement dans «Le Discours décisif», qu'il y a une autonomie et une différenciation entre ce qui est «valide» et ce qui est «vrai». La validité scientifique n'a pas de connexion avec la vérité. D'ailleurs, ce sont les écrits d'Averroès qui ont pu rayonner pour arriver à faire cette science européenne copernicienne.

Copernic n'a jamais parlé de vérité mais de commodités et de validité des hypothèses. Quand je lis «La préface d'Osiander» de Copernic, je lis exactement la terminologie averroïste, c'est-à-dire que nous allons nous développer, abstraction faite de ce que disent les textes sacrés, parce qu'il y a une validité scientifique qui n'est pas la vérité religieuse, qui n'est pas la vérité tout court. On peut faire de la science de manière instrumentaliste en convoquant des hypothèses comme des outils sans jamais dire qu'elles sont coupées de la réalité et encore moins des vérités.

Quand je réponds à des gens qui disent «La science est dans le Coran», je dis : *«Vous voulez donc décrire le Coran car la science est faillible et le Coran n'a pas d'âge, et si vous voulez toujours lire le Coran, arrêtez d'y voir la science, car on peut la changer mais pas le Coran.»* Dès lors que le faillibilisme est inscrit dans la science, la religion n'est pas faillible. Arrêtons de mesurer le savoir à ses origines. Mesurons-le à sa validité. Il n'y a pas que les sciences. Quand vous me posez la question sur l'autonomie en général, regardez la charia : elle n'a aucune immunité intrinsèque. Elle est toujours liée à la fatwa, qui est l'avis consultatif sur des situations complexes où les gens sont perplexes. Là encore, on est malheureusement complètement sous le paradigme de la colonisation française qui a démantelé la charia au XIX^{ème} siècle en Algérie, en la considérant comme obsolète, d'un autre âge, et inchangée. Pourtant la jurisprudence a toujours été avec le changement des temps. Le changement au sens de la modernité, sans aucune occidentalisation, est inscrit dans la charia. La charia n'a aucune immunité.



Khalid Zekri

Il y a cette notion de «Maslaha» qui est importante dans la lecture du Coran par rapport au réel et au quotidien. Y a-t-il des manifestations de la modernité dans notre quotidien ?

Mohammed Ennaji

Oui, il suffit de voir ce qui se passe dans les sociétés. Prenons l'exemple de la société marocaine que je connais assez bien : elle est très avancée dans sa pratique, dans son vécu par rapport au religieux. On est loin, dans beaucoup de pratiques sociales, des prescriptions religieuses.

Je pense même que ce qui se passe avec nos religieux, c'est cette conscience des ruptures intervenant dans le vécu, qui fait qu'il y a tentative de fermeture. Par contre, pour voir le rapport de la religion avec la science, il suffit de voir le web. Les islamistes disposent des moyens pour faire du bruit autour de cela, mais les gens s'en moquent. Ils tournent cela en ridicule. Depuis le début, cette attitude de fermeture du religieux a existé. Le texte coranique ne s'est pas fait d'un seul coup. C'est un texte qui a été travaillé pendant longtemps. Il a fallu des siècles pour sceller consciencieusement et scrupuleusement le texte avec les sept lectures. Parce qu'il y avait une conscience nette que les choses n'intervenaient pas à l'intérieur du Coran, mais à l'extérieur. S'il n'y a pas eu une modernité économique dans les pays de l'Islam, c'est parce que c'est un espace en général désertique qui a souffert beaucoup d'un manque d'eau incroyable, un espace où l'agriculture n'a jamais pu déverrouiller les communautés tribales. Relisons Duby, le grand historien du Moyen âge.

Celui-là ne parle jamais de religion quand il décrit les sociétés occidentales, comment les tribus ont disparu et comment l'individu est apparu, le rôle de l'économie... La seule fois où il parle de l'église, c'est quand celle-ci a joué un rôle positif dans le développement économique. Pourquoi la réflexion sur notre devenir devrait être une réflexion sur le religieux ? Ce n'est pas le problème. Vous avez dit Monsieur Benmakhoulf quelque chose d'extrêmement important. La base de développement au Japon était les fondements sociaux. Le Sultan Moulay Hassan a envoyé des étudiants au Japon, mais ils étaient perdus. L'éducation a joué un rôle dans le développement du Japon. Il y a aussi l'exemple de la Corée du Sud plus tard. La question n'est pas religieuse, mais politique. Pourquoi les pouvoirs publics au Maroc ont-ils détruit l'école ? Depuis les années 1960-1970, l'école a commencé à créer une élite, remise en cause. Dans les mouvements gauchistes des années 1970, la question religieuse ne se posait même pas : nous étions tous athées par instinct. Nous nous sommes trompés, évidemment, car nous ne nous sommes pas rendu compte de l'importance du religieux. Le pouvoir était conscient du rôle de l'école et il l'a détruite. Comment voulez-vous qu'une pensée moderne se développe dans des trous à rats ?

Aujourd'hui, il n'y a plus de débats, plus de Facultés à proprement parler. On ne sait même pas d'où est sortie la nouvelle génération de Professeurs. Le problème est la destruction de l'école. Sans une élite ayant la possibilité de s'exprimer comme penseurs individuels, de se positionner comme élite, on ne peut pas avancer.

Khalid Zekri

Même si on veut décentrer la modernité par rapport à l'Occident, il y a un espace de réflexion théologique destiné à tout le monde. Y a-t-il des espaces autonomes, aménagés pour une réelle réflexion libre. Pour créer un nouveau mode de vie, il faut avoir un espace de réflexion autonome. Y a-t-il dans le monde arabo-musulman des espaces aménagés à cette autonomie de réflexion ?

Ali Benmakhoulf

Vous parlez de ces espaces d'autonomie et de réflexion. Je crois qu'il faut bien distinguer dans ces pays dont nous parlons, les zones côtières et les grandes agglomérations, les zones intérieures et les zones rurales. Dans les zones côtières et les agglomérations, les associations se développent. Il y a des possibilités de petits espaces de débats, même si effectivement on a encore un grand déficit d'organisation de débats, alors qu'il y a une forte demande. Les gens veulent débattre. Ils utilisent beaucoup les médias, surtout la radio où ils s'expriment pour le meilleur et le pire, parfois avec des émotions à fleur de peau. Ils utilisent beaucoup le canal des radios privées.

Mais, plus généralement, je crois que c'est un enjeu très important. Ce dont on parle aujourd'hui, c'est de la croissance inclusive, celle qui est liée au développement et pas simplement une croissance du capital. Or quand on développe le numérique, Renault à Tanger, Peugeot à Kenitra, la LGV, etc. Toutes ces choses, c'est très bien, mais ce sont des cas individuels qui ne peuvent pas cacher la grande misère des structures rurales, l'impossibilité de faire monter en gamme des produits marocains. On veut faire de l'automobile pour l'exporter à partir du Maroc vers des pays arabes, comme l'Égypte. La France utilise le Maroc comme un pays de fabrication et d'exécution. Il me semble que les pays arabes ont droit à la conception et non pas uniquement à la fabrication. Cela aurait été possible si l'éducation n'était pas déficiente...

Je mets l'accent sur les disparités dans les zones rurales. Ainsi, le mariage est fixé à dix-huit ans, alors qu'il y a des dérogations pour des filles qui ont treize et quatorze ans dans des zones du Moyen Atlas. Les associations mènent la lutte : je pense en particulier à la Fondation Ytto. Il suffit de trois-cents euros pour sauver une fille de ce marasme : mariage à treize ans, un enfant à quatorze, et divorce à quinze, puis retour chez ses parents avec tout le drame d'une vie gâchée. Il y a des situations catastrophiques liées au fait qu'on a privilégié dans la croissance les zones agglomérées côtières qui s'accompagnent de ce que vous appelez des espaces de relative liberté de réflexion.



Faouzia Charfi

Je reviens à la question de la science. Au XIX^{ème} siècle, ont été créées, en Tunisie, à Téhéran, en Égypte, des académies et institutions où l'on a enseigné la science moderne. C'étaient des académies militaires. Ceci n'a pas continué, même si c'était un départ intéressant. Ce que je veux souligner, c'est que tout au long du XIX^{ème} siècle, on a eu envie de rattraper le retard scientifique, mais on s'est beaucoup plus attaché à ce qu'on appelait la science pratique plutôt qu'à la science. En fait, c'est cela le problème. Aujourd'hui, pour construire des voitures, des téléphones portables... il faut la science fondamentale, la théorie quantique. Si on ne considère pas que la question de l'école est derrière tout cela, que la connaissance est vraiment la clé du développement, on restera toujours au même stade.

Aujourd'hui, lorsque qu'on parle de science, c'est compliqué. La science est compliquée. Pour la comprendre, il faut du temps. C'est plus compliqué si je veux vous expliquer la théorie quantique que de vous dire que tel texte sacré signifie le big bang. Je pense qu'il y a vraiment une réflexion autour de l'enseignement, de l'école, etc. Pour dire comment être plus fort dans un monde qui ne veut donner aux élèves que des choses faciles, séduisantes, comment distinguer entre le savoir scientifique et les croyances ? Je pense que nous avons un problème plus sérieux dans nos pays, car on n'a pas de traditions scientifiques assises. Il faut bien le réaliser. Tout ce que nous faisons en recherche scientifique reste très dépendant de l'extérieur.

Il y a beaucoup de choses basées sur les mathématiques ; nous avons une forte tradition, mais insuffisamment exploitée. Concernant la question des libertés et de l'espace, chez nous en Tunisie, effectivement là où se développe ce que j'appellerais la modernité, c'est à dire la reconnaissance de l'individu : c'est la société civile. Toutes les questions sont posées, celle du statut de la femme, de l'homosexualité, toutes les questions taboues, depuis 2011. Ce sont des questions discutées non par le pouvoir politique mais par la société civile. Là aussi, c'est une grande question : comment faire en sorte que cette société civile, si créative, puisse avoir une grande capacité d'action ?

Mohammed Ennaji

A mon sens, les conditions de la rupture sont là, mais il faut les instruments. Je vous livre des exemples qui me sont arrivés. J'ai été invité dans la région de Béni Mellal pour un texte sur la Fatiha. C'était un Moussem. J'ai fait mon texte en tremblant et j'ai été agréablement surpris par le débat, sa qualité, le fait aussi que les gens acceptent aujourd'hui des hypothèses qui remettent en cause les questionnements de la place du Coran dans la société. J'ai la conviction que si on veut avancer dans le débat, comme le dit Bottero, il faut de la sympathie pour traiter un problème et non pas de la soumission à des préceptes religieux. On ne peut parler d'Islam tout en étant son ennemi. Il faut l'aborder en tant que personne qui veut avancer parce que notre problème est de comprendre et de décrypter pour avancer. On peut prendre la main aux grands commentateurs, comme Tabari, qui peuvent nous aider à ouvrir des espaces fermés, parce qu'on peut parler en leurs noms en prolongeant leurs débats. Ces gens nous donnent mais ne peuvent pas nous dire.

La rupture est là, mais l'école n'y est pas pour former la jeunesse ; celle-ci n'aura pas les instruments pour penser courageusement. Le politique n'est pas le religieux. Chez nous, le parti islamiste le plus important, le PJD, a réussi à avoir la première place lors des dernières élections : non parce que c'est un parti religieux, mais parce que c'est un parti qui parle de la corruption et parce que les partis de gauche étaient morts. Ceux qui ont voté pour lui sont, en majorité, du monde urbain et n'ont pas les mêmes principes. Il y a des avancées certaines, mais le pouvoir a verrouillé tous les relais dans les espaces.

Rochdi Rached

C'est une excellente table ronde, sans bavardage. Les intervenants savent de quoi ils parlent, et elle est très bien dirigée. Il n'y a pas une modernité. Si je parle de modernité, elle est essentiellement scientifique et philosophique. Il y a quatre ou cinq modernités dans l'histoire des humains. Il y a une modernité du IV^{ème} siècle avant notre ère. Elle a continué pendant des siècles. Il y a une modernité à partir des IX^{ème} et X^{ème} siècles. Il y a une modernité du XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle. Elle a continué quelques siècles. Et il y a la modernité actuelle. Ce qui est différent.

Parler de la modernité en général est un vrai problème pour les journaux en l'occurrence, pas pour le travail scientifique. Vous avez tout à fait raison, l'Islam n'est pas la question. Vous avez parlé d'Averroès, mais je veux ajouter Ibn Taymiyya, qui est plus dogmatique que les autres. Quand il s'agit de sciences, il dit que c'est universel pour tout le monde et que la religion n'a rien à y faire. L'interprétation actuelle d'Ibn Taymiyya est une absurdité, pour des raisons aussi politiques et on voit qui le fait.

J'en viens au Japon. Permettez-moi un souvenir personnel : j'ai été Professeur à l'Université de Tokyo. J'ai étudié comment les choses se sont développées au Japon. C'est aussi les militaires qui ont commencé, mais eux, ils font une chose très importante que l'Égypte n'a pas faite. En plus des choses militaires, ils ont moins envoyés de missions à l'étranger.

Ils ont préféré avoir des personnes de l'étranger à l'Université de Tokyo et surtout à l'Université de Kyoto, notamment des Allemands, pour former les gens sur place. C'est une différence fondamentale. Ceux qu'ils ont envoyés plus tard, ils les ont envoyés aux centres les plus importants en Europe, et pas sous la domination coloniale par exemple. Pour les mathématiques, ils ont envoyé directement chez Hilbert, c'est-à-dire à Göttingen. Ils n'ont pas envoyé sous influence de la présence coloniale dans la région. Le problème n'est absolument pas l'Islam. Cette affaire d'Islam a trop de place à cause des pays du Golfe. Il faut le voir de manière concrète.

M. Daran

La question des raisons de ce manque de débat, ou de capacité d'avoir du débat dans l'espace marocain, est en rapport avec le pouvoir. Pourquoi y a-t-il un désir de débat mais, finalement pas vraiment pas de débat ? On a peur de remettre en question des idées ou des pensées un peu rigides dans le monde religieux et dans le monde non religieux. Puisqu'il y a une certaine prise de conscience, où est la difficulté d'aller vers plus de débats ? Pour moi, une société évolue bien quand il y a du débat en permanence.

Ali Benmakhlouf

Merci beaucoup pour ces deux questions très importantes. Sur le développement de Rochdi Rached, je suis tout à fait d'accord. Effectivement, Platon disait qu'il ne faut pas faire trop vite. Il faut toujours faire la différenciation et je crois que les quatre moments que vous avez soulignés vont tout à fait dans le sens des moments d'accélération temporelle qu'on peut identifier comme des moments de modernité. Ce qui me frappe dans les quatre moments que vous avez sélectionnés, c'est que ces moments se sont accompagnés de beaucoup de traductions.

La traduction fait qu'on enrichit sa propre langue à partir de l'apport extérieur. Je crois que c'est un enjeu très important. Monsieur Ennaji a dit que l'essentiel est de comprendre. Le mot «comprendre» est très important.

Je dis toujours qu'on traduit pour comprendre. On ne traduit pas pour restituer des significations déjà là : on traduit pour comprendre. Et donc, traduction et compréhension, avec des moments d'accélération temporelle, sont très importantes.

J'apprécie beaucoup la référence à Ibn Taymiyya. Je dis toujours que lui et Al Ghazali ne se sont jamais opposés à la philosophie comme on le laisse croire ; pas du tout. Ce sont des courants distincts. C'est-à-dire que dans la philosophie, on a toujours pensé, pour le médiéval, que philosophie égale «Aristotélisme». Il est vrai qu'on a Al-Kindi, Avicenne, Al-Farabi, Ibn Rochd, qui sont aristotéliens. Mais il y a d'autres courants empiriques, sceptiques et atomistes, et ce sont des courants philosophiques importants.

Ibn Taymiyya, sur tout ce qu'il a développé comme scepticisme à l'égard de l'universel logique, est très digne : c'est la tradition de Sextus Empiricus et du grand scepticisme grec, qui ont toujours aussi tourné en ridicule le syllogisme aristotélicien et c'est un vrai débat. Al-Ghazali est un grand philosophe comme Pascal. Quand Pascal dit : «*Descartes incertain et inutile*», on ne va pas dire que Pascal s'oppose à la philosophie, mais il dit cela parce qu'il développe autre chose. Quand Al-Ghazali dit «*Al-Farabi et Avicenne incertains, inutiles*», on dit que Al Ghazali s'est opposé à la philosophie : c'est absurde. Il y a plusieurs philosophies. Ce que j'apprécie dans votre intervention, c'est précisément le pluralisme et la différenciation. C'est un enjeu essentiel. Monsieur Daran, vous avez parlé du désir et de la peur. Moi j'avais le désir du débat, mais la peur du débat je n'aime pas. En vieillissant, j'aime beaucoup la société dont je suis issu, la société marocaine. Je vis depuis quarante ans en France, parce que justement «désir et peur», ça donne une forte intensité. En Europe, je me repose du Maroc : c'est la stabilité. J'aime beaucoup le Maroc, parce que c'est l'intensité, ça grouille de partout, dans les tensions, dans les contradictions. Quand vous dites «désir et peur», il y a vraiment les deux. Permettez-moi d'être optimiste, la peur recule devant le désir. Monsieur Khrouz l'a dit : il y a parfois des formes d'accompagnement, même au sein des structures administratives étatiques. Il est vrai que, parfois, quand on se rend dans un Centre des Impôts, on a l'impression d'entrer en prison. Voilà ! Si vous voulez, il y a sans cesse toute cette contradiction. Moi je suis tout le temps en alerte, en vigilance, alors qu'en Europe, je me permets un sommeil intellectuel.

Mohammed Ennaji

Nous avons la malchance d'être devant l'Europe. Le Japon était loin, mais il a été occupé. L'Égypte, dont les économistes disent beaucoup de bien au XIX^{ème} siècle, est le seul pays où la Nahda avait des ferments de progrès ; elle a été étouffée parce qu'il y avait les Européens.

Intervention

Une question concerne votre grille de lecture en quatre points. C'est peut-être une question épistémologique. Vous avez parlé de l'intellect plutôt que de la raison pour l'autonomie de l'intellect. Vous avez parlé de l'accélération temporelle et du monde qui s'élargit, qui propose des éléments comparés plus importants. Je suis d'accord avec les trois, mais, pour le quatrième, vous avez évoqué le souvenir d'un dieu mortel de l'humanité. Je me pose la question : ce paradigme n'est-il pas emprunté à l'Occident ? Ne faudrait-il pas, pour repenser nos sociétés, repenser un système ouvert ? Je ne dis pas de penser à un système avec un dieu vivant, mais au moins que les deux puissent coexister.

Ali Benmakhlouf

Sur le quatrième point, j'ai cité le Léviathan de Hobbes, le souverain est un dieu mortel. Je pense que la sacralisation se déplace. Ainsi, quand elle n'est pas mise sur le pouvoir religieux, de toute façon, le pouvoir est toujours re-sacralisé. On obéit aux lois parce que ce sont des lois. Je cite Montaigne : «*On obéit aux lois non pas parce qu'elles sont justes, mais parce que ce sont des lois*». Le fait de reprendre les lois ce n'est pas indiquer une transcendance directe, mais parce que ce sont des lois, c'est-à-dire qu'automatiquement vous arrêtez le système de justification.

Et là, vous êtes dans une foi. Le cinquième considérant de la Déclaration universelle des droits de l'Homme : l'humanité a foi dans les droits fondamentaux. Donc la sacralisation quand elle n'est pas religieuse, elle est quand même là, elle se déplace.

Intervention

J'ai une question pour Monsieur Ennaji. Est-ce dû au fait que le monde arabo-musulman, notamment le Maghreb, est dépendant depuis une soixantaine d'années - disons deux générations - qu'aujourd'hui la société prend le tournant de la modernité et que des forces des différents pouvoirs viennent s'opposer à elle ? Comme vous le disiez, on a pris une gifle par rapport à cela dans les années 1970. On pensait être sur la bonne voie. Pour nous qui vivons en France, il y a un réel retard. Par exemple, nous constatons, dans les lycées, que certains parents ne veulent pas que leurs enfants suivent des cours de sciences naturelles. Il y a quelque chose d'assez profond dans notre manière d'appréhender la modernité.

Mohammed Ennaji

Pour le pouvoir évidemment, il y a lieu de discuter : le pouvoir va déployer toutes les stratégies possibles pour défendre ses intérêts. Mais pour la question du retour du religieux, pour moi, ce n'est pas une question de force, c'est une question de signe de rupture. C'est parce qu'ils sentent que le religieux est en train de perdre, que son paradigme ne tient plus, n'arrive plus à convaincre. C'est un signe aussi de progrès, mais malheureusement, la société, faute d'éducation et d'école, n'a pas les moyens d'y faire face.

Faouzia Charfi

Je voulais ajouter quelque chose concernant l'éducation, les cours de sciences naturelles, les cours sur la théorie de l'évolution en particulier. C'est un phénomène récent que l'on a observé à partir des années 1980. En fait, c'est évidemment lié à la montée de l'Islam politique. J'ai commencé à enseigner en 1964 et il n'y avait absolument pas de contestation par rapport à la science, par rapport aux principes fondamentaux de la science dans les années 1960. Petit à petit, au cours des années 1970, lorsque, progressivement aussi, l'enseignement a dérivé, car les régimes politiques ont préféré choisir le projet islamiste plutôt que celui de la gauche. Ceci s'est passé dans un certain nombre de pays et c'est à ce moment-là que la dérive au niveau de l'école a commencé. Je pense qu'on n'accorde pas assez d'importance à ce blocage, parce qu'aujourd'hui, lorsqu'on voit les développements de la biologie dans le monde, c'est la science qui est vraiment au-devant de la scène. C'est très gênant de voir que des élèves refusent d'être à l'écoute de ce qu'est aujourd'hui la science biologique et la théorie de l'évolution. Et c'est une théorie, ce ne sont pas des faits comme on dit. C'est un grand débat, car on ne sait même plus ce qu'est la science.

En fait, les parents devraient être plus conscients et comprendre que l'avenir de leurs enfants est de suivre les cours, de comprendre. Il y a une expérience très intéressante en Tunisie sur l'encadrement des élèves à propos de la théorie de l'évolution, de l'argumentation, etc. Je pense que cette expérience pourrait être généralisée. Il y a des recherches très poussées sur la manière de combattre cette vision qu'ont un certain nombre de Maghrébins, cette confusion entre référentiel scientifique et référentiel théologique. Toute la question est là. Il faut considérer aussi le fait d'avoir une vision composite de l'évolution du vivant. C'est une question sérieuse qui mérite un débat.

Ali Benmakhlouf

Vous avez raison, les tensions augmentent quand il y a des changements. Depuis les années 1980, la femme existe de plus en plus dans l'espace public. C'est un fait incontestable ; cette existence publique de la femme - voilée ou pas ce n'est pas la question - perturbe effectivement les forces rétrogrades et les forces misogynes.

Vous savez que la femme, c'est elle qui subit la discrimination universelle, quelle que soit la société. Voyez l'Inde, la Chine et ses cent millions de femmes manquantes, avortées pour cause de fœtus identifié comme féminin. Donc, la question de la femme est majeure et brûlante.

Ensuite, vous avez parlé de retard pour les sciences biologiques. Moi je ne dirais pas retard, je dirais blocage. Aux États-Unis, les évangélistes créent des universités créationnistes, donc ce n'est pas spécifique à l'Islam. C'est tout un mouvement, un peu partout, de résistance et de blocage et ce n'est pas une question de retard, comme l'a dit Madame Charfi. Il faut sans cesse trouver les moyens de diffusion pour s'inscrire effectivement dans le combat. La grande naïveté des réels hommes de sciences est qu'ils pensent que la science, d'elle-même, va s'imposer. Revoyons le moment galiléen : ce n'est pas le cas. Copernic et Kepler ont fait une science et ils n'ont soulevé aucune résistance. Il a fallu attendre quatre-vingt ans, après 1543, le procès de Galilée, qui a dit en substance : ça suffit comme ça, il faut changer les formes d'éducation, arrêtons les collèges jésuites et dominicains qui professent l'idée de la terre immobile au centre du monde. Et là il a rencontré les foudres de l'église.

Kepler lui d'ailleurs a envoyé un mot assez dur, comme quoi il exagérait avec son esprit excité puisqu'on travaillait tranquillement jusque-là avec les hypothèses de Copernic. En 1616, on a condamné l'usage de l'hypothèse copernicienne après s'en être servi pendant quatre-vingt ans. Donc, est-on prêt à inscrire la science dans le débat comme l'a fait Galilée ? C'est ça la vraie question.

Mohammed Ennaji

Pour la liberté de la pensée, au Maroc, vous pouvez écrire ce que vous voulez, même contre Dieu et ses prophètes. Le problème se pose quand ça passe au niveau des médias ou du politique. Donc, tant que vous êtes cantonné dans un niveau purement scientifique, il n'y a pas de problème. Il survient dès que ça passe à un niveau médiatique ou politique.

Intervention

J'ai une sorte d'émotion à fleur de peau que je vais exprimer. Vous êtes l'élite, vous êtes formidables, vous connaissez plein de choses. Etes-vous victime d'une forme de schizophrénie ?

Ssi Khalid, vous avez mis en question le fait que Ibn Rochd soit andalou, il est plutôt à nous. Moi je crois qu'il est andalou et à nous également. Il n'y a pas de contradiction entre être andalou et être à nous. On peut être « nous » dans différents trucs. C'est votre réflexion qui m'a amené à me poser la question. En fait, notre problème n'est pas de parler avec brio de ce qui a été fait, mais de discuter du « comment » on peut s'en sortir. Il me semble que c'est le problème du Marocain, du Tunisien, de l'Algérien... et surtout des jeunes aujourd'hui.

Comment entrer dans la modernité ? J'ai l'impression que vous avez deux personnalités : une quand « vous êtes vous » et une autre quand « vous êtes membres de nous ». Je suis complètement d'accord avec vous quand vous dites que l'exemple du Japon, au moment où il a commencé à se développer dans la modernité, peut être suivi. Mais peut-on le suivre ? Je ne crois pas. Je crois que le problème est un problème de rapport entre dominant et dominé.

Le Japon envoie son ambassadeur voir comment ça se passe chez un dominant, ou Pierre le Grand, lui-même dominant, envoie son ambassadeur voir comment ça se passe chez un autre dominant. Le Japon est un dominant au XIX^{ème} siècle. Nous ne sommes pas dominants.

Est ce qu'on peut se développer seuls, par nous-mêmes sans références aux autres ? Vous avez parlé de l'expérience à la fin du XIX^{ème} siècle de la «Khaldounia». Des gens ont voulu faire un complément scientifique à l'éducation de la «Zitouna» qui était la traditionnelle université. Cette expérience a été abandonnée, entre autres parce qu'elle allait contre une expérience française importée en kit. Je me demande si aujourd'hui la société civile, parce qu'elle dérange moins les pouvoirs, parce qu'elle n'est pas à la recherche du pouvoir, mais de solutions, n'est pas la seule façon de rentrer dans quelque chose de plus concret.

Khalid Zekri

Je ne suis pas à l'origine de l'idée de réappropriation d'Averroès : je l'extrais d'un livre de Ernest Renan, «Averroès et l'averroïsme», où il avance qu'Averroès est un Andalou, pas un Arabe. Ça se comprend dans le contexte de l'époque. C'est un autre débat orientaliste. Le mot qui m'a semblé intéressant, c'est la schizophrénie. Je crois que c'est aussi un problème d'explication. Ali Benmakhlouf a bien fait d'en parler et Mohammed Ennaji a aussi évoqué cette pluralité de modernités. Quand on explique notre rapport à la modernité en termes de «schizophrénie», on se met dans la posture de l'opposition, de la dichotomie entre ce qui relève de la tradition et ce qui relève de la modernité et, du coup, on rate aussi notre appréhension du réel, qui est toujours complexe. N'y aurait-il pas une ambivalence productive qui pourrait nous faire comprendre notre posture dans le monde au-delà de la dichotomie tradition-modernité ? Cette ambivalence est constitutive de ce qu'on pourrait appeler la modernité arabe. Je crois qu'il faudrait s'éloigner de la métaphysique des oppositions pour comprendre un peu les articulations.

LE MAGHREB VU D'AILLEURS

Modérateur : Jean Zaganiaris
Participants : Abdelkader Benali, Salim Jay, Majid Moëz, Mamoun Lahbabi, Abdallah Baïda
Espace : Leïla Alaoui
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Sociologue et universitaire français, Jean Zaganiaris est notamment connu pour ses chroniques littéraires et ses interventions radiophoniques. Il modère cette table ronde et scinde d'emblée le titre en deux hémistiches, distinguant «Le Magheb» et «vu d'ailleurs». Il propose aux orateurs de se positionner d'abord sur leur perception, voire leur définition du Maghreb. Pour Abdelkader Benali, écrivain et journaliste maroco-néerlandais, le lieu est d'abord fait de ceux qui l'habitent, mais l'idée de frontière habite son œuvre et il reconnaît que l'idée d'unité du Maghreb est plutôt celle de la génération de ses parents qui ont émigré en Hollande et ne voyaient pas en quoi les habitants des pays voisins étaient différents. Il est cohérent en parlant de littérature méditerranéenne plutôt que maghrébine car il perçoit des sensibilités communes tout autour du bassin. Le romancier, chercheur et critique marocain Abdallah Baida ne peut concevoir le Maghreb que sous le prisme de la littérature.

L'explosion des mobilités le conduit à penser ses romans dans un espace éclaté, voire mondial, car le Maghreb lui semble aujourd'hui trop étroit. Cette approche fait sortir les récits du cadre du village ou du quartier où les auteurs maghrébins les ont longtemps confinés. Il ressent le concept de «littérature maghrébine» comme une construction de l'Université française. Pour Mamoun Lahbabi, romancier marocain, le Maghreb est une entité géographique et un projet ; rien d'autre. La littérature maghrébine ne l'est que par sa résidence, car la littérature est universelle et n'a pas de passeport. C'est l'écrivain qui fait la littérature plus que le lieu où se déroule son œuvre. L'universalité n'est pas de faire le bonheur des Hommes, mais de contribuer au bonheur de chacun d'eux : une affaire d'individus, non celle d'une totalité.



La littérature maghrébine est donc universelle comme toutes les littératures du monde. L'auteur notamment du «Dictionnaire des écrivains marocains», puis plus tard de celui des auteurs algériens, Salim Jay, s'intéresse aux œuvres qui restituent la réalité marocaine. Pour lui, la fermeture des frontières est une tragédie silencieuse, une souffrance. Son travail sur une anthologie des littératures méditerranéennes lui a permis d'analyser une confluence singulière entre elles. Fin connaisseur de la littérature algérienne prise comme exemple, il note que le poids du milieu éditorial parisien ne permet pas de valoriser la réalité littéraire algérienne et que les quelques écrivains édités en France masquent une richesse qui reste pour l'essentiel méconnue car personne n'en entend jamais parler. C'est finalement l'éditeur et poète tunisien Majid Moëz qui va mettre en avant la charge émotionnelle humaine des écrits littéraires, notamment en les comparant à ceux de l'historien, forcément factuels.

Les interventions de la table ronde

Jean Zaganiaris

Bonjour et bienvenue à cette table ronde sur le Maghreb d'ici et d'ailleurs. Dans ce panel d'intervenants figure Salim Jay, qui vient de publier aux éditions La croisée des chemins le «Dictionnaire des romanciers algériens», un érudit, fin connaisseur de la littérature du Maghreb, connu également pour son «Dictionnaire des écrivains marocains». Nous avons également Mamoun Lahbabi, l'un des auteurs importants du Maroc qui en est à son seizième roman si je ne m'abuse et si je compte celui qui est en cours, auteur de «La pénombre des mesures», récemment de «Nulle part loin de toi», publiés aux éditions Orient. Nous avons Abdellah Baïda qui vient de publier chez Marsam son troisième roman. Nous avons aussi des auteurs que je ne connais pas et que je découvre avec grand plaisir, comme Majid Moëz, poète tunisien, auteur de «Le Champ de l'autre rive». J'ai lu l'un de ses poèmes qui m'a enchanté de beau matin. Enfin Abdelkader Benali, vous vivez aux Pays-Bas et vous êtes aussi romancier. Nous aurons le plaisir de vous découvrir et de parler de vos œuvres.

Après vos interventions, nous prendrons une série de questions. La thématique est intéressante. Il y a deux mots : «Le Maghreb» et «vu d'ailleurs». C'est quoi le Maghreb? Est-ce que «Le Maghreb» n'est qu'un mot, comme la jeunesse n'est qu'un mot, comme tout un tas d'expressions ne sont qu'un mot? Pour les auteurs présents, vous pouvez nous dire ce que le Maghreb veut dire pour vous, ce qu'il représente pour vous et par rapport à vos œuvres. Alors que représente le Maghreb dans votre œuvre littéraire? Comment voyez-vous le Maghreb à partir de la position qui est la vôtre? Position géographique et culturelle, voire existentielle... La parole est à Monsieur Benali.

Abdelkader Benali

Je remercie l'organisation. La question se ramène à : qu'est-ce qu'un lieu in fine ? Le Maghreb est une région, un pays, un lieu d'appartenance. En réalité, une fois qu'on a dit ça, c'est quoi exactement ? Il est difficile de dresser une frontière entre un lieu et ceux qui l'habitent. C'est assez difficile de parler de Maghreb comme d'une entité abstraite. En réalité, le Maghreb existe de par la population qui y vit.

Abdallah Baïda

Pour ce qui concerne le mot Maghreb, personnellement je ne peux le traiter que sous le prisme de la littérature, c'est-à-dire autre chose que le Maghreb géographique. On l'adopte, on l'intègre à une œuvre de fiction. À ce moment-là, il devient autre chose. Ce n'est plus Tunisie, Algérie et Maroc, mais ça devient un Maghreb réinventé parce qu'il est dans le texte, dans un roman pour d'autres besoins. Donc le rapport avec la réalité reste approximatif. On ne peut pas dire que l'œuvre de fiction donne une vision de ce que pourrait être ou de ce qu'est le Maghreb. Par exemple, une ville au Maghreb, je pourrais l'aborder comme un espace dans une fiction, dans un roman, mais je ne focaliserais que sur certains aspects en concordance avec l'univers que je suis en train de mettre en place. Le même espace peut être traité différemment dans une autre œuvre. Et, à ce moment-là, ce sera autre chose. Il y a effectivement un choix concernant le fonctionnement des lieux dans certains de mes romans, comme «Testament d'un livre». J'ai fait le choix de cet éclatement de l'espace, c'est-à-dire de sortir du Maroc. Par exemple, les personnages ont toujours besoin d'aller vers d'autres espaces et non pas de s'enfermer. C'est le cas du roman «Nom d'un chien» qui est l'histoire d'un personnage qui s'appelle «Ibn kelb», qui veut dire fils de chien.

C'est aussi le nom d'une tribu arabe. Ce nom venu d'une époque préislamique pose au personnage un problème dans un Maroc contemporain, moderne, où le chien a une connotation péjorative et où « fils de chien » est devenu une insulte, alors que lui, il porte ce nom sur sa carte d'identité. On va lui demander de prouver que ce nom lui porte atteinte pour pouvoir le changer. Il avait besoin à la fois d'explorer, d'interroger les connotations et les significations de ce nom, d'abord chez lui puis dans son entourage. Après, et c'est là le rapport à l'ailleurs, en tant qu'ingénieur informaticien, il était amené par son travail à aller à un congrès. Là, il va avoir un autre regard sur l'espèce canine. Le personnage reflète notre mode de vie également qui est celui de se déplacer d'un espace à un autre et il y a cette facilité qui est différente. D'où le fait, par exemple, que dans notre littérature contemporaine, on a beaucoup plus d'espace contrairement à une époque où le roman s'enfermait beaucoup plus dans deux espaces, d'abord chez soi pour les Maghrébins habitant au Maghreb. Toute une génération n'a parlé que de son village par exemple ou bien de sa vie, à un moment donné, dans un autre espace qui est la France.

Or maintenant, on trouve un éclatement d'espaces et la vision Maghreb est peut-être plus étroite vu que la mobilité est beaucoup plus facile. C'est pour cette raison que dans « Testament d'un livre », mon dernier roman, on va retrouver le personnage à Bogota, à Bagdad, à Al Basra, à Alexandrie, à Fès... Cet éclatement d'espace est une nécessité actuellement. L'espace Maghreb est un espace trop étroit.

Jean Zaganjaris

Oui justement, c'est intéressant, dans « Testament d'un livre », le Maghreb n'est pas vu uniquement de l'Europe, il s'inscrit dans une pluralité du monde. Dans les romans de Mamoun Lahbabi, cette interaction d'ici et d'ailleurs est présente dans l'avant-dernier roman où tu abordes la question des couples mixtes sous l'ère coloniale. C'est une chose intéressante. Ce sont des gens qui se rencontrent à Paris, qui reviennent dans le Maroc des années 1950. Ce personnage qui vient de l'ailleurs dans le roman « Entre tes mains » publié en 2015 chez Marsam, c'est le cas du prince charmant qui vient de l'ailleurs, c'est un peu le cas de « Une journée pas comme les autres ». Comment tes personnages dans ton œuvre se situent dans cet ailleurs ?

Mamoun Lahbabi

Merci beaucoup pour cette présentation. Je voudrais dire un mot sur la notion du Maghreb qui est pour moi une entité géographique et rien d'autre. C'est important de le souligner. Je vais aller plus loin. Le Maghreb c'est une ambition, c'est un projet. Le problème que pose la notion du Maghreb, c'est qu'elle a une connotation politique. Le Maghreb n'est perçu par les citoyens que comme une entité politique. Moi, le Maghreb m'intéresse par sa dimension culturelle et littéraire. Il y a des affinités chez les auteurs du Maghreb. Nous avons des points communs, des affinités culturelles, des accointances linguistiques, qui font que finalement, nous appartenons à un espace relativement homogène. Ça ne signifie pas que cela nous ôte notre individualité et que la littérature dans les différents pays du Maghreb est une littérature des auteurs appartenant à ces pays.

La littérature maghrébine est maghrébine seulement par sa résidence : la littérature n'est marocaine, algérienne ou tunisienne que par sa résidence. Il faut rappeler quelque chose d'essentiel : la littérature n'a pas de passeport. Quand on écrit un roman, il n'est pas accompagné d'une carte d'identité ou d'un passeport quelconque. Il y a des romans que vous pouvez lire sans deviner la nationalité de l'auteur. C'est tout l'intérêt de la littérature : qu'elle soit universelle.

La littérature a pour dessein l'universalité, raconter l'Homme, la vie des Hommes. Si la littérature sort de son champ, à mon avis, elle perd tout son intérêt.

La littérature chez nous est une littérature universelle totalement libérée de toute connotation nationaliste au contraire de ce qu'elle a pu être au lendemain de l'Indépendance, dans les années 1950 et 1960. Tout cela est fini. Quand vous lisez les auteurs marocains maintenant, ce sont des auteurs universels dont on ne reconnaît pas directement la nationalité. Les livres se baladent dans tous les pays du monde, les livres racontent la réalité physique et géographique de l'auteur et c'est normal, comme c'est normal de raconter sa propre vie. Ce n'est pas une particularité quelconque. Quand on lit Patrick Modiano par exemple, la plupart de ses livres se déroulent à Saint-Germain-des-Prés et ce n'est pas pour autant une littérature nationaliste. Il puise de l'imagination là où il rencontre ses personnages. C'est tout à fait normal. Que nous écrivions des histoires déroulées à Casablanca ou ailleurs ne porte aucune signification autre que celle du témoignage d'un écrivain sur son temps. L'écrivain est un témoin de son temps. La littérature raconte une époque, un temps.

Pour revenir à la question de Jean Zaganariaris, dans mes romans, c'est un peu ça. Certains se passent à Casablanca, comme les deux derniers : «Nulle part sans toi» et «Où aller pour être loin». Le premier raconte une histoire d'amour jusqu'au lendemain de l'époque coloniale, dans les années 1950. Tout l'intérêt du roman ne réside pas dans le fait qu'il raconte cette époque, mais il essaie d'entrer lui-même à l'intérieur de cette époque, pour restituer le comportement des individus dans les années 1950, donc être témoin d'une époque révolue sans parti pris. A mon avis, la littérature n'a d'intérêt que si elle transcende, transgresse l'idéologie. Pour l'autre roman, c'est la même chose. Il se passe à Casablanca, c'est encore une histoire d'amour - je ne sais rien raconter d'autre - entre deux adolescents dans un lycée. J'essaie de sauver l'âme des gens de cette époque : comment ils sentent les passions, comment ils vivent les conflits familiaux, comment sont résolus les conflits à l'intérieur de la famille. Il y a un roman qui s'intègre parfaitement dans le débat : «Une douleur à vivre».

C'est l'histoire de quelqu'un qui prend l'avion à Casablanca et qui arrive à Hanoï où commence le roman. C'est un roman qui n'a rien à voir avec le local, il raconte une histoire entre l'Inde, la Chine, la Thaïlande... Notre littérature est universelle, elle peut être lue dans tous les pays du monde ; elle raconte l'histoire qui est la nôtre avec des sentiments qui sont les nôtres. Les livres de Abdellah peuvent être traduits dans toutes les langues. C'est la même chose pour les romans de Jean Zaganariaris. Une histoire entre quelqu'un qui est cardiaque et son médecin cardiologue est universelle. Notre littérature est universelle comme toutes les littératures au monde.

Jean Zaganariaris

Merci. Ça fait plaisir que tu dises ça. Dans mon roman «Un cœur marocain», c'est un grec qui vit à Rabat et nous dit comment un grec voit Rabat, avec son parcours. Il tombe amoureux d'un cardiologue marocain. J'étais très touché en lisant le dernier roman de Zakya Daoud qui cite Salim Jay. Vous avez écrit sur Françoise Xenakis et son mari qui était emprisonné en 1967 sous les colonels. Et vous mettez en perspective en 1967 la dictature des colonels et des années de plomb au Maroc.

Salim Jay

Le dernier roman de Zakya Daoud est un livre tout à fait étonnant titré : «Aït Chéris». Je suis allé voir les pages de fin. Roland Barthes nous invitait à nous libérer de la coercition. Je voudrais bien que les Marocains présents dans cette salle lisent «Aït Chéris ». C'est un livre tout à fait étonnant.

Au début, on dirait un roman de la collection Harlequin, puis, elle glisse dans son roman, avec une grande finesse et une stratégie d'écriture impressionnante, l'histoire du Maroc entre 1955 et 1973. Et les informations politiques et historiques qu'elle donne sont de première main car elle a été correspondante de Jeune Afrique à Rabat en 1958. C'est un livre très étonnant. C'est l'expression d'un courage tout à fait exceptionnel dans la manifestation de la vérité marocaine telle qu'elle l'entrevoit. Je lui ai dit tout à l'heure que quasiment aucun Marocain ne saurait écrire un diagnostic du Maroc contemporain comme les trois dernières pages de son livre.

En plus, je suis très amusé par la malice inconsciente avec laquelle elle a enrobé des faits historiques étonnants dans un roman de type Harlequin. C'est très surprenant. Et puisque vous avez parlé de deux adolescents dans un lycée, je voudrais aussi que les gens profitent de la réédition, enfin au Maroc, d'un chef d'œuvre de Mohamed Leftah qui s'appelle «Une chute infinie». C'est un petit livre qui vaut quarante Dirhams et qui est l'une des plus belles choses que l'on puisse lire en langue française sous la plume d'un écrivain marocain. Pour quarante Dirhams, vous avez un chef d'œuvre dont l'incandescence vous portera à une admiration définitive. Et vous avez une dizaine de livres de Mohamed Leftah à lire, ce qui est une vraie chance pour vous. Mais, malheureusement, on n'en rééditera au Maroc que quatre dans les années qui viennent. Mais, «Une chute infinie» est un livre exceptionnel...

Jean Zaganiaris

Je voudrais vous poser la question sur ce que représente le Maghreb pour vous... pour votre parcours ; j'ose le mot essayiste....

Salim Jay

Vous n'avez sans doute pas lu mes romans...

Jean Zaganiaris

Si, si...Je fais référence au livre «Le portrait du géniteur».

Salim Jay

Je vous invite vigoureusement à lire «Tu ne traverseras pas le détroit» qui porte sur une tragédie qui ne s'est pas achevée. Mais vous pouvez aussi vous amuser en lisant «Embourgeoisement immédiat» qui s'achève tout de même par la visite à Mohammedia rendue à un prisonnier politique marocain enfermé dans des conditions ignobles pendant des années. Vous pouvez lire également «Victoire partagée».

Jean Zaganiaris

Ça m'intéresse beaucoup. J'avais beaucoup apprécié votre livre «Le portrait du géniteur» et votre amour pour les livres, qui se ressent notamment dans «Le dictionnaire des romanciers algériens». Je voulais vous demander si, par rapport aux postures de romancier et d'essayiste, comment vous vous positionnez par rapport au mot Maghreb ? Que représente-t-il pour vous dans votre œuvre littéraire ?

Salim Jay

Je ne crois pas que ce soit à moi de dire ce qu'il représente pour moi. En tout cas, il représente pour moi une souffrance à cause de la fermeture de la frontière. Je vois le Maghreb actuel comme une tragédie silencieuse étant donné la cécité des uns et des autres et ce que cette cécité pèse sur le présent et le devenir des individus : une souffrance politique, même si le mot peut horrifier certains romanciers.

Jean Zaganiaris

Il sera intéressant de donner aussi la parole au public qui aura sans doute des questions. Avant cela, on va peut-être parler de vos romans, les faire connaître. Je n'ai pas eu le temps de tout citer. Ce serait important peut-être, si vous souhaitez parler des vôtres, de nous évoquer certaines représentations sociales, certaines situations, jeux de mots, même certains usages de styles dans votre œuvre, qui évoquent la question de l'ici et de l'ailleurs.

Abdelkader Benali

J'ai grandi dans une famille marocaine à Rotterdam. J'écris en Hollandais, pas en Arabe, pas en Amazigh, pas en Français. J'écris sur l'expérience culturelle portée par les migrants en Europe. J'ai deux romans sur ce thème traduits en Français : «Noces à la mer» et «Le tant attendu». Ces romans vont à cœur de cette schizophrénie mentale quand on parle de frontières. Pour moi, je connais le Maroc des vacances. Mais pour l'ancienne génération, le Maghreb signifie quelque chose, vit dans leur cœur. Je suis de cette Région, je suis né au bord de la mer, à Nador. Mes grands-parents, dans les années 1940, ont émigré pour travailler. Pour eux, la frontière n'existe pas : elle est imaginaire. Mon père s'est marié à ma mère, une marocaine née en Algérie. Je me souviens d'un moment très émouvant. J'étais ici, dans la région, avec mon père à Saïdia. C'est impressionnant.

A côté de la frontière Maroc-Algérie, ils disent : *«Ici, il n'y a aucune différence, nous sommes tous les mêmes.»* Ça m'a beaucoup touché. Cette valeur d'être Un dans le Maghreb n'existe pas chez ma génération. C'est une idée chez la génération qui a vécu cette période. Ça m'a touché et m'a donné l'idée de «frontières». Que veut dire ce mot pour les gens ? Je porte en moi cette expérience dans mon écriture. Quand j'écris sur cette question de réfugiés syriens et irakiens qui viennent d'Alep, de Mossoul ou d'Europe, je sais très bien ce que veut dire «frontières» pour eux grâce à mon héritage. Ces thèmes sont toujours dans mon œuvre. Sur le thème géographique, quand on parle de la littérature du Maghreb, on doit toujours parler de la littérature de la Méditerranée. Il y a quelque chose dans le bassin de la Méditerranée de commun, l'idée de l'exil, de la mer, l'idée de frontières entre terre et mer, de ce que veut dire être humain... Nous avons un problème en Europe. Parler de l'Europe et de sa Méditerranée, c'est comme s'il y avait seulement la Méditerranée du Nord, sans parler de l'Afrique du Nord. Il faut comprendre pourquoi nous sommes dans la situation politique et sociale actuelle.

Salim Jay

Je suis d'accord avec Abdelkader Benali. J'ai publié une anthologie qui s'appelle «Littérature méditerranéenne et horizons migratoires», qui décrit sur cent ans les écrivains méditerranéens, qu'ils soient égyptiens, grecs, algériens, syriens, tunisiens, marocains... La confluence entre ces littératures est particulièrement singulière. Leonardo Sciascia, ce grand écrivain italien, a écrit une nouvelle où il met en scène en Italie, au début du vingtième siècle, des candidats à l'émigration en Amérique. Ils sont pris par un passeur autour de la Sicile. On les lâche dans un coin qu'ils ne connaissent pas, alors, de là, ils téléphonent à la famille en disant que l'Amérique est comme l'Italie, avec des Fiat partout.

C'est une nouvelle à la fois comique et tragique. Elle a été publiée il y a plusieurs dizaines d'années et elle résonne avec les grands drames que nous connaissons aujourd'hui autour des tentatives d'échapper à la mort dans la Méditerranée pour passer de l'autre côté.

Jean Zaganiaris

Peut-être allons-nous continuer avec cette question avec Majid Moëz. Le titre du recueil de vos poèmes est justement «Chant de l'autre rive». L'autre renvoie à la fois à l'ardeur, le désir et l'humanité. Nous appartenons à une pluralité commune mais aussi à un monde commun. La remarque de Salim Jay est très belle quand on mixe cette humanité, on a ces drames comme Lampeduza. Là, la force de la littérature est d'apporter un autre regard que celui du politique, du sociologue, et de rendre compte vers des univers, des émotions. Chaque auteur a son style. Vous avez dit quelque chose de très fort. Il faudra peut-être revenir à ça. Dans l'ici et l'ailleurs, il y a quelque chose d'humain dans la littérature. Peut-être voulez-vous dire quelque chose sur votre œuvre poétique ?



Majid Moëz

En ce qui concerne le rapport de l'écriture à cette notion de lieu avec toutes ses dimensions que j'ai citées, le livre dont vous parlez est en fait un seul poème, d'une seule traite qui a été écrit entre 2011 et 2013. Pour la Tunisie, c'est une période très marquée par les événements de la révolution tunisienne. Il m'était arrivé à un moment d'être en dialogue avec un historien tunisien contemporain. En 2012, tout le monde voulait parler après une longue période d'oppression de la parole. Sur le rôle de l'un et de l'autre par rapport à l'événement au pays, à la population, je lui disais que par les outils de l'historien - c'est-à-dire l'analyse des événements dans leurs faits, avec des documents, l'analyse de leurs origines historiques, sociales, culturelles - alors ils deviennent factuels. Ce qu'écrit l'historien est destiné au lecteur. Je comprends les événements qui ont fait basculer les choses dans un sens ou dans un autre : je comprends mais je n'ai pas senti. Si je veux sentir, vivre, comprendre vraiment dans la chair ce qu'auraient pu éprouver les gens, c'est à travers la littérature. Seul le poète peut transmettre et capter la charge émotionnelle humaine de la population à laquelle il appartient et, quelque part, la mettre dans une capsule et l'envoyer à l'avenir. C'est le positionnement d'une œuvre poétique romanesque.

Jean Zaganiaris

Ce que vous dites sur la charge émotionnelle fait penser aussi à l'œuvre de Constantin Cavafy qui a écrit des choses magnifiques sur la Méditerranée.

On peut lire des historiens, des géographes sur la Méditerranée, mais le poème est autre chose effectivement. Abdallah Baïda, tu peux peut-être revenir à cette question dans ton œuvre où tu fais référence à l'ici et l'ailleurs. Est-ce que tu pourrais prolonger aussi cette réflexion ? Il m'a semblé que tu as le souci de restituer un univers. Est-ce qu'il y a quelque chose sur l'univers de la Méditerranée dans ton dernier roman « Testament d'un livre », vraiment au sens où l'entend Monsieur Benali, au-delà de l'appartenance au Maroc ?

Abdallah Baïda

Forcément, parce qu'on n'échappe pas à l'espace qu'on connaît très bien. Mais quand on s'inscrit, comme a dit Mamoun Lahbabi, dans une perspective universaliste, le départ se fait à partir d'un territoire, d'une spécificité. Ce qui est frappant, c'est le rapport au mot Maghreb. Comment a-t-on rencontré ce mot « Maghreb ». D'abord dans son rapport à la littérature. En fait, je pense que ce n'est pas parti du Maghreb, mais plutôt de l'étranger, de la France. C'est là-bas qu'on a commencé à étudier la littérature maghrébine avec Jacqueline Arnaud et d'autres. Après, cette notion est entrée dans l'Université marocaine, avec une petite extension : « littérature maghrébine d'expression française », à séparer de la littérature maghrébine de langue arabe. On a créé une deuxième catégorie. On n'a d'ailleurs jamais parlé de littérature maghrébine de langue arabe.

Jean Zaganariis

Effectivement, on n'en a pas assez parlé.

Abdallah Baïda

On n'en a jamais parlé. Ce qui est amusant aussi, et en même temps pousse à se poser des questions, ce sont ces catégories-là, qui sont artificielles. Après, on va passer de la littérature maghrébine d'expression française, à l'appellation « littérature francophone. » C'est nouveau par rapport à cette notion de Maghreb. On commence au Maroc à parler de plus en plus dans les études universitaires (les thèses, les doctorats) de littérature marocaine de langue française. Pour revenir à ce que disait Abdelkader Benali sur la notion des frontières, j'ai constaté une sorte d'évolution par rapport à cette notion dans le champ littéraire, parce qu'à un moment, il y avait des frontières à l'intérieur du Maroc lui-même. On parlait d'un écrivain du Sud, un écrivain de Fès, un écrivain de Tanger. Avec l'évolution des choses, cette mobilité, cette séparation géographique d'écrivains d'ici et de là est devenue plus au moins caduque. Et cela se répercute à l'échelle internationale.

C'est d'ailleurs salutaire pour la littérature. Ces catégories, ces enfermements dans un espace, sont meurtrières. Je cite un exemple de Mohamed Khair Eddine, un grand écrivain marocain qui a souffert de cette catégorisation. Mohamed Khair Eddine est né à Tafraout, au Sud du Maroc. Il a vécu sa jeunesse à Casablanca. Il a écrit un premier roman après le tremblement de terre d'Agadir qui l'a secoué. Et le Maroc, de toute façon, était secoué, en lui-même, il vivait une sorte de séisme à ce moment-là, au début des années 1960. Khair Eddine était très sensible à cette situation. Il va écrire un roman inspiré certes du tremblement, mais il va symboliser tout le tremblement que connaissait le Maroc à ce moment-là, surtout les secousses politiques que connaissait le Maroc. Et pour publier ce roman, il va quitter le Maroc parce qu'il avait écrit des choses inacceptables par le pouvoir à l'époque. Il risquait la prison s'il publiait son premier roman. Il le met dans sa valise et quitte le Maroc. Ce roman portait le titre « Enquête ».

Quand il arrive dans le milieu éditorial parisien et propose son manuscrit, l'éditeur Le Seuil accepte de le publier mais, pour des raisons de marketing, de représentation du Maghreb, le mot «Enquête» a été remplacé par «Agadir». Mais, dans le roman, «Agadir» donc, à aucun moment, on ne trouve le mot Agadir. Le roman a connu un grand succès, mais ce qui est problématique est la suite des événements. Khair Eddine va être attaché à cet espace. Lorsqu'il publie par la suite «Le déterreur», «Ce Maroc !», ce sont des œuvres qui n'ont rien à voir avec le Sud. Avec la montée des revendications identitaires, tout à fait légitimes selon moi, la question amazighe, par exemple, va le tirer vers ce côté-là. C'est un écrivain du Sud, c'est un écrivain amazigh... Il va inconsciemment écrire sur le Sud ou vers le Sud. Ce qui va donner à la fin de sa vie deux romans qui se sont enlisés dans cet espace et qui vont beaucoup plus être rattachés à une identité restreinte. Ils vont être des romans ratés qui n'ont rien de la force des romans précédents. On trouve l'histoire de quelqu'un qui est né dans les montagnes de Tafraout. Dans «Il était une fois un couple heureux», on va trouver un couple mourant. D'ailleurs, lui-même écrit dans son journal que c'est un roman de fin de vie, où il avait envie de se reposer. Peut-être que le roman n'est pas raté, mais lorsqu'on le met à côté des autres, ce sont deux registres tout à fait différents.

Salim Jay

Je voudrai terminer en citant une phrase de Mohamed Dib qu'il a prononcée devant moi et qui a été enregistrée puisqu'il s'agissait de nos entretiens pour France Culture : «*Mohamed Khair Eddine est le meilleur d'entre nous*». Et Dieu sait que Mohamed Dib était un écrivain exceptionnel.

Abdallah Baïda

Chacun a sa lecture.

Jean Zaganiaris

Je donnerai la parole à Mamoun et également à Salim Jay si vous souhaitez peut-être revenir sur les romanciers algériens. Mamoun, comment se positionne la littérature universelle ? Et quelle est la réalité sur le terrain ?

Mamoun Lahbabi

La quête du bonheur. Comme disait Stendhal : tous les matins, la chasse au bonheur est ouverte. Donner une jouissance à ses désirs. Comme disait Aristote, nous ne sommes mus que par le désir. Voilà comment je vois la littérature, comme on dit : réinventer le monde, enchanter le monde, donner plaisir au lecteur, partager avec lui, lui raconter ce qu'il n'a pas vu lui-même, c'est-à-dire transporter les espaces, transporter les sentiments, transporter les passions et y répondre, donner à chacun de découvrir l'autre. Il est évident que la littérature permet le partage. Vous pouvez voyager dans tous les pays du monde grâce à la littérature. C'est pareil pour le partage, pour la transmission des sentiments, de l'universalité. J'ai dit la littérature, mais j'aurais pu dire la peinture, l'art en général, la culture.

Pour revenir au thème central de ce Salon, «Réinventer l'universel», on peut recréer l'universel par la culture. La seule chose qui peut fédérer les hommes, c'est de leur donner une raison commune pour vivre, c'est la culture, c'est la littérature. Autrement dit, déporter la vie de chacun vers l'ensemble. La littérature a une forme individuelle, elle permet aux individus de s'exprimer en tant que tels alors que la société préfère la totalité dans laquelle chacun est noyé, phagocyté par l'ensemble. L'individualité met en avant le sentiment de chacun.

Je ne veux pas le bonheur des hommes, je veux le bonheur de chacun d'eux. Voilà ce qu'est «porter» la littérature.

Jean Zaganiaris

Abdellah Baïda positionnait les écrivains marocains par rapport à l'ailleurs. Peut-être qu'un jour, Jean Zaganiaris sera dans une réédition d'un dictionnaire des écrivains marocains. Je pose la question avec beaucoup de malice et d'ironie à Salim Jay. Est-ce que quelqu'un du genre Jean Zaganiaris pourrait être un jour dans un dictionnaire des écrivains marocains ? Et pour être plus sérieux, je pose une autre question, avant de donner la parole au public, sur le «Dictionnaire des romanciers algériens» : comment vous est venue l'idée d'en parler ? Vous êtes un témoin important. J'ai posé une question malicieuse et une question sérieuse.

Salim Jay

Pour la question malicieuse, je ne m'exprimerai pas publiquement pour le moment. En fait, vous avez remarqué qu'il n'y a pas d'auteurs européens dans mon «Dictionnaire des écrivains marocains». Je dois vous avouer que, tout de suite après, je pensais à tort ou à raison que le lectorat marocain n'était pas tout à fait prêt à l'admettre et que je respectais, en le regrettant ou pas, cette réticence du public marocain.

Par ailleurs, il n'existait pas de dictionnaire des écrivains marocains et donc, j'ai tenté de le faire. Pour ce qui est du «Dictionnaire des romanciers algériens», c'est très différent. Certes, j'ai publié le premier article sur «Agadir» dans L'Opinion quand j'avais quinze ans, avec toutes les prudences que l'époque permettait, mais j'ai fait savoir que ce livre existait. La littérature au Maroc a été, pour une part, la littérature du combat pour le droit à l'expression libre. Pour le reste, elle a été souvent une littérature folklorisante. J'ai essayé d'explorer tout cela avec mes moyens, une certaine volonté et un léger goût pour la polémique dont je ne parviens pas à me défaire.

Pour ce qui est du «Dictionnaire des romanciers algériens», c'est une toute autre histoire. Il se trouve que j'ai eu plus de contacts avec des romanciers algériens qu'avec des romanciers marocains, que je vis à Paris, et qu'avec la fermeture des frontières entre le Maroc et l'Algérie, on croise plus facilement des écrivains algériens à Paris qu'au Maroc. J'ai rencontré à la terrasse du Balima à Rabat l'auteur de l'hymne national algérien. Rachid Boujedra était venu enseigner au Maroc et je l'ai rencontré à cette époque. Puis, Nabil Farès a commencé à écrire des livres et j'en ai rendu compte dans la presse marocaine. Ça n'a pas cessé... J'ai rencontré Kateb Yassine dans la rue et nous avons eu des relations très agréables pendant de longues années. J'ai même rencontré Mohamed Boudia, le dramaturge algérien qui a eu la mauvaise idée de s'intéresser trop violemment à la cause palestinienne et qui est mort dans un attentat perpétré par le Mossad. J'ai rencontré Boudia alors qu'il était à Paris en 1969.

J'ai une relation affective avec la littérature algérienne due à des rencontres, mais aussi à des lectures qui ont commencé à seize ans. Puis, je me suis aperçu que finalement à Paris, l'image de la littérature algérienne était confisquée avec cinq ou six auteurs, et j'ai trouvé que c'était une escroquerie car il y avait beaucoup d'auteurs algériens fort intéressants, y compris publiés en France, dont personne ne parlait, comme Samira Sedira, Fériel Assima... J'y ai vu une injustice. Je voulais faire entendre la légitimité et la qualité de nombreux écrivains. Si j'ai intégré des Français nés en Algérie, c'est parce que l'Algérie a été durant cent-trente ans une colonie française, alors que le Maroc était sous Protectorat, et qu'il y a des tragédies des deux côtés, du côté des Européens nés en Algérie et du côté des Algériens qui ont tant souffert. On ne peut parler d'Algérie sans faire entendre tous les sons de cette souffrance.

Il y a également les Juifs d'Algérie et, malheureusement, étant donné l'antisémitisme latent, j'étais particulièrement heureux d'intégrer des auteurs juifs nés en Algérie. Dans ce dictionnaire, il y a des entrées nourries d'articles publiés il y a quarante-cinq ans. C'est une littérature tellement plus intéressante que celle de quatre ou cinq auteurs. Et je n'ai d'ailleurs aucune animosité à l'égard d'aucun de ces auteurs.

Jean Zaganiaris

Je vais donner la parole pour trois interventions.

Intervention

La question du Maghreb arabe a été abordée, mais la question du Sahara marocain handicape toujours sa réalisation. Il est clair que tant que l'Algérie persistera dans sa position par rapport à ce problème, le Maghreb arabe ne verra jamais le jour. Aussi le Maroc et l'Algérie ont une mémoire commune. D'ailleurs, on a des problèmes encore suspendus entre les deux pays, notamment la question du Sahara marocain, les revendications des Marocains expulsés en 1979 de l'Algérie, et bien d'autres problèmes. Je souhaite que tous ces problèmes soient résolus pour pouvoir avancer.

Intervention

J'ai quelques remarques. La première est celle des frontières. J'ai lu un ouvrage il y a sept ou huit ans intitulé «Le Maghreb par-delà les frontières». Je pense qu'en parlant du Maroc et de l'Algérie, il n'y a pas de problème. Le problème est antéislamique. Ce quiproquo : le Maroc, en arabe «Al Maghrib». Le Maghreb, en Français, on n'a aucun problème. On peut parler d'expression française, arabe... Mais, le grand problème survient dès qu'on passe à d'autres langues. Vous avez peut-être parlé du Maroc comme objet, mais du côté de la rive Sud, le seul qui a pensé le Maroc d'une manière très avancée est Abdelkbir Khatibi. Grosso modo, dans son ouvrage «Penser le Maghreb», le Maghreb est pour lui l'horizon. Le problème se pose une fois le livre traduit : «المغرب العربي أفق التفكير». Ce qui révolte ceux qui plus au moins partagent ses idées dans l'ouvrage français. Ensuite, on a Roland Etienne qui n'a malheureusement pas terminé son livre qu'on trouve évoqué dans une conférence de Khatibi. C'est intéressant, comme ce terme qui a disparu «la maghrébologie». Pour en finir avec l'indifférence, l'altérité et les féodalités, cette question malicieuse, et la réponse de Salim. Quand on passe à l'Arabe, c'est autre chose de réfléchir sur soi en tant que Maghrébin de manière générale. On trouve que les Marocains parlent beaucoup plus (Allal El Fassi, Lahbabi) de «الانسية». C'est un terme très difficile à traduire en Français.

Pour les Algériens, c'est «الشخصية» (la personnalité). Je vous invite à lire le roman «Les fourmis prédatrices» qui montre comment la texture sociétale était la même et personne ne savait qui est Algérien et qui est Marocain. Du coup, comme a dit Monsieur Mamoun, le bonheur de tout un chacun n'est pas pris en compte pas les politiques. C'est le bonheur, non pas de tout le monde, mais de ceux qui sont au pouvoir qui posent problème aujourd'hui au Maghreb, non seulement ici mais aussi ailleurs.

Intervention

Je suis poète et romancier d'origine camerounaise. Il y a un moment que je suis avec vous au Maroc. Pour moi, la littérature maghrébine, c'est celle qui est écrite par des Maghrébins ou toute littérature qui se réfère à la vie du Maghreb.

Jean Zaganiaris

Il nous reste à remercier les écrivains présents ainsi que les organisateurs.

L'INSTANT POÉTIQUE SUD-SUD

Modérateur : Abdelhak Mifrani
Participants : Victor Rodríguez Núñez (Cuba), Rasha Al Ameer (Liban),
Najwan Darwish (Palestine), Basem Alnabriss (Palestine)
Espace : Ahmadou Kourouma
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Abdelhak Mifrani anime cette table ronde. Lui-même poète, le modérateur marocain interpelle les participants sur leur aptitude à vivre leur «instant poétique» en prenant en compte l'universel. Les identités poétiques fortes du Sud peuvent-elles nourrir des écritures ouvrant les portes du monde ? Editrice, critique et romancière libanaise, Rasha Al Ameer pense que le poète s'adresse au monde dans sa langue et que certains créateurs atteignent ainsi l'universalité. Pour elle, le poète palestinien Mahmoud Darwich par exemple parle à la conscience universelle. C'est précisément un autre poète en langue arabe, d'origine palestinienne, Najwan Darwish, journaliste et critique, qui lui répond avec une définition de la poésie dans laquelle il se reconnaît : un «art du silence». Vu l'engouement actuel pour la poésie, Victor Rodriguez Nunez, poète, journaliste et traducteur cubain, rappelle que la poésie a précédé la littérature, notamment grâce à la transmission orale.

La multiplication actuelle des Salons dédiés à la seule poésie en Amérique latine et le succès que rencontrent certains d'entre eux, qui rayonnent dans leurs villes d'accueil et dans leur environnement régional, le démontre. Ils contribuent à faire émerger de jeunes poètes et ils ont établi le lien avec les acquis de la poésie arabe, jusqu'à parler de métissage. Ce lien, très ancien, antérieur à la période coloniale, commence par les mots eux-mêmes puisqu'un mot sur cinq de la langue espagnole proviendrait de la langue arabe. Victor Rodriguez Nunez s'affirme lui-même influencé par la poésie andalouse qui a contribué à forger sa vision du monde.



A contrario, les poésies européenne et anglo-saxonne apparaissent comme aliénantes et figées face à la dynamique des cultures hispano-américaine et arabo-espagnole, comme le confirme Najwan Darwish. L'écrivain et poète palestinien Basem Al-Nabriss juge que son identité est dépassée par sa production poétique, qui transcende ainsi son appartenance nationale. A son tour, il se revendique des poésies du Sud, dont l'Espagne ; il en ressent l'influence et juge que la traduction n'altère en rien cette transmission qui lui a permis de revendiquer la proximité avec les poètes de l'Amérique latine. Rasha Al Ameer évoque la poésie amazighe à travers sa quête d'un recueil, dont le poète et Commissaire du Salon Jalal El Hakmaoui lui précise qu'il fut d'abord la collecte de poèmes issus de l'oralité par la suite transcrits en Français. C'est une opportunité pour valoriser les attentes en matière d'échanges culturels, poétiques notamment, Sud-Sud. Une coopération plus importante et plus dense des créateurs du Sud est donc un besoin ressenti et des manifestations comme le Salon Maghrébin du Livre doivent y contribuer.

Les interventions de la table ronde

Abdelhak Mifrani

Bonjour et bienvenue à tous. Nous sommes aujourd'hui réunis pour l'une des séances majeures de ce Salon Maghrébin du Livre. En abordant «L'instant poétique Sud-Sud», nous approchons le thème fédérateur de cette édition.

En premier lieu, permettez-moi de m'arrêter sur ces mots porteurs de sens du poète Jalal El Hakmaoui, qui est aussi l'un des deux Commissaires de ce Salon : *«Le choix du thème "Réinventer l'universel" est venu poser la question de la relation de domination entre le centre occidental face aux valeurs universelles dont fait partie le monde arabe»*. Dans le cadre de ce débat, il ne nous est pas demandé de ne penser que poétiquement. En tant qu'intellectuels, nous aurons à penser nos valeurs communes avec ce centre occidental. Nous aurons aussi pour mission de penser cet «instant poétique» vu du Sud, avec sa charge matérielle et immatérielle. A ce Sud, on ne pourra demander d'être un bloc homogène, puisqu'il est riche de ses ethnies, de ses cultures et de ses symboles. Le Sud est un hémisphère qui s'étend de la Méditerranée aux pyramides de l'Égypte en passant par le Golfe persique et, outre-Atlantique, jusqu'à l'Amérique latine. Aborder cet «instant poétique», passe par évoquer l'histoire de ce Sud, faite aussi d'oppression et de colonisation. Nous poserons également la question suivante : jusqu'à quel point un poète panaméen, cubain, brésilien, marocain, tunisien ou palestinien peut-il écrire son «instant poétique» en prenant en compte l'universel ? Comment rendre son identité ouverte, en dialogue, capable à réécrire un commun avec d'autres êtres humains ? Le poète, censé être en charge de «sauver le monde», pourra-t-il écrire cet «instant poétique» autour de ce Sud qui l'habite ? Je vous propose de partager notre débat autour de deux axes en forme de questions.

La première : que veut dire être un créateur issu du Sud, avec tout ce que comprend cette appartenance anthropologique en terme de mythologies ?

La deuxième : comment peut-on dessiner les contours de cet «instant» en venant de ce parcours ou comment faire en sorte que cette identité poétique devienne une porte d'entrée vers le monde ?

Comme j'aurais espéré que nous profitons de ce moment, en tant que poètes, pour lancer «l'appel d'Oujda» pour un monde humaniste ! Un texte qu'auraient pu rédiger les poètes présents parmi nous ; une initiative qui aurait eu une portée symbolique. En revenant au thème de notre rencontre, il me semble que cet «instant» pourra être écrit en quatre actes. Sans fixer les orientations à vos interventions, je vous invite à aborder, dans la mesure du possible, la description de cet «instant poétique».

Rasha Al Ameer

En tant que citoyenne issue de l'hémisphère Sud, j'ai énormément besoin de la poésie, du silence de la poésie, des prières de la poésie, le tout pour tisser des liens avec «l'autre». Ma volonté est d'écouter et de lire aussi mes collègues issues de l'hémisphère Nord qui écrivent avec leurs langues vivantes et libres, au contraire de notre langue enchaînée. Les poètes du Nord vivent aussi une période difficile. Leurs œuvres sont perçues comme des objets inutiles. Pour moi, la poésie est proche de la prière, c'est un remède contre les blessures. Écrire de la poésie, c'est l'expression humaine d'une passion, une passion pour une femme, pour un pays, etc. Pour moi, la poésie n'est pas déterminée selon les critères de l'argent, ou de la publicité, ou selon l'agenda des chaînes de télévision. Ceci expliquerait, peut-être, que nous soyons si peu nombreuses.

Et comme dit un poète dans sa «mu'allaqa» (les suspendus) : «*Ecoutez bien, les gens de biens demeurent une minorité*». «*اسمعوا جيدا، إن الكرام قليل*»

Les poètes sont si peu nombreux parce qu'ils sont à la recherche de ce qui est considéré comme «inutile» ou «peu nécessaire». Pourtant, les gens, au Sud comme au Nord, sont dépassés - nous le sommes - désarmés par les marchés, le capitalisme et les guerres. Et pourtant cet être humain peut changer d'humeur s'il écoute une chanson écrite par un grand poète.

Cet être humain, s'il est réveillé chaque matin par les vers d'un Mahmoud Darwich, peut changer de tempérament vers le mieux. Il pourra survivre dans une ville torturée et oppressante comme Beyrouth. Notre mode de vie devrait nous pousser vers la musique et la poésie. Nous avons besoin de ce qui n'est pas «nécessaire» pour guérir nos blessures. Bref, la poésie est minoritaire et restera ainsi, tout comme la prière. Dans le récit prophétique islamique, il est dit que «*L'Islam est venu étranger et retournera étranger*». Le poète est ainsi également en quelque sorte. Il est étranger au Nord comme au Sud, car il ne propose pas ce qui est «utile». Le poète écrit avec passion, avec amour, il se donne pour les autres, en tant qu'être et comme pensée.

J'adresse mes remerciements aux poètes du monde, à ceux qui donnent d'eux-mêmes, dans toutes les langues. J'ouvre ici une courte parenthèse pour évoquer la problématique de la traduction de la poésie. Elle est une porte d'accès à la poésie, sauf que chaque langue a sa subtilité. J'adore la poésie et les langues. Pour ma part, j'écris en langue arabe, une langue passionnée, amoureuse du Coran, d'Al Moutanabi, et ouverte sur toutes les poésies du monde. La poésie est plus grande que tout poète. Dans tout poète réside un Dieu, un talent. Comme Darwich, je suis à la recherche de Dieu dans tout être humain. Je salue tous les poètes.

Abdelhak Mifrani

En tant qu'éditrice, vous avez publié de nombreux recueils de poésie. Peut-on parler de l'existence d'un «instant poétique du Sud» ?

Rasha Al Ameer

Un poète s'adresse au monde dans sa langue. Cette langue peut être celle qui n'est pas «victorieuse», mais elle adresse un message à la conscience universelle. L'être humain dialogue avec son voisin et abstraction est faite des différences de langue. Bien sûr, tous les poètes ne peuvent réussir ce pari. Certains ont gagné ce défi et Darwich est de ceux-là. Il représente la conscience palestinienne. J'ose espérer qu'il représente bien au-delà, pour symboliser une conscience universelle, comme l'ont réalisé d'autres créateurs en s'adressant à l'universel. Ces poètes ont pu percer et gagner leur notoriété dans le monde grâce à leur création, sans faire de marketing. Bien sûr, ce n'est pas le cas de beaucoup d'autres créateurs du Sud qui demeurent moins entendus.

Najwan Darwish

La nature de la poésie est telle qu'elle a été décrite : comme un «art du silence ». Le poète a été voulu comme un citoyen «silencieux». Il y a même une volonté pour le rendre invisible dans la société.

Abdelhak Mifrani

Merci Najwan pour cette remarque. Nous aurons l'occasion de revenir avec toi pour en parler plus en détail. Nous allons désormais ouvrir les horizons de cet «instant» grâce à un point de vue venu d'Amérique du Sud, avec Víctor Rodríguez Núñez.

Il va nous parler de l'axe poétique Sud-Sud et du bien commun universel. Je lui pose la même question : que signifie d'être créateur au sein de cette profondeur du Sud ? Comment écrire cet «instant poétique» avec une identité ouverte sur «l'autre» ?

Victor Rodríguez Núñez

Merci pour votre invitation. Je viens de Cuba et il est rare que dans les Salons du livre, la poésie soit présente. Donc, je suis doublement ravi de ma présence et de cette initiative. En premier lieu, permettez-moi de faire le distinguo entre poésie et littérature. La poésie a précédé la littérature romanesque, qui n'est née qu'à partir du début du XVIII^{ème} siècle. La poésie, comme art initialement oral, est née avant même la création de l'écriture. Pour cette raison, j'estime que la définition établie de la poésie est déficiente et même erronée. La poésie est définie comme «un genre littéraire». Or, c'est le contraire qui est juste : c'est la littérature qui est un genre poétique. Pour reconquérir l'espace de création, les poètes se dirigent aujourd'hui vers l'instauration de leurs propres Salons, en donnant la plus grande place à l'oralité. Certes, ces espaces ne connaissent pas un grand engouement commercial, mais ils permettent au public d'avoir accès directement à la poésie.

Abdelhak Mifrani

Les Salons que vous évoquez ont aujourd'hui un retentissement mondial. Est-ce qu'ils contribuent à rapprocher des voix issues du Sud et venant de géographies poétiques, comme l'Afrique ou le monde arabe ?



Victor Rodríguez Núñez

Ces Salons ont indéniablement contribué à la promotion et au développement de la poésie dans les régions concernées. Je donne l'exemple de la ville de Medellin en Colombie qui organise depuis deux décennies un Festival de poésie. Cet événement n'attirait pas grand monde à ses débuts. Ensuite, le Festival est devenu un rendez-vous de rencontres entre la poésie et la population locale. Les poètes de la région ont eu l'occasion d'échanger sur la poésie arabe et de la découvrir. L'un des acquis de ce Salon est que nous avons désormais une équipe de poètes et de traducteurs qui transmettent cette poésie vers notre langue. La ville vit une nouvelle dynamique, marquée par l'émergence d'une nouvelle génération de poètes capables d'interagir et d'apprendre de cette école poétique venue du monde arabe. La poésie s'est invitée dans la ville comme dans les transports en commun.

Ces Festivals permettent de partager autour de ces expériences poétiques. A cela s'ajoute l'effervescence économique que favorisent ces événements. Donc, oui nous avons prouvé que la poésie est la bienvenue dans nos villes. Finalement, la poésie appartient aux citoyens. Nous, poètes nous avons pour mission de la retransmettre aux gens, qui sont leurs producteurs initiaux.

Abdelhak Mifrani

Je me tourne vers vous Najwan, en tant que poète et journaliste. Votre expérience vous a permis d'être l'une des voix qui comptent sur la nouvelle scène poétique, non seulement en Palestine mais aussi dans le monde arabe. Vous portez un regard spécial, assez idéaliste sur certains dossiers. Pour vous, comment sortir de l'isolement que vit le poète, pour créer cet instant poétique à partir du Sud ?

Najwan Darwish

Nous, peuples du Sud, nous déployons un effort monstrueux pour découvrir la part de Sud dans notre existence. Nous vivons dans des parties du monde qui ont souffert de la colonisation pendant de longues périodes. Théoriquement, la grande majorité de nos pays a accédé à l'indépendance. Dans les faits, les concepts coloniaux dominent la pensée. Nous naissons avec une prédisposition à l'aliénation culturelle envers l'Occident. Pour plusieurs d'entre nous, l'Occident, c'est le monde. Les poésies occidentales, anglo-saxonnes ou francophones, sont la poésie mondiale. Ce qui nous fait perdre de vue de grandes parties de la culture mondiale. Avec des collègues, nous nous sommes intéressés à d'autres horizons culturels qui forment notre poésie et notre humanité. Ils complètent notre identité culturelle, notamment les cultures latino-américaines. Ainsi, nous avons découvert les poètes de ces régions, en tant que textes et personnages. Au plan personnel, cette expérience a été marquante dans l'écriture poétique. Sans ces rencontres, je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui. A titre d'exemple, des rencontres avec Victor, Raoul ou d'autres poètes originaires du Chili ou du Honduras, ont fait évoluer ma conscience poétique. Ce fut un enrichissement pour moi d'être au contact avec la poésie hispanique, l'une des meilleures écoles de poésie dans le monde en ce moment. C'est une poésie vivace, avec des traditions ancrées et des sources arabes, ce qui compte aussi dans ce métissage. C'est une expérience humaine importante et d'une grande vitalité. D'ailleurs, la poésie dans cette partie du monde est vivante, énergique et expérimentale. Au contraire, l'expérience poétique européenne ou nordique est devenue une «poésie culturelle» basée sur la reproduction de lectures culturelles.

Abdelhak Mifrani

Est-ce que la traduction, en tant qu'intermédiation, a joué un rôle dans la création de liens communs ?

Najwan Darwish

Certainement. Sans traduction, les cultures sont condamnées à mourir. Bien sûr, grâce ou à cause de la traduction, les bons comme les mauvais textes voyagent. Pour revenir à la question de l'instant poétique Sud-Sud, la découverte de la poésie d'expression hispanique nous a fait découvrir aussi la poésie arabo-espagnole.

Nous nous découvrons nous-mêmes à travers ce voyage. Nous sortons par ce moyen de la centralité occidentale. Mon opposition à ce centre est d'abord une réaction contre sa volonté de domination culturelle. Bien sûr, cette opposition à la politique américaine, par exemple, n'enlève rien à ma passion pour la littérature américaine.

La politique culturelle française est hautaine et même raciste, ce qui ne m'empêche pas d'adorer la littérature française. En disant cela, je ne développe pas une position chauvine face à ces cultures occidentales. Sauf que la découverte d'autres géographies, m'ont permis de me découvrir moi-même.

Abdelhak Mifrani

Basem Al-Nabriss porte un autre regard : un regard de sagesse. Comme Najwan, vous êtes un poète palestinien. Je voudrais en premier vous poser une question : être poète palestinien, est-ce utile par moment ou bien est-ce que le message de la poésie porte au-delà de l'appartenance à la Palestine ?

Basem Al-Nabriss

Ma «palestinité» et moi ne font qu'un. Si je n'étais pas palestinien, j'aurais été quelqu'un d'autre. Ceci étant, souvent la poésie dépasse le poète. Vous m'avez décrit comme «une voix sage», mais je préfère me décrire comme «un vagabond».

Abdelhak Mifrani

Avec votre accord, nous allons passer au deuxième axe de notre séance pour approcher encore davantage de cet «instant poétique», en lien avec la poésie arabe et sa diversité. Je propose d'écouter Victor Rodríguez Núñez qui va nous parler de sa rencontre avec les expériences poétiques de notre région.

Victor Rodríguez Núñez

La relation entre la littérature arabe et celle de l'Amérique latine date d'avant la période coloniale. Des liens existaient à travers la culture espagnole. La culture de l'Amérique du Sud tire ses origines de cette tradition nourrie de la culture arabe. Nous retrouvons encore de la poésie écrite dans les deux langues, arabe et espagnole. On pourrait même prétendre que nous sommes un seul peuple. Mon professeur d'Espagnol disait souvent que vingt pourcents des mots espagnols sont d'origine arabe. Des poètes de la période andalouse ont contribué à forger ma vision du monde. Donc, la relation culturelle avec l'Amérique du Sud est historique. La période coloniale ainsi que l'absolutisme sont aussi des dénominateurs communs entre nos régions.

Abdelhak Mifrani

Comment les festivals, les rencontres culturelles et la traduction, peuvent-ils faciliter la découverte de ces autres géographies poétiques du Sud ?

Basem Al-Nabriss

Je peux témoigner sur ce sujet. Depuis six ans, je vis en Espagne, à Barcelone. Pour moi, l'Espagne est une part de ce Sud, du moins géographiquement. Nous avons en commun des points considérables. En vivant dans la société espagnole, catalane en particulier, je me suis approché de cet esprit du Sud : c'est aussi un voyage Sud-Sud. Permettez-moi anecdote : une fois, j'ai croisé un homme de lettres hollandais. En évoquant l'Espagne, il en parlait sur un ton hautain. Il me parut normal de défendre l'Espagne, comme partie intégrante du Sud. Dans ce pays, je vis dans mon environnement naturel, avec quelques spécificités locales propres à la Palestine. Pour répondre à ta question, la traduction contribue à la transmission entre les cultures. Les rencontres nous permettent de tisser des liens. A titre d'exemple, mes rencontres avec des poètes de l'Amérique latine installés à Barcelone m'ont permis de découvrir leurs œuvres ainsi que les personnes qui portent ces travaux artistiques.

Certains sont devenus des amis. Dans ces relations, je me sens instinctivement plus proche des poètes latino-américains que des Espagnols. Peut-être est-ce dû à la longue histoire de l'oppression au Amérique latine. Pour moi, cette région du monde est une mine pour la poésie mondiale. Sans verser dans une forme de chauvinisme, j'ai quitté la poésie anglo-saxonne depuis une bonne période. Cette poésie dite «culturelle» manque d'expérience vivante. On dirait que cette poésie n'est écrite qu'avec un raisonnement logique, sans implication du corps. Pour cette raison, l'avenir de la poésie se trouve dans le Sud de la planète. Nous sommes chanceux de nous trouver dans cette partie du monde et d'y appartenir.



Rasha Al Ameer

Je suis à la recherche d'un recueil d'une poète amazighe intitulé «Nirda Ait Atik» ; elle est originaire du Maroc. Cette poète autodidacte a conçu dans sa langue maternelle de courts poèmes, il y a soixante-dix ans. Ces textes ont été traduits vers le Français par son amant, qui était un instituteur Français enseignant sa langue. Je trouve regrettable qu'à Beyrouth nous arrivions à accéder à de la poésie venue de contrées lointaines, mais sans pouvoir trouver l'œuvre d'une poète marocaine «marginale». Pourtant, je suis en quête de ces œuvres depuis très longtemps. Amis du Maroc, je vous conjure de nous aider à trouver les textes de cette poète étonnante à tous les points de vue, afin de porter sa poésie en langue arabe vers le monde en général et vers le monde arabe en particulier.

Jalal El Hakmaoui

L'importance de cet «instant poétique», c'est de pouvoir penser aux manières pratiques d'échanger entre nous.

Nous devons concentrer tous nos efforts à apprendre à nous connaître. Pour moi, faire entre nous la découverte de nos œuvres est une chose fondamentale. Il faut aussi passer outre l'obstacle de la langue, ou l'a priori de la langue, qui nous qualifie nous, habitants du Maghreb, comme des francophones. Bien sûr, il existe un problème politique lié au soutien dont bénéficient les œuvres en langue française dans nos pays du Maghreb.

Abstraction de ces questions, nous pouvons faire connaissance plus amplement entre nous, nous présenter réciproquement nos œuvres, et ainsi s'ouvrir à d'autres géographies poétiques d'Amérique Latine, ou à la Chine... Le «centre» européen est aujourd'hui dépassé. Ce genre de rencontres et de festivals peut contribuer à jouer ce rôle d'espace d'échange.

Intervention

Pour apporter une réponse à Madame El Ameer au sujet de l'œuvre poétique «Nir-da Ait Atik», sachez que cette ouvrage est disponible dans les librairies de Rabat en langue française et non pas en Amazigh. Il faut préciser que ces poèmes étaient d'abord uniquement oraux, avant qu'ils ne passent directement à la transcription en langue française. Cette transmission pose la double question de la propriété de ces textes et de leur attribution à leur auteur, avec l'éventualité d'ajouts pratiqués par son amant français. Bien sûr, l'œuvre d'Ait Atik intrigue, car elle comporte une part d'exotisme qui marque notre relation à l'amazighité.

Victor Rodríguez Núñez

Pour réagir aux propos de Jalal El Hakmaoui, je dirais que nous avons beaucoup de choses à faire ensemble pour renforcer notre coopération. Ainsi, nous pourrions contribuer à notre mission uniquement au service de la poésie. Je suis optimiste surtout quand je vois l'effervescence actuelle marquée par l'existence de cinquante festivals de poésie dans un pays comme le Mexique, ainsi que l'existence d'une revue poétique éditée à quatre millions d'exemplaires. L'intérêt pour la poésie est en train d'essaimer dans cette région du monde.

Abdelhak Mifrani

Pour clore cette rencontre, je vous invite à découvrir ces nouvelles géographies du Sud, de cultures amazighe, cubaine, touareg ou africaine. Je vous remercie.

LES ECRITURES FÉMININES

Modératrice : Amina Barouadi
Participants : Leïla Abouzeid, Hoda Barakat, Haïfa Zangana, Sabah Sanhoury
Espace : Al-Qods
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

Amina Barouadi, écrivaine marocaine d'expression arabophone, modère cette table ronde et accueille la romancière, militante politique et peintre irakienne Haïfa Zangana. Celle-ci évite l'approche de la recherche de l'universel comme résultat de la crainte que suscitent éventuellement les autorités d'un pays. Elle préfère renvoyer plus largement à la place de la femme écrivaine dans la société. Ainsi, l'Irak avait vaincu l'analphabétisme dès les années 1970 et des auteures bien connues y rayonnaient.

Avec l'occupation étrangère, l'analphabétisme est massivement de retour et touche notamment les femmes, par ailleurs trop occupée à faire survivre leurs familles, leurs enfants surtout, pour faire de la lecture et de l'écriture créative une priorité. Plus généralement, l'illettrisme est malheureusement une faiblesse partagée dans le monde arabe où un adulte ne lit pas chaque année plus du quart d'un roman, une moyenne qui traduit tout.

Les situations sont contrastées d'un pays à l'autre et ce qui unit surtout les écrivaines arabes, ce serait l'amour de l'écriture et de la langue arabe. Malgré le poids des traditions et des stéréotypes, l'écriture féminine est d'abord liée à la situation faite à la femme et l'homme est loin d'en être la cause unique ; il est même parfois facilitateur. Pour Hoda Barakat, née au Liban et vivant à Paris, la langue arabe lui permet d'écrire vraiment les textes qu'elle porte en elle, qu'une autre langue restituerait différemment ou conduirait même à un autre récit. Bien sûr, il y a une limite à ne miser que sur les traductions vers les langues aux lectorats dominants, mais celle-ci relève à ses yeux d'abord du marketing. Elle affirme son choix pour la langue arabe comme ferme et définitif.



La romancière et journaliste Leïla Abouzeid est interpellée sur son passage vers le roman dans les années 1980. Les premiers romans en Arabe d'écrivains marocains ne datent que des années 1960, alors que les femmes commençaient à peine à aborder la littérature dans les Universités. La surprise fut que les femmes ne se contentent pas d'écrire les histoires d'amour, mais parlent de leur société. L'écriture en Arabe a révélé très vite le rôle majeur de l'Université comme vecteur et des traductions comme révélateurs. La session se termine avec l'écrivaine soudanaise Sabah Sanhoury. La première grande plume féminine de son pays a atteint une grande notoriété dès les années 1940, bien sûr à travers un roman en Arabe. Elle évoque la tradition des femmes poètes gardiennes de l'histoire des tribus. Malgré l'oppression masculine, l'écriture féminine soudanaise exprime audace et libération. Ces interventions très différentes convergent pour montrer qu'aborder les écritures féminines, c'est d'abord traiter la place des femmes dans leur société.

Les interventions de la table ronde

Amina Barouadi

Je m'adresse à Haïfa Zangana. Vous êtes intellectuelle et romancière : après la difficile expérience que vous avez vécue vous-même, est-ce que la peur que suscite l'auto-rité chez le créateur peut l'inciter à s'engager dans la quête de l'universel ?

Haïfa Zangana

Tout d'abord, je dois dire que je ne suis pas prête à répondre à cette question, et puis je ne voudrais pas importuner le public en faisant le récit de ma tragique expérience. Je pense que ce n'est pas ma véritable mission ; la véritable mission de l'écrivain est de diffuser l'espoir. Donc, je vais éviter de raconter de telles expériences, mais plutôt parler du rôle de l'écrivaine dans la société. Combien est important le rôle de l'écrivaine ? Quel est son rôle dans la mise en oeuvre du changement et est-ce important ? Quel que soit le niveau, est-il véritable ce changement ? Est-ce une mission personnelle, humaine ou autre ? En réalité, après l'occupation de l'Irak par les Américains, j'ai cessé l'écriture littéraire. Ce n'est pas que je ne désirais plus écrire, car l'écriture me manquait énormément. Mais d'autres priorités m'ont éloignée de l'écriture. En effet, je m'étais engagée dans la formation des commissions chargées du suivi et de la documentation des crimes de guerres perpétrés en Irak par les Américains, les Britanniques et d'autres forces. C'est une activité éloignée de l'écriture, laquelle est telle une sorte de virus inconnu et incontrôlable : elle vous rattrape d'une manière ou d'une autre. En fait, l'écriture ne devrait pas être le privilège d'une élite ; elle ne devrait pas être réservée à un nombre limité de femmes comme on le voit dans le monde arabe, où nous sommes trois cents millions d'habitants, dont trente-huit millions en Irak. Là, nous lisons avec étonnement que la femme irakienne occupe le premier rang en matière d'écriture, notamment romanesque.

Pourtant, d'après des statistiques authentiques, on découvre avec étonnement, qu'entre 1994 et 2011, nous avons seulement vingt écrivaines et, au cours du siècle dernier, on dénombrait seulement cent écrivaines ; qu'est-ce que cela signifie ? Que faisons-nous pour inverser cette tendance ? Pour ma part, j'ai œuvré pour l'encouragement à l'écriture, essayant de faire de l'écriture un travail collectif : c'est une tâche difficile, voire presque impossible. En effet, les pays arabes ne souffrent pas seulement du nombre réduit des écrivains, mais également de l'analphabétisme. Le taux d'analphabétisme est très haut dans le monde arabe, notamment parmi les femmes. Nous les encourageons à écrire, à créer et à changer leur vécu, alors qu'elles sont incapables de lire et d'écrire. Quand on constate un retour de l'analphabétisme en Irak, comment peut-on lire et créer au contact de ce fléau ? D'ailleurs, l'écriture et la créativité sont souvent reléguées au second plan ; l'attention est en général focalisée sur l'aspect machiste des textes, alors que d'autres principes essentiels sont souvent négligés. Ainsi, le citoyen arabe ne lit pas plus du quart d'un livre par an - c'est le taux de lecture dans le monde arabe - et cela n'est pas dû probablement au manque d'intérêt ou de motivation, mais en fait au taux d'analphabétisme. Je me suis donc fixée pour objectif d'encourager la lecture et l'écriture chez mes concitoyennes.

J'ai réussi à organiser un atelier d'écriture pour mettre à profit mon expérience acquise. Je pense qu'il est très nécessaire d'encourager les femmes à écrire. Nous ne devons pas mettre toutes les écrivaines arabes dans un même panier tant il existe de différences et disparités d'un pays à l'autre : la situation de la femme à Beyrouth est différente de celle la femme en Irak, bien que les Irakiennes aient été très en avance.

D'ailleurs, nous avons éradiqué l'analphabétisme en Irak dès les années 1970. Aujourd'hui nous constatons que nous accusons un retard ; pis encore, nous avons régressé. Ces aspects se reflètent aussi à travers les sujets d'écriture abordés. D'ailleurs, il est évident que les préoccupations des écrivaines d'Arabie Saoudite diffèrent de celles des écrivaines du Yémen. Quant aux écrivaines palestiniennes, elles ont bien d'autres soucis d'écriture. Je pense que ce qui nous unit, c'est de considérer l'écriture comme un art, un amour et une passion que nous essayons de transmettre à autrui, mais comment ? Oui, les méthodes diffèrent, comme Hoda l'a mentionné hier ; nous avons par contre en partage notre amour de la langue arabe. Nous sommes passionnées de langue arabe. Nous devons donc focaliser sur cet aspect et le valoriser. Ceci est le propre de notre mission en tant d'écrivaines et créatrices. D'ailleurs, notre vision est réaliste et réalisable d'autant plus que les écrivaines présentes avec nous ont une position leur permettant d'être influentes aux niveaux arabe et international.

Amina Barouadi

Merci Professeure pour cette riche intervention. En effet, nous souffrons de cette ignorance qui domine la pensée des hommes et, si les femmes s'investissaient en écriture, le sort des pays arabes serait meilleur. Si vous le permettez Professeure, j'ai une autre question : dans quelle mesure l'écriture féminine peut-elle changer les anciennes mentalités ? Est-ce que le problème réside dans le récepteur, lequel est un partenaire essentiel de tout changement ? En effet, si l'homme avait lu ce que la femme écrit, il aurait compris ses préoccupations et senti les affres et l'injustice dont elle souffre. Encore faut-il souligner que la compréhension des aspirations des femmes aurait permis le développement des sociétés et partant l'instauration de la justice dans le monde.

Haïfa Zangana

Je pense que nous traitons souvent l'homme avec injustice. Ainsi je le regrette mais je ne suis donc pas d'accord avec vous, car si on lisait la biographie de beaucoup d'écrivaines, on découvrirait que la personne qui les a encouragées à écrire est plutôt le père et non la mère. Cette dernière les incitait à rester à la maison et à se préparer au mariage. Dans mon cas, c'est mon père qui m'a encouragée et soutenue dans mon choix. Je confesse que je refusais absolument de devenir comme ma mère. Est-ce qu'une écrivaine femme peut contribuer au changement ? Mais quelle est l'ampleur de ce changement ? Peut-être que la persévérance en écriture et le travail acharné sont à même de provoquer le changement, comme le développe la théorie marxiste, quand l'accumulation conduit à un changement qualitatif. Cette qualité d'écriture et de travail n'est pas réservée à une élite, qui parle la même langue. Comme activiste, j'essaie d'aborder les gens avec un langage simple et à travers un engagement quotidien. On en tire une conviction : le changement est l'affaire d'hommes et de femmes. De fait, nous constatons que nombreux sont les hommes qui écrivent contre l'autoritarisme et ils le font d'ailleurs avec enthousiasme.

Ainsi, les traditions sociales doivent subir un changement organique interne et cela doit être opéré par nous tous. Malheureusement, il faut constater que, outre nos faiblesses, il existe toujours des menaces externes. Si nous prenons comme exemple l'Irak, je considère le pays comme l'un des cas les plus éloquents de la transformation négative de la situation de la femme par l'occupation étrangère et non par l'autorité masculine. Les forces d'occupation ont envahi le pays et influencé négativement la situation de la femme en Irak, la renvoyant à un vécu semblable à celui du siècle précédent à tous les niveaux.

L'occupation a détruit l'espoir et les aspirations de toute la société, notamment de la femme et de ses enfants, lui rendant même difficile d'assurer l'accès à la nourriture pour ses petits. Quand j'aborde ces problématiques, je reconnais que je m'éloigne du sujet de l'écriture et que j'adopte un discours totalement différent de celui des autres pays qui jouissent de la sécurité et mènent une vie normale. Là, je cite Pablo Neruda, grand poète chilien. On lui a demandé pourquoi il n'écrivait pas sur la beauté, sur l'amour, et pourquoi il ne parlait que de volcans au Chili ; il a répondu : «*C'est parce que je ne vois que le sang des enfants dans les rues*».



Amina Baroudi

Merci Professeure. Ecrivaine de renom, elle a écrit plusieurs œuvres en Arabe et refuse d'écrire dans une autre langue. Ses écrits ont été traduits en plusieurs langues : Anglais, Hébreu, Espagnol, Français, Italien, Turc, Allemand et Grec. Parmi ses œuvres, je cite : «La pierre du rire», «Les gens de l'amour» et «Le royaume de cette terre», qui doit être adapté au cinéma. Bienvenue à l'écrivaine et journaliste Hoda Barakat. Les romans écrits en d'autres langues que l'Arabe sont plus connus au-delà des pays arabes et mieux reçus par la critique littéraire, ce qui favorise leur diffusion. D'après votre expérience, le texte arabe traduit a-t-il les mêmes chances que celui écrit directement en d'autres langues ?

Hoda Barakat

Votre question n'implique pas que je n'écris pas directement sur les femmes, ou encore que les héros de mes romans soient des hommes. C'est embarrassant, car il n'y a pas de moyens plus efficaces pour exprimer la tristesse de la femme. Qu'on écrive en Arabe ou en d'autres langues, l'expression de la souffrance de la femme est la même. Il existe une différence, non pas au niveau de la qualité et de la diversité : c'est bien au niveau du marketing que cela fait une différence. Je veux dire par là que les ouvrages écrits directement dans une langue étrangère reçoivent des subventions et profitent d'une critique constructive, contrairement aux livres traduits. Je peux dire que j'ai été chanceuse et je reconnais que je dispose d'une marge de réussite que je ne cesse de préserver précieusement. Le prix à payer est très cher, parce que tout converge pour vous faire écrire dans la langue requise et sur des sujets précis ; par exemple, la langue française.

Je pense qu'une langue influence notre approche de l'écriture. Personnellement, j'ai écrit en Français quand on me l'a demandé et je sais que si j'avais rédigé mes romans en Français, j'aurais écrit des livres différents. Je pense qu'écrire en Arabe me permet de prendre le contrôle des tenants et aboutissants du texte en entier, ce qui signifie que la langue n'est pas seulement un contenant comme le pensent certains spécialistes et profanes. Je suis convaincue que ce que vous écrivez dans la langue de votre choix correspond à la nature de vos écrits et à sa matière initiale. Je sais parfaitement que le chemin vers la traduction ou les prix dépend des exigences du marché. D'ailleurs, je ne peux pas compter sur mes livres pour mener une vie décente. Peu importe combien j'ai gagné de prix et combien de mes livres ont été distribués. En France, je suis considérée comme une écrivaine traduite vers le Français : je ne serai jamais une écrivaine francophone et mon nom ne sera jamais sur la liste des prix qui sont réservés à certains écrivains et écrivaines francophones. Il est très clair que la différence est notable entre les textes écrits initialement en Anglais, en Français ou en Espagnol et ceux pour lesquels l'auteure a choisi l'Arabe. Ce choix, on en paie le prix d'une manière ou d'une autre, même si j'ai écrit d'autres livres en langue française et contribué également à la rédaction de livres communs et de textes français pour la presse. Ce ne sont pas mes écrits originaux, c'est-à-dire que ce ne sont pas des romans écrits initialement en Français. En fait, je ne peux pas écrire des romans en une autre langue que l'Arabe, je ne mentionne pas mes écrits en langue française dans mon Curriculum Vitae et je veille à mettre en exergue tout ce que j'écris en Arabe.

Amina Barouadi

Merci Professeure et félicitations pour cet amour profond que vous nourrissez pour la langue arabe ; elle vous aime aussi. La preuve est qu'elle est fluide et lisse entre vos mains et il est très clair pour tout le monde que vous vous exprimez parfaitement en Arabe. Je vous présente maintenant une autre invitée, très connue en Amérique où l'on étudie son livre «L'Année de l'Eléphant» à l'Université. Son roman «Retour à l'Enfance» est programmé pour le cycle collégial au Maroc. On lui doit d'autres travaux tels que «Quelques épis verts», «L'Amérique, l'autre face», «Le dernier chapitre» et «L'étranger et le directeur». Il s'agit bien sûr de la romancière et journaliste Leïla Abouzeid. Soyez la bienvenue chère invitée dans la capitale de l'Oriental, capitale de la culture arabe cette année. Je suis fière d'être à vos côtés. Nous partageons un lieu, la ville de Sefrou, où nous avons vécu toutes les deux notre enfance.

La profession de journaliste a-t-elle été utile pour vous dans l'écriture du roman ? Selon Leïla Abouzeid, comment une écrivaine peut-elle atteindre l'universalité ? Est-ce que cela passe par des sujets comme la modernité, la peur, l'anxiété et la violence, lesquels sont communs au Machrek et au Maghreb ? Pensez-vous que la traduction est suffisante pour transmettre la vision d'une société à une autre, abstraction faite du thème du texte ?

Leïla Abouzeid

Vos questions sont précises et les réponses se trouvent dans le papier que j'ai préparé à cet effet. D'ailleurs, c'est comme si je lisais dans vos pensées. Il n'y a pas plus facile que de répondre à la question : quelle est le thème de votre livre ? Parce que savoir écrire ne signifie pas l'acquisition de la technique et vice-versa, comme l'avait dit Ibn Khaldoun il y a cinq siècles : «*Le talent de l'écriture ne s'approprie pas par la connaissance des lois inventées par les spécialistes de la rhétorique, celle-ci veut dire l'acquisition d'une science mais en aucune manière, elle ne vous procurera jamais le talent*». Cela soulève la question de la crédibilité des ateliers dit de «l'écriture créative».



Je ne suis pas contre le fait que tous les gens soient capables d'écrire, mais maîtriser la technique d'une écriture créative ne s'apprend pas sur les bancs de l'école comme on apprend le commerce et l'industrie.

Donc, permettez-moi d'aborder le sujet à partir de mon expérience d'écrivaine et non pas de critique littéraire. Lorsque j'ai commencé à écrire le roman dans les années 1980, il n'y avait pas de roman marocain écrit en Arabe, à l'exception de «Le passé enterré» de Abdelkrim Ghallab et «Incendie et Choix» de Khnata Bennouna, parus pendant les années 1960. Cette période a vu l'apparition de nouveaux genres au Maroc, comme le roman et la nouvelle, ainsi que d'autres moyens d'expression modernes, tels que le théâtre, le cinéma et la musique moderne, parce que la culture au Maroc était jusque-là traditionnelle et le seul enseignement était l'enseignement original. Le poète et l'écrivain, le penseur et l'historien étaient tous diplômés en sciences islamiques des anciennes écoles traditionnelles des villages. Il n'y avait jamais eu un écrivain au sens propre du terme dans l'Histoire du Maroc. A une époque, les communautés culturelles arabo-islamiques de la péninsule arabe jusqu'à l'Andalousie reconnaissaient la supériorité de poétesses telle Khansae, comme en témoigne Bachar Ibn Bard qui a dit : *«Toute la poésie des poétesses est entachée de faiblesse et de mollesse»*. On lui demande : *«Que pensez-vous de Khansae ?»* Il répond, sans ambages : *«Celle-là a dépassé les hommes.»* La femme marocaine n'a fait ses premiers pas en littérature que dans les années 1960, avec les premières lauréates des Universités modernes. Grâce à Dieu, j'étais parmi elles, diplômée du Département des études et de la littérature anglaises. J'ai écrit mon premier roman «L'Année de l'Eléphant» dans les années 1980, où il n'y avait pas de critiques au Maroc, sauf ceux qu'on appelait les intellectuels engagés, dans des partis, ou critiques idéologiques. J'ai débuté l'écriture en m'adressant au lecteur. D'ailleurs, c'était pour lui que j'écrivais, sans souci des critiques, de la société culturelle ou des théories. Ce roman a été bien accueilli et a touché un large public grâce à mon travail à la Radio et à la Télévision. J'étais surtout très fière de deux lecteurs poètes, le Marocain Ahmed Abdessalam Bakkali et l'Irakien Salah Niazi qui supervisait un programme culturel du desk arabe à la radio anglaise ; sur mon travail, il avait écrit dans le journal Al Mithaq Al Watani : *«Le style poétique attrayant témoigne d'une grande délicatesse, cette écriture ressemble à un tapis tissé avec beaucoup d'émotions ou sont intercalées des pulsations douces.»*

Un autre lecteur avait écrit à propos de mon roman «L'Année de l'Eléphant» : *«J'ai commencé à lire ce roman après mon retour du travail et quand j'en ai fini la lecture, c'était trois heures du matin. Une fois arrivé à dernière page, je ne concevais pas l'idée que l'histoire fut terminée ; je voulais une autre page.»* Quand j'ai traduit le roman en Anglais et que j'ai commencé à rencontrer des étudiants américains, j'ai été surprise par cette question : *«Comment les femmes marocaines ont-elles reçu votre roman ?»* Je ne trouvais pas de réponse parce qu'il n'y avait pas d'opinion féminine que je puisse citer ; tout ce que j'ai entendu dire, de la part des femmes, c'était que le roman était simplement magnifique. Mais ceux qui ont vu au-delà de la forme étaient en quelque sorte étonnés et quelqu'un m'a dit : *«C'est bizarre, je ne savais que ça existait»*. Il parlait précisément du statut de la femme marocaine à l'époque et il était étonné de découvrir cela dans le livre, avouant qu'il ignorait la situation de la femme au Maroc telle que décrite dans mes écrits. Un journaliste m'a dit : *«Vous êtes une femme ! Alors pourquoi vous écrivez sur de si sérieux sujets ?»* Parce qu'il était comme tous les autres lecteurs arabes de l'époque, qui croyaient que l'amour est le seul et unique sujet qui doit intéresser la femme écrivaine. Le roman arabe moderne a été programmé dans les Universités marocaines modernes, en adoptant des méthodes de critiques occidentaux. Mais la critique littéraire universitaire, qui était composée des Professeurs universitaires et des étudiants, a pris le roman égyptien comme référence, car l'Égypte était alors le centre de la culture arabe, et ils ont oublié et ignoré tout ce qui avait été publié au Maroc.

Mais, je crois qu'être critique littéraire et romancier en même temps a mis en doute leur crédibilité. Je me souviens encore de ce que Mohsen Mahdi, Professeur américain invité à la Faculté des Lettres de Rabat dans les années 1990, a dit d'une manière curieuse : *«Au Maroc la critique littéraire c'est le romancier, lui-même»*. Lorsque ce roman a été traduit en Anglais, six ans après sa sortie, il a été inscrit au programme des Universités américaines comme œuvre de la littérature maghrébine, arabe et africaine. Ces Universités l'ont intégré dans le cadre des théories de l'écriture romancière, c'est-à-dire post-coloniale et féminine, analysé selon «la théorie de la sémantique». D'ailleurs, des thèses universitaires ont été élaborées sur ce thème, devenues parmi les plus intéressantes des publications de l'académie anglo-saxonne.

Il a aussi été traduit en Allemand, Espagnol, Néerlandais, Urdu et même en Français. Enfin, j'ai découvert l'importance de l'espace universitaire pour évaluer un roman, ce qui n'est pas pris en compte dans les Universités marocaines. Donc, là apparaît l'importance de l'écriture dans le roman post-colonial, car, sur la traduction française du roman «L'Année de l'Eléphant», on lisait qu'il s'agissait du premier roman écrit en Arabe par une femme marocaine, qui donne lieu à une nouvelle vision sur l'écriture féminine. A ce propos, je cite ce qui s'est passé avec une lectrice française qui m'a écrit par l'intermédiaire de l'éditeur américain, affirmant qu'elle croyait que le roman marocain était francophone et qu'elle avait découvert dans mes romans un autre Maroc totalement différent, ce qui met en exergue le rôle et l'importance de la traduction dans les romans marocains et maghrébins d'après le colonialisme. J'ai découvert que l'Université américaine avait exposé à l'éditeur européen tout ce qui se passait dans le monde arabe et ainsi l'éditeur français avait découvert indirectement ce qui se passait dans ses anciennes colonies. In fine, il faut reconnaître que dans le monde arabe, nous n'avons pas besoin d'intimité dans le roman, mais nous en avons plus besoin dans la critique pour ne pas être un simple écho tardif de l'Occident. Nous aspirons à ce que nos critiques littéraires arrêtent de répéter Genet, Barthes et Lukács et sortent de ce labyrinthe de concepts et de terminologies, sans se montrer capables de pointer du doigt les problématiques de l'écriture marocaine.

Amina Barouadi

Merci beaucoup. Votre résumé contient beaucoup d'informations sur le développement l'écriture féminine au Maroc et, comme vous êtes l'une des pionnières du genre, vous êtes bien placée pour savoir que le talent de l'écriture créative n'est pas facile : il y faut assurément un don, de l'art et de la créativité.

Nous avons gardé la meilleure pour la fin ! Notre jeune invitée est écrivaine venue du Soudan. Elle a étudié l'Anglais et excelle dans l'écriture en Arabe. A dix-huit ans, elle remporte la première édition du Prix du Centre culturel Abdekarim Merghani de Khartoum en 2009. En 2016, elle gagne le Prix Tayeb Salih de la nouvelle, avec un texte intitulé «Solitude» repris au cinéma : c'est Sabah Sanhourî. Félicitations.

Sabah Sanhourî

Avant de parler de l'écriture féminine au Soudan, le terme d'écriture féminine me laisse perplexe et je me demande : pourquoi l'écriture féminine ? S'agit-il des textes écrits par des écrivaines ? Ou bien cette dénomination concerne tout écrit sur les problèmes des femmes ? Que veut dire d'ailleurs les problèmes des femmes ? En effet, l'écriture telle qu'elle existe à présent, qu'il s'agisse d'écrivains masculins ou féminins, est basée sur les règles et une charge culturelle machiste. Si nous cherchons, sur le moteur de recherche Google par exemple, la première écrivaine arabe qui a écrit un livre, nous trouvons des noms comme Labiba Hashim, Zainab Faouaz, Afifa Karam, Maria Teresa Asmar, Malakat Ddar Mohammed, mais malheureusement nous ne trouvons pas leurs biographies et personne n'a d'informations sur elles.

Au Soudan, les premières écrivaines, ce sont des femmes dites «Hakkamates», lesquelles jouissaient autrefois d'une grande valeur au sein des tribus. En effet avec un seul poème, «la hakkama» peut déclencher une guerre ou faire régner la paix entre les tribus. L'élite tribale demandait à ces poétesses de composer des poèmes en son honneur pour vanter la générosité de son courage dans les batailles. Les poétesses dites «hakkama», bien qu'en majorité illettrées, étaient les gardiennes de l'Histoire de la tribu. Il faut reconnaître qu'on retrouve dans leurs poèmes une éloquence parfaite et une performance stylistique sans égal. Parce qu'elles étaient illettrées, on ressentait une certaine spontanéité et de la crédibilité dans leurs poèmes. En ce qui concerne le roman, la première écrivaine à avoir publié un roman à travers toute l'histoire du Soudan, c'est bien Malakat Al Dar Abdullah. Elle avait d'abord pratiqué la nouvelle, mais elle fut plutôt connue à travers son roman «Le vide immense» écrit au début des années 1940. Ses nouvelles sont bien plus anciennes, parmi lesquelles on peut citer : «Le sage du village», «La Madone» et «Tu reviendras quand ?». Bien que le roman «Le vide immense» ait été écrit dans les années 1940, il n'a été publié qu'à titre posthume, au début des années 1970 par le Conseil National des Arts et des Lettres. Dans ce roman, Malakat Al Dar Abdullah raconte la vie de la femme soudanaise, qu'elle soit éduquée ou illettrée, dénonçant la répression machiste dans la société.

Nous y trouvons également un discours sur le sexe en général, de façon un peu vague. C'est le vécu dans une société basée sur une division selon le genre et dominée par le pouvoir masculin. L'écrivaine tenait à utiliser les expressions d'amour et de passion, sans parler des insinuations sexuelles. On découvre ainsi qu'elle a décrit la première nuit d'une rencontre entre l'homme et sa femme après une absence de neuf ans ; je cite : «*Dans l'obscurité de la nuit le couple se rencontre. L'homme a toujours eu de l'affection pour sa femme et cet amour l'englobe de beaucoup de tendresse et de reconnaissance.*» Après Malakat Al Dar Abdullah, les femmes soudanaises se sont libérées dans leurs écrits et ont parlé avec audace de nombreux problèmes concernant les femmes et la famille, tels que l'excision des femmes et l'oppression qu'elles subissent.

Amina Barouadi

Quel était le rôle de la technologie dans la diffusion de la culture de l'image et de la littérature afin d'atteindre l'universalisme ?



Sabah Sanhoury

Ma volonté était de faire connaître l'écriture soudanaise dans le monde, car celle-ci était inconnue.

Amina Barouadi

Merci pour votre intervention, qui a enrichi la discussion. Nous avons fait la connaissance des écrivaines soudanaises à travers vous car nous ne les connaissions pas vraiment. Donnons la parole au public, s'il y a des ajouts ou des questions pour nos invitées.

Hoda Barakat

Je suis à côté d'un réalisateur qui m'a demandé si ma nouvelle a été adaptée au cinéma. Je partage la réponse, qui est oui : le film a été tourné en 2013, produit par le réalisateur jordanien Burhan Saâda et interprété par l'acteur jordanien Hassan Al Shaer : malheureusement c'est un court métrage et la version disponible est destinée seulement aux festivals. Le film n'est pas encore disponible sur YouTube, mais je peux vous l'envoyer personnellement.

Intervention

Nous sommes dans une table ronde sur l'écriture féminine et nous avons quatre visions et peut-être quatre générations d'écrivaines, représentées par Haïfa, Hoda, Leïla et Sabah. L'écriture féminine se trouve face à la problématique de la domination machiste. Je pense que ces écrivaines ont été confrontées au défi de se tailler une place au sein de leurs communautés, avant que leurs textes ne soient reconnus et traduits, et partant puissent tenter de conquérir d'autres sphères géographiques. Quand je parle d'écrits féminins, je me souviens de Leïla Abouzeid : nous avions l'habitude d'organiser un forum international sur l'écriture et les femmes à Safi et vous étiez, Professeure Leïla, l'icône de l'une des sessions.

La question était : parle-t-on de l'écriture féminine ou de l'écriture en général ? Je me souviens que toutes les huit sessions de ce forum ont porté sur cette question ; sans autre qualificatif.

La session a abouti à la conclusion que parler de l'écriture féminine suppose d'abord de cerner la présence des femmes dans les sociétés arabes. Si nous ne pouvons pas changer cette image stéréotypée des femmes dans nos sociétés, alors nous ne pouvons pas parler de leurs productions créatives. Hoda Barakat n'est pas connue seulement parce qu'elle est Hoda, car son nom était connu à travers ses textes. Elle n'avait pas besoin d'afficher «la carte du genre» pour s'exprimer à travers ses textes. Il est préférable de changer notre vision sur l'écriture et le texte. Je crois qu'il faut se dire : que signifie pour moi être écrivaine au sein des sociétés dominées par une vision traditionnelle et stéréotypée ? Que signifie et représente ce texte créatif pour moi ? Je suis une femme engagée dans l'écriture créative et je suis obsédée par l'écriture.

Amina Barouadi

Je vous rappelle que le sujet de cette table ronde est «l'écriture féminine et l'universalisme», considérant que la question de l'écriture et de la créativité des femmes est une question dépassée pour nos invitées, lesquelles sont très connues à travers leurs écrits. Alors ce qui est censé être discuté, c'est plutôt l'approche universaliste.

Ilham Sannabi

Je suis doctorante, chercheuse et Professeure de la langue arabe. Merci pour ce partage de qualité qui a enrichi cette table ronde. Je pense que les interventions sont spécifiques, car chaque écrivaine a tenté d'approcher le concept ou l'intérêt de l'écriture à partir de son expérience, son espace géographique et, plus encore, à travers ses préoccupations. C'est-à-dire des sujets universels qui unissent toutes les écrivaines comme l'a expliqué hier Haïfa Zangana quand elle a raconté son expérience avec les femmes palestiniennes libérées des prisons de l'occupation. Aujourd'hui, la situation de la femme en Irak a été évoquée, mettant en relief la régression de cette situation, avec un retour à un fort taux d'analphabétisme féminin. Hoda Barakat a parlé de la problématique de la traduction et je me demandais si la langue que nous adoptons dans le processus d'écriture détermine le degré de créativité dans un sujet donné ? L'écriture devrait être démocratique comme le voulait Haïfa. Nous sommes peut-être au-delà de l'écriture féminine, c'est une appellation dépassée maintenant, car l'écrivaine a dépassé ce stade et s'est engagée dans le processus d'écriture. D'ailleurs, écriture devrait rimer avec créativité.

Modérateur : Abderrahmane Rachik
Participants : Abdelmajid Charfi, Fouad Ben Ahmed, Mohamed Maouhoub, Sakhr Benhassine
Espace : Simon Levy
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

Le sociologue marocain Abderrahmane Rachik modère cette table ronde. Il s'interroge sur les préoccupations intellectuelles qui ont dominé la pensée islamique contemporaine et sur le sens de la modernité. Sur ces sujets, il interpelle d'abord le Professeur tunisien Abdelmajid Charfi qui ne manque pas de distinguer les deux plans sur lesquels se situent les concepts confrontés : une religion et un modèle de civilisation. Il constate que, depuis Médine, les croyances ont effectivement évolué au fil du temps et qu'elles changent aussi pour une part avec l'espace. Cette notion est illustrée par la nature changeante de la relation que la religion entretient avec le système social. La modernité serait donc un simple aboutissement historique : une réalité que nous vivons. Mohamed Maouhoub, universitaire marocain Professeur de Philosophie, constate une lutte entre un modèle, l'un, à vocation universelle, semblant désuet, et l'autre dans lequel le premier devrait trouver sa place.

Cette modernité s'est selon lui développée selon une logique historique et sur la base du cogito cartésien. Une autre façon de placer le débat est de poser la question : comment faire vivre ce qui est ancien dans ce qui est moderne ? Le passé fait pour partie la force de l'Islam, mais une part de la difficulté résulte du fait que les textes fondateurs sont riches de significations plurielles. Le Professeur marocain Fouad Ben Ahmed relève que la modernité est également plurielle, voire ambiguë. De là a sans doute, pour une part au moins, surgi le débat entre l'objectif de moderniser l'Islam et celui d'islamiser la modernité.



Cette approche questionne également le lien entre modernité et Occident, qui n'est pas une évidence. L'Université pourrait voir ici un rôle particulier à jouer comme espace de la pensée indépendante permettant de faire naître un Homme nouveau ; c'est l'une des ses vocations par excellence.

Mais le constat est dressé que l'Université a du chemin à faire pour être à la hauteur de l'enjeu. Encore faudrait-il parler au pluriel des Universités, car l'Islam dans sa diversité est aujourd'hui démographiquement une religion d'abord asiatique et il y a par exemple plus de Musulmans en Chine que dans tout le monde arabe réuni.

Sakhr Benhassine est chercheur d'origine algérienne et grand spécialiste de Ibn Arabi dont il traduit et commente les textes. Le sujet lui permet une analyse du rapport au temps pour le Musulman et le rappel que le temps englobe l'événement qui s'y produit : le temps dans le texte coranique est donc celui du présent des Hommes et la modernité n'est jamais que la réalité et les conditions du présent.

La modernité est donc tout simplement ce qui arrive.

Les interventions de la table ronde

Abderrahmane Rachik

Le sujet est très complexe et chacun le voit à sa manière et selon son prisme. Le thème a fait couler beaucoup d'encre, comme vous le savez. Nous aimerions d'abord soulever des questions sur les préoccupations intellectuelles qui ont dominé la pensée islamique contemporaine et nous nous interrogerons par la suite sur le sens de la modernité. Est-ce un projet communautaire que nous cherchons à réaliser dans les pays islamiques ou s'agit-il tout simplement d'un processus historique et d'un modèle de civilisation en Occident ? Lors des interventions de ce matin, certains ont mentionné des valeurs et des principes, tels que la liberté de croyance ou de conscience, la liberté de pensée et d'expression, l'égalité des sexes, la séparation entre la religion et l'État, l'éducation des mœurs, le renoncement à la violence et d'autres valeurs en rapport avec la modernité. Je donne en premier la parole au Professeur Abdelmajid Charfi, chercheur dans le domaine de la pensée islamique.

Il est l'un des penseurs tunisiens les plus connus dans l'étude de la pensée islamique et de sa relation avec la modernité. Il travaille sur l'héritage de la religion islamique en se basant sur les sciences humaines et sociales. Il a aussi plusieurs œuvres en langue arabe, dont certaines traduites en Français. Les plus récentes sont «Référence de l'Islam politique», «L'Islam entre politique et histoire», «Islam et modernité» et enfin «Modernisation de la pensée islamique».

Abdelmajid Charfi

C'est un exercice difficile que de transiter sur le même sujet d'une langue à une autre, car chaque langue a son propre génie et des caractéristiques spécifiques. Je vais essayer d'être plus explicite sur ce point. La première observation concerne le thème en lui-même : l'Islam et la modernité. Il concerne des concepts appartenant à deux domaines différents : en l'occurrence l'Islam en tant que religion et la modernité en tant que modèle de civilisation. Nous pouvons donc nous demander quelle est la relation entre les deux. Revenons d'abord à l'Islam en tant que religion et à ce qu'elle partage avec les autres religions, c'est-à-dire ce qu'elle a en commun notamment avec les cultes monothéistes. En fait, chaque religion se base sur trois piliers : la croyance, le culte et le rituel, voire aussi les relations avec le système de la vie publique et sociale. Ainsi, l'opinion commune des croyants ne change pas avec le temps, que ce soit dans le cadre de l'Islam, du Christianisme ou du Judaïsme. D'ailleurs, les représentations des gens demeurent les mêmes, autrefois comme de nos jours.

Donc, la modernité intervient quand les croyances des gens changent, surtout lorsque les conditions culturelles, politiques, sociales et économiques qui ont conduit à un tel changement ne sont plus les mêmes. Je cite à ce propos un simple exemple : la diversité des croyances au sein de la première communauté musulmane à Médine après la mort du Prophète. La question de la sanctification des compagnons du Prophète ne s'est jamais posée. D'ailleurs, ils étaient bien différents les uns des autres et même se sont battus par moments les uns contre les autres. Je cite encore l'exemple de la conviction «kadirite», au début du V^{ème} siècle, qui voulait ancrer l'idée que les compagnons du Prophète étaient tous loyaux et justes et jamais affectés, tels les simples mortels, par des défauts comme le mensonge et l'erreur. Il y eut donc une évolution des croyances au fil du temps.

Alors, comment faire face aux effets de la modernité, à travers toutes ses manifestations qu'elles soient physiques, intellectuelles ou morales ?

Le même processus est valable pour les rites et les cultes, car les croyants imaginent que leurs ancêtres ont accompli ces rituels de la même manière, mais nous avons là un texte célèbre d'Ar-razi qui prouve que les Musulmans étaient différents depuis toujours. Permettez-moi de citer aussi à ce propos Ibn Masoud, le compagnon du Prophète, qui n'a pas considéré la Fatiha (prologue) comme partie intégrante du Saint Coran, en plus du rite de la prière qui diffère selon les doctrines, et cette différence se manifeste dans l'importance des rituels exécutés en Orient au moment de la prière et du jeûne par exemple, différents de ceux du Maroc. Donc, croyance, rituels ou cultes sont sujets à une perpétuelle évolution dans le temps et l'espace. La relation qu'entretient la religion avec le système social diffère aussi suivant la variable du temps. Ainsi, toutes les religions légitimaient autrefois les institutions communautaires, puisque le système social n'était pas concevable dans la conscience des gens s'il ne se référait pas à un pouvoir métaphysique. C'est le cas de la jurisprudence islamique qui régit les relations sociales, mais qui est toujours justifiée par la religion, et c'est presque identique dans d'autres religions. Cette relation pourrait s'expliquer par le besoin d'une justification et d'une approbation religieuse. Méditons un peu ce rapport étroit entre la Religion, l'État et le système de gouvernance. La conviction suppose depuis toujours que le gouverneur est doté d'un pouvoir divin, d'une autorité découlant de l'au-delà dont il est le représentant et partant supérieur aux êtres humains. Ainsi, les gens lui doivent obéissance car il manifeste la volonté divine ; cela existait même avant les religions monothéistes.

De ce fait, la modernité a permis la mise à nu des institutions de la société exploitant cette justification religieuse, qu'il s'agisse de la gouvernance, du système familial, des relations sexuelles, de la morale ou de l'économie. Ces institutions sont humaines et historiques et, par conséquent, elles sont relatives, donc en amélioration constante. Ainsi les lois ne sont plus promulguées au nom de Dieu, mais conçues par les représentants du peuple et les lois qui régissent les sociétés, musulmanes ou non, sont positives et non pas divine. Nous ne parlons pas de la modernité en tant que modèle idéal, mais nous la considérons comme un accomplissement historique qui a profité de l'accumulation d'expériences humaines et des civilisations passées. Ainsi, nous avons besoin d'une modernité qui se base sur des exigences rationnelles, des pensées rationnelles et des relations sociales rationnelles. Et lorsque nous parlons d'autonomie personnelle ou d'un soi-disant individualisme, malgré ses avantages dans le processus de la modernité, nous voyons que cette individualisme peut conduire à l'injustice. Considérons, par exemple, l'auteur d'un crime comme son seul responsable : cela occulte l'effet des circonstances et conditions de vie de ce criminel. Par conséquent, nous n'affirmons pas que la modernité est bonne ou mauvaise, mais que c'est une réalité que nous vivons. Elle diffère en termes d'apparence et d'impact aussi bien sur les Musulmans que sur d'autres religions.

Abderrahmane Rachik

Grand merci au Professeur Abdelmajid Charfi. Je cède la parole au Professeur Mohamed Maouhoub, responsable du Département de Philosophie à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Marrakech. Il a également traduit un livre intitulé «Unicité de la langue de l'autre». Pour lui, la traduction est simplement un outil qui permet de comprendre les grandes questions de la philosophie et les problèmes que posent l'identité, la religion, la politique, la société, etc.

Mohamed Maouhoub

J'attendais un échange de point vus et je dois intervenir sur des points précis.

Il est certain que mon intervention ne sera pas sur la traduction ou sur la philosophie. Je veux juste revenir sur le point de départ, à savoir : la recréation de la modernité, l'Islam et l'Universel. Il y a une lutte entre deux modèles d'univers, un contraste entre le modèle de l'Islam universel obsolète qui cherche sa place au sein d'un autre modèle moderne et universel. On ne peut parler de modernité qu'en se représentant qu'elle s'est développée selon une logique historique. Citons par exemple Hegel décrivant la philosophie de Descartes, quand il dit : «*Avec Descartes on se sent chez nous. Ce marin qui a fait face aux tourments de la pensée pour arriver à un lieu sûr tant recherché par l'humanité*». Hegel a retrouvé la pensée dans le cogito cartésien.

C'est une base solide sur laquelle nous avons pu construire quelque chose de solide depuis le XIX^{ème} siècle : c'est ce que nous appellerons par la suite modernité en relation étroite avec l'Histoire et la relativité des événements. Et cela n'est pas étonnant puisque le Professeur a parlé tout à l'heure d'Einstein et du relativisme. Donc, ce qui est important pour moi, en tant que moderniste, c'est de sortir de ce conflit métaphysique qui caractérise tout ce qui est absolu, car là où il y a un universel émerge un conflit entre ancien et moderne et, le plus difficile, c'est la violence qui marque, parfois cette transition.

Pour moi, une question s'impose quand je pense à la relation entre modernité et Islam : comment puis-je éviter le conflit métaphysique entre ces deux concepts ? Et comment puis-je redonner vie à tout ce qui est ancien et lui permettre de faire face à cette modernité qui envahit de plus en plus notre présent ? Tel est l'état de l'Islam qui était universel mais qui, à présent, cède devant la modernité qui le réduit à servir les visées et programmes de l'Etat. Donc, comment concevoir un présent où se conjuguent ancien et moderne sans que l'un touche à l'existence de l'autre ? En se basant sur notre perception du présent, une importante question s'impose : comment l'Islam a épuisé son potentiel historique devant cette vague de modernité, que ce soit dans le présent ou dans le passé ?

L'Islam ne peut se développer si on nie le passé, car c'est ce qui fait notre force : il faut donc faire un pas en arrière pour bondir deux pas en avant. Encore faut-il éclairer certaines zones sombres dans notre passé, car c'est ce qui fait notre identité aujourd'hui. Je cite ici l'exemple du verset connu de tous : «*Mohammad n'est qu'un Messager qui a vu mourir avant lui d'autres messagers, qu'ils soient morts ou tués...*» Le verset de la sourate Al-Imran. Nous savons que ce verset a été inspiré dans un contexte donné ; il a été rapporté alors qu'Omar a dégainé son épée quand il a entendu ces mots et a répliqué : «*Qui a dit que Mohammad est décédé ?*» Il n'y a pas cru, ne concevant à aucun moment l'idée de la mort du Prophète. Ce qui m'intéresse ici, c'est la réaction du compagnon Omar Ibn Al-Khattab lorsque son coreligionnaire, le compagnon Abou Bakr, a lu ce verset. Omar a réagi et dit qu'il lui semblait entendre ce verset pour la première fois. Là je m'interroge et je suis sceptique : combien de fois Omar Ibn Al-Khattab a lu ce verset, combien de fois il l'a expliqué et combien sont ceux qui en ont entendu l'explication de sa bouche avant qu'il ne se ravise ?

Ce que je retiens de cette affaire, c'est que les textes fondateurs sont vraiment riches de significations plurielles, jamais monosémiques et définitives. Ce sont des textes dont le sens s'actualise et se renouvelle interminablement, contrairement au crédo salafiste, monosémique et figé par nature.

Abderrahmane Rachik

Je donne la parole à Fouad Ben Ahmed, Professeur de l'enseignement supérieur spécialisé en Philosophie, qui exerce à Dar Al-Hadith Al-Husaniyya, à Rabat. Parmi ses publications «*La valeur de la représentation chez Averroès*».



Fouad Ben Ahmed

Donc, si un doctorant présente un titre tel que «Islam et modernité», la question qui s'impose est : l'encadrant acceptera-t-il un tel titre ? A mon avis, il doit refuser s'il est bel et bien un universitaire qui respecte le travail académique. Il doit rejeter ce titre parce que l'on a, d'une part, un Islam pluriel et, d'autre part, plusieurs formes de modernité. Et même si nous parlons de l'islam au singulier, dès qu'on aborde les détails, on remarque aussitôt que l'islam se conjugue au pluriel. Je vais expliquer ma vision et j'expliquerai également pourquoi on se trouve devant une pluralité de modernités. Il y a trois ans, un journaliste égyptien d'une chaîne de télévision très connue a sollicité mon avis sur daech qui à l'époque était à son apogée, me demandant si cette organisation représentait l'islam. Bien sûr, l'attente de mon interlocuteur - il me l'a révélé par la suite - était que je lui réponde que non, daech ne représentait en rien l'islam. Hors je lui ai répondu d'une façon un peu nietzschéenne en lui disant : «Dis-moi s'il te plaît : tu es qui pour décider si elle appartient à l'islam ou non ?» Il s'agit en effet d'une lutte d'interprétations d'une unique référence. D'une certaine manière, si nous nions l'appartenance d'une telle faction à l'islam, ne risquons-nous pas nous-mêmes de nous retrouver hors de l'islam en écoutant son discours ? Il est question d'une rivalité visant à prouver que telle pratique est «l'islam véridique» et que telle autre ne l'est point.

In fine, c'est une dichotomie inutile. La modernité elle-même est ambiguë. La modernité fut une voie claire au début des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, tant qu'elle était représentée par les nations occidentales. Progressivement, des interrogations commencèrent à surgir de l'intérieur même du système de la modernité. En effet, diverses approches et doctrines ont traité la question de la relation entre modernité et islam, sous plusieurs angles. Les uns ont suggéré l'islamisation de la modernité, comme l'a développé Monsieur Abdelmadjid Charfi depuis des années, notamment dans son livre «Islam et modernité», alors que d'autres sont favorables à la modernisation de l'islam. On se réfère ici aux écrits de Taha Abderrahmane. N'oublions pas qu'un autre groupe entend séparer la modernité et l'Occident : il avance que modernité ne signifie pas et ne rime pas automatiquement avec occidentalisation. D'ailleurs, les débats ont pris d'autres voies relevant plutôt de la prédiction et des revendications.

J'insiste dans mon approche sur l'aspect universitaire de la modernité et sur l'apport de l'institution académique à la compréhension de l'Islam. J'éviterai de me perdre dans les détails. Je cite à ce propos un chercheur allemand très connu, Alexander von Humboldt au XVIII^{ème}, qui a fait de la défense de l'institution universitaire une lutte personnelle, tant elle est, par excellence, l'espace indépendant permettant l'émergence de la pensée libre et désintéressée. Il a également défendu la formation et l'éducation éthique de l'Homme, ce qui revient à dire que l'Université crée un espace favorable à la naissance d'un Homme nouveau. Il serait arbitraire de décréter si l'Université favorise cet espace au sein du monde islamique. En fait, l'Islam constitue une problématique pour l'Université. L'espace universitaire regorge d'une diversité très importante de courants et de convictions.

Je vais citer un exemple : un livre publié il y a un an et demi, bien qu'il manque de rigueur académique, avait provoqué une grande crise et déchaîné les passions ; il s'intitule «Le mythe d'Al Boukhari». Au même moment, d'autres livres plus profonds n'ont pas attiré autant d'attention, soit parce que les médias les ont carrément ignorés, soit et plus probablement à cause du volume de ces ouvrages en plusieurs tomes qu'il n'est pas aisé de lire et analyser. Je suppose aussi qu'aucune Université au Maroc n'a pris le soin d'organiser une conférence ou un séminaire autour du livre «Le Saint Coran et ses lectures», élaboré en Tunisie. Il nous procure à mon avis des indications et des preuves qui peuvent nous guider dans notre vie. Je pense que l'approche moderniste de l'Islam se fait constamment dans les Universités occidentales. Là je rejoins la vision de Humboldt, parce que l'Université est, par excellence, un espace favorable pour une pensée indépendante et pour une réflexion appropriée.

Je souhaite aussi faire référence à un livre des plus importants. Il s'agit de «The venture of Islam» de l'historien américain Marshall Hodgson. Ce livre de plus de mille-cinq-cent pages, dont quelques parties seulement sont traduites, adopte une approche compréhensive de l'Islam et, en même temps, une approche historique de cette religion qu'il situe dans un contexte mondial, c'est-à-dire au sein de l'Histoire mondiale, lui conférant sa juste valeur et soulignant ses limites, en particulier en matière d'éducation et d'institutions éducatives. L'une des conclusions que Marshall Hodgson a mentionnées dans son œuvre publiée en 1974, six ans après sa mort, est que la grande différence entre l'Occident et les institutions de l'Islam, c'est que le premier progresse sans cesse au moment où les autres stagnent. D'ailleurs, l'une de ses recommandations est d'arrêter de focaliser l'attention sur le monde arabe quand on parle de l'Islam et j'ai remarqué depuis hier que nous parlons de l'Islam et de la modernité en les rapportant aux Arabes et à la relation qu'entretient le monde arabe avec la modernité. Numériquement, les Musulmans de Chine dépassent de loin l'ensemble de la population du monde arabe. Aussi l'auteur a-t-il insisté pour faire la distinction entre l'Islam en tant que religion avec l'Islam en tant que culture.

Le deuxième livre, «What is Islam ? The importance of Being Islamic», a été publié par Ahmed Shahab, auteur d'origine pakistanaise, qui est décédé jeune encore. Il a travaillé à Harvard, tout comme Marshall Hodgson avait travaillé à Princeton.

Le danger de cet ouvrage réside dans le fait qu'il attire l'attention sur plusieurs points ; il explique par exemple que l'Islam ne se réduit pas à des rites ou à un crédo. Dans ces six-cent-neuf pages, Shabab ne parle pas des Arabes, mais focalise l'attention sur les Musulmans des Balkans et du Bengale. Il formule plusieurs questions, comme : «*Parmi les poésies bachiques, laquelle est considérée comme islamique ?*» ; ou encore : «*Laquelle des philosophies est considérée comme islamiques ?*» ; voire : «*Lequel des soufismes est considéré comme islamique ?*» Lorsque le soufi croit avoir atteint le summum de la foi, il cesse tous les rites cultuels : est-ce l'Islam ?

En même temps, si on revient à Ibn Al-Qaim Al-Jaouzia, on va découvrir que cela n'a rien à voir avec l'Islam. En effet, Shabab nous rappelle que l'Islam est un ensemble de normes, de valeurs et de coutumes qui se révèlent contradictoires si elles sont regroupées globalement sur un même plan. Toutefois, regroupées au niveau local, elles se révèlent cohérentes. A cause de la mondialisation, une variante locale de l'Islam a été mondialisée pour devenir, pour une quelconque raison, la pratique représentant l'Islam. Je dois dire que mon intervention est plutôt une gymnastique intellectuelle qu'un discours proprement dit. Les écrits et recherches, notamment en Occident, à quelques exceptions près, et dans le monde arabe, nous apprennent ceci : il faut cesser de percevoir l'Islam en tant qu'appel ou prédication et cesser aussi de le percevoir comme les allégories platoniques. Il faut souligner aussi que les écrits modernes ne nous apprennent jamais à considérer l'Islam selon un prisme historique. Là je me réfère au livre d'un ami, Abdou Al-Filali Ansari, que j'aurais aimé voir dans cette réunion : «Les Musulmans face à l'Histoire». Je lui avais conseillé de changer le titre pour : «L'Islam face à son histoire». Cet exemple nous donne aussi des indications sur les contextes universitaires dans le monde arabe ainsi que sur ces contextes ailleurs.



Abderrahmane Rachik

Je donne la parole au Professeur Sakhr Benhassine, éditeur et chercheur algérien sur le soufisme. Son dernier ouvrage s'intitule «Une expérience du Saint-Esprit» d'Ibn Arabi. Un autre ouvrage est titré : «Comprendre la prière dans la doctrine islamique».

Benhassine Sakhr

Je crois que la modernité a été suffisamment discutée aujourd'hui, selon les prismes anthropologique, politique, social, civilisationnel, etc. Pour ma part, je vais répondre à l'appel de Monsieur Maouhoub pour éclaircir la contradiction métaphysique entre l'Islam et la modernité. Mon intervention résulte d'une recherche sur le rapport entre l'Islam et la modernité, à la lumière de la sourate coranique Al-Asr (Le Temps). Nous commencerons par analyser le concept de modernité à partir de sa signification linguistique et philosophique, puis nous nous appuierons sur la sourate Al-Asr pour traiter la valeur du temps dans l'Islam.

Quand on dit «modernité» en tant que concept, le nom a le même radical que le verbe «ح د ث», qui signifie arriver, ou exister. Le même vocable fait référence à la parole et au discours tel qu'explicité dans les versets coraniques : *«Dieu a fait descendre le meilleur des discours, nous devons en tirer une leçon»*. La modernisation est le fait de vivre suivant les conditions et les réalités du temps ou d'une ère donnée. D'ailleurs, bien que des érudits musulmans pensent que le terme «modernité» est essentiellement occidental, on retrouve ce concept dans certains versets du Saint Coran, tels que la sourate Al-Asr. Le temps selon le texte coranique est perçu dans le sens de la réalité présente où se produisent les événements. Pris dans cette acception, le temps englobe l'événement. Le temps décrit donc le vécu des Hommes dans un passé écoulé, un présent vécu et un avenir attendu. Selon toutes les acceptions, on ne peut donc fuir ni la modernisation, ni la modernité, car ce sont deux concepts qui décrivent un seul fait, à savoir : l'existence des Hommes au présent, alors que la modernité est notre présence effective pendant que nous existons. Dieu a confirmé cette réalité ainsi : *«Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. Par le Temps ! L'homme est certes, en perdition, sauf ceux qui croient et accomplissent les bonnes œuvres, s'enjoignent mutuellement la vérité et s'enjoignent mutuellement l'endurance»*. Dans ce verset, Dieu le Très Haut jure par le Temps et celui-ci renvoie assurément en un certain sens à la modernité. D'ailleurs, en Islam, l'Homme ne peut jurer que par le nom de Dieu alors que Dieu jure dans ce verset par le Temps pour en signifier la valeur. Par conséquent, un Musulman est tenu d'être à la quête de la vérité, de s'armer de patience, et de les recommander à autrui.

La sourate Al-Asr est importante car elle incite les gens à observer la prière en premier lieu et à bien faire en deuxième lieu. Le Musulman doit d'abord être exigeant avec lui-même en matière de patience et de vérité avant de demander cela aux autres. Ainsi, le Musulman a l'obligation de diffuser l'éthique, c'est ce que l'on attend de lui. Cette même éthique doit résonner dans son cœur et dans son esprit, chez ses voisins et dans sa société. Certes, la technologie est aux mains des Occidentaux, mais cela n'empêchera pas le Musulman d'en profiter et de l'utiliser, mais sans extravagance, et les Occidentaux doivent comprendre que l'extravagance mène à la perte. L'usure, par exemple, est l'une des manifestations les plus laides du monde occidental et c'est d'ailleurs une pratique dont nous ne nous sommes pas assez éloignés. Les dégâts n'ont pas besoin d'être signalés : il suffit de voir la réalité des communautés et des individus qui sont devenus les esclaves des propriétaires des capitaux. L'Islam, comme les religions célestes précédentes, est venue libérer le peuple de sa servitude et de la servitude d'un autre peuple. Et on ne trouvera pas mieux qu'une affaire opposant le fils du gouverneur de l'Égypte, Omar Ibn Al-Aas, et un copte, pour élucider le fait que l'Islam, à l'instar des autres religions célestes, est venue pour libérer l'être humain de l'esclavage et de l'exploitation de ses semblables. On racontait que ce copte avait battu, lors d'une course, le fils de Omar Ibn Al-Aas. Courroucé par sa défaite, le fils de Omar Ibn Al-Aas a injustement frappé le copte en proférant : *«Comment se fait-il que je sois battu par quelqu'un comme toi alors que je suis le descendant de nobles ?»* Le copte alla aussitôt voir le commandeur des croyants, Omar Ibn Al-Khattab, pour demander que justice lui soit rendue. Omar Ibn Al-Khattab convoqua le gouverneur et son fils, donna un fouet au copte et lui ordonna : *«A toi maintenant de prendre ta revanche sur le fils de nobles»*. Ensuite, il lui ordonna : *«Maintenant, dirige ton fouet vers Omar Ibn Al-Aas car son fils n'a osé agir que parce que son père est gouverneur.»* Le copte répondit : *«J'ai battu celui qui m'a frappé et cela suffit»*. Là, Omar Ibn Al-Khattab se tourna vers Omar Ibn Al-Aas et prononça sa célèbre maxime : *«Oh Omar, de quel droit vous asservisiez les gens alors qu'ils sont nés libres.»*

C'est cela l'esprit de l'Islam. C'est cela le message à transmettre à l'humanité et c'est même la mission qui incombe aux Musulmans. Dieu sait que toute l'humanité a besoin des valeurs de paix, de tolérance et de liberté, et en ces temps modernes plus que jamais.

Abderrahmane Rachik

La parole est à la salle pour la discussion.

Intervention

Je voulais intervenir après Monsieur Charfi sur le point de l'évolution spirituelle et des conceptions de la pratique religieuse. Cet aspect me semble une donnée incontournable. En effet, durant la période de la révélation du Coran, bien qu'elle ait été courte, la lecture des éléments et variables historiques de ce moment permet d'observer l'existence d'une dialectique du changement constant inhérente au texte coranique. En effet, le rapport entre les réalités sociétales de l'époque et la teneur du texte coranique justifie l'abrogation de certains versets jugés anachroniques à l'époque. Le texte serait incompréhensible si on ne l'abordait pas sous le prisme de sa genèse et de son évolution. D'ailleurs, ceux qui conçoivent le texte comme une donnée tombée du Ciel, c'est une position qui ne les engage qu'eux-mêmes. Pour moi, je crois que le changement est intrinsèque au texte coranique lui-même.

Or, aujourd'hui, ce changement est bloqué pour plusieurs raisons. Revenons aux remarques sur le livre «Salih Al-Boukhari» : nous constatons malheureusement l'absence d'un champ scientifique critique autour de la déconstruction de ce texte, ce qui fait que le livre Al-Boukhari en sort fortifié. Pis encore, les livres savants et érudits, comme celui qu'a dirigé le Professeur Charfi sur les lectures du Coran, ne sont pas lus par le grand public. En effet, toute critique d'une des versions coraniques est périlleuse du moment qu'elle risque d'être interprétée comme une remise en cause du caractère divin du texte coranique. Aux siècles précédents, ce travail a pourtant été possible. «Le livre des Corans» a été écrit. Certes, l'auteur a risqué sa peau, mais il demeure que durant les premiers siècles suivant la révélation, le débat était possible, sans problème. La divinité ne se posait pas. Or, aujourd'hui, nous avons la peur au ventre. Pourtant, par le passé des auteurs ont parlé de plusieurs versions du Coran, certains parlent de sept, d'autres de dix et vont jusqu'à quarante versions.

Intervention

Je remercie les intervenants pour ces riches prises de parole. Je m'adresse au Professeur Maouhoub. Comme vous le savez, au Maroc comme dans les pays arabo-musulmans, nous pensons la modernité comme un substitut de la religion. Cette contradiction ne met pas en exergue le fait que la modernité est associée à un processus historique, grâce à la révolution scientifique qui a conduit au changement de la vision de l'Homme vis-à-vis du monde. Cette vision a conduit à la découverte du concept de l'Homme avec Descartes dans la théorie du cogito : *«Je doute, je pense donc j'existe.»* Ce cogito va évoluer dans une autre phase historique chez Kant. Cela explique l'audace de l'Homme dans l'utilisation de sa propre compréhension en Occident tandis que, dans nos sociétés, nous risquons d'être taxés d'hérésie si nous osons brûler nos méninges dans une réflexion constructive. Le problème est de présenter la modernité comme une révolution scientifique. Ensuite, comment former un nouvel être humain capable de s'imprégner de cette modernité et de ne pas oublier les interprétations religieuses qu'on nous a inculquées, toutes dominées par l'Islam culturel ? Certains textes religieux ont rendu l'individu responsable de ses actes.

Ainsi : «*Chaque âme se rapporte à ce qu'elle a fait*». Donc, comment pouvons-nous exploiter ces textes sans créer une schizophrénie et un déséquilibre au niveau de la pratique religieuse ? La modernité est d'abord un concept qui rétablit la présence de l'Homme dans le monde.

Intervention

Vous avez essayé d'éviter autant que possible le contexte du conflit intellectuel, mais vous avez sans doute exposé plusieurs notions qui traitent la relation entre l'Islam et la modernité, sujet qui peut parfois susciter de vifs conflits.

Abderrahman Rachik

Merci ; je cède la parole au Professeur Abdelmajid Charfi.



Abdelmajid Charfi

Le développement des cultes et des rituels dans toute religion devrait être lié aux modes de production des sociétés anciennes, qui ont été modifiés par la modernité. Les mêmes notions de pratique existent dans les sociétés anciennes qui se basaient sur le commerce et l'élevage, contrairement au temps actuel qui compte sur l'industrie et sur la régulation du temps. Donc, on est loin de respecter ces rituels. Par contre, je pense que l'unification des rites a été réalisée pour des raisons sociologiques, c'est-à-dire que la pratique des rituels dans l'Islam, comme dans d'autres religions était très flexible, mais tout a changé vu les nécessités de l'institutionnalisation. Ces rituels se sont progressivement unifiés. L'idée du changement et de l'évolution est inacceptable pour des croyants ordinaires. Vous voyez que la majeure partie de la littérature liée à l'application de la Charia se rapporte toujours aux moeurs et aux relations avec l'autre plutôt qu'aux rites, car toute tentative d'aborder les détails des rites est embarrassante pour la conscience religieuse traditionnelle. La différence entre la vision ancienne et la vision moderne c'est que, dans la première, Dieu était au centre de l'univers et, dans la seconde, l'Homme est devenu le centre de l'univers. L'Homme est donc toujours à la recherche de ce qui distingue en tant qu'Homme.

Abderrahmane Rachik

Merci au Professeur Abdelmajid Charfi. Je donne la parole au public.

Intervention

Comment pouvons-nous être modernisés sans affecter notre comportement ? Je focalise ma réponse sur deux choses : la plupart des gens pensent que le problème est éducatif. Ce sont des transformations sociales complexes.

Je donne souvent un exemple aux étudiants, la pratique et l'exercice, puis l'exercice, pour que l'exercice devienne «juste». Cet aspect culturel, éducatif, on le retrouve tous dans nos sociétés. En effet, le texte coranique doit être lu de manière raisonnée, parce que certaines thématiques, comme l'esclavage, sont dépassées d'un point de vue sociologique. Donc il faut aborder le texte coranique en tant que texte fondateur, comme les textes fondateurs des Grecs. Nous continuons à lire Aristote, Platon, et certains poètes helléniques. On doit ainsi lire le Coran «sans lui faire violence» ; d'ailleurs, quand cette violence est venue à une certaine époque, certains textes ont surgi «sous forme de diables».

Intervention

Merci pour cette observation. Je vais droit au but : je pense que l'un des aspects de la modernité doit être l'Université et spécifiquement le Département des Etudes Islamiques. Sans entrer dans les détails, je dois dire que ce Département est victime de pratiques qu'il ne sera pas facile de dépasser. La rénovation des curricula religieux, en particulier au Maroc, nécessite beaucoup de courage pour tirer profit des expériences occidentales. Il faut voir l'Islam dans son contexte historique, se libérer, et dépasser l'impasse du XIX^{ème} siècle qui a généré d'une part l'orientalisme et d'autre part la modernité. De ces deux fléaux - des catastrophes à mon sens - nous sommes les victimes.

Intervention

Je veux juste dire que l'Islam incite les Musulmans à vivre dans leur temps et à s'adapter à tous les changements. Aucune personne ne doit comprendre que la modernisation est le reniement de la révélation, de la religion, de Dieu et de la Charia. Je veux que l'Islam ait sa vraie place et que le croyant s'attache à son réel. Tous les prophètes sont venus pour parler de ce qu'ils vivent avec leur peuple. Quand Moïse dit au Pharaon «Laisse-moi emmener les bannis d'Israël», le problème est politique bien sûr. Dans mon esprit il n'y a pas de conflit, que ce soit métaphysique, politique ou autre, entre l'Islam et la modernité. Vous disiez tout à l'heure que le Musulman est hors de son temps ; moi je dis que le Musulman est dans son temps : il vit, il paie des impôts, etc. C'est une question de réalité. Je ne suis pas de ceux qui disent qu'il faut penser à la modernité, car la modernité est un fait et la réalité que nous vivons ensemble.

Abderrahmane Rachik

Je remercie beaucoup Messieurs Abdelmajid Charfi, Fouad Ben Ahmed, Mohamed Maouhoub et Sakhr Benhassine.

LES ÉCRITURES MAGHRÉBINES

Modératrice : Meriem Lahlou
Participants : Habib Salmi, Mohamed Allaoua Hadji, Soukaina Habiballah
Espace : Leïla Alaoui
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

Meriem Lahlou anime cette table ronde ; elle positionne la problématique dans le cadre du rapport Orient-Occident qui est précisément au cœur d'un roman de l'écrivain tunisien de langue arabe Habib Salmi. Résidant en France, il est lui-même concerné par la question de ce rapport et le personnage principal de l'un de ses romans également. Il nous explique comment. Ecrivain algérien en langue arabe, Mohamed Allaoua Hadji, également journaliste à Radio Algérie Internationale, est connu pour ses romans iconoclastes. Il aborde ici le cas de la littérature pour enfants, son positionnement personnel par rapport à ce public spécifique et les limites qu'il trouve à l'édition en Algérie qui réfrènt son envie d'y publier certains textes.

Les prix destinés à encourager notamment de jeunes auteurs sont abordés par la modératrice, car on en constate une certaine multiplication avec des montants financiers parfois très élevés.

Les auteurs présents prennent leur distance avec le rapport que les attributions de prix auraient ou pas avec la qualité des écrits récompensés ; ils jugent d'ailleurs qu'un véritable écrivain ne saurait écrire dans l'objectif de décrocher un prix. Toutefois, ils conviennent que l'apport financier est important pour dégager un auteur d'un environnement économique qui, au Maghreb, le met souvent en difficulté. La discussion autour de la langue soulève la question de la présence forte du Français dans la production littéraire maghrébine et pour Mohamed Hadji, un écrivain qui écrit en Français est un auteur de la littérature française, car la langue est primordiale : elle ne traduit pas simplement la pensée mais la structure tout autant.



Soukaina Habiballah, jeune poétesse marocaine d'expression arabe, identifiée notamment par la créativité de ses poésies en prose, est par nature et vocation très sensible à la question de la langue. Elle considère que chaque littérature a ses caractéristiques au-delà de la langue et note que la langue française a imprégné jusqu'à la darija marocaine. Chaque poète est différent d'un autre et rien ne lui semble caractériser le poète marocain. A tout le moins, si un distinguo était fait, on conviendrait que les poètes du Maghreb s'attachent davantage aux mots et leurs homologues arabes orientaux surtout à l'imaginaire. Ces questions d'identité lui sont d'autant plus précieuses que la poétesse leur a consacré un roman qui met en scène une minorité marocaine ballottée par l'Histoire. Le thème de la permanence des univers, poétique ou romanesque, d'un même auteur permet de s'interroger sur la question de savoir si les œuvres successives sont une même œuvre poursuivie ou diversifiée dans la continuité, ou bien constituent des œuvres autonomes.

Les interventions de la table ronde

Meriem Lahlou

On a beaucoup lu à propos de la relation Orient-Occident dans les œuvres des deux écrivains Tayeb Salih et Suhayl Idris. Monsieur Habib Salmi, ce thème est-il présent également dans vos créations littéraires ?

Habib Salmi

Evidemment, ce thème y est abordé parce que je vis en Europe depuis belle lurette. En fait, il me semble qu'il est fortement présent, notamment dans mon roman «Les humeurs de Marie-Claire». Je voulais aborder ce thème sous un angle de vue différent. A mon sens, le créateur doit être en perpétuelle quête de la différence et de l'originalité. C'est une thématique ancienne dont les prémices apparaissent avec le roman de Tawfiq Al-Hakim, «L'Oiseau d'Orient», et celui de Suhayl Idris, «Le Fossé profond». D'après moi, le plus célèbre roman traitant ce thème est celui de Tayeb Salih. A l'instar de plusieurs écrivains qui ont traité ce sujet en long et en large, et de ceux qui le feront indubitablement, moi aussi j'avais mon mot à dire à ce propos. Ce sujet est à la fois ancien et nouveau. Chacun le conçoit de manière différente étant donné que la culture arabe se métamorphose ; notre conscience aussi... Par exemple, mon roman «Les humeurs de Marie-Claire» n'est pas une réponse, mais plutôt un commentaire. J'aime beaucoup Tayeb Salih et je le respecte énormément. Je voulais détruire le stéréotype traditionnel de l'homme arabe viril (chez Tayeb Salih et Mustafa Said à titre d'exemple). Tayeb Salih a créé ce personnage à l'époque idéologique post-coloniale. Il est vrai que l'Occident nous a battus avec ses chars, sa culture et ses stratégies.

Mais nous, on le bat par le biais du corps... On possède son corps ! Chez Mustafa Said, les femmes tombent sous son charme, il pénètre leurs corps et ils se réjouissent mutuellement. Je voulais détruire cette image stéréotypée parce que je fais partie d'une autre époque où le conflit idéologique était moins intense. Mahfouz n'est pas viril du tout. Tout au contraire, c'est Marie-Claire qui l'aide à découvrir son corps. C'est comme un monde à l'envers. D'ailleurs, j'ai été critiqué de façon très acerbe pour mon roman, notamment dans les pays du Golfe. J'ai présenté Mahfouz comme un personnage hésitant, n'ayant pas la moindre connaissance du sexe, ce qui est normal parce qu'à mon époque on n'avait pas d'éducation sexuelle.

A vrai dire, la première relation qui nous liait à une femme était dans un bordel. Mais moi, je relate une histoire plus profonde. Un Européen, à seize ans, s'il ne ramène pas sa petite copine chez lui, les parents commencent à chercher les raisons. Serait-il homosexuel ? Ils restent inquiets jusqu'à ce que la fille apparaisse. C'est le cas pour la fille également. Nous n'avons pas d'éducation sexuelle. Certains jeunes de ma génération faisaient le sexe avec des animaux. J'en ai parlé dans «Les humeurs de Marie-Claire». C'est toujours une réalité. Du coup, est-il concevable qu'un type venant de la campagne tunisienne, qui sent l'absinthe et le genévrier, soit viril face à une fille parisienne experte qui a au moins dix ans d'acquis et de pratique ? Si j'écrivais ça je serais un menteur. Donc, je le présente toujours confus. Les gens ont aimé le roman sans pour autant savoir pourquoi. Après, ils ont fait attention à l'époque, parce que je le présente comme un personnage hésitant et indécis. Elle se dénude devant lui parce qu'elle l'aime. Mais lui, embarrassé, il détourne la tête croyant que c'est un acte déshonorant. Peu à peu, elle lui apprend à découvrir son corps et à s'adapter au monde. Un autre point : tout le roman est basé sur notre relation avec les plantes, avec l'espace. Je suis un chasseur de petites vérités.

J'aime cumuler les petits détails pour en dégager une grande signification. J'y vais toujours subrepticement. Je n'aime guère l'idéologie parce qu'elle enlaidit la création littéraire. Je n'aime pas la nostalgie : je lui préfère la mémoire, car la nostalgie peut être enjolivée. Ceci dit, l'histoire de l'Orient et de l'Occident est profondément présente dans mes écrits en général et dans ce roman en particulier, mais d'une manière différente. Plusieurs personnes y ont vu un conflit de civilisations, même les Français, car le roman a été traduit en Français et en Allemand et a connu un grand succès. Peut-être que c'est leur interprétation...

Meriem Lahlou

Merci Monsieur Habib. Je cède la parole à Monsieur Mohamed Hadji. Vous êtes intéressé par la littérature pour enfants. Vous avez écrit des histoires et de courtes pièces de théâtre pour enfants. Je cite : «Le conseil des poupées» et «L'enfant dans le car-table». Parlez-nous un peu de ce genre littéraire.

Mohamed Allaoua Hadji

Je n'ai jamais publié un livre de littérature pour enfants. En fait, j'ai des textes achevés depuis des années. Ils devaient être représentés sur scène, mais ce ne fut pas le cas. J'ai également un roman achevé depuis 2011. Nous avons aujourd'hui parmi nous une romancière, Amal Bouchareb, qui a écrit un texte pour enfants. On a eu l'occasion de discuter à ce propos en dehors de cette salle et j'ai senti sa déception parce que son roman n'a pas été édité comme convenu. C'est justement ce qui m'empêche de publier mes travaux. Il est vrai que je travaille encore mes écrits littéraires, mais si je trouve une maison d'édition capable de comprendre et de respecter les contraintes de publication de ce genre de littérature, je les publierais sans la moindre hésitation. Ces conditions n'existent pas en Algérie. Le travail peut être publié, mais pas correctement. Du coup, je préfère les garder soigneusement sur les étagères de ma bibliothèque que de publier des livres à la noix !

Meriem Lahlou

L'écriture pour enfants est-elle différente des autres types d'écritures ?

Mohamed Allaoua Hadji

Evidemment ! Je ne me prends pas pour un théoricien de cette littérature pour enfants, parce que j'ai peu d'œuvres dans ce genre ; deux livres et quelques écrits. Mais je peux vous confirmer que l'écriture pour enfants est très difficile et qu'il faut prendre en considération les attributs de ce lecteur particulier et différent. Ce qui m'importe le plus, c'est que la langue soit subtile et qu'on s'éloigne de ce rôle de tuteur que les grands ne cessent d'exercer sur les enfants.

Dans mes livres, j'essaie de négliger le côté moral, comme s'ils s'adressaient aux adultes, et je pense que c'est justement ce qui nous manque dans notre littérature arabe de l'enfance. Chez nous, l'écrivain se comporte avec l'enfant comme s'il était indispensable de le conseiller et de lui donner des recommandations. Je pense qu'on doit dépasser cette conception moralisatrice.

Meriem Lahlou

Une dernière question autour de la littérature et notamment des prix dédiés aux jeunes. Est-ce que ces prix représentent une valeur ajoutée, ou bien ils étouffent l'écrivain en herbe ?



Mohamed Allaoua Hadji

Evidemment, le prix est une valeur ajoutée pour l'écrivain, au moins financièrement parlant. En fait, la valeur financière du prix peut lui procurer une vie aisée pendant un an ou deux. Malgré cela, certains écrivains, après avoir obtenu un prix, font semblant de n'en avoir pas besoin : s'ils n'avaient pas besoin du prix, pourquoi y participer ? Personne ne les oblige à participer. Il est vrai que le prix limite parfois les choix du lecteur et facilite le contact entre l'auteur et ses lecteurs. Mais ce n'est pas toujours le cas. Parfois le prix peut être dérisoire. Ainsi, cela va sans dire, l'obtention d'un prix n'est pas suffisante pour désigner un bon écrivain.

Habib Salmi

J'attendais à ce que vous abordiez le sujet des prix qui est un sujet interminable. On est bien d'accord que tout écrivain désire obtenir un prix, mais je ne pense pas qu'il existe un vrai écrivain qui écrit dans le seul but d'en avoir un. Je peux paraître utopique. Sinon l'écrivain doit produire au gré du jury. Il est tout à fait normal que l'écrivain participe en vue d'obtenir un prix. Je ne suis pas contre. Toutefois, il ne faut pas que ce prix soit son objectif principal. S'il gagne, tant mieux, sinon il n'a rien perdu. Ce qui est le plus motivant dans un prix, c'est l'aspect financier comme l'a indiqué mon collègue. L'écrivain arabe endure souvent de mauvaises conditions de vie. Ces derniers temps, on remarque qu'il y a de plus en plus de prix de valeur financière très importante dans l'Orient arabe. Je ne vais pas évoquer la question du jury ou celle du mérite. Je ne sais pas si j'ai été chanceux ou non de m'être retrouvé au dans la liste courte du prix Booker. En fait, j'ai été le premier Maghrébin à réussir cela. J'en suis très fier et très content, même si je n'ai pas remporté le prix. La première fois, c'est un Egyptien qui l'a gagné, et la seconde, un Libanais. Outre le gain financier, ce prix m'a permis de publier mes œuvres à plus grande échelle. On dit souvent que les autres prix n'ont peut-être pas d'effet sur la production. Il se peut que la valeur du Booker commence à se dégrader, mais il fait vendre. Bien sûr, l'éditeur arabe ne dévoile pas les vrais chiffres, mais au moins il fait une autre publication contrairement à jadis.

Soukaina Habiballah

Je ne contredis pas ce qu'ont dit mes collègues Mohamed et Habib. Je partage la même vision. Les prix garantissent pour le moins un état d'indépendance financière.

Meriem Lahlou

Monsieur Hadji, pourriez-vous nous parler de votre œuvre «Dans un autre roman» ?

Mohamed Allaoua Hadji

«Dans un autre roman» a été publié en 2013 par une maison d'édition algérienne. Comme je l'ai mentionné, j'ai publié un recueil d'histoires. Ce roman en particulier, je ne peux pas vous en parler. Monsieur Salmi a confirmé qu'il n'aime pas les histoires labyrinthiques. Ce roman, à son plus grand malheur, n'a ni intrigue, ni plan, ni événements clairs. De fait, je ne trouve rien à vous raconter à ce propos.

Meriem Lahlou

Je voulais parler du concept de l'expérimentation présente dans ce roman. Quant à la langue du roman, j'ai lu qu'elle était différente, concise, n'accordant presque aucune importance aux phrases longues.

Mohamed Allaoua Hadji

La question de la langue est primordiale dans n'importe quelle production littéraire. Cela nous renvoie d'ailleurs directement à la langue de la presse. Permettez-moi de vous raconter une anecdote. En Algérie, on nous qualifie souvent de «journalistes convertis en romanciers». C'est tout à fait faux. C'est comme si ces journalistes avaient décidé de devenir des écrivains ou des poètes du jour au lendemain, comme si nous étions des intrus. Pour moi, la presse m'a été incroyablement utile en matière de langue. De fait, la presse apprend à éviter le verbiage. Peut-être que dans mon œuvre «Dans un autre roman», j'ai fait montre de cette austérité verbale. Actuellement, dans la genèse de mes travaux, je saisis des pages puis je supprime des mots pour perdre en fin de compte jusqu'à plusieurs pages, parce que j'ai cette sensation que plus le travail est court, plus il est affiné au plan langagier.

Meriem Lahlou

Merci Monsieur Hadji pour ce magnifique voyage que vous nous avez offert dans votre univers créatif. Pour terminer en beauté, je donne la parole à Soukaina Habiballah ; la poétesse douée, connue par l'élégance et le raffinement de son style qui, nonobstant sa concision, est très éloquent. Pour cela, on la voit toujours sélectionner ses mots avec finesse et structurer ses textes avec doigté et intelligence. En poésie, on lui doit un recueil intitulé «Un quart de siècle d'observation». Elle est aussi l'auteure d'un roman, «La maison de Kachla». Vous partagez tous trois, sans doute, les mêmes soucis et les mêmes préoccupations. Soukaina n'a pas voyagé entre poésie et roman : elle fait les deux en parallèle. D'ailleurs, j'ai remarqué la concision et la précision de votre langue dans vos courtes poésies.

Soukaina Habiballah

Je réponds à mon collègue Mohamed Hadji qui a déclaré que le Grand Maghreb est restreint à trois pays et que les littératures mauritanienne et libyenne ont été marginalisées. En vérité, nul ne peut les marginaliser parce que de nos jours, il y a une plateforme plus démocratique ; il s'agit bel et bien des réseaux sociaux, notamment de Facebook. J'ai essayé de chercher des écrivaines mauritaniennes ; malheureusement, je n'ai rien trouvé. Peut-être est-ce dû également à des raisons politiques. Par exemple, nous, au Maroc, on ne connaît comme écrivain libyen que Ibrahim Al-Koni. On n'a jamais connu de noms jeunes. On n'a pas d'information, même sur Facebook. Historiquement, les écritures maghrébines partagent plusieurs points communs. Cela s'applique également à la langue. Mais chaque littérature a ses propres caractéristiques. On ne peut parler uniquement d'une littérature marocaine au détriment des autres. In fine, c'est la nature qui nous produit le plus beau chef-d'œuvre commun.



N'oublions pas que nous sommes des Africains. Au Maroc, on écrit avec nos âmes. Lorsqu'on évoque le Maroc, on parle principalement de deux littératures : l'une arabe, l'autre française. Pour ce qui est de l'écriture française, évitons surtout de ressasser cette histoire de colonisation, parce qu'au Nord il y avait aussi une occupation espagnole et on ne trouve pourtant aucun écrivain ou poète écrivant en Espagnol. Notre relation avec la langue française est plus profonde. Même dans notre darija, nous avons intégré des mots français qui sont devenus une partie intégrante de notre dialecte. Ce n'est pas que nous voulons rester prisonniers de cette langue ; on sait bien que la langue originale des Marocains n'est nullement l'Arabe. De mon propre point de vue, la littérature marocaine a été beaucoup influencée par la littérature orientale. Nous sommes différents. Ici, au Maroc, on privilégie les mots.

En Orient, ils privilégient l'imaginaire. Par exemple, une poésie composée par un poète de la péninsule arabe ne pourrait pas exprimer le ressenti d'un Marocain. Il suffit pour s'en convaincre de citer l'exemple d'une poétesse algérienne d'origine française qui a écrit un recueil titré «Alger, capitale d'Algérie» : il a été traduit, dans les années 1970, en Arabe algérien par «Ma dulcinée». Les poèmes ont été traduits verticalement, ce qui a par conséquent fait perdre au texte son âme et son originalité. Récemment, il a été traduit par la poétesse algérienne Lamiss Seaidi qui a gardé le même titre et a su conserver l'âme du poème pour que lecteur puisse recevoir ce que la poétesse a essayé de lui transmettre.

Quand on a voulu se débarrasser de l'influence orientale, on s'est trouvé avec une littérature très diversifiée. On n'est plus sur la même longueur d'onde. Il n'existe pas de caractéristiques spécifiques qui peuvent distinguer le poète marocain des autres, parce que chaque poète marque une rupture avec un autre poète ou un autre patrimoine. On l'a déjà dit, notre littérature est diversifiée. Cette diversité est à la fois confuse et enrichissante pour la littérature marocaine.

Meriem Lahlou

Je pense que vous faites allusion à la culture du poète ou de l'écrivain en général. En parlant de la langue française et de son influence, j'ai remarqué que quelques écrivains ont commencé d'écrire en Anglais également. Comme vous l'avez déjà dit, il y a une diversité.

Soukaina Habiballah

Oui, par exemple, Laila Lalami écrit en Anglais. Ses écrits ont été finalistes pour le prix Pulitzer et pourtant nous ne la connaissons pas ici au Maroc. Je confirme ce qu'a dit Nejouan : si elle avait écrit en Français, peut-être que nous l'aurions considérée comme l'une d'entre nous, mais elle écrit en Anglais et nous la voyons comme une écrivaine américaine, même si elle raconte l'histoire d'un personnage marocain. Elle n'a pas eu l'attention qu'elle mérite. Elle a déclaré que l'écriture en Anglais était un choix, car elle aurait pu écrire en Français, mais elle n'a pas voulu confirmer cette dépendance parce qu'elle est marocaine.

Meriem Lahlou

Parlez-nous un peu de votre expérience d'écriture en matière de poésie en général et dans votre roman «La maison de Kachla» également.

Soukaina Habiballah

Le roman a mis en exergue une catégorie de Marocains. En fait, il s'agit d'une minorité marginalisée. Ils sont nés de mères vietnamiennes et de pères marocains. Durant la guerre d'Indochine, la France a engagé des Marocains pour combattre au Vietnam. Certains ont déserté après l'exil de feu Sa Majesté le Roi Mohammed V à Madagascar. Du coup, il leur a été interdit de retourner au bercail. Donc, ils sont restés au Vietnam, ont épousé des vietnamiennes et ont eu des enfants maroco-vietnamiens. Dans les années 1970, ils ont été amnistiés et on leur a permis de retourner au pays. A leur retour au Maroc, ils n'ont pas pu s'adapter complètement. Ils ont été assignés dans un petit village car ils venaient d'un pays imprégné de l'idéologie communiste. Ils y sont restés. Je relate l'histoire de l'un de ces hommes et ses difficultés à s'adapter au Maroc, puis comment il dut quitter son pays vers la France. Trois générations racontent cette histoire d'adaptation qui, en fait, est une crise d'identité marocaine. On n'a pas pu nous approprier une identité particulière.

Meryem Lahlou

Et votre expérience poétique, vos beaux et courts poèmes ?

Soukaina Habiballah

Je n'ai pas seulement écrit de courts poèmes. Peut-être me suivez-vous sur ma page Facebook où je poste de courtes poésies. J'ai des recueils de poésie, dont «Un quart de siècle», mon premier livre, et «Des papillons dépouillées de leurs ailes». Je peux vous dire que tous mes poèmes tournent autour de la même thématique, comme s'ils ne constituaient qu'un seul livre écrit au long de trois ou de quatre ans.

Meryem Lahlou

Je voulais aborder cette question avec Monsieur Salmi. Combien avez-vous écrit de romans ? S'agit-il vraiment de dix romans ou bien est-ce la continuité d'un seul roman ?

Habib Salmi

Avant de vous répondre, j'aimerais m'arrêter sur cette question de littérature maghrébine. Quand j'ai abordé la place de la littérature maghrébine au sein de la littérature arabe, je n'ai pas évoqué la littérature maghrébine d'expression française. C'est un autre sujet, très long et lié étroitement à la langue. J'ai parlé des écrivains marocains qui écrivent en Arabe, de leur présence et de leur relation avec la littérature arabe. Soyons clairs à cet égard.



Je vais dire quelque chose qui peut choquer quelques-uns, mais peu importe. L'écrivain est une personne, un être humain, mais il est aussi un écrivain dont l'identité se confirme par le biais de la langue. A mon sens, un écrivain arabe qui vit dans le monde arabe, mais qui écrit en Français appartient à la littérature française. Il est vrai qu'il est un citoyen arabe, mais tant qu'il écrit en Français, même si ses sujets sont liés à des causes arabes, sa littérature demeure française. De mon point de vue, la langue est très dangereuse. Quand la langue change, tout change avec elle. J'ai expérimenté cela personnellement. Quand j'écris en Français, cette langue, avec toute la culture et l'histoire qu'elle porte en elle, m'emporte où je ne veux pas aller ; à des endroits où l'Arabe ne peut pas m'emmener. Celui qui dit que la langue n'est qu'un moyen d'expression a tort. La langue est tout. Elle est la quintessence même de la pensée. On vit dans ce monde moyennant la langue. Tout change avec le changement de langue. Chaque mot a toute une histoire. La langue, c'est comme *«une pierre que l'on jette dans l'eau vive d'un ruisseau et qui laisse derrière elle des milliers de ronds dans l'eau»* ; cela nous renvoie à un autre contexte. Cela ne veut pas dire que le Maghrébin qui écrit en langue française ressemble foncièrement au Français qui écrit dans la même langue. Néanmoins, il entre sous la bannière de la littérature française.

Maintenant, est-ce que tous mes écrits ne constituent qu'un seul roman ? Je peux répondre oui, mais aussi par non. Mes écrits, même s'ils sont diversifiés, proviennent tous d'une même source, qui est moi. Ils sont le fruit de ma vie et de mon inconscient. C'est tout à fait normal qu'ils soient proches. Et c'est justement ce qu'on appelle l'univers romanesque ; j'ai peur de ce terme. L'écrivain européen ne pose pas ces questions. Il se contente d'écrire et d'être sincère avec lui-même, parce que le monde apparaîtra, forcément, par la suite. Par contre, dans le monde arabe, l'écrivain commence déjà avec un projet. Comment avoir un projet alors que tu as commencé à écrire ton premier roman à l'âge de vingt-cinq ans par exemple ? Le projet viendra ensuite, parce que les œuvres se complètent les unes les autres. Parfois, le premier roman pourrait trouver son écho dans le septième roman, ou bien dans celui qui suit. Il y a une compétitivité créative. Il n'y a pas de règles en vérité, même si on a tendance à y croire. Le processus de création est un processus mystérieux. On aime ce mystère. Heureusement qu'il est mystérieux et il doit l'être d'ailleurs.

On arrive maintenant à une question très délicate : pourquoi écrit-on ? Il y a plusieurs réponses à cette question. Il est vrai que j'ai mon propre monde, mais ce monde se forme, comme disent les critiques. Je suis dedans et peut-être que je n'arrive pas à le comprendre en quelque sorte. Ils disent également que j'ai un penchant pour la concision. Un critique libanais avait écrit un article sur moi, que j'ai beaucoup admiré.

Il y écrivait : «*Le petit monde absorbe le grand*». Cela veut dire que j'arrive aux grandes choses par la voie de petits détails. Pour moi, le roman n'est pas une simple histoire : il est bien au-delà de cette histoire. Souvent, je choisis un ou deux événements et j'essaie d'en tirer le maximum d'idées, de sentiments, d'impressions et de visions. A titre d'exemple, dans «Les amoureux de Bayya», qui a connu un grand succès, je raconte l'histoire de quatre vieillards assis sous un olivier qui lui-même est un personnage, parlant tout le temps de leur vie oscillant entre vie et mort, et comment ils retournent à la vie à chaque fois qu'ils s'approchent de la mort. Ils sont au cœur de la vie, parce qu'ils sont passionnés d'une femme. On peut parler longuement de ces sujets. Mes romans, c'est un seul livre diversifié.

Soukaina Habiballah

A propos de l'écriture en langue française, j'aimerais préciser qu'il y a ce qu'on appelle «la langue de cœur». Si ta langue de cœur est l'Arabe, tu n'arriveras pas à t'exprimer foncièrement en écrivant en Français. Je me rappelle d'un dialogue de l'écrivain Antonio Tabucchi où il dit : «*J'ai commencé à écrire en langue portugaise quand cette langue a envahi mes rêves.*» Et même lorsqu'il a écrit en Portugais, il a gardé l'empreinte originale de la littérature italienne. Même chose pour Achebe, qui a su garder l'écrivain nigérien aux tréfonds de son âme, même s'il a écrit en Anglais. On ne peut pas dire qu'il est un écrivain américain juste parce qu'il a choisi d'écrire en langue anglaise. Nous avons la langue arabe et il y a ceux qui en ont d'autres.

PRÉSENTATION CROISÉE ENTRE UNE ŒUVRE DE FICTION ET UNE ŒUVRE ESSAYISTE

Modérateur : Driss C. Jaydane
Participants : Ahmed Boukous, Mohand Tilmatine, Catherine Filippone
Espace : Ahmadou Kourouma
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

Cette session revêt une forme originale car elle comporte une présentation croisée de deux ouvrages, un mode inédit pour la tenue des tables rondes du Salon Maghrébin du Livre.

Le premier est un roman à thèse : «Rhapsodies de Tanit la captive», de Ahmed Boukous, sociolinguiste et actuel Président de l'Institut Royal de le Culture Amazigh. Le second est un essai collectif, «Les revendications amazighes dans la tourmente des printemps arabes». Catherine Filippone, responsable de la documentation au Centre Jacques Berque, explicite le principe de la session avant de laisser la parole à l'écrivain et philosophe marocain Driss Jaydane qui en sera le modérateur. Premier interpellé, Ahmed Boukous raconte comment la femme amazighe devenue veuve est privée de tout héritage, notamment lorsqu'elle est issue d'une autre tribu que celle de son défunt mari. L'auteur s'appuie notamment sur son vécu personnel.

Il souligne le tragique de cette situation pour la mère et pour ses enfants. Cet exemple illustre la fragilité de la condition de la femme dans le monde amazigh. Dans le roman, Tanit, l'héroïne, femme moderne, intelligente et cultivée, militante des causes des femmes, est violée par des salafistes. Avant un dénouement moins tragique et plus optimiste, le lecteur va suivre sa lutte pour dépasser cette situation, appuyée sur ses proches et une profonde résilience.



Autour du thème de l'humiliation, la question amazighe imprègne le roman. L'auteur rappelle comment la question amazighe a ressurgi au Maghreb à travers le biais des droits humains et, d'une certaine manière, bénéficié de l'élan des printemps arabes. Le lien est fait avec l'ouvrage «Les revendications amazighes dans la tourmente des printemps arabes». Mohand Tilmatine, qui a co-dirigé et co-rédigé le livre, relate le travail d'étude effectué sur le fond des réalités, de l'histoire, des textes en vigueur, avec le concours des mouvements associatifs. Il note le fort parallèle avec l'œuvre de Ssi Ahmed Boukous où il retrouve, romancés et inscrits dans l'intrigue, les thèmes travaillés par les universitaires de Cadix où il est enseignant et chercheur. Les deux auteurs rejettent un lien direct avec les ambitions coloniales françaises ; ils notent que les travaux dus aux savants français sont essentiels encore aujourd'hui mais les considèrent comme un «butin de guerre» à l'image de la langue française telle que la présentait l'écrivain algérien Kateb Yacine, ce qui permet une attitude totalement décomplexée vis-à-vis de tous. Le bilan d'aujourd'hui est contrasté et diffère d'un pays à l'autre. Il se présente quelque peu comme une lecture d'étape d'une situation toujours jugée évolutive. Les deux œuvres présentées ici contribueront à cette évolution.

Les interventions de la table ronde

Driss Jaydane

Bienvenue à cette rencontre qui promet d'être riche. Il s'agit d'une présentation croisée entre une œuvre essayiste, «Les revendications amazighes dans la tourmente des printemps arabes», et une œuvre de fiction, «Rhapsodies de Tanit la captive». Nous expérimentons ici quelque chose de nouveau. Catherine va vous donner rapidement les grandes orientations.

Catherine Filippone

Bonjour à toutes et tous. Je suis chargée de mission auprès du Centre Jacques Berque (CJB) pour les études en sciences humaines et sociales à Rabat. Je suis ravie d'inaugurer la première séance d'un cycle de présentations croisées de livres de sciences sociales, sachant que d'autres ouvrages du CJB seront présentés dans plusieurs tables rondes. Je tiens à remercier grandement Driss Jaydane, écrivain talentueux, qui a accepté de modérer cette présentation croisée qui peut paraître, à première vue, hasardeuse, mais nous verrons combien l'exercice de rapprochement et de mise en proximité est utile. Nous le verrons avec les auteurs.

Je remercie également les auteurs. Mohand Tilmatine nous vient en direct de Cadix. Il est Professeur à l'Université de Cadix et il a dirigé l'ouvrage que nous présentons «Les revendications amazighes dans la tourmente des printemps arabes». Ahmed Boukous, sociolinguiste, Président de l'Institut Royal de la Culture Amazighe, a écrit le roman «Rhapsodies de Tanit la captive» édité par La Croisée des Chemins.

Nous avons essayé de dissoudre les frontières disciplinaires, mais c'est pour mieux expliciter le monde en partage, au-delà du système de pensée, d'écriture, de connaissances et de postures. Je crois que tout artiste doit se mettre forcément en position de chercheur, raconteur dans sa quête, tout comme le chercheur qui expérimente, à la recherche de prismes pour rendre intelligible, dévoiler - ou bien encore transfigurer pour mieux dévoiler - ce monde commun qui nous rapproche. Ce cycle, que nous avons intitulé «Les sciences sociales au prisme des formes artistiques», peut contribuer à sortir des séparatismes, isolant les mondes de l'art et de la recherche scientifique. Il s'agit de poser les questions de sciences sociales autrement, en les abordant au prisme des regards, des outils et des idées d'artistes issus de différents domaines. L'enjeu de ce dialogue est d'explorer de nouveaux éclairages sur la réalité sociale du Maroc.

Au moment où nous avons pu initier cette présentation en sciences sociales «Art et romans», en fait, il y a eu un appel à projets lancé tout dernièrement, qui se penche sur le concept des frontières et des questions de mobilité. Cet appel a été lancé par la Chaire Fatima Mernissi et l'UNESCO. Dans son descriptif, il y a une phrase très à propos qui explique ce que nous voulons faire : c'est «*La fertilisation des savoirs par la rencontre de l'art et de la recherche*». Cela vise à créer des liens entre les pratiques artistiques contemporaines et la recherche académique en sciences humaines et sociales, et à faire émerger des approches innovantes sur les phénomènes culturels contemporains. L'ouvrage sur «Les revendications amazighes» ne se trouve pas en librairies au Maroc, mais il est en accès libre sur la plateforme OpenEdition Books en version électronique. Je vous invite maintenant au dialogue.

Driss Jaydane

Merci Catherine. Messieurs les auteurs, bienvenue à cette présentation croisée.



À vous de vous expliquer sur vos travaux respectifs. D'abord le roman de Monsieur Ahmed Boukous : «Rhapsodies de Tanit la captive». C'est votre premier roman ; vous êtes primo-romancier. Il y a beaucoup de choses à dire sur ce roman, qui est extrêmement ample et contient de nombreuses thématiques. Je précise que je ne suis pas ici comme critique littéraire. Je ne vais aborder ni le style, ni la question littéraire. Bien au contraire, nous allons essayer de trouver des passerelles entre vous : il y en a, c'est certain. Pour autant, comme lecteur, je me permets de dire que souvent, en vous lisant, je suis extrêmement séduit et admiratif ; je le dis évidemment avec une totale sincérité. Il y a dans «Rhapsodies de Tanit la captive» des mondes extraordinaires qui vont de la Grèce antique jusqu'à notre modernité européenne, américaine. Si vraiment vous avez envie de lire un livre qui fourmille de culture, d'histoires, de références... alors, il y a véritablement dans «Rhapsodies de Tanit la captive» des trésors cachés. Ce roman, je l'ai résumé ; au-delà de ce qui est caché, il y a aussi à l'intérieur du texte, pas cachées mais explicitement formulées, des revendications, des positions courageuses et fermes. Nous allons les aborder. Tanit, ou «Tanit la magnifique» comme on l'appelle, une jeune femme intellectuelle, brillante universitaire extrêmement cultivée, parlant plusieurs langues, évoluant dans un monde - j'ai envie de dire - cosmopolite, qui va de la musique américaine aux références linguistes qu'elle partage avec un certain nombre d'amis. Cette jeune femme, une proie, est poursuivie par une espèce de voix qui l'accuse d'être une femme libre, intelligente, cultivée et de s'adonner aux activités sataniques, parce qu'elle enseigne justement, parce que c'est une femme libre et cultivée.

Au fur et à mesure qu'on avance dans le texte, Tanit déploie tout un univers intérieur, la cause des femmes, la question des droits des femmes... Mais, il va lui arriver quelque chose de terrible : des salafistes vont la violer un soir. C'est aussi un livre sur la résilience, sur la manière dont Tanit va traverser cette épreuve dans son corps et dans son âme, aidée en cela par des amies d'Université, des amies chez qui elle voyage. Elle va au Canada. Elle voyage beaucoup. Puis, au fur et à mesure, son compagnon Amine, un type bien, va l'aider à dépasser cette épreuve qui les touche tous les deux. A la fin, le dénouement est une fin pleine d'espoir, même si dans ce livre il y a des moments de rage et que le ciel est largement obscurci. Pour autant, ce n'est pas un livre qui finit mal. Ce n'est pas du tout un conte de fées non plus. C'est un roman, qui contient des morceaux de bravoure, que l'on dirait tirés d'un essai sur la question amazighe. D'ailleurs, peut-on l'appeler un roman intellectuel ? Il y a cette dimension-là, plus ou moins. Puis, il y a cet ouvrage sur «Les revendications amazighes dans la tourmente du printemps arabes».

Un livre réalisé sous la direction de Messieurs Mohand Tilmatine, ici présent, et Thierry Desrues. Plusieurs textes de chercheurs proposent des regards croisés à la fois sur les trajectoires historiques et aussi récentes des revendications amazighes en Algérie, au Maroc, en Tunisie et en Libye. Au moment des «Printemps arabe», en 2011, la question de l'amazighité refait surface avec force dans les pays du Maghreb. Il y a des textes magnifiques et passionnants sur l'amazighité dans son rapport aux dictatures, au panarabisme... mais aussi dans sa dimension éthique, de justice et de reconnaissance des droits humains tels qu'ils sont formulés dans la Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Je m'adresse à vous Monsieur Boukous, maintenant que le théâtre des opérations est plus ou moins dressé. Vous vous êtes livré à un exercice qui n'est pas simple. Bien entendu, tous les deux, vous avez, à votre manière et aussi à travers la génération que vous incarnez, des expériences personnelles.

J'ai envie de commencer justement, en mettant à l'honneur la question du féminin à travers Tanit, l'héroïne de votre roman. La parole est à vous Monsieur Boukous.

Ahmed Boukous

Merci pour cette présentation ; merci d'expérimenter ce nouveau concept. La question de la femme plus précisément, je dois dire que j'y étais sensible depuis ma tendre enfance. Elle évoque pour moi, d'abord, la condition de ma propre mère qui, dès les premiers jours de son veuvage - mon père est décédé après un accident de la route - était désemparée dans le village de sa belle-famille. Dès le lendemain du décès de mon père, on lui a dit de rentrer chez elle avec son gosse et avec celui qu'elle portait dans son ventre. *«Tu n'appartiens pas à notre village, tu n'appartiens pas à notre tribu. Tu appartiens à une autre tribu qui se trouve de l'autre côté de la montagne. Tu dois aller chez les tiens»*, disait mon oncle paternel à ma mère. En fait, elle a été déshéritée ; nous avons été déshérités. On a eu droit à rien du tout. Elle fait appel à sa mère pour qu'elle vienne la secourir. Ma grand-mère arrive avec un âne et nous dit qu'elle vient nous récupérer. On arrive dans le village de mon oncle maternel et, là encore, nous sommes très mal reçus. Ma mère entend son frère qui lui dit : *«Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Ici, ce n'est pas chez toi. Tu n'as pas de place ici. Tu retournes chez la famille de ton mari.»* Nous avons été rejetés. Cette histoire devait certainement me marquer. C'est la condition qui est faite à la femme dans le milieu amazigh. Dire que la situation de la femme dans le milieu amazigh c'est le paradis, ce n'est pas vrai.



Driss Jaydane

Je lis un extrait : *«On voit bien que tu ne connais pas les hommes. J'ai une amie qui a été envoyée au bled avec dix années de mariage, dix années de labeur et de sacrifices pour rien. Elle n'a pas eu un centime. Et monsieur le mari, il a épousé une fille de la ville qui lui tournait autour : elle a fini par l'ensorceler. Résultat, après deux années de remariage, il a fait faillite, il a fermé la boutique et il est allé travailler pour les autres. On ne peut pas savoir ce que la vie nous réserve»*. Il y a bien cette dimension de fragilité, n'est-ce pas Monsieur Boukous ?

Ahmed Boukous

Oui, c'est la condition féminine. Mais on ne peut s'empêcher de rendre compte de l'épaisseur sociale, émotionnelle, affective du personnage. Il se trouve que Tanit est un personnage aux identités plurielles. Elle a des racines amazighes, c'est incontestable, avec toutefois une petite dimension arabe. Dans le village, elle essaie de le gérer en introduisant dans sa vie personnelle un principe extrêmement important, qui est celui de mettre en musique les différentes dimensions de cette identité plurielle. Il y a aussi une chose importante, elle ne se savait pas du tout amazigh.

C'est une femme qui travaille avec les femmes pour améliorer la condition de la femme. Elle n'est absolument pas dans une logique communautariste. Du tout. Elle est dans le militantisme social et politique pour la défense des droits de la femme.

Driss Jaydane

Il y a quelque chose de touchant dans votre roman, Ssi Ahmed. Ce personnage de Tanit inspire un immense respect pour l'intelligence de la femme. Monsieur Tilmatine, «Les revendications amazighes dans la tourmente du printemps arabe» : pouvez-vous faire la genèse de ce texte et nous en dire le pourquoi ?

Mohand Tilmatine

Merci. Je ne vais pas commencer sans remercier les organisateurs pour m'avoir invité et me permettre à cette occasion de présenter l'ouvrage «Les revendications amazighes dans la tourmente du printemps arabe» au Salon Maghrébin du Livre d'Oujda. Ce n'est pas la seule table ronde du Salon dédiée au monde amazigh ; il y en a deux autres. Bien sûr, c'est un plaisir de voir la présence berbère qui commence à conquérir de plus en plus d'espace. Je pense qu'il reste beaucoup de chemin à parcourir, mais je suis sûr que les prochaines éditions du Salon vont voir une participation encore plus forte de la production amazighe. C'est aussi important de dire que dans les années 1970, pour nombre d'intellectuels, la question amazighe n'existait pas et le simple fait qu'il y ait des différences linguistiques n'était pas suffisant pour la construction d'une identité amazighe, ou pour donner naissance à un pouvoir culturel amazigh, surtout dans un monde modelé par l'Islam.

Bien entendu, je suis heureux de partager cette table ronde notamment avec Ahmed Boukous - nous nous connaissons depuis une trentaine d'années - que je découvre aujourd'hui avec cette facette de romancier. Je n'ai pas reçu le livre à temps, mais j'ai pu l'obtenir en fichier numérique. Je peux dire que cette idée magnifique de mettre en miroir ces deux ouvrages n'est pas du tout aussi aberrante qu'on pourrait le penser. Je peux même dire que le livre de Monsieur Boukous donne un regard, à la fois embêtant, mais en même temps aussi actualisé, sur l'évolution de ces revendications amazighes en Afrique du Nord, et - c'est très important - sur la différence des trajectoires suivies dans ces différents pays où l'on parle amazigh. Les auteurs des textes le signalent assez clairement. Les situations sont complètement différentes selon que l'on se retrouve en Algérie, en Tunisie, en Libye, en Egypte ou au Maroc. Les trajectoires sont analysées. Nous avons des auteurs de différentes régions, de différents pays. Nous avons aussi un regard extérieur, nous avons même un chercheur du centre qui a participé dans ce projet-là. Nous avons un travail fait par une doctorante à l'Université de Cadix, qui vient de soutenir sa thèse sur «les conditions de l'exhérédation de la femme kabyle». En Kabylie, par exemple, les femmes n'héritent pas du tout. La femme kabyle ne peut faire valoir aucun droit à l'héritage. Vous savez que dans l'Islam, elle hérite la moitié de l'homme. En Kabylie, depuis 1749, bien avant la Révolution française, il existe un texte écrit, rédigé et signé par différentes tribus kabyles à l'époque, qui fixe l'exclusion de la femme de l'héritage.

Ce texte est très intéressant à deux niveaux : il est rédigé en arabe, langue qui n'est pas celle des Kabyles, signé par des religieux dans un contexte de culture orale, et il s'applique dans une région berbérophone. L'autre aspect, ce sont les impacts sociaux actuellement en Afrique du Nord du fait de l'existence de systèmes juridiques différents : le droit coutumier, El Orf, le système traditionnel berbère, et le code pénal. Après l'Indépendance, ce sont ces trois systèmes juridiques qui se superposent et créent une situation assez cocasse. Cela renvoie à la question féminine.

C'est très difficile d'en parler, parce qu'il y a quand même des évolutions. Des collectifs de femmes existent en Afrique du Nord depuis plusieurs années et sont parfois forts, mais on n'en parle pas beaucoup, ni en Europe, ni dans le Nord africain. Ils mènent la lutte continue sur plusieurs fronts : le droit à l'héritage, les droits fondamentaux de la femme, la question du genre... Peut-être devrait-on comprendre que le sort qui a été réservé à la femme kabyle à cette époque-là, en la mettant sous tutelle, convenait mieux pour éviter l'émiettement et le démembrement du territoire. On doit faire attention à certaines interprétations. Un des problèmes relevés par notre thésard, c'est le fait qu'il est difficile évidemment d'avoir une perspective actuelle pour une question qui affecte une situation au XVIII^{ème} siècle. C'est-à-dire qu'il est difficile d'aborder la question de la femme du point de vue du genre aujourd'hui, alors que la situation au XVIII^{ème} siècle était très différente. Bien sûr que c'est possible, mais Il faudrait prendre des précautions. Parce que cette exhérédation de la femme kabyle avait des explications sociologiques, anthropologiques, entre autres ; les territoires kabyles sont des territoires collectifs. Donc, afin d'éviter le démembrement du territoire, pour la femme qui épouse quelqu'un d'une autre tribu d'une autre région d'Algérie, il faut limiter l'accès au territoire. Donc, un processus de démembrement de la tribu pourrait se faire et cela créerait des problèmes sociaux.

Il y a un autre point important, celui du «Printemps arabe». On m'a déjà fait la remarque dans un café littéraire. Vous savez, les militants de la cause amazighe rejettent ce qualificatif de «Printemps arabe». Ils l'ont ressenti comme une sorte de déni de leur existence et du rôle que nombre d'entre eux ont joué dans ces luttes.

Driss Jaydane

Il y a dans ces deux livres un rapport quasi-organique aux Droits de l'Homme, en tant que principe universel. Vous Monsieur Tilmatine, avec Thierry Desrues, vous citez, très rapidement, l'article 13 de la Déclaration universelle des droits des peuples, qui dit : «*Tout peuple a le droit de parler sa langue, de préserver, de développer sa culture, contribuant ainsi à l'enrichissement de la culture de l'humanité*». Qu'est ce qui fait que Droits de l'Homme et amazighité sont intimement liés dans ce combat ? Est-ce une trajectoire politique et intellectuelle, ou est-ce quelque chose qui précède, qui serait contenu dans la culture elle-même, dans ce que vous appelez la hogra, c'est-à-dire avec le «Printemps arabe», ce sentiment d'humiliation, du déni de dignité ? Chez vous Monsieur Boukous, c'est romancé. C'est le militant des Droits de l'Homme qui fait de l'entrisme dans son propre roman.

Ahmed Boukous

Mon objectif était d'écrire un roman, pas un essai. L'historique des revendications amazighes comprend trois étapes : la première, c'est ce qu'on peut appeler la conscience sensible. Les ruraux amazighs, victimes de la déstructuration de l'économie traditionnelle, quittent leurs villages, s'installent en villes, certains comme ouvriers manuels, les autres en tant qu'épiciers, d'autres aussi comme militaires... Et le premier sentiment de ces premiers migrants, c'est de se sentir dans un milieu hostile. Ils ont subi bien des moqueries (chleuh, chleyih, garbouz...) au point qu'ils commencent à s'interroger sur leur marocanité. Bien sûr, les Amazighs sont des Marocains ; bien sûr qu'ils ont bataillé. Ils étaient les premiers à avoir combattu pour que la pacification ne puisse pas se faire dans la légèreté. Ils ont combattu dans le Rif, dans le Moyen Atlas, dans le Sud-Est, dans le Souss contre la colonisation française en tant que Marocains et Musulmans. Après l'Indépendance, ils se retrouvent en milieu urbain, marginalisés, moqués pour ne pas dire autre chose. Ça c'est le premier niveau de la conscience.

Au deuxième niveau, les Amazighs ont un rôle à jouer. Dans l'Armée de libération nationale, les petites mains, les poseurs de bombes, ce sont essentiellement des ruraux amazighophones, mais aussi arabophones. Au lendemain de l'Indépendance, ils sont exclus du bonheur que devait apporter l'Indépendance, puisque celle-ci est détournée par la bourgeoisie urbaine, citadine, réformiste, etc. C'est cette bourgeoisie qui prend le pouvoir. Et les conditions de vie des ruraux n'ont pas du tout changé.

La troisième étape correspond à l'émergence de l'élite, une petite élite embryonnaire, constituée essentiellement d'instituteurs, enseignants, avocats et fonctionnaires... qui commencent à prendre conscience de leur marocanité mais aussi de leur différence. Ils la revendiquent. Une association voit le jour. Puis plusieurs, qui vont s'activer. La façon de poser le problème de l'amazighité a évolué également. La première tendance était exclusivement culturaliste. Nous militions pour la reconnaissance de notre culture. On veut danser Ahidous là où on est, on veut écouter Rouicha là où on est, on veut écouter Lhaj Belaïd... Cette revendication va évoluer et devenir une revendication politique exclusive. Par la suite, avec les déconvenues - d'abord le mouvement nationaliste lui-même, les partis politiques de gauche qui étaient censés porter cette revendication - finalement, on atterrit dans l'escarcelle des droits humains, en connaissance de cause. Voilà, en général, la position du mouvement amazigh. Nous revendiquons notre différence et nous avons nos spécificités : nous voulons sauvegarder notre différence dans l'autonomie régionale. Certains sont même allés un peu plus loin, alors que la chose a évolué. Aujourd'hui, fondamentalement, les droits culturels des Amazighs sont posés dans le cadre des droits humains.

Driss Jaydane

Ça ressort partout dans le collectif cette idée, Monsieur Tilmatine, qu'on passe par l'océan des Droits de l'Homme à travers le petit affluent des droits des minorités ? Est-ce une nécessité, même si au fond, on peut ne pas se retrouver totalement en tant qu'entité, on tant que combat ? Est-ce que c'est inéluctable et inévitable ?

Mohand Tilmatine

Nos références sont globales. On s'inscrit dans la même perspective, que ce soit dans mon livre ou celui de Monsieur Boukous, nos références avec la législation, les droits humains, individuels... Je pense que c'est suffisamment clair dans les deux ouvrages. En fait, nous avons deux modèles de société : c'est ce que notre écrivain Tahar Djaout - qui fut assassiné par le GIA, le groupe islamique armé, en 1993 - avait désigné ainsi : *«Il n'y a que deux familles : la famille qui avance et la famille qui recule»*.

Nous avons exactement les mêmes schémas. Dans le livre de Monsieur Boukous, c'est à travers la trajectoire de Tanit. Dans notre cas, ce sont des collectifs qui, eux, ont comme base identitaire l'amazighité et revendiquent le droit de parler, le droit de vivre, etc. Les similitudes sont très claires. Pour l'héroïne du livre de Ssi Boukous, je suppose que le choix du prénom Tanit n'est pas innocent. Il y a cette déesse, mère africaine ; cette figure de mère active, insoumise, on la trouve dans la mythologie kabyle... on la retrouve dans la culture méditerranéenne. Par exemple, l'histoire de cette jeune femme Tanit face à des éléments conservateurs, dans un endroit agressif, des zélotes qui arrivent et la violent : pour moi, c'est une parabole qu'on retrouve en Kabylie avec des agressions beaucoup plus graves, odieuses. Il y a eu quand même cent-vingt-sept jeunes Kabyles tués, abattus, par l'armée algérienne lors des événements de 2001. Il y a eu des milliers de blessés et les agressions sont continues.

Puis, vous avez aussi un autre aspect puisque, à la fin, on aboutit à voir une lueur d'espoir, dans la mesure où sa lutte aboutit et la justice finit par lui donner raison.

Un autre point est très important : on a pris connaissance, même s'il y a des bémols, - mettez les bémols que vous voulez - de cette revendication amazighe. Des deux côtés, nous avons le même «ennemi». Les salafistes sont nos ennemis ; en fait, ils sont les ennemis de la réalité. Le mouvement amazigh s'inspire de la laïcité, dans la diversité religieuse et linguistique, dans sa manière de vivre. Les références culturelles amazighes, politiques, intellectuelles sont absolument les mêmes.

J'ai fait un exercice lors d'un long trajet vers les Etats-Unis. Je faisais des parallélismes et j'ai constaté que chaque chapitre pouvait avoir une équivalence avec certains passages du livre de Ssi Ahmed Boukous. D'abord en introduction, on dit clairement qu'on s'intéresse à des trajectoires et on insiste sur la différence des situations dans les différents pays. Dans la deuxième partie aussi, par exemple, qui traite de l'amazighité à travers le temps et l'histoire. Là également, les récits et les références sont très clairs. Dans la troisième partie, c'est pareil, «L'amazighité au prisme du temps mondial : évolutions récente des mouvements identitaires». La lutte est là ; Tanit veut continuer la lutte, elle veut maintenant s'occuper des autres cas.

Dans le chapitre de mon livre intitulé «Des revendications linguistiques aux projets d'autodétermination : le cas de la Kabylie», nous nous sommes intéressés essentiellement à l'analyse de l'évolution des revendications kabyles, qui passent d'une simple demande de reconnaissance de la langue et de la culture berbères à une demande d'autodétermination. Donc, les trajectoires sont très différentes, les luttes sont diverses - individuelles ou collectives - et les processus sont des processus de résistance. Dans le cas de Tanit, cette reconnaissance lui arrive mais avec beaucoup de souffrance. Je ne sais pas combien de fois elle a été au tribunal pour tenter d'avoir gain de cause. C'est un peu le cas du mouvement amazigh. Même dans la dernière partie sur «L'amazighité et le militantisme transnational», on a relevé que l'activisme amazigh ne s'est pas déroulé en vase clos. Les contacts permanents avec la diaspora amazighe en Europe, ont permis surtout la construction de réseaux transnationaux d'appui et de solidarité avec la cause amazighe.

Driss Jaydane

J'aimerais vous demander votre rapport à la France, à la culture française. Dans le collectif, il y a un rapport à l'ancien colon, à la France. 1830, ce n'est pas une année comme les autres.

On commence par Monsieur Boukous, puis on passe à Monsieur Tilmatine.

Ahmed Boukous

Le rapport de Tanit avec la francité est un rapport multivoque. Elle est de formation francophone. Elle a beaucoup de sympathie et d'amitié avec le milieu de ses collègues françaises et français. Elle arrive à se mouvoir comme un poisson dans l'eau. Mais d'un autre côté, elle est désemparée lorsqu'elle est face à l'incompréhension de l'autre. Ensuite, elle trouve sympathique, humain et authentique, son copain, asiatique, François. Il y a cette ambiguïté dans la relation, cette ambivalence. Il faut dire que beaucoup de gens aujourd'hui, dans leur milieu, peuvent parler la langue maternelle, mais avec leurs enfants scolarisés en milieu urbain francophone, dans un établissement français, ils se parlent en langue française de préférence. Ils se sont réappropriés dans la culture française, dans la société française. Il y a donc cette ambivalence. J'aimerais donner mon point de vue de linguiste et sociolinguiste. Les premiers textes sur la langue, la littérature, la culture amazighe, nous les devons aux chercheurs de l'ère coloniale. Les matériaux qui ont été collectés au XIX^{ème} siècle, au début du XX^{ème} siècle et après, par ces missionnaires, ces militaires et ces chercheurs de l'Académie.

Les chercheurs marocains et algériens d'aujourd'hui sont extrêmement ravis de travailler dessus. C'est la base pour d'autres travaux. Les chercheurs d'aujourd'hui sont allés un peu plus loin. Mais l'attitude qui consiste à dire que ça ce n'est pas bon parce que ça date de l'ère coloniale et que derrière il y a une idéologie coloniale, alors on renvoie ça, c'est fini... Personne n'a cette attitude par rapport à ce patrimoine : c'est notre patrimoine.

Driss Jaydane

Il y a de quoi dire.

Mohand Tilmatine

Oui tout à fait. Moi j'ajoute un concept de non violence, une attitude nettement décomplexée par rapport à la culture française, par rapport à cet héritage. Je cite Kateb Yacine, qui parle de la langue française comme un «butin de guerre» des Algériens. On assume tout à fait ces valeurs, parce que nous refusons cette opposition qui consiste à culpabiliser celui qui est supposé parler la langue du colonisateur. C'est dépassé, c'est un butin de guerre. On a su que ces valeurs sont universelles et qu'elles ne sont pas limitées à la France. Mais, d'un autre côté, nous ne sommes pas dupes. On sait que la France, quand je dis la France, je parle du gouvernement français - et là, politique oblige - n'interviendra pas en faveur des berbères, parce qu'on ne doit certainement pas présenter un intérêt matériel suffisant pour qu'on s'engage en faveur du berbère. Les gouvernements européens misent davantage sur des gouvernements facilement corrompibles et facilement accessibles pour des marchés économiques, que sur des mouvements qui sont fondés sur des bases démocratiques.

Driss Jaydane

J'ai envie de lire un passage qui finalement fait la jointure entre le roman à thèse et le collectif des revendications amazighes. Remarquez qu'il y a dans ce texte beaucoup d'ironie. C'est un politologue qui fait le résumé de la situation : *«La stabilité du régime, sa nature monarchique exécutive, ses fondements politiques et religieux, l'initiative constitutionnelle de 2011 qui introduit des innovations en matière de séparation des pouvoirs, la garantie des droits humains, la reconnaissance de la diversité linguistique et culturelle, la création d'institutions de bonne gouvernance, le renforcement du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif, la régionalisation des collectivités locales, des avancées économiques, le poids de la société civile, l'existence d'un courant islamiste fort et modéré, les initiatives politique et économique en direction des provinces sahariennes. Il y a aussi des faiblesses, notamment le pouvoir de phagocytose des élites politiques et culturelles, les clivages sociaux, le chômage des jeunes, l'analphabétisme de masse, la crise de l'éducation, l'impact de l'aléa climatique sur l'agriculture, la paupérisation des populations rurales, enclavées et laissées pour compte dans les périphéries urbaines, la corruption, la répression des militants au sein de la société civile, la question du Sahara. Le bilan est jugé globalement positif.»*

Ceci pour finir sur une note d'humour.

Mesdames et messieurs, nous avons eu le plaisir d'essayer de présenter deux auteurs militants et talentueux.

LA QUESTION DE L'ÉCRITURE

Modérateur : Mohamed Allaoua Hadji
Participants : Soukaïna Habiballah, Kholoud Al Fella, Amal Bouchareb,
Inès Abassi
Espace : Al-Qods
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

L'écrivain algérien Mohamed Allaoua Hadji modère cette table ronde autour de trois écrivaines maghrébines et, pour lui, comment, pour qui et pourquoi par exemple, sont autant de questions possibles qui justifieraient un pluriel au titre. Il interpelle sur ce premier point la poétesse, romancière et traductrice tunisienne Inès Abassi, également éditrice pour enfants : une personne qui s'affranchit des genres et catégories. Elle voit sa pluriactivité comme une réponse à des besoins perçus, par exemple la faiblesse de l'édition pour les enfants maghrébins, un secteur bien plus prolifique au Moyen Orient. Amal Bouchareb a commencé sa carrière par la nouvelle et l'a poursuivie par le roman ; également traductrice et auteure pour enfant, elle est donc également adepte des activités multiples. En écrivant aussi en langue étrangère, elle a choisi de ne pas raconter aux publics européens ce qu'ils ont envie d'entendre mais de s'éloigner des clichés sur la femme maghrébine, avec plus d'authenticité.

Cette quête va de pair avec une certaine distance prise eu égard au monde littéraire et aux ateliers d'écriture par exemple ; elle privilégie une forte part d'individualité dans la démarche, peu compatible avec des regards extérieurs. La démarche de la poétesse et journaliste libyenne Kholoud Al Fellah est évidemment bousculée par l'histoire tragique de son pays. La littérature et les arts ouvrent malgré tout de petites et fragiles fenêtres d'espoir. Le drame est venu réduire à néant une situation de publication déjà réduite, aujourd'hui quasiment limitée à l'usage individualisé du Web. Les ateliers offrent de véritables bouffées d'oxygène très enrichissantes dans cette configuration.



Comme ses consoeurs, la poétesse marocaine Soukaina Habiballah n'est pas cantonnée à un seul mode d'expression : elle a aussi écrit un roman, fondé sur une histoire familiale. Pour elle non plus, les genres ne sont ni séparés (elle voit la poésie comme «une sève» de son écriture romanesque), ni contradictoires. Les trois écrivaines constatent les limites de l'action des éditeurs maghrébins pour la promotion des œuvres d'expression arabophone et la nécessité d'en passer par ceux du Moyen Orient, du Liban surtout qui a une longue histoire du domaine. Publier en Arabe au Maghreb, c'est souvent réaliser un livre, soutenu par une subvention publique, qui sera peu distribué, en tous cas rarement hors du pays d'origine. La romancière irakienne Haïfa Zangana pointe le danger des ateliers d'écriture «idéologisés» mais souligne l'intérêt de l'écriture créative collective. Le poète et Commissaire du Salon Jalal El Hakmaoui va dans ce sens : pour lui, l'édition maghrébine en Arabe ne fait pas son travail. Il pose aussi la question des prix littéraires et des montants proposés par les Pays du Golfe, qui semblent déconnectés de la réalité littéraire de ces pays.

Les interventions de la table ronde

Mohamed Allaoua Hadji

En cette soirée culturelle, nous accueillons trois écrivaines de trois pays maghrébins : l'écrivaine tunisienne Inès Abassi, l'écrivaine algérienne Amal Bouchareb et enfin, Kholoud Al Fellah, journaliste et poétesse libyenne. Le titre de la table ronde est un vaste sujet, duquel plusieurs questions peuvent naître, comme : pourquoi écrire ? Pour qui écrire ? Comment écrire ? Je commence par présenter mes invitées. D'abord Inès Abassi, poétesse, romancière et traductrice tunisienne. Elle a publié deux recueils poétiques, «Secrets du vent», «Archives à l'aveugle», une nouvelle, «Précarité», et un roman, «Menzel Bourguiba». Elle a également traduit trois romans vers l'arabe, en l'occurrence «Le fleuve de la petite Uru» de l'écrivaine vietnamienne Kim Foy, «Le triste orange» de l'auteur brésilien Jose Mauro, «Un cri silencieux» de l'écrivain britannique Angela Marzono. Ses travaux ont été couronnés de plusieurs prix littéraires en Tunisie et à l'étranger. Ce qui est aussi spécial dans l'expérience d'Inès, c'est qu'elle a fondé une maison d'édition appelée «Maison petite abeille pour l'édition» spécialisée dans les livres pour enfants. En 2014, elle avait publié un certain nombre de livres pour enfants. La dénomination «petite abeille» peut aussi qualifier Inès elle-même, car telle une abeille, elle voltige gracieusement entre les genres, entre autres la nouvelle, la poésie, le roman et aussi la traduction. Pourquoi ce déplacement, cette quête sans fin, Inès ? Êtes-vous à la recherche d'un genre spécifique ?

Ou pensez-vous que l'écrivain peut exister dans tous ces genres, les habiter tous sans que cela dérange son statut d'écrivain ?

Inès Abassi

Je ne vois pas les genres littéraires comme contradictoires, donc on peut s'intéresser à plusieurs disciplines et champs littéraires. Personnellement, lorsque j'écris un roman, je me tiens à l'écart de la poésie et j'essaie de m'en débarrasser. Je suis une personne inquiète, je ne me contente pas, en général, d'une seule situation créative. C'est, d'ailleurs, un défi que je dois relever chaque jour. J'aime l'expérimentation, notamment dans l'écriture pour enfants, parce que l'idée de la petite abeille était basée sur l'éternelle rivalité entre Orient et Maghreb, car nos frères de l'Orient ne publient jamais de livres destinés à l'enfant maghrébin et je dis bien, spécifiquement, en littérature pour enfants. La scène est totalement monopolisée par des écrivaines libanaises, syriennes, palestiniennes, avec les égyptiennes en queue de liste, mais elles ont quand même des maisons d'éditions pour enfants en Egypte.

Un matin, j'ai eu cette idée, disons cette illumination, parce que lorsque vous écrivez une histoire et qu'on vous dit, dans le meilleur des cas : «Que c'est beau ! Mais nous vous présentons nos excuses, on ne peut pas publier votre travail». Autrement, il se peut même qu'on vous ignore carrément. Ce que j'aime chez les maisons d'édition étrangères, même si vous êtes le concierge d'un immeuble, lorsqu'elles refusent votre demande, elles vous répondent et vous envoient un message alors que les éditeurs arabes vont vous ignorer cavalièrement. C'est ainsi que m'est venue l'idée.

Je vais vous raconter la suite des circonstances de la naissance de la petite abeille pour vous répondre à propos des intérêts littéraires. J'ai commencé l'expérience de la petite abeille à la «one man show». En effet, j'étais l'éditrice et j'ai essayé autant que possible de ne pas publier mes propres livres, parce qu'il n'aurait pas été opportun de publier vingt titres, dont dix-neuf de Inès Abbasi. D'ailleurs, je n'ai publié que deux livres au sein de ma propre maison d'édition.

Ce qui était intéressant, c'était que je recevais le texte moi-même, je répondais aux auteurs, je traitais directement avec les peintres, c'était moi qui déposais les cartons des livres. D'ailleurs, mon mari m'a offert une voiture pour transporter les livres. Je dois dire que tout cela m'a éloignée du champ de l'écriture. J'ai tenté d'entreprendre quelque chose de différent, mais cela m'a complètement accaparé. Je ne veux pas m'étaler là-dessus. Néanmoins, je pense que l'expérience de la petite abeille m'a permis d'accéder à la cuisine interne du domaine de l'édition et là, j'ai découvert que le livre est considéré comme une marchandise car, au final, c'est une marchandise, et il faut savoir en faire la promotion. Je ne veux pas m'étaler trop là-dessus non plus.

Mohamed Allaoua Hadji

Merci Inès, vous avez évoqué plusieurs points importants que nous allons débattre au cours de cette session. Je donne maintenant la parole à l'écrivaine Amal Boucharreb, qui a commencé sa carrière littéraire par la nouvelle. Elle a publié en 2014 un recueil de nouvelles sous le titre «Protégée par douze gardiens». La presse algérienne a décrit cette œuvre à l'époque comme étant une sorte entrée dans l'arène littéraire, le fort démarrage d'une voix féministe et littéraire en Algérie. En 2015, nous avons lu votre premier roman intitulé «Les affres de la mort de Nejma». Et puis, vous avez publié un roman pour enfants, malheureusement passé sous silence parce que l'écriture de romans pour enfants est un domaine des plus rares en Algérie. On peut même dire qu'il n'existe pas de romans pour enfants en Algérie.

On trouve des histoires pour enfants en Algérie, mais, la plupart sont des imitations, sorte de pastiches de la littérature mondiale, telles que l'histoire de Cendrillon. A mon avis, les écrivains qui reprennent ces histoires ne font qu'en corrompre le contenu, les détruisent et n'y ajoutent aucune valeur. Ceci démontre que la littérature pour enfants est rare en Algérie et particulièrement le roman. Votre roman aurait dû être bien accueilli et publié comme il se doit mais, malheureusement, il n'a pas été reconnu à sa juste valeur, par la distribution, la critique ou même au niveau de la couverture médiatique. Cette année, vous avez publié votre troisième roman, intitulé «Le département des ténèbres». Vous avez également écrit une nouvelle en Italien, «Luduri» publiée par une maison d'édition italienne. J'ajoute que vous êtes diplômée de l'Université d'Alger, du Département de traduction : vous avez la combinaison Anglais-Français-Arabe ! Je vous demande donc de bien vouloir nous raconter ce voyage entre traduction, littérature, nouvelle, roman, et roman dédié aux enfants.

Amal Boucharreb

Je veux tout d'abord remercier les organisateurs pour cette généreuse invitation : nous célébrons aujourd'hui le Maghreb et nous célébrons Oujda, «Capitale de la culture arabe» par excellence cette année. La question de l'écriture lorsqu'il s'agit de la diversité des langues devient une question très précise. Ainsi, je ne m'étais jamais posée des questions pouvant canaliser mon écriture lorsque j'ai écrit pour la première fois, telles que : pourquoi j'écris ? Pour qui j'écris ? Je crois que l'écriture doit être basée sur la spontanéité et le naturel ; je crois que l'écriture est un acte inconscient par excellence. D'ailleurs, je me suis confrontée récemment à cette question de l'écriture lorsqu'une maison d'édition italienne a sollicité mes travaux en langue italienne. Elle n'en a pas demandé la traduction, mais plutôt une réécriture en Italien car, comme vous savez, je réside en Italie. Je crois que l'écriture est un état spirituel. Quand j'écris, j'utilise une partie de mes outils d'expression, j'extériorise quelque chose d'inné chez moi mais, quand j'ai commencé à penser à la réécriture, je suis passée à un état plus rationnel. Pourquoi j'écris ?

Dois-je écrire dans une langue étrangère ? Quand j'écris en Arabe, je m'adresse à un destinataire que je connais très bien. Je partage ses préoccupations et ses attentes que j'essaie de reformuler par la suite. Mais réécrire un texte déjà destiné à un public précis est un défi puisque lorsque nous écrivons, nous pensons d'une manière ou d'une autre et inconsciemment au public cible. En fait, c'est une question que je me suis posée : le destinataire italien a-t-il vraiment besoin de lire mon travail écrit en Italien, d'autant plus que nous avons un problème dans le monde arabe, qui se résume au fait que des écrivains arabes écrivent en langues étrangères tout ce que l'Européen a besoin d'entendre. C'est ce qui me fait peur, surtout que je suis la fille prodigue de la nouvelle. D'ailleurs, je pourrais dire que ma carrière a commencé quand j'ai gagné un prix au Festival International de Littérature de la Jeunesse. A l'origine, la nouvelle est une fusion entre une histoire et un sketch. L'histoire venait des écrits des anciens, sorte de récits servant de consolation lors des moments difficiles, notamment des calamités. Ces récits servaient en fait de canal pour exprimer les souffrances et les aspirations. Les sketches sont apparus au XVI^{ème} ou au XVII^{ème} siècle. C'étaient des histoires exotiques servant à divertir les gens d'autres cultures. Un tel projet ne me ressemble pas et ne ressemble point à mon projet narratif. Je me suis donc retrouvé pour la première fois confrontée à la question suivante : est-ce que lecteur italien a vraiment besoin de lire mon travail ? En réalité, j'ai proposé à la maison d'édition une histoire qui n'est nullement anthropologique, un récit qui ne reproduit pas l'image stéréotypée de la femme arabe, souvent décrite comme faible et soumise. J'ai donc essayé d'éviter tant que possible toutes ces idées que se fait l'étranger des femmes arabes, des clichés et des stéréotypes. Au contraire, j'ai parlé des femmes arabes contemporaines et je pensais que cela constituerait un défi pour la maison d'édition. Je me demandais si l'éditeur allait présenter l'œuvre du point de vue de la littérature humaine ou simplement folklorique. En vérité, la maison d'édition a célébré le travail correctement, le présentant comme variante de la littérature mondiale.

Mohamed Allaoua Hadji

Nous reviendrons à vous Amal. Venons-en maintenant à Kholoud Al Fellah, une poétesse libyenne doublée d'une journaliste, qui combine parfaitement poésie et écriture journalistique. Kholoud vous dirigez un magazine pour femmes en Libye et vous avez publié plusieurs recueils poétiques «Des joies volées», «Ils t'attendent», «Une table près de la fenêtre» et «Femmes». Je commence par ce dernier titre : que représentent les femmes dans la conception de Kholoud Al Fellah ?

Kholoud Al Fellah

J'ai écrit le recueil «Femmes» en 2014, alors que la guerre avait éclaté dans la ville de Benghazi. J'ai écrit l'histoire de ces femmes qui ont vu leurs rêves se briser, ces femmes déçues. Elles ont vu tous les jours, le visage hideux de la mort, des têtes décapitées, des têtes devenues ballons de football. J'ai décrit la violence, les kidnappings et les disparitions forcées. Comme le titre de la session est «la question de l'écriture», je choisis de parler des questions qui me préoccupent aujourd'hui en tant qu'écrivaine libyenne. Bien sûr, rapporter le quotidien de la guerre est mon devoir de journaliste. J'écris précisément l'histoire du quartier où j'ai habité, mon quartier, et là où j'ai travaillé, mon école et mon Université. En réalité, je ne pouvais rien écrire sur les horreurs que j'ai vues, alors, j'ai choisi d'écrire sur l'image positive de ma ville, je me suis donc intéressée à tout, même à une petite exposition d'arts plastiques d'un groupe de jeunes talents, ou à la chanson dont les paroles sont l'écho de notre réalité quotidienne, ou même à une pièce de théâtre.

J'écris pour montrer que ce pays est, certes, en état de guerre et de destruction totale, mais il regorge aussi de belles choses.

Mohamed Allaoua Hadji

Nous restons avec vous Kholoud et j'espère que vous allez me répondre brièvement. A travers votre travail dans la presse, dans un magazine féminin, et ce recueil intitulé «Femmes», il me semble que la préoccupation de la femme est omniprésente dans votre travail de journaliste, ainsi que dans vos travaux poétiques : donc, vous incarnez à la fois l'image la poétesse et en même temps l'image de cette femme libyenne qui habite, qui hante vos écrits.



Kholoud Al Fellah

Effectivement, dans le recueil, je parle de moi-même en tant que femme libyenne qui a vécu la guerre, mais le magazine est consacré aux femmes en général. Il fut le premier magazine féminin paru en Libye sous le nom «Le magazine de la maison», puis «La femme nouvelle» et ensuite, «Femme» tout court, en considérant que le terme englobe tout : la maison, les enfants, la décoration et le maquillage...

Mohamed Allaoua Hadji

Restons au Maroc avec la poétesse Soukaïna Habiballah, également auteure de roman. Vous avez publié trois recueils poétiques et un roman. Pouvez-vous nous parler du roman en général ?

Soukaïna Habiballah

«Kachla», ou garnison, au Maroc c'est un complexe résidentiel, d'abord dédié aux soldats et aux généraux français et, après le départ du colonisateur, c'est devenu une résidence pour les soldats de l'armée marocaine. Le mot s'est avéré commun à plusieurs pays arabes. D'ailleurs, j'en ai parlé à des amis en Irak et en Palestine et ils connaissent le mot ; je crois que ce vocable a une origine turque. Ce roman est tiré d'une histoire authentique de mon grand-père, qui participa à la guerre du Vietnam. Je ne l'ai connu que très peu de temps : il est mort quand j'avais cinq ou six ans.

Mais je me sentais responsable de son histoire, car il regrettait d'avoir participé à une guerre qui n'était pas la sienne, en ayant pris les armes contre des gens qu'il ne connaissait pas et contre lesquels il ne ressentait aucune animosité. Ce point était toujours à mon esprit. Plus tard, j'ai créé une autre histoire à partir de celle-ci et j'ai essayé de comprendre et d'être le porte-parole de ces personnes envers qui j'ai une dette parce que je suis descendante de cette lignée dont les mains sont entachées du sang d'innocents. Justement, le souvenir de ce sang m'a toujours troublée et c'est pour cela que j'ai écrit ce roman, dont la véracité ne dépasse pas le cinquième du récit, mais j'ai été vraiment soulagée quand je l'ai achevé.

Mohamed Allaoua Hadji

Soukaïna, vous avez publié un roman après deux recueils de poésie. Je ne vous demande pas pourquoi le roman - est-ce la tendance aujourd'hui ? - mais, je vous demande si vous avez emmené avec vous la poésie vers le domaine romanesque, ou si vous avez essayé de faire de la poésie, comme disait Inès, avec un ton plutôt ferme, «Parce que j'écris dans les deux genres, je serais une romancière radicale sans langage poétique ?»

Soukaïna Habiballah

Je ne suis pas sûre d'avoir séparé la poésie du roman dans mon écriture, parce que pour moi, la poésie n'est pas un style d'écriture, ni un genre littéraire ; la poésie est plutôt une façon de voir et de dire les choses. Pour moi, quand j'écris, je considère que la poésie est comme la sève d'un arbre, elle coule d'une manière ou d'une autre. De manière à n'être ni le sujet, ni le maître, de crainte que la poésie ne fasse de l'ombre au roman, mais la poésie survit au sein même de mes romans d'une manière ou d'une autre. J'ajoute que j'ai écrit le roman dans le cadre d'un programme dédié à l'écriture de roman. Donc, mon écriture était canalisée et guidée, car j'étais en contact direct avec l'éditeur. Par contre, dans mon deuxième roman, j'avais une marge de liberté car il n'y avait pas de troisième œil pour lire mes écrits et la poésie était là pour accomplir cette mission. Je ne fais pas de distinction entre poésie et roman, mais seulement si la poésie détourne l'attention ou s'accapare le bénéfice de toute l'histoire elle-même. D'ailleurs, c'est un ami marocain qui a attiré mon attention sur cela quand il a lu le roman et en a extrait des parties, me disant que ce sont de petits poèmes. J'ai dit que non, que je n'étais pas d'accord, lui expliquant que le style n'est pas poétique, mais la poésie est là d'une manière ou d'une autre.

Inès Abassi

Je suis d'accord avec Soukaïna. Je ne voulais pas paraître radicale en disant que je mets une frontière entre poésie et roman. Je préfère la description de Soukaïna : c'est très beau la métaphore «sève de poésie». Nous avons toutes commencé par la poésie d'une manière ou d'une autre mais, pour mon deuxième roman, j'étais aussi dans un atelier d'écriture. C'est vrai que des personnes lisent en même temps ton texte et te disent : «*Le roman se base sur des événements et des personnages. Le personnage mange, respire, dort et va aux toilettes, mais elle n'est pas dans un état de fascination poétique et émotionnel*». Je n'ai pas lu les romans de Soukaïna, je la connais en tant que poétesse, mais j'adore les images et les métaphores. J'ai essayé autant que j'ai pu de me débarasser de cette dépendance. Je sais que mes romans regorgent de métaphores et d'images, et non de poésie, mais je pense que la poésie est au service du roman. Je ne suis pas sûre que nos collègues partagent mon opinion, mais je crois que c'est ce que Soukaïna voulait dire et je partage absolument son approche.

Mohamed Allaoua Hadji

Oui Inès, je pense que c'est clair il y a pas de coupure ou de séparation, point de frontières véritables entre roman et poésie. Certains textes sont narratifs, mais regorgent d'une poésie excessive ; on retrouve le souffle poétique même dans les textes d'écrivains qui ne sont pas poètes de nature. Cela signifie que, dans ce genre d'écrit, ce que vous lisez est un texte romanesque et non poétique. Je reviens vers vous Inès, comme nous parlions de votre roman intitulé «Menzel Bourguiba», publié par une maison d'édition libanaise, je pense que c'est un grand roman, au moins selon les normes des maisons d'édition arabes. Donc, pourquoi avoir recours à d'autres maisons d'édition hors de Tunisie ? Est-ce que cela émane d'une conviction ou d'un désespoir du fait que la maison d'édition tunisienne n'a rien à offrir à l'écrivain tunisien et aux livres tunisiens ? La parole est à vous.



Inès Abassi

Je pense que Madame Habiballah a évoqué ce point. Nous vivons tous, en Afrique du Nord ou au Maghreb, le problème du livre qui ne sort pas de notre pays. D'ailleurs, si nos éditeurs participaient aux salons arabes, nous n'irions pas chercher des maisons d'édition en Orient. Par exemple, en Tunisie, nous avons «La maison du Sud», l'une des plus anciennes du monde et elle n'est pas présente dans toutes les expositions et tous les forums internationaux. Alors, comment le livre sera-t-il distribué et connu à travers le monde ? J'ai commencé en Tunisie où j'ai publié mon premier livre. Et combien de personnes ont lu mon livre ? Le livre reçoit une subvention de l'Etat, mais l'éditeur ne fait aucun effort pour le promouvoir.

J'ai écrit et publié mon deuxième livre en Egypte ; il faut traverser ce pont pour chercher un lecteur ! Nous écrivons pour être lus et pas uniquement pour publier des livres, puis les savoir stockés sur les rayons d'une bibliothèque publique. En Tunisie, le Ministère octroie des subventions à l'éditeur et soutient via l'achat de livres qu'il distribue aux bibliothèques. Mais qui va lire ce livre et surtout la poésie que nous continuons à considérer comme un genre élitiste ? D'abord, tous les lecteurs ne sont pas intéressés par les recueils de poèmes. «La maison Al-Saqi» est aussi le fruit ou le résultat d'un atelier.

Je pose une question : si j'avais envoyé le manuscrit de mon roman sans cette passerelle des ateliers, est-ce qu'on m'aurait publié ce livre ? J'ai envoyé un précédent roman et je l'ai publié dans une autre maison d'édition. Par contre, les maisons d'éditions chez nous ne l'ont pas appuyé - heureusement - et m'ont répondu que cela ne correspondait pas à leurs plans de travail. Je crois que vous contournez la situation contrairement à moi qui suis très directe.

Je sais que tout cela est enregistré et je dis tout mon respect pour les maisons d'édition libanaises et arabes, mais je partage avec la Professeure Habiballah le fait que nous imposons notre travail sur le marché libanais et arabe. Nous savons que l'édition libanaise a vu le jour tôt pour des raisons historiques, religieuses et politiques, ce qui signifie que nous devons tous passer par là. Donc, je n'ai pas choisi cette situation, mais je m'y suis imposée.

Mohamed Allaoua Hadji

Oui Inès, parler d'ateliers littéraires soulève une question fondamentale. Dans ces ateliers, l'écrivain est-il libre d'écrire comme toute autre personne qui écrit chez elle, ou écrit-il selon une règle particulière ? Et ces textes reflètent-ils l'âme de l'écrivain ou l'âme de cette institution ou d'un groupe de personnes. Est-ce que les maisons d'édition imposent certains aspects à l'auteur ? Là se pose la question de la liberté de l'auteur. Et s'il perd sa liberté, que lui reste-t-il ? Nous y reviendrons avec vous, mais restons sur la problématique de la publication. Amal, je pense que publier en Algérie est la même chose qu'imprimer et, personnellement, j'aime mieux bannir le mot «édition» et utiliser le mot «publication» à la place, car il n'y a pas de suite : ni promotion, ni distribution. C'est le cas de la plupart des livres publiés au moins au cours des dix dernières années. Depuis 2007 jusqu'à 2018, je pense que, pour un très grand nombre de titres, si vous demandez à un lecteur s'il a vu ces livres, il vous répondra que non. L'auteur aussi se demande pourquoi il ne voit pas ses œuvres et pourquoi on ne les a pas distribuées.

En fait, je pense que l'éditeur est le seul bénéficiaire de cette opération et je suis sûre que s'il y avait un éditeur avec nous, on entendrait ses plaintes sur les difficultés qu'il rencontre au niveau de la publication. Malgré cela l'éditeur est accusé car il bénéficie des subventions de l'Etat, publie les livres, mais à la fin on ne les voit pas sur le marché. Parlez-nous maintenant de l'expérience de l'édition en Algérie et expliquez-nous pourquoi, après la parution de vos trois premiers romans, vous publiez toujours en Algérie et jamais ailleurs ? Est-ce que cette maison d'édition est différente ou existe-t-il une autre raison ?

Amal Bouchareb

En principe, Shahab Editions est l'une des plus grandes maisons d'édition en Algérie. J'ai trois ouvrages, dont ceux édités par Shahab, et j'ai travaillé avec la maison d'édition publique dite Agence nationale d'édition et de publicité, l'ANEP, l'ouvrage dont j'ai parlé, celui destiné aux enfants. Personnellement, une maison d'édition arabe m'a proposé de publier l'une de mes œuvres mais j'insiste sur le fait de ne je quitte toujours pas l'Algérie, peut-être pour préserver les caractéristiques de mes romans. Personnellement, j'écris sans censure, je n'exerce aucun contrôle sur mon travail, ni sur moi-même et, bien sûr, lorsque nous n'exerçons pas de censure, nous parlons de tout et même de politique. Je préfère qu'à la sortie de l'ouvrage, le numéro d'enregistrement soit celui de la Bibliothèque Nationale d'Algérie, car je ne veux pas être vue comme «l'écrivaine qui critique la situation interne du pays de l'étranger», donc je veux écrire de l'intérieur de l'Algérie et c'est très important pour moi.



Mohamed Allaoua Hadji

Parlez-nous de vos publications. Pouvez-vous nous donner une image précise de la réalité du livre en Libye ? Ce pays est dans une situation désastreuse depuis 2011. L'Etat est presque absent en Libye, il y a une sorte de partition politique : comment cela affecte l'industrie du livre et les écrivains en particulier ? Les maisons d'édition libyennes peuvent-elles publier des livres ? Existe-t-il des bibliothèques ouvertes au public et des expositions ? Parlez-nous de la réalité du livre en Libye.

Kholoud Al Fellah

En Libye, la publication était très faible, même avant la guerre. Une maison d'édition privée va vous prendre le livre pendant deux ans et après vous dira qu'elle ne va pas l'imprimer. Des éditeurs publics avaient publié des livres et des manuscrits de plusieurs écrivains, mais ces instances étaient alors gouvernementales. Lorsque nous sommes entrés en guerre, tout s'est arrêté en Libye ; la vie elle-même s'est arrêtée. Donc, il n'y a ni publications, ni activités, et les magazines ont cessé de paraître. Il est possible qu'il y ait de simples tentatives sur le Web, car le livre n'existe plus en Libye, même les bibliothèques ont fermé leurs portes. Si on en trouve une en activité, les versions disponibles seront très anciennes et il s'agira surtout de livres arabes. Le livre libyen est pratiquement inexistant. Bien sûr, des poètes et des écrivains font des tentatives individuelles, car les maisons d'édition sont arrêtées, il n'y a ni magazines, ni journaux, et il n'y a que des sites Web pour publier. En Libye, il y a eu une rupture. La période de guerre qui a suivi a été dure pour les hommes, les femmes et les enfants, sur tous les plans - social, psychologique et culturel - et elle a touché tout le monde. Un Libyen ne peut pas penser à publier un magazine ou à organiser une activité, et si quelques-unes ont eu lieu, elles sont individuelles. Les attaques continuent, il n'y a pas d'ouvrages littéraires, seulement quelques livres scolaires et pas d'activités.

Mohamed Allaoua Hadji

Merci Kholoud. Avant de donner la parole au public, nous allons aborder la question des ateliers. Il est souhaitable que chacune de vous nous raconte son expérience. Est-ce que vous vous sentez libres ou au contraire moins libres quand vous écrivez ? Et si vous avez l'opportunité de revivre cette expérience, la refuseriez-vous ?

Kholoud Al Fellah

J'ai appris deux magnifiques leçons durant cette expérience. Le premier atelier auquel j'ai participé était avec le poète libyen Khaled Mattawa. La première leçon que j'ai apprise de ce Monsieur, c'est que la créativité ne tombe pas du ciel, mais qu'elle est le fruit d'un travail acharné. Les ateliers vous apprennent à faire travailler votre esprit. Personne n'écrit pour personne, chacun pour soi. D'ailleurs, il n'existe pas d'écriture sans liberté. L'auteur est d'ailleurs seul face à son texte. Bien évidemment, même si Soukaïna et moi partageons les mêmes intérêts, l'expérience demeure différente. Notre atelier comportait huit écrivains, chacun avait un texte et un thème différents. Avant la réunion tenue à Beyrouth, on échangeait des extraits, chacun le lit à sa manière, puis on discutait ; c'était beau. Chacun était absorbé par son propre texte. Du coup, personne ne faisait attention aux petites omissions et lacunes, à la langue poétique, ou aux idées floues ; c'était très important. Personne ne cherchait à te faire changer d'avis, ou à t'imposer quelque chose. On avait la liberté absolue de choisir le sujet qui nous plaisait. C'était très compétitif ; la compétition a pris le dessus sur l'amitié, ce qui a influencé, en conséquence, le rythme d'écriture.

La seconde leçon pour moi de cet atelier, ce fut le respect des délais de remise des textes. On avait une date butoir, et nous étions obligés d'envoyer un nombre déterminé de mots, dans une date précise, à «AFAQ», puis à la maison d'édition. Il arrive que «AFAQ» valide le texte à l'encontre de la maison d'édition. Donc, nous étions pressés. Personnellement, dans ma vie estudiantine, je travaille mieux sous pression. L'expérience m'a été énormément utile, alors pourquoi ne pas la répéter ?



Soukaïna Habiballah

En fait, Inès Abassi et moi étions dans le même programme. Mais nous y étions inscrites dans différentes sessions et même celui qui dirigeait l'atelier était différent. Inès était avec l'écrivain libanais Jabbour Douaihy, alors que moi, j'étais avec la libanaise Najwa Barakat. Pour moi, le travail en atelier avait autant de qualité que de défauts. Personnellement, je préfère achever le roman d'abord et l'envoyer à l'éditeur après. Je préfère ne communiquer le travail à l'éditeur qu'après l'avoir terminé, ne pas écrire en étant accompagnée par l'éditeur dès la première phrase.

Ce serait un peu difficile pour moi. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ces ateliers, c'est de pouvoir rencontrer des écrivains venant de tout le monde arabe. Il y avait avec moi des amis du Soudan, de la Syrie, de l'Égypte, du Liban, et de Palestine. Outre la diversité des nationalités, il y avait des différences également au niveau de l'âge ; les participants avaient entre vingt-quatre et soixante-dix ans. A vrai dire, c'était très riche. Je n'ai rien contre les ateliers d'écriture ; ils sont organisés dans divers pays. Les personnes n'y participent pas pour apprendre à écrire, mais plutôt pour trouver une atmosphère adéquate à l'écriture. En ce qui me concerne, ces ateliers m'ont été à la fois utiles et inutiles. On ne partageait pas nos écritures, cela faisait partie des conditions. En fait, chacun devait élaborer son projet isolément. On ne savait pas ce qu'écrivait l'autre. Mais finalement, on s'est réunis pour discuter la question de l'écriture dans sa globalité. De mon propre point de vue, si tu dévoiles ton projet aux autres, il perd son charme et son mystère.

Kholoud Al Fellah

Tu n'as pas participé à la session avec Ahmed Majdi Houmam, un romancier égyptien. Je ne savais rien sur son idée originale. Il disait qu'il avait commencé son projet avec une idée précise mais, une fois son roman achevé, il s'est trouvé avec une idée totalement différente de l'originale. Il a donc écrit un tout autre roman.

Peu importe si tu travailles avec une personne du même âge ou non : le plus important, c'est la diversité des tendances littéraires des participants. Cela va vous aider d'une manière ou d'une autre. C'est ce qui importe le plus à mon avis.

Mohamed Allaoua Hadji

La parole est à vous Amal.

Amal Bouchareb

Inès a confirmé qu'en fin de compte, l'écriture doit être un travail foncièrement individuel. Cela nous pousse à poser une question concernant l'écriture. En fait, c'est une préoccupation personnelle ; les préoccupations sociétales, on les partage avec la société. D'ailleurs, lorsque cela prend l'air d'un travail institutionnalisé caché sous le vernis de la littéarité, le romancier n'y perd-il pas le charme de la création ? J'ai, quand même quelque chose contre ces ateliers. La question que tu viens d'aborder, à savoir la présence de quelqu'un qui supervise votre «processus créatif», cela me semble un peu problématique et peut-être même une entrave pour l'écriture.

Inès Abassi

C'est parce que vous avez utilisé le terme «institution».

Amal Bouchareb

L'atelier c'est une institution en fin de compte.

Inès Abassi

Pas forcément, il n'y avait pas supervision. Moi, j'aime les métaphores et il y en a une que je n'oublierai pas jusqu'à la fin de mes jours. C'est Monsieur Jebbouri qui m'a fait la remarque. On était dans le deuxième chapitre de mon roman. Il m'a dit qu'il y avait une fluidité et une progression. J'avais créé un personnage qui a écrit sept lettres et un autre personnage qui va découvrir d'autres anciennes lettres. C'est comme si le lecteur ouvrait une armoire et que tous les vêtements lui tombent sur la tête. Jamais je n'oublierai cela. Il n'y a aucune censure. Ce jour-là, je l'ai vraiment très mal pris.

Vous savez bien que votre texte, c'est votre petit enfant. Pourtant, vous devez vous calmer et le prendre à la légère. On ne nous impose rien d'ailleurs. Au sein de l'atelier, on est libre. Et comme il le disait lui-même depuis le premier jour et jusqu'au dernier, vous êtes libres d'écrire ce que vous voulez. En fait, vous n'avez qu'à écouter, si ça vous plaît tant mieux, sinon vous pouvez l'ignorer, tout simplement. Pour moi, toutes les remarques m'ont été utiles. D'ailleurs, il y avait parmi nous une écrivaine égyptienne qui critiquait tout le monde. Par exemple, elle pouvait dire que votre roman a l'air d'une série égyptienne. Moi, je n'ai pas pris ses paroles en considération. Et pourtant, elle est celle qui a écrit le plus long roman : quatre-cent pages ! J'en ai beaucoup rigolé.



Amal Bouchareb

Voilà, peut-être que c'est ça la question Inès. Lorsqu'on écrit, on doit, forcément, partager les avis. L'écriture est un travail individuel, j'ai même envie de dire un monologue. Finalement, en lisant votre produit, tous les moments intimes que vous avez vécus avec vous-même défilent sous vos yeux. On parle du «moi créateur». Après, une fois le travail publié, c'est au lecteur d'exprimer son avis. Mais, à la base, chaque page du livre est un monologue intérieur. Inès, vous rappelez-vous de souvenirs communs avec d'autres personnes avec qui vous avez partagé l'expérience de l'atelier ?

Mohamed Allaoua Hadji

Il me semble que ce sujet se taille la part la plus importante du débat. En fin de compte, rien n'est stable. Cela diffère d'une expérience à l'autre. Quand j'ai déclaré que l'écrivain perd sa liberté, je ne voulais pas dire qu'il la perd totalement. Même en dehors des ateliers, il y a des écrivains qui ne travaillent qu'avec une seule maison d'édition, laquelle exige d'eux de s'assujettir à des normes et règles précises. Dans ce cas-là, je me sentirais privé de toute liberté. En fait, je ne supporte pas l'idée qu'une maison d'édition m'impose ce que je dois écrire. Ce qui est important pour moi, c'est d'écrire un roman à mon gré. Que la maison d'édition accepte de le publier ou non par la suite n'est pas le plus important. Je ne pense pas qu'il existe une ligne éditoriale claire concernant les maisons d'édition.

En fin de compte, on ne parle pas de journaux. Les maisons d'éditions doivent accepter toute création, quelle que soit sa nature. On n'écrit pas un article politique pour le soumettre aux éditeurs. Bien au contraire, il s'agit bel et bien d'un texte littéraire.

Amal Bouchareb

En parlant des maisons d'éditions qui ont une longue histoire, ou de celles qui prennent les choses au sérieux, on trouve qu'il y a, en fait, certaines maisons spécialisées en matière de littérature et il y a aussi des types et genres différents. Je pense qu'un écrivain sérieux choisit avec précaution la maison d'édition. D'ailleurs, ce serait absurde d'envoyer vos textes à une maison d'édition dont les publications sont diamétralement opposées à votre projet créatif. En évoquant, toujours, la question de l'écriture, il me semble, à cet égard, que l'idée du «moi créateur» est primordiale pour chaque écrivain, et qu'elle n'a rien à voir avec la poéticité ou la non poéticité.

Personnellement, j'aime intégrer dans mes travaux beaucoup de personnages et d'événements, donc il ne s'agit pas toujours d'un monologue intérieur et d'un délire personnel. Mais quand j'écris, je préfère écrire discrètement et garder cela jalousement pour moi-même. Je ne confie à personne que je suis en état d'écriture, pour ne pas perdre le fil d'Ariane. Même si je voulais m'inspirer de ces personnes, je ne veux pas qu'elles fassent la moindre modification ; c'est, en fait, que je suis peu curieuse.

Soukaïna Habiballah

Je suis tout à fait d'accord avec Amal, parce que je fais partie du même genre de personnes. Pour cela, cet atelier était une sorte de fardeau pour moi. En ce qui me concerne, cette expérience a demandé beaucoup de patience et surtout d'apprendre à ne pas dévoiler son travail aux autres, cela ne veut pas du tout dire qu'il y a un problème de confiance. D'ailleurs, ça n'a aucun rapport avec la confiance. C'est un programme. Dans le monde arabe, il n'existe presque personne qui exerce le métier de rédacteur. En fait, le travail d'atelier était une pure concrétisation de la rédaction...

Mohamed Allaoua Hadji

Madame Haïfa Zangana a une intervention. A vous la parole.

Haïfa Zangana

Moi aussi, je gère des ateliers. De mon point de vue, il y en a plusieurs moyens pour organiser un atelier. Et comme vous l'avez déjà dit, la durée temporelle n'est pas précise ; ça commence à partir de six semaines et ça peut durer jusqu'à quatre ou cinq ans. On parle alors d'une étude intégrale et approfondie. L'écriture créative n'est pas forcément un vaste domaine. Tout dépend de la volonté de l'écrivain d'adhérer à un atelier et de ce qu'il en attend. D'évidence, je suis tout à fait d'accord avec Amal, il y a une certaine institutionnalisation, mais pas dans tous les ateliers. Toutefois, on a pu constater, durant cette dernière décennie, l'émergence de certaines organisations faisant parfois partie d'institutions internationales et qui sont spécialisées dans l'animation des ateliers. Ces institutions fonctionnent ainsi : par exemple, un groupe de jeunes venant des pays arabes se réunit pour écrire sur un thème précis ; le printemps arabe, ou autre, ou bien la paix puisque les institutions internationales encouragent la paix en Palestine. Donc, l'idéologie est fortement présente, mais pas au sens péjoratif du terme. Qui d'entre nous n'aimerait pas tenter l'aventure d'écrire ? Les jeunes y sont très intéressés, surtout ceux qui écrivent pour la première fois. En fin de compte, ces institutions leur procurent un espace de liberté, jusqu'à ce que ces jeunes pensent qu'ils n'ont pas été influencés du tout. Or, il existe une influence explicite ou implicite.

Encore une fois, je ne mets pas tout le monde dans le même panier, mais je parle surtout de l'écriture institutionnalisée. En ce qui concerne la restriction de l'écriture à un travail étroitement individuel, là je pense qu'on fait une montagne d'une taupinière. Déjà dans les années 1930, on commençait l'écriture collaborative. Personnellement, j'ai participé, dans les années 1970, à l'écriture d'un roman surréaliste collectif. Nous étions douze personnes et chacune devait écrire la moitié du chapitre, puis le faire passer à un autre pour achever le travail. Évidemment, on s'est mis d'accord préalablement sur les personnages, la temporalité narrative, etc. À la fin, on s'est trouvé avec un seul roman. Donc, la condition d'individualité dans l'écriture n'est guère primordiale. Ceci dit, les expériences sont différentes. Le plus important est de maîtriser l'écriture et c'est justement là votre aspiration. Le professionnalisme et l'acquisition des outils de l'écriture sont, également, d'une importance cruciale.

De la même façon, le peintre, s'il n'arrive pas d'abord à dessiner de manière classique, n'atteindra jamais l'abstraction. Je pense que vous êtes toutes d'accord sur ce point.

Mohamed Allaoua Hadji

Monsieur Jalal El Hakmaoui, vous pouvez prendre la parole.

Jalal El Hakmaoui

Je vais aborder le sujet sous un angle de vue administratif. Quand on songeait à organiser ce débat, toutes les interventions envisagées venaient de femmes et donc on se trouvait face à un problème de genre. C'est pour cela que nous avons décidé de confier la tâche de modération à un homme, le bienheureux Ssi Mohamed Allaoua Hadji. L'idée est aussi simple que primordiale ; elle consiste à présenter une nouvelle génération d'auteurs du monde arabe. C'est un point très important à mon avis. Ainsi, c'est une opportunité de se réunir, de se rencontrer et d'échanger. Même s'il existe quelques organisations qui peuvent manipuler certains projets, le problème essentiel, à mon avis, reste celui du manque de professionnalisme. L'éditeur ne corrige pas, ne vérifie pas, ne distribue pas, ne promeut pas le livre : il ne fait - presque - rien. Il laisse l'écrivain, homme ou femme, mener seul son combat.

Ensuite, si l'on prend l'exemple du Maroc, le Ministère de la Culture supporte les éditeurs, mais ceux-ci prennent souvent ses subventions et disparaissent. Ils impriment le livre, mais ne le diffusent pas. Il y a seulement deux ou trois éditeurs connus qui assistent aux foires arabes, en y amenant le livre. Mais en général, la situation est catastrophique, parce que celui qui écrit en Arabe est en guerre perpétuelle. En ce qui concerne la dernière génération, outre les ateliers d'écritures idéologisés, un autre point qui me pose problème ; il s'agit des prix offerts par les pays du Golfe, même s'ils sont parfois bénéfiques. Par exemple, nous au Maroc, on consacre douze mille Dollars au gagnant du Grand Prix du Maroc et on publie plus de mille-cinq-cent livres par an. Or, le nombre de ceux qui y participent, écrivains ou maisons d'éditions, ne dépasse pas deux-cent-soixante-dix en général, alors que plus de sept ou huit cents Marocains participent aux prix des pays du Golfe. Là, on doit poser une question : le Golfe a-t-il une vraie culture, a-t-il une vraie littérature ? Il me semble donc important d'ouvrir un débat sur ce sujet, car j'estime qu'il y a des projets qui n'apportent aucune valeur ajoutée à l'identité de cette génération, mais bien au contraire, qui peuvent l'influencer négativement.

J'aimerais terminer mon intervention en évoquant la question du dialecte. Il y a un roman intitulé «La Maison de Kachla», et un autre «Menzel Bourguiba». «Kachla» signifie la garnison. On remarque qu'il y a beaucoup d'emprunt dans les dialectes marocain, algérien, et tunisien. On utilise des mots espagnols, français et italiens.

Au Maroc, aux alentours de Casablanca, on dit «Kochina», vocable emprunté du mot italien «La Cucina». Je me rappelle qu'un jour quelqu'un m'a demandé pourquoi lorsqu'on va à un hôtel, on demande au réceptionniste «une chambre» comme si cela faisait partie de notre dialecte. Cela est dû, essentiellement, à l'époque coloniale. En arabe, la chambre c'est «Al Ghrofa». Donc, je pense que des rencontres comme celle-ci qui permettent la rencontre de gens de diverses nationalités arabes pour mieux se connaître et se comprendre.

Mohamed Allaoua Hadji

Pour conclure, je cède la parole au public.

Intervention

En vérité, l'intervention du poète Jalal El Hakmaoui m'a beaucoup attirée. Parfois, l'importance du prix réside, essentiellement, dans le nombre d'exemplaires du livre qu'il offre d'éditer et non dans sa valeur matérielle. La première édition n'est qu'une présentation du prix, ce dernier ne remporte un franc succès qu'après l'obtention du prix. Dans le monde arabe, le plus grand apport d'un prix à un livre, c'est de contribuer à sa large diffusion. Pour ce qui est de la traduction, le livre gagnant sera traduit, souvent, vers l'Anglais, le Français, ou l'Espagnol. Sinon la diffusion du livre se restreint de plus en plus. Lorsqu'il s'agit de ce domaine, le monde arabe est semblable à un continent isolé. En effet, quand on parle du livre, on parle, forcément, de la situation de l'écrivain et de son rôle au sein de cette société. Pour mieux comprendre cette rencontre, on doit la lier avec celle de ce matin, lorsque quelques écrivaines arabes ont discuté la question d'écriture selon leurs perspectives. Cette réunion prolonge la précédente. Quand on parle de la pesanteur d'écriture et de sa présence dans nos sociétés arabes en général, la question que l'on doit poser n'est pas de savoir si on peut produire une œuvre qui atteigne un grand nombre de ventes et réalise un grand succès ; mais on doit s'enquérir plutôt du rôle des écrivains au sein des sociétés car leur préoccupation majeure est d'avoir droit à une vie digne. C'est tellement difficile, voire impossible. On doit chercher le problème à l'origine et le réparer. Nous le savons tous, tout ce qui est luisant n'est pas forcément de l'or.

Mohamed Allaoua Hadji

Merci. Aimerais-tu ajouter quelque chose Madame Dima ?

Dima

Dans la même perspective, je pense que l'idée est devenue aujourd'hui comme une marchandise qui se vend et s'achète. Désormais, l'écriture est une tâche plus difficile pour l'écrivain. En Occident, les journaux sont de plus en plus achetés. Pourquoi ? Parce que l'idée s'achète aujourd'hui et donc l'écrivain n'arrive plus à écrire librement. Les problèmes sont nombreux, y compris l'écriture et la vente des livres. L'écrivain n'a plus cet espace libre d'écriture : il est toujours limité par ses conditions de vie, par le pays où il vit. Il doit faire attention à ce qu'il écrit ; il doit écrire précautionneusement si l'on peut dire. Il écrit, parfois, dans le but d'avoir un prix. L'écrivain est donc limité et le lecteur aussi. Dans le monde arabe, on ne lit pas. Alors qu'en Occident, en France et en Allemagne par exemple, il y a des livres partout parce que là-bas l'idée ne se vend pas et ne s'achète pas.

Soukaïna Habiballah

De façon générale, j'aimerais commenter très rapidement ce qu'a dit Monsieur Adil.

Nous sommes limités par des conditions économiques suffocantes. Comment écrire librement alors ? A ce sujet, j'aimerais citer une parole de Brecht : *«Personne ne dira que ce furent de moments difficiles, mais tout le monde se demandera pourquoi les poètes se sont tus»*.

Inès Abassi

Au sujet de la déclaration qui avance que nos peuples ne lisent guère, j'aimerais moi aussi me faire en quelque sorte l'avocat du diable et donc défendre les lecteurs. Nous lisons si on nous offre des livres. Peut-être doit-on blâmer l'éditeur. Le poids de la responsabilité repose, peut-être, sur d'autres épaules, mais pas celles du lecteur. De mon point de vue, nous sommes des peuples qui ont soif de lecture. On ne doit pas se culpabiliser tout le temps au point de se considérer génétiquement ignorant.

Kholoud Al Fellah

Tout ce que je souhaite, c'est que dans mon pays, la hache de la guerre soit enterrée.

Mohamed Allaoua Hadji

Merci à toutes les écrivaines qui ont participé à cette session. J'espère que cela vous a été utile et fructueux. Je vous salue dans l'espoir de vous retrouver prochainement.

PATRIMOINE CULTUREL JUIF DU MAGHREB

Modératrice : Karima Yatribi
Participants : Zhor Rihil, Mohamed Hatimi, Paul Dahan
Espace : Simon Levy
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

L'Agence de l'Oriental a très tôt entrepris la reconquête de son patrimoine culturel, matériel et immatériel, juif, d'autant plus que la présence de la communauté israélite sur la Région avait un poids historique très prégnant et que le nier aurait été une aberration, une amputation inacceptable d'un passé heureux dans lequel se reconnaissent nombre de citoyens de l'Oriental, juifs aussi bien que musulmans. Ainsi, un patient travail pour reconstituer ce passé, collecter les témoignages, solliciter des compétences savantes au Maroc comme à l'étranger, a conduit à l'édition d'un ouvrage qui fait référence : «Mémoires juives de l'Oriental Marocain», beau livre paru dès 2013. De ce projet est née l'idée de réaliser à Debdou, ville qui fut longtemps majoritairement juive, un Centre de mémoire dédié à présenter ce que fut la vie de cette communauté juive au fil des siècles, puis un second projet d'édition, toujours dans la collection des beaux livres de l'Agence de l'Oriental.

Il porte sur un autre aspect culturel de ce passé de cohabitation heureuse inter-religieuse : «L'Oriental Marocain, des siècles d'art culinaire juif». Le patrimoine culturel juif était donc dès 2017 au nombre des préoccupations des tables rondes du Salon et il est repris ici mais cette fois au niveau du Maghreb, échelle naturelle de la réflexion de l'événement. En fait, les initiatives maghrébines se limitent pour l'essentiel au Maroc, notamment à partir de la création en 1997 du Musée du judaïsme à Casablanca.



Zhor Rihil, sa Conservatrice, qui travailla aux côtés de l'initiateur, Simon Levy, présente un bref historique de la démarche suivie et fait le point de l'évolution notable de l'intérêt pour la judéité marocaine. D'autres actions muséographiques sont évoquées hors du monde arabe, à Istamboul par exemple, et surtout à Bruxelles, autour de Paul Dahan, passionné d'art et citoyen du monde, intervenant ici. Les Professeurs universitaires marocains Karima Yatribi – modératrice – et Mohamed Hatimi furent des doctorants titulaires de bourses du Centre de recherche sur les Juifs du Maroc. Ils sont de fins connaisseurs de la communauté dont ils introduisent dans leurs enseignements les connaissances historiques nécessaires pour bien comprendre toutes les dimensions de l'histoire du Royaume. Avec l'intervention de Monsieur Mouaad El Jamaï, Wali de la Région de l'Oriental, est posée la question de la dispersion actuelle d'une grande part de ce patrimoine, actuellement très disséminé dans le monde comme l'est d'ailleurs la communauté des Marocains juifs depuis les années 1970. Pouvoir disposer un jour de ce patrimoine et le mettre à disposition de qui veut s'en enquérir est clairement un enjeu pour le Maroc moderne.

Les interventions de la table ronde

Karima Yatribi

Nous allons débattre du patrimoine culturel juif du Maghreb. Pour ce faire, je vous présente les personnalités qui m'entourent. D'abord Zhor Rhihil, que Simon Lévy appelait «bras droit» et «extension de ma matière grise». Lorsque je traitais avec feu Simon, il me disait avec énergie : «*Vois tout avec Zhor ; elle sait tout*». Pour sa mémoire, je me devais de le dire aujourd'hui publiquement. Je suis très heureuse que tu sois avec nous Zhor, ou plutôt que je sois avec toi ; je dirais ça plutôt ainsi. Zhor est la Conservatrice du Musée juif de Casablanca, un très bel espace que nous visitons chaque fois que l'occasion s'en présente. Elle est toujours là pour nous y accueillir et j'invite les Oujdis à s'y rendre s'ils en ont l'opportunité ; c'est un rendez-vous très important. Merci Zhor d'être avec nous aujourd'hui.

Je me tourne vers Paul Dahan. Vous êtes né à Fès de mère marocaine et vous êtes psychanalyste et Conservateur du musée d'art juif marocain à Bruxelles. Passionné d'art, on vous dit véritable citoyen du monde, le symbole même de la diversité, au niveau de vos origines comme de votre façon de penser. Grand voyageur, vous avez fait de nombreuses rencontres grâce auxquelles vous vous dites très enrichi, et je ne parle pas de richesse matérielle, mais intellectuelle, peut-être même spirituelle. Vous nous en parlerez. Grâce à ces voyages, vous vous êtes construit et intéressé à ce qu'on peut appeler une recherche de l'autre, une recherche de soi aussi. C'est ce qui vous a motivé à explorer l'art juif marocain sous toutes ses formes : manuscrits, objets religieux, et jusqu'aux bijoux en passant par les vêtements. Vous détenez aujourd'hui l'une des plus grandes collections de manuscrits juifs marocains, un véritable trésor que vous exposez régulièrement avec soin à Bruxelles. Vous dites que l'identité est complexe et qu'on la construit en fonction de l'environnement dans lequel on grandit. Est-ce que vous pouvez nous dire quelque chose à ce sujet ?

Paul Dahan

Il y a beaucoup de choses à dire parce qu'il s'agit dans cette phrase d'une question d'identité et que nous vivons dans un monde où les identités sont à fleur de peau. Des remises en question constantes font que certaines personnes tiennent en état d'équilibre, tandis que d'autres peuvent le perdre.

Je m'explique : que ce soit au Maroc, en Europe ou partout ailleurs, il y a des gens qui habitent un petit village et qui, quand ils quittent ce territoire et arrivent dans une grande ville, peuvent être tout à fait perdus dans leur équilibre, au point qu'ils ont très vite besoin de retourner chez eux. Je vais donc sans cesse dans mon discours, si vous me le permettez, faire des associations entre mon identité marocaine et l'aspect psychologique de cette identité. Depuis une quarantaine d'années que je pratique la psychanalyse, la constance est de voir des gens capables de bouger dans l'espace et de garder leur état d'équilibre de manière universelle : ils sont plus forts que des gens qui, dès qu'ils bougent de leur espace, ne sont plus en accord avec eux-mêmes. Et c'est vrai aussi pour notre corps : certains mangent toujours les mêmes nourritures et, s'ils mangent des aliments différents, ceux-ci seront rejetés par leur corps ou alors ils se sentiront mal. Donc, le corps et l'esprit, c'est à peu près la même chose : la capacité de bouger dans l'espace ou d'assimiler de très diverses nourritures spirituelles ou matérielles fait que, si vous arrivez à incorporer et à digérer tout ça, vous êtes plus résistant dans le temps que les autres.

C'est une sorte de grande vérité que j'ai acquise et qui me permet de dire que la seule chose qui soit réelle et forte dans ce monde, c'est cette capacité d'adaptation à la diversité. Prenons l'exemple de l'extrémisme, qu'il soit religieux, politique, vis-à-vis de la femme, etc. Un extrémiste est par définition quelqu'un d'intérieurement fragile : il n'accepte pas la différence. Il ne pourra donc pas être dans la complexité du débat, étant amené à s'enfermer dans un monde très restreint. Après, j'expliquerai aussi ce qui m'a amené à cette collection que j'ai montée depuis une quarantaine d'années et qui n'était pas pensée pour faire des expositions, mais plutôt pour restaurer mon identité. J'ai quitté le Maroc à l'âge de dix-huit ans. Je pensais qu'en changeant de pays, j'allais adopter une nouvelle identité et, quinze ans plus tard, je me rends compte qu'on ne peut jamais, absolument jamais, perdre la base de son identité. On peut aller où l'on veut, elle nous rattrape toujours. Donc, cette collection m'a d'abord permis de soigner mon passé, de réparer mon identité.

Karima Yatribi

Merci Paul pour cet éclaircissement. Je me tourne maintenant vers Zhor Rhihil. J'ai parlé de toi en évoquant Simon Levy. Les personnes qui l'ont connu savent que ce n'était pas quelqu'un de très facile à vivre mais qu'il était aussi grand par l'honneur que dans ses idées. Quant à toi Zhor, Baccalauréat en poche, tu t'es inscrite à l'Institut national des sciences de l'archéologie et du patrimoine (INSAP) à Rabat et, quatre ans plus tard, tu as consacré ton mémoire de fin d'études en anthropologie et ethnologie à la minorité juive marocaine. En 1995, il y a eu création de la Fondation de la communauté juive de Casablanca par Simon Levy, qui devint son Secrétaire général. Par la suite, en 2000, tu as été nommée Conservatrice de ce Musée et dans l'intervalle, tu as sillonné le Maroc avec Simon Levy. Vous étiez en quête de quelque chose et aviez un objectif. J'aimerais que tu nous parles de cet objectif qui a donné lieu ensuite à toute cette richesse que nous voyons dans ce Musée.

Zhor Rhihil

Merci Karima et merci aux organisateurs d'avoir programmé cette table ronde dans une salle qui porte le nom de Simon Levy ; c'est un hommage à ce grand personnage. Pour moi, Simon Levy était une montagne, une mine d'informations, un homme exceptionnel et un grand patriote. En ce qui me concerne, j'ai eu ma Licence à l'INSAP, puis j'ai choisi l'option Anthropologie. Ensuite, j'ai intégré l'Institut supérieur du journalisme où j'ai fait de l'anthropologie visuelle en essayant de réaliser des films documentaires sur des faits ethnographiques qui caractérisent la culture marocaine. Dans ces deux institutions, j'avais l'occasion de travailler sur le judaïsme marocain et, à l'époque, je ne pouvais pas travailler sur ce sujet sans rencontrer Simon Levy. Pourquoi ? Parce qu'il y a un avant et un après 1997.

En effet, nous étions peu d'étudiants marocains à travailler sur le judaïsme marocain. Quand nous voulions faire le terrain ethnographique et aller rencontrer les responsables de la communauté juive du Maroc, souvent les institutions juives marocaines étaient renfermées sur elles-mêmes. C'était très difficile pour un jeune étudiant marocain de confession musulmane et c'est encore le cas aujourd'hui, je le dis aux responsables juifs. Avant 1997, j'ai commencé à travailler sur le sujet et surtout sur la Hilloula : le pèlerinage juif marocain. C'est une tradition commune aux Juifs et aux Musulmans. Ce que les Juifs appellent Hilloula, les Musulmans le nomment Moussem. Il était donc très difficile d'aller sur le terrain et il fallait absolument aller vers Simon Levy. Je l'ai rencontré à la Faculté des Lettres à Rabat où il était Professeur de langue et littérature espagnoles. Ce jour-là fut une sorte de révolution.

Nous avons commencé ensemble un travail de quatre ans. J'ai réalisé mes travaux à l'INSAP et à l'Institut du journalisme et il a fait appel à moi. Au début, c'était comme une sorte d'aventure d'ouvrir un Musée juif alors que les institutions juives étaient fermées sur elles-mêmes, mais le Musée fit exception. Ce qui est très particulier, c'est qu'en 1997, il a été ouvert officiellement et est devenu la seule institution juive ouverte vers l'autre, la seule qu'un Musulman peut visiter, explorer, et où il peut réparer une partie de son identité ; une sorte de réconciliation avec soi-même. Pour moi, accompagner Simon Levy était une sorte de réconciliation, et pas seulement pour moi. En effet, j'ai découvert que beaucoup des Marocains musulmans ont aussi cette identité juive et les marocains juifs ont également l'identité amazigho-arabo-musulmane. Nous vivons dans la même société et vu l'histoire, il y a eu comme une sorte de déchirure entre les deux communautés avec le départ de Juifs marocains vers Israël ou d'autres destinations, surtout pour ma génération. Nos grands-parents et nos parents, eux, ont connu les Juifs et ils racontaient beaucoup de choses, mais, pour nous, c'était une réconciliation de travailler sur cette communauté. On a essayé de trouver une partie de nous-mêmes tout faisant un premier pas vers l'autre et en le découvrant. En voyageant avec Simon Levy au fin fond du Maroc, dans des localités, des villages et des villes, j'ai découvert le vrai Maroc. J'ai ainsi eu l'occasion d'explorer une partie de moi-même et de mon identité.

Karima Yatribi

Mohamed Hatimi se joint à nous au bon moment. Je réagis à ce qu'a dit Zhor Rhihil, la connaissant bien également le Musée et ayant moi-même travaillé sur un écrivain Marocain juif (et non Juif marocain, je le précise car il y tenait beaucoup) : Edmond Amran El Maleh. Je lui ai consacré le livre «Le bruissement des souvenirs», préfacé par l'honorable Professeur Driss Khrouz que je ne remercierai jamais assez. Ce livre a été présenté à Monsieur André Azoulay et que je l'ai présenté moi-même à Sa Majesté le Roi. Ainsi, lorsque l'on parle de la déchirure de la mémoire, de la réconciliation avec l'autre, il est vrai qu'il y a la préservation du patrimoine, matériel ou immatériel, mais on peut également le préserver à travers la littérature. Les écrivains ont parlé de cette mémoire, de ce départ presque forcé des Marocains juifs partis un jour s'installer ailleurs. Je pense que le livre qui rend le mieux compte de cela est celui d'Edmond Amran El Maleh, «Mille ans, un jour». Ils ont vécu plus de mille ans au Maroc et, un jour, ils ont dû le quitter malgré eux.

Ce qui est intéressant aujourd'hui, c'est le retour de ces Marocains : à chaque fois que l'occasion se présente, ils sont là. Je ne veux pas insister, mais je dis tout simplement qu'à chaque fois que Zhor m'invite à Casablanca dans le cadre de la célébration de la Mimouna, ou de toutes les fêtes religieuses maroco-juives, je viens avec plaisir et même, au fond de moi, je sens que c'est mon devoir en tant qu'Amazighe du Sud marocain, moi qui parle très bien l'Amazigh. D'ailleurs, je me sens quelque part très proche ; dans ce Musée, je me sens dans mon élément. Voilà, notre identité peut contenir plusieurs appartenances. J'invite les étudiants à lire un texte ô combien important d'Amine Maâlouf : «Les identités meurtrières». J'enseigne ce livre à l'Université et il y a beaucoup de travaux dessus. L'auteur y traite justement ces questions d'identité et d'appartenance, ainsi que la façon de s'ouvrir à l'autre tout en conservant son identité propre.

Nous saluons aussi une personne parmi le public, avec toute la modestie qu'on lui connaît, c'est Monsieur Mouaad El Jamaï. Merci de votre présence, qui rehausse la qualité de cette rencontre. On voit l'intellectuel que vous êtes et, comme toujours, vous le démontrerez aisément.

Je reviens vers Mohamed Hatimi que j'ai eu l'opportunité de connaître. Il nous faut rendre hommage aux Marocains juifs car nous avons été boursiers du Centre de recherche sur les Juifs du Maroc et c'est là que nous nous sommes connus, avec Messieurs Robert Assaraf, Michel Abitbol et Albert Sasson. Ils nous ont accompagnés dans nos travaux de recherche. Nous leur rendons hommage et leur disons merci. Nos parents nous ont éduqué, nos Professeurs nous ont instruits, mais nos amis juifs marocains ont financé nos études supérieures et, grâce à eux, nous avons aujourd'hui des fonctions stratégiques à l'Université.



Mohamed Hatimi

Je tiens tout d'abord à rendre hommage à Simon Levy, car c'est un grand passeur de mémoire qui a su convaincre que vivre dans le présent et penser au futur n'a de consistance que s'il y a un intérêt à ce qu'il appelle le legs ancestral. Il disait toujours : *«Prier dans une synagogue, c'est bien. Mais prier dans une synagogue qui date du XVIII^{ème} siècle dans le Mellah de Fès, c'est autre chose»*. Visiter un cimetière, c'est toujours émouvant, mais ça donne surtout un sens à une filiation ancestrale. C'est pour cela qu'il a su insuffler à ses coreligionnaires l'amour, la tradition, la sauvegarde et la promotion de ce patrimoine matériel. Je voudrais vous parler de cet intérêt pour le patrimoine juif. Il s'inscrit dans une refonte de l'identité marocaine. Longtemps, on a pu dire que le Marocain était heureux parce que, d'un point de vue identitaire, il était arabe et musulman. Ceci a duré depuis les années 1930, depuis le Dahir berbère, depuis que des oulémas ont commencé à donner assise à l'identité marocaine.

Le départ des Juifs dans les années 1950 et 1960 a donné ce que Victor Malka appelle les «Juifs du silence». Arrivée la Marche verte et toute la refonte identitaire. S'en sont suivies l'émergence de l'amazighité et la découverte que l'identité marocaine est multidimensionnelle et qu'il y a plusieurs composantes dans cette identité : l'amazighité, l'africanité...

Ensuite, on a remis à l'honneur la composante juive. 1977 est une année très importante dans l'histoire de la judéité marocaine car, en Israël, le Likoud arrive au pouvoir en renversant l'establishment travailliste. Ce changement s'est fait en grande partie grâce à l'électorat sépharade, dont la composante marocaine est très importante.

Là, les Juifs du Maroc qui, auparavant, voulaient être ashkénazes, redécouvrent leur identité et leur patrimoine et le mettent en valeur, en Espagne mais aussi au Maroc. Un homme très intelligent a su tirer profit de cette relance identitaire : c'est feu Sa Majesté Hassan II. Il avait besoin de ce lobby et a lancé lui aussi une offensive. On se rappelle tous très bien en 1977 de la tenue à Paris de ce grand colloque sur l'identité et le dialogue.

S'ensuivent tellement d'initiatives qu'en 1986, le Conseil des communautés israélites du Maroc lance un vaste programme pour faire revivre le tourisme juif par la promotion des Hilloulas, inscrites dans un circuit de quinze jours. Je n'ai pas le document, mais on le trouve dans un article envoyé à toutes les communautés marocaines du monde pour leur dire : «*C'est l'occasion de relancer le judaïsme marocain*». Sur cette lancée, on a créé la Fédération internationale des communautés juives du Maroc, présidée par David Ammar, et là on a commencé à reconsidérer la composante juive de l'histoire du Maroc et à traiter le problème du patrimoine matériel. Je ne parle pas du patrimoine immatériel parce que les Universités israéliennes s'en chargent. Il y a un article très intéressant de Simon Levy qui énumère les lieux de mémoire à sauver ; il y insiste pour que ce ne soit pas seulement une affaire juive car, pour lui, c'est un patrimoine marocain.

Bien sûr, l'Etat marocain ne peut pas s'en occuper car le Ministère de la Culture n'a pas assez de budget pour se charger de tout. C'est donc à la communauté elle-même que revient la charge de réhabiliter ce patrimoine. A partir des années 1980, tout a commencé par l'inauguration de la synagogue à Fès et je me rappelle très bien de ce jour où nous étions invités avec l'ancien directeur de l'UNESCO, Albert Sasson.

Il y a un challenge stratégique pour le Maroc : atteindre vingt millions de touristes par an. Certains pays misent sur un tourisme populaire, mais le Maroc veut un tourisme de qualité. Je ne connais pas les chiffres exacts ; ceux estimant à 20 000 le nombre d'Israéliens venant au Maroc me semblent exagérés. En ce sens, le patrimoine juif intégré aux circuits dans les villes et les campagnes a valeur d'attraction et booste ce tourisme religieux. Les populations sont très accueillantes, je le vois très bien en faisant mes tournées à Fès, à Meknès et dans le Sud, surtout quand il s'agit du tourisme juif, sans demander la nationalité, parce qu'il y a un lien qui se renouvelle. En sus, il y a une mémoire ressuscitée et mise en valeur, c'est en ce sens que s'intéresser au patrimoine juif constitue un capital très important dans la refonte de l'identité marocaine, qu'elle soit musulmane ou juive.

Karima Yatribi

Aujourd'hui, nous parlons de patrimoine culturel juif, mais je pense qu'il aurait été mieux d'ajouter le verbe «*préserver*» car c'est la préservation de ce patrimoine qui nous intéresse. C'est vrai, ce patrimoine est là, quelque part, dissimulé. Là, je m'adresse à Paul : tu es un grand passionné d'art et tu as l'une des plus belles collections, comment fais-tu pour obtenir ces objets ? Est-ce que la fibre nationaliste y est pour quelque chose ? Lorsqu'une personne a quelque chose qui a appartenu à ses ancêtres, ce doit être très difficile de s'en détacher, même si c'est pour l'exposer dans un musée et pas pour un usage personnel.

Est-ce que les gens arrivent à se détacher facilement des objets qu'ils ont conservés pendant des centaines d'années, qui ont été transmis au fil des générations, et qu'on leur demande au nom du Maroc et de la mémoire ? C'est comme demander à une mère de vous confier son enfant, n'est-ce pas un arrachement de quelque chose qui leur est cher et dans lequel ils ont investi leur mémoire ? Cela peut être un vêtement, un bijou ou encore un manuscrit. Comment faites-vous Paul ?

Paul Dahan

Pour répondre à cette question, on retombe sur quelque chose qu'on vient d'évoquer : cette question de mémoire. Les gens se déplacent, surtout dans le monde méditerranéen, avec l'idée que là où l'on va ce sera mieux que là où on était.

Donc, ces gens sont partis la plupart du temps en abandonnant ce qu'ils avaient, pour changer de costumes, de bijoux, etc. C'est tout le rapport à la mémoire qui est très important. La question qui m'obsède tous les jours au sujet du Maroc, que je connais un peu, c'est qu'est-ce qui fait que tous les Juifs veulent revenir dans ce pays si particulier. Des Juifs, il y en a partout sur la planète, ils sont disséminés partout. C'est un peu comme les Marocains : aujourd'hui, on les trouve jusqu'en Finlande et ailleurs. Eh bien, les Juifs c'est la même chose. Mais qu'est ce qui fait que les seuls Juifs qui retournent dans leur terre d'origine, qui ont un attachement fort, sont ceux du Maroc ? Je me suis posé cette question : pourquoi le Maroc a cette espèce d'attraction, d'aspiration ? Je crois que c'est très complexe et je n'ai pas la réponse, mais toujours est-il qu'on n'exploite pas suffisamment cette sensibilité qui fait qu'aujourd'hui par exemple, il y a en Israël une diffusion de la musique andalouse qu'il n'y a même plus au Maroc je pense. C'est incroyable ! Vraiment, tous les jours, il y a dans différentes villes du pays des demandes de concerts de musique andalouse qui attirent entre 300 et 3 000 personnes.



Donc, ce pays, principalement fondé par des ashkénazes, est submergé par cette musique. Pourquoi ? Parce que la musique est quelque chose qui ramène à une mémoire ancienne et qui apaise l'âme. C'est fascinant de voir ces millions de gens, même pas nés au Maroc, qui aiment et vont étudier la musique arabe, la chanter comme si elle avait toujours été en eux. Ce sont des phénomènes de mémoire et, dans la tradition juive, quand vous entrez dans une synagogue, il y a des vers suspendus par exemple avec des petites mèches qui illuminent ces textes. Ce n'est pas simplement pour donner la lumière aux gens qui lisent ces textes, car ces vers sont des inscriptions de personnes décédées : ils sont là pour vous rappeler constamment que vous appartenez à une histoire, que vous êtes un maillon de l'histoire et qu'il faut vous souvenir que les anciens étaient là.

Ils ont disparu physiquement et donc, dans la culture juive, vous les voyez de la naissance jusqu'à la mort. Allez au cimetière de Tétouan et vous verrez sur les tombes : il y a des sortes de cercles à spirales. On les retrouve sur les linceuls. Ils indiquent que le corps disparaît mais transmet aux enfants des traditions millénaires. Le plus important, ce n'est pas la matière de mon corps, ce n'est pas moi.

Ma vie n'a pas commencé avec ma naissance et ne s'achève pas avec ma mort : ma vie commence par des ancêtres. Il est très important pour toute culture et toute civilisation de maintenir cette mémoire qui se perd et je crois qu'aujourd'hui nous sommes dans cette urgence au Maroc, mais aussi ailleurs. On peut aimer la musique moderne sans pour autant abandonner une musique qui n'est plus à la mode, car ce n'est pas une question de mode mais plutôt de maintien de la tradition. Mon rôle a été de collectionner depuis quarante ans plus de 3 000 objets, plus de 100 000 manuscrits sur le Maroc, en Arabe, Hébreux, Portugais, Espagnol, etc. C'est une façon de préserver parce que je sais que nos enfants nous reprocheront de ne pas leur avoir enseigné qu'avant nous il y avait une histoire et qu'elle est très importante. J'ai donc d'abord fait ça pour moi, mais je le fais aussi pour maintenir notre tradition.

Aujourd'hui, beaucoup de Marocains vivent à l'étranger, ne savent rien de leurs origines, rien de leur histoire, donc il ne faut pas s'étonner qu'ils soient attirés par l'extrémisme religieux, le fondamentalisme et éventuellement le terrorisme, parce qu'on n'apaise pas leur âme en leur contant d'où ils viennent. Cette transmission est très importante et j'insiste là-dessus parce que c'est ce que je fais depuis trente ans : monter des expositions, montrer à ces jeunes Marocains qu'ils doivent être fiers de leurs origines, de leur histoire, à condition qu'ils la connaissent et donc les objets n'ont de valeur que si le sujet y voit quelque chose.

Un caillou n'a aucune histoire - ce n'est qu'un caillou - mais un archéologue, lui, sait ce qu'il comporte. Il faut alors rendre vivants tous ces objets, car des gens ont donné leur vie pour ça, ont donné leur sang, et on ne peut pas les abandonner et considérer que parce que quelque chose est mort, ça n'existe plus. Donc, ce qui m'attriste c'est qu'au Maroc, il n'y a malheureusement pas suffisamment de voix qui s'élèvent pour dire que, dans ce pays, des Juifs ont vécu et laissé des traces encore vivantes, sans qu'on le sache. Moi par exemple, je ne suis pas un Juif marocain, je suis aussi musulman, je suis aussi berbère parce que tout ça, que je le veuille ou non, fait partie de mon histoire de la même manière que j'ai vécu en Scandinavie, et personne ne doit décider de mon identité. Je suis le cumul de tout que j'ai incorporé.

Karima Yatribi

Je te remercie ; tu as préparé ma transition. Avant de te répondre, saluons la présence de Abdelkader Retnani, un éditeur acharné ! Je le connais bien et je sais tout le travail qu'il a mené pour préparer avec nous ce qu'il allait publier. Félicitons-le également pour les beaux livres sur la mémoire juive de l'Orient Marocain et sur la cuisine juive de cette région. Voilà une manière de préserver la mémoire.

Paul, tu parles de musique andalouse et nous avons un grand connaisseur en la personne de Monsieur Jamaï. Quand je travaillais au cabinet du Ministre de la Culture, je vous voyais toujours venir discrètement ; vous récitiez des vers. Je voyais en vous l'homme mais aussi l'artiste. C'est toujours agréable de voir qu'une personne peut vivre plusieurs passions qui se complètent. Alors Paul, il y a la musique andalouse, mais aussi des chansons qui relèvent du répertoire chaâbi marocain. Par exemple, Hamid Zahir avait chanté une très belle chanson pour saluer le retour de Sa Majesté Hassan II à Marrakech après une absence un peu longue qui avait attristé les Marrakchis. Cette chanson a été reprise par Raymonde El Bedaouia.

Il y a aussi la cuisine juive et nous ne remercierons jamais assez Zhor car, à l'occasion de la Mimouna, quand nous te rendons visite au Musée, il y a toujours ce buffet et cette phrase qui revient : «*treb7ou ou tse3dou*» («*On vous souhaite réussite et bonheur*»), et nous partageons ce repas. C'est dire que la préservation de la mémoire se situe non seulement au plan matériel mais également au niveau immatériel.

Il y a le chant, la musique, les vêtements avec les belles tenues qui se trouvent au Musée et j'invite les Oujdis à venir à Casablanca et à visiter tout cet espace où il y a l'âme de feu Simon Levy. Chaque objet est à sa place et Zhor y veille scrupuleusement.

Mon cher Paul, tu as dit : «*Moi je me sens musulman et je me sens amazigh*». Il y a donc toutes ces composantes en toi et qui font ce que tu es. Tu ne cesses de prôner la rencontre avec l'autre, le partage, et tu refuses toute forme de stigmatisation : tu ne dis jamais «*Juif*» ou «*Musulman*», afin de ne stigmatiser personne. Peut-on en parler ?

Paul Dahan

Oui, je pense qu'à partir du moment où l'on dit «*les Juifs*» et «*les Musulmans*», on sépare deux inséparables. «*Les Juifs*», qu'est-ce que ça veut dire ? Pas grand chose en soi. Un Juif du Sud-Est marocain est différent d'un Juif de Tanger. Le Juif de Tafilalet sera plus proche d'un berbère de la même ville que d'un Juif tangerois. J'ai l'habitude de travailler avec des individualités ; chaque être humain a une histoire, une histoire complexe, et il faut parler à chaque être humain en fonction de sa complexité et de son histoire. Dès que l'on dit «*les Juifs*» et «*les Arabes*», on fait un conflit, comme dans un stade de football où les supporters ne portant pas les mêmes écharpes sont les uns contre les autres. Je pense qu'il faut toujours composer avec. C'est toute la richesse des êtres humains : être capable, non pas de séparer, mais de faire avec.



Karima Yatribi

Zhor, dans le cadre du Musée, tu viens d'organiser une grande rencontre avec les élèves du Lycée Descartes de Casablanca. Vous avez consacré la journée à rassembler les Marocains, musulmans et juifs, en présence de Joseph Chetrit qui a présenté une très belle collection de bijoux berbères. Peux-tu nous parler du Musée pour que chacun sache ce qu'il advient des bijoux récupérés au nom de la mémoire ?

Zhor Rhihil

Je souhaite d'abord réagir à la présence de Monsieur Retnani car il symbolise cet engouement que nous avons tous aujourd'hui pour la culture juive au Maroc.

Il y a un avant et un après 1997, année qui a vu la création de ce Musée juif marocain, le seul Musée juif créé dans le monde arabe. Je ne parle pas du monde musulman puisqu'il y a aussi le Musée juif d'Istanbul. Il y a aussi deux musées juifs marocains, avec celui de Paul Dahan à Bruxelles. Pour expliquer cet engouement, on peut penser aux associations actives dans plusieurs régions du Maroc. On trouve aussi dans toutes les Universités marocaines un Département dédié au patrimoine. Nous recevons d'ailleurs des dizaines d'étudiants de confession musulmane au Musée. L'engouement est né grâce au Musée du judaïsme marocain, mais aussi grâce à la création la Fondation du patrimoine culturel judéo-marocain. Aujourd'hui, nous devons rendre hommage à quatre Marocains et qui ont pris l'initiative d'ouvrir un espace culturel dédié pour expliquer l'histoire des juifs à leurs compatriotes musulmans : Simon Levy, Jacques Toledano, Boris Toledano - que Dieu ait leur âme - et Serge Berdugo.



Le Musée était une aventure comme disait Simon Levy, qui souhaitait qu'on l'appelle Chamoûne. Il avait un proverbe arabe fétiche : «*Qui ne passe pas un chemin étroit ne passera pas un large chemin*». Ce proverbe illustre bien toutes les difficultés rencontrées pour ouvrir ce Musée. Aujourd'hui, travailler dans la culture et ouvrir des musées, c'est très difficile. D'ailleurs, je remercie Paul Dahan qui, entre 1997 et 2000, nous a fait don d'articles et objets qui relèvent de la judéité marocaine. Heureusement, car Paul Dahan a une très belle collection et je pense même qu'elle est unique au monde. Nous continuons à travailler par l'organisation d'expositions, de manifestations culturelles, et surtout en faisant revivre les traditions communes - la Hilloula, la Mimouna - et en construisant la Soucca dans le jardin du Musée. Nous invitons des écoles pour expliquer ce qu'est la fête de Souccot (ce que les Musulmans appellent Aïd Nouala).

Karima Yatribi

Tu as parlé des étudiants de confession musulmane qui viennent souvent au Musée et tu as reçu les nôtres ; je m'en félicite. J'avais envoyé mes doctorants de l'Université.

C'était dans le cadre d'un cours de littérature maghrébine de langue française de l'Université Mohammed V de Rabat. J'étais très choquée de voir qu'il n'y avait pas d'œuvres d'auteurs juifs. J'ai donc intégré les œuvres d'Edmond Amran El Maleh, pour la première fois. J'ai même deux étudiants doctorants qui préparent des travaux de recherche sur cette littérature. J'en reviens au rôle de l'enseignant, de l'universitaire, à sa manière de récupérer, restaurer, préserver cette mémoire à travers les écrits et la littérature. Là je m'adresse à mon collègue et ami Mohamed Hatimi, puisque tu es aussi Professeur universitaire. Peux-tu nous parler de cette expérience de l'encadrement de travaux d'étudiants visant à préserver cette mémoire ?

Mohamed Hatimi

Je vous raconte une anecdote qui m'est arrivée en 1997. Une étudiante de Taza est venue me voir en vue de s'inscrire à une thèse sur le sujet des Juifs de Taza. Elle m'a dit : «*Est-ce que je ne crains rien de la police ?*». Je me rappelle très bien aussi que, quand j'avais inscrit ma thèse, des Professeurs de l'Université de Fès m'avaient fait la guerre (le terme n'est pas exagéré car ma femme avait failli faire une fausse couche parce qu'en tant que Professeur d'Hébreu, on l'accusait de participer à «*tatbi3*», la normalisation des relations avec Israël, mot très chargé de tensions). Quelques années plus tard, il y avait au moins deux travaux sur dix consacrés au judaïsme marocain en Licence chaque année. Pour les Maîtrises, sur vingt candidats, il y en a au moins quatre ou cinq. Les thèses inscrites touchant à la judéité marocaine dans les Départements Etudes islamiques ou Histoire sont pratiquement une sur cinq. Donc aujourd'hui au Maroc, on parle un peu plus de judaïsme. Dans les émissions de télévision également. Sur des thèmes très sensibles, comme l'immigration massive ou le sionisme marocain ou les relations entre le Maroc et l'Espagne, des hebdomadaires, comme *Al Ayam* par exemple, font leur Une là-dessus et se vendent très bien. Vous ne pouvez pas consulter les journaux du Maroc, surtout ceux du week-end, sans qu'il y ait au moins une page avec un article sur les Juifs du Maroc.

Tout cela veut dire qu'il y a l'envie de connaître cette partie de l'Histoire du Maroc. Il a aussi fallu expliquer à nos étudiants qu'on ne peut pas comprendre l'histoire marocaine sans étudier sa composante juive. Par exemple, le XIX^e siècle ne peut être compris, scientifiquement ou académiquement, sans prendre en considération l'apport de villes comme Essaouira. Aujourd'hui, un nouveau souffle est donné aux thèses : d'ailleurs on va en soutenir deux la semaine prochaine, l'une à Fès et l'autre à Casablanca, qui démontrent qu'il y avait au XIX^{ème} siècle une petite bourgeoisie composée en partie de ces Juifs qui avaient annoncé l'ère de la modernité et que c'est grâce à eux que la société marocaine a su amortir le choc de l'impérialisme, du colonialisme, et se comporter admirablement face aux défis auxquels elle a été confrontée à partir de 1912.

Karima Yatribi

Merci pour cet échange avec Mohamed Hatimi, Zhor Rhihil, Paul Dahan, et avec Monsieur Retnani. Madame Rhihil veut ajouter quelque chose ?

Zhor Rhihil

En effet, le thème du panel c'est le patrimoine culturel juif du Maghreb. Mais depuis le début, on ne parle que du patrimoine culturel judéo-marocain parce que la réponse est donnée par le Maroc et d'ailleurs, des responsables de l'Alliance israélite universelle m'ont confirmé que beaucoup d'étudiants marocains consultent leurs archives, contrairement aux Algériens et Tunisiens.

Le monde arabo-musulman s'intéresse de plus en plus à restaurer, étudier, explorer, préserver et promouvoir sa mémoire et son identité juives. Lorsque l'on dit que des Musulmans travaillent sur le judaïsme marocain, ça nous rassure sur l'avenir. Aujourd'hui, au Maroc, on a un Musée et on restaure des synagogues. Le Maroc est le seul pays arabo-musulman où cela se fait. Nous en avons restauré onze et nous les ouvrons comme des monuments. Nous avons réhabilité cent soixante-deux cimetières juifs dans toutes les régions et ça c'est unique dans le monde. Cela démontre l'intérêt que le Maroc porte à cette culture. D'ailleurs, ce que me disait Chamoûne à ce propos, c'est que l'avenir du judaïsme, ce sont les Marocains musulmans.

Paul Dahan

Pour continuer dans ce sens, je pense qu'on vit une époque très particulière et très importante au niveau de ce rapport à cette mémoire. Je crois que ce n'est pas un hasard parce qu'on parle de la communauté juive marocaine mais il y a aussi évidemment tout le monde amazigh. Je crois que toute communauté dans le monde qui s'est repliée, enfermée dans un communautarisme, est vouée à la mort. Donc, la diversité, c'est une nourriture pour exister dans un monde beaucoup plus vaste et certains au Maroc sont en train de prendre conscience de l'importance de cette diversité parce qu'elle a sauvé le Maroc de ce qu'ont vécu d'autres pays arabes. Je pense qu'on ne parle pas d'un Maroc, mais de plusieurs et ça, c'est une richesse énorme. Cette protection du patrimoine et de l'histoire est très importante

Karima Yatribi

Restons sur le mot «diversité» et sur l'expression de Zhor, «un Maroc pluriel». C'est une chance qui a sauvé le Maroc de beaucoup de choses que nous continuerons d'éviter tant que l'on est dans la diversité, dans l'acceptation de l'autre avec sa différence. C'est la raison pour laquelle j'ai invité surtout les étudiants à lire ce petit livre de Amine Maâlouf, «Les identités meurtrières». L'auteur y explique comment il est né au Liban, a grandi en France, et ses différentes appartenances qui font sa richesse. La parole est à la salle.

Badreddine Filali Baba

Je me sens vraiment très bien parmi vous et merci beaucoup pour ce que vous faites pour préserver ce patrimoine. Je parle plus spécialement de Zhor que j'ai connue il y a près d'un an parce que j'avais entendu parler de ce Musée du judaïsme marocain et je suis allé le voir avec ma famille. C'est Zhor qui nous a accueillis et fait visiter le Musée. Elle ne nous connaissait pas mais elle nous a accordé pratiquement une heure de son temps. Je conseille à tout le monde de visiter ce Musée : il n'est pas très grand mais très riche et on se sent encore plus marocain après cette visite. On se rend compte de la responsabilité que nous avons. Zhor a dit qu'il fallait préserver ce patrimoine, qui est d'ailleurs maintenant inscrit dans notre Constitution : nous avons une identité plurielle et la composante juive en fait partie. Rappelons que c'est une composante très ancienne et authentique : on parle de 3 000 ans. Des pierres tombales de Juifs ont été découvertes dans l'anti-Atlas, qui auraient peut-être 2 500 ans. D'ailleurs, quand on parle de Juifs et de Musulmans, on commet peut-être une erreur car, à nos origines ethniques, nous étions un seul et même peuple. Une partie était juive, l'autre chrétienne, puis l'Islam est venue et nous avons embrassé la religion musulmane mais, quelque part, nous sommes un seul peuple. Paul a dit qu'une part de lui est musulmane, juive et amazighe ; nous sommes tous africains, amazighs, arabes, andalous, hassanis, juifs et musulmans.

Si on ne préserve pas ce patrimoine qui nous enrichit, on va s'appauvrir. Zhor tu as parlé de la responsabilité des Marocains musulmans de préserver cela. C'est très important de le dire. Heureusement, maintenant on voit des initiatives portées par des Marocains musulmans pour préserver cela. Je voudrais parler de ceux d'entre nous qui ont des cheveux blancs et qui sont nés dans les années 1940 à 1960. Nous portons une certaine responsabilité parce que nous avons vécu dans un Maroc où il y avait des centaines de milliers de Juifs qui vivaient encore à nos côtés. Nous avons étudié avec eux, nous avons ri avec eux, nous avons joué avec eux...

J'en fais partie, je les ai côtoyés à Fès et à Ouazzane. C'est une petite ville où il y avait une grande communauté juive qu'on rencontrait et chaque jour ; on partageait nos nourritures. Nous portons donc une certaine responsabilité et nous devons l'assumer. Je veux parler aussi du problème palestinien. Le Maroc défend cette cause à juste titre, y compris les Juifs. Moi, je vis à Montréal où se tiendra bientôt la 38^{ème} édition du Festival sépharade. Cela fait trente-huit ans que la communauté sépharade, dont les Juifs marocains sont la principale composante, organise ce Festival et la musique andalouse marocaine y est toujours présente. D'ailleurs, une chanteuse marocaine originaire de Tanger va y chanter : elle s'appelle Laâbid. Cette communauté a créé une association qui s'appelle «Mémoire et dialogue», qui agit pour défendre la cause palestinienne.

J'en termine en posant ma question à vous tous et à Paul Dahan en particulier. Les juifs marocains sont actuellement estimés à environ un million, dont la moitié vivant en Israël et l'autre moitié ailleurs. Je pense qu'ils peuvent jouer un rôle important pour trouver une solution juste et durable au Moyen-Orient, y compris pour le peuple palestinien, et que cette opportunité n'est pas suffisamment exploitée. Si vous êtes d'accord avec moi, comment exploiter cette opportunité ?

Mouaad El Jamaï, Wali de la Région de l'Oriental

Vous me permettez d'enlever ma casquette de Wali. D'abord je veux remercier Oujda, car c'est grâce au Salon Maghrébin du Livre que l'on peut avoir ce genre de débats, très ouverts. Nous échangeons autour de cette problématique, mais on ne peut parler des juifs du Maroc sans parler de Debdou. Je suis choqué qu'on puisse parler de Fès, Essaouira, Casablanca, du Musée, et ne pas parler d'un site qui est à quelques kilomètres d'ici. Debdou - le nom vient de David en espagnol - est une ville où la mémoire juive est extrêmement présente. Il serait très intéressant de sortir de cette salle pour aller faire un atelier là-bas et y parler de la présence juive au Maroc. Nous avons la chance d'avoir une identité vieille de plus de 3 000 ans.

Moi, les religions, à la rigueur, ne m'importent pas : nous sommes tous Marocains d'abord. Dans un mariage marocain, est-ce que quelqu'un d'entre vous pourra me dire si la «dora de la haroussa» est juive, musulmane ou chrétienne ? Même chose pour le henné. On a même aujourd'hui le bouquet de fleurs et le gâteau, coutumes européennes que nous avons introduites.

Nos mariages sont un mix et même la «dora de la haroussa» durant laquelle on dit «3bbaha 3bbaha», c'est un terme juif entré dans le jargon de tous les Marocains. On peut remonter loin en parlant de la chanson «Tikchbila Tiwliwla» lors de la sortie des Musulmans d'Espagne, on y parle de Séville, de la guerre entre les religions... Ce sont des histoires qui seraient à étudier pour montrer à nos enfants que le Maroc est un pays multiple et riche. Chamoûne, que Dieu ait son âme, a participé aussi pour monter avec nous le Musée de la musique andalouse, au quartier Habbous à Casablanca. Avec son savoir-faire multiple, il nous a beaucoup aidés. J'ai deux remarques. La première concerne ce Musée et Paul.

Aujourd'hui, si je veux acheter un instrument de musique pour le garder au Maroc, je n'ai pas les moyens de payer 80 ou 100 000 Dirhams pour un instrument ancien. Lorsqu'un instrument ou un manuscrit quitte le Maroc, tant qu'il est entre les mains de Paul, je suis rassuré. Mais je ne suis pas sûr que tous les instruments vont rester entre les mains de Paul, car Paul lui-même est éphémère. Il faut que ces instruments et ces écrits reviennent au Maroc. Il faut qu'on puisse garder notre mémoire et, si l'on partage notre mémoire avec d'autres, il faut que le Maroc veuille faire ça. Vous connaissez cette bibliothèque en Israël, avec plus de 900 Corans écrits à la main par des Marocains. Nous, on ne les a pas au Maroc. Donc, je dis : il y a danger. Il faut être conscients de notre devoir d'exporter notre savoir-faire et notre histoire, mais à condition de l'avoir sauvegardé sur place. Ne pas avoir ici autant de pièces que dans le Musée juif de Casablanca ou que chez Paul à Bruxelles, ce n'est pas normal. Je peux avoir une annexe et non l'inverse, et donc je dis qu'il y a danger parce que je suis très fier de notre côté juif. Lorsque tu me dis que Chamoûne, un homme extrêmement visionnaire, a dit que le devenir de la mémoire juive va être entre les mains des Marocains : voulait-il dire qu'un jour il n'y aura plus de Juifs au Maroc ? Je pense qu'il voulait dire ça et d'ailleurs je constate très peu de retours, alors qu'il s'agit de Marocains qui ont un sentiment très fort. Je vois cela dans des manifestations lorsque nous avons des fêtes où l'on reçoit des Juifs venant de New York et d'un peu partout dans le monde. Ils se sentent très marocains. Youtube nous permet de voir toutes ces fêtes. Je dis que c'est dommage qu'on ne profite pas au Maroc de ces gens extrêmement intelligents, des intellectuels et autres, et peu importe leur religion.

Karima Yatribi

C'est un appel du cœur, celui d'un Marocain qui souhaite la préservation de ce patrimoine, qu'il ne soit plus disséminé. C'est vrai qu'il est entre tes mains Paul, on le sait mais je pense que tu dois répondre à Monsieur Jamaï.

Paul Dahan

Je réponds à mon frère. Il est évident que quand j'ai acheté, collectionné, amassé tout ça, c'était d'abord par souci que cela ne se disperse pas. C'est ce qu'on appelle en Hébreu une réparation. Ce que j'ai acheté, ça m'appartient partiellement, mais le manuscrit appartient à celui qui l'a écrit, l'objet, à celui qui l'a fabriqué. Après, que ce soit un tableau de Rembrandt ou de n'importe qui, les gens qui veulent acquérir et qui font la spéculation financière, ce n'est qu'économique. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la transmission de la mémoire et la vérité historique des êtres humains. Moi demain, devant tout le monde, je suis prêt à donner à une institution au Maroc une collection dont on m'a offert des millions, mais au moment où j'aurais compris que cette institution sera assez forte pour la transmission. Je ne vais pas stocker ça de manière éphémère en Belgique, parce que j'y vis et que je sais que je vivrai encore cent-vingt ans ! Donc, j'ai encore le temps de chercher qui va s'en occuper, mais je la donnerai à qui sera convaincu de manière religieuse, comme je suis convaincu, car je sais que ça ne nous appartient pas, mais plutôt à ceux qui l'ont fait et ils l'ont fait en pensant à après eux et non pour spéculer financièrement là-dessus.

Karima Yatribi

J'étais boursière du centre de recherche sur les Juifs du Maroc. A chaque fois que les doctorants allaient aux réunions - Monsieur Yatimi peut en témoigner - Robert Assaraf, Michel Abitbol, Albert Sasson étaient présents pour qu'on leur fasse le rapport d'avancement de nos travaux de thèse.

Ils nous disaient une chose que je répète aujourd'hui : «*Mninekounou kan dehkou, khesnanketbou. Bach mninekounountkhasmounjebdou ou nbdawndehkou*» («*Quand on rit, il faut tout noter. Comme ça, quand on se fera la tête, on ressortira le papier et on rira ensemble*). Cette devise, Paul, tu l'as sûrement saisie. Alors, nous faisons appel à toi et à ton humanisme. Je ne dis pas qu'il faut tout te prendre, mais pense un petit peu à ce Maroc que tu portes dans ton cœur. Sois généreux et partage-le avec nous !

Paul Dahan

Il y a un témoin ici, c'est Driss Khrouz, chez qui j'ai déplacé cinq cents objets pour la Bibliothèque Nationale du Maroc afin d'exposer l'Histoire du Maroc. Donc, je continuerai à le faire sans problème.

Mohamed Hatimi

Je pense que nous sommes sur une bonne voie. D'ailleurs, tout récemment, quelqu'un que je salue parce que je l'aime beaucoup, Jamaâ Baïda, a pu récupérer une très grosse partie de nos archives stockées chez les Américains et il négocie pour que l'Alliance israélite universelle lui confie de nombreux documents. Je dirais donc que notre mémoire juive est entre de bonnes mains et je suis confiant en l'avenir. J'ai parlé à l'ancien Ministre de la Culture algérien au sujet de ce qui se passe au Maroc sur le plan culturel. Il m'a dit : «*Vous avez au moins cent ans d'avance sur nous, alors que l'Algérie est un pays à l'histoire très riche*». Cela veut dire que même nos politiciens sont conscients qu'il y a urgence, qu'il y a beaucoup à faire et donc je suis confiant. Les universitaires, le gouvernement, les valeurs, la société civile, le Musée... tout ça fait que notre mémoire juive est entre de bonnes mains. Paul, quand vous voudrez écrire votre testament, soyez généreux !

Ssi Cherfaoui

J'appartiens au monde associatif. Je pense que les identités ne sont pas que meurtrières. Aujourd'hui, on dit que la réussite c'est la mixité, on en parle beaucoup dans les banlieues. Comment les universitaires peuvent-ils étudier les facteurs qui permettent de vivre ensemble de toutes ces identités ?

Karima Yatribi

Je pense qu'un Professeur universitaire croit dur comme fer que l'identité doit être plurielle puisque nous vivons dans un monde pluriel. J'ai dit avoir eu la surprise que des œuvres d'un auteur comme Edmond Amran El Maleh ne figurent pas dans le programme. Aujourd'hui, si vous cherchez la nouvelle accréditation présentée il y a à peine une semaine au Ministère, vous allez trouver mon nom avec la filière et vous trouverez Edmond Amran El Maleh. La génération montante et nos étudiants doivent connaître cette partie, non seulement importante, mais légitime de l'histoire du Maroc. Monsieur André Azoulay le dit aussi. Aujourd'hui, ce panel et cette table ronde peuvent n'être qu'un début. Là je m'adresse à Messieurs El Jamaï et Retnani, mais aussi à tous les organisateurs du Salon : pourquoi ne pas faire un colloque international dont le point de départ serait Oujda ? Monsieur le Wali s'intéresse à la culture, des personnes peuvent nous aider, des universitaires et des chercheurs sont prêts à participer au débat. Il faut aussi penser à associer les jeunes.

Zhor Rihhil

Je voudrais ajouter quelque chose à ce qu'a dit Monsieur Jamaï : vous avez évoqué Debdou, une importante localité où il y avait une grande communauté juive.

On sait très bien que neuf sur dix des habitants de cette ville étaient juifs et les autres musulmans.

Je voudrais annoncer que du 27 au 30 octobre, il y aura la première édition du Festival de Debdou sur les rendez-vous de l'histoire entre Juifs et Musulmans, qui est lancé par une association locale. Il faut soutenir et aider ces associations de jeunes marocains qui travaillent sur cette diversité culturelle et aussi encourager les étudiants qui travaillent sur ce patrimoine pluriel. Souvent, ils manquent de soutiens. On ne les aide pas à intégrer les grandes Universités internationales alors qu'aujourd'hui la recherche sur le judaïsme marocain a commencé depuis vingt ans avec l'école américaine et l'école israélienne. L'école américaine publie ses études en Anglais et l'école israélienne en Hébreu.

Au Maroc, la nouveauté aujourd'hui est que lorsqu'on écrit sur le judaïsme marocain, c'est en Arabe. Désormais, nous avons notre propre version de l'histoire qui part de l'intérieur. C'est notre version et il faut l'encourager. Justement, Karima a dit qu'il fallait encourager nos étudiants, nos jeunes, et leur donner des bourses. Lorsque l'on fait de l'histoire, de l'anthropologie ou de la sociologie, il n'y a pas assez de moyens. La remarque de Monsieur Jamaï sur les collections, sur ce patrimoine marocain pillé et disséminé à travers le monde, est très juste. Je dis que c'est la responsabilité de l'Etat du Maroc, des institutions comme l'Agence de l'Oriental qui fait ce Salon, de réserver un budget pour récupérer des objets qui appartiennent par exemple au judaïsme de l'Oriental. C'est aussi le rôle des mécènes et des fondations créées par les banques marocaines de récupérer une partie de cette grande collection marocaine qui se trouve à l'étranger.

Abdelkader Retnani

Il est important de savoir que dès le premier Salon Maghrébin du Livre de 2017, il y avait déjà une table ronde sur l'histoire des Juifs au Maroc, les origines et la communauté. Et il y avait quatre ou cinq grands spécialistes comme Ariel Danan, le Directeur de la Fondation. Je vais même vous dire une chose importante : cette année, les organisateurs ont tenu à décaler d'une semaine le Salon pour respecter les fêtes juives. Et quelques petits points que je voudrais ajouter : vous avez parlé de 500 000 Juifs. D'après les statistiques de 2016, en Israël, il y avait 750 000 Juifs marocains sépharades. Autre chose : la Mimouna ne se fait qu'au Maroc.

Lors de cette fête, les Juifs ouvrent leur maison à partir d'une certaine heure pour recevoir leurs amis et, quand un Musulman arrive le premier, l'année est excellente pour le Juif dit la légende. La communauté partie en Israël y fête la Mimouna, qui est typiquement marocaine. Dans le programme de ce Salon, pour l'année prochaine Inch'Allah, il y aura toujours des tables juives.

Un dernier mot sur ce qu'a dit Monsieur Jamaï, qui a toujours des idées très intéressantes, mais difficiles parfois à réaliser sans un peu de pugnacité pour y arriver. Paul, il faudrait réfléchir. Monsieur Jamaï a lancé cette idée aujourd'hui et je sais que tu es un homme de défis : on va se retrouver dans trois mois à Bruxelles, pourquoi ne pas mettre une partie de tes trésors dans un musée virtuel ? Ce serait un bon début, non ?

Paul Dahan

Je signe tout de suite !

Mouaad El Jamaï

Si c'est virtuel, ce sera donc gratuit. Paul a dit «*Je signe*». Qu'il garde le virtuel et nous ramène les trésors ici !

Modératrice : Muriel Augry
Participants : Abderahmane Rachik, Bios Diallo, Nembe Onesiphore
Espace : Leïla Alaoui
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Madame Muriel Augry est une personne cosmopolite de plusieurs façons. Son attirance de chercheur pour la littérature de voyage ou le cosmopolitisme dans les œuvres de divers auteurs s'est prolongée au plan professionnel puisqu'elle enseigne aussi bien en Italie qu'en France et donne des conférences et lectures dans de nombreux pays. Ses écrits, nouvelles et poésies (dont des recueils illustrés par des artistes peintres maghrébins), confortent cette orientation. Sa désignation pour diriger l'Institut français de Rabat est donc logique. À tous ces titres, elle se trouve bien placée pour modérer cette table ronde sur un thème d'une actualité brûlante. Auprès d'elle, le sociologue marocain Abderrahman Rachik a beaucoup étudié les migrations, en particulier celles de l'exode rural. Il en a une vision internationale et historique et introduit ici un aperçu sur les Etats-Unis ainsi qu'un éclairage sur la longue histoire des migrations internes à l'Europe ou venues d'ailleurs.

Ces approches relativisent les perceptions d'aujourd'hui, mais sans réduire l'ampleur des problèmes posés. Avec Bios Diallo, journaliste, écrivain et actuel Directeur du Livre et de la Lecture Publique au Ministère mauritanien de la Culture, on parle plus précisément d'une vision personnelle de la migration venue d'Afrique car l'auteur l'a vécue. Avec son recul actuel, il en donne une vision à l'échelle continentale, y compris pour ce qui concerne le Maghreb, où il souligne que certaines sociétés ne sont plus prêtes à l'accueil et même sont tourmentées par «la peur de l'autre» ; pas uniquement en Europe.



Pour sa part, Nembe Onesiphore raconte de façon poignante – peut-être celle du poète mais surtout celle de l'homme éprouvé par cette difficile expérience – sa propre migration qui le conduisit du Cameroun en Algérie, puis son passage au Maroc qui aboutit à Oujda après bien des périls. Le poète y a trouvé matière à alimenter l'œuvre qu'il souhaitait léguer au monde depuis l'enfance. L'intellectuel en a tiré un regard critique acéré, même s'il est bienveillant, sur les sociétés des pays de départ comme sur celles des pays d'accueil.

Pour tous les intervenants, les médias européens étant dominants, c'est leur propre vision de la crise migratoire qu'ils relaient et leur perception «eurocentrée», ce qui ne veut pas dire bien entendu que les problèmes n'existent pas et qu'une partie des solutions ne se trouvent pas directement dans les sociétés et les Etats africains qui échouent à proposer un avenir mobilisateur et heureux à leurs jeunes. Malgré la réalité des crises que le monde traverse depuis au moins une décennie, les participants croient donc encore aux rôles possibles des politiques nationales.

Les interventions de la table ronde

Muriel Augry

Bonjour, je suis ravie d'être parmi vous pour modérer cette table ronde. Que nous soyons de la rive Nord ou de la rive Sud de la Méditerranée, la thématique des migrants est d'une actualité brûlante. On en parle dans les journaux, les radios... bref, dans tous les médias. On ne peut désormais éviter ce drame qui sépare les peuples et les consciences politiques. Abderrahmane Rachik, Bios Diallo, Nembe Onesiphore vont débattre de cette thématique. Merci Messieurs ; il est bon que vous vous présentiez tout d'abord avant de parler de votre relation à la question.

Bios Diallo

Je viens de Mauritanie. Je suis journaliste et écrivain. Je viens d'être nommé Directeur du Livre et de la Lecture Publique au Ministère de la Culture. Je me suis beaucoup intéressé à la question migratoire car j'ai vécu moi-même longtemps en France, de 1995 à 2006, période au cours de laquelle j'ai collaboré à plusieurs médias, comme Jeune Afrique, RFI, etc. J'ai beaucoup travaillé sur la migration car j'ai eu l'occasion de participer à une exposition : «On ne voyage pas comme les autres».

Abderrahmane Rachik

Je suis sociologue et j'ai fait mes études en France où je suis resté presque neuf ans. Je suis enseignant et j'ai publié plusieurs ouvrages, dont «Villes et pouvoirs au Maroc» en 1995, «La recherche urbaine au Maroc» en 2012, et «La société contre l'Etat : mouvement sociaux et stratégie de la rue au Maroc» en 2016.

Je ne suis pas un spécialiste de la migration, même si je l'ai vécue, mais j'ai rencontré le phénomène en travaillant sur la ville bien sûr, avec un processus énorme d'urbanisation provoqué justement par un exode rural massif. On est obligé de travailler sur l'exode rural - peut être va-t-on y revenir - pas seulement au Maroc, mais dans des pays dits du Tiers Monde et également en Occident depuis le début du XX^{ème} siècle, par exemple avec les nombreux ghettos juifs, les migrants polonais très nombreux à Chicago, auxquels William Thomas a consacré un ouvrage monumental, «Le paysan polonais», un classique de la sociologie américaine dans lequel l'auteur traite de l'immigration et des relations interethniques en s'appuyant particulièrement sur les lettres échangées avec la famille restée en Pologne. Je m'arrête là pour ne pas déborder du sujet.

Nembe Onesiphore

Je suis d'origine camerounaise. J'ai publié quelques ouvrages. Depuis mon enfance, je me pose cette question : qu'est-ce que je ferai pour marquer le monde ? C'est une question qui m'a toujours préoccupée. J'ai toujours été envahi par l'idée qu'un jour je vais partir, je vais quitter le monde, mais quel héritage je laisserai ? Tout petit, je voulais écrire un journal intime.

Et plus mon vocabulaire se développait, plus je me disais que c'était peut-être le moment, jusqu'au jour où j'ai perdu ma cousine. Elle avait vingt-cinq ans ; j'étais son aîné d'un mois et deux semaines. Pour son deuil, j'ai fait ma première poésie «La mort de la fleur». C'était tellement émouvant que j'ai essayé, au lendemain de son enterrement, d'en écrire d'autres et je me suis découvert poète. J'ai écrit plusieurs poésies, comme celle que nous allons déclamer rapidement. Chaque fois, que je m'arrête, vous répondez : «Noir».

Nuit,
(Public) : Noir
Terre
(Public) : Noir
Charbon
(Public) : Noir
Il est des choses
(Public) : Noir
Pourquoi pas des hommes
(Public) : Noir
Léon de toi préféra sa racine
(Public) : Noir
De toi préféra l'Afrique
(Public) : Noir
Senghor vanta l'homme
(Public) : Noir
Fier, je dis ma joie de n'être que
(Public) : Noir
Qui peut me haïr pour ma naissance
(Public) : Noir
Qui ne veut m'aimer que parce que je suis un homme
(Public) : Noir
Je n'ai pas tiré l'homme vers moi
(Public) : Noir
Un jour, je vins tout
(Public) : Noir
Un jour, tu ne vins pas
(Public) : Noir
Sous ce ciel, sous tous les cieux, je ne serais que
(Public) : Noir
Béni soit la couleur que la mort emportera dans ses cendres
Voilà, c'est un peu cet homme-là que je suis !

Muriel Augry

Merci beaucoup pour cette présentation poétique. L'essence poétique permet tout type de transmission de paroles. Une question générale : est-ce que l'un d'entre vous s'est intéressé à la migration dans le passé ? Je rappelle que le thème qui nous préoccupe est la migration actuellement.

Abderrahmane Rachik

Dans le passé, comme je l'ai évoqué tout à l'heure, l'urbanisation a été provoquée par une forte croissance démographique à partir du XX^{ème} siècle. Un phénomène qui n'a pas touché uniquement les pays industrialisés, mais également les pays colonisés. C'est pour cela qu'on a vu naître des agglomérations urbaines et des métropoles durant la colonisation. L'administration coloniale a favorisé un autre peuplement. Les Européens, en particulier les Français, ont émigré vers nos villes. A Casablanca, par exemple, en 1930 et 1940, plus de 30% des habitants sont des Européens. Quand je dis Européens, cela signifie, par ordre d'importance, des Français, des Espagnols et des Italiens. Seulement, dans cet espace, les colons ont tracé des frontières, invisibles bien sûr, pour former des lignes de séparation.

Pas uniquement au Maroc, mais aussi en Algérie, en Tunisie, dans l'île de la Réunion et pour des pays africains. Il y a cette séparation spatiale, physique, entre deux populations : la population européenne, qu'elle soit d'origine rurale ou citadine, et la population musulmane, qui est casée à la périphérie. En l'espace d'un siècle, Casablanca se transforme d'une manière rapide et sa population passe de 20 000 habitants à plus de 3 millions d'âmes. Les autres villes du Maroc (Fès, Meknès, Marrakech...) ont connu le même sort avec des extensions urbaines sous la pression de l'exode rural.



Nembe Onesiphore

On ne peut être migrant aujourd'hui, sans considérer le passé. Je suis arrivé dans ce pays, il y a neuf ans et je dirais que beaucoup de choses ont changé entre-temps. A l'époque, les gens étaient si hospitaliers ! On vous tendais la main et on échangeais des propos amènes. Aujourd'hui, tout cela a beaucoup diminué. Dans les quartiers où j'ai passé déjà trois années, je ne reçois plus de plat de couscous de mes voisins, alors qu'à l'époque, j'en recevais quatre tous les jours. C'est une petite différence qu'il est important de noter. Cela montre qu'aujourd'hui on n'a que peu d'estime pour les migrants. Il y a la misère peut-être et, quand celle-ci arrive, on n'a plus de cœur pour aimer les autres. Le comportement des gens a beaucoup changé vis-à-vis des migrants. Être migrant hier ? Lorsque nous avons reçu nos cartes de séjour, nous avons l'espoir que les choses allaient bouger, que tout irait pour le mieux. Être migrant aujourd'hui, c'est se perdre, perdre ses racines. Si vous n'avez pas de contrat de bail, vous perdez jusqu'à votre carte de séjour. Nombre de migrants l'ont perdue aujourd'hui, parce que les bailleurs ne donnent pas de contrat de bail, un document exigé par les autorités. Être migrant, c'est être déraciné de son pays.

Je me souviens de ces années, lorsque je venais d'arriver. Ce sont de longues années de souffrance et de mal-être. Souvent, j'appelais ma maman pour lui parler du mal-vivre et de la peur de «l'autre». Une fois, je lui avais demandé si ma chambre était toujours libre, car j'avais envisagé l'idée de repartir, rentrer chez moi, mais elle m'en avait dissuadé. Elle m'avait dit : *«Il y a ton petit frère qui l'avait occupé par le passé, et là, c'est ton petit cousin qui est venu du village avec sa femme... Et les cinq chambres de la maison ? Toutes sont occupées.»*

C'était une façon de me condamner, non pas à l'exil, mais à vivre loin de mon pays, et à essayer par tous les moyens de me trouver un espace là où je suis pour essayer de planter cet arbre que j'avais arraché par mon départ. Et c'est ce que j'ai essayé de faire depuis.

Être migrant, c'est être celui qui attend qu'on l'aime, qu'on lui voue de l'estime... Hélas, cela n'existe plus avec la montée des extrémismes partout dans le monde. Être migrant, c'est braver la mort, défier les incertitudes avec l'idée de construire l'avenir, parce que le migrant n'a rien pour préparer cet avenir, à part ses espoirs. Être migrant, c'est pleurer, prier ou mourir, car il n'a plus que Dieu dans le ciel et sa propre endurance, sa témérité face à tout ce que la vie peut offrir. Être migrant, c'est difficile, c'est pénible, mais l'aventure a ce côté hallucinant dont seuls les migrants ont le secret : galères enrichissantes, rencontres inoubliables, et surtout l'espoir et la quête permanente de parvenir à un mieux-être. On oublie souvent que le monde avance grâce à la migration.

Bios Diallo

Moi je vais plutôt m'atteler davantage aux migrants d'aujourd'hui, puisque les uns et les autres ont parlé de l'historicité, de l'histoire. Dans tous les cas, les peuples ne se sont constitués que par des voies migratoires. Les habitants d'un pays ne peuvent parler de l'authenticité en disant : *«Nous sommes là, nous sommes des autochtones de ce pays, les fondateurs de ce pays.»* Tout ça reste à dater. A mon avis, nul n'est propriétaire d'un lieu particulier. Nous venons tous de quelque part, nous avons tous quitté quelque part. Nous avons toujours rejoint des terres et nous nous y sommes installés. J'ai travaillé sur un ouvrage qui s'appelle «De la naissance au mariage chez les Peuls», et j'y explorais le parcours des Peuls qui se retrouvent un peu partout, au Cameroun, au Niger, au Mali, en Gambie, au Sénégal, en Mauritanie, etc. Ils sont partis de l'Égypte, dit-on. Il y a un mot copte qui veut dire faire, qui signifie en langage peul : aller explorer de nouvelles terres, aller explorer de nouveaux espaces. C'est avec cette manière de migrer, de partir, qu'à chaque fois qu'ils arrivaient quelque part, ils déracinaient les arbres pour s'installer. C'est ce qu'on appelle «ferder», couper les troncs d'arbres pour installer sa case et installer son espace.

Et c'est ainsi qu'ils se sont avancés, en traversant le Maroc, le désert, en traversant l'empire de Ouagadou, en descendant vers la Mauritanie. Comme ce sont des éleveurs, ils suivaient le pâturage, la verdure, et à chaque fois que la végétation s'éloignait, ils s'éloignaient avec. C'est comme ça qu'ils ont traversé plein de territoires où les Peuls n'ont pas de terres, mais seulement des escales. Ils ont donc traversé le fleuve Sénégal pour se retrouver de l'autre côté de ce pays.

Aujourd'hui, lorsqu'on parle de la migration, je m'interroge toujours. On peut constater que la question migratoire domine les discours politiques et médiatiques. Il y a plein de biais et le débat est forcément crispé. Est-ce parce que la situation sociale, la situation économique, la situation climatique ou autre, expliquent qu'on n'est plus soi-même à l'abri, et que, par conséquent, on ne peut pas accueillir d'autres personnes ? Est-ce parce que nous-mêmes on n'arrive pas à se nourrir suffisamment, ou on n'arrive pas à travailler nos terres suffisamment, qu'on ne peut laisser d'autres occuper ces terres-là ? A toutes ces questions sont venues s'ajouter des considérations d'ordre religieux. Nous sommes finalement dans la tourmente.

Quand je travaille à Nouakchott, comme auparavant en France, sur les questions migratoires, je m'aperçois que le problème est réel et se pose aux autorités. Aujourd'hui, la Mauritanie est l'un des pays de passage des migrants qui viennent au Maroc pour rejoindre ensuite l'Europe.

Lorsque je vais à la rencontre de ces populations pour discuter avec elles, je suis frappé par le sentiment de peur, d'angoisse et de vulnérabilité qui les accable : chômage et misère dans le pays d'origine, barricades et contrôle aux frontières en Europe, etc. Une situation que j'ai connue au moment où je vivais en France, dans les foyers des migrants où je commençais à écrire mes premiers livres. A Evry, j'ai eu l'opportunité de rencontrer un certain Manuel Valls, alors Maire d'Evry, à l'occasion de l'inauguration de la rue Senghor puisque j'habitais dans l'Essonne, à Brunoy plus précisément. Je venais de sortir mon premier recueil de poésie : «Les pleurs de la concierge». J'ai vu comment, à Evry, on travaillait sur les questions migratoires, mais aussi au niveau de la CIMAD et de la revue «Cause commune», qui s'occupent des migrants et des réfugiés. Je dis réfugiés et migrants parce que, à un certain moment, il y avait confusion : on ne sait plus si ces migrants sont des réfugiés ou s'ils sont venus chercher du travail.



Un migrant qui vient aujourd'hui en Europe, n'est jamais bien accueilli, alors que de l'autre côté, dans nos pays, les occidentaux, Européens ou Américains, sont toujours les bienvenus au Maroc, en Mauritanie, au Sénégal ou ailleurs pour passer des vacances ou faire des affaires. Le Nord peut aller vers le Sud, et non l'inverse. Maintenant, on peut se poser ces questions : qu'est-ce qu'un migrant ? Qu'est-ce qu'un réfugié ? Qu'est-ce qu'un simple citoyen du monde qui a le droit ou le loisir de voyager, parce qu'il est dans la nature de l'homme de voyager, de se déplacer ? Naturellement, l'Homme aspire à découvrir d'autres espaces. Pourquoi aujourd'hui devrions-nous nous atteler au regard de l'Occident qui délimite les champs de la migration, qui parle de la migration ? Aujourd'hui, tout ce que nous voyons, ces images et ces politiques, toute cette médiatisation, c'est tout simplement parce que l'Occident a créé la peur de «l'autre», en parlant d'invasion. Mais, quand les Européens viennent chez nous, ils sont accueillis sous le statut de coopérants, et quand c'est nous qui allons chez eux, nous sommes des migrants. Pourquoi cette différenciation, alors que nous sommes des humains aspirant à trouver du travail quelque part, à chercher un mieux-être quelque part ? Pourquoi un Algérien, un Marocain ou un Tunisien, s'il veut aller en Europe ou aux Etats-Unis, a toutes les difficultés du monde sous prétexte que son salaire n'est pas suffisant dans son propre pays ?

Muriel Augry

Merci Monsieur Dialo de mettre les points sur les «i», comme on dit de façon familière. Ce que vous avez dit est particulièrement intéressant. Vous avez parlé de la différence entre le migrant, le réfugié, le citoyen du monde, le cosmopolite, et insisté surtout sur la notion de peur, et donc c'est sur cette notion que j'aimerais poursuivre la discussion. Que faites-vous de par vos formations, vos métiers actuellement, pour lutter contre cette notion de peur ? Quelle est l'information que vous pouvez transmettre ? Je prends l'exemple de la revue «Afrique Progrès» que Monsieur Nembe Onesiphore m'a remise et dont il est le Directeur. Est-ce que vous apportez modestement une pierre à cet édifice ?

Nembe Onesiphore

Le regard qu'apporte la revue «Afrique Progrès» est celui d'une Afrique où la guerre va bientôt éclater après que la maladie a commencé à tuer plein de monde. Je voudrais renverser cela. «Afrique Progrès» entend s'atteler uniquement au progrès.

Quant à la migration, j'ai choisi de faire comme si elle n'existait pas, même si je mets en avant les migrants qui ont réussi. Par contre, dans mes ouvrages, je parle de la peur... Je me souviens que pour entrer au Maroc, je suis passé par Oujda, cela fait exactement neuf ans. Je venais de l'Algérie. J'ai marché plus de quinze kilomètres au milieu de la nuit ; j'avais dans nulle part. Sur ma route, il y avait tellement d'obstacles, de chiens, de groupes de personnes hostiles... Je me suis faufilé et j'ai passé les barrages pour entrer dans cette ville qui, à l'époque, n'offrait pas de travail aux migrants. Je suis entré dans ce pays qui est le premier endroit, dans ma vie, où je devais mendier - pas dans les rues de cette ville, je ne sais plus trop où - mais j'ai promené ma main pour survivre. Après, je me suis trouvé dans cette gare. J'ai franchi la barrière de cette gare et j'ai sauté sur un train qui roulait vite. Si je ne suis pas mort cette nuit-là, c'est par miracle. C'est que Dieu voulait me préserver pour que je sois là devant vous aujourd'hui... La peur, je l'ai ressentie tellement que j'en suis même presque mort. Je me hâtais d'écrire mes ouvrages, de sceller ce que je ressentais comme pour livrer aux hommes qui vivront après moi toutes ces peurs au milieu du désert, au Maroc qui, quelque part, par les temps durs de cette période, n'était ni plus ni moins qu'un autre désert pour moi. J'avais scellé ces peurs. Je ne regrette pas d'avoir dit aux migrants, à tous mes lecteurs, que certains soirs, j'avais cette certitude que je ne me relèverais pas le lendemain après ma courte nuit de sommeil. Dans mes conférences, j'ai toujours essayé d'expliquer que la peur est quelque chose de naturel, mais il faut beaucoup de courage pour braver la peur. J'ai affronté mes peurs, la peur de rater ma vie, la peur de n'être qu'un vulgaire migrant qui promène sa main dans la rue. J'ai résisté, et Dieu seul sait les pires galères par lesquelles je suis passé.

Aujourd'hui, les quelques migrants qui me voient ont de la peine à croire que cette époque difficile a réellement existé. Quand je leur dis que la peur peut se vaincre, ils y croient et ils se battent pour que cela soit vrai dans leur vie.

Muriel Augry

Parlons aussi de «la peur de l'autre». Votre témoignage était passionnant...

Abderrahmane Rachik

Je préfère ne pas parler de peur, mais d'un sentiment de méfiance. Tout ce qui est inconnu, pas forcément un étranger au pays, mais tout ce qu'on ne connaît pas, donc l'inconnu, on s'en méfie. Surtout dans les grandes villes où il y a l'anonymat ; une méfiance s'instaure. Je reviens sur une chose pour définir de quoi on parle.

Je pars d'une citation d'un sociologue allemand qui définit le migrant ou l'étranger comme celui qui vient aujourd'hui et reste demain. Donc, il vient d'un lieu et se fixe définitivement dans un lieu. Ce lieu peut être en dehors de son propre pays - là on parle de migration internationale - ou pas lorsqu'il s'agit de l'exode rural dont j'ai parlé tout à l'heure.

Il y a un autre type d'immigration que j'ai appelé la migration nationale : c'est la migration intra-urbaine d'une ville à une autre. Une personne qui vit à Rabat va se fixer définitivement dans une autre ville. C'est une fixation spatiale sur un sol donné. Puis, il y a un autre type de migration : c'est la migration du monde rural vers la ville. Là, nous avons une grande littérature au niveau international, ou du Maroc, qui parle de ces deux types classiques de migration. Il y a encore un autre type de migration : le retour définitif du migrant du lieu d'accueil vers son lieu d'origine. Le migrant, quand il quitte, il emporte avec lui toute une culture, des normes, des valeurs, une langue, un dialecte, etc. Il reste dans le lieu d'accueil, vingt, trente ou quarante ans, et, quand il revient, il apporte dans ses bagages d'autres choses, une langue, d'autres normes, d'autres valeurs, etc.



Une enquête du Haut-commissariat au Plan s'est intéressée à ce type de migration au Maroc : le retour définitif des migrants au pays d'origine. Je vous en donne rapidement le résultat : plus de 40% sont des retraités, des gens qui ont terminé leurs activités dans le pays d'accueil et qui reviennent dans le pays d'origine. Quand on détaille le profil de ces retraités de retour au Maroc, plus de 80% sont des «célibataires», au sens où ils n'avaient pas emmené avec eux leur épouse et leurs enfants restés dans le pays d'origine. L'enquête révèle donc que ceux qui sont rentrés chez eux n'avaient pas de projet. Une fois l'âge de la retraite atteint, ils sont rentrés définitivement car leurs femmes et leurs enfants les attendaient ici. Le mythe du retour au pays est entretenu par le migrant tout au long de sa vie, en attendant d'assurer l'éducation des enfants. Donc, ce sont essentiellement des retraités qui sont retournés, pour raison médicale ou sociale (divorce, décès d'un proche parent, etc.). Je suis étonné de trouver seulement 7% rentrés dans leur pays à cause de la crise économique dans le pays d'accueil, crise qui a touché l'Europe en 2008 et 2009. Je m'attendais à plus.

En entretenant le mythe du retour, ils investissent essentiellement dans l'immobilier : plus de 90% sont propriétaires de leur logement. Ils n'avaient pas de projet, un investissement très faible, surtout dans le commerce et les services, et donc tous appartiennent à des catégories sociales modestes pour ne pas dire défavorisées. Ils n'ont pas de problème de réinsertion dans leur milieu d'origine ; dans le monde rural, ils s'intègrent assez facilement.

Bios Diallo

Par rapport à «la peur de l'autre», je suis tenté de rappeler qu'avant de jeter la pierre à «l'autre», il nous appartient de balayer devant notre porte. Vous connaissez sans doute Jean-Baptiste Placca, chroniqueur à RFI. Peut-être que certains d'entre vous l'écoutent. Il avait lancé le journal «L'Autre Afrique», pour lequel j'ai travaillé très longtemps. C'était pour montrer qu'en Afrique il n'y a pas que la guerre, pas que la famine et les maladies. C'était pour donner une autre image, une image positive de l'Afrique, un continent de progrès et d'espoir. Le fait est qu'en voulant faire cela, il fallait forcément toucher un certain nombre de maux qui minent notre continent. Les maux, c'est quoi ? Les guerres ? Qui est-ce qui provoquent les guerres ? Ce sont les ventes d'armes. Donc, en touchant aux guerres, on touche aux vendeurs d'armes. C'est quoi la cigarette ? Ce sont les multinationales productrices, qui cultivent, développent et font la promotion du tabac en Afrique. Même chose pour le fléau de l'alcoolisme et ses conséquences sociales et sanitaires. En Europe, tout un dispositif de lois et règlements assure une certaine surveillance sur ces produits et leur conformité. L'Afrique, en revanche, est devenue le terrain d'expérimentation des armes, des médicaments et autres essais cliniques clandestins. «L'Autre Afrique», par acquis de conscience, s'est obligé de s'attaquer à certains de ces maux, en réalisant des dossiers sur la politique des conflits et le commerce des armes en Afrique, les méfaits du tabagisme et l'essor des industries du tabac, les ravages de l'alcoolisme, etc.

Notre revue n'arrivait pas à avoir des sponsors et des supports publicitaires, car les annonceurs ont aussi des connexions avec les milieux politiques, avec la complicité de certains chefs d'Etat. C'est pourquoi je dis qu'il ne faut pas jeter la pierre à «l'autre». Nous aussi, nous avons notre part de responsabilité. Nos dirigeants ont des parts de responsabilité dans ce que nous sommes. La jeunesse africaine, on devait lui donner le courage d'être africaine et de contribuer à construire l'Histoire. Aujourd'hui, elle est restée marginalisée, oisive, sans éducation et sans emplois. Tout cela parce qu'il y a la corruption, le népotisme et la mauvaise gestion des richesses. Résultats : nous sommes obligés de quitter nos territoires, nos pays, pour aller ailleurs. Il ne faut pas simplement qu'on jette la pierre à «l'autre». Avant de dire que «l'autre» n'aime pas et n'accepte pas l'Africain, il faudrait se dire aussi que nous devons apprendre à balayer devant nos portes, dans nos propres pays.

Autrement dit, «la peur de l'autre» doit changer de camp. Dans ces questions migratoires, de déplacement des populations, il y a des responsabilités partagées. Nous avons notre part de responsabilité en tant qu'intellectuels, journalistes et écrivains. L'Afrique a besoin de sa jeunesse, de ses ressources. Il ne faut pas seulement des retraités qui viennent passer le temps qui leur reste dans leur logement qu'ils ont pu se construire. Non, l'Afrique doit repenser sa politique. Elle doit avoir le courage et la liberté de la penser, de faire l'Afrique et écrire son histoire. Pour cela, elle a besoin de sa jeunesse, sa principale ressource et sa principale force. Pour créer des emplois et tirer le meilleur parti du potentiel des jeunes, l'Afrique se doit d'investir énormément dans les infrastructures, édifier partout des écoles et des hôpitaux, assurer la formation professionnelle et créer des centres pour la recherche et le développement.

Cette Afrique est possible. Ce sera l'Afrique des droits humains, du respect du genre et de l'émancipation de la femme. La tâche est titanesque et le chemin sera long. Cette prise de conscience est impérative pour que naisse une solidarité entre des intellectuels et le peuple, seule voie possible pour changer le regard de «l'autre» et forcer son respect.



Muriel Augry

Vous avez lancé tellement d'idées qu'il me paraît temps de donner la parole à la salle.

Intervention

J'ai deux questions, l'une d'ordre factuelle, et l'autre conceptuelle. La première concerne les flux des migrants. Quand on en entend parler, cela concerne uniquement les flux vers l'Europe et on connaît toutes les catastrophes humanitaires que peut poser la traversée de la Méditerranée. Mais il y a des migrations intra-africaines et qui sont beaucoup plus importantes. Du coup, la focalisation médiatique sur le départ vers l'Europe occulte l'autre réalité : on a l'impression qu'on ne la pense pas, alors que ces migrations ont de multiples raisons, comme les guerres, les conflits interethniques, les crises économiques... Mais certains pays africains sont des pays d'accueil, plus que ne le sont les pays européens. Alors, qu'en est-il de ces migrations dont on ne parle pratiquement jamais, qui ne font pas de bruit ? La deuxième question est conceptuelle. Il existe plusieurs mots pour dire migrant, réfugié, exilé, cosmopolite, et tous ces termes ont des connotations très diverses. Je pense que si le terme de migrant a une connotation aussi péjorative aujourd'hui, c'est qu'il y a une réalité juridique extravagante.

Au XVIII^{ème} siècle, on a commencé à penser à un droit cosmopolitique ; il y a par exemple une réflexion chez Kant dans un tout petit texte sur l'idée de l'histoire universelle du point de vue cosmopolitique. L'idée, très proche de ce que vous disiez Monsieur Dialo, est que c'est une tendance naturelle pour l'être humain de se déplacer et d'aller voir ailleurs quand les conditions de sa survie ne sont plus assurées. Je pense qu'il faut élaborer un droit cosmopolitique de type «kantien» s'appliquant aux individus en tant que membres de la «grande famille» de l'humanité.

Intervention

Je pensais, au vu de l'intitulé de la table-ronde qu'on allait parler des types de mobilité existants. J'accompagne les GMFD (Global forum on migration et development) depuis 2009. On est à notre onzième GFMD et il y a une sorte de migration invisible dont on n'a jamais parlé et dont on ne veut jamais parler : c'est la migration de ceux qui viennent des pays du Nord et vivent par exemple au Maroc, passent quatre-vingt-dix jours au pays, traversent la frontière à Sebta ou autre pour deux ou trois jours, ou parfois seulement quelques heures, puis reviennent.

Pour nous au Maroc, si on compare les Espagnols avec les Marocains migrants en Espagne, ces derniers ont vu leurs droits se rétrécir comme peau de chagrin. Même ceux qui avaient des droits, on les leur a enlevés, tandis que les Espagnols continuent d'arranger leur vie en travaillant au Maroc. Aujourd'hui, il y a des études : on parle des hivernants, que nous appelons en rigolant les hirondelles européennes, qui viennent de l'Europe pendant le mois de septembre et restent jusqu'au mois de mars ou avril, et qui pêchent et vendent leur pêche. Ils dépensent zéro euro au pays. En tant que touristes, le pays ne gagne rien avec eux. Aujourd'hui, nous avons un Ministère délégué chargé des Marocains résidant à l'étranger et des affaires de la migration.

Dernièrement le Ministère a donné un chiffre : autour de 6 000 étrangers résident au Maroc de manière illégale. Ils y vivent, quittent le pays tous les quatre-vingt-dix jours et reviennent. Ils occupent certains services, surtout l'éducation et autres. On voit aussi des gens venant même de pays nordiques, travailler surtout pendant le mois de décembre sur le domaine fiscal, qui viennent cravacher en aidant les boîtes à formuler leurs comptabilité. Ce type de migrant s'appelle expatrié. Comment peut-on arrêter l'Africain, même étudiant, pour absence de visa, et laisser les Européens entrer pour profiter de nos actifs.

Intervention

Je résume la migration : c'est un aller simple. Il y a nos ancêtres, depuis le berceau de l'humanité, qui ont colonisé tout l'espace, et avec eux, les populations, les animaux, les végétations, etc. Seulement à ce moment-là, il n'y avait pas de frontières. Il y avait des océans, des glaciations, réchauffement, etc. Maintenant, les choses se sont compliquées avec la montée des égoïsmes et l'absence du sens de partage. Cela fait peur.

Nembe Onesiphore

Je vais d'abord répondre à la personne qui a parlé des flux des migrants. Par exemple, il y a des Camerounais qui vivent à Yaoundé et qui ne savent pas que leur pays accueille 420 000 réfugiés. Au Nord du Cameroun, c'est 160 000 Nigériens et, à l'Est, il y a 260 000 Africains venus d'autres contrées. Ce sont les chiffres. Le Cameroun les accueille avec une extrême tranquillité, car il s'agit de la famine. Comment un pays qui n'a que 35 milliards de dollars US de PIB peut-il accueillir autant de réfugiés ? Au Maroc, le nombre de personnes recensées est de 120 000.

Vous pouvez donc avoir une idée de ce qui passe au Cameroun. A côté, vous avez un pays comme le Ghana, qui est le premier pays à recevoir les étrangers. La population subsaharienne en Europe ne ferait pas les deux millions, n'est-ce pas ? Maintenant, il y a comme un délit d'hospitalité car le monde fait face à une série de crises : crise des subprimes en 2008, crise économique. Aujourd'hui, c'est la guerre commerciale. Des crises avec ses conséquences sociales, politiques, etc. La vie des ménages devient de plus en plus difficile. Il y a environ une décennie, quand je suis arrivé au Maroc, un kilo de haricots coûtait 12 Dirhams, aujourd'hui, c'est 18 au minimum ; l'huile d'olive, au maximum 32 Dirhams le litre, et aujourd'hui, c'est 48-50.

Quand la vie devient dure, pensez-vous que le Marocain aura assez de gentillesse pour accepter encore des lois favorables aux migrants ? C'est l'instinct humain et je pense que cette situation n'est pas propre au Maroc : c'est aussi celle de l'Europe.

Abderrahmane Rachik

La migration vers l'Europe est très médiatisée, car on connaît les drames et, chaque jour, on parle des bateaux, des noyades et des morts. On a parlé d'égoïsme : je préfère plutôt le mot individualisme. Plus la ville grandit, plus l'individualisme augmente. Il y a une émergence de l'individu qui se replie sur lui-même. Cela rejoint ce que nous avons dit de «la peur de l'autre», de la méfiance vis-à-vis de notre voisin, même pas du migrant. Une enquête récente révèle qu'au Maroc les relations de voisinage se sont totalement effilochées.

La société marocaine a subi, au cours de ces vingt dernières années, énormément de changements liés essentiellement à l'urbanisation. C'est cette urbanisation qu'on appelle écologie urbaine qui détermine les comportements des citoyens. C'est pour cela qu'on parle de déficit de confiance, on parle d'individualisme, des familles qui se replient sur elles-mêmes. Ce qui m'a marqué dans cette enquête, c'est que 80% des voisins, en milieu urbain ou rural, font moyennement ou faiblement confiance à leur voisin. Déjà, entre voisins, on ne connaît que ce qui est visible.

Bios Diallo

Pour les questions migratoires, on parle beaucoup de la migration du Sud vers le Nord, mais on ne parle pas assez de la migration intra-africaine. Le HCR reconnaît qu'il y a plus de réfugiés en Afrique que ceux qui partent en Europe. A part le cas du Cameroun, il y a en Mauritanie le camp de Mbera pour les réfugiés du Mali ; il y en a en Côte d'Ivoire, en Ethiopie, etc. Dans beaucoup de pays africains il y a plus de réfugiés qu'en Europe, l'Europe, où siègent les grands médias du monde (TV, presse écrite, sites web...) et qui fait beaucoup de bruit autour de ce qu'elle appelle la plus importante crise migratoire de son histoire contemporaine. En plus de la force des médias, il y a la montée du populisme et de l'extrême droite. Les médias occidentaux, à la recherche de plus d'audience et de clics, amplifient le discours des leaders populistes. Ces derniers, pour donner une certaine légitimité à leur action et favoriser la prise du pouvoir, ont besoin de stigmatiser les migrants et créer des peurs, la peur de «l'Autre», précisément.

QUELLE PLACE DE L'UNIVERSEL DANS L'ESPACE MULTICULTUREL AFRICAIN ?

Modératrice : Saïda Belouali
Participants : Abdoul Aziz Mahamadou Maïga, Younissa Toure,
Hafez Adamu Nafada, Ballo Daouda
Espace : Ahmadou Kourouma
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Saïda Belouali, connue notamment pour ses publications sur l'ambivalence du bilinguisme, dirige le Département des humanités à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda ; elle va modérer cette table ronde et en pose d'emblée quelques termes. Ainsi, considérant le multiculturalisme africain, elle oppose les identités culturelles des ethnies avec leur lot de spécificités et singularités, au concept d'universel et se demande comment les concilier ou les dépasser pour construire un universel nouveau. Le Docteur Daouda Ballo, qui a mené ses études supérieures à Oujda jusqu'à son Doctorat, est aujourd'hui Directeur pédagogique de l'Université musulmane africaine d'Abidjan et Président de l'association des enseignants chercheurs lauréats du Maroc. Il s'appuie sur son vécu d'étudiant dans l'univers cosmopolite de sa jeunesse parmi les Marocains et les jeunes de pays africains sub-sahariens pour cadrer les règles du vivre ensemble entre cultures différentes.

Comme il a pu le vivre à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, il juge que les établissements d'enseignement sont les meilleurs creusets des valeurs de l'universel, notamment parce qu'ils y préparent la jeunesse. Même si Oujda lui semble spécifiquement favorable, il juge que, le Maroc étant en soi un pays qui a su s'enrichir de ses différentes ressources culturelles et qui les revendique, le Royaume est un modèle d'ouverture à l'universel par sa tolérance et son ouverture aux spécificités culturelles.



Le Professeur Abdoul Aziz Mahamadou Maiga, lauréat de l'Université Mohammed V de Rabat, insiste sur la richesse et la diversité culturelle africaine ; il rappelle notamment que la multi-culturalité est intérieure dans bien des pays du continent. Il voit l'expérience marocaine comme un modèle et pense qu'avec son retour dans l'Union Africaine il pèsera dans le sens de la diversité pacifique et assumée des peuples du continent. Cette évolution ne serait finalement qu'un retour aux sources de l'Histoire et de l'Islam. Younissa Toure a suivi la voie prônée par Sa Majesté le Roi Mohammed VI en travaillant à l'unité des adeptes de la Tariqa Tdjanija de Côte d'Ivoire. Lui aussi se réfère à la foi et au modèle marocain d'ouverture. Il fonde aussi ses espoirs sur l'enseignement, donc sur les générations qui viennent.

Pour tous les orateurs, l'approche de l'universel est d'abord l'acceptation des différences et des identités multiples, valorisées et mises en synergie au service des communautés nationales africaines. Les intervenants citent notamment l'excellent outil de propagation de l'idéologie tolérante que constitue la Fondation Mohammed VI des Oulémas africains.

Les interventions de la table ronde

Saïda Belouali

Nous accueillons et remercions les participants étrangers d'être venus de loin discuter avec nous une thématique aussi importante. Il est intéressant de débiter ce débat, pour lequel je vous invite à être participatifs, en évoquant le rapprochement de l'universel et du spécifique. La différence entre l'universel et le spécifique - deux idées apparemment contradictoires, ce qui ne les empêche pas de fonctionner ensemble - je pense que nos invités vont essayer d'en parler aujourd'hui en rapprochant les deux concepts, avec expertise et compétence. Ce sont deux modes de pensée, de réflexion, deux approches, et, effectivement, il est de l'ordre de l'intelligence de réfléchir à l'universel ainsi qu'au spécifique en même temps. Pourquoi ? Parce qu'il y a effectivement aujourd'hui une tendance croissante à promouvoir des valeurs universelles et que cette tendance est contrariée et contredite régulièrement par l'exacerbation des identités, par le fait que les gens se réclament de leur singularité et de leur particularité. On parle désormais d'une forme d'universel ethnicisé et on pourrait justement trouver la contradiction à ce niveau-là.

Est-ce que l'ethnicité universelle ne s'exclut pas, ou ne se refuse pas, ou justement ne cohabite pas ? Est-ce que quelqu'un qui naît dans un territoire se définit par une appartenance et un héritage dont il est dépositaire ou un habitus qu'il détient ? Il se définit justement par ce qu'il est et par là d'où il vient. Aujourd'hui, ce dont nous voudrions discuter, c'est : dans l'espace multiculturel africain, qu'est-il possible de faire pour s'approcher de l'universel et pour tenter de rapprocher les particularités et les singularités. Je donne la parole à Monsieur Daouda Ballo.

Daouda Ballo

Je tiens à remercier les organisateurs de ce Salon Maghrébin du Livre, une très bonne initiative qui permet à tous et à chacun de s'exprimer, raison pour laquelle nous sommes ici. Je suis en fait Directeur pédagogique de l'Université musulmane africaine et en même temps Président des enseignants chercheurs lauréats du Maroc. En fait, j'ai fait ma Thèse au Maroc après mon parcours universitaire. Pour toucher la génération actuelle, il vaut mieux de se diriger vers l'Université. A l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, si j'ai bien compris, on m'a dit qu'il y a environ soixante-neuf mille étudiants. A l'Université d'Abidjan, nous avons à peu près cent mille étudiants. Si l'on veut toucher les gens quand on parle de l'universel, c'est l'ensemble qu'il faut viser, pas une portion, pas une petite partie de la chose.

Quand nous sommes arrivés au Maroc dans les années 1990, on s'est retrouvés avec des Marocains bien sûr, mais aussi des Sénégalais, des Guinéens, des Maliens... D'abord, ce que nous avons vécu, c'est qu'on n'avait pas le choix de cohabiter ou pas. Chacun est venu avec son éducation, sa manière de vivre, mais il fallait cohabiter, discuter, ne pas se battre, et on a commencé à créer une famille et cette famille-là - on peut l'appeler ainsi par rapport à ce sujet, l'universel - cet universel s'est constitué de notre ensemble, de tout ce qui compte, de tout ce qui nous est naturel.

Le contraire aurait été que chacun reste de son côté et fasse ce qu'il voulait. Par exemple, si quelqu'un veut manger, il mange à gauche, et l'autre, quand il a faim, il mange à droite. Personne ne fait comme les autres et chacun adhère à ce qu'on appelle des spécificités. Donc, en réalité, vous touchez une bonne partie de la communauté quand vous essayez de mettre en pratique ce dont on parle maintenant et, pour cela, il faut se diriger vers les Universités, les établissements d'enseignement.

Là, déjà, on pense à Oujda : je parle d'Oujda parce que, par rapport aux autres villes, les gens sont très ouverts sur la collaboration, surtout dans l'approche Sud-Sud. Et ça, c'est ce que l'on veut développer aujourd'hui. En Côte d'Ivoire, on ne voit que le Maroc pour ça. J'ai passé plus de dix ans ici ; j'ai fait mon Doctorat, puis je suis rentré. J'étais cadre supérieur en Côte d'Ivoire. J'aurais même pu être Ministre ou Président de la République ! Qui sait ? Et si je deviens Président de la République, je reviens à Oujda et je fais sortir tous les amis d'Oujda pour les regarder en face et leur dire que c'est grâce à eux, parce que l'ouverture que l'on m'a donnée ici m'a permis de développer ça au niveau de mon pays. Aujourd'hui, dans cette hypothèse, je mets tout à la disposition d'Oujda ! Et ça sera une surprise pour les autres villes qui devraient procéder comme Oujda le fait !

Par contre, si on veut aller plus loin il faut toucher les Universités, toucher les établissements. Celui qui voit un arbre qui pousse un peu penché, si l'arbre est dur et qu'il veut le redresser, l'arbre se cassera. Mais si on commence à le redresser dès le plus bas âge et pendant sa croissance, il va suivre cette voie.

Saïda Belouali

Merci Monsieur Daouda. Nous parlons d'une société avec son histoire, son habitus, et nous, avec tout ce qui nous représente. C'est une expérience idéale pour connaître l'autre, relativiser sa culture, trouver le moyen de créer une homogénéité avec l'autre, et de constituer une culture commune, avec les intersections possibles. C'est bien le premier pas de l'idée de l'universel. Je donne la parole à Monsieur Abdoul Aziz Mahamadou Maïga. Il va parler de son expérience avec le Maroc et des relations avec l'Université.

Abdoul Aziz Mahamadou Maïga

Cette rencontre est l'une des manifestations les plus importantes dans le domaine. Les organisateurs ont insisté sur le rôle de l'universel par des dialogues entre des peuples de tous les coins de la terre, de différents pays, différents continents...

Le sujet qui nous concerne est une question pertinente qui nécessite une réflexion vue l'importance de l'objectif premier de la création : «Ô hommes ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des nations et des tribus, pour que vous vous entre-connaissiez».

L'universel occupe une place importante dans l'espace multiculturel africain. L'Afrique est l'un des continents les plus riches en termes de multi-culturalité. Nous avons plusieurs cultures dans un même pays, plusieurs langues. Malgré les différences de langues, les habitants de certaines tribus se comprennent à travers une langue commune. Ainsi, l'universel est un moyen de développement culturel et social à travers une cohabitation, une coexistence et un respect mutuel entre les pays, les peuples et les individus. Notre intérêt pourrait concerner l'étude de l'histoire des pays. La cohabitation avec les Marocains serait facilitée et stimulée par une meilleure connaissance des périodes traversées par le Royaume depuis l'âge d'or jusqu'au règne actuel de Sa Majesté le Roi Mohammed VI. Les connaissances sur la vie sociale des différentes ethnies facilite la cohabitation des individus. L'intérêt apporté à la multiplicité des langues au Maroc (Arabe et Amazigh) peut être un moyen de se frayer une place dans le paysage multiculturel existant. Dans l'Ouest africain, on trouve plusieurs tribus dispersées sur plusieurs pays ou concentrées en un seul. Les Malinkés par exemple se trouvent dans plusieurs pays (Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Guinée...). La moitié du peuple dont je fais partie se trouve à Mali, au Niger, au Burkina Faso et en Guinée, alors que la tribu des Wolofs est concentrée au Sénégal.

Connaître des peuples par leur vie sociale et leur langue facilite le positionnement universel requis en dépit des différences culturelles. Comme l'a dit le Docteur Ballo, l'enseignement, la culture et la diplomatie sont des domaines exploitables pour la cohabitation entre tribus. La multi-culturalité abondante en Afrique est exploitable pour assurer un développement durable au lieu d'y voir l'occasion d'une désunion. Là, il faut signaler le rôle joué par le Maroc dans le développement culturel et social des pays de l'Afrique, ainsi que pour la croissance économique inséparable des autres domaines. Le retour du Royaume du Maroc à l'Union Africaine permettra, sans aucun doute, d'enrichir l'espace africain par une diversité culturelle, une cohabitation pacifique et un partage d'expériences entre les peuples.

Saïda Belouali

Je remercie le Professeur Abdoul Aziz Mahamadou Maïga. Il nous a montré comment rapprocher les peuples et utiliser le multiculturalisme pour trouver ce qui nous unit. Selon lui, la cohabitation dans un cadre multiculturel est un prélude de l'universel. Nous y reviendrons. Je donne la parole au Président de la Tariqa Tidjaniya de Côte d'Ivoire, Monsieur Younissa Toure. Merci de bien vouloir nous éclairer sur l'universel et sur le rôle du Soufisme et de la spiritualité dans ce domaine.



Younissa Toure

Je remercie les organisateurs de cette rencontre et demande à Dieu de les aider dans leur tâche. Le sujet du multiculturalisme est d'une importance capitale. La culture, par définition, concerne la connaissance en général. On dit que l'Homme est un animal parlant, c'est-à-dire qu'il pense et accepte la connaissance et la culture. La connaissance est la chose la plus importante fournie à l'être humain pour : *«enseigner à l'homme ce qu'il ne savait pas»*. Nous sommes les successeurs de Dieu sur terre et cela se fait grâce au savoir. La pluralité est la norme *«Ô les hommes! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des peuples et des tribus pour que vous vous entre-connaissiez.»* A partir de cette définition et comme l'a indiqué le Docteur Abdoul Aziz, le multiculturalisme est présent abondamment en Afrique subsaharienne. En Côte d'Ivoire par exemple, plus de soixante ethnies coexistent, chacune avec la culture qui lui est propre. Cependant, une maladie a commencé à ronger les peuples : séparer le Créateur de sa Création à travers la laïcité. Une éviction de Dieu, des vertus, des valeurs et du savoir. Une connaissance dénuée de valeurs, de divinités tout en remerciant Dieu.

Malgré la pluralité des peuples au Maroc et leur diversité culturelle, celui-ci est stable et bien encadré. Nous avons hérité cela du Maroc grâce à plusieurs principes.

D'abord, la doctrine, le rite malékite et la Sunna. Il y avait une stabilité en Afrique subsaharienne jusqu'à une période récente grâce à ces fondements hérités du Maroc. A un certain moment, ces fondements ont failli disparaître. Nous remercions Dieu d'avoir élu Sa Majesté le Roi Mohammed VI pour remplir la mission de remettre les choses dans l'ordre en formant les imams aux préceptes de Dieu.

Ensuite, la Fondation Mohammed VI des Oulémas africains et son objectif d'assurer l'autonomie africaine pour permettre son développement. L'Afrique dispose, en effet, de richesses naturelles et humaines, mais différentes des autres continents.

Pour ce qui me concerne, j'ai étudié en Arabie Saoudite (collège, lycée, magistère et Doctorat) et j'ai enseigné en Côte d'Ivoire dès mon retour. J'ai créé une institution islamique d'enseignement, du primaire au lycée. Ma visite au Maroc, dans le cadre notamment des causeries hassaniennes, m'a beaucoup aidé car j'y ai appris bien des choses. En 2014, la troisième édition de la rencontre internationale des Tijani a eu lieu à Fès sous le Haut Patronage de Sa Majesté le Roi Mohammed VI. Parmi les recommandations formulées à cette occasion figure le rapprochement des adeptes de la Tariqa Tidjaniya, nombreux certes, mais entretenant des relations conflictuelles. Pourquoi ces divergences ? J'ai essayé de mettre en œuvre le conseil d'Amir Al Mouminin, non sans difficulté, pour nous unir vers un développement partagé, quelles que soient la race et la culture, mais avec la foi, car nous avons le même Dieu et le même Prophète. Dieu merci, nous avons pu fonder cette Fédération des Tijani en Côte d'Ivoire. J'ai eu cette idée grâce au Royaume du Maroc, qui joue un rôle très important. C'est à nous de mettre ces idées en pratique.

Saïda Belouali

Je vous remercie, cher Professeur, de nous avoir éclairés sur l'importance de la connaissance dans le rapprochement des cultures, ainsi que sur notre relation avec la vertu, la valeur et la religion dans notre lien à l'universel. Je donne la parole au représentant des Tijani africains, Monsieur Mohamed Touri.

Mohamed Touri

Je remercie les organisateurs pour cette opportunité. Le sujet revêt une importance particulière. Croire au multiculturalisme est le socle pour une vie humaine harmonieuse propice au développement et à la croissance. Si nous sommes sûrs de la singularité culturelle et identitaire des peuples et des sociétés, personne ne pourra prétendre à la suprématie sur les autres. Seul un respect mutuel permettra de réaliser cette harmonie vers la sécurité et le développement désiré. Je voudrais insister sur la nécessité de repenser la culture en Afrique. Les Africains devraient retourner à leur culture, l'enrichir et la prioriser à travers une ouverture au dialogue avec l'autre. Renforçons la culture universelle et l'interaction positive. Comme l'ont dit les intervenants, il convient de saluer l'expérience marocaine, non par simple courtoisie, mais en constatant l'état des choses. Le Maroc a réussi, par son acceptation de la diversité culturelle dans un cadre de cohabitation pacifique, à donner à tout un chacun le droit d'exprimer son identité quelle que soit son appartenance ethnique ou religieuse. Le Maroc nous a conduits vers une stabilité politique et un développement fait d'ouverture économique et de stabilité sociale. Nos concitoyens en Afrique de l'Ouest vivent un problème de bouleversement culturel. Qu'allons-nous faire ? Protéger notre culture et la développer ? Endosser la culture de l'autre au détriment de la nôtre ? Ou bien exprimer notre culture dans une optique d'ouverture ?

Nous pouvons tirer des enseignements de l'expérience marocaine en la matière, comme l'ont souligné les intervenants, par une coopération académique et scientifique pour promouvoir le développement et la stabilité de notre continent.

Saïda Belouali

Je remercie notre éminent Professeur qui nous a montré que seul un respect mutuel des cultures nous conduirait à l'universel. Les Africains devraient retourner à leurs propres cultures pour pouvoir interagir avec l'autre et ainsi enrichir la culture universelle. J'ouvre le débat avec le public pour une meilleure interactivité.

Abdoullah Hamouti

Pour ce qui est des relations avec les pays africains subsahariens, on trouve en effet, même dans les ouvrages d'Histoire, ou dans les écrits de romanciers, des traces de ces relations, surtout en ce qui concerne la présence de Tijani dans différents pays, au Sénégal, au Mali, au Côte-D'ivoire... Il y a des traces écrites, le débat a laissé des traces. En effet, nous avons des relations qui continuent d'exister et cela fait plaisir de voir notre pays évoluer dans le bon sens. J'assure les cours sur la culture africaine et subsaharienne et les étudiants y viennent pour avoir une formation.

Et en ce qui concerne les peuples africains en général et surtout les pays ayant un lien religieux et spirituel avec l'universel, ma question est : pouvons-nous dire que ces liens sont très étroits actuellement et comment ces liens pourraient développer davantage d'ouverture sur les autres peuples et cultures ?

Daouda Ballo

Si vous voyez que chaque année le nombre des étudiants qui viennent au Maroc augmente, c'est parce que lorsqu'ils terminent ici et rentrent en Côte d'Ivoire avec de très beaux souvenirs, ils deviennent en même temps des ambassadeurs du Maroc en Côte d'Ivoire : c'est à eux de promouvoir la culture marocaine en Côte-D'ivoire, et ça ne s'arrête pas là. En Côte d'Ivoire, quand ils rencontrent des gens et qu'ils commencent à discuter, ils disent : *«Moi j'ai fait mes études au Maroc et ça s'est très bien passé ; il y a la tranquillité et la stabilité surtout la gentillesse des gens.»* Tout ceci établit que tout le monde veut venir au Maroc. Je vais vous expliquer quelque chose. Comme vous l'avez dit, dans les années 1990, la Côte d'Ivoire devait avoir vingt ou trente bourses dédiées aux étudiants ivoiriens pour venir étudier au Maroc. Ceux du premier groupe qui sont revenus ont commencé à travailler et on les a trouvés excellents. Alors la Côte d'Ivoire a demandé que le nombre des bourses soit porté à cinquante chaque année. Aujourd'hui, on est à cent vingt bourses que le Maroc offre à la Côte d'Ivoire chaque année. Calculez : depuis dix ans, ça fait plus de mille ! Ainsi, comme l'a dit mon collègue Monsieur Mohamed Touri, le Maroc a réussi quelque chose que vraiment - je suis obligé de le dire - je ne vois pas un autre pays qui l'ait réussi aujourd'hui en Afrique. Pourquoi ? Parce que le Maroc reçoit tous les étudiants du monde. L'Agence marocaine de coopération internationale envoie des bourses presque partout dans le monde. Il y a même des Chinois qui viennent étudier ici : si vous arrivez à Rabat, vous allez les voir. Tout le monde vient ici. Le Maroc rassemble toutes les cultures, dans un seul pays et la culture de chacun pourrait éventuellement s'opposer à d'autres cultures. Alors arriver à gérer tout ça, à surmonter toutes les difficultés éventuelles, de plus en travaillant avec chacun, ce n'est pas facile. Mais le Maroc a réussi depuis plus d'une trentaine d'année. Depuis 1986, la coopération marocaine existe et nous sommes venus dans ce cadre-là, comme je l'ai dit. Moi aussi, c'est ainsi que je suis venu.



J'ai croisé d'autres personnes ici qui venaient d'autres communautés et effectivement on a échangé. C'est pourquoi parlons-nous l'Arabe aujourd'hui ? Nous avons appris l'Arabe ici ; moi je suis de formation scientifique et, quand nous faisons les travaux pratiques, les autres parlaient en Arabe et moi je ne le parlais pas. C'est pour cela que j'ai dû apprendre l'Arabe. Voilà, c'est possible parce qu'il y a de bons comportements, un bon accueil, et ça va continuer inch'Allah, car nous sommes aujourd'hui des ambassadeurs au Maroc.



Abdoul Aziz Mahamadou Maiga

Je remercie le Professeur pour son intervention. Il a abordé les points que nous voulions évoquer : l'Histoire qui rassemble les Africains, le Royaume marocain et le Soudan occidental. De plus, parmi les facteurs ayant influencé positivement le multiculturalisme en Afrique, il y avait les relations entretenues à travers les siècles dans l'échange commercial et la communication culturelle entre les différents peuples et tribus. Les liens entre Marrakech et Tombouctou d'une part et le mouvement des Oulémas entre le Maroc et le Soudan d'autre part, ont participé à établir le fondement d'un environnement propice à un multiculturalisme positif et à une cohabitation pacifique. Dieu merci, l'Histoire a enregistré la communication effective et l'échange commercial entre le Maroc et l'Afrique subsaharienne, un espace universel enraciné dans notre passé de Musulmans. L'Afrique était le berceau de la religion islamique après l'annonce de la venue prophétique et les vagues d'émigrations. Nous avons connu l'Islam, nous les Africains, avant Médine et cela devrait être la fierté de l'Afrique. Depuis les révélations, l'Islam a incité à la cohabitation grâce au respect du multiculturalisme entre les peuples.

Nous connaissons tous le poids que représentait Bilal l'Abyssinien à Médine. Après le décès du Prophète - paix et bénédictions sur Lui - Bilal a quitté Médine parce qu'il lui était difficile d'entendre l'appel à la prière en l'absence du Prophète Mohamed - paix et bénédictions sur Lui. Après son départ et son voyage vers Médine, il a eu des visions du Prophète Mohamed l'invitant à la cohabitation pacifique. Des facteurs ont influencé les relations entre peuples africains, comme l'a dit le Professeur Ballo, notamment à travers l'accueil marocain des étudiants africains. Cela revient à des origines historiques, à travers les différentes dynasties qui ont gouverné le Royaume. Il y avait une communication intellectuelle et des voyages scientifiques vers le Maroc pour apprendre la doctrine, développer le rite malékite et le propager en Afrique. Je suis Docteur de l'Université Mohammed V à Rabat en débats religieux.

Aujourd'hui, les Africains occupent une place importante dans ce domaine. On dit que cent-vingt étudiants s'inscrivent de la Côte d'Ivoire ; je vous annonce que cent-cinquante étudiants maliens se sont inscrits aussi cette année. C'est une bonne chose. Dieu merci, la politique religieuse marocaine a accordé une importance particulière à la diversité culturelle à travers la création des institutions dédiées aux Africains, comme la Fondation Mohammed VI des Oulémas africains. C'est l'occasion de réunir des Oulémas africains de différentes tribus, différentes langues et différentes appartenances.

La création de l'Institut Mohammed VI pour la Formation des Imams, Morchidines et Morchidates a eu le mérite de réunir des imams maliens au début, de l'Europe et de l'Amérique par la suite. C'est l'un des moyens de renforcer l'échange culturel entre les peuples. Pour conclure, je demande aux organisateurs de cette rencontre d'envisager le Mali comme invité d'honneur de la prochaine édition, vu son lien historique, social et culturel avec le patrimoine marocain, car le Maroc s'étendait auparavant jusqu'à Tombouctou... Je remercie également les Professeurs de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda et les organisateurs du Salon de leur intérêt porté à l'Afrique en général et aux pays de l'Afrique occidentale en particulier.

Saïda Belouali

Je vous remercie. Nous sommes arrivés au bout de notre discussion et je mets fin à ce débat fructueux.

LA TRADUCTION ET L'UNIVERSALITÉ

Modératrice : Amina Meddeb
Participants : Barbara Cassin, Tiphaine Samoyault, Zakia Sinaceur
Espace : Al-Qods
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 17h00 - 18h30



Résumé des interventions de la table ronde

Amina Meddeb, Docteur en Ethnolinguistique et actuelle responsable du Pôle Livre et Médiathèques auprès de l'Ambassade de France au Maroc ouvre cette session en rappelant les grandes lignes de l'intervention de Roshdi Rashad, présent dans la salle, lors d'une précédente table ronde, notamment l'exposé sur la constitution d'une bibliothèque réunissant tout le savoir scientifique disponible en langue arabe, notamment celui des Grecs, dès le IX^{ème} siècle.

La modératrice présente ensuite Barbara Cassin, chercheure émérite au CNRS français et récemment élue à l'Académie Française, auteure notamment du livre «Eloge de la traduction» précisément au cœur du sujet. Madame Cassin évoque ce qui fut peut-être le premier universel, celui des Grecs, le Logos, un universel de fait réservé aux hellénisés, donc qui fabrique aussi le barbare.

Pour elle, la traduction est ce qui permet de séjourner entre deux langues et d'appréhender la diversité des langues : c'est le nouvel universel.



Zakia Sinaceur est Présidente de l'association du patrimoine linguistique et professeure universitaire ; en tant que marocaine, elle est aussi initiée au multilinguisme national. Elle est également co-auteure d'une anthologie du patrimoine oral marocain traditionnel des contes, fables, énigmes et autres devinettes qui lui fait découvrir que le célèbre Joha marocain est un personnage quasi-universel, attesté dans tout le pourtour méditerranéen : même constat pour les fables de Lafontaine et leurs versions marocaines, ainsi que pour un autre conte oriental dont on sait désormais qu'il circule depuis Hérodote.



La traduction en Français de ces classiques marocains montre la difficulté d'inscrire un texte dans une autre culture que celle dans laquelle il a été écrit. La romancière et universitaire française Tiphaine Samoyault aborde une autre œuvre dirigée par Barbara Cassin, «Le dictionnaire du vocabulaire européen des philosophies» qui valorise la pluralité des cultures et non l'universalité. La traduction serait donc d'abord le travail des différences, avec renvoi permanent à sa propre langue qui s'en trouve questionnée : un espace d'inquiétude en forme de rempart contre l'hégémonie et donc un remède à l'universel. Les logiciels de traduction, toujours plus aptes à restituer les nuances et niveaux de langage, font ainsi une part sans cesse accrue à la dimension culturelle. Barbara Cassin explique le caractère irréductible de la traduction et sa nature politique. La salle souligne différentes problématiques exemplaires, comme l'enseignement des mathématiques en Arabe dialectal ou le cas de Dante qui rédigea la «Divine comédie» en Italien de Florence et non en Latin, langue pratiquée dans toute l'Europe de son époque. Ces exemples montrent que réinventer la langue est possible, mais que c'est alors un défi à la traduction.

Les interventions de la table ronde

Amina Meddeb

L'idée de présenter une (ou des) thématique(s) sur l'universel rejoint notre travail sur la traduction depuis deux ans, ici au Maroc, au Bureau du livre, avec plusieurs maisons d'édition. Des résultats en seront présentés au Salon du Livre de Casablanca. Ces rencontres ont débuté ici avec l'éminent historien des mathématiques arabes, Roshdi Rashad, qui nous fait l'honneur d'être parmi nous. Je vais m'inspirer de son travail pour présenter cette thématique en lien avec la traduction, qui n'a pas vraiment été explicitée jusque-là. Roshdi a notamment traduit le traité de Al Khawarizmi, le fondateur de l'algèbre, rédigé au IX^{ème} siècle et dédié par son auteur au calife abbasside Al Maamoun. Il a participé au développement de la science et de la philosophie et a donné lieu à une politique de traduction, faisant venir vers la langue arabe les mémoires intellectuels de la Grèce et de la Perse anciennes. Il est urgent, je pense, de renouer avec cette tradition. C'est l'une des raisons qui expliquent notre modeste travail sur la traduction et le choix de cette thématique de l'universel ; surtout l'idée de réinventer ou inventer un nouvel universel ou une nouvelle approche.

Commençons par dénoncer la manipulation historique qui consiste à passer sous silence le rôle décisif que l'Islam et la langue arabe ont joué dans la constitution de la civilisation européenne et la modernité. Les Arabes ont inventé l'algèbre, la théorie des nombres, les fractions décimales et bien d'autres chapitres des mathématiques. Tout cela n'autorise pas l'affirmation, courante aujourd'hui, que la science moderne serait une invention de l'Occident.

La traduction permet de montrer qu'il n'y a qu'un seul monde : il n'est ni d'ici, ni de là, ni d'une religion, ni d'une autre. Ce retour à l'universel est nécessairement un retour à la vérité. Je cite Roshdi : *«La science n'a ni géographie, ni orientation spirituelle : il n'y a donc pas de science occidentale, tout autant qu'il n'y a pas de science orientale, ce sont des mentions d'une portée idéologique plus que philosophique et scientifique. Donc, c'est par un mouvement massif de traduction que la pensée scientifique grecque a été transmise au sein des pays musulmans.»* Mais traduire ne se fait pas au hasard des rencontres. Les traductions de cette époque étaient liées à un ensemble de recherches actives et c'était en fonction de ces recherches que l'on traduisait. Il ne s'agissait pas d'une simple transmission. Les Arabes vont prolonger l'héritage grec dans des directions non prévues par les mathématiciens ou astronomes grecs. Ils ont développé cet héritage par la traduction, tout en contribuant à le renouveler et en inventant de nouveaux chapitres, notamment des mathématiques en algèbre. Après ce bref rappel, je vais présenter nos invitées. Je suis heureuse d'avoir pu réunir trois amies qui travaillent chacune d'une manière différente et importante sur la traduction.

À ma gauche : Barbara Cassin, Directeur de recherche émérite au CNRS français, qui vient d'être élue à l'Académie Française et de recevoir la médaille d'or du CNRS. Elle est aussi traductrice, auteure, et a dirigé plusieurs ouvrages collectifs, dont «Dictionnaire des intraduisibles»... qui comporte de nombreuses traductions ! Son ouvrage «Eloge de la traduction» va être présenté en Arabe au Salon du Livre de Casablanca en février prochain. Je dis peu de choses sur Barbara car vous la connaissez tous. Notre deuxième invitée est Tiphaine Samoyault, qui devient familière du Maroc. Elle a fait plusieurs conférences à Rabat et elle était présente au Salon du Livre de Casablanca en février dernier. Professeure en littérature comparée, spécialiste de traduction, elle travaille sur la littérature mondiale et les rapports entre les littératures. Elle est aussi romancière, traductrice et travaille sur de nombreuses langues européennes.

Notre invitée marocaine, Zakia Sinaceur, est spécialiste du plurilinguisme et de la diversité linguistique. Elle a traduit et collabore à de nombreux ouvrages sur les dialectes et la question du bilinguisme. Je vais donner la parole à chacune d'elles, peut-être d'abord pour revenir sur l'intitulé de notre table ronde. Je commence par Barbara.

Barbara Cassin

L'intitulé, pas seulement celui de cette session mais de tout ce Salon Maghrébin du Livre, m'a d'abord interpellée. «Réinventer l'universel» évoque le sous-titre du livre «Eloge de la traduction» : «Compliciter l'universel». Donc, je me suis demandée si «réinventer» voulait dire qu'il aurait déjà été inventé ? Quand a-t-il vraiment été inventé ? Qui l'a inventé ? Quel est donc l'universel de la première fois ? Je n'y connais rien en matière d'origine et me garderai bien de parler de première fois, mais disons qu'il y a une invention marquante de l'universel : c'est l'invention grecque, par exemple aristotélicienne, qui dit : il n'y a de science que de l'universel. Elle distingue entre l'universel, le singulier et le particulier. Donc, l'universel aurait été au moins une fois, sinon la première fois, inventé en Grèce. En Grec, il a été inventé peut-être, ou il a été trouvé, ou emblématisé par un mot : Logos.

Logos, on ne sait comment le traduire ; s'il y a un intraduisible, en voilà un ! Les Latins l'ont bien traduit, par un jeu de mots : ratio et raison, donc raison et discours. La matrice du sens de Logos, ce sont les mathématiques : il y a donc ce dont Roshdi Rashed nous a parlé. Logos veut dire proportion, donc la mathématique est là, tout mis en rapport : Logos - donc la raison - et ogos, le discours. Il y a cent traductions possibles du mot Logos. Pourquoi est-ce encombrant cet universel ?

Eh bien, parce qu'au moment où il se décide, où il se dit avec le terme de Logos, il produit de «l'autre». L'Homme est un animal doué de Logos dit Aristote, rien de plus universel, sauf que l'Homme dont il est question doit parler Grec et surtout être hellénisé, ce qui veut dire pour les Grecs : bien parler, bien penser, être cultivé. Qui y a-t-il en face ? Eh bien, il y a des barbares. Leur langue ressemble alors à bla bla bla. Le nom barbare vient de l'onomatopée bla bla bla, borborygme, babel, babil, berbère : tous ces mots ont cette même racine. Je pense que l'un des problèmes de l'invention de l'universel, c'est que l'universel est toujours l'universel de quelqu'un : en l'occurrence, c'est l'universel grec, Logos. Si on commence ainsi, on comprend qu'il soit urgent de le réinventer sans cesse, c'est-à-dire de le faire circuler. Si je me suis intéressée à la traduction, c'est justement parce qu'au lieu de un Logos, avec toutes les majuscules que vous voudrez, cela désignera finalement le verbe de Dieu dans la Bible. Au lieu de ce Logos unique, il y a des langues. Cette proposition-là peut servir à réinventer un autre type d'universel autour de l'idée de diversité des langues.

On peut tenter de réinventer quelque chose comme l'universel. Je ne sais pas comment l'appeler : un universel compliqué ? En tout cas complexe et qui contient en soi quelque chose de l'ordre des singularités, des particularités, de la diversité, et qui même n'existe pas comme universel, mais soit simplement visé ou soit simplement une idée régulatrice. Pour moi, réinventer l'universel voudrait dire enfin comprendre que c'est une simple idée régulatrice et que l'universel présent est bien l'universel de quelqu'un. Donc, la traduction est à mes yeux ce qui permet d'appréhender cette diversité des langues, qui concurrence la singularité du Logos, l'universalité du Logos, et surtout c'est ce qui permet de séjourner entre deux. Si j'avais à réinventer l'universel, je dirais que pour cela il faut séjourner le plus longtemps possible entre deux langues. Là, j'ai juste envie d'évoquer Jacques Derrida, qui disait : «*Plus d'une langue*». Si j'avais à donner une définition brute, aussi basique que caricaturale, de la déconstruction, je dirais sans hésiter : «*Plus d'une langue*».

Très intéressant ce «plus d'un» : une manière de réinventer l'universel. Et ce «plus d'un» doit descendre le plus loin possible. Dans le «Dictionnaire des intraduisibles, le vocabulaire européen des philosophies» dont parlait Amina, l'un des moments essentiels est celui où j'ai compris que nous parlions, nous philosophions, non pas en concept, en universel, mais en mots qui appartiennent à des langues. Ainsi, quand je dis bonjour, je ne dis pas salam ; quand je dis «*Je vous souhaite une bonne journée*» en vous disant bonjour, je ne vous souhaite pas d'aller en paix ; quand je dis mind, je ne dis pas tout à fait geisst, je ne dis pas non plus tout à fait l'esprit. C'est à partir de là que peut se construire, à mon avis, un universel beaucoup plus complexe et beaucoup plus en prise sur le réel et qui, au fond, est moins préempté idéologiquement.

Je vais céder la parole maintenant, mais je reparlerais si vous le souhaitez de la manière dont s'est construit, avec cette idée directrice, le «Dictionnaire des intraduisibles». Il s'est construit contre deux types : un universel global, le Globish, le Global English, cette non-langue de communication qui est le contraire d'une langue de culture et qui éradique les langues de culture dans son usage par exemple en Europe, et puis l'universel disons approprié, nationalisé, que j'appelle nationalisme onthologique, celui de Heidegger par exemple, pour qui le Grec et l'Allemand sont les langues de l'être, donc l'universel par excellence. Ceci ne vaut pas que pour Heidegger. Rivarol nous a habitué à comprendre dans le Français la langue du monde, avec l'universalité de la langue française. Donc, c'est entre ces deux ennemis que s'est construit le «Dictionnaire des intraduisibles», en partie traduit en Arabe grâce à Ali Benmakhlof, c'est-à-dire réinventé bien sûr, réinventé complètement.

Amina Meddeb

C'est une belle introduction. Une précision importante : il est vrai que j'avais cité justement Rivarol et l'universalité de la langue française pour dire qu'à partir des Grecs, du Logos, on a continué à imaginer un universel, à définir l'universel confisqué par un espace qui est celui de l'Occident, mais la question du plurilinguisme et des langues est importante au Maroc, puisqu'ici nous sommes dans un pays plurilingue où le Français est important, mais où existent plusieurs langues, notamment l'Arabe dialectal, l'Arabe classique et l'Amazigh. Zakia a beaucoup travaillé sur ces questions de plurilinguisme et bilinguisme. Au Maroc, elle a publié et traduit. Je vais lui demander de nous parler de cet aspect plurilingue du Maroc en rapport avec l'universel.

Zakia Sinaceur

Je remercie les organisateurs de cette belle rencontre. Quand je me suis retrouvée à cette table, je me suis posée la question : l'universel et la traduction, comment puis-je en parler et les aborder à partir de mon expérience, car je ne suis pas professionnelle de la traduction ? Amina l'a rappelé, j'ai une expérience de cette richesse du plurilinguisme marocain. J'ai grandi dans un milieu où mon père était Professeur d'Arabe dialectal, la darija, à l'époque où l'Arabe dialectal était enseigné dans les écoles françaises sous le Protectorat. Donc j'ai grandi avec des manuels qui contenaient des histoires, des fables, des contes, des énigmes, des devinettes, des proverbes. Mon imaginaire a été nourri par toute cette richesse de l'Arabe dialectal marocain. Il comprend deux volets : la langue de communication et l'Arabe dialectal littéraire qui est vraiment une langue littéraire et, si on a le temps, je pourrais donner des exemples de cette littéralité. Ensuite, je suis entrée dans les écoles françaises du Maroc, ce qu'on appelait les écoles de la mission universitaire et culturelle française, où il n'y avait que le Français ; l'Arabe y était inconnu, considéré comme une langue étrangère. Après mon cursus, primaire, collège, lycée, la voie est ouverte vers des études supérieures en France.

Quand je rentre au Maroc, curieusement, j'atterris à l'Institut d'études et de recherches pour l'arabisation, donc c'est l'Arabe classique. Moi qui n'avais pratiquement aucun bagage en Arabe classique, j'intègre un Institut qui, après l'Indépendance, devait faire la chasse au Français, remplacer tout ce qui était utilisé par les Français, comme la langue française, la communication, les médias, l'enseignement, et le remplacer par l'Arabe classique. Là, j'ai un peu touché à toutes ces langues. Qu'est-ce que j'en ai tiré comme leçon ? Le Maroc est un pays plurilingue, c'est une richesse. Il faut surtout ne pas la prendre en termes d'antagonisme, conflit, dichotomie, opposition Arabe classique contre Arabe dialectal, Arabe contre Français, et je continue à travailler en ce sens. Alors quel a été mon travail ? Je vous ai parlé du côté formation, parlons maintenant universalisme et universalité.



Je suis très heureuse que la Directrice des Editions Geuthner soit ici, car Micheline Gallet et moi - Micheline est Directeur de recherche au CNRS, de formation ethnologue - nous avons décidé de publier une sorte d'anthologie du patrimoine oral marocain : contes, fables, énigmes, devinettes. Tout est parti d'un ouvrage - vraiment, il y a des coïncidences dans ma vie - écrit par Georges Colin, intitulé «Chrestomathie marocaine». C'est à partir de ce livre que mon père préparait ses cours d'Arabe dialectal : étonnante coïncidence ! Je me retrouvais à étudier à nouveau ces textes et, avec Micheline Gallet, nous avons décidé de les traduire en Français, car ils sont tellement riches que nous voulions partager et faire connaître cette richesse dans d'autres pays. Ce que j'ai découvert avec Micheline Gallet, ethnologue confirmée, dans ces petites histoires de Joha - vous le connaissez, à la limite, pour moi, c'est un marocain, un Jha de Fès, un Joha de Marrakech - c'est que ce Joha était universel : il y avait un Joha en Italie, un Jha à Malte, un Joha en Egypte, un Joha dans pratiquement tout le pourtour méditerranéen. Chaque fois, il a un nom différent et peut s'appeler Mouha, ou Jouha, ou Nasr Eddine Houja. Bref, c'était le même Jha que le nôtre. Autre histoire : celle de Laâba, qui est le titre d'un autre livre. Qui est cette Laâba ? C'est la copie conforme de Dalila des «Mille et une nuits» et alors là, vraiment, on est dans l'universel. Prenons les fables marocaines : toutes les versions que nous avons à traduire - une cinquantaine - ressemblent étrangement aux fables de LaFontaine.

C'est le cas pour leur morale, leur structure et le proverbe qui les termine. La seule différence est que ces fables étaient, si l'on veut, appropriées à la culture marocaine : on trouve des allusions au calendrier lunaire marocain, des noms de mois marocains, mais tout le reste, cet imaginaire, cette mentalité, est universel. Même chose pour les proverbes. Micheline Gallet nous a appris l'un des contes, qui s'appelle Rtal et Ness Rtal, que nous avons traduit par Livre et Demi-livre. Ce qui fait l'intérêt exceptionnel de ce conte, c'est que son existence est attestée en Egypte antique par Hérodote. Il se racontait donc il y a au moins deux mille cinq-cent ans et il a continué de se propager jusqu'à aujourd'hui. Nous sommes donc en présence d'une continuité culturelle exceptionnelle et, en même temps, d'une diffusion universelle car ce conte se retrouve dans le monde entier. Micheline nous donne même l'itinéraire qu'il a suivi. Ça nous a donné vraiment envie de traduire. Nous pensions qu'il serait facile de traduire en Français, mais là, on a rencontré un autre problème. Cet Arabe dont je vous parle est littéraire, plein d'images, de métaphores, d'allégories par l'insertion, et il est dialectal par sa forme, par les rimes qu'on y trouve, par des insertions de passages rimés. Ça en fait vraiment une langue littéraire : ce n'est pas l'Arabe quotidien de la communication. Eh bien c'est là que nous avons éprouvé les plus grosses difficultés, parce que traduire, ce n'est pas tout simplement passer d'une langue à l'autre, c'est passer d'une culture à une autre et assumer ces différences de savoir-faire, de langues et de cultures. Là encore, au-delà de toutes ces différences culturelles, il y a des différences linguistiques, c'est-à-dire que la construction de la langue n'est pas la même. On trouvait des expressions arabes, mais comment les rendre en Français ? Les traduire en littéral, ça ne donne absolument rien. Le lecteur francophone ne peut pas comprendre.

Elle est ethnologue, moi je suis française. Elle maîtrise la langue française, moi je parle plus ou moins la langue arabe. On s'est mis à négocier, à proposer ; est-ce le bon nom ? Ce n'est pas tout à fait ça, ça ne couvre pas toutes les connotations : donc, à creuser, à fouiller... On ne voulait pas nous arrêter à ce que Barbara Cassin a exprimé par «intraduisible» ; on ne voulait pas accepter que ça ne puisse pas être traduit. On a donc fait de notre mieux pour restituer dans un Français correct, parce que, de surcroît, on passe de l'oral à l'écrit ; les contes, c'est d'abord de l'oralité, c'est vivant ! Le conte est une narration avec tout ce que ça comprend comme apartés, comme signaux démarcatifs. Quand on raconte, on rappelle souvent à l'auditoire, à la Halqa, des petits syntagmes qui reviennent de façon régulière, et il fallait respecter tout ça. On a fait de notre mieux et ça a donné cet ouvrage, «Florilège de littérature orale marocaine», dans lequel il y a cinq cent cinquante-cinq petits textes entre fables, énigmes et proverbes.

Pour résumer cette aventure, je vais donner un exemple de cette langue poétique : un conte. C'est un sultan qui est chauve, mais personne ne le sait car il a toujours un turban sur la tête. Il se promène avec ses vizirs. En passant près d'un pommier, une branche arrache le turban. Ainsi, tout le monde découvre la réalité et c'est le scandale. Le sultan est hors de lui et maudit le pommier. Il demande qu'on abatte l'arbre et qu'avec son bois on construise le pourtour d'une Norea (puit). Quelques jours plus tard, le sultan passe devant cette Norea et l'entend chanter, dire des mots. Il ne comprend pas ; ça l'intrigue et il veut absolument comprendre. Il demande aux vizirs de trouver la personne qui pourra déchiffrer ce que dit cette Norea. On trouve une jeune fille d'origine hilalienne qui réussit à expliquer les paroles du refrain de la Norea. Ce refrain en Arabe contient des mots qui n'existent pas en Français. Difficile de trouver cette beauté littéraire dans la langue française. Les expressions que l'on ne peut pas traduire sont nombreuses.

C'est le cas d'expressions en Arabe qui disent en Français par exemple : «Le poignard me transperçait jusqu'à l'os», ou encore «Mon visage s'est retrouvé derrière». Donc, on a fait ce qu'on a pu et essayé de retrouver les rimes. Il fallait jongler avec les deux langues et soit retrouver une expression équivalente en Français, soit l'expression était tellement belle qu'on la gardait dans la traduction. Ce sont les notes de bas de pages qui nous ont sauvées, parce qu'on ne voulait absolument pas sacrifier ni le sens, ni la forme.

Pour finir, je reviens sur l'objectif de notre rencontre. L'argumentaire dit que nos jeunes en particulier lient leur fierté d'appartenance à la reconnaissance de l'universalité de la culture dont ils sont issus et dépositaires, qu'ils vivent ici ou ailleurs. Notre espoir est que nos jeunes, via la langue arabe ou bien la langue française, retrouvent leur culture, leur patrimoine, et soient à nouveau fiers de ce patrimoine, qui est universel.



Amina Meddeb

Je pense qu'i y aura des questions et qu'on pourra continuer à découvrir les textes. Je cède la parole à Typhaine, puis je demanderai à Barbara de réagir si elle le souhaite.

Typhaine Samoyault

J'ai quelques scrupules à interrompre ces merveilleux récits, pour me situer un peu à l'intersection des deux discours tenus jusqu'ici, l'un plutôt théorique et l'autre plutôt pratique. La traduction, prise comme une idée, voire comme un concept, n'ouvre pas du tout les mêmes horizons de pensée que lorsqu'on y est confronté en pratique, et déjà cette tension à l'intérieur même de l'idée de traduction, résiste, me semble-t-il, à l'universel. Je me suis intéressée à la traduction d'un point de vue théorique et d'une façon pratique, par refus en fait de l'universel, la traduction étant ce qui pouvait nous garder, nous protéger et nous défendre de l'universel, en particulier la traduction pour essayer de construire une pensée du monde et des rapports entre les différentes ères du monde, ou les différentes cultures du monde, sans la notion d'universel. Il est intéressant que l'article Monde du «Dictionnaire du vocabulaire européen des philosophies» de Barbara Cassin s'ouvre justement à cette pluralité et non à l'universalité, parce que le mot Monde c'est le mot Welt dans ce dictionnaire et c'est en Allemand.

C'est très bien montré par l'article qui est d'ailleurs, je crois de Barbara elle-même. C'est en Allemand que s'est construite la signification universelle du mot Monde, sauf qu'à un certain moment, on a commencé à parler de Welt geschichte heuvel littérature, où le mondial avait à voir avec l'universel, et un autre terme qui est «cosmopolitique» : donc, la liaison à nouveau du Grec et de l'Allemand autour de cette série. Je dirais qu'il y a une série romantique, moment où se détermine aussi le monolinguisme, qui est une exception dans l'histoire du monde, une exception historique liée précisément à ce moment où on assoit l'universel sur l'autorité des Etats-Nations et d'une langue maternelle unique, qui définit ces Etats-Nations et contribue à leur constitution. Cette série Monde, Universel, Cosmopolitique, a été relayée, à mon sens, à partir de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, avec l'influence des études post-coloniales et aussi de la déconstruction, par une autre série où Monde est davantage associé à Divers ou Pluriel et une substitution de la prévalence de l'Allemand pour désigner le Monde. Il y a donc eu un moment de prévalence du Grec et de prévalence de l'Allemand par le mot français Monde, précisément, et certains de ses usages notamment sous forme adjectivale du mot Monde. On a beaucoup vu se développer des syntagmes comme Culture-monde, Ville-monde, Littérature-monde. Cette utilisation du nom Monde presque comme adjectif - utilisation très particulière - est précisément ce qui devient intraduisible dans d'autres langues et qui fait que Monde ne se dit jamais de la même façon d'une langue à l'autre. Il faut circuler d'une langue à une autre pour avoir une pensée du Monde et circuler aussi de manière historique dans cette histoire. La circulation des sens à travers les langues a une histoire comme le rapport des langues entre elles a une histoire. Moi, je me suis appuyée sur cette deuxième série dans laquelle la traduction était devenue un mode de pensée majeur, puisque précisément on ne peut jamais tout ramener à l'un et il me semble que la traduction contredit l'universel.

Barbara Cassin a cité le «*Plus d'une langue*» de Derrida qui, effectivement, rend l'universel presque inopérant. Je vais parler d'actualité et peut-être aussi sous l'influence des discussions nouées un peu dans le monde entier autour de la traduction du «Dictionnaire des intraduisibles» (j'aime bien l'appeler ainsi pour rappeler qu'il y a quand même de l'intraduisible, car on essaie de l'effacer parfois et vous avez bien montré que, dans la pratique, on ne l'efface pas facilement). Alors, de manière surprenante, ces derniers temps, à nouveau, on retrouve liés la traduction et l'universel. C'est notamment le cas autour des discussions, mais aussi dans les livres, à propos du débat Orient-Occident, comme l'ouvrage de dialogue entre Souleymane Bachir Diagne et Jean-Loup Amselle, où la traduction est liée à l'universel, mais à un certain type d'universel. Diagne reprend une distinction que Merleau Ponty avait utilisée à propos de Lévi-Strauss (elle permettait d'isoler un universel qu'il appelle de surplomb, qui pour Lévi-Strauss est la structure, les grandes structures de la parenté, l'interdit de l'inceste, mais pour Diagne, c'est l'équivalent du transcendantal) et ce qu'il appelle un universel latéral, qui est une façon de percevoir l'universel dans la continuité ou dans le lien que l'on arrive à établir entre les langues parmi les langues, exactement cet universel que vous avez évoqué à propos des figures des contes, des proverbes, qui reviennent dans tous les endroits du monde, et ça c'est exactement ce que ce que Diagne appellerait un universel latéral.

Ce qui me frappe aujourd'hui est que le thème général de ce Salon relie aussi traduction et universel. C'est une question très intéressante : pourquoi après avoir mis à distance l'universel, l'inventer, éventuellement le réinventer, mais aussi s'en abstenir ou essayer de le retrouver, mais en partant d'autres cultures, d'autres langues ? On a besoin aujourd'hui de le réaffirmer.

Il me semble que l'on peut arriver à créer du lien ou du commun indépendamment de l'universel, qu'il y a bien sûr un universel de la science et peut-être un universel de la philosophie. Il y a sans doute un universel de la science, mais quand on travaille à partir de la littérature, ce qui nous intéresse dans la traduction, c'est quand même le maintien et le travail permanent des différences.



Alors, suis-je en train de faire un universel de la différence, lorsque je dis cela ? Peut-être, en tout cas, moi ce qui me frappe aussi dans la pratique de la traduction, c'est que la différence, ce n'est pas simplement l'autre, pas simplement l'autre langue ou la difficulté d'exprimer dans sa propre langue la langue de l'autre ou sa culture, c'est la différence que l'on perçoit dans sa propre langue, à l'intérieur de sa propre langue, et, quand on fait de la traduction, on est quand même dans un espace assez conflictuel où on ne sait plus parler sa langue. L'expérience concrète de la traduction, j'invite chacun à la faire car on est tout le temps confronté à ça et c'est bien plus puissant que le sentiment de ne pas maîtriser la langue que l'on est en train de traduire : ce qu'on a toujours l'impression de ne pas maîtriser, c'est sa langue maternelle lorsqu'on fait de la traduction. Je trouve que cet espace d'inquiétude est une forme de rempart contre la domination, contre l'hégémonie, etc. Ce dont je parle est une toute petite expérience à l'échelle mondiale, mais il faut absolument la préserver, absolument en parler. Cette inquiétude dans laquelle on est lorsque l'on traduit constitue toujours pour moi un remède à l'universel, parce que ce que je vois aussi, précisément dans la traduction de la littérature ou de l'oralité dont vous parliez, c'est qu'aujourd'hui la traduction telle qu'elle est pensée mondialement est en train de prendre la place du globish dont parlait Barbara Cassin.

Aujourd'hui, le progrès des logiciels de traduction fait qu'on traduit de plus en plus rapidement presque toutes les langues du monde et que la traduction est en train de remplacer l'Anglais dans l'espèce d'unification générale du monde. Vous en avez peut-être déjà fait l'expérience, mais aujourd'hui, par exemple, si vous allez en Chine, vous n'aurez même pas quelqu'un en bas de l'hôtel qui vous parlera dans un broken english : il aura son portable et il traduira immédiatement la phrase que vous direz, puis vous répondra avec la traduction automatique de la réponse à vous donner.

Aujourd'hui, quand on pense traduction, on pense essentiellement à cela. J'ai un ami qui a été traducteur à l'ONU ; désormais, les traducteurs de l'ONU ne font que corriger les travaux des logiciels de traduction et la plupart des professionnels de la traduction, lorsqu'ils ne sont pas pris dans des opérations de traduction plus complexes, se limitent à corriger les machines. Donc, il y a bien un universel très dangereux qui est précisément l'universel hégémonique de la marchandise et auquel la traduction comme thème, la traduction aussi comme technique, participe très fortement. Ceci étant, on vit une période où l'on regrette presque le globish comme langue partagée, puisqu'elle permettait encore de créer un lien humain entre les êtres.

Je pourrais rentrer sur des expériences de traduction littéraire qui rejoignent certaines de celles qui ont été évoquées, mais je préfère qu'on puisse aussi réagir à ce qui a été dit. Je veux simplement dire que je pense qu'on serait tous d'accord pour une définition de la traduction qui dirait : savoir-faire avec les différences. Moi, c'est celle que je propose et c'est celle que vous avez proposée. Si on adopte ça, on comprend pourquoi la traduction est peut-être le meilleur paradigme aujourd'hui pour les sciences humaines et, en même temps, pourquoi elle a une telle importance politique.

Barbara Cassin

J'en arrive à deux petites choses. La première est que je voudrais défaire un contresens sur la notion d'intraduisible ; intraduisible, c'est parce qu'on ne traduit pas, qu'on n'arrive pas à traduire, c'est ce qu'on ne cesse pas de ne pas tout à fait bien traduire, donc ça implique qu'il y a plus d'une bonne traduction, que ces traductions varient, et donc ça fait les notes en bas de pages dont vous parliez. Vous, vous avez des notes de bas de page, évidemment tout le temps et il y en aurait encore plus que celles que vous avez gardées parce que vous traduisez des textes, de la poésie, du vivant, etc. Alors que les philosophes semblent parler par concepts et donc ils auraient beaucoup moins besoin de notes de bas de pages. Pourtant, ils en ont besoin aussi. C'est pour cela que nous avons fait ce «Dictionnaire des intraduisibles» en philosophie, pour dire que là aussi, même quand vous croyez qu'il n'y en a pas besoin, des notes de bas de page sont nécessaires. Elles sont même essentielles, car les concepts sont d'abord des mots. Ça, c'est juste pour prévenir un contresens. Maintenant, je voudrais prolonger ce que vient de dire Tiphaine, parce que, moi aussi, je suis extrêmement inquiète. Il se trouve que ce livre, «Eloge de la traduction», j'ai dû très rapidement en faire quelque chose en Anglais aux Etats-Unis et je me suis aperçue qu'en mettant des pans entiers dans Deep Elle, bien meilleure que Google Translate, ça marchait formidablement. Je n'ai presque rien à faire et du coup je me suis dit : quel mauvais livre ! Maintenant, cherchons quelle différence va rester. Pourquoi «nous» ? Je ne sais pas qui est «nous» et je voudrais que tout le monde soit «nous» Que faisons-nous d'autre ? De plus ? De différent ? En fait le différent, c'est qu'on éprouve les langues, on en éprouve au moins deux, et du coup, comme disait d'ailleurs Typhaine, on s'oblige à réfléchir sur sa propre langue. Il n'y a que lorsque l'on fait l'expérience d'une autre langue que l'on fait vraiment l'expérience de la sienne, comme d'une langue parmi d'autres, justement une langue entre autres.

Donc, au fond c'est la différence qui va rester : celle de l'enseignement et de la culture, je ne vois que ça. En Chine, ça se voit avec Deep Elle ou les traducteurs qu'ils utilisent. En revanche, ce qui m'a fait vraiment plaisir, c'est qu'en Chine on m'a demandé de faire des cours de philosophie grecque à partir de textes grecs. Là, il y a vraiment besoin de «l'autre», perceptible et perçu, et d'un troisième pied, pas seulement la culture immémoriale et la langue chinoises, si exceptionnelles et extraordinaires, pas seulement l'américain, l'anglo-américain mondial.



Il faut un troisième pied qui oblige aussi à rentrer à l'intérieur d'une langue, c'est-à-dire à l'intérieur d'au moins deux langues, par ce qu'Hannah Arendt appelle la culture et le goût. A partir de ce moment, on est en politique et c'est ça, je crois, la grande différence avec Google Translate ou Deep Elle. C'est politique ou non ? Eh bien on est en politique quand on traduit, on n'est pas en politique quand on utilise Google Translate ou Deep Elle, et on n'a pas la possibilité de stationner «entre» justement, et c'est ce «entre» qui fait le savoir-faire avec les différences et qui fait que, à mon avis, la traduction est irremplaçable, mais pas comme produit. On va pouvoir traduire des textes aussi mal écrits que le mien, sans s'embêter avec Deep Elle, mais on ne va pas pouvoir réfléchir à ce savoir-faire avec les différences, qui est la traduction. Pour terminer, deux phrases d'Hannah Arendt me paraissent très importantes. La première, est : serait-ce que le goût est une faculté politique ? Réponse : oui. Nous avons à choisir, et c'est ça ce choix orienté par le goût, le goût orienté par le son. Là, le goût va intervenir et il va vous dire non, faites encore un petit effort. Donc, serait-ce que le goût est une faculté politique ? Réponse oui. La deuxième phrase, c'est quand elle parle de la pluralité des langues et dit : ceux qui comptent font ce qui fait que nous sommes humains. Ce qu'elle appelle humain, c'est la «chancelante équivocité» du monde et ça, c'est très intéressant. Donc, aucune langue n'est complètement stable : on n'est pas dans les essences, mais dans les énergies. Une langue, c'est de l'énergie, la traduction, c'est de l'énergie. A partir du moment où c'est simplement appuyer sur un bouton, ce n'est plus du politique. Or la traduction, pour moi, n'a d'intérêt, n'a de sens, de vivacité, que politique.

Amina Meddeb

Plusieurs personnes nous ont rejoints, dont des traducteurs, et je pense qu'il est bon de donner la parole à la salle, s'il y a des questions pour nos trois invitées.

Intervention

Je crois comprendre que vous êtes habitée par cette inquiétude de la déshumanisation, en quelque sorte, de la traduction. Est-ce que ça ne serait pas réservé à ce que vous appeliez, Zakia, la langue de communication ? Dès qu'on entre dans le poétique, la création, la littérature, je crois, comme vous, que rien n'est plus sûr.

Aucun logiciel ne va rendre, par exemple, un auteur japonais que l'on va traduire en Français, et on découvre un monde. A la limite, est-ce important qu'il y ait les petites notes ? Le traducteur se sera cassé la tête pour rendre le Japonais en Français, mais jamais un Français ne pourra sentir tout ce qu'il y a derrière le Japonais, avec sa culture et, après tout, est-ce grave ? L'important est d'entrer dans un autre univers et qu'il y ait eu une poésie, un dépaysement, un chancellement. Est-ce vraiment inquiétant que le tout-venant soit traduit automatiquement parce qu'on ne pourra jamais traduire automatiquement de la vraie création ? Qu'en pensez-vous ?

Zakia Sinaceur

Il y a deux éléments distincts sur lesquels j'aimerais répondre. Le premier est que c'est une illusion de croire que les machines se contentent de traduire la langue de communication. Aujourd'hui, elles sont extrêmement performantes, de plus en plus, et des spécialistes d'intelligence artificielle, qui dirigent un énorme centre de réflexion autour de cela, expliquent que maintenant on peut traduire la polysémie à au moins dix niveaux. Pendant très longtemps, on s'est dit qu'avec ces polysémies, on ne pourrait pas traduire automatiquement. Mais les choses changent et cette personne m'a soutenu que, dans moins de dix ans, on pourra traduire impeccablement «A la recherche du temps perdu» dans toutes les langues. Peut-être qu'il exagérait. Maintenant, il y a tout un travail de polysémie selon le contexte. Par exemple, j'ai évoqué la traduction à l'ONU : ils ont un logiciel propre dans lequel ils ont évidemment introduit tous les documents produits par l'ONU depuis son origine, en 1945, et donc toutes les traductions sont précisées à partir du contexte, avec plusieurs choix possibles. La machine est alors capable de dire si elle a traduit, en fonction du contexte, à 95% par exemple ou autre, et donc le travail du correcteur est cerné. Donc, cette idée que la création est intraduisible par la machine, il faut la relativiser ; des spécialistes y travaillent depuis un moment. En revanche, je suis tout à fait d'accord avec vous sur l'idée que l'on ne doit pas se désoler que la traduction ne rende pas tout d'un texte. D'abord personne ne perçoit tout d'un texte et ce n'est pas parce qu'on est de la même langue ou la même culture, qu'on va tous - essentiellement ou naturellement - être sensibles à tout ce qui est dans un texte. C'est ce que Barbara Cassin appelle l'intraduisible. Donc tout l'effort pour traduire quand même et ne pas cesser de traduire quelque chose qui ne sera jamais entièrement traduit finalement, c'est l'effort intellectuel sensible, politique in fine, qui est celui du vivre en commun. C'est dire qu'on est toujours en train d'essayer de comprendre quelque chose de plus et c'est ainsi qu'on avance : la traduction est tout à fait exemplaire de ça. Je dis souvent que si on veut conserver à la traduction sa force politique, il faut aussi affronter de manière positive ces espaces de conflits parce que, effectivement, il y a de la perte et il y a aussi de l'appropriation. La traduction, ce n'est pas toujours une opération toute généreuse, toute plurielle, etc. On l'a bien vu dans l'Histoire, il y a aussi des hiérarchies, des manières. Si on veut lui conserver sa force politique, il faut aussi accepter ces inégalités, ces imperfections. En revanche, je reste inquiète quant à cet espace de la traduction, pour qu'il soit un espace à la fois sensible, de création et d'intelligence. Pour vous donner un petit exemple, je suis allée l'an dernier dans un grand congrès international de traductologie, les traducteurs de littérature ont été relégués dans une petite salle et nous étions peut-être un pourcent de l'ensemble des participants, donc inexistantes. En plus, on ne rapporte pas d'argent de la recherche à la science.

Rashed Roshdi

Pouvez-vous enseigner en dialecte marocain un cours de mathématiques ?

C'est ma première question. La deuxième est relative à un sujet qu'il fallait aborder : c'est quoi la langue universelle ? Quand et qui en a parlé, et pendant combien de temps ? Je peux vous dire que c'est surtout durant le XVII^{ème} siècle qu'il y avait cette obsession de la langue universelle. Est-ce que l'universalité de la langue universelle est une vraie universalité ou c'est simplement un aspect idéologique d'un moment. D'ailleurs la langue universelle s'appelait la langue adamique. Je tiens aussi à préciser par rapport à la traduction que nous sommes au tout début de la traduction automatique. Des groupes de mathématiciens se penchent d'ailleurs sur ce chantier.

Intervention

Ce qui paraît intéressant c'est : quel rapport entre les mathématiques et la traduction automatique ? Il faut bien comprendre que, tout comme Google ne tire sa force que de réunir toutes les informations du monde, de même les nouvelles machines à traduire et les nouveaux logiciels pour traduire ne tirent leurs progrès que de réunir tout ce qui a été écrit dans le monde et dans toutes les langues. C'est le global, la totalisation de tout ce qui s'écrit, qui permet de faire le tri mathématiquement et génialement, entre les contextes et qui permet de maintenir l'équivoque. Il est très important de comprendre qu'on a changé le modèle de la traduction automatique : au lieu du modèle de la langue pivot, on passe par une langue pivot auquel on réduit toutes les autres et puis on repasse à la langue suivante. Ainsi, vous passez du Chinois à l'Anglais, puis de l'Anglais au Français, par exemple, car c'est l'Anglais la langue pivot actuellement, l'Anglais mathématisé. Donc, au lieu de ça, maintenant tous les textes qui ont été écrits dans le monde vont servir à fabriquer la meilleure traduction possible. C'est comme cela que ça se passe, c'est par l'universel que ça passe, c'est par l'universel compris comme la totalité des items. C'est intéressant de définir l'universel de cette manière-là, qui est vraiment non mathématique.

J'en ai fait beaucoup l'expérience. Il y a des traductions sublime de Baudelaire, etc. Mais, quand on le fait traduire par Google, on obtient un poème extraordinaire, vraiment ça vaut le coup, c'est magnifique à lire. Mesguich l'avait lu pour nous et c'était d'une beauté extraordinaire. Au fond, encore une fois, je redis que l'enseignement est l'une des pierres de touche essentielles.

Ce qui reste, c'est d'être confronté à deux langues : un texte en une langue à transposer dans une autre langue, dans une autre culture, dans une autre grammaire, dans une autre vision du monde. C'est ce rapport entre les deux qui, à mon avis, est pédagogiquement et politiquement exceptionnel.

Intervention

Enseigner les mathématiques en Arabe dialectal ? Moi je dirais non, parce que quand on a arabisé les mathématiques, les lexiques des mathématiques, des sciences de la vie et de la terre, de la physique-chimie, étaient en Arabe classique, donc il y avait une terminologie. Mais ce qu'on demandait aux enseignants, c'est aussi d'expliquer le cours, de donner l'énoncé d'un problème en Arabe classique, et ça les Professeurs ne l'ont pas fait : ils le faisaient en Arabe dialectal. Donc vous voyez ce qui se passait dans l'enseignement, jusqu'à il y a encore quelques mois parce qu'on a décidé de revenir au Français, quand on enseignait les mathématiques, les sciences en Arabe. Le vocabulaire technique était en Arabe classique, mais l'énoncé du cours, la discussion avec les élèves et les étudiants, se faisaient en dialectal, car sinon, avec la syntaxe arabe classique, les enfants ne pouvaient pas comprendre l'énoncé, donc on risquait de passer à côté de la compréhension d'un problème parce qu'on n'avait pas pu le transmettre correctement.

Zakia Sinaceur

Pour ce qui est de la langue de communication, on voulait aller au-delà de la communication, pour faire éprouver au lecteur francophone le plaisir qu'a le lecteur arabophone devant les rimes, les métaphores... Voilà ce dont je parlais. Quand Madame Cassin disait «*On n'arrête pas de traduire*», je vous prie de croire qu'il y a des phrases qui nous ont demandé, à Micheline et à moi, trois, quatre, voire cinq jours de travail. On traduisait, mais ça n'était pas ça et on revenait le lendemain et on affinaient davantage chaque terme ; rien que le terme «*mlabed*», une bonne femme «*katlabed*», elle marche contre le mur, elle se faufile. Mais il y a une connotation particulière, parce que ça vient du mot feutre, feutrine, alors on voulait trouver quelque chose en Français qui restitue ça. Je vous assure qu'une nuit, à trois heures du matin, je me suis réveillée et j'ai noté : «*...et, à pas feutrés, elle se faufila jusqu'à la sortie...*» Donc, tous les textes que nous avions étaient pleins d'images comme celle-là, difficiles à traduire. Je pourrais en donner de nombreux exemples et vous verriez que ce n'est pas du tout facile à rendre en Français. Nous, on ne voulait pas dire que l'on ne pouvait pas traduire, donc on a continué à chercher. Puis, à un moment, il a bien fallu s'arrêter et garder notre traduction même si elle est imparfaite.

Intervention

Je vous pose une question sur un cas particulier auquel je me suis intéressé : Dante écrit la «*Divine comédie*» en Italien, un Italien non encore standardisé qui est le Florentin. Il abandonne la langue universelle, le Latin, langue de communication de toute l'Europe de l'époque : l'équivalent de l'Anglais actuel. Pour le livre qui va être le plus important de sa vie, il utilise l'Italien, c'est-à-dire une langue qui n'est pas connue de tous. L'Italie en tant qu'entité politique et linguistique n'existe pas encore et, pour un livre essentiel pour lui - c'est, quand même la description du monde après la mort - il utilise une langue finalement intraduisible, incompréhensible immédiatement, qui ne va être comprise que des Florentins et qui, paradoxalement, en réalité, va avoir un impact considérable. D'ailleurs, il ne pourra pas toujours utiliser l'Italien et il y a dans la «*Divine comédie*» des termes en Latin, en Hébreu, en Provençal (des passages entiers en Provençal), donc lui-même va buter contre la transparence même d'une langue pour un texte qu'il veut pourtant transparent. C'est très étrange : il va renoncer à une langue de communication facile parce qu'il écrit en poésie. C'est peut-être là tout le problème de l'intraduisible, de la difficulté : c'est à partir du moment où un écrivain décide non pas d'utiliser la langue maternelle, sa propre langue, mais une langue qu'il s'approprie lui-même ; toutes les difficultés que nous avons à traduire une langue étrangère dans notre langue maternelle, c'est qu'il ne s'agit pas simplement de connaître la langue d'origine et la langue d'arrivée, mais il s'agit de connaître la langue de l'écrivain et celle-ci est faite de modifications de la langue maternelle. C'est là que nous commençons à avoir des difficultés car il n'y a pas que le problème de l'onomatopée ou celui des niveaux de langages. La grande difficulté de la traduction littéraire, ce sont les niveaux de langage, car dans les différentes langues ils ne sont pas les mêmes : ce qui est admissible littérairement dans une langue ne l'est pas nécessairement dans une autre ; quelque chose peut paraître très vulgaire une fois traduit, sans l'être du tout dans la langue d'origine.

Je voulais signaler ce cas parce que, en utilisant l'Italien florentin, c'est comme s'il renonçait à la transparence de son texte, peut-être aussi parce qu'il ne croyait pas à la rationalité totale : il ne croyait pas que le rapport à Dieu, le rapport au monde, le thème qu'il allait décrire, pouvait être entièrement traduit, c'est-à-dire entièrement compris.

En utilisant cette langue, il poussait le lecteur à ne pas faire confiance uniquement aux mots, à aller au-delà. Donc, c'est un cas très singulier, un cas de renoncement à une langue de communication partagée. On sait qu'en utilisant l'italien, il se mettait en position polémique face à l'église, car il allait parler d'une réalité théologique dans une langue qui n'aurait pas dû être utilisée pour cela : elle devait absolument être dite en latin. Il prenait le risque d'utiliser une langue qui pouvait paraître blasphématoire.

Intervention

Je suis parfaitement d'accord avec ce que vous dites sur Dante, qui écrit effectivement en «vulgaire illustre» ; il a inventé son «vulgaire illustre». Au fond, je me demande si chaque fois qu'on invente quelque chose, on invente évidemment dans la langue, voire on invente une langue : ce que Derrida appelle l'idiome. C'est ce que Luther fait quand il traduit la Bible pour la première fois en allemand. Il l'a traduite pour les femmes du marché et les enfants ; donc il invente l'allemand, dont Nietzsche dit : «*Le plus beau livre écrit en allemand, c'est la Bible de Luther*». Chaque fois qu'il y a de l'invention, y compris en philosophie - et c'est là où je trouve qu'on peut élargir la problématique - on fabrique des mots et même des syntaxes. Derrida dit : «*Je ne parle qu'une seule langue et ça n'est pas la mienne*». A chaque fois qu'on invente quelque chose, que ce soit dans la langue, dans la rationalité, dans la syntaxe, on défie la traduction parce qu'on invente, et c'est comme ça qu'on fait avancer.

J'ai un ami, grand traducteur, qui s'indigne toujours que dans les dictionnaires, on prend beaucoup d'exemples dans la littérature, mais on ne prend jamais d'exemple pour les sens ou pour la langue dans des traductions, alors qu'en fait, très souvent, ce sont des traductions par contact et par bouleversement de soi avec l'autre langue qui inventent des usages différents du lexique, etc. Barbara, puisque tu es à l'Académie française maintenant, il faut porter ce message aux dictionnaires parce que ce serait quelque chose de très important.

Intervention

En général la langue commune est plutôt figée. J'ai eu une expérience de lexicographe et on essayait de trouver, d'inventer des exemples ; nous étions obligés. Dans certains dictionnaires, on n'utilise pas la citation, mais on nous demande d'inventer des exemples pour illustrer certaines difficultés de la langue. On a beaucoup de mal parce qu'on s'aperçoit qu'un verbe est souvent accompagné des mêmes compléments, des mêmes sujets, etc. Si on sort de ce côté figé, il faut être un grand inventeur pour faire bouger la langue. Un linguiste français, Maurice Gross, a travaillé sur les syntagmes figés et sur les proverbes et, comme tu as dit, il a découvert que souvent un proverbe et un syntagme figé se retrouvaient dans très nombreuses langues et que, quand on parle, quand on écoute les autres, ce sont souvent des expressions qu'on n'invente pas et qui reprennent des syntagmes existants. Donc l'invention, c'est vraiment la littérature, la poésie, et c'est la science peut-être aussi. Mais, le langage courant n'est pas dans l'invention du tout, il est dans la répétition et dans le syntagme. C'est ce qui est commun à toutes les langues : il y a des proverbes et ces syntagmes figés que l'on retrouve dans le chinois, l'arabe et dans presque toutes les langues.

Intervention

Je reviens sur l'intervention de Madame Sinaceur et sur cette question : peut-on enseigner les mathématiques en arabe dialectal ? Évidemment il n'y a pas la terminologie. On peut travailler sur cette terminologie pour pouvoir enseigner les mathématiques dans cette langue, ce qui a été fait pour l'arabe littéraire ou classique.

En même temps, lorsqu'on écoute Madame Sinaceur sur la difficulté même de traduire, c'est dire la complexité de cette langue, qui est tout sauf une sous-langue. Je l'ai personnellement pratiquée après avoir écrit plusieurs livres en Français et je me suis donc essayée à cette langue, non pas en reproduisant des proverbes, des contes ou des fables, mais en tentant de créer dans cette langue et de façon littéraire.

L'ÉMERGENCE DES TERRITOIRES

Modérateur : Bouazza Benachir
Participants : Fikri Benabdallah, Fathallah Oualalou
Espace : Leïla Alaoui
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 17h00 - 18h30



Résumé des interventions de la table ronde

L'écrivain marocain Bouazza Benachir a modéré cette table ronde. La notion même de territoire gagnant à être clarifiée et partagée, l'architecte Fikri Benabdallah, en a donné son approche en s'appuyant sur l'exemple de la conurbation de Rabat-Salé. Pour constituer le territoire, il valorise d'abord les personnes qui l'habitent et les dynamiques de la société civile, puis les patrimoines, matériels et immatériels, qu'il recèle. Ces héritages sont le bien commun des collectivités et il leur appartient d'en faire un usage consensuel pour un développement harmonieux. Une symbiose en ressort, qui a pour socle un territoire physique, lequel en devient le symbole identitaire. L'association Rabat-Salé Mémoire, que préside Ssi Benabdallah, a été créée dans le sillage de Casamémoire. Afin de travailler sur des problématiques et des identités homogènes, la conurbation de Rabat-Salé a été elle-même morcelée en territoires animés de leurs dynamiques propres coordonnée par l'association.

D'autres associations du même type sont à venir et il est question de faire une démarche similaire à Oujda, dont les patrimoines spécifiques sont immenses. Mais jusqu'où étendre ce territoire ? A Rabat-Salé, la maîtrise mémorielle a aussi offert l'avantage de faciliter la réflexion prospective sur les programmes encore en cours (la vallée du Bouregreg), à venir (l'urbanisation du plateau d'Akrach), ou globalisant, comme le projet de règne Rabat ville Lumière.



L'émergence des territoires intéresse Fathallah Oualalou, économiste, ancien Ministre, dont le dernier ouvrage, «La Chine et nous», vient d'être primé au Salon du livre de Pékin. Il reprend l'histoire de la notion d'émergence et rappelle les anciennes dichotomies entre espace utile et espace inutile. En fait, le concept apparaît avec la fin de la guerre froide et le développement effectif de pays, dits ensuite BRICS, que finalement on appellera à la rescousse pour faire face à la crise économique née en 2008 compte tenu de leur poids économique devenu incontournable. La création du G20 en est issue, pour les grandes décisions économiques à l'échelle de la planète. L'émergence est un concept d'avenir qui va caractériser la montée en puissance de divers pays, notamment ceux qui réussiront les trois grandes révolutions : numérique, démographique, et liée à l'instauration d'un monde multipolaire. Le poids de l'Afrique en sera renforcé puisque l'Europe aura besoin d'elle pour corriger sa démographie vieillissante et que le nombre sera de son côté avec un poids dans la population mondiale qui est appelé à plus que doublé d'ici la fin du siècle. Dans cette perspective, le Maghreb aura sa chance, bien que sa population commence aussi à vieillir. Seule l'inscription du Maroc dans un plus vaste ensemble lui permettra de devenir à son tour réellement émergent.

Les interventions de la table ronde

Fikri Benabdallah

Un territoire consolide le fameux ciment social, grâce au social, grâce aux hommes. On ne peut pas dissocier un territoire d'un groupe humain, auquel il va finalement s'identifier. Dans la majeure partie des cas, les composantes se superposent, s'additionnent, pour se régénérer et se développer de manière nouvelle. Par quels moyens ? Par la mobilité des hommes, par les sciences, par les cultures qui structurent ces territoires, ces différentes sédimentations géographiques ou territoriales que sont la ville, la région, le pays, le hameau... Aujourd'hui, il y a au Maroc une réflexion très forte, très créative, très présente, notamment grâce à la société civile, dans différentes régions du pays, sur les valeurs du terroir, sur le patrimoine physique, le patrimoine humain, les patrimoines de tous ordres. Devant cela, je pense à la vigueur et à l'extraordinaire vivier que constitue la société civile. Il m'arrive de regarder à la télévision le journal d'information de la SNRT en fin de journée. On y découvre souvent que, dans diverses Régions du pays, dans différentes villes, il y a des gens multiples, des responsables d'associations, très nombreux, créatifs, attachés à leur terroir, et qui réfléchissent sur des domaines qui font l'existence de ce pays, de façon absolument extraordinaire. Et ce sont des domaines totalement surprenants, comme l'apiculture, le henné, le sport, le handicap... Il y a des choses vraiment extraordinaires et, par rapport à la fragilité que nous vivons sur le plan politique, je pense que la société civile constitue un magnifique exemple de sérénité et d'espoir.

Le dictionnaire Larousse dispose que le patrimoine est un bien commun des collectivités, d'un groupement humain, considéré comme un héritage transmis par les ancêtres. J'ajoute à cette définition que le territoire devient le symbole identitaire d'un groupe social, parce qu'il constitue cet élément porteur, cette base qui structure les différentes formes de sa manifestation. C'est quoi le patrimoine ? Il comprend deux versants. Le patrimoine matériel est le plus aisément partageable, parce qu'il est physique : un palais, une fortification, des bâtiments emblématiques d'une grande force qui sont les grands signaux d'une société et de sa civilisation.

Le deuxième versant est le patrimoine immatériel, qui est classé par l'UNESCO en cinq fragments, dont les cultures, les arts, les métiers, les traditions orales... Aujourd'hui, dans le registre immatériel, le Maroc est très présent grâce à l'action d'un certain nombre d'intellectuels. Je veux évoquer en particulier l'apport de Ssi Ahmed Skounti, qui est en charge de l'inscription des valeurs immatérielles des territoires de la planète au niveau de l'UNESCO. Ces deux composantes sont définies par rapport à une symbiose sur un socle territorial, physique, géographique. J'en viens au territoire de Rabat-Salé. Vous savez qu'il y a un souci entre Rabat et Salé, un peu ridicule désormais. Mais force est de constater qu'aujourd'hui encore, chez certains intellectuels, cette tension est toujours à l'ordre du jour, une sorte d'acrimonie parfois, ou de revendication. Rabat et Salé n'ont pas connu, formellement, le même niveau de développement. Salé a pratiquement le double d'habitants que Rabat. Donc, il nous est apparu nécessaire de réfléchir à ce territoire, non plus comme le font certaines associations précurseurs (comme Abi Rakrak, Ribat Al Fath, Sala Al Moustaqbal, etc.), mais en pensant ces territoires de manière intégrée, en considérant Rabat et Salé comme un même socle, un même territoire, l'addition d'une histoire commune, partagée, et que, grâce à Dieu, il y a cette vallée fondatrice, non pas de la division, mais de l'unicité. Nous avons intégré cette approche et créé en 2014 l'association Rabat-Salé Mémoire dans le sillage de Casamémoire. J'ai le plaisir d'y appartenir.

Bouazza Benachir

Vous en êtes le Président ?

Fikri Benabdallah

Oui. Nous avons considéré que, pour plusieurs raisons, ce territoire était unique et qu'il y avait une niche d'activité, surtout pour une association qui concilie avec l'histoire et qui approche ces situations de manière intelligente et équilibrée, y compris par rapport à cette sorte de revendication et d'attitude parfois difficile des Slaouis, je le dis et j'en suis très proche par l'action et par l'estime que nous avons pour les associations des deux villes. Nous avons donc créé Rabat-Salé Mémoire et nous sommes nichés dans les valeurs communes de ce territoire partagé. A Salé, nous avons procédé au grand lancement de nos journées du patrimoine, qu'on peut qualifier aujourd'hui de deuxième plus grand événement culturel de Rabat-Salé. Ces journées se déroulent en avril, où des milliers de personnes (citoyens, jeunes, diplomates, touristes, etc.) participent à des visites guidées et à des manifestations artistiques (théâtre, musique...).

Il nous est apparu qu'il y a bien deux cités. Il y a ces fameux bâtiments emblématiques dont j'ai parlé à Rabat-Salé : le système éducatif supérieur fondateur, les organisations internationales, en majeure partie situées à Rabat, toutes les représentations culturelles étrangères, également à Rabat, le système représentatif de la nation à Rabat et ce fameux héritage andalou partagé entre plusieurs édifices majeurs. Il y a aussi et surtout l'atout paysager : la vallée, les plateaux, la mer et cette forêt qui lie les deux territoires. Il est facile de séparer les hommes, mais le paysage non. On peut interdire à un homme de passer d'une rive à l'autre, mais on ne peut pas couper sa vision, on ne peut pas couper cette unicité géographique et territoriale. En cela nous sommes dits qu'on ne peut pas ne pas évoquer toutes les grandes structures de communication, de radiodiffusion et de télévision fondées à Rabat-Salé, le grand orchestre de la RTM, la troupe nationale de théâtre... On peut dire donc que Rabat-Salé constitue la situation patrimoniale ou territoriale ultime, sur les plans physique, culturel, et historique, avec les grands faits de lutte et d'identification, y compris du mouvement national, tout autant que dans d'autres villes, notamment Oujda. Voilà comment nous avons approché cette identification plurielle et, malgré tout, l'unicité des deux territoires. Alors comment avons-nous agi ?

Des centaines de jeunes et de moins jeunes agissent et on s'est dit qu'il fallait que ces territoires soient ouverts pour une meilleure logistique, une meilleure créativité des jeunes. Nous avons subdivisé Rabat-Salé en territoires et nous avons vu les choses se produire de manière absolument magique, le terme n'est pas exagéré croyez-moi. Nous avons créé le territoire de la Kasbah, celui des Oudayas, le territoire de Chellah, le territoire de la médina de Salé, celui de la médina de Rabat... Ces jeunes ont, d'une façon spontanée, identifié et posé des actions, créé l'émotion, créé le théâtre... Ils ont signé leur propre convention avec le système éducatif.

Cette action de Rabat-Salé Mémoire me force à dire que l'adhésion à un territoire, à sa culture, et cette dynamique insufflée à sa population, est toujours porteuse de créativité et de mobilisation. Aujourd'hui, que fait le bureau ? Il a un territoire important, celui de Rabat-Salé. Le bureau cherche l'argent, organise la sécurité, produit la logistique, s'occupe de catering, et maintient une relation avec les autorités, lesquelles respectent cette forme d'action. Rabat-Salé Mémoire est le reflet de Casamémoire. Le 03 novembre prochain, on créera El Jadida Mémoire. Il existe déjà Safi Mémoire et d'autres villes réfléchissent sur cette trame magnifique qui agit sur la mémoire, l'identification, la connaissance et le développement actif de ce patrimoine.



Qu'en est-il d'Oujda, puisque c'est le dessein de mon intervention ? J'en reviens à ma revendication d'Oujdi. Inutile de s'appesantir sur les éléments d'histoire, la résistance à l'occupant, l'apport déterminant sur le plan politique de certaines élites de la nation dans le système éducatif de formation supérieure, comme Aziz Belal et de nombreux autres intellectuels. Aujourd'hui, malheureusement, il y a cette grande frilosité professionnelle qui nous éloigne de la pensée, de la politique de la ville dont le pays a pourtant grandement besoin. J'ai connu beaucoup d'Oujdis, ils ont été mes maîtres. J'ai connu aussi des Oujdis qui sont des Français ayant gardé une relation sentimentale et personnelle d'une force extraordinaire avec Oujda : je les ai connus ici et à Rabat. Ce territoire ne lâche pas : il a une force de captation phénoménale pour le grand public, les jeunes notamment, les penseurs, les gens libres. Ils sont sans doute très nombreux ces Oujdis qui, comme tous les autres fragments de notre société qui ne vivent plus à Oujda, pensent qu'Oujda, la Willaya et la Région doivent se retourner vers leur passé. Vous savez qu'il y a eu des drames recensés autour de bâtiments détruits. Peut-être que mon intervention vient un peu tard ? J'ai beaucoup travaillé sur Oujda, sur Saïdia, etc. J'ai fait ce que j'ai pu, simplement, en tant qu'architecte.

Le fameux Lycée Pasteur qui était sur cette place qu'on a créée : normalement, c'était l'un des fragments de la mémoire que des générations d'Oujdis auraient pu encore admirer. On pouvait raser les appendices additionnés au fil du temps, créer un jardin, le transformer en équipement culturel. Voilà ce que la ville a perdu au bénéfice d'immeubles totalement anodins. Il y a des petites maisons, de petites demeures, il y a aussi la centrale thermique... et je sais que Mohamed Mbarki a mené une action magnifique pour arriver à la transformer comme on le fait dans les pays qui se respectent à travers leur patrimoine et les interventions qu'ils développent sur leur patrimoine. Cette centrale thermique aurait pu être le cœur battant de l'activité culturelle d'Oujda. Aujourd'hui, je n'ose même pas passer près des friches ferroviaires de la gare d'Oujda. Il y a des immeubles imprégnés de traditions syndicalistes. Dans cette requalification - je n'ose même pas y penser - je ne sais pas si ces bâtiments magnifiques, qui sont les dépendances logistiques de l'activité ferroviaire, existent encore ou pas. Je suis aussi à Oujda pour partager ce projet avec Ssi Zaoui, avec toutes les bonnes volontés, sous l'égide, je l'espère, de Ssi Mohamed Mbarki, pour que très rapidement on crée cette association qui doit être totalement indépendante et libre.

Je conçois pour elle un avenir très fort parce que le socle de son intérêt est local : c'est Oujda et un certain nombre d'attributs patrimoniaux qui existent sur le territoire d'Oujda. La question à résoudre est de savoir, pour cette association que nous allons créer, si le territoire de conception et d'activités doit se limiter à Oujda. Ne pas exclure la possibilité de réfléchir sur Zegzel, Figuig, et de nombreux autres sites naturels ou historiques de la Région est ce que je souhaite personnellement. Le nom Oujda ne doit pas être estompé par la création de cette association. Quand on dit Oujda, on évoque l'Oriental et tout le registre culturel et humain de cette belle Région.

Bouazza Benachir

Merci infiniment Monsieur Fikri Benabdallah pour cette immersion très riche. Vous avez évoqué le double paradigme de l'articulation du territoire par rapport au patrimoine, ainsi que le passage du droit à la ville au droit au territoire dans cette Région. La parole est à Monsieur Fathallah Oualalou.

Fathallah Oualalou

D'abord, je veux vous dire que je suis très heureux de partager avec Ssi Bouazza et Ssi Fikri ce moment de réflexion à l'occasion de ce Salon Maghrébin du Livre, qui est certainement une tradition en train de se développer et de s'imposer. C'est une bonne chose, non seulement pour l'Oriental et pour Oujda, mais pour tout le Maroc et je l'espère pour notre Maghreb. Pour ma part, je vais traiter la question de l'émergence à partir du concept tel qu'il est, tel qu'il a évolué et va évoluer au plan mondial. Mais je reviendrai un peu sur ce qu'a dit Ssi Fikri. Dans le débat, je me permettrai avec plaisir de le provoquer un peu sur Rabat et aussi sur Oujda. Donc, partons du territoire pour aller vers le monde, puis nous reviendrons au territoire au niveau national.

Pendant le Protectorat et même ensuite, on a parlé du "Maroc utile" et du "Maroc inutile". Le "Maroc utile", c'est en gros la petite verticale Casablanca-Kénitra, les endroits où l'on produit du phosphate et même ici, l'Oriental, avec les mines. On considérait cela, et c'était vrai, comme un grand déséquilibre économique et spatial. Même dans la France des années 1950, on parlait de Paris et du «désert français», donc on ne considérait que Paris et le reste ne comptait pour rien. C'est là où la question de ce qu'on appelle aujourd'hui la régionalisation et la décentralisation est née : elle a émergé à partir de cette réflexion. En fait, la notion de l'émergence, elle-même, est liée à une dualité entre des territoires avancés et des territoires en retard.

Donc, la notion de retard est importante. Mais dans la notion d'émergence, il y a aussi le concept important du rattrapage : la Région en retard rattrape la Région plus avancée. Bien sûr, dans les années 1950, est née la notion du «dualisme» entre un espace développé et un espace non développé. Auparavant, on parlait de territoires ou de pays civilisés et de pays barbares. Les pays civilisés, c'était l'Europe essentiellement. Et puis, après cette dualité, on est passé à pays développés et pays sous-développés, ou en développement, puis pays développés et tiers-monde. C'est à partir de là qu'une sorte de prise de conscience est apparue, politique aussi, à Bandung en 1955 où les pays du tiers-monde se sont réunis et ont commencé à revendiquer aussi leur place dans le monde. Il s'agissait de dépasser ce retard et par conséquent de tenter de rattraper l'autre. Ainsi est né le groupe des non-alignés, le "groupe des soixante-dix-sept" qui, depuis une semaine, est dirigé par la Palestine aux Nations Unies. Donc, on peut dire objectivement que, jusqu'en 1980, cette notion d'émergence ne s'imposait pas, même si elle a des racines au XIX^{ème} siècle ou bien même au XVIII^{ème} siècle. Elle ne s'imposait pas parce qu'à ce moment-là, le monde était divisé en deux sur les plans politique ou géopolitique, entre l'espace soviétique et l'Occident.

C'était la guerre froide. Au niveau économique, c'était entre le Nord et le Sud : le tiers-monde et les pays développés essentiellement. C'est à ce moment que les pays en voie de développement, ou pays du tiers-monde, ont essayé de se regrouper. J'ai parlé de Bandung et la Tricontinentale pour regrouper les trois continents. A la fin des années 1970 et dans les années 1980, il y a eu deux changements économiques. Premier changement, pas bon mais quand même un changement : les hausses des prix du pétrole en 1973 et 1979, les deux chocs pétroliers qui ont fait qu'un certain nombre de pays qui n'étaient pas riches sont devenus riches : des pays rentiers. Je peux dire que ce n'est pas une bonne chose, parce que ces pays ne sont pas devenus développés et pour cela on ne peut pas les qualifier d'émergents : l'Arabie Saoudite, les pays du Golfe, l'Algérie, la Libye... Tous sont des pays devenus riches par chance. Le deuxième changement s'est produit à partir de 1980 avec la montée en puissance de la Chine, après l'essor des quatre dragons, lui-même précédé du développement du Japon : tous sont asiatiques. Là, il s'agit d'une montée vers le développement. C'est ainsi que l'émergence s'est imposée. Ces pays, notamment la Chine, ont commencé à dire que la gouvernance mondiale n'avait pas changé depuis 1945 et que donc il fallait la changer. Mais ce n'était pas suffisant : il fallait tout changer.

Puis, il y a eu la crise mondiale 2008-2017. Le Président Obama, pour l'affronter, a trouvé le G7 incapable de faire face seul aux conséquences de cette crise. Parmi ceux qui avaient des moyens, il y avait aussi les pays émergents. Il a donc demandé à des pays comme la Chine, l'Inde, l'Indonésie, la Turquie, l'Arabie Saoudite, le Mexique, l'Argentine, le Brésil et même l'Afrique du Sud, d'intégrer le G7, et donc le G8 qui inclut la Russie. Le groupe du G20 a eu pour principal rôle de lutter, par des plans de relance, contre les effets néfastes de la crise. C'est à ce moment qu'un certain nombre de pays menés par la Chine, dont l'Inde, la Russie, le Brésil, puis l'Afrique du Sud, ont créé les BRICS, ce qu'on appelait les pays émergents, c'est-à-dire les pays qui ont l'ambition de rattraper le retard.

La Chine, bien sûr, a avancé. Elle est devenue ce qu'elle est. C'est important au point qu'en 2017 on a vu que la Chine était consciente qu'elle avait gagné dans la mondialisation beaucoup plus que les États-Unis qui pourtant avaient créé la mondialisation. La Chine a commencé à défendre le libre échangeisme, le multilatéralisme, mais alors le Président Trump a commencé à défendre le protectionnisme !

Donc, le monde a changé et c'est dans ce cadre qu'a lieu la guerre commerciale que nous vivons aujourd'hui. En fait, c'est une guerre essentiellement entre pays développés et pays émergents, une guerre menée par les États-Unis contre la Chine bien sûr, parce que les États-Unis constatent que la Chine vend aux États-Unis trois fois plus qu'elle ne leur achète, ce qui est énorme. En même temps, c'est aussi une guerre entre les États-Unis et l'Europe, mais également une guerre contre le Mexique, le Canada, etc. Et cette guerre n'est pas seulement commerciale : elle est technologique aussi. Les États-Unis ont deux grands atouts : d'abord c'est un pays d'innovation - les GAFA, le numérique - et puis ils ont l'atout démographique. C'est un pays, malgré ce que dit Monsieur Trump, capable d'absorber l'immigration, essentiellement les cadres qui sont des accompagnateurs de la naissance de nouvelles technologies. La Chine a aussi des atouts. D'abord, c'est une économie de marché, dirigée par un centre, mais en même temps, et surtout, elle est liée à une région dans laquelle il y a des interdépendances, des réseaux de solidarité, où l'on retrouve la Chine, le Japon, la Corée du Sud, le Vietnam, l'Indonésie, l'Inde...

Il y a tellement de réseaux de solidarité entre ces pays que la Chine est devenue capable d'affronter les États-Unis. Bien sûr, on va essayer de se mettre d'accord, mais la Chine va chercher un substitut, et c'est essentiellement la région asiatique.



Ce phénomène d'émergence, comme je l'ai dit, est lié aux années 1980, mais on le retrouve dans l'histoire économique, dès le XIX^{ème} siècle. La locomotive de l'économie était alors surtout la Grande-Bretagne, mais aussi l'Allemagne et la France. Les européens ont commencé à parler du nouveau monde, des nouvelles économies. Mais, c'était quoi pour eux le nouveau monde ? C'était essentiellement l'Amérique du Nord et surtout les États-Unis. Entre 1875 et 1914, les États-Unis ont émergé et, en 1914, ils sont devenus la première puissance du monde. Le nouveau monde, c'était aussi l'Australie, la Nouvelle Zélande. Avec les États-Unis, ce sont les pays de l'immigration blanche : des migrants européens s'y sont installés et sont devenus des concurrents de l'Europe. Bien entendu, l'Amérique latine pouvait aussi émerger. Mais elle n'a pas émergé : elle a avancé puis elle a reculé. En 1945, l'Argentine était plus développée que la France, mais ensuite elle a reculé. Ce va et vient, cette avancée puis ce recul, on ne peut l'expliquer que par l'effet de la domination des États-Unis sur la région. Maintenant, c'est l'avenir de ce rapport entre pays développés et pays émergents qui est à analyser. D'ici 2030-2050, il y aura trois révolutions.

La première sera démographique. En 2030, il y aura sur la planète plus de huit milliards d'habitants, avec un fort vieillissement de la population en Europe, qui a déjà commencé. Un grand vieillissement aussi en Chine, mais une augmentation de la population, notamment en Inde, qui va devenir la première puissance démographique. Et puis l'Afrique, surtout, qui accueille aujourd'hui 17 % des humains : en 2100, elle en comptera 40% et l'Asie 43%. L'essentiel de la croissance à venir se fera donc en Afrique et c'est pour cela que, d'une façon ou l'autre, elle va envahir l'Europe, qu'on le veuille ou non. Quand on parle de territoire, il faut parler avant tout de femmes et d'hommes, d'humanité, de nombre : c'est ça l'essentiel. L'élan de l'urbanisation que le monde va connaître sera essentiellement africain. Les grandes villes dans le monde seront africaines. Ce ne sont pas les villes chinoises ou indiennes d'aujourd'hui, mais des villes africaines de trente, voire quarante millions d'habitants, dans lesquelles il y aura certainement une couche moyenne importante, mais aussi des pauvres. Donc, ça c'est l'émergence de demain et sa base principale sera l'humain.

La deuxième révolution, que nous vivons maintenant, c'est la révolution numérique. Internet est déjà généralisé, bien sûr, mené par la Californie et les GAFA. Il s'installe en Chine et le grand conflit numérique va se faire entre ces deux pays.

L'enjeu : la maîtrise mondiale. L'Europe est en retard ; je l'évoque car nous sommes voisins. L'essentiel se fera donc à partir de la révolution technologique. J'ai parlé de la révolution démographique - le nombre - mais l'avenir va être lié à la formation, l'éducation, la science et la recherche. Le pays qui avancera dans ce cadre-là s'imposera. L'émigration de demain ne sera pas celle que le monde a connue auparavant : ce sera avant tout l'émigration des cadres, parce qu'elle est liée à la technologie.

La troisième révolution, c'est que le monde de demain va être multipolaire. Il ne sera dominé, ni par les États-Unis, ni par la Chine, ni par l'Europe. L'Europe sera un troisième pôle. L'Europe et les États-Unis vont rester les premiers par le revenu, mais par tête d'habitant. Pour le PIB global, la Chine sera première à partir de 2030 : elle fera alors le quart du PIB mondial, contre 11% aujourd'hui, et les États-Unis seront seconds. Bien sûr, par tête d'habitant, les États-Unis resteront les premiers, suivis des Européens. Mais, une Europe vieillie ne peut se rajeunir que par l'Afrique ; même pas par l'Afrique du Nord, car elle aussi est en train de vieillir.

Parler du territoire de demain, c'est parler de ces trois révolutions : démographique, numérique et économique. Dans les pays émergents d'aujourd'hui, il y a les BRICS auxquels il faut ajouter le Mexique, parce qu'il a le nombre, et l'Indonésie, qui va devenir une grande puissance aussi parce qu'elle a le nombre. En 2030, les sept premiers pays vont être la Chine, les États-Unis, le Japon, l'Inde ensuite - on voit que, parmi les quatre, deux sont asiatiques - puis la Russie malgré tout, bien qu'elle ne produise que du pétrole, le Brésil et peut-être le Royaume-Uni. Même l'Allemagne ne restera parmi les sept premiers que jusqu'en 2020, puis ne pourra s'y maintenir. La France était parmi les sept jusqu'en 2010 ; elle n'y est plus. Vous savez qu'en 2017, l'Inde a délogé la France et la Grande-Bretagne. Il ne lui reste maintenant que l'Allemagne à dépasser. On comprend que le phénomène de l'émergence n'est pas lié à la richesse. L'Arabie Saoudite est riche, mais sous-développée. Les pays du Golfe sont riches, mais ils n'ont pas le numérique : ils sont consommateurs du numérique mais pas producteurs. Et puis ils ne peuvent pas se défendre. Une grande puissance d'aujourd'hui est une puissance économique, mais aussi capable de défendre sa sécurité. Par rapport au nombre, l'Afrique va étonner. Des pays d'Afrique vont s'imposer : le Nigeria, l'Éthiopie, par le nombre, mais aussi l'Égypte, l'Ouganda, le Maghreb.

Pour revenir au territoire, je reviens à la Chine : l'une de ses faiblesses est qu'il y a aujourd'hui la Chine utile et la Chine inutile : un grand déséquilibre. Toute la Chine de l'Ouest est en retard et c'est pour cela que la Chine a lancé l'initiative de la nouvelle route de la soie, qui partira de l'Ouest pour aller vers d'autres pays. Moi, avec mon optimisme maghrébin, parce que j'y crois, je considère que la Région de l'Oriental a des atouts énormes. Un point de départ pour un Maghreb qui n'existe pas aujourd'hui, mais qui d'une façon ou l'autre va exister. C'est pour cela qu'il est important de créer des structures d'accueil.

Avant de terminer, je pose la question : et Rabat ? Je pense que c'est une structure d'accueil importante, à un autre niveau, au petit niveau du Maghreb. L'histoire de Rabat, Fikri en connaît mieux que moi les grandes étapes du territoire : d'après moi, Yacoub El Mansour, puis les Andalous, ensuite Lyautey et Mohammed VI aujourd'hui. Les mutations que Rabat a connues avec le projet Bouregreg sont importantes puisque c'est le projet d'une réconciliation avec l'environnement, avec le fleuve, parce que Rabat et Salé avaient tourné le dos au fleuve et à la mer. Le projet "Rabat Ville Lumière, capitale de la culture au Maroc", est aussi un projet de réconciliation avec la mer. Là, j'interpelle les spécialistes. Cette émergence de Rabat est d'ailleurs liée au nom d'un ami, qui maintenant s'occupe de l'Oriental, Ssi Mohamed Mbarki. Pour moi, Hay Ryad est une sorte d'émergence d'un territoire d'un nouveau type.

Je dirais même que depuis Lyautey, c'est ce qu'ont fait les Marocains de réellement nouveau. La grande question, c'est le plateau d'Akrach, ce qui reste à Rabat : mille hectares, trois fois la taille de Hay Ryad, un emplacement extraordinaire face au Bouregreg, face au Chellah. Rabat, heureusement, a une chance terrible : elle ne peut évoluer dans l'espace car il y a l'Atlantique, la forêt, et l'espace vert avec Témara. C'est une très bonne chose. Maintenant, Rabat a la possibilité d'émerger d'une autre façon par le plateau d'Akrach. C'est aux grands spécialistes comme vous de travailler pour que ce projet de «Rabat Ville Lumière», initié par Sa Majesté, permette une nouvelle émergence à ce territoire, à partir essentiellement de ces mille hectares encore vierges. C'est une vraie question.



Bouazza Benachir

Merci de nous avoir briefé sur une pluralité de questions et de problématiques, ou de paradigmes, dont je retiens cette dialectique ascendante. Le passage du monde méditerranéen au monde atlantique, puis maintenant au monde pacifique, avec l'émergence d'un nouvel océan, celui du numérique. Cette articulation, cette dialectique ascendante, un phénomène historique et géo-stratégiques, vous l'avez expliquée de façon généreuse à partir de ce que l'on pourrait appeler une "géo-épistémologie oualalouienne" ! Vous avez évoqué trois révolutions : démographique, numérique et économique. Évidemment, il faudrait absolument que l'Université et les chercheurs marocains s'y consacrent plus activement, en amont comme en aval. En d'autres termes, comme il a été dit, il faudra mobiliser le savoir et la recherche.

Fikri Benabdallah

Je reconnais la griffe de l'ancien Maire de Rabat, parce qu'il y a cette vocation très importante d'une ville qui a beaucoup souffert, peut-être moins que Casablanca, de sa représentation politique et de la difficulté de la conciliation avec les corps constitués. Rabat a connu malgré tout un certain nombre de frayeurs, de situations qui ont grandement retardé, sinon même fragilisé son développement... Le parti d'aménagement global de la vallée du Bouregreg est un véritable acte fondateur. C'est une vision du nouveau règne, une vision de conciliation ou de réconciliation.

Elle ne concilie pas seulement des deux territoires de Rabat et Salé. J'en parle avec beaucoup d'émotion parce que j'ai été, avec d'autres confrères, l'un de ses artisans sous l'autorité magnifique de feu Meziane Belfqih. J'étais très impliqué dans la qualification de ce parti d'aménagement global. Il se trouve que, en revenant toujours au territoire parce que c'est ce qui va nous aider à avancer et imaginer nos propos, Rabat et Salé sont comme deux parties d'un même marbre fissuré : les stratifications et les nervures sont identiques de part et d'autre de la fissure. C'est ça Rabat et Salé. D'un côté, on a la Kasbah des Oudayas, de l'autre la Médina de Salé. Après, on a Bettana d'un côté et Hassan de l'autre. Ensuite, les choses se fragilisent en termes de sous-intégration : Kariat Oulad Moussa, Moulay Ismaïl du côté de Salé, puis, de l'autre côté, des territoires emblématiques dans mon cœur et mon esprit que sont douar Doume, douar El Hajja, etc. On évoquait encore le sujet il y a quelques jours dans une réunion à laquelle j'étais convié en tant qu'acteur associatif, avec une trentaine d'associations. Je pense que ça, ça se fait très rarement, en tout cas au Ministère de l'Intérieur.

Probablement très peu de gestionnaires ont le courage de faire ce qui a été fait. Pourquoi ? Parce que ces territoires sous-intégrés ont fait l'objet d'un certain nombre d'actions d'intégration dans le cadre du Programme de Développement Urbain financé par la Banque Mondiale au milieu des années 1970. Moi-même, j'étais alors sur les bancs de l'école et j'ai fait un contre-projet : quand l'État fait quelque chose, les étudiants se gargarisent de contre-projets porteurs des vérités ultimes !

C'est cette bataille que nous avons menée au sein du groupe qui façonnait le parti d'aménagement global de la vallée du Bouregreg et devait rendre prioritaires ces quartiers délaissés, rejetés parce qu'il n'y a plus de place sur le littoral. Donc, ils étaient sur ces sortes de plateaux que sont douar Doum et douar El Hajja, douar El Farah aujourd'hui, Bouregreg, etc. J'ai dit dans cette réunion, en une brève intervention, que si on évoque le patrimoine, il n'est pas seulement cantonné dans les endroits historiques, mais aussi dans ces lieux qui ont créé la richesse humaine de Rabat, qui ont fait tous les fonctionnaires de Rabat, les grands sportifs de Rabat et Salé, et qui ont fait parfois de grands Ministres, de grands gestionnaires. Il y a un programme d'actions et un énorme travail sur ces trois composantes, dont Jbel Raissi. Dans cette approche nouvelle, la requalification ne doit pas être seulement physique. C'est-à-dire que, selon ma modeste conception des choses, c'est bien d'élargir les voies, de requalifier l'électrification, de faire des anneaux périmétriques, mais c'est tout aussi bien de réfléchir aux équipements, à une nouvelle image, etc. On n'irait pas à douar El Hajja seulement pour faire son marché, acheter des légumes, etc.

On irait parce qu'il y a une nouvelle image, parce qu'à douar El Hajja il y aurait une nouvelle polarité urbaine, une nouvelle richesse, une destination qui n'existerait peut-être qu'à douar El Hajja. La population de Rabat et de Salé irait dans ces territoires requalifiés parce que, d'un territoire à un autre, on rend justice à un passé meurtri et on rend justice aujourd'hui à ces associations ou à ces populations qui étaient dans cette réunion. C'est pour cela que le parti d'aménagement global de la vallée du Bouregreg serait un échec annoncé s'il se limitait au grand théâtre, aux logements de très haut standing réalisés, et s'il n'était pas un événement nouveau dans la vie sociale de ces territoires. Tout autant pour Salé, puisqu'on parle du territoire de Rabat-Salé. Aujourd'hui, près de cinq milliards de Dirhams sont annoncés dans les semaines à venir, pour qu'il y ait un rééquilibrage entre Rabat Ville Lumière et Salé longtemps délaissée. On vient d'évoquer le plateau d'Akrach : c'est mille hectares. Si vous connaissez Hay Riyad à Rabat, qui est l'œuvre de notre ami architecte Ssi Mohamed Mbarkî, c'est trois fois Hay Riyad, qui s'est faite en trente ans à peu près et n'est toujours pas achevée. Alors, que va-t-on faire avec le plateau d'Akrach ?

Certains propriétaires y possèdent cent hectares ou cent-cinquante, situés sur ce qu'on appelle l'entrée. C'était un plateau avec des coteaux environnants et on ne peut y accéder qu'à partir de ces territoires sensibles en termes de nature et de propriété. Le challenge pour la conurbation, c'est tout le plateau d'Akrach, dont on n'a probablement pas besoin dans l'immédiat en termes de volume à urbaniser : le plateau d'Akrach, c'est dans vingt à cinquante ans. Il vaut mieux que ça commence aujourd'hui, mais sur des bases écologiques, des bases de modernité, les bases de la régénération d'une nouvelle image des cités de Rabat et Salé, et de la mixité indispensable. Selon mes informations, un plan d'aménagement sectoriel est enclenché sur la zone d'accès. Il faut prier pour que les prémisses ou les premiers fragments de l'urbanisation de ce territoire permettent que l'on repense la ville marocaine à travers le plateau d'Akrach, parce que, quand on regarde une carte, c'est encore un trou béant. Le problème est qu'il y a des propriétaires costauds socialement, de petits propriétaires aussi, d'autres qui ont cinquante ou soixante hectares, etc. Alors comment transformer cette possibilité unique, avoir le courage de faire ce qui a été fait sur la vallée du Bouregreg ?

Là, on a d'abord réalisé l'unicité du sol, dégagé tout ce qui pouvait l'être. Tous les terrains de la vallée du Bouregreg, les coteaux ou le fond de vallée : tout appartient à l'Agence d'aménagement de la vallée du Bouregreg, que ce soient des terrains Habous, des terrains domaniaux, des terrains communaux, ou ceux du privé. L'action forte du parti d'aménagement global de la vallée du Bouregreg, pour réagencer et donner toute sa crédibilité historique à cet aménagement, c'est la maîtrise du foncier. Je crains qu'aujourd'hui, pour le plateau d'Akrach, on soit un petit peu loin de cette vocation. Hay Ryad se distingue par un aménagement équilibré, parce qu'on a pris quatre-cent-cinquante hectares et on les a aménagés d'un seul tenant, avec un seul opérateur, qui a initié une politique de la ville où alternent les différents typologies d'habitats, les équipements, etc. Pour le plateau d'Akrach, je crains qu'il y ait un mauvais départ ; je ne le souhaite pas naturellement et j'apporte ma contribution intellectuelle et professionnelle à cette vision. J'espère qu'on saura se souvenir de cette opportunité unique, non pas seulement pour Rabat-Salé, mais pour tout le pays. Le Maroc est capable de faire Zenata, ou Tamesna, donc il sait comment prendre d'un seul tenant plusieurs centaines d'hectares et les agencer dans une logique d'intégration, une logique de ville nouvelle. J'espère qu'on arrivera à le faire sur le plateau d'Akrach. Mais, en tout état de cause, aujourd'hui nous sommes entre deux eaux.

Bouazza Benachir

Merci. La parole est au public. Cher Professeur, notre collègue Abdelfettah Zine, de l'Institut des études et de la recherche scientifique, à vous la parole.

Abdelfettah Ezzine

Je pense que ce qu'a dit Ssi Fikri, on peut l'extrapoler un peu, comme ce qu'a dit Ssi Oualalou. Je suis natif de ce territoire ; je le connais bien ; je l'ai travaillé ; j'ai même fais ma Thèse dessus. Vous avez parlé un peu du patrimoine immatériel, qui est complètement absent. Quand on parle de la ville aujourd'hui, on intègre sa durabilité ainsi que le rural avec toutes ses composantes. En rigolant, aujourd'hui, on ne dit pas qu'on est allé vers la ville, mais que la ville est venue chez nous. C'est Taqdom qui est venu chez El Maadad, pas les Maadadi qui sont entrés. D'ailleurs, Bab Zaër s'appelait avant Bab Lahdid. Pourquoi ? Parce que les tribus El Maadad défendaient la ville et étaient même parfois en conflit avec les citoyens. Ils avaient tous leurs propriétés à Salé : tous les Maadadi achetaient dans la médina de Salé et commerçaient avec Salé.

Depuis, malheureusement, la ville s'est ouverte comme le montre le cas de Lqaid Souissi. D'ailleurs, c'est Lqaid Souissi qui a pris tous les territoires. Quand vous sortez de Bab Zaër, à gauche, il n'y a que l'Etat... le quartier de Lqaid Souissi, il l'a gardé pour lui-même. Donc, je pense qu'en parlant du patrimoine immatériel, il faut intégrer le rural dans l'urbain, dans le sens où il ne faut jamais réfléchir la ville à partir de sa citoyenneté : c'est la première idée. La deuxième, en parlant du plateau, je pense qu'aujourd'hui Agdal est en catastrophe, parce qu'il n'a pas été réaménagé comme il fallait, c'est-à-dire en partant d'un regroupement pour le morceler après. Aujourd'hui Agdal est en train de devenir un point noir à Rabat. Il y a déjà un projet mais, malheureusement, jusqu'à aujourd'hui, on ne sait pas comment intégrer la mer et le patrimoine végétal. Cela ne concerne pas seulement Rabat et Salé, mais aussi Témara et Skhirat. Si on peut aller dans cette réflexion, ça serait plus intéressant en intégrant le patrimoine national. Aujourd'hui, la ville est réfléchie de manière ethnique. Sortir de cette ethnicité peut aider beaucoup à aller vers une ville citoyenne et durable.

Bouazza Benachir

Merci Monsieur Ezzine. La parole est à Monsieur Abdellaoui.

Monsieur Abdellaoui

Il faut de nouveaux concepts. Le plan légal et réglementaire définit le périmètre. Quelle est l'idée ? C'est de partir des crises, économiques, sociales, écologiques, ou dues à une rareté de ressources naturelles et humaines, etc. Il faut déceler les potentiels et engager un plan de développement. Ceci s'appelle l'analyse des cycles de vie territoriale. Après avoir fait le concept et défini ce qui est essentiel et ce qui ne l'est potentiellement pas, on fait le bilan : ce qui rentre et ce qui sort. Et là le territoire se définit sur une carte et, sur cette base, on élabore un plan d'action, une stratégie, et on cherche les moyens qui manquent. Ici, je crois que le périmètre naturel est le territoire de la Région.

Saadi Abdellilah

Pour moi, Rabat est à cinq cents kilomètres et ses problèmes sont loin. Je veux parler du territoire d'Oujda. Si on prend cette ville comme un territoire, il est emblématique, très complexe et a été malmené tout le long de son histoire. Vous avez parlé du territoire, sa définition, l'identification des citoyens par rapport à lui. Pour que les citoyens soient fiers de leur territoire, il faut qu'il soit attractif. Vous n'avez pas parlé de l'attractivité d'un territoire, ou des outils de conquête qu'on peut réaliser dans ce territoire pour qu'il rattrape les territoires développés. Je pense que pour le territoire d'Oujda, il faut penser la ville d'Oujda en tant que territoire et trouver des moyens d'attractivité pour qu'il soit viable. Je remercie les responsables de l'Agence de l'Oriental parce que, sur ce plan, ils ont été un peu précurseurs. Ils avaient constitué des panels sur les friches qui existaient dans la ville d'Oujda : la friche de l'ONCF, celle de la colline, la centrale thermique... la dernière vient d'être démolie. On sait que pour détruire une ville, on la confie à un promoteur immobilier. C'est ce qu'on a fait à Oujda et, ce qui l'intéresse lui, c'était bien sûr le prix du mètre carré vendable ; tout ce qui est outil de conquête ou culture sociale, ça ne l'intéresse pas. C'est normal, car son métier est de gagner de l'argent. Donc il est urgent de penser la ville d'Oujda autrement.

Badreddine Filali Baba

Je suis ingénieur. Ce qu'a dit Ssi Benabdallah permettra de revenir à Oujda. J'ai été émerveillé par l'association Rabat-Salé Mémoire. J'habite au Canada.

Je viens au Maroc de temps à autres. L'une de mes visites a coïncidé avec les journées du patrimoine. J'ai approuvé totalement tout ce qui a été fait par l'association, toutes les visites, tous les territoires dont vous avez parlé, à Rabat et Salé, et tout ce qui a été dit dans diverses conférences. J'en ai beaucoup parlé par la suite, en particulier au Canada. J'ai présenté cela comme un exemple de ce que nous, en tant que société civile, nous pouvons faire. En général, quand on n'est pas responsable, on se plaint des autres, tout le temps, mais on ne se pose pas la question de savoir ce qu'on peut faire, nous, pour régler les problèmes dont on se plaint. Cette association a vraiment apporté une réponse à beaucoup de problèmes. C'est extraordinaire.

Mohamed Mbarki

Des questions, surtout à Monsieur Oualalou. Vous avez parlé de l'émergence et j'ai une question par rapport au Maroc. On voit certains éléments qui pourraient signifier que le Maroc s'apprête à devenir émergent. Il n'y a qu'à voir les infrastructures, le développement de certains secteurs qui sont devenus des leaders en Afrique, comme les banques, les télécommunications, les énergies renouvelables, etc. Donc, nous voyons des éléments qui montrent que le Maroc peut émerger. Mais le Maroc n'émerge pas. Alors, à votre avis, qu'est-ce qui empêche le Maroc de faire partie de ces pays-là ? Ma seconde question est relative à l'éducation, la formation, l'enseignement et la recherche. On dit qu'au Maroc, c'est catastrophique : partagez-vous ce sentiment ? Si c'est le cas, qu'est-ce qui fait que le Maroc, qui a réussi dans pas mal d'autres domaines, serait parmi les cancre au niveau de l'enseignement. C'est ce que j'entends, même si je ne partage pas forcément ce constat.

Monsieur Benaïssa

Je pars de l'observation du Professeur Fathallah Oualalou lorsqu'il a parlé de l'existence d'une Chine utile et d'une Chine inutile. La même division existe au Maroc, avec un Maroc utile et un Maroc inutile. Nous vivons toujours cette situation et je vais l'illustrer. Je commence par le chemin de fer qui part d'Oujda et mène à Bouarfa et de là à Figuig... Existe-il une possibilité de l'exploiter pour ranimer un certain nombre de sites qui peuvent l'être ? Il y a une plaine immense entre Aïn-Bni-Mathar et Tendirara. Toute personne qui visite ou passe par Tendirara, Bouarfa ou Figuig, pose toujours cette question... C'est une vaste plaine vide alors qu'elle pourrait être exploitée. Il y a des sites qui furent actifs à un moment donné, comme Bouarfa, Touissit, Sidi Boubker, Jerada où existaient autrefois des mines de charbon maintenant fermées. Prenons seulement l'exemple de Bouarfa, y a-t-il possibilité de relancer la mine de manganèse ? En outre, certaines zones sont actuellement soumises à des restrictions, c'est le cas pour Figuig où un projet d'aménagement en cours prévoit l'implantation de zones militaires, avec plus de six-cent-dix hectares qui seront saisis aux paysans, chose contraire à l'esprit du développement. Quand vous parliez de Rabat, je comparais sa prospérité à ce que nous vivons malheureusement dans l'Oriental.

Intervention

Une question au Professeur Oualalou : jusqu'à quel point la question climatique va-t-elle influencer sur l'évolution que vous avez esquissée jusqu'à 2100 ? Dans votre intervention, comme dans toutes les conférences auxquelles j'ai assisté dernièrement, je note l'absence presque totale de la question climatique. On voit combien ces derniers temps - je le rappelle, par exemple en Californie - des villes entières parfois sont impactées. La question climatique est donc un frein au développement et ça va s'accroître car il y a une accélération du réchauffement annoncée par tous les scientifiques.

Yahya Chaqrouni

Je vis au Pays-Bas. Je suis un ancien cadre de banque originaire d'Oujda. Ma question s'adresse à Monsieur Benabdallah. Vous avez parlé de Rabat et Salé. Sous l'angle de la nature, le fleuve les a toujours séparées. A Oujda, la partie Est de la ville était constituée de terrains avec de la verdure, qui n'existent plus. Doit-on sauvegarder ce qui reste des espaces verts ?

Intervention

J'ai deux questions : la première à Monsieur Oualalou. Hier, j'ai suivi votre conférence sur la réussite de la Chine. Vous avez dit que la Chine est un exemple d'espoir pour nous Marocains : comment ? La deuxième question est pour Monsieur Benabdallah, après ce que vous avez dit du Lycée Pasteur, en lui ajoutant l'école Moulay El Hassan et Dar Alqadi. Je pense que chez nous à Oujda, il y a une volonté préméditée de détruire l'identité des Oujdis.

Bouazza Benachir

Merci. Je donne la parole à Messieurs Fikri Benabdallah et Fathallah Oualalou

Fikri Benabdallah

Je reviens à la question de Ssi Abdellaoui sur l'origine ou la sphère de déploiement de la mémoire. Est-elle d'essence régionale ? Il y a une imbrication, effectivement, ce sont des stratifications territoriales et il est évident qu'elles sont plurielles ethniquement, humainement et physiquement.

Par ailleurs, je plaide pour une focalisation des efforts qui peuvent s'étendre et s'étendront nécessairement, parce qu'il y a une grosse capacité militante dans la Région de l'Oriental et dans la ville d'Oujda. L'attractivité d'Oujda est décisive car, effectivement, un territoire ne vaut que par sa capacité de régénération. Il ne vaut que par sa sagacité et sa compétence culturelles. On vit une sorte de paradoxe. Il y a des intellectuels d'une qualité absolument exceptionnelle parmi les gens que je connais à Berkane, à Oujda, etc. Cette force de la Région ou des villes, l'identité régionale sur le plan culturel, des équipements, etc. Il y a un problème de paradoxe ou d'adéquation entre ces deux constats. Je pense qu'il y a une très grosse réflexion à mener sur ce territoire. Par contre, nous ne traitons pas Oujda seule, mais tout le territoire. Pardonnez-moi de m'être attardé sur Rabat et Salé, mais ces expériences peuvent enrichir notre vision commune.

Quelqu'un a évoqué la question du patrimoine immatériel : nous allons consacrer notre programme culturel 2018-2019 de façon quasi-exclusive au patrimoine immatériel. Nous allons fêter la mémoire judéo-chrétienne de Rabat et Salé. Nous allons célébrer, dans une manifestation nationale, des personnalités de la RTM encore en vie : Bendedouche, Bhiri, Maaninou... ces belles figures qui ont bercé notre enfance et notre jeunesse. Naturellement, Jerada, avec ses friches, appartient à un patrimoine humain. J'ai lu Germinal, comme vous sans doute, et ça me rapproche beaucoup de cet énorme gâchis humain territorial et environnemental. Je pense qu'il faudra probablement valoriser l'histoire d'Oujda et sa région dans l'extraction minière (au plan des luttes syndicales notamment, etc.) et par ailleurs le rôle éminent joué par la voie ferrée dans la structuration, y compris du réseau ferré national. Monsieur Cheqrouni a parlé de l'urgence d'un certain nombre de friches. Tout ça nous rapproche de la nécessité de créer une structure qui veille au grain, qui devienne un partenaire social, agissant, comme nous le faisons sur Rabat où nous avons interdit à un certain nombre de promoteurs de casser des bâtiments.

Fathallah Oualalou

En effet, j'ai soulevé la question de l'émergence parce que c'est un concept discuté partout dans le monde, donc à cause de sa forte présence aujourd'hui et de ses effets dans l'avenir, mais j'ai suggéré ensuite que cette question soit liée au développement de l'environnement dans notre pays. De ce fait, j'ai proposé au Professeur Fikri, qui l'a confirmé, que nous devons tous penser au plateau d'Akrach. Monsieur Mbarki était à nos côtés et il fut l'acteur principal de Hay Ryad à Rabat. Malheureusement, à Rabat, après l'Indépendance, à l'exception des zones de bidonvilles ou des logements inappropriés, tels que douar Doum et douar Debagh ainsi que leurs alentours, ce qui s'est passé à Hassan et à Agdal, à part la croissance de la hauteur des bâtiments due principalement à la surpopulation, est que les deux principaux quartiers apparus sont Souissi et Hay Ryad. Je pense que Souissi est une expérience ratée. On y trouve de grandes villas et de petites ruelles. C'est une vraie catastrophe ; je ne suis pas architecte mais je pense que c'est inacceptable. Je pense par contre que Hay Ryad est une expérience réussie et novatrice. Je pense qu'au Maroc, de manière générale, c'est la seule expérience intégrée malgré quelques faiblesses qui peuvent exister. Ainsi, avec le changement en cours à Rabat, ce quartier peut devenir un modèle que je propose donc aux collègues plus jeunes et aux spécialistes.

Un énorme travail doit être fait sur le plateau d'Akrach car, comme Souissi, il s'agit de la propriété privée. Disons-le franchement, les quatre cinquièmes des terres appartiennent à huit propriétaires, comme c'est le cas à Souissi. Nous devons donc nous éloigner du modèle de Souissi, nous rapprocher plutôt du modèle de Hay Ryad et construire cette ville, tout d'abord sur la base du nouveau concept de la propriété de la Ville Des Lumières et en prenant en considération que nous vivons dans l'ère numérique : un nouveau siècle différent du XX^{ème} siècle.

Quant à Oujda, disons clairement qu'il y a deux volets. D'une part, la fermeture de la frontière pose problème dans la Région. D'autre part, toute personne qui visite Oujda remarque que l'État a fait beaucoup de choses. Ce qui a été accompli est une structure anticipative pour l'avenir, pour le jour où les frontières seront ouvertes. Par sa position géographique, le futur d'Oujda est lié à quatre éléments. Premièrement, son environnement ; elle est la capitale de la Région, mais celle-ci est en train de changer. Partout dans le monde, les réserves des métaux se termineront un jour. Le souci est donc de préparer des alternatives. Par exemple, dans le Nord de la France, en Lorraine, il y avait du fer et du charbon, maintenant épuisés. Les alternatives sont venues de l'Europe dans le cadre d'une action commune. La question de l'environnement doit toujours être présente et Oujda est liée à son Sud, son Ouest et son Nord. Le deuxième point consiste à renforcer les rapports avec la Méditerranée, principalement à travers le futur port de Nador. C'est pour cette raison que l'arrivée du chemin de fer dans cette ville a une importance stratégique. Ce bâtiment historique de la gare d'Oujda a une grande valeur mémorielle car il est le seul lien sentimental liant la ville au reste du pays. Auparavant, la gare desservait l'Algérie et l'Ouest du Maroc. Donc, la gare d'Oujda a une bien plus grande signification que celle de Rabat ou de Casablanca. À Rabat, nous avons la chance d'avoir au centre-ville une gare énorme, semblable à une grande station de métro en Europe. Aucune ville n'avait un lien si fort avec le train qu'Oujda. Ce lien doit être diversifié et orienté en partie vers la Méditerranée. Le chemin de fer entre Taourirt et Nador est important mais, pour moi, celui qui relie Oujda à Nador est bien plus important car, à côté du port Tanger Méditerranée, nous avons le projet de Nador West Med qui s'inscrit dans une nouvelle approche du Maroc lancée depuis 2000 : l'orientation du Maroc vers la Méditerranée, qui n'existait pas auparavant car le Maroc était principalement tourné vers l'Atlantique.

Le troisième aspect qui doit demeurer présent est principalement la dimension maghrébine car cette ville est liée aux frontières.

Enfin, la question de savoir si le Maroc est ou non un pays émergent ? Personnellement, j'applique l'émergence à de grands espaces géographiques et démographiques : la Chine oui, l'Inde oui, le Brésil oui.

Le Maroc peut être émergent, mais inclus dans un espace vaste. Maintenant, nos éléments d'émergence doivent être développés, comme je l'ai dit, par les trois révolutions. Pour moi, la révolution principale, c'est la révolution numérique et elle est liée à l'enseignement et la formation. C'est pour cela que je suis content de la conscience que nous avons au Maroc de l'acuité de la question de l'enseignement. Concernant la question climatique, vous avez raison. Moi j'ai parlé des trois révolutions, parce qu'elles se font. La question climatique est un problème de défi, un pari : soit nous irons vers l'économie verte, soit c'est la fin de l'humanité. Donc, maintenant, on avance et pas hésitants. L'accord a été signé à Paris, puis il y a eu Marrakech. Nous avons commencé à avancer. Puis Monsieur Trump est arrivé et on est entré dans un cadre conflictuel. Je pense que l'orientation vers l'économie verte - je suis optimiste - finira par l'emporter et créera un nouvel outil de croissance. La croissance ne sera plus liée au pétrole, ni même aux métaux, mais elle sera plutôt liée à ces nouveaux concepts relatifs au numérique.

La Chine, un espoir ? Pourquoi ? Parce que la Chine stagnait jusqu'aux années 1980 après avoir unifié son système sous la férule de Mao Zedong. Sur le plan économique, elle était out, comme aujourd'hui la Russie est out sur le plan économique : c'était une puissance géopolitique, mais un nain économique. Ce développement de la Chine, de même que d'autres pays asiatiques comme l'Inde, le Vietnam, la Malaisie et l'Indonésie, donc souvent des pays musulmans, donne de l'espoir car, dans les années 1970, nous étions activistes et nous pensions que le temps du Tiers-monde était révolu. Nous considérions aussi, en nous basant sur la théorie centre-périphérie, que le Tiers-monde se dirigeait vers une révolution (Fidel Castro) et que cette révolution entraînerait la disparition du capitalisme. Lorsque la Chine a émergé, elle a donné l'espoir du rattrapage à d'autres pays, y compris le nôtre : l'espoir de sortir de l'impasse et de réaliser les objectifs que nous avons évoqués, autrement dit rattraper et émerger.

Sur le plan territorial, que veut dire l'émergence ? Un territoire qui était out devient in, donc c'est un espoir. Ceci dit, la Chine a ses problèmes : le vieillissement de la population, la pollution aussi, des problèmes politiques... Mais elle a montré qu'il y a quelque chose en Asie qui peut faire la différence.

LE LIVRE AUDIO ET LES ÉDITEURS INDÉPENDANTS

Modérateurs : Esther Leneman et Thierry Quinqueton

Espace : Al-Qods

Date : Dimanche 21 octobre 2018

Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Les deux intervenants vont animer eux-mêmes cette session qui les réunit autour de modes particuliers de distribution du livre.

Esther Leneman, journaliste formée aux Etats-Unis, anime l'association «La plume de Paon» dédiée à la promotion du livre audio, un mode encore peu répandu de diffusion du livre. Thierry Quinqueton dédie pour sa part son action aux éditeurs indépendants, dont il a présidé l'Alliance durant une décennie.

Les deux constituent des offres alternatives aux productions imprimées des grandes maisons d'édition à l'envergure planétaire et touchent des clientèles spécifiques répondant à des objectifs particuliers, mais non marginaux.

Thierry Quinqueton possède une longue expérience du monde de l'édition. Il rappelle d'abord les conditions dans lesquelles de petits éditeurs indépendants d'Amérique latine furent au début des années 2000 menacés de disparition sous la pression des grands groupes, notamment espagnols. Les éditeurs indépendants sont plutôt avant-gardistes et plutôt preneurs de risques.

Ils révèlent des auteurs souvent inédits, qu'ils font connaître aux lecteurs, et sont une clé de la diversification des ressources éditoriales, de l'enrichissement et du renouvellement du monde des auteurs, donc de ce qu'on peut appeler le «biblio-diversité». Ils jouent parfois également un rôle démocratique en s'affranchissant, souvent à leurs risques et périls, de la pression des pouvoirs autoritaires ou des grands groupes capitalistiques soucieux d'éliminer les ouvrages critiques ; le cas de Monsanto est évoqué ici. Enfin, on peut souligner leur souci de l'accès économique au livre pour les pouvoirs d'achat limités des populations démunies ; les cas des auteurs Véronique Tadjo et Lilian Thuram sont explicités. L'Alliance internationale des éditeurs indépendants fonctionne donc comme un club au sein duquel des solutions, de coédition solidaire notamment, intercontinentales parfois, peuvent être trouvées pour que la voix des auteurs non établis ou contestataires puisse être entendue.



Le livre audio est une autre voie alternative à la consommation du livre. Elle est de plus en plus souvent prévue lors de la signature des contrats d'édition. L'interprète ajoute au livre toute l'intelligence et la sensibilité de son talent et apporte une séduction supplémentaire au livre. Les consommateurs s'avèrent souvent être aussi de grands lecteurs qui trouvent par ce mode le moyen de découvrir de nouveaux ouvrages qu'ils n'auraient pas obligatoirement lus de façon classique. Le livre audio est de plus en plus souvent écouté via un smartphone et son marché va croissant, en particulier aux Etats-Unis qui en produisent beaucoup et où la pratique est ancienne, mais aussi en Europe désormais et notamment en France. Ils concourent également à apporter au livre une audience nouvelle de personnes qui n'auraient pas obligatoirement acheté le livre imprimé classique. Le livre audio rejoint et renouvelle à sa façon la tradition des contes.

Les interventions de la table ronde

Esther Leneman

Bonjour à tous. Thierry Quinqueton va vous parler des éditeurs indépendants et de l'Alliance mondiale qui les réunit. Pour ma part, je vais vous parler du livre audio. Thierry, tu présentes d'abord ton exposé et je prendrai la parole ensuite.

Thierry Quinqueton

L'idée était de dialoguer autour de la mise en réseau des éditeurs indépendants. Je vais présenter en résumé l'histoire du mouvement des éditeurs indépendants et vous raconter aussi les différentes façons de fonctionner des éditeurs indépendants face aux grands groupes d'édition dans différentes régions du monde, et comment ils se sont organisés, en Amérique latine, en Afrique, en Europe ou sur le continent indien.

Esther Leneman

Moi je suis là pour vous parler du livre audio. En un mot, il y a dans un pays comme le vôtre une immense tradition de littérature orale, de contes. C'est vraiment un fait qui vous est familier quand vous allez sur n'importe quelle place publique. Aux Etats-Unis, dans les années 1930, le livre a commencé à être accompagné par une version lue à voix haute. Le livre audio est un produit un peu difficile à définir, parce que c'est simplement une lecture enregistrée d'un livre. Généralement, un livre audio peut être enregistré sur une cassette ou sur un compact disc (CD audio). Aujourd'hui, vu l'importance du smartphone et d'Internet, le livre audio peut être téléchargé ; désormais, la majorité des auditeurs écoutent le livre audio sur leur téléphone.

Dans certains textes, les phrases ont des arabesques et il faut sentir le rythme de la phrase. L'intérêt de la lecture à voix haute, c'est que vous ne pouvez pas survoler un texte comme on le fait quand on lit sur papier. Vous êtes obligé de lire chaque mot et, pour que la lecture soit vivante, vous êtes amené à visualiser chaque image. C'est une lecture qui vous entraîne. C'est une lecture où vous avez l'impression que l'interprète prend le texte à bras le corps et essaie de vous faire passer toutes les émotions de l'auteur. C'est un exercice extrêmement difficile. Un livre audio est une lecture, donc une interprétation. Tout dépend bien évidemment de la qualité du texte, de la personne qui lit et aussi de la qualité de production. Il se trouve que c'est un secteur en pleine croissance. Vous avez entendu parler des éditions numériques, du e-book ou des livres numériques dans les marchés développés aux Etats-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Le livre numérique s'est très bien vendu. Il a eu une énorme croissance, mais il atteint maintenant un plafond et les ventes commencent à baisser. Par contre, le livre audio - un petit marché par rapport à celui du livre sur papier - est un secteur qui se développe énormément. Je ne vais pas passer trop de temps parce que c'est vraiment technique mais, d'habitude, quand on parlait de livre audio, on se disait que ce sont des lectures faites pour les gens qui ne peuvent pas lire, pour les aveugles, pour les personnes âgées qui n'arrivent plus à lire. Il y a une histoire que j'aime énormément. C'est un producteur britannique qui faisait du livre audio à l'époque où c'était encore assez peu connu. Il racontait toujours une anecdote quand il allait à des cocktails, à des soirées où il rencontrait des gens. Quand on lui demandait : vous faites quoi ? Il répondait : je fais le livre audio. Ah ! Vous faites des livres pour aveugles ? Et il disait : et vous, vous faites quoi ? Moi je suis éditeur. Ah ! Vous faites des livres imprimés sur papier ? Oui. Ah ! Vous faites des livres pour sourds, concluait-il. Voilà une très jolie façon de résumer les choses.

Vous pouvez aimer lire un livre et préférer l'entendre. Par exemple, vous êtes dans votre voiture, vous avez cinq cents kilomètres à faire, vous pouvez écouter la radio, de la musique, ou vous pouvez décider que c'est l'occasion d'écouter un livre que vous avez envie de lire depuis des années. Moi, cet été, j'ai fait un long voyage et j'ai écouté une partie de «A la recherche du temps perdu» de Marcel Proust. Un livre que je voulais lire depuis toujours mais je ne trouvais jamais le temps. Et là, vous êtes coincé dans la voiture et vous écoutez quelqu'un qui vous raconte l'histoire. Ce n'est pas pareil que lire soi-même, car, quand vous lisez un livre, vous pouvez passer d'une partie à l'autre. Par exemple, une description vous ennue : vous la sautez. En revanche, quand vous écoutez, vous êtes obligé de tout suivre. Il se trouve que cela marche surtout avec les enfants qui, avant qu'ils ne lisent, ont été habitués à écouter des histoires. C'est une façon d'enseigner le Français - ou l'Anglais peu importe - pour des gens dont ce n'est pas la première langue. Vous arrivez dans un cours où des gens veulent apprendre une langue : vous leur faites écouter, ils entendent le rythme, les intonations. C'est vraiment un outil formidable pour des adolescents qui, à l'idée de prendre un livre en main, ont l'impression que le ciel va leur tomber sur la tête. Par contre, vous leur branchez ou vous leur téléchargez un ouvrage de science-fiction sur leur portable et, tout à coup, bizarrement, vous vous apercevez qu'ils sont accros. Donc, le livre audio est un nouvel outil qui ramène à la lecture.



Ceux qui achètent le livre audio sont souvent de grands lecteurs ; des gens qui lisent et qui, en plus, se font ce plaisir d'écouter. Le principe est simple, au lieu de lire avec les yeux, on écoute avec les oreilles. Aux Etats-Unis, le plus grand marché au monde du livre audio, près de cinquante mille titres sont publiés chaque année. En France, pour l'instant, on en est à quelques centaines, mais ça se développe. L'an prochain, j'espère que vous trouverez le livre audio au prochain Salon Maghrébin du Livre d'Oujda !

Thierry Quinqueton

Merci Esther. On peut prendre des questions tout de suite.

Intervention

Est-ce qu'il y a des formules d'abonnement pour le livre audio et les documentaires ?
Est-ce qu'il y a un lieu où l'on peut avoir accès à une bibliothèque ?

Esther Leneman

Tout dépend de quel pays. En France, dans la plupart des bibliothèques, il y a cette possibilité. Puis il y a Amazon et de nombreuses plateformes de téléchargement. Il y a deux modèles économiques pour le livre audio. Dans le modèle traditionnel, des éditeurs font du livre audio qu'ils vendent soit sous une forme physique - CD Audio - soit via téléchargement. Il y a, par exemple, une plateforme indépendante qui s'appelle Book d'Oreille, puis il y a le modèle Netflix pour les films, ou Amazon, qui a créé sa branche livre audio : Amazon Audible. Vous vous abonnez - dix euros par mois, je crois - et vous avez droit à deux ou trois livres. Il y a des millions de livres disponibles.

intervention

Le livre audio est, en quelque sorte, une lecture de l'écrit. Est-ce que cette transformation du livre sur papier en livre audio se fait toujours avec l'accord de son auteur ?

Esther Leneman

Bien sûr. C'est une interprétation qu'on aime ou qu'on n'aime pas, tout comme pour une pièce de théâtre. Evidemment, on le fait avec l'accord de l'auteur : c'est même l'objet de ce qu'on appelle les droits voisins, c'est-à-dire que quand un auteur vend son texte, son éditeur négocie, de plus en plus souvent maintenant, des droits audiovisuels et l'auteur touchera une partie de ces droits. Il y a d'abord un droit moral, c'est-à-dire que l'éditeur va dire à l'auteur qui il a choisi pour lire son livre et, si vraiment c'est un comédien que l'auteur n'aime pas, il pourra dire non et l'écarter. Mais je n'ai jamais entendu parler d'une histoire où un auteur aurait dit qu'il déteste une lecture. Ça peut arriver. Par contre, certains auteurs lisent eux-mêmes leurs textes. Ils sont assez rares parce que c'est un exercice particulier. Il y a par exemple un vieil enregistrement d'Albert Camus lisant «L'Étranger». L'une des règles quand on enseigne la lecture, c'est de dire : la religion, c'est la ponctuation de l'auteur.

Certains auteurs écrivent plus ou moins bien eu égard à la lecture : c'est-à-dire que, parfois, en essayant de lire un texte à voix haute, c'est difficile parce qu'il n'a pas été écrit avec la musique dans l'oreille. Généralement, la règle est de respecter la ponctuation, mais parfois, il y a des séquences que l'on est obligé de scander, parce que là encore c'est trop difficile à suivre si vous ne l'organisez pas à votre façon. Là, bien sûr, il y a le talent et la liberté de l'interprète. La lecture est un filtre du texte. Ce texte est interprété par quelqu'un d'autre. Vous avez l'auteur et l'interprète vient par-dessus ; si c'est bien, cela rajoute une dimension. Il peut arriver aussi que vous entendiez un texte dont vous n'aimez pas la lecture et cela vous gâche le plaisir du texte : là, vous êtes obligé de retourner au livre sur papier.

Thierry Quinqueton

Sans transition, nous allons parler de l'édition indépendante. Editer, c'est prendre un texte, le reproduire et le mettre dans le domaine public. Plusieurs acteurs interviennent dans les activités d'édition. À travers le monde, dans certains pays - aujourd'hui, de moins en moins nombreux - l'État décide de quel texte on met dans le domaine public. A certaines périodes de l'histoire, c'était l'institution religieuse qui décidait. C'était le cas en Europe pendant très longtemps où tout livre devait recevoir l'«imprimatur» de l'église catholique. C'est encore vrai dans certains pays ; on pense à l'Arabie Saoudite où il y a un contrôle extrêmement fort sur les textes. Dans d'autres pays ou à d'autres moments historiques, c'est l'Université qui décide quel texte doit être publié. Avec le développement des presses universitaires, un texte fait autorité quand il est publié par une maison universitaire.

Cela veut dire que ce qu'il y a dans le livre est vrai. Puis, il y a ce qu'on appelle l'édition marchande, qui est le segment le plus dynamique de cette activité. Je me rapproche donc de la définition de l'éditeur indépendant. Dans l'édition marchande, on peut distinguer deux façons de fonctionner : il y a les grands groupes d'édition - Hachette en France ou Bertelsmann en Allemagne, par exemple - et l'édition indépendante. Le métier des grands groupes d'édition n'est pas de faire de l'argent avec les livres. Le groupe Hachette, par exemple, a distribué l'an dernier deux cent soixante millions d'euros de bénéfices à ses actionnaires pour un chiffre d'affaires de l'ordre de deux ou trois milliards. Ce bénéfice ne provient pas de la vente des livres. Il est essentiellement tiré du rachat et de la revente de maisons d'édition qu'il a dans son portefeuille. Les grands groupes, appuyés par les fonds d'investissement, sont désormais dominants dans le secteur. Hachette, qui figure parmi les majors de l'édition, est surtout préoccupé par l'élargissement et la diversification de son portefeuille, via le rachat de maisons d'édition indépendantes. Ainsi, des pans entiers du monde de l'édition sont passés dans le giron de conglomérats fonctionnant essentiellement sur la base de la rentabilité financière.



De son côté, l'édition indépendante, en dépit de cette mutation et du phénomène de concentration, continue à résister. Elle parvient à exister grâce à la passion qui anime ses acteurs de faire vivre la diversité culturelle. Ces éditeurs indépendants, qui occupent une place importante dans le monde de l'édition, fonctionnent de manière différente selon les pays où ils opèrent, selon l'environnement socio-économique et le contexte politique où ils évoluent. Ils présentent, en effet, des différences de moyens et de formes juridiques selon leur taille et leurs choix éditoriaux. Leur résistance à la marchandisation de la culture ne les empêche pas de concilier les exigences de l'excellence intellectuelle et la viabilité économique de leurs entreprises. Mais, face à la montée en puissance des grands groupes, la survie de l'éditeur indépendant demeure un vrai challenge. Si vous êtes aujourd'hui éditeur indépendant persanophone en exil à Chicago ou en Allemagne, ou si vous êtes éditeur iranien installé à Téhéran, la façon dont vous concevez votre politique éditoriale, votre business plan, n'est pas du tout la même. Il n'y a pas un modèle unique de métier. L'éditeur indépendant, tel que défini par le Comité de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, est un éditeur de création : par ses choix éditoriaux souvent innovants, sa liberté d'expression, ses prises de risques éditoriaux et financiers, il participe aux débats d'idées, à l'émancipation et au développement de l'esprit critique.

En cela, il est un acteur majeur de la «biblio-diversité». Et c'est pour promouvoir et faire vivre cette diversité culturelle que l'Alliance internationale des éditeurs indépendants a vu le jour en 2002, à la suite de la rencontre de professionnels du livre à Paris en 2001. Elle devient par la suite un véritable réseau de solidarité, représentant directement, ou indirectement via des collectifs d'éditeurs, quelque cinq cent cinquante maisons d'éditions présentes dans cinquante-deux pays. A travers les rencontres internationales, elle mène des actions de plaidoyer en faveur de l'indépendance, en contribuant surtout à la promotion et à la diffusion des productions du Sud.

Auparavant, en Amérique Latine, l'année 2000 est la période où les grands groupes d'édition espagnols ont cherché à mieux contrôler le marché du livre latino-américain. Le monde de l'édition hispanophone latino-américain était confronté aux manœuvres et aux ambitions commerciales du Grupo Planeta, un géant espagnol de l'édition. Nombre d'éditeurs latino-américains, qui sont d'une tradition hyper-progressiste et d'avant-garde, ne voulaient pas se laisser faire, c'est-à-dire empêcher un «nouveau coup de la colonisation». Ils ont donc décidé de garder la main sur l'édition, et de rester indépendants pour ne pas recevoir des décisions de publication qui arriveraient d'Espagne. Il y a eu conjonction de ces deux moments. Grâce à cette coordination, un certain nombre d'éditeurs, sous l'impulsion de ces éditeurs latino-américains, se sont dit : est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire une alliance, entre nous, petites maisons d'édition indépendantes ? Il ne s'agit pas de s'intégrer dans un grand groupe, mais de s'épauler et faire front contre les groupes espagnols.

Les éditeurs marocains, ivoiriens, burkinabais... ont le même genre de soucis dans la relation avec Hachette ou d'autres. Il y a peut-être cette possibilité de faire alliance pour voir si on peut mettre ensemble des moyens pour essayer de peser un peu plus. C'est comme ça que s'est constitué le réseau de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants. Ce n'est pas l'union de tous les éditeurs, elle n'aurait aucun sens. Ces éditeurs ont décidé de former un club où on prend le temps de se connaître, de se rencontrer dans des occasions que l'Alliance a organisées.

La structuration s'est donc faite sur la base de connaissances mutuelles de façon à ce que la confiance se développe et facilite le montage de projets communs. Que fait-on de façon très concrète ? Que font les éditeurs membres de l'Alliance ? Il y a beaucoup d'actions en faveur de la diversité culturelle dans les différentes régions du monde. L'Alliance organise en effet des rencontres professionnelles et des ateliers thématiques permettant aux éditeurs indépendants de différents continents d'échanger et d'initier des collaborations dans la coédition, l'édition numérique, etc.

Au Maroc, par exemple, la maison d'édition Le Fennec participe à des projets de coédition solidaire dans l'espace francophone (Maghreb et Afrique noire). Des éditeurs en France ont dit que le point de démarrage est un texte de Véronique Tadjo. C'est un très beau texte publié chez Actes Sud, mais le problème est que ce livre, quand il a été exporté au Maroc, coûtait environ deux cents Dirhams ; à Bamako, il coûtait vingt-deux euros avec les frais de transport, soit à peu près le revenu moyen local disponible pour un mois. C'est stupide.

L'auteure elle-même était gênée : elle dit écrire pour le continent africain et voit ses livres arriver à des prix qui sont complètement à côté de la réalité économique. Tout cela est la logique commerciale des maisons au Nord. Et on ne peut pas demander à une maison commerciale de renoncer à faire des profits. On s'est rendu compte que c'est le tirage qui détermine le coût de production. Plus le tirage est faible, plus le prix du livre est élevé. Du coup, l'idée était de faire une coédition solidaire, c'est-à-dire se mettre ensemble pour éditer le livre et, par la même, rendre son prix moins cher. Cet argent gagné, on va le répartir en fonction de la réalité économique d'un pays.

Pas sur une base strictement de business. Au final, l'éditeur français d'un texte aura payé le prix de fabrication comme s'il avait fait le livre tout seul. Cela signifie qu'on n'a pas demandé à l'éditeur français d'être généreux et que toutes les économies d'échelle liées au fait qu'on a fait un plus grand tirage (lui il n'en profitera et même s'il avait fait le livre tout seul, il n'aurait pas eu ces économies-là), on va les réinjecter sur le marché maghrébin, d'une part, et sur le marché d'Afrique noire, d'autre part. L'expérience des éditeurs a montré qu'il y avait grosso modo un petit prix du livre acceptable au Maghreb, avec une petite différence entre l'Algérie et le Maroc, mais grosso modo le marché est à peu près le même en termes de prix acceptables. Mais, ce prix-là n'est pas acceptable dans les pays d'Afrique noire.

C'est de cette façon que s'est créée la coédition solidaire. C'est là un des exemples de ce qui se fait à travers l'Alliance dans le réseau francophone. Je vous donne un autre exemple dans le marché anglophone, qui regorge d'éditeurs très engagés sur les questions d'environnement et les questions féministes. Plusieurs éditeurs voulaient publier un très beau livre de Marie-Monique Robin, journaliste française, qui s'appelle «Le monde selon Monsanto». Ce livre a posé beaucoup de problèmes au groupe Monsanto, l'un des groupes les plus pollueurs au monde, qui met les paysans sous la dépendance des produits chimiques. Plusieurs éditeurs voulaient faire une version anglaise : donc, il fallait acheter les droits, faire traduire... Mais, en fait, il y avait plein d'autres problèmes compte tenu de la puissance de Monsanto. L'éditeur américain, The New Press, dont l'activité éditoriale se fait dans un souci d'intérêt public, devait investir une certaine somme en conseil auprès d'un avocat pour essayer de prévoir si Monsanto n'allait pas mettre trente avocats le lendemain de la publication et le faire condamner à une amende de vingt millions de dollars qu'il ne pourrait pas payer et qui le laisserait en rade. Il y avait donc un risque juridique très fort. Le même risque juridique planait sur les maisons d'édition australiennes, mais elles disaient qu'en fait, vu la situation politique en Australie, il y aurait sans doute un soutien de la société civile et que Monsanto se ridiculiserait, etc.

On constate donc que, suivant le pays, il n'y a pas les mêmes besoins. En tout cas, pour faire une édition anglaise de ce livre, des rencontres entre tous les éditeurs étaient nécessaires pour qu'au moins ils ne paient pas un traducteur pour l'édition américaine, un autre pour l'édition australienne et un autre encore pour une édition sud-africaine. Je crois que l'éditrice turque, qui a une partie de son catalogue en langue anglaise, avait fait aussi une édition. On voit bien que notre groupe anglophone s'est mobilisé de lui-même et c'est complètement différent de ce qui avait été fait au sein du groupe francophone. Le principe de l'Alliance, c'est surtout que les gens se rencontrent et, après, ce sont les éditeurs eux-mêmes qui font des projets que nous, au niveau de l'Alliance, on essaie simplement de soutenir.

Intervention

Dans un cas d'édition solidaire, quid des droits d'auteur ?

Thierry Quinqueton

Un contrat de coédition est signé, comme n'importe quel contrat de droit d'auteur. Véronique Tadjo a choisi de renoncer à ses droits d'auteur pour la diffusion dans les pays africains ; ce n'est pas une obligation. Si vous aimez le football, il y a des footballeurs très intelligents, notamment un que je recommande : Lilian Thuram, qui a mené une réflexion pour faire reculer toutes les formes de racisme dans les sociétés. Il a fait un très bon bouquin titré «Mes étoiles noires». Il y explique que les livres lui parlent d'Einstein ou de rois.

Mais, comme personne noire, il a besoin qu'un certain nombre d'étoiles ou de gens de grande renommée soient associés à l'image qu'on renvoie de lui. Ce livre a connu beaucoup de succès en France. Il voulait que le livre puisse aller en Afrique. Il aurait pu, avec la notoriété qui est la sienne, aller voir Hachette et il aurait eu tout de suite un chèque ; Hachette aurait inondé le continent africain avec ce livre. Mais comme c'est un type intelligent, il a choisi d'être édité par un éditeur de Guinée Conakry et par un éditeur marocain au Maroc. Il a non seulement renoncé à ses droits, mais il a accepté - dans un emploi du temps bousculé - de faire une tournée de promotion pour son livre. Pour les éditeurs, c'était un vrai cadeau qu'un joueur de foot champion du monde débarque pour appuyer la diffusion du livre. Les éditeurs ont réussi à faire des chiffres de diffusion remarquables. Chaque auteur décide de sa position. En règle générale, le respect des droits d'auteur est fondamental dans le monde de l'édition.

Intervention

Qu'en est-il de la gouvernance de cette Alliance ? Comment finance-t-on tout cela ? Quel est le poids de la participation des éditeurs marocains dans cette Alliance ?

Thierry Quinqueton

Je vous ai parlé de cette rencontre des éditeurs hispanophones au tout début de la démarche. Quand nous avons démarré, nous avons deux options. La première était de monter une ONG affiliée directement à une grosse organisation internationale. Mais, à ce moment-là, avec les quelques moyens que nous avons pu mobiliser, il aurait fallu en dépenser la moitié juste pour faire la réunion de bureau entre l'éditrice australienne, l'éditeur mexicain, l'éditeur marocain, etc. L'autre option, c'était de créer une association française selon la Loi 1901 qui n'a comme fonction que de mobiliser des moyens pour le projet de l'Alliance.

L'association française, dont j'ai été président pendant une dizaine d'années, n'a aucune fonction d'orientation de l'action. Le système a été mis en place avec l'idée de faire une rencontre entre les alliés tous les trois ans, une rencontre de tous les éditeurs du monde membres de l'Alliance des éditeurs. Il y en a eu une à Dakar en 2003, la suivante, sur laquelle j'ai beaucoup travaillé, c'était à Paris en 2009, parce qu'il s'agissait de réunir une centaine d'éditeurs venus d'Australie, d'Inde, de Tunisie, d'Algérie, du Maroc... La réunion suivante, que nous n'avons pas réussi à faire, c'était en 2015 en Afrique du Sud. Cependant, notre système a commencé à pécher un peu. Quand les réunions sont espacées de sept ans, ça commence à être trop. Du coup, s'est mis en place à partir de 2010 un Comité international des éditeurs indépendants qui se réunit une fois tous les ans à Paris, quelques jours seulement avant la Foire de Francfort. Cela permet aux éditeurs d'aller à la Foire de Francfort en rallongeant un peu leur temps de présence en Europe. C'est moins lourd. Ce Comité est composé des coordinateurs de chaque réseau linguistique. La rencontre du Comité international des éditeurs indépendants est en fait un moment spécial où sont discutés les activités des réseaux de l'Alliance, les projets à venir, les points stratégiques, ainsi que la gouvernance de l'association. Il s'agit donc d'une rencontre annuelle dans la vie de l'Alliance, souvent déterminante en termes d'orientation et de choix, car elle permet d'étudier les décisions prises et d'analyser leurs impacts sur la gouvernance actuelle de l'Alliance, dans l'optique des futures Assises de l'Alliance prévues entre 2019 et 2021.

Intervention

Est-ce qu'un revendeur ou un libraire a le droit d'exiger un prix supérieur au prix qui figure sur la couverture ? J'ai rencontré ce cas et je n'ai pas su comment réagir.

Thierry Quinqueton

Pour le Maroc je ne sais pas. Il existe une grande bataille dans la plupart des pays européens. Il y a soit une Loi sur le prix unique du livre, soit il n'y a pas vraiment de Loi, comme en Allemagne, mais c'est un accord interprofessionnel et cela fonctionne. Le principe du prix unique du livre, c'est de dire que le prix est fixé par le producteur, par celui qui fabrique le livre, et le revendeur ne peut non seulement pas le revendre plus cher, mais il n'a pas le droit de le vendre moins cher non plus. Il doit le vendre au prix fixé par le producteur. C'est quelque chose qui s'est développé maintenant. Le Chili et d'autres pays en Amérique latine ont adopté une Loi sur le prix unique du livre. C'est particulièrement intéressant parce que ce genre de Loi structure complètement le marché du livre. Je ne sais pas s'il y a parmi vous des économistes, mais j'adore les provoquer, en disant que le marché du livre est génial parce qu'il est à 100% privé - essentiellement, c'est du business - dans une économie de marché où le prix n'est pas fixé par le marché. Quand vous dites ça à un économiste, il mange son chapeau. Théoriquement, c'est une hérésie absolue. Une économie marchande dans laquelle le prix n'est pas fixé par le marché : ça paraît complètement hétérodoxe ! Pourtant je vous garantis que ça marche, même si les pays anglo-saxons n'ont pas voulu rentrer dans cette logique de prix unique.

CONFÉRENCE DE L'UNIVERSITÉ MOHAMMED PREMIER D'OUJDA

Modérateur : Jamal Haddadi
Participants : Intissar Haddiya, Mohammed Bouabdellah, Rachid Touzani, Driss El Fakhouri, Yahya Haloui, Abdellah Idrissi
Espace : La Paix
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Cette session valorise des publications d'enseignants de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda dans différentes disciplines, ce qui prouve la large palette de compétences de cette institution et la diversité des domaines dans lesquels ses Professeurs se sont distingués par l'édition d'ouvrages remarquables. Il s'agit ici d'illustrer ce constat et non de viser l'exhaustivité. Madame Intissar Haddiya, Professeure à la Faculté de Médecine et de Pharmacie mais aussi médecin néphrologue au CHU d'Oujda, débute la rencontre. Elle a publié des nouvelles en Anglais puis un roman en Français intitulé «Si Dieu nous prête vie», dans la tradition des écrivains-médecins où figurent déjà nombre d'auteurs célèbres. Elle associe ici littérature et thérapie en développant le concept de «bibliothérapie» déjà pratiqué dans plusieurs régions du monde.

Au passage, l'auteure explique comment ses ouvrages sont aussi l'occasion de plaidoyers pour des causes d'intérêt général, comme le don d'organes. Mohammed Bouabdellah est un savant reconnu, Professeur au Département de Géologie de l'Université. Le livre dont il a co-dirigé l'édition en 2016 est une somme intitulée «Mineral Deposits of North Africa» où les savants comme les professionnels peuvent trouver tout ce qu'il y a à savoir sur les ressources minérales de la moitié Nord de l'Afrique. Rédigé en Anglais, l'ouvrage connaît une diffusion internationale et intéresse notamment les compagnies minières marocaines. La Région de l'Oriental, connue de longue date pour ses gisements minéraux, occupe ici bien évidemment une place du choix.



Le Professeur Rachid Touzani présente deux ouvrages fondés sur des travaux de thèse. Le premier, «La chimie mimétique», s'inscrit dans l'élan vers la chimie verte. Le second est davantage axé sur des débouchés dans la vie quotidienne, dans la logique du Laboratoire Chimie Appliquée et Environnement de l'Université et dans le cadre d'une coopération avec l'Université française de Rennes. Le Professeur Driss El Fakhouri de la Faculté des Sciences Juridiques, Economiques et Sociales d'Oujda conclut cette présentation avec une profusion de publications liée à la multiplicité des sujets qu'il a abordés ainsi qu'à sa longue carrière. Les cours magistraux édités constituent une première série d'ouvrages, dont les sujets recouvrent pratiquement tous les aspects du Droit. Le livre dédié au régime de la Conservation foncière par exemple est devenu un classique. Les séminaires ont aussi été de riches sources de publications. De ce voyage à travers quelques disciplines, on retient surtout la richesse de la production éditoriale de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, son abondance comme sa qualité : une valeur ajoutée essentielle pour son image.

Les interventions de la table ronde

Présentation / étudiant

Nous vous remercions au nom de l'Université Mohammed 1^{er} et de la Faculté des Sciences Juridiques Économiques et Sociales d'Oujda, représentées respectivement par le Président Mohamed Benkaddour et le Doyen Abdallah Idrissi. L'Université Mohammed 1^{er} s'honore de participer à la deuxième édition du Salon Maghrébin du Livre. Les Professeurs participants sont des plus compétents et contribuent grandement à l'enrichissement scientifique, à l'instar de Madame Intissar Haddiya, Professeure à la Faculté de Médecine et de pharmacie d'Oujda. Au nom des Doyens des huit Facultés de l'Université Mohammed 1^{er}, nous souhaitons la bienvenue à nos chers invités.

Intervention

Sous le haut patronage de Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu L'assiste, et dans le cadre de la deuxième édition du Salon Maghrébin du Livre, l'Université Mohammed 1^{er}, représentée par son Président Monsieur Mohamed Benkaddour qui nous honore de sa présence, organise cet événement dédié à partager avec le grand public les livres et les publications académiques des Professeurs et chercheurs de l'Université. L'Université Mohammed 1^{er} est classée première dans le domaine de la Chimie et parmi les deux cents meilleures Universités dans le monde arabe et africain. Elle a été récemment intégrée dans la base de données de grands magazines internationaux. La présence effective du Président de l'Université parmi nous nous encourage à aller toujours de l'avant. En plus de la formation, de la recherche scientifique et de l'innovation, l'Université joue un rôle important en matière de publication scientifique et académique. J'invite notre étudiante à présenter brièvement la Professeure Intissar Haddiya avant de porter à votre attention une série de publications universitaires.

Etudiante

Docteur Intissar Haddiya est Professeure à la Faculté de Médecine et de Pharmacie d'Oujda ; elle est aussi néphrologue à l'Hôpital universitaire d'Oujda et assure la responsabilité de Secrétaire Général de l'Association de Soutien des Insuffisants Rénaux dans la même ville. Elle a publié une collection d'histoires en langue anglaise entre 1999 et 2005 ainsi que deux livres récents en langue française et un roman intitulé «Si Dieu nous prête vie». Elle nous présente ici son intervention titrée : «De la littérature à la thérapie».

Intissar Haddiya

Merci pour cette belle introduction. Monsieur le Président de l'Université, Monsieur le Secrétaire Général de la Wilaya, chers Professeurs, Mesdames et Messieurs. Je suis ravie et honorée de participer à ce bel événement, le Salon Maghrébin du Livre, qui a su se réinventer pour cette deuxième édition. Je remercie chaleureusement les responsables pour la qualité de l'organisation et pour m'avoir conviée auprès de mes collègues et amis les Professeurs de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, pour parler de la littérature thérapeutique. On m'a confié ce thème car il est en relation avec celui de mon roman paru en 2016, «Si Dieu nous prête vie», qui a été apprécié par son lectorat. Pour parler de cette notion de littérature thérapeutique, il faut aborder d'autres notions et d'autres questions qui lui sont apparentées et qui ont été ressassées et longtemps remâchées jusqu'à l'usure. La littérature est-elle utile ? A quoi sert-elle ? Qu'est-ce qui nous pousse à écrire, ou à ne pas écrire, à lire ou ne pas lire ?

Lorsque l'on pose ce type de questions, on s'interroge en fait sur l'un des fondements de notre civilisation car le texte, l'écrit, prose ou poésie, la littérature au sens large, a une importance capitale et une puissance indéniabale comme gardien de notre mémoire collective. L'écrit témoigne de l'évolution de la pensée humaine, ses croyances, ses découvertes, ses erreurs, sa représentation de la vie et du monde, son désir de survie et de reconnaissance, sa quête du pouvoir et ses innombrables incompréhensions. Ne dit-on pas que raconter empêche de disparaître ? Sans littérature, il n'y a pas de mémoire possible, pas de transmission possible et, in fine, pas de civilisation possible. D'ailleurs, bien des livres ont traversé le temps pour inspirer des œuvres ultérieures, impacter des pensées à venir et permettre l'analyse et la compréhension de nombreuses situations. Stefan Zweig dans «Conscience contre violence» en est un exemple : à partir d'un conflit entre Calvin et Castellion au XVI^{ème} siècle, il nous fait vivre un affrontement qui déborde beaucoup de son cadre historique, un combat pour la liberté et la tolérance extrapolable à nos jours car, partout où sévissent l'obscurantisme et l'intégrisme, ce texte demeure de circonstance, surtout qu'il se termine de façon ô combien optimiste et positive, disant que l'histoire est un perpétuel recommencement : après la marée, les flots finissent toujours par se retirer !

La littérature est utile de par son rôle de mémoire collective, bien sûr, mais aussi parce qu'elle constitue un espace de rencontre, d'échange, d'ouverture. Elle permet d'élargir les horizons et mobilise chez l'individu des énergies méconnues, voire insoupçonnées car, lorsqu'on écrit et a fortiori lorsqu'on publie, on part à la rencontre de l'autre, des autres, des lecteurs que l'on ne connaît pas et dont on accepte de s'exposer aux critiques. Lorsqu'on écrit, on part aussi à la rencontre de soi, car chacun des personnages que l'auteur construit a quelque chose de lui-même. La lecture, qui peut paraître, en surface, un exercice anodin, solitaire, est aussi un moyen de rencontrer l'auteur et soi-même. Tout livre lu peut transformer une vie, changer un regard, bousculer, bouleverser. Chaque livre a un potentiel : celui de métamorphoser, si bien qu'on en sort différent et enrichi de bien des manières.

On ne choisit jamais un livre par hasard. Le texte est une sorte d'aimant attirant vers lui le lecteur, qui s'y inscrit quelque part. Il s'identifie à un personnage ou il est attendri par d'autres. Parfois, en lisant, il nous semble que l'on parle de nous et ça nous fait du bien, de sorte que chacun de nous a une identité narrative ou poétique qui lui est propre. Personnellement, beaucoup de livres m'ont bouleversée, voire métamorphosée, chacun à sa manière. Il y a eu Alan Paton avec «Pleure, ô pays bien-aimé», un magnifique manifeste pour la dignité dans l'apartheid sud-africain qui permet d'assimiler en profondeur la cause que défendait Nelson Mandela et les siens. Dostoïevski m'a fait longtemps voyager en Russie, entre Moscou et Saint-Pétersbourg, à travers «Crime et châtiment», «Les frères Karamazov», «Le jour» et bien d'autres récits et nouvelles où le thème de la folie a été traité en profondeur. «L'Alchimiste» de Paulo Coelho est une œuvre intemporelle, un magnifique conte philosophique et bien sûr une grande bouffée d'espoir. Il y a le grand Najib Mahfoud, Prix Nobel et fierté de la littérature arabe, et «Le vieil homme et la mer» d'Ernest Hemingway, leçon inestimable de persévérance et de détermination.

Beaucoup de poètes aussi ont élargi mes horizons, comme Pablo Neruda lorsqu'il dit : *«On m'a parlé du Venezuela, du Chili et du Paraguay. Je n'ai jamais compris ce qu'on voulait dire, parce que je ne connais que la peau de la terre et je sais qu'elle n'a pas de nom.»*

Un poème qui abat les frontières, un cri pour l'ouverture à la fraternité. La littérature n'est pas que l'affaire d'une élite privilégiée, enfermée dans sa tour d'ivoire au milieu des livres. Elle reste utile même dans nos sociétés modernes, dites utilitaristes, où tout ce qui ne génère pas de gains matériels peut être rejeté, voire dévalorisé.



De plus, elle serait un remède, une thérapie, et aurait des vertus thérapeutiques ; mais comment ? Le médecin - j'en témoigner - soigne les maux physiques et psychiques en prescrivant le plus souvent des produits actifs, des médicaments, des remèdes qui agissent sur l'organisme. La question posée ici est : si la littérature est thérapeutique, elle soigne l'auteur ou le lecteur ? Je suis tentée de dire qu'il s'agit potentiellement des deux. Comment soigne-t-elle ? Que soigne-t-elle ? Le médecin soigne les maux ayant un substrat anatomique, biologique, physiologique, mais qu'en est-il des blessures de l'âme et des maux que la clinique ne soigne pas parce qu'ils ne sont pas de son ressort, comme la peur, la violence, le désespoir, les injustices, l'oppression, l'isolement, l'ignorance, l'oubli, la laideur sous toutes ses formes, et le sentiment de l'absurde ? Contre tous ces maux, la littérature peut quelque chose ; sinon comment expliquer que certains livres nous font du bien, que dire devant certains textes qui nous séduisent, nous emportent, nous fascinent. Oui, la littérature est thérapeutique par ses fonctions de base. N'est-elle pas un moyen d'expression, une redoutable arme de dénonciation des causes défendues, politiques, religieuses, éthiques, sociales, qui permet d'exalter, galvaniser, transgresser les dogmes et élever l'estime de soi en produisant des modèles et des contre-modèles, des héros et des anti-héros ? Enfin, la littérature a une dimension esthétique du fait qu'elle produit de la beauté et c'est une forme d'art après tout : Dieu sait notre besoin de beauté dans ce monde ! Cela soulagerait des tensions profondes comme dirait Freud. Le texte a une voix et celle-ci parle au cœur et à l'esprit. A ce titre déjà, elle est un soin : c'est une sorte de musique qui apaise. Elle permet au miséreux et à l'infirme de voyager par-delà les frontières, à l'aveugle d'apercevoir des couleurs et des lumières, défiant sa cécité. Elle octroie à tout un chacun le droit de penser, raisonner, rêver.

Les mots sont des analgésiques, écrivait Jean-Claude Pirotte : de cette notion découle le concept de la bibliothérapie, qui est intéressant et reconnu dans certaines régions du monde, notamment au Royaume-Uni. Il s'agit d'ordonnances avec prescription de lecture. Les titres suggérés se sont révélés efficaces dans certains cas d'anxiété, d'alcoolisme, de travail de deuil, de renforcement de l'estime de soi. La bibliothérapie est individuelle ou en groupe. Son principe est puisé dans la forme cathartique de la littérature. L'idée est d'aider l'individu à se sentir mieux et à accepter une réalité difficile, car la fiction peut être un complément d'une prise en charge médicale.

Elle accompagne les soins et la douleur, touche comme peu de traitements sont capables de le faire. D'ailleurs, plusieurs personnes déclarent avoir vu leur vie s'améliorer après avoir visité certains ouvrages. Des personnes endeuillées disent avoir pris conscience qu'elles n'étaient pas seules avec leur peine et qu'il y avait différentes façons de vivre son chagrin. Parmi les livres réputés les plus efficaces face à l'anxiété, il y a «Anna Karénine» et «L'insoutenable légèreté de l'être». Dans le même sens, mon roman «Si Dieu nous prête vie», qui raconte le vécu de patients dialysés dans l'attente d'une greffe, est en vérité un plaidoyer subtil pour la promotion du don d'organes dans notre pays. Le livre a été bien reçu par les lecteurs, ici et ailleurs, par les patients et leurs familles, aussi parce qu'il permet de relativiser la condition du malade. Il donne une vie à ces patients méconnus et montre une autre facette de la maladie chronique, loin de la dimension victimaire et larmoyante. C'est une dimension où il y a de l'amour, de l'ambition, du désir de réussir, de progresser et surtout de prendre part au magnifique et singulier voyage qu'est la vie. En conclusion : la littérature est-elle utile ? Oui. Est-elle thérapeutique ? Certes. Mais, c'est surtout la preuve, comme disait Fernando Pessoa, que la vie nous suffit.

Professeur Jamal Haddadi

Merci Madame de votre présentation de la thérapie à la littérature et de la littérature à la thérapie. Votre intervention témoigne de la diversité et du haut degré de spécialisation qui caractérisent les différentes disciplines enseignées au sein de l'Université Mohammed 1^{er}. Elle témoigne aussi des intérêts multiples des Professeurs et chercheurs de cette Université active et réactive. Nous allons à présent aller vers une autre discipline scientifique et en l'occurrence passer à l'exploration minière avec Monsieur Mohammed Bouabdellah. Je lui souhaite la bienvenue et lui cède la parole.

Mohammed Bouabdellah

Merci. Monsieur le Président de l'Université Mohammed 1^{er}, Monsieur le Secrétaire Général de la Wilaya, chers Professeurs et collègues, honorable assistance, Mesdames et Messieurs, le livre que nous venons d'éditer, intitulé «Mineral deposits of North Africa», résulte d'un appel d'offres international de la maison d'édition Springer. L'idée était de réaliser le premier ouvrage décrivant les principaux gisements métallifères d'Afrique du Nord, le terme étant pris dans son acception géographique, soit la moitié Nord de l'Afrique. C'est un ouvrage destiné non seulement aux savants et aux chercheurs, mais aussi aux gens qui travaillent dans l'exploration minière.

Comme vous le savez, l'économie actuelle est basée sur les ressources minérales et énergétiques. Quand on parle de ressources minérales, il vient à l'esprit l'or, l'argent, le plomb, le zinc, etc. Quand on parle de ressources énergétiques, c'est entre autres le pétrole, le charbon, l'uranium... L'idée était de rassembler toutes les descriptions concernant ces gisements pour faire un outil non seulement pour les chercheurs, mais aussi pour ceux qui travaillent dans le domaine de l'exploration et entre autres les compagnies minières internationales. Et c'est là d'ailleurs la nouveauté. Le livre a été édité vers la fin de l'année 2016 et il est paru en 2017.

Il est classé dans les dix meilleures ventes de Springer, tous ouvrages, de toutes natures et toutes spécialités, confondus. On le trouve dans les bibliothèques de toutes les grandes Universités mondiales. Il comporte environ six-cent pages en langue anglaise. J'ai dirigé cette publication avec un coéditeur américain, John F. Slack. Pour vous donner un aperçu - c'est très spécialisé - je vais essayer d'être aussi simple que possible. L'ouvrage décrit les principaux gisements du Maroc : sur les vingt-deux chapitres, onze sont consacrés aux gisements marocains.

Je vais revenir sur les gisements du Maroc Oriental pour parler aussi de régionalisation avancée et des ressources propres à cette Région. Il y a deux ou trois chapitres sur les gisements d'Algérie, un ou deux sur ceux de Tunisie, un chapitre sur les gisements d'or d'Egypte, un autre sur les gisements de plomb, zinc et or de Djibouti et du Soudan, un sur les gisements du Mali...



Nous voulions inclure la Libye et le Niger. Malheureusement, pour des raisons d'ordre politique et sécuritaire, nous n'avons pas obtenu les documents de base pour ce faire. Je reviens au Maroc Oriental, très connue par le passé comme une région minière par excellence. D'ailleurs, des années 1970 et aux années 1980, les plus grands gisements exploités au Royaume étaient tous localisés dans sa partie Nord-Est. Actuellement, on parle de Jerada en tant que Province. Les gisements de Plomb-Zinc de Touissit et Sidi Boubker ont été exploités depuis 1908 et jusqu'en 2002 : pratiquement un siècle. On en a sorti quatre-vingt millions de tonnes de Plomb-Zinc à teneur moyenne de 3 à 4% de Plomb et 3 à 4% de Zinc, ce qui correspond à la production de quatre millions de tonnes de métal. Il y a également les gisements de fer autour de Nador, parmi les plus grands du Maroc. Actuellement, ils sont fermés mais, là encore, on travaille sur l'exploration pour essayer de démontrer qu'il est possible de les ré-ouvrir. Je parle aussi des gisements d'argent de Sidi Lahcen dans les environs de Taourirt. A Nador, au-delà du fer, il y a des gisements de Bentonite ; à Bouarfa, des gisements de Manganèse ; près de Béni Tajjite, il y a des gisements de Plomb, Zinc, Barytine. Bref, cette partie du Maroc est connue pour ses grandes ressources et potentialités minières. C'est un atout majeur quand on parle d'investissement : les investisseurs sont attirés par les ressources minérales et énergétiques d'une Région. Ceux qui font l'économie suivent de près les marchés internationaux. On sait que l'Afrique, dans les vingt prochaines années, sera le continent où le taux de croissance sera le plus élevé, fondé sur ses énormes potentialités minérales et énergétiques. Malheureusement, à une certaine époque, l'instabilité politique et sécuritaire a fait que les investisseurs ont fui le continent. Mais, la tendance change. Chinois, Américains, Allemands, Français... tout le monde lutte pour s'installer dans l'économie africaine. Je pense que le Maroc, avec la politique royale, est très bien placé pour avoir une part de ce marché-là.

Pour conclure, il y a au Maroc beaucoup de compagnies minières d'envergure internationale, comme le Groupe Managem, l'une des plus grosses compagnies minières africaine, qui a des gisements au Maroc mais aussi au Mali et dans toute l'Afrique, ainsi qu'en Amérique du Sud. Cette compagnie marocaine a beaucoup de connaissances et d'expertise et on en est fier parce qu'elle exporte son savoir à l'étranger et cela veut dire qu'elle va drainer du travail pour les géologues marocains, les explorateurs marocains, etc. Donc, il y a la possibilité d'aller explorer ces marchés-là. Le livre a reçu beaucoup de critiques et, avant son édition, il est passé par l'étape de la révision. Le prix est très élevé - à ma connaissance, deux-cent ou trois-cent euros la copie - et certaines Universités marocaines sont encore très timides pour l'acheter. Avec le temps, je pense que le prix va décroître. Voilà grosso modo les principaux traits de ce livre. Vos questions et commentaires sont les bienvenus.

Professeur Jamal Haddadi

Merci Monsieur Bouabdellah. Faire rayonner l'Université, c'est écrire et éditer et pas uniquement en Français et en Arabe, mais aussi en Anglais et conjointement avec d'autres savants. Mohammed Bouabdellah n'a pas besoin d'être présenté, car c'est un grand savant. Sans transition, passons maintenant au domaine de la Chimie avec Monsieur Rachid Touzani, Professeur et expert au CNRST, prix d'excellence de l'UMP. L'Université travaille à créer un processus de qualité en organisant des compétitions des meilleurs ouvrages et des bonnes recherches. Sans tarder, je vous cède la parole.



Rachid Touzani

A mon tour, je remercie les organisateurs. Je suis honoré de présenter mes deux livres. L'un d'eux s'intitule «La chimie biomimétique». Je remercie vivement l'Université Mohammed 1^{er} pour cette initiative et surtout son Président, le Professeur Mohamed Benkaddour, ainsi que la Faculté des Sciences et la Faculté pluridisciplinaire de Nador. Les deux ouvrages parlent de chimie. Comme chacun le sait, il y a une orientation vers la chimie verte. De quoi s'agit-il ? Il y a douze principes. Un produit chimique ne doit pas être néfaste pour l'environnement, toxique, coûteux... Il y a l'économie d'atomes, une conception chimique moins toxique, des solvants non polluants...

Ce premier livre est le sujet d'une thèse de Monsieur Abdessalam Mouadili, soutenue en 2016. Il a essayé de mimer les systèmes enzymatiques pour faire des réactions d'oxydation. Le second ouvrage est une collaboration avec la France : «L'activation du C-H». L'Université Mohammed 1^{er} encourage la collaboration avec l'Europe, surtout la France. C'est une thèse de Monsieur Tifaoui en collaboration avec l'Université de Rennes. Le sujet porte sur la façon de faire des réactions avec une économie d'atomes. Pour le dire simplement, la chimie est une discipline associée à la vie quotidienne : nos habits, ce que l'on mange... Ici à Oujda, le laboratoire Chimie appliquée et environnement a démarré dans les années 1980 avec notre cher Professeur Abdelkrim Ramdani, un ancien doyen qui a initié cette politique et activé les travaux sur les composés hétérocycliques. Le Professeur Kadiri lui a succédé. Notre cher Professeur Hamouti a boosté les effets des inhibiteurs de la corrosion. C'est une continuation pour les jeunes. Cinq étudiants ont soutenu leurs thèses sur cette thématique et d'autres vont venir. Nous remercions vivement l'Université pour son soutien.

Etudiante

Nous allons à présent donner la parole à Monsieur Driss El Fakhouri, Professeur à la Faculté des Sciences Juridiques, Économiques et Sociales d'Oujda, Président du Centre Driss El Fakhouri dédié aux études et aux recherches en sciences juridiques, et coordinateur pédagogique du Master «Droit des contrats et droit foncier» dans cette même Faculté où il a d'ailleurs occupé d'autres fonctions importantes. Il est titulaire d'un Doctorat en Droit privé de la Faculté de Droit d'Aïn Shams. On lui doit vingt trois livres et trente-deux articles scientifiques. Parmi ses derniers ouvrages : «Le régime de la Conservation foncière au Maroc», une étude de la législation en question ainsi que de la doctrine administrative et de la jurisprudence relatives à cette matière.

Driss El Fakhouri

Je remercie les organisateurs de cette rencontre, Monsieur le Président de l'Université qui nous honore de sa présence, Monsieur le Secrétaire Général de la Wilaya de l'Oriental, mes confrères, mes chers étudiants, ainsi que toutes les personnes qui assistent à cette rencontre : magistrats, notaires, Adouls, etc. J'ai essayé de classer les publications que je vous présente aujourd'hui et qui couvrent trois décennies. Globalement, il s'agit de certaines de mes contributions dans l'édition, la coordination et l'organisation de conférences sur les études juridiques. Je vais donc tenter de les présenter ; elles participent à la fierté de notre Université, comme celles de la Chimie et de divers secteurs. Il s'agit en effet de mettre en commun nos efforts afin d'accélérer le progrès et l'essor de notre Université. Il m'a semblé intéressant de classer ces publications de deux manières. D'un côté, on peut parler de publications à vocation académique servant de supports pour les cours magistraux dispensés au sein des Facultés, d'ouvrages de portée nationale, d'activités scientifiques auxquelles j'ai contribué à l'occasion de ces rencontres ainsi que par le suivi de l'évolution de la jurisprudence marocaine. D'un autre côté, nous pouvons les classer en deux catégories ; l'une relative à la législation, à la doctrine et à la jurisprudence, et l'autre, plus pratique, plus axée sur l'action judiciaire et la mise en œuvre des textes législatifs. Je vais donner quelques exemples afin d'illustrer ces quatre catégories. La première est une série de cours magistraux. Dans les années 1980, les étudiants ne se plaignaient pas des programmes, alors qu'ils étaient très longs. Aujourd'hui, les étudiants demandent à diminuer les quantités. Que pourrait-on enlever ? Ceci est mon cours magistral en droit civil : «Contrats spéciaux et contrats de vente» de l'année universitaire 1982-1983, destiné aux étudiants de la troisième année selon l'ancien système académique.



Cet autre livre était destiné aux étudiants en 1988 : je l'enseigne depuis des années déjà sans que personne ne se plaigne. Il comprend deux parties : le Droit objectif et le Droit subjectif. La première permet aux étudiants d'avoir un aperçu général sur le Droit (Droit civil, Droit pénal, Droit public et Droit privé...). J'attire votre attention sur la qualité médiocre de l'impression en 1982 ; c'était dactylographié. Les choses ont un peu évolué entre 1988 et 1998. Ceci est mon livre «Mariage et divorce» : j'enseigne cette matière depuis trente-sept ans. J'ai donné aux étudiants un livre plus court mais ils se plaignent quand même. Mes étudiants se plaignaient aussi de la première version du livre «Le Droit objectif» édité au Maroc en 1993 à Casablanca. J'ai eu quelques désagréments avec l'éditeur Killani, qui l'a publié sous son nom. Tout compte fait, c'était ma première publication au Maroc. S'en est suivi un autre livre regroupant le droit objectif et le droit subjectif. Ceci est le programme de la première année de Droit. Mon livre sur le régime de la Conservation foncière a permis au Président de cette institution de réussir au concours. Il résume ce régime au Maroc, explique ce qu'est la Conservation, le caractère obligatoire ou facultatif de la procédure, dont il explicite les étapes de façon concise... La plupart de mes étudiants ont réussi leur concours grâce à ce petit livre : ne le sous-estimez pas !

Le Droit de la propriété intellectuelle est une autre branche du savoir juridique à laquelle je me suis intéressé ces dernières années. C'est un projet entamé en 2008-2009, qui se développera en un grand ouvrage national. Ce champ comprend les droits d'auteur et les droits qui s'y rattachent, les droits cinématographiques, théâtraux, ainsi que les droits de l'artiste... J'ai développé ce contenu en tenant compte de la Loi 2-00 régissant ces droits, telle que modifiée et complétée par les Lois postérieures. Ceux-ci font également partie du programme scolaire : «Le droit de la famille au Maroc» et «Le droit de la propriété intellectuelle». Les livres nationaux, je les ai développés et édités dans des imprimeries connues telles que «Les éditions Najah» et «Les éditions Almaarif». Parmi ces livres, je cite mon ouvrage sur les droits réels régis par la Loi 39-08 de 2011 en lieu et place de l'ancienne Loi relative aux immeubles immatriculés... J'ai été parmi les premiers à commenter le Code des droits réels publié en 2011. Mon livre paru en 2013 a connu un franc succès au Maroc en général et dans la ville de Marrakech en particulier, enregistrant un record de vente. Je l'ai réédité pour la troisième fois et je travaille depuis un an et demi pour l'enrichir et le développer.

J'y ai apporté des modifications importantes... Avec ses sept cents pages et son nouveau titre, «Alwasit», cet ouvrage sera bientôt sur le marché... De même pour «Le régime de la Conservation foncière», c'est le Dahir, paru durant le Protectorat français en 1913, qui s'applique jusqu'à aujourd'hui. Le droit des obligations et des contrats et celui de la Conservation foncière sont toujours en vigueur. Ce dernier a cependant été modifié et mis à jour en 2011 en vertu de la Loi 14-07. C'est en accompagnement de ces réformes que j'ai publié cet ouvrage national, de grand format, dans sa troisième édition. Dans le cadre de mon intérêt pour le régime foncier au Maroc, j'ai publié un livre sur les litiges fonciers dont je m'appête à lancer une troisième édition. Il recueille les orientations jurisprudentielles des différents tribunaux marocains dans l'application du régime de la Conservation foncière concernant la préemption, la division, le mandat, les appels interjetés contre les décisions de la Conservation foncière, les procédures foncières, la rétention, l'hypothèque et l'exigibilité des prêts hypothécaires, la rédaction des contrats et les promesses de vente des biens immeubles... Un autre livre national est paru en 2016 : «Le droit marocain de la famille, règles applicables au mariage». On ne peut parler de mariage sans parler de divorce : c'est ce que fait le législateur. Ce livre comprend un ensemble de modifications opérées notamment par rapport au rôle, désormais important, du Ministère public dans les affaires familiales. Le livre des droits de la propriété intellectuelle a connu un franc succès au niveau national et a reçu un prix dans un pays arabe. Il a regroupé l'ensemble des Lois qui régissent la propriété intellectuelle et industrielle, ainsi que les traités signés par le Maroc. Ce livre a exigé de moi un grand investissement. J'ai même eu des problèmes de santé suite à cette grande charge de travail !

L'écriture est un art et un loisir passionnant : je regarde la télévision puis je m'installe à mon bureau pour écrire... J'approche de l'âge de la retraite, mais je vais persévérer dans l'écriture jusqu'à la fin de mes jours... J'ai publié récemment un livre sur l'alliance conjugale au Maroc aux éditions de la nouvelle imprimerie Najah à Casablanca, la plus grande imprimerie du Royaume qui publie pour les auteurs connus sous contrat d'édition... J'ai aussi publié un livre dédié au Code de la Famille à la lumière de la jurisprudence : «Les contentieux familiaux». Il est en rupture de stock et n'est pas réédité... J'ai publié un livre en 2007 sur le divorce pour discorde, livre qui se vend le plus aujourd'hui au Maroc. L'ancien code du statut personnel ne prévoyait que le divorce moyennant compensation (Khol'è) comme solution. La Moudawana vient rajouter l'institution du divorce pour discorde comme autre solution pour toute femme désirant rompre les liens conjugaux. Toutes les copies de ce livre ont été vendues et il n'est plus disponible sur le marché. Il y a aussi les conflits familiaux devant les Tribunaux et les Cours de cassation. Donc, j'ai suivi la jurisprudence pour voir si l'appareil judiciaire applique correctement les dispositions de la Moudawana.

Parallèlement à la publication de ces travaux, éducatifs et académiques ou nationaux, destinés à ceux qui s'intéressent au domaine juridique (juges, avocats, notaires, et professionnels du droit et de la justice), j'avais d'autres activités, comme le suivi de l'évolution de la jurisprudence et une série de conférences dont certaines furent publiées et d'autres non malheureusement, car toute conférence scientifique doit être publiée pour qu'elle soit bien établie : les paroles s'envolent, les écrits restent ! J'ai aussi organisé un séminaire après une année d'application du Code de la Famille, en partenariat avec le Ministère de la Justice et la présidence de l'Université. C'était le premier séminaire sur ce Code qui a généré un changement radical du droit de la famille dans le monde arabe, car le droit de la famille marocain constitue une vraie révolution législative dans le domaine des droits des femmes, de l'enfant et des hommes aussi.

Ainsi, la première activité scientifique au niveau national après une année de mise en œuvre du Code de la Famille a été organisée à Oujda. Le Ministre n'avait pas assisté, mais Monsieur Lididi, Secrétaire Général du Ministère de la Justice à l'époque, était présent. Par ailleurs, un autre séminaire fut organisé en guise de bilan des réalisations et des obstacles après trois ans d'application de ce Code. Des juges, des chercheurs, des avocats et des représentants de diverses professions y ont assisté. En outre, le Ministère de la Justice a publié un guide pour les juges suite aux recommandations formulées à la lumière des contraintes soulignées lors de ce séminaire.

Parallèlement, nous avons organisé un séminaire international sur l'application du Code de la Famille à l'étranger, avec un groupe de partenaires : le Ministère de la Justice, le Ministère chargé des Marocains Résidents à l'Étranger, le Conseil de la Communauté Marocaine à l'Étranger, l'Université d'Anvers et l'Institut pour les Études Marocaines et Méditerranéennes en Belgique. La plupart de ces séminaires sont financés par des partenaires car les moyens de l'Université sont limités : elle ne peut couvrir qu'une part du financement. Un enseignant chercheur ne doit pas se contenter d'attendre et de demander au Doyen de financer un séminaire, mais il doit chercher un financement à travers des partenariats. L'ouverture de l'Université sur son environnement commence en effet par des initiatives des Professeurs chercheurs. De même, une autre journée d'étude fut tenue sur les fondements du renouvellement de la jurisprudence islamique, appliquée notamment à la famille, à la lumière de la pensée du Professeur Ahmed El Khamlichi. Nous avons pris l'initiative de lui rendre hommage comme l'un des grands juristes et Professeurs. Il fut d'ailleurs mon Professeur. Actuellement, il est Directeur de Dar El Hadith El Hassania. Des Professeurs et juges qui l'ont connu lui ont solennellement rendu hommage à cette occasion. J'ai publié un autre livre en 1993, qui n'est plus disponible, sur le mariage et le divorce dans les pays du Maghreb. Il s'agit d'une comparaison entre le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Libye. Je n'ai pas inclus la Mauritanie car je ne disposais pas de la Loi mauritanienne : les étudiants mauritaniens me l'ont beaucoup reproché. A l'époque, n'y avait pas Internet... J'ai été un peu long et je vous remercie de votre grande attention.

Professeur Jamal Haddadi

Merci. Après ce voyage à travers diverses disciplines et plusieurs livres illustrant la présence efficace et interactive de l'Université Mohammed 1^{er} dans son environnement, force est de constater que les publications scientifiques des Professeurs sont une valeur ajoutée pour la notoriété et l'essor scientifique de l'Université, devenue célèbre aux plans national, arabe, africain et international. Je vous invite maintenant à poser vos questions et à partager vos commentaires avec les Professeurs afin d'enrichir ce débat. Comme vous pouvez le constater, nous sommes en présence de personnes des deux sexes et de différentes tranches d'âge : des Professeurs chevronnés et des étudiantes et étudiants qui ont tenu à participer à cette manifestation. Cette forte présence témoigne de l'importance de cet événement, devenu l'un des plus grands du genre au niveau international. A vous la parole.

Intervention

Je suis étudiante à l'Université Mohammed 1^{er} et j'ai aussi un autre cadre de travail. Ce qui m'intéresse le plus, c'est cette séance organisée par l'Université Mohammed 1^{er} que je tiens à remercier infiniment. Ce Salon est pour moi une vraie découverte. Je reviens à la première intervention de la Professeure qui a parlé du rôle de la littérature dans la médecine. C'est pour moi une vraie découverte car la médecine est toujours liée aux soins, aux comprimés ou aux injections ; on a toujours peur d'en parler.

Cette intervention m'a beaucoup touchée en présentant la littérature comme un remède contre les maladies. Sur le lien entre littérature et médecine : qui est le médecin ? L'auteur ou le lecteur ? Je comprends maintenant l'utilité de cette rencontre. Je veux souligner aussi la richesse de l'Université Mohammed 1^{er} dans tous les domaines.

Intissar Haddiya

Merci pour cet aimable témoignage. Les questions qui me sont le plus souvent posées sont : pourquoi un médecin plonge-t-il dans la littérature ?... et qu'est-ce qui le motive à écrire un roman, à publier des nouvelles ? Pour ma part, cela a précédé le fait que je sois médecin. C'est une passion que j'ai nourrie depuis l'enfance. On oublie parfois que beaucoup d'auteurs qui ont marqué l'histoire de la littérature étaient médecins, comme Arthur Conan Doyle, l'auteur de Sherlock Holmes, Louis Ferdinand Céline et son célèbre « Voyage au bout de la nuit », Najib El Kaylani dans la littérature arabe... Bien des romanciers étaient médecins de formation. Ce métier a quelque chose de singulier. On est proche de la vulnérabilité de l'humain ; on est face à sa fragilité. Vous savez qu'il est très difficile pour un médecin de donner en spectacle ses faiblesses, ses douleurs. Confier cela à quelqu'un a une dimension particulière. Et, bien sûr, cela ne peut qu'inspirer, nourrir la littérature, l'écriture au sens large.

Intervention

Je vous félicite, Professeure Haddiya, d'avoir réussi à combiner médecine et littérature. Certaines remarques vous seront probablement utiles pour votre parcours créatif. En effet, certains écrivains britanniques étaient médecins. L'écrivain américain Carlos Williams était un pédiatre célèbre. Cependant, les exemples que vous avez cités s'arrêtent à l'ère moderne, alors que de nombreux romans datent de l'époque postmoderne, notamment des écrivains et écrivaines spécialisés en Biologie qui ont écrit des romans. C'est un phénomène étrange dans notre société, mais pas dans les sociétés occidentales. Un médecin aux États-Unis ne peut obtenir une licence pour exercer la médecine qu'après avoir obtenu une note honorable en Littérature, ce qui est très important. J'ai rencontré beaucoup de médecins et la première question qu'ils me posaient est : qui est votre écrivain préféré ? C'est une très bonne chose et je pense que la combinaison entre plusieurs disciplines est devenue très nécessaire. Quant à votre question de savoir si la littérature est utile ou non, elle ne se pose même pas dans les sociétés occidentales : aujourd'hui, la littérature est devenue une composante essentielle dans l'écosystème. Je pense que cela répond à votre question.

Intervention

Je suis doctorant en Droit à la Faculté de Droit d'Oujda. Je tiens à remercier tous les organisateurs de ce Salon essentiel pour nous faire connaître les nouveautés des éditions dans tous les domaines. Ma question s'adresse à notre Professeur dans le domaine minier : est-ce que vous avez évoqué la partie juridique et administrative concernant l'octroi des permis de recherche, d'autant plus que les procédures sont compliquées parfois lorsqu'il s'agit des biens de l'Etat, comme le domaine forestier ?

Mohammed Bouabdellah

Comme je l'ai indiqué au début dans mon intervention, c'est un livre dédié essentiellement aux gisements pour des scientifiques et donc je n'ai pas inclus le volet juridique qui ne relève pas de mes compétences. Votre question est un message à nos Professeurs ici présents de la Faculté de Droit qui peuvent se pencher sur cet aspect du problème.

LE SOUFISME ET LA CULTURE DE LA PAIX AVEC LA FONDATION AL MOULTAQUA

Modérateur : Ahmed Zaki
Participants : Moulay Mounir El Kadiri Boutchich, Michel Thao Chan, Abd Al Malik, Belkacem El Jattari, Mohamed Benyaich, Hakim Al Fadil Idrissi
Espace : La Paix
Date : Samedi 20 octobre 2018
Heure : 17h00



Résumé des interventions de la table ronde

Cette session est développée par des hommes de foi et d'expérience qui vont donner différentes approches de la question. Tous convergent pour associer Islam et paix comme le soufisme y conduit. Après lecture de quelques versets coraniques, le Professeur Mounir Al-Kadiri Boutchich, qui dirige la Fondation Al Moultaqua rappelle tout d'abord que culture et développement sont intimement liés. Spiritualité et éthique sont donc des fondements du progrès. L'histoire du soufisme au Maroc et ses acquis matérialisés par une abondante production intellectuelle en font l'un des fondements de l'identité marocaine et un rempart contre les idéologies pernicieuses. Le soufisme est en totale harmonie avec les valeurs humaines universelles, un remède contre le matérialisme mondialisé et un ensemble de comportements applicables à tous.

Musulmans ou non. Le Professeur Hakim Al Fadil Al Idrissi rappelle que la connaissance de la nature humaine, de la paix comme de la violence, est d'ordre divin. La connaissance sans compassion est mère de violence : le Saint Coran établit le lien entre connaissance et compassion. Accepter la différence, pratiquer l'oubli, se méfier du jugement, rechercher la justice et l'éducation : ce sont des principes fondateurs qui portent la paix. C'est par l'exploration de la connaissance, d'abord par le bouddhisme et le taoïsme, que le Docteur Michel Thao Chan est venu au soufisme, qu'il appelle «la science du cœur». Son approche valorise la lignée qui appuie la connaissance sur la profondeur du temps, et sur la compassion, principe fondateur du soufisme : pour un Soufi, personne ne lui est étranger et nous nous appartenons tous.



Le parcours du célèbre rappeur Abd Al Malik concrétise les approches des savants. Issu d'un monde délinquant, converti à l'Islam, il cherchait à vivre les préceptes de sa religion et à harmoniser sa foi avec son quotidien. Il a trouvé son chemin grâce au soufisme, retrouvé l'amour de son pays et appris à prôner l'éducation et la spiritualité. Le Maroc est pour lui le pays de cette intégrité, de l'harmonie de l'être avec ses convictions. Le Professeur Mohamed Benyaich rappelle l'importance de «l'effort de l'âme», la nécessité d'observer ses propres comportements et le rejet de la violence comme tentative de s'approprier les attributs divins. Il explique que l'âme est «au cœur du cœur», donc difficile à atteindre ; à ce prix, le Soufi accède à la paix. Le Professeur Belkacem El Jattari établit le lien entre le soufisme et la vertu qui conférait aux Soufis le pouvoir d'intercession aux yeux des croyants, auprès de Dieu mais aussi par exemple du Sultan, d'abord pour des causes sacrées et progressivement pour des bénéfiques profanes. Ce statut était aussi une reconnaissance de vertu.

Les interventions de la table ronde

Ahmed Zaki

L'institution qui organise ce rendez-vous culturel souhaite la bienvenue à cet honorable public d'intellectuels et d'écrivains, ainsi qu'au Président de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, au Directeur Régional de la Culture, à Messieurs les représentants des États de Côte d'Ivoire et du Mali. Mesdames Messieurs, j'ai le plaisir de vous accueillir pour cette session scientifique organisée en partenariat avec l'Agence de l'Oriental qui sera animée par plusieurs Docteurs et experts que nous remercions pour les efforts qu'ils ont déployés. Nous leur souhaitons plein succès.

Parmi eux, le Docteur Moulay Mounir Kadiri Boutchich, Professeur à l'Université Paris-Dauphine, enseignant en finance islamique, membre du Conseil des oulémas marocains en Europe, Président du Centre euro-méditerranéen pour l'étude de l'Islam à Paris, Directeur de la Fondation Al Moulaqa et Président du Centre autonome des études islamiques en Europe, dédié aux études et à la finance islamique.

Nous souhaitons également la bienvenue au Docteur Hakim Al Fadil Idrissi, membre du Conseil scientifique de Casablanca, Professeur d'études rhétoriques et critiques et Chef du Département des études arabes à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Ben Msik Sidi Othmane à Casablanca. Encadrant au sein du laboratoire d'études doctorales sur l'axe de recherche «Analyse du discours narratif», il est aussi membre du comité de lecture du magazine Qout Al Kouloub dépendant du Centre Imam Jounaid des études soufies à Oujda.

Nous accueillons aussi avec bonheur Monsieur Mohamed Benyaich, Professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines d'Oujda, diplômé de l'Université Al-Qaraouiyine et de l'Université Mohammed V de Rabat, Docteur d'État de l'Université Abdelmalek Essaadi, expert en pensée et civilisation. Il a enseigné la doctrine islamique sunnite, la jurisprudence en matière de statut personnel, la science de la parole, les courants de pensées et la sociologie islamiques et la sociologie historique. Nous souhaitons aussi la bienvenue au Docteur Belkacem El Jattari, Professeur à la Faculté des Lettres d'Oujda, titulaire d'un Doctorat en civilisation islamique de l'Université de Strasbourg, et d'un autre Doctorat en littérature soufie de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda.

Il n'y a pas mieux que quelques versets coraniques pour débiter cette table ronde, avec Monsieur Ahmed Dardour :

61. Que soit béni Celui qui a placé au ciel des constellations et y a placé un luminaire (le soleil) et aussi une lune éclairante !

62. Et c'est Lui qui a assigné une alternance à la nuit et au jour pour quiconque veut y réfléchir ou montrer sa reconnaissance.

63. Les serviteurs du Tout Miséricordieux sont ceux qui marchent humblement sur terre, qui, lorsque les ignorants s'adressent à eux, disent : Paix.

64. Qui passent les nuits prosternées et debout devant leur Seigneur.

65. Qui disent : «Seigneur, écarte de nous le châtement de l'Enfer» - car son châtement est permanent.

66. Quels mauvais gîte et lieu de séjour !

67. Qui, lorsqu'ils dépensent, ne sont ni prodigues, ni avares, mais se tiennent au juste milieu.

68. Qui n'invoquent pas d'autre dieu avec Allah et ne tuent pas la vie qu'Allah a rendue sacrée, sauf à bon droit ; qui ne commettent pas de fornication - car quiconque fait cela encourra une punition.

69. Et le châtement lui sera doublé, au Jour de la Résurrection, et il y demeurera éternellement couvert d'ignominie.

70. Sauf celui qui se repent, croit et accomplit une bonne œuvre ; ceux-là Allah changera leurs mauvaises actions en bonnes, et Allah est Pardonneur et Miséricordieux.

71. Et quiconque se repent et accomplit une bonne œuvre c'est vers Allah qu'aboutira son retour. (Sourate Al Furqan ; Le Discernement)

Nous ouvrons notre table ronde par une intervention sous le thème «Le soufisme et la culture de la paix». La parole est au Professeur Mounir.

Moulay Mounir El Kadiri Boutchich

Au nom de Dieu le Clément, le Très Miséricordieux, paix et prière sur le Prophète Sidna Mohammed, sur sa famille et ses compagnons.

Monsieur le Président de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, Monsieur le Directeur Régional de la Culture, chers représentants des délégations ivoirienne et malienne, nous vous souhaitons la bienvenue. Je m'adresse également à l'élite intellectuelle présente avec nous aujourd'hui, les représentants de la société civile, soyez les bienvenus à cet événement culturel et scientifique. En présence de cette distinguée audience, la Fondation Al Moulaqa est heureuse et s'honore d'être à ce rendez-vous et d'y contribuer avec sincérité, amour et reconnaissance. Nous remercions les organisateurs d'avoir veillé à tous les détails avec grand soin pour faire aboutir cet événement important et utile ; nous apprécions vos efforts et votre sérieux, qui conduiront sans aucun doute au succès, avec la bénédiction de Dieu. Les résultats et les fruits de cet événement, bien que de courte durée, auront un impact profond sur la ville d'Oujda, capitale de la culture arabe pour cette année. Vous savez que l'Oriental est riche de ses Hommes, de ses énergies créatrices, forte de son essor culturel et de son patrimoine civilisationnel dans tous les domaines. Nous souhaitons davantage de prospérité à l'Oriental et à l'ensemble des Régions de notre cher pays sous les hautes orientations de Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu L'assiste.

La culture est le dénominateur commun fondamental de tout progrès, développement ou essor. Aujourd'hui, il est certain que le progrès économique et la croissance ne peuvent être atteints qu'en prenant en compte le capital moral, c'est-à-dire immatériel. Cela est d'autant plus vrai que la relation est solide, voire organique, entre culture et développement. La culture constitue le capital et la pierre angulaire de l'intégration avec la spiritualité et l'éthique. Un chercheur se demandait si la culture est synonyme de valeurs et de méthodes créées par l'Homme, ou s'il existe une dimension spirituelle de la culture, concrétisée en particulier dans les valeurs spirituelles embrassées par l'Homme, qui influencent son comportement en parallèle à d'autres types de valeurs, comme les valeurs esthétiques.

Les chercheurs ont reconnu que la culture arabe est l'une des plus puissantes au monde en termes de contenu, de diversité, de manifestations, de dimensions et de buts. L'héritage culturel arabe et islamique, en particulier andalou, en est un éloquent témoignage. Les Occidentaux en particulier en ont grandement bénéficié et de toute la civilisation arabo-islamique en général. Citons ce que l'orientaliste allemande Sigrid Hunke a écrit dans son célèbre livre «Le soleil d'Allah brille sur l'Occident» : *«J'étais déterminée à écrire cet ouvrage et je voulais honorer le génie arabe et donner à mes concitoyens l'occasion de l'honorer également. Je voulais dire merci aux Arabes. Il s'agit, en effet, d'une reconnaissance dont ils ont été longtemps privés à cause d'un fanatisme aveugle et d'une ignorance insensée.»*

Malgré les progrès de la technologie, ses moyens et mécanismes, ainsi que ses techniques, le livre a toujours une position et des attributs particuliers.

Il reste indispensable pour l'apprentissage, la connaissance, la culture et l'ouverture, ainsi que pour toutes sortes d'interactions culturelles au sein des nations, des peuples et des civilisations, d'où la valeur du savoir. Le livre est le meilleur des amis : il est comme la mer, car le lecteur y plonge au fin fond, à la recherche de trésors culturels pour en sortir enfin chargé de bienfaits de la pensée sublime.



La Fondation Al Moultqa, Forum mondial du soufisme, s'intéresse en premier lieu aux côtés spirituel et moral dans les dimensions pratique et académique. Elle concerne donc l'une des constantes religieuses marocaines : le soufisme sunnite, c'est-à-dire le plus haut rang de la foi dit «Ihsan» (la charité), c'est-à-dire adorer Dieu comme si vous Le voyez et, si vous ne Le voyez pas, Lui, Il vous voit, comme mentionné dans le célèbre hadith rapporté par l'ange Gabriel, la paix soit sur lui.

Le soufisme marocain a accumulé durant sa glorieuse histoire un patrimoine immense, de riches savoirs, de profondes études, et s'est enrichi de grands hommes et de valeurs humaines et universelles. Le livre soufi dans les bibliothèques nationales et internationales demeure le meilleur témoignage mondial sur le contenu des valeurs spirituelles, morales et humaines. Certains livres, à l'instar des ouvrages d'Ibn Arabi, Jalal Eddine Erroumi et Ghazali, ont attiré l'attention de l'Occident et ont été traduits en plusieurs langues. Ceci prouve également leur importance. Le soufisme marocain, dans son fort lien organique avec toutes les constantes religieuses, constitue une forteresse et un bouclier contre toutes les sortes d'infiltrations qui menacent la stabilité du pays, son unité et sa sécurité, grâce aux travaux des érudits considérés par le soufisme comme l'une des bases de l'identité marocaine, en plus de la doctrine malékite, avec le dogme Achâarite.

Et c'est justement ce à quoi Ben-Aashir fait référence dans son long poème didactique intitulé : «Guide d'accès au dogme Achâarite, la doctrine de l'imam Malik et la Tariqa soufie de l'imam Al-Jounaid». D'ailleurs, le soufisme est tel que défini par les grands Soufis comme l'imam Al-Jounaid - «*Le soufisme est l'adoption de tout comportement humain louable et s'écarte de tout comportement méprisable*» - et le Cheikh Zarouk dans son ouvrage «Le savant érudit, règles de comportement». Le soufisme a plus de deux mille définitions qui insistent toutes sur la sincérité de s'orienter vers Dieu.

Là, on voit que le soufisme focalise sur la dimension morale et sur Al Ihsan considéré comme le noyau, la vérité et l'esprit même de l'Islam tel que présenté et enseigné par le Prophète : *«Je suis envoyé pour parachever les valeurs nobles»*. C'est justement par cette qualité que Dieu le Très Haut a décrit le Prophète : *«Tu es un exemple de valeurs et d'éducation morale»*. Par conséquent, il n'est pas surprenant que la relation soit solide et harmonieuse entre le soufisme et les valeurs humaines universelles comme l'amour et la paix, le respect, la coexistence, l'entraide, la solidarité et l'altruisme. Ces valeurs contribuent toutes à instaurer la sécurité et la paix, comme énoncé dans le hadith du Prophète : *«Le Musulman est celui qui ne porte pas préjudice aux Musulmans, que ce soit par la langue ou par la main»*. Et aussi comme dit le Saint Coran : *«O vous qui croyez, entrez tous dans la paix et ne suivez pas les traces de Satan ; c'est votre pire ennemi»*.

Dans l'hégémonie de notre époque, les aspects spirituels et moraux ont été exclus et négligés, de sorte que les nécessités spirituelles inhérentes à l'Homme ont été reléguées au second plan, lui faisant perdre son équilibre, sa paix intérieure, sa sécurité et sa sérénité. Le scientifique français Pixon a déclaré : *«Le monde a besoin d'un saut spirituel parce que la tyrannie matérielle a pris le dessus et l'Homme a ainsi oublié ses besoins spirituels.»* Ainsi, l'extrémisme matérialiste a plongé de nombreuses personnes dans les plaisirs, les désirs et les convoitises sous toutes leurs formes. A cet égard, le concept de paix est devenu un simple slogan utilisé pour récolter d'énormes sommes d'argent, en plus des conséquences de la maladie de l'extrémisme religieux, maladie chronique et contagieuse caractérisée par une compréhension étroite et superficielle de la religion et une lecture littéraliste des textes religieux. La compréhension profonde de la vraie religion islamique, le secret de ses principes moraux, de ses dispositions et de son message de tolérance destiné à toute l'humanité, ainsi que le modèle incarné par le Prophète est le seul paradigme susceptible de rassembler les nations dans le cadre de la paix et du bien. Paix et sérénité que Dieu le Très Haut a accordées aux Musulmans, porteurs du message de l'Islam, de la bonne exhortation, la compassion et la paix. Et combien sont nobles les modèles humains éternels que Dieu le Très Haut a loué et cité dans le Saint Coran : *«Les serviteurs du Tout Miséricordieux sont ceux qui marchent humblement sur terre, qui, lorsque les ignorants s'adressent à eux, disent : Paix.»* (Sourate Al Furqan ; Le Discernement).

L'éducation basée sur la foi profonde - dite «Ihsan» - élimine les racines du mal et de la machination des profondeurs de l'âme humaine et les corrige avec la moralité du modèle du Prophète Mohammed. En ce sens, Dieu le Très Haut dit : *«A réussi, certes, celui qui la purifie. Et est perdu, certes, celui qui la corrompt.»* (Sourate Chams ; Le Soleil). Dieu le Magnifique a également dit : *«N'est-ce point par l'évocation d'Allah que se tranquillisent les cœurs ? »* (Sourate Ar Raad ; Le Tonnerre). En effet, cette purification et cette sérénité sont parmi les mécanismes de la paix intérieure qui se manifestent sous forme de paix extérieure avec la famille, l'environnement et le monde entier.

A travers cette noble morale du Prophète Mohammed, les Soufis et les Musulmans avaient cette dimension spirituelle cosmopolite. Où qu'ils soient allés et venus, ils étaient acceptés et aimés, répandant les germes de l'amour, de la miséricorde, de la gentillesse et de la bienveillance, sans violence ni contrainte, mais en donnant toujours le bon exemple et en traitant les gens convenablement. Les Musulmans ont dans le Messager d'Allah un bon exemple : le Prophète ne s'est-il pas présenté à l'enterrement d'un Juif ? Cet acte, ses compagnons l'ont relevé. Le Prophète leur a répondu : *«Le juif n'est-il pas un être humain ? »* Le Prophète traitait en effet avec les Juifs. D'ailleurs, à sa mort, son armure était hypothéquée chez un Juif. Le Prophète a déclaré : *«L'Ange Gabriel me recommandait de prendre soin du voisin jusqu'à ce que j'ai pensé qu'il allait hériter de lui, il n'a pas précisé si le voisin était musulman ou non-musulman»*.

Voici donc l'objectif de la charia selon lequel le traitement doit être basé sur la compassion, l'amour et le respect. Comme exemple de ces Soufis, Ibn Arabi dit : «*Faites du bien et ne vous souciez pas qui en est le bénéficiaire, vous êtes toujours bénéficiaire du bien que vous faites*». Le Cheikh Abdelaziz Al-Dabbagh dit : «*La miséricorde est une lumière au sein de l'âme humaine engendrant compassion et pitié pour toutes les autres créatures sans exception*». Le Prophète a dit dans un saint hadith : «*Les miséricordieux auront la Miséricorde divine. Ayez pitié des créatures et Dieu aura pitié de vous*». L'imam Abou Hamed Al-Ghazali déclare : «*La compassion complète est l'octroi d'un bien supplémentaire à ceux qui sont dans le besoin et la volonté de leur faire du bien et de s'occuper d'eux*». C'est ainsi qu'ils habitent l'esprit des gens grâce à ce traitement de qualité. C'est ainsi que les Musulmans ont habité les cœurs avant de s'implanter dans les pays et contrées, car la dimension spirituelle de la moralité est le centre et l'essence de tout ; c'est en fait un capital immatériel, la pierre angulaire de toute réforme et de tout développement, la protection contre tout fanatisme, extrémisme ou terrorisme. Ceci est essentiel pour changer l'image obscure que l'Occident a formé à propos de l'Islam, cette antipathie appelée «islamophobie». D'ailleurs, l'Islam est absolument innocent de tout fanatisme ou extrémisme, car Islam et paix sont interdépendants et liés. Grâce à ce rayonnement spirituel et moral, ce juste milieu et cette modération, le Maroc fut en mesure de diffuser l'Islam dans tous les pays africains.

D'ailleurs, l'histoire contemporaine en est toujours le meilleur témoin : c'est ce qui a permis de renforcer les liens d'amour, de coopération et de complémentarité entre pays africains. Nous sommes tenus de préserver notre identité religieuse, qui nous procure une immunisation culturelle par la préservation de notre identité culturelle et culturelle, parce qu'une culture sans âme n'a aucune valeur. Notre identité doit être renforcée par la dimension morale et spirituelle, ainsi que par notre patrimoine culturel dans le contexte de la mondialisation sauvage, qui ne reconnaît pas la culture de la diversité, cherchant toujours à nous plonger dans une structure culturelle universelle unifiée sur tout le globe, détruisant toutes les identités religieuses et culturelles.

Le danger est imminent car le monde occidental a atteint un développement considérable, exploitant tous les moyens financiers pour générer des profits grâce aux mécanismes complexes de la technologie, de l'information, pour nous séduire par ses productions industrielles, alimentaires et culturelles, peaufinant des mécanismes d'attraction, de gestion, de séduction pour faciliter la mobilité et la consommation des cultures dites «en conserve», dont la culture du sexe, du libertinage et de la violence sous toutes ses formes et manifestations, de la violence culturelle et symbolique, etc. La nation islamique et arabe se doit d'être au diapason de son époque et de suivre le développement culturel, créatif, médiatique et autre, sans tomber dans la dépendance aveugle de la culture matérialiste mondialisée.

Celle-ci aspire à dominer et absorber les cultures régionales et nationales distinguées par des caractéristiques historiques et patrimoniales ancestrales. Nous participons aujourd'hui à cette belle manifestation centrée sur le livre maghrébin : nous devrions accorder une plus grande attention à l'écriture et à l'édition, avec un souci particulier du contenu, qu'il s'agisse de manuels pédagogiques ou de livres culturels et créatifs. Ces contenus devraient être un dénominateur culturel maghrébin et arabe unissant les peuples du Maghreb, les peuples arabes, africains et islamiques. C'est ce que l'on appelle la diplomatie culturelle dont le rôle est connu dans le rapprochement des peuples. Il s'agit du développement équilibré entre les dimensions matérielle et spirituelle ainsi que de l'enracinement des valeurs de créativité et d'innovation, en plus du respect des principes religieux et nationaux favorisant une forte immunisation contre toutes les formes d'aliénation culturelle, morale et civilisationnelle.

Il s'agit de parer aux dangers de l'extrémisme, de la violence et du terrorisme. Il faut aussi encourager les valeurs d'interaction positive et fructueuse avec notre époque et notre environnement pour apporter une contribution distinctive à cette civilisation et s'impliquer ainsi pour que cela devienne un bien cosmopolite dans un cadre où règne la paix, le respect, la sécurité, et la coexistence.

Ahmed Zaki

Je remercie Moulay Mounir pour sa précieuse contribution et j'invite le Professeur Hakim Al Fadil Idrissi à présenter son intervention sur «L'éthique de la paix».

Professeur Hakim Al Fadil Idrissi

Au nom de Dieu le Clément, le Très Miséricordieux, paix et prière sur notre Prophète Mohammad, sa famille et ses compagnons. Mes remerciements vont à ce Salon Maghrébin du Livre et à la Fondation Al Moultaqa. Mesdames et Messieurs les participants à cette rencontre culturelle et intellectuelle, dans le cheminement du soufisme, vous le remarquez, cette table ronde est soufie par excellence.

Le soufisme est synonyme de pureté et celle-ci est la spécificité de l'Islam. La première question soulevée au plus haut niveau existentiel est la question de la paix, à savoir que lorsque la volonté divine a voulu faire de l'homme un vicair sur cette terre. Cette affaire a été discutée à un niveau élevé : celui des anges. Le discours divin était adressé aux anges : *«Lorsque Ton Seigneur confia aux Anges : Je vais établir sur la terre un vicair (khalifah)»*. Comme vous le savez, la réponse des anges est cette question rhétorique *«Ils dirent : Vas-Tu y désigner quelqu'un qui y mettra le désordre et répandra le sang, quand nous sommes là à Te sanctifier et à Te glorifier ?»* Et la réponse divine fut : *«En vérité, Je sais ce que vous ne savez pas !»*

En effet, comme le disent les Soufis, la question de la connaissance de la nature humaine et de ce qui lui est inhérent en termes de sécurité, paix et violence, est liée à la science divine. Par conséquent, l'une des priorités du comportement soufi est que la connaissance de Dieu soit obligatoire et que l'omniscience de Dieu englobe tous les domaines liés aux affaires de la terre. Cette connaissance, chez les Soufis, comme vous le savez, est liée à la nature divine. On ne peut donc parler de connaissance sans compassion. Aussi, quand Allah a décrit Sa sagesse et Sa gestion à l'égard de ce monde d'ici-bas, Il a qualifié ce niveau - *«Le Tout Miséricordieux s'est établi : »Istawa« sur le Trône.»* - et l'établissement correspond à la gestion et au contrôle ; c'est-à-dire que Dieu s'est établi avec la plénitude de Sa miséricorde et non en despote ou tyran. De là, on ne peut parler d'omniscience sans l'accompagner de pitié et compassion. A cet égard, une connaissance sans compassion est une autorité violente. C'est pour cette raison que la question doit être envisagée ainsi. Le Saint Coran est plein de ces références et allusions : *«Le Tout Miséricordieux. Il a enseigné le Coran. Il a créé l'Homme. Il lui a appris à s'exprimer clairement»*. Dieu le Très Haut dit aussi : *«Les serviteurs du Tout Miséricordieux sont ceux qui marchent humblement sur terre, qui, lorsque les ignorants s'adressent à eux, disent : Paix»*. «Miséricordieux» se répète plusieurs fois dans le Saint Coran, établissant ce lien indéfectible entre connaissance et compassion. Et quand Dieu a voulu instruire, purifier et élever le Prophète Moïse, il l'a conduit au bon serviteur «Al Khadr», et lorsque Dieu a voulu décrire la connaissance révélée à «Al Khadr», le Très Haut a dit : *«Ils trouvèrent l'un de Nos serviteurs à qui Nous avons donné une grâce, de Notre part, et à qui Nous avons enseigné une science émanant de Nous»*. Nous ne pouvons établir aucune connaissance sans qu'elle soit associée à la compassion. Ainsi, l'habitude et la coutume dans la vie religieuse et la présentation du Saint Coran et des hadiths du Prophète sont basées sur l'absence de contrainte.



D'ailleurs, le Très Haut a dit à ce propos : *«Il ne vous est imposé aucune contrainte dans la religion»*. Il a également établi la paix dès la première goutte de sang versée sur terre entre Caïn et Abel, les fils d'Adam. Dieu a dit : *«Et récitez-leur la nouvelle»*. Ce sont des priorités que nous devons savoir par rapport à la connaissance. Nous ne pouvons parler de violence et de paix sans parler des priorités de l'existence humaine. Le Saint Coran rapporte en ce sens : *«Et raconte-leur en toute vérité l'histoire des deux fils d'Adam. Les deux offrirent des sacrifices ; celui de l'un fut accepté et celui de l'autre ne le fut pas. Celui-ci a dit : Je te tuerai sûrement.»* C'est bien une manifestation claire de la violence. Dans d'autres versets : *«Si tu étends vers moi ta main pour me tuer, Moi, je n'étendrais pas vers toi Ma main pour te tuer, car je crains Allah, le Seigneur de l'univers. Je veux que tu partes avec le péché de m'avoir tué et avec ton propre péché : alors tu seras au nombre des gens du Feu. Telle est la récompense des injustes»* (Sourate Al-Maida ; La Table Servie).

La paix, c'est ne pas tuer. Le meurtre est le summum de la violence et l'extrémisme est lié à cette première cause : le meurtre. Le premier principe de la paix est de ne pas tuer. Tuer, c'est pratiquer la violence, sauf quand la mort vient d'Allah. La paix n'est pas synonyme de conformité ; la paix est l'interaction avec autrui bien qu'il soit différent de nous. Qu'on soit en paix ensemble ne signifie pas que tu dois être une copie conforme de moi. Dieu le Très Haut a dit à propos d'Abraham : *«Nous dûmes : Ô feu, sois pour Ibrahim une fraîcheur salutaire.»* Le feu est resté feu mais n'a pas brûlé Abraham ; Dieu le Magnifique n'a pas changé la nature du feu. Les humains sont de différentes natures et chacun doit garder sa propre nature, sans tuer ni pratiquer la violence : là est l'origine authentique des choses. L'expérience a montré que le comportement en Islam consiste à adopter et soutenir les fondements de l'interaction avec autrui, et que le comportement soufi (mystique) repose sur le principe de non-déni ; dans cette autre maxime il est dit : *«quiconque a une connaissance élargie, ses objections et son déni se font rares, alors que quiconque à une connaissance réduite, ses objections se font nombreuses»*. Parmi les bases de l'éducation à la paix, il faut mettre en exergue le principe de l'oubli, qui est important car la plupart des gens violents ont une forte mémoire ; ils n'oublient jamais et se vengent. La paix, c'est apprendre à ne pas se précipiter dans le jugement. Les Soufis démontrent cela par ce verset : *«C'est lui Allah. Pas de divinité à part Lui. A Lui la louange ici-bas comme dans l'au-delà. A Lui appartient le jugement. Et vers Lui vous serez ramenés»*.

L'un des fondements de la paix est la justice, laquelle est nécessaire pour ce monde de l'ici-bas. Dieu le Très Haut dit à ce propos : *«Certes, Allah commande l'équité, la bien-faisance»*. Dieu le Magnifique dit aussi : *«Ô les croyants ! Soyez stricts (dans vos devoirs) envers Allah et (soyez) des témoins équitables. Et que la haine pour un peuple ne vous incite pas à être injustes. Pratiquez l'équité : cela est plus proche de la piété. Et craignez Allah. Car Allah est certes parfaitement connaisseur de ce que vous faites»*. A cet égard, la paix est le principe fondamental dans toute éducation. L'éducation revient au principe de «faire» et «ne pas faire», ce qui est faire au sens de s'abstenir. Ainsi, le Musulman s'abstient de peur de commettre des péchés, parce que ne pas faire est synonyme d'obéir. Le Prophète dit : *«Parmi vous, j'aime le plus, les plus éduqués, ceux qui sont les plus sociables. Parmi vous, ceux que je n'aime pas le plus sont les médisants qui séparent les bien-aimés»*. Donc, le violent est celui qui cherche à s'appropriier l'autre et en nier l'existence, car la violence est une hégémonie ; c'est une autorité. Et Dieu le Très Haut dit à ce propos, dans ce verset : *«Nous avons certes accordé une grâce à David de Notre part. Ô montagnes et oiseaux, répétez avec lui (les louanges d'Allah). Et pour lui, Nous avons amolli le fer»*.

Et cette douceur est exprimée dans les paroles de Dieu dans la description du Prophète. Le Très Haut dit : *«C'est par quelque miséricorde de la part d'Allah que tu (Mohammad) as été si doux envers eux !»*. La paix existe chez l'Homme à différents degrés, de sorte qu'il ne pense pas que quelqu'un puisse se réconcilier pour autrui. Il s'agit là d'un problème très grave car il existe des personnes qui connaissent la paix. C'est la mauvaise équation à laquelle a fait allusion Moulay Mounir. En ce sens, Dieu le Très Haut dit : *«Et par l'âme et Celui qui l'a harmonieusement façonnée ; et lui a alors inspiré son immoralité, de même que sa piété ! C'est-à-dire que la paix n'est pas un principe soumis à l'éducation pacifique. C'est ce qui manque et c'est la base sur laquelle reposent les relations sociales et humaines»*.

Le soufisme porte un projet éducatif sur la paix, sans qu'elle soit une autorité. La paix s'apprend, bien qu'elle soit à l'origine une science divine octroyée. La violence ne peut être ni effacée ni éliminée de manière absolue, mais nous utilisons des méthodes moins violentes pour conjurer les méfaits et attirer les bienfaits, selon des érudits en sciences islamiques et des doctes en fondements de l'Islam. L'origine de la violence est la colère, ou autrement dit la prise de conscience, la connaissance et l'appropriation. Le message du Prophète était de ne pas se fâcher, car la colère ouvre la porte à la violence que l'on ne contrôle pas ; cela nécessite éducation et liberté. Ce fut donc la première révélation au Prophète. Dieu le Très Haut dit : *«Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé, qui a créé l'homme d'une adhérence. Lis ! Ton Seigneur est le Très Noble, qui a enseigné par la plume [le calame], a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas»*. C'est là un signe prophétique très précis. Le Prophète a dit : *«Je ne sais pas lire»*. Il n'a pas dit : *«Qu'est-ce que je dois lire ?»* Il a nié sa capacité de lire et cette négation est une sortie du cercle du pouvoir et du contrôle, c'est-à-dire de la violence. C'est une entrée directe pour pénétrer dans la paix.

Enfin, l'éducation à la paix nécessite d'éviter la comparaison, car elle constitue une sorte d'hypertrophie du moi. Ainsi Dieu le Très Haut dit : *«Ne convoitez pas ce qu'Allah a attribué aux uns d'entre vous plus qu'aux autres»*. Par conséquent, quiconque procède à la comparaison entre dans la violence. C'est ce qui a fait entrer Satan dans la sphère de la violence et du conflit. C'est ce qu'on retrouve dans ce verset : *«Je suis meilleur que lui, dit [Iblîs] Tu m'as créé de feu et tu l'as créé d'argile.»*

Chers frères, ce sont des passages que je cite dans mes lectures humbles du discours et des textes soufis. Il est vrai qu'il s'agit de l'éthique de la paix : le comportement soufi, de son début à sa fin, se termine par l'amour et la connaissance et commence par la vigilance. L'éveil est le premier pas posé par le Soufi dans la bonne voie.

D'ailleurs, les Soufis citent ce verset coranique à ce propos : *«Je vous exhorte seulement à une chose : que pour Allah vous vous leviez»*. Se lever, c'est sortir de l'ignorance, prendre conscience que ce qu'il y a de plus important est la construction de l'Homme et donc la construction de la paix.

Ahmed Zaki

Merci Docteur pour cette importante intervention. La parole est au Docteur Michel Thao Chan qui a titré son intervention : «Les nobles vertus du Soufisme dans la culture de la paix» ; nous l'écoutons.

Docteur Michel Thao Chan

Bismillah Rahman Errahim. Je suis très honoré de faire cette intervention, qui est un partage sur mon parcours par lequel j'ai pu comprendre les grandes qualités du soufisme. Comme tous les étudiants, j'ai d'abord voulu apprendre la science. J'ai pu faire un Doctorat en Biologie, un autre en Sciences, un autre en Finances et un autre encore en Psychologie... Mais tous ces Doctorats ne sont pas importants, car j'ai découvert avec les grands maîtres ce que j'appelle aujourd'hui la science du cœur... et le soufisme est la science du cœur. J'ai vécu dans le bouddhisme et le taoïsme pendant plus de quarante ans et je suis arrivé au soufisme. C'est par la grâce de Sidi Hamza, Sidi Jamal, Sidi Mounir, et en présence des Foukaha, des Professeurs, que j'ai pu approfondir davantage le soufisme et son importance. J'ai créé en 1994 le Cercle de réflexion des nations, où nous avons mis au point deux programmes d'études : un Doctorat titré «L'administration de la paix» et un autre dédié à «La gouvernance internationale pour le développement durable».

Grâce aux grands maîtres, j'ai appris la science du cœur et, grâce à elle, j'ai pu développer le programme sur les connaissances. Nous avons quatre types de connaissances. Il y a d'abord les connaissances enregistrées et les connaissances comparatives. Quatre-vingt-quinze pour cent des programmes basés sur ce type de connaissances sont enseignés dans les Universités. Par contre, il y a deux autres types de connaissances : la connaissance empathique et la connaissance générative, développées grâce à la science du cœur. Celles-ci ne s'arrêtent pas à dire : j'ai la paix, je cultive la paix, je développe la paix, je suis moins coléreux... Il y a d'autres applications fondamentales à la science, comme par exemple le mimétisme, c'est-à-dire le fait d'imiter la nature, les êtres humains et leur façon de réfléchir et de penser. C'est une science du futur, qui va être développée dans ce qui est appelé l'intelligence artificielle, learning machine et autres applications où l'homme a son importance par rapport à ce qui n'est pas encore développé aujourd'hui. J'ai développé ces deux programmes aux Nations Unies pour les diplomates et les grands chefs d'entreprises ; ils sont issus de réflexions à partir des sciences du cœur.

Le second point sur lequel je veux insister concerne le Maroc.

À l'ONU et à l'UNESCO, depuis seulement deux ans, on assiste à ce qu'on appelle la cérémonie des rituels des ancêtres. Comment est née cette cérémonie ? Lorsqu'on regarde le développement de la Chine, beaucoup de chercheurs et de grands penseurs se posent cette question : comment la Chine se développe-t-elle aussi rapidement ? L'une des réponses importantes est que, dans ce développement, il y a un respect des personnes âgées et de la lignée.

Au Maroc, dans le soufisme, vous avez une lignée continue qui constitue le pilier de quelque chose qui est stable. Donc, la science du cœur renforce non seulement la moralité d'un peuple, mais également les nouvelles technologies du futur, dont nous aurons besoin.



Je voudrais partager avec vous deux choses : d'abord l'observation sur la paix. Depuis plus deux mille ans et encore plus aujourd'hui, la guerre existe toujours et, dans certaines régions, c'est encore plus chaotique que ce que l'on peut imaginer, alors que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des êtres humains aspirent à la paix. Que se passe-t-il ? Sommes-nous entraînés dans une culture de l'éducation, un système irréversible, qui produit la guerre en continu ? Si on regarde notre développement aujourd'hui, ce qui est promis et ce qui est propagé qui continue la guerre, même pour les personnes qui se battent pour la paix et contre la guerre : c'est toujours contre quelque chose... Dans tout ce processus, il y a ce que l'on appelle les sources de la rivalité, la compétition et la dualité des choses. De quoi a-t-on besoin pour pouvoir renverser ou changer ce paradigme ? Le soufisme est oublié : il n'est pas assez bien répandu. Dans le soufisme et les sciences du cœur, on doit retrouver l'éthique, la moralité, les sciences de la causalité, ainsi que les enseignements des sages, les gens qui ont déjà vécu, ceux qu'on appelle nos parents, nos ancêtres, etc. On retrouve tout cela dans la science du cœur.

Revenons sur le sujet de ce qu'on m'a enseigné sur les nobles vérités. Un hadith m'a enseigné qu'Allah a trois cents caractères et que, si une personne est imprégnée d'un seul caractère parmi les trois cents, elle ira au paradis. Dans le bouddhisme, il y a un seul caractère qui permet de résumer tout l'enseignement du bouddhisme, c'est : conscience, conscience, conscience... Dans le soufisme, un mot exprime à la fois l'amour envers Dieu et l'amour envers tous les êtres : c'est le mot «compassion».

Qu'est ce qui est important dans ce qu'on appelle nos quatre vérités aussi bien dans le bouddhisme que dans le soufisme ? C'est la manière qui permet à chacun de raisonner et, à chaque fois qu'on a un problème, de revenir vers le processus à l'intérieur de nous pour comprendre comment on raisonne. Les quatre vérités du soufisme, c'est l'existence de la compassion. La naissance est compassion, l'amour est compassion, à l'intérieur, tout changement est compassion. La première vérité est l'existence de la compassion. La deuxième noble vérité est l'origine et les causes de cette compassion, et l'origine est oubliée. Par exemple : quand vous mordez avec vos dents l'intérieur de vos lèvres, la lèvre n'a jamais dit vouloir se venger des dents. Cela signifie que l'amour est comme une entité, de même que lorsque vous devez porter un poids, si vous avez mal au bras gauche, le bras droit supporte le poids du bras gauche.

Ça veut dire en quelque sorte : il y a l'amour qui est en nous et qui est la compassion que nous avons oubliée. Et l'origine de cette compassion doit aller plus loin, c'est-à-dire que nous devons nous aimer les uns les autres et que nous sommes tous interdépendants. Personne ne nous est étranger. Le monde et nous-même font un tout. La troisième noble vérité est la réalisation de la compassion. Celle-ci se fait de façon presque automatique. Si l'on essaie de penser profondément, c'est l'amour infini, la beauté infinie, la joie infinie. Cette réalisation nous permet de raisonner énormément sur la science du cœur. Quels sont les chemins qui permettent d'aller vers cette réalisation ? On compte environ dix facteurs ou paramètres que l'on retrouve dans le Coran dans différentes sourates. Je vais en citer deux ou trois. L'un est énormément pratiqué au Maroc : c'est la générosité, la compassion de la générosité. Le deuxième, que vous avez hérité de toutes les lignées, que ce soit dans le soufisme ou la gouvernance, c'est la moralité. Il y en a d'autres, comme la sagesse juste... Tout ceci fait partie des voies du soufisme que vous pouvez pratiquer tous les jours.

Chaque fois que vous êtes conscients de cela, vous revoyez le processus pour régler le problème. Je donne un exemple très simple : tout le monde est souvent en colère et on dit que la colère est mauvaise conseillère, etc. Comment résoudre cela ? Vous allez donner votre compréhension dans cette sagesse juste, c'est-à-dire : la colère, c'est se faire mal par la faute de l'autre, une fois vous avez résolu cela, vous allez juger cela à sa juste valeur. Voilà les quatre nobles vérités qu'on retrouve souvent. Ce qui m'a marqué est la sourate Yassine, au cœur du cœur du Coran, dans le verset cinquante-huit. C'est à partir de cela que j'ai puisé mes études et mes recherches sur la compassion et dans le bouddhisme. On parle de ce cœur du cœur : ce qui reste et qui n'attend que de s'épanouir. Alors, qu'ai-je appris ces derniers temps et surtout au Salon Maghrébin du Livre ? Des paroles aimables, une rencontre avec un être, un dialogue avec un livre, lire pour un maître, lire pour les enfants ; lire, pour tous ceux qui étaient là, peut changer la vie de quelqu'un.

La deuxième chose que je voulais partager avec vous est que tout acte de compassion est un acte de paix, de paix envers les autres et de paix totalement.

Dernière conclusion : s'il n'y pas de paix, c'est parce que nous oublions que nous nous appartenons tous : nous sommes interdépendants. Nous attendons avec impatience que le soufisme, la science, la connaissance du cœur puissent se développer et partager dans d'autres pays, car le soufisme et l'Islam n'appartiennent pas seulement aux Musulmans, mais à tous ceux qui recherchent la paix. Nous espérons que la paix viendra lorsque le pouvoir de l'amour et de la compassion remplacera l'amour du pouvoir, et ce sera très vite car nous savons tous que la politique est provisoire, que la science est transitoire, alors que religion, foi et compassion sont permanentes.

Ahmed Zaki

Je remercie Michel Thao Chan pour ce témoignage du cœur. Je donne la parole à l'artiste Abd Al Malik, pour une intervention qu'il a intitulée «Le Soufisme et la société».

Abd Al Malik

Bismillah Rahman Errahim, Assalamou Alaykoume wa Rahmatoulah. Bonsoir à tous, Sidi Mounir, frères et sœurs, Mesdames et Messieurs. Lorsqu'on me demande d'intervenir, je raconte en général mon parcours qui illustre l'impact du soufisme sur une société occidentale, car c'est ma propre histoire. Mes parents sont arrivés en France dans les années 1970 et je suis né à Paris. Ils se sont séparés jeunes et j'ai grandi à Strasbourg, en France, dans un quartier d'habitat social, un quartier difficile, le genre de quartier où se concentrent tous les problèmes : chômage, délinquance, etc.



C'est comme ça que je suis devenu délinquant. J'ai grandi dans une famille catholique et moi-même je suis né catholique. Très jeune, je m'intéressais à l'école et au savoir. J'étais pourtant confronté à une sorte de paradoxe, car j'étais bon élève, mais aussi délinquant : en somme, une double vie où l'intérieur ne correspond pas à l'extérieur. Dans le quartier, comme nous vivions ces difficultés-là, on avait des problèmes avec la police ; deux de mes proches sont morts suite à des confrontations liées à la police, mais aussi à la drogue. Deux de mes amis sont morts d'overdose sous mes yeux. Le fait d'être confronté si jeune à la mort, à cette souffrance-là, m'a occasionné une prise de conscience. J'ai très vite réfléchi sur la notion de spiritualité, car le christianisme de mes parents, leur catholicisme, ne répondait pas à mes questions. C'est à ce moment-là que des gens du quartier sont venus me parler d'Islam. Et tout de suite j'ai eu une révélation : c'était comme ma religion naturelle. Malheureusement, cette religion était belle comme on me la présentait, mais je n'arrivais pas à visualiser ce dont on me parlait. On vantait les qualités du Prophète, etc. Mais, ce que je voyais, c'est la façon dont vivaient les gens et elle était toute autre. Ce qu'on me présentait était une vision de l'Islam, une vision qui excluait l'autre et qui disait : « *Nous sommes dans la vérité et les autres sont dans l'erreur, etc.* ».

J'avais ce paradoxe : bon élève la journée, délinquant le soir. En même temps, j'écrivais des textes et j'avais une aspiration vers l'Islam, mais tout cela se mélangeait. Lorsqu'un membre de ma famille est décédé, j'ai vraiment compris que la délinquance n'était pas le chemin, sinon j'allais finir moi-même mort, ou dans un asile psychiatrique, ou en prison. Néanmoins, j'ai embrassé cette conception binaire de l'Islam, qui était fautive par rapport à l'Islam véritable et à ce qu'on pouvait vivre au quotidien, à tel point que je suis devenu ce que les médias nomment radicalisé, intégriste, etc. J'ai fait partie de ça, j'ai été cela. Je sentais que quelque chose n'était pas juste et, en même temps, j'avais le sentiment que je devais faire comme tous les autres autour de moi et j'ai suivi ce chemin-là. Cette conception binaire de l'Islam m'a conduit à faire des prêches partout en Europe. Certains de mes amis commençaient à partir en Syrie, en Irak, pour défendre l'Islam, etc. Un jour, un ami m'a parlé du soufisme et m'a dit que si je voulais connaître véritablement l'Islam, il fallait que je découvre le cœur de l'Islam : le soufisme. Pour moi, c'était quelque chose d'assez étrange, surtout qu'autour de moi, les gens parlaient de violence. On me disait aussi que l'Islam était paix et amour. Je me retrouvais donc dans un nouveau paradoxe. J'ai commencé à lire sur le soufisme, les écrits de l'émir Abdelkader, l'Algérien, d'Ibn Arabi, de l'imam Ghazali... Cela m'a plongé dans une profonde tristesse parce que j'avais le sentiment d'être né à une mauvaise époque.

J'avais l'impression que le soufisme était fini, que c'était du passé. Un ami m'a dé-trompé. Il m'a dit qu'un maître enseignait l'Islam par la voie du soufisme, que c'était un vrai maître et qu'il vivait au Maroc. J'étais un chercheur de vérité, alors j'ai pris mon sac et je suis venu dans cette Région de l'Oriental, à Madagh. Là, on m'a indiqué la Zaouïa boutchichiya. J'y suis allé et j'ai vu Sidi Hamza qui recevait. Dans l'avion, pendant toute la durée du vol, je m'étais posé des questions sur le combat politique, le combat contre l'autre, etc. Toutes ces choses tournaient dans ma tête et, quand je suis rentré dans cette pièce, Sidi Hamza nous a souhaité la bienvenue et a dit cette phrase qui a bouleversé ma vie : *« Ici, il n'y a pas de politique, il y a juste l'amour pour tous les êtres sans exception »*. J'étais venu avec une vision erronée, des concepts et des convictions qui imputaient toutes les fautes et responsabilités à l'Etat, à la police, à tel ou tel. Là, j'ai rencontré cet homme qui est devenu mon maître. Je me suis aperçu que je ne m'étais jamais dit : quelle est ma part de responsabilité ? Comment puis-je changer positivement les choses ? Alors, je suis resté là à invoquer, à prier, à lire le Coran. J'allais progressivement recevoir cette éducation où on nous apprend l'amour de Dieu, de Son Prophète, et que cette réalité-là n'est pas les mots que j'avais entendus toutes ces années, mais un comportement, une attitude. Tout à coup, j'ai compris que, en tant que Musulman, il s'agissait pour chacun de nous de l'être pour l'humanité toute entière, que les gens soient croyants ou pas. J'ai compris tout cela d'un seul coup. Je vivais quelque chose d'incroyable dans votre merveilleux pays, le Maroc. J'étais loin de chez moi et je comprenais la réalité des choses.

J'ai commencé à écrire sur mon cheminement, sur ce que je vivais, sur ce rapport que j'avais non seulement avec mon maître, mais avec toute la famille Boutchich. Ce que je vivais était exceptionnel : j'ai commencé à écrire dans cette vision-là et, peu à peu, j'ai compris ce que m'enseignait mon maître. J'ai commencé à comprendre que si l'on voulait faire bouger positivement les choses, il fallait aimer son pays, aimer l'endroit où l'on a grandi. C'est par l'Islam, la Tariqa qadiriya boutchichiya, que j'ai commencé à aimer mon pays, la France, et à comprendre que la France était mon pays. Dans ce sens, j'ai écrit et fait plein de choses autour de ça, ce qui m'a amené à voyager dans le monde. Je suis devenu un artiste important en France, représentant les valeurs de ce pays. On me disait que lorsqu'on embrasse l'Islam, on s'éloigne de toute forme de patriotisme, mais c'était faux. En pratiquant le chemin du soufisme et le chemin de l'Islam, j'ai aimé mon pays et j'ai aimé les êtres, et je changeais mon comportement vis-à-vis de moi-même comme vis-à-vis des autres. J'ai fait des concerts partout dans le monde, au Japon, aux Etats-Unis, en Amérique Latine, etc. J'y ai représenté non seulement les valeurs positives et universelles, mais aussi les valeurs de l'Islam, les valeurs de l'amour, du respect, du dialogue, donc le contraire de tout ce qu'on dit sur l'Islam aujourd'hui ou de ce qui se prétend l'Islam et qui ne l'est pas en réalité. J'ai commencé à dire partout que ce qui était important, ce sont l'éducation et le savoir mais que, sans spiritualité, tout cela ne fonctionne pas. J'en étais l'exemple même puisque, dans ma jeunesse, en bon élève, j'avais fait des études de Philosophie et de Lettres classiques, ce qui ne m'avait pas empêché de ne pas être dans la bonne vision de l'Islam et de voir beaucoup de mes amis partir se battre en Syrie, en Irak ou ailleurs. Si je n'avais pas rencontré le cœur de l'Islam, le soufisme et la voie Boutchich, où serais-je aujourd'hui ? Je serais probablement dans un lieu de combat au Moyen Orient, prônant l'inverse de l'Islam et croyant être dans la vérité. Alors j'ai commencé à dire partout que l'essentiel était dans la l'éducation et la spiritualité.

Récemment, en poursuivant ce chemin et ce travail auprès de mon maître actuel, Sidi Jamal, et de Sidi Mounir, je suis arrivé à la conclusion suivante : parler de spiritualité, c'est merveilleux, bien sûr, c'est important. Mais de quelle spiritualité ?

Cette spiritualité doit être opérative, elle doit changer les êtres. J'étais un délinquant, un voleur, et je suis devenu un homme qui se respecte, qui respecte les autres, un homme qui est dans le dialogue, par la pratique concrète de l'Islam. Ce ne sont pas de simples paroles, car aujourd'hui, en France et en Occident, on nous parle de valeurs universelles, de liberté, fraternité, égalité... Tout cela est merveilleux, mais n'a de sens que vivifié de l'intérieur ; cela n'a pas de sens si ce n'est pas pratiqué dans la réalité, si le discours n'est pas actualisé dans notre rapport en tant qu'être.

J'ai aussi découvert quelque chose de merveilleux. Le Maroc est important dans ce sens car il fait le lien entre l'Afrique, l'Europe et l'Orient : c'est le pays de l'Islam et du soufisme, et, grâce notamment au Roi Mohammed VI, le Maroc est un phare non seulement pour le monde musulman, mais aussi pour tout le monde actuel, tel qu'il est. Le monde a besoin du Maroc, le monde a besoin des valeurs du Maroc qui sont des valeurs de paix, d'amour et de respect, des valeurs de l'Islam, des valeurs du soufisme. Le monde a besoin de cela et si on ne met pas en lumière ces valeurs portées de façon merveilleuse par le Maroc, on aura l'intégrisme, la désolation, une jeunesse qui se cherche et qui se meurt, car elle s'accroche à quelque chose qu'elle prend pour de la spiritualité, mais qui sépare en réalité les êtres. Je me suis rendu compte qu'il est important aujourd'hui de parler du soufisme, de l'Islam, mais qu'il est tout aussi important de parler du Maroc, de parler de ce pays où de manière concrète s'actualise ce bon comportement qui est dans l'exemple de la figure du Prophète - que le salut de Dieu soit sur Lui - et qui est repris par les grands maîtres du soufisme et de l'Islam. Vous avez la chance ici d'avoir cette démarche et cette spiritualité actualisée et concrète : j'ai pu la vivre ainsi auprès de mon maître Sidi Jamal et de Sidi Mounir. Je pense que c'est important de le dire. Ce n'est pas du prosélytisme, c'est la réalité. Aujourd'hui, quand je suis en France et que je parle à de jeunes Musulmans, ils me disent : *«Je pratique mais ça ne fonctionne pas, je n'arrive pas à changer, je pratique et je vois des gens vivre dans le paradoxe : ils disent Islam, mais n'agissent pas en tant que Musulmans.»* C'est pour ceux-là que je parle. J'ai été moi-même transformé. Je vous l'ai dit en commençant : je suis né dans une famille catholique. Lorsqu'ils m'ont vu embrasser l'Islam, ils ont eu peur. Mais grâce à cette éducation que je recevais de mon maître Sidi Hamza et que je reçois de Sidi Mounir, ils ont vu ce comportement et des gens qui n'avaient rien avoir avec l'Islam se sont convertis. Aujourd'hui, quasiment toute ma famille est musulmane et ils ne sont pas devenus Musulmans par mimétisme : ils sont devenus Musulmans par la pratique de cette voie. Quand ils ont vu l'Islam actualisée de cette manière, cela les a bouleversés. Ils ont voulu se convertir pour devenir des êtres aimants, des êtres dans le dialogue, des êtres qui aiment toute l'humanité. Je voulais juste vous dire la chance que vous avez d'être dans ce pays, le pays des Saints, un pays d'une grande tradition de l'Islam, un pays qui peut être un modèle, un référent non seulement pour le monde musulman, mais pour le monde entier. Aujourd'hui, il y a une crise mondiale, une perte de valeurs, de repères, et vous avez la chance de vivre dans un pays où les valeurs sont là, la spiritualité vivante, ouverte, respectueuse de l'autre, de tous les individus, c'est concret et c'est ici. Je voulais vous le dire. Vous avez un trésor. A vous de le montrer au monde.

Professeur Mohamed Benyaich

Au nom de Dieu le Clément, le Très Miséricordieux, paix et prière sur notre Prophète Mohammed, sa famille et ses compagnons. Monsieur le modérateur, Moulay Mounir Kadiri Boutchich, chers Professeurs présents à cette rencontre scientifique, j'ai interagi avec les interventions qui ont précédé et m'ont en fait facilité la tâche, abordant certaines idées que j'allais présenter.



J'ai interagi avec des interventions en langue française et j'aurais aimé parler à propos de certains mots et expressions en Français, mais je n'ai pu traduire cet exposé que j'ai titré : «Le rôle de la retenue et de la magnanimité dans la réalisation de la paix dans le soufisme». La première chose est de choisir une définition basée sur le sujet de l'âme. Le soufisme a plusieurs définitions, mais j'en choisis une appropriée ici, d'essence psychologique, qui reprend celle de l'imam Al-Jounaid : «*Le soufisme est la purification des cœurs, l'éloignement des caprices de l'âme et le rejet de tout comportement relevant de l'état de nature*». A cet égard, le soufisme est synonyme de construction de la paix, au contraire de l'antagonisme, la guerre et l'agression, car, si je ne suis pas en paix avec moi-même et avec l'autre, je serais en état de conflit. C'est là une méthode soufie basée sur la définition cognitive et la délimitation méthodologique.

Les Soufis ont une approche intégrée entre la connaissance et son application en tant qu'approche de base et comme l'un des premiers principes de cette connaissance pour pénétrer la profondeur humaine. Ils instaurent une observation interne de l'âme qui devra s'appuyer sur une science de la pensée, les pensées qui se présentent à l'esprit sans qu'on le veuille, sans qu'on les ait recherchées. Cette science est connue du soufisme de façon théorique et appliquée. D'ailleurs, la science de la pensée consiste à rechercher la motivation psychologique de l'Homme pour construire un certain comportement et, une fois ce comportement construit, cela devient un catalyseur ou une sorte de matrice majeure pour ce comportement.

Le soufisme divise ces pensées en quatre types : pensées divines, angéliques, psychologiques et sataniques. Ces pensées, lorsqu'elles se chevauchent pour pousser une personne à un comportement et à un certain type d'actions, ce comportement peut sembler bon mais, si son fond est incorrect, cela conduit à un mauvais destin. A la lumière de l'établissement de la connaissance de ces pensées, ils ont établi quatre éléments fondamentaux étroitement liés : le principe de l'effort, celui de la prééminence, le principe de l'observation et celui de la responsabilité. Ces quatre principes peuvent être divisés en deux groupes. Le principe de l'effort et de la prééminence associe entraînement comportemental et psychologique. «Entraînement» dans le soufisme, cela revêt une dimension psychologique : il s'agit d'appivoiser l'esprit à un certain comportement et à s'appuyer sur certains principes. Ceci entre dans le cadre de l'entraînement psychologique et de l'effort soutenu.

Le contraire de cela est un entraînement automatique des sens et des instincts pour ne pas tomber dans les pièges menant à un affrontement avec l'autre. Le principe de «l'effort» dans le soufisme est synonyme de «jihad», c'est-à-dire un effort soutenu de l'âme. Et lorsque le soufisme a énoncé ce principe, il a été pionnier dans l'instauration des bases de la paix grâce à ce principe. Pourquoi ? Parce que, lorsque nous parlons de l'effort soutenu de l'âme, cela est considéré chez les Soufis comme le plus grand jihad. Selon cette acception, il s'agit pour le Soufi de maîtriser tout l'émoi de son âme, ses élans et les motifs de la colère, de la violence, de l'arrogance et de tout comportement haïssable. Quand nous ajustons ces éléments, la personne n'a plus besoin de l'autre jihad et partant nul besoin de rivaliser avec autrui. Pourquoi ? Parce qu'il a ainsi connu ses limites et s'arrête donc naturellement à ces limites-là. Lorsque cet effort se réalise, vient ensuite l'observation, qui est un contrôle des dimensions soufies et qui peut être liée à la psychologie, ou ce que l'on appelle l'observation interne et externe, laquelle est employée objectivement par le soufisme.

Et l'on arrive à l'axe décrit et développé par les intervenants, pour que le cœur devienne le centre de cette observation : ce cœur s'affaiblit pour comprendre et contenir de manière globale le monde et tout ce qui l'entoure, de façon claire et sans équivoque. Tant qu'il y a des obstacles dans le cœur, il y a des pièges : la personne ne peut s'ouvrir complètement à d'autres. D'ailleurs, c'est en ce sens qu'Abou Hamid Al-Ghazali dit que l'Homme surveille ses propres vices. Là, Al Ghazali présente quelques outils de base : d'abord : l'Homme doit surveiller lui-même son comportement, ou à travers un ami (ce qu'il appelle, l'observation externe), ensuite, s'observer soi-même à travers son ennemi, car l'ennemi est toujours plus honnête dans sa description (il vous débitera vos défauts, sans ambages). En ce sens, l'ennemi a un caractère positif, de sorte que le Soufi fait appel à lui pour lui servir de miroir à son âme.

Enfin, avoir un Cheikh qui soit un grand savant expérimenté en psychologie spirituelle, expert dans ce genre d'observation : c'est là le meilleur moyen d'accéder au cœur, car, lorsque le grand cœur rencontre un cœur hésitant, alors il est possible d'opérer le changement du comportement dans tous les sens. Selon Ibn Atta Allah Askandri : *«Sans la discussion, il n'y aura pas de changement chez les uns et les autres»*. Al-Ghazali, que Dieu ait son âme, dit : *«Peu importe à quel point vous avez introduit ces angles dans votre âme, il existe des angles précis qui ne peuvent pas être extraits, tels qu'un bourgeon qui n'a pas encore été retiré du sol. Et quand le cultivateur arrache les herbes et néglige ce même bourgeon, il se développe.»* Ce développement du bourgeon est une métaphore du changement du comportement, intégré dans ce qu'on appelle l'inconscient comportementaliste, lequel détermine le comportement de manière inconsciente.

Le Soufi soulève un autre point menant à dépasser et vaincre l'écartèlement entre les désirs de l'âme, par l'adoption du principe dit «Principe de Dieu». Comme le dit aussi Ibn Atta Allah Al Sakandari : *«Dieu vous a interdit de réclamer ce que vous n'avez pas. Comment oses-tu donc le décrire alors qu'il est le Seigneur des mondes»*.

Donc, le principe d'agression contre l'autre repose essentiellement sur des raisons dogmatiques, parce que l'attaque contre l'autre signifie le désengagement envers le contrôle divin. L'attaque contre les attributs de Dieu le Très Haut propulse dans la sphère de la fierté, de la violence et de l'agression, et là ce sont des caractéristiques propres, dans l'absolu, à Dieu. Dieu le Magnifique dit : *«La Fierté est mon drapeau, l'orgueil est mon drapeau, toute Grandeur est à Moi et quiconque tente de rivaliser avec Moi aura la destruction pour sort»*. Alors, lorsque l'on s'écarte de sa relation avec Dieu le Tout Puissant, selon le principe du cœur, on s'oriente vers l'autre pour exercer sur lui sa soi-disant divinité, son pouvoir et sa violence pour mieux le dominer. On peut résumer ces éléments dans le cadre du défi initial des causes de la violence et du conflit humain.

Ceci équivaut à la crainte de la perte des objectifs, mais aussi au principe de contestation. La cause subjective repose sur le mal dans la nature humaine et la tyrannie du subconscient. La troisième cause est conventionnelle du moment que ce genre de comportement est considéré comme symptomatique de la faiblesse de la personnalité qualifiée de malade. Je focalise sur ce troisième élément parce que le soufisme considère que l'existence d'une culture particulière est l'une des raisons qui contribuent à propager la violence, les guerres et les attaques. Celle-ci définit la violence, passant du concept de courage à celui de vengeance. Cela signifie que la personne qui ne se venge pas de l'injustice de son préjudice peut être considérée dans notre société comme lâche et sans valeur. Cette idée fait naître ce phénomène jusqu'à ce qu'il devienne une culture générale, affectant la société et toute l'humanité.

Venons-en à la complémentarité fonctionnelle et à l'intégration spirituelle pour parvenir à la paix sociale et globale. C'est un principe qui s'appuie sur le lien entre l'identité psychique et le principe du changement et de l'influence, entre la centralité du cœur et son rôle dans la recherche de la paix et de l'harmonie, alors que la dépendance fonctionnelle s'appuie sur la fonction du comportement selon les couches du cœur. Elles sont, selon Abou Hamid Al-Ghazali, au nombre de quatre comme pour l'amande, qui a un noyau, son noyau a un autre noyau, et sa coque a une coque et une autre coque. Tant que nous vivons avec les coques, celles du comportement et des idées, nous n'entrons jamais dans le cœur ; le soufi, lui, cherche toujours à pénétrer dans ce cœur au fond des profondeurs.

D'ailleurs, la première école de psychologie au monde a soulevé le prétendu mensonge, à savoir l'inconscient du conscient, qui est d'une importance capitale. C'est bien cette profondeur dans l'entité humaine que le Soufi cherche à atteindre.

Une fois cette méthode appliquée, il aura atteint son âme et appris les voies de la magnanimité menant à l'entraînement comportemental, condition sine qua non pour accéder à la paix, objet de la quête de tous les humains. Le principe de la paix est avant tout existentiel, mais il ne peut être atteint dans l'absolu, demeurant toujours tributaire du cadre de la relativité, des différences et des proportions. Nous aurons ainsi réussi à instaurer la paix pour nous-mêmes, pour notre société, pour notre nation et pour le monde entier. Que la paix et la miséricorde de Dieu soient avec vous.

Ahmed Zaki

Nous remercions le Docteur Mohamed Benyaich pour son important exposé. Notre dernier intervenant honore la culture, la paix et le soufisme. Il s'agit du Professeur Belkacem El Jattari.

Professeur Belkacem El Jattari

Au nom de Dieu le Clément, le Très Miséricordieux. Mesdames, Messieurs, permettez-moi de dire, sans ambages, que certaines rencontres ont un arôme unique et que certaines thématiques sont bien plus appréciées que d'autres. Les évocations du soufisme et de la vertu sont autant d'invitations à planer dans les hautes sphères de l'existence, de la perception et de la possibilité d'échanges avec différentes expériences et sciences, de sorte que quiconque désire emprunter cette voie devrait avoir l'amour pour seul viatique. Je remercie les organisateurs pour cette généreuse invitation, pour l'intelligence et la clairvoyance dont ils ont fait preuve en programmant le thème du soufisme et de la vertu dans ce Salon, béni soit-il par la grâce divine. J'interviens sur le thème : «La fonction de la vertu et la sociologie de l'intercession en milieu rural au Maroc». J'espère sincèrement que le public en tirera grand profit et que ceux qui ne sont pas impliqués dans ce domaine seront encouragés à en tirer parti.



En effet, il est une idée répandue que les Saints et les Soufis sont des êtres isolés, introvertis, négligeant leurs familles et les affaires de leurs patries. C'est une idée fautive, née de la tendance commune à simplifier et stéréotyper, dans une certaine élite comme chez les gens normaux. Les Soufis ne se limitent pas à l'ascèse et à l'isolement, malgré l'importance de ces deux attitudes et leur impact sur l'auto-éducation et la découverte des réalités profondes et cachées. L'avantage de leur expérience spirituelle réside dans leur capacité à combiner et concilier des rôles et fonctions répartis entre différents domaines de la vie - en l'occurrence religieux, scientifique, social, économique et spirituel - leur conférant ainsi un pouvoir, un caractère unique et une attractivité dont ne bénéficient même pas les dignitaires et les gens d'autorité. Tout au long de l'Histoire, l'autorité des Saints et des Soufis fut fondée sur la légitimité du devoir moral, qui en a fait un besoin social essentiel, en particulier en période de crise politique interne ou de menaces extérieures, de plus en plus nécessaire dans des régions éloignées des centres de pouvoir du Sultan.

Il faut mentionner ici que le Rif a connu des Saints, des Soufis et des érudits qui ont propagé l'islam et ses sciences sur la base de l'évolution des connaissances et du comportement pratique, comme le montre l'expérience d'Al Saleh à Nkor et les expériences de ceux qui sont venus après. En effet, au VI^{ème} siècle de l'hégire (XII^{ème} après J.C.) des adeptes de grands Soufis d'Orient, d'Andalousie et du Maghreb se sont installés dans cette partie du Maroc. A cet égard, grâce aux fonctions d'intercession et de médiation que les Soufis avaient acquis dans le Rif marocain, ils ont contribué efficacement à établir la paix, la sécurité et les fondements de la vie sociale sur de nombreux niveaux, à travers l'activation du rôle du sacré, c'est-à-dire la sécurité «sacrée» et inviolable. Il est donc évident que la charte adoptée par les Soufis et les Saints dans la région permit de gérer des aspects complexes de la vie religieuse, politique, économique et sociale. Le rôle joué par les Saints et les Soufis découle de leur position symbolique et religieuse, dictée par de nombreuses conditions objectives constituées au fil des décennies, qui ont d'abord contribué à atténuer les conflits et les rivalités et à imposer un niveau raisonnable de paix et de sécurité permettant à la société rurale de s'acquitter de ses fonctions naturelles et de poursuivre ses activités. Par exemple, la fonction d'arbitrage était corollaire de la fonction de médiation et d'intercession.

On sait ici que l'intercession est passée de la sphère purement spirituelle à un champ sociopolitique profane en relation avec les préoccupations des individus et des groupes. L'intercession est une procédure religieuse et un mécanisme socioculturel dans le sens de la médiation entre deux parties pour obtenir un bénéfice ou répondre à une demande, donc elle renvoie au résultat souhaité. C'est le pardon et l'acceptation accordés par la partie la plus forte dans la relation. L'habitude de l'intercession est enracinée dans l'histoire de la religiosité humaine. L'idée de la rédemption et du salut divin enracinés dans l'héritage religieux de la Bible, selon laquelle le croyant croit que Dieu a choisi des Prophètes et des Saints qui guident les gens ici-bas pour les libérer du joug de leurs péchés et mauvaises actions. A cet égard, Al-Ghazali dit : «*Si Dieu le Très Haut privilégie des groupes de croyants, Dieu le Magnifique accepte aussi l'intercession des Prophètes, des fidèles et des justes*». Ce concept a connu de nombreux changements dans le crédo islamique : au début, il se limitait à la possibilité de racheter les pécheurs le jour du jugement par l'intervention des élus de Dieu, puis s'est étendu en acquérant un contenu profane, afin que ces intermédiaires puissent intercéder auprès de Dieu pour exaucer des vœux et répondre aux supplications. C'est devenu un moyen de communiquer avec le monde métaphysique, le monde de l'invisible, à travers des rituels spéciaux exprimant la loyauté et la reconnaissance à l'égard de l'autorité transcendante. Ces rituels, appelés «supplications», sont l'expression d'un statut dans les relations sociales entre les dignitaires et leurs fidèles. Ils témoignent de la reconnaissance de forces spirituelles, symboliques et physiques dont ils sont dotés dans l'exercice de la médiation.

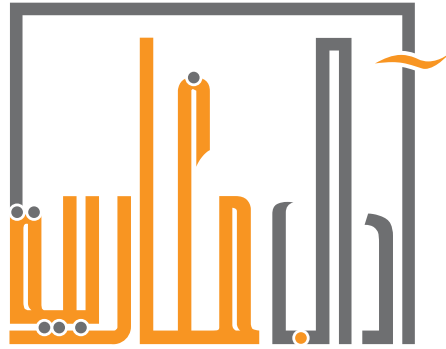
Le discours soufi a contribué à l'établissement et à l'ambivalence de la relation entre les Saints, leurs disciples et leurs Mourides. En effet, les Saints, les Soufis et les Chorafas ont été présentés comme des intercesseurs auprès de Dieu pour répondre aux aspirations et aux besoins des gens d'ici-bas et dans l'au-delà. A cet égard, les gens ont eu recours aux Saints et aux Soufis chaque fois qu'ils faisaient face à une calamité ou une catastrophe pour demander l'intercession auprès de Dieu. Ainsi, les ouvrages hagiographiques donnent des exemples des interventions de Saints et de Soufis dans ces affaires, y compris Ouajah Ibn Zulma Al-Lamti, connu pour être soufi, décédé en 454 du calendrier hégirien (l'an 1054 après J.C.) qui accepta la supplication de la tribu des Mssamda pour demander la pluie. D'ailleurs, cette tribu le supplia chaque fois qu'elle faisait face à la disette et à la sécheresse. En témoigne également l'acceptation par le Cheikh Yaqoub Ibn Al-Shafaf de la supplication de la femme dont le fils avait été capturé par les pirates près de Badis, afin qu'il soit libéré.

Les Chorafas idrissides ont aussi intercédé en faveur des gens de Fès auprès de Dieu pour réaliser leurs vœux. Ainsi, Al-Jazyai rapporta qu'autrefois les gens faisaient des supplications et demandaient l'intercession en toutes occasions, allant jusqu'à intercéder auprès de Dieu à travers leurs enfants pour demander la pluie en période de sécheresse. De fait, le recours à l'intercession par les Saints et les Soufis a transcendé le plan spirituel et métaphysique à un autre niveau, plus réaliste : par exemple la supplication du Saint pour intercéder auprès des autorités et jouir de l'affection du Sultan. Il existe dans les hagiographies de nombreux exemples de Saints et de Soufis qui ont exercé l'intercession auprès des Sultans, vu leur statut privilégié, tels le Cheikh Abdul Aziz Al-Sanhaji à qui le Sultan Abdul Aziz Al-Marini ne refusait rien : aussi beaucoup recouraient à ce Cheikh pour intercéder en leur faveur. Le concept de l'intercession était associé à d'autres concepts tels que «zawaga», la honte, et autres concepts faisant partie du système tribal et constituant l'un des piliers de la coutume et de l'usage qui réglaient la vie sociale et fournissaient des outils pour résoudre les conflits entre individus et groupes, ou bien entre eux et l'autorité centrale.

L'intercession a constitué ainsi un élément structurel dans la production de leur intégrité et la reconnaissance de leur pouvoir en tant que moyen d'organisation et de contrôle social et en tant qu'outil garantissant l'équilibre et la stabilité sociale. On peut donc dire que l'intercession était un système de valeurs et de symboles nécessitant la construction et le contrôle de relations entre les Saints et les Soufis, d'une part, et les autres acteurs sociaux, d'autre part.

Ce que j'ai présenté dans cette humble intervention n'est qu'une simple approche, car la vertu, l'intercession en particulier, et le soufisme en général, au Rif et partout au Maroc et dans le monde islamique, nécessite des efforts et des acquis scientifiques qui ne peuvent être atteints qu'à la lumière de la discussion, du débat et du travail collectif. C'est ce que nous espérons réussir avec ce prestigieux événement scientifique.

SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE



ⲧⲥⲞⲨⲓⲛⲓⲛⲓ | ⲛⲉⲘⲟⲥⲞ ⲟⲕⲟⲧⲟⲞ

LETTRES DU
MAGHREB

LA CONFÉRENCE
DE PRESSE
DE CLÔTURE



LA CONFÉRENCE DE PRESSE DE CLÔTURE

Participants :

- Mohamed Mbarki, Président du Salon Maghrébin du Livre, Directeur Général de l'Agence de l'Oriental ;
- Abdelkader Retnani, Président de l'Union Professionnelle des Editeurs du Maroc ;
- Jalal El hakmaoui, Commissaire du Salon Maghrébin du Livre 2018 ;
- Driss Khrouz, Commissaire du Salon Maghrébin du Livre 2018.



Résumé des interventions de la table ronde

Cette conférence de presse de clôture est tenue au lendemain des dernières activités programmées du Salon. Même si les chiffres n'étaient pas encore disponibles (nous les publions ci-après), il apparaît que la fréquentation du Salon a été excellente et qu'elle est marquée par une élévation nette de la participation des professionnels du livre.

En témoigne notamment la présence des éditeurs qui s'est accrue de près de moitié pour atteindre vingt-cinq, alors même que les conditions de participation sont exigeantes et réclament la stricte conformité aux normes internationales, ce qui se traduit au Maroc par l'apposition sur les couvertures de toutes les publications présentées d'un code à barres, d'un ISBN et d'un numéro de Dépôt Légal.

La question de la mobilisation de la jeunesse et de sa participation active est posée et on note que la moyenne d'âge des visiteurs et des participants aux tables rondes semble relativement élevée. Il est rappelé qu'un dispositif d'affichage dense est installé dans toute la ville d'Oujda quelques jours avant le Salon pour en faire l'annonce et qu'une présence forte est installée dans les médias physiques, audiovisuels et numériques, par des insertions d'information mais aussi l'action de presse. Pour les plus jeunes, la manifestation «L'Enfance du Livre» leur est dédiée au cœur du Salon, qui se poursuit par une caravane itinérante dans de nombreuses Provinces de la Région de l'Oriental pour promouvoir la lecture et offrir des livres dans les écoles de l'espace rural. Cette caravane démarre le lendemain même de la clôture du Salon : elle est co-animée par Fondation Nationale pour l'enseignement préscolaire.



Le Salon est désormais calibré sur quatre journées et cela fait partie des caractéristiques de la «marque» déposée par l'Agence de l'Oriental. Une durée réduite, à l'instar des grands Salons mondiaux, est la clé de la participation de personnalités de haut niveau qui sont très sollicitées. La question de la pérennité est aussi liée à celle du financement car il faut rappeler que le Salon construit son propre lieu d'exposition éphémère et que cela a un coût. Une instance de financement pourrait donc être envisagée pour gérer toute une politique annuelle de montée en puissance et de réalisation.

Délocaliser des parties du Salon, animer des manifestations au fil de l'année, monter des événements autonomes comme un Salon du conte - forme de récit partagée avec de nombreux pays, notamment au Maghreb - voilà des idées pour faire vivre le Salon entre deux sessions, une volonté qui fait l'unanimité.

Les interventions de la table ronde

Mohamed Mbarki

Bienvenue à tous les journalistes qui nous ont rejoints, à chaud à la clôture de l'événement, pour ce point de presse d'après-Salon. Avec le Salon Maghrébin du Livre, «Lettres du Maghreb», l'Agence de l'Oriental met en synergie la préoccupation de l'image de marque régionale avec une politique éditoriale en propre destinée à promouvoir la Région. L'image de marque nouvelle doit conjuguer aujourd'hui nos atouts connus et reconnus, avec la dimension intellectuelle trop passée sous silence, trop ignorée pour conforter l'attractivité régionale à l'heure de l'économie de la connaissance et de la création. Par ailleurs, dresser le portrait d'une Région aux patrimoines matériels et immatériels riches, mais aussi faire connaître ce qui s'y réalise sur différents thèmes prioritaires du développement, cela passe aussi par l'édition et cela nous a conduit à créer nos propres instruments, nos collections de parutions. Ainsi, l'Agence de l'Oriental a depuis longtemps à voir avec l'édition et se trouvait donc bien placée pour porter la création d'un Salon du Livre.

Pour ce faire, elle n'a pas eu de difficulté à trouver des partenaires parmi les institutions nationales et régionales comme chez les professionnels et le monde intellectuel, car les bonnes initiatives fédèrent les enthousiasmes. Mais nos objectifs sont loin de ne cibler que l'extérieur car, dans l'Oriental, ni les bibliothèques, ni les librairies ne foisonnent, alors que la production littéraire et de livres scientifiques est conséquente, de qualité, et donc en manque de débouchés pour sa diffusion. Le Salon est donc aussi un stimulateur et un facilitateur de la lecture dans la Région. Enfin, chacun connaît l'histoire régionale et comprend qu'une manifestation d'ampleur ne pouvait qu'y être maghrébine, voire africaine, tant notre destin régional fut et reste lié à ceux du Maghreb et du continent, dont Oujda est par nature une ville-clé. Des réflexions résumées ici est né le concept inauguré avec le premier Salon en 2017, un franc succès déjà, que celui de 2018 entendait bien amplifier et pérenniser.

Adelkader Retnani

Ce deuxième Salon Maghrébin du Livre que nous venons de vivre nous obligeait tous, organisateurs et partenaires, à mettre la barre encore plus haut. Nous l'avons tenté et je crois réussi, avec un thème exigeant, «Réinventer l'universel», et une démarche toujours plus sélective pour attirer des intervenants de haut rang. Il faut en remercier le Comité scientifique et en particulier les deux Commissaires, Driss Khrouz et Jalal El Hakmaoui. J'ai personnellement suivi plusieurs tables rondes et nombre des manifestations internes au Salon, mais je me suis aussi préoccupé bien sûr du secteur de l'édition. Lors du premier Salon, du 21 au 23 septembre 2017, nous avions dix-sept éditeurs présents ; cette année ils sont vingt-cinq éditeurs à avoir occupé des stands. Cela est le signe qu'un saut a été effectué et cette progression nette était très intéressante à constater, notamment parce que ce Salon Maghrébin du Livre d'Oujda n'admet que les seuls éditeurs qui sont en règle, ceux qui ont adopté des pratiques professionnelles transparentes et conformes aux Lois et règlements en vigueur dans notre pays. C'est ça aussi l'avantage de ce Salon : nous avons posé les règles de la participation, des normes qui sont, pour les livres exposés et commercialisés, l'affichage d'un numéro de Dépôt Légal, un ISBN, et un Code à barres. Ce sont des choses qui font que le livre marocain peut voyager à travers le monde. Cette année, les plus importants éditeurs du Maroc étaient là et c'est un très bon signe : c'est leur confiance que ces éditeurs nous ont manifestée en souhaitant être présents.

Tout s'est déroulé dans de bonnes conditions. Nous avons eu également un public averti cette année, un public où il y avait davantage d'adultes, venus assister aux tables rondes et faire leur visite au Salon.

Jalal El Hakmaoui

Le Salon est caractérisé par ses spécificités à plusieurs égards : notamment le grand nombre de tables rondes et la présence d'une programmation parallèle. Chacun a pu constater le succès de certains sujets, tels que «Machrek-Maghreb, regards croisés» et «Ecritures féminines», vu leur importance dans le domaine de la littérature et de la culture en général. Nous avons rencontré certains défis que nous avons pu surmonter, notamment la mobilisation de personnalités marquantes, connues parfois mondialement, qui se sont présentées au grand public dans le cadre de ce Salon. En invitant des écrivains importants du Maghreb et d'autres de la nouvelle génération, la programmation 2018 ambitionnait d'encourager les efforts déployés pour promouvoir les littératures maghrébine et africaine avec des auteurs encore méconnus, qui viennent parfois au Maroc pour la première fois.

La grande soirée de la poésie a constitué l'événement majeur de la programmation officielle par la participation de poètes maghrébins, maltais ou cubains, notamment le grand poète Victor Núñez qui a honoré le Salon de sa présence. Le Salon Maghrébin du Livre d'Oujda est aussi l'occasion de divertir le public et les participants. Les enfants ont notamment été privilégiés par des ateliers qui leurs étaient dédiés, une opportunité de s'intéresser à ces lecteurs de demain. Une grande dynamique est mise en place à travers l'encouragement à la lecture dans les écoles rurales, avec la caravane, dans les lycées, les Universités et les théâtres, mais aussi par l'ouverture du Salon Maghrébin du Livre vers l'international. Ce Salon a connu une grande affluence qu'il faut souligner. En résumé, pour moi, cette édition était spéciale par ses tables rondes, sa grande affluence et la participation de conférenciers de renom. Ce n'était pas évident d'avoir la présence dans un Salon de Hoda Barakat par exemple, elle qui refusait d'assister à de pareilles manifestations et qui est venue exceptionnellement pour le Maroc, ou encore de la philosophe Barbara Cassin, ou même d'Alexandre Aho, consacré comme le meilleur slameur.

Nous pouvons caractériser cette édition, modestement, comme un succès qu'il convient de développer par une critique constructive que nous sommes prêts à entendre ici.

Driss Khrouz

Nous commençons tout juste à évaluer ce Salon Maghrébin du Livre d'Oujda, consacré à un sujet extrêmement difficile. Vu le nombre important des tables rondes - trente-quatre au total - et de conférenciers - cent-vingt - un grand niveau de technicité a été mis en œuvre pour organiser ses rencontres en étroite collaboration avec son Président. De plus, ces débats scientifiques exigent une écoute active d'opinions souvent contradictoires, avec des tables rondes tenues simultanément toute la journée. C'est un exercice difficile, qui a le mérite d'établir cette expérience sur des bases scientifiques solides à la hauteur des attentes de la ville d'Oujda... Vous avez sans doute remarqué le niveau élevé des discussions. Le nombre de visiteurs aussi a dépassé toutes les estimations. Les chiffres le confirmeront. Il faudra évaluer et apporter les changements nécessaires le cas échéant. Il y a eu des discussions de fond loin des conflits d'opinions : pourquoi ? Parce que nous avons exigé la présence de conférenciers expérimentés, avec au moins vingt ans de publications scientifiques, pour permettre au public de la Région de l'Oriental de bénéficier de leurs apports.



Nous avons veillé à la présence de penseurs marocains, occidentaux, européens et africains avec la Côte d'Ivoire comme pays invité d'honneur de cette édition. Il y avait des discussions littéraires et une soirée poétique, des discussions de fond qui ont requis, ici au Maroc et particulièrement à Oujda, l'exploitation de nos ressources scientifiques, culturelles et linguistiques, ainsi que des sujets liés à la religion, l'équité, les droits, l'ouverture sur le monde et le lien valeurs-pratiques sociales en matière de jeunesse et d'émigration... C'est pour cela que ce Salon est dédié au livre et se consacre à plusieurs sujets de différentes manières... A mon avis, ce Salon a eu plusieurs retombées positives. Plusieurs questions restent en suspens, que nous pourrions discuter par la suite.

Comment le Salon se poursuivra-t-il ?

Continuera-t-il dans ce domaine ?

De la même manière ?

S'ouvrira-t-il sur le Salon International du Livre de Casablanca ?

S'ouvrira-t-il sur les Régions en étroite collaboration avec l'Oriental ?

Quel rôle jouera l'Etat comme moteur et coordinateur de cette dynamique ?

Je remercie les journalistes qui ont suivi cet événement. Je suis ravi de vivre cette expérience enrichissante avec les hommes et les femmes de l'Agence de l'Oriental ; ils ont fait preuve d'une grande qualité du travail, de respect mutuel et d'une recherche assidue de solutions. C'est pour cela que ce Salon m'a donné toute satisfaction en tant que Professeur qui a enseigné pendant quarante ans et dirigé la Bibliothèque Nationale du Maroc pendant treize ans, car la relation avec le livre est essentielle.

Ce Salon a aujourd'hui ses lettres de noblesse, parce qu'il est axé sur le savoir, sur l'idée ; il est axé sur le débat, sans concession, sans complaisance, sur des questions de sociétés, la nôtre, celles du Maghreb, celles du Machrek, notre relation avec la Méditerranée que nous aimons et que nous détestons (l'amour et la haine), notre relation avec l'Europe... mais aussi sur un certain nombre d'espaces - la poésie, mais aussi les jeunes, mais aussi les partenariats - qu'il nous a fait découvrir. Je dis que cette accumulation est forte : elle est porteuse d'espoir. Comment persévérer, comment approfondir, comment élargir sans trahir l'esprit ? Il s'agit du Salon Magrébin du Livre à Oujda. Cette composition dans laquelle il y a des variables et des paramètres inclus dans l'équation, comment la porter, comment la fructifier, et comment lui donner cette dimension internationale à laquelle nous aspirons ?

Ce n'est pas un Salon local, ce n'est pas un Salon simplement vertical. C'est un Salon situé dans une synergie globale et intégrée - vaste projet comme disait l'autre - mais je trouve qu'il a tenu ses promesses et je voudrais remercier celles et ceux qui l'ont porté : l'Agence de l'Oriental, tous ses partenaires, les équipes et les médias sans lesquels - sans vous - nous n'avons pas de voix. Vous êtes la voix qui porte, qui critique, qui nous pousse à nous améliorer. On peut dire que la présence a été forte ou faible, mais moi je peux vous dire - et j'ai participé à plusieurs Salons depuis une vingtaine d'années - que la participation à Oujda, dans les ateliers, dans les tables dites rondes - même si elles ne sont pas rondes, mais la rondeur est dans l'idée, parce qu'elle circule, parce que la terre est ronde - me donne plus de satisfaction que celle de Casablanca et, encore une fois, je ne critique pas le Salon de Casablanca. Simplement je dis, en termes de démarche, comment aller plus loin ?

Est-ce parce que le concept est différent, que l'espace de Casablanca est plus large, que l'un est davantage une foire alors que l'autre a plus des aspects de conférences ? Il faudrait en débattre. Comment utiliser cette expérience pour préparer la troisième édition, en termes d'évaluation et de perspective (comme nous disions, nous les économistes, ce que je ne suis plus tout-à-fait, même si je le suis encore un peu !) ? Comment occuper l'espace et le temps entre les deux sessions, celle de 2018 et la saison 2019 : des petits ateliers, trois ou quatre grandes conférences ?

La question est ouverte pour qu'il y ait une montée en puissance en partant des acquis de 2018 pour construire 2019.

Moncef Alkilani

Que Dieu vous bénisse. Je suis éditeur en Tunisie et je vous remercie pour votre accueil et l'opportunité que vous nous avez offerte de rencontrer les lecteurs. Le problème de l'éditeur est qu'il n'a jamais de contact direct avec son public, le lectorat. Ce n'est pas comme le slameur, dont le public est juste devant lui ; ils discutent ensemble et c'est parfait. Pour nous, éditeurs, pas de contact direct avec un lectorat, ou lectorat potentiel, c'est-à-dire les personnes que nous voulons convaincre de lire. Pour vous dire que j'aimerais que vous lisiez mon livre, encore faut-il que je vous rencontre, que je connaisse vos attentes et que je vois comment je peux y répondre. Toutes ces questions sont fondamentales dans l'édition. Des manifestations comme ce Salon Maghrébin du Livre d'Oujda donnent une occasion formidable de commencer à y répondre. Moi je suis un jeune éditeur. Mon premier livre, je l'ai édité en 1969 : hier donc... et, entre autres choses, je suis ici pour apprendre et pour essayer de préparer pour vous, mais surtout pour vos enfants et vos petits-enfants, les livres qui vont encore rapprocher les Maghrébins. Pour que le Salon soit vraiment maghrébin, il faudra toujours recevoir chacun comme vous nous avez reçus, il faudra toujours assurer la qualité des personnalités et intellectuels invités : aussi bien les conférenciers que ceux qui sont dans les salles, surtout les jeunes. C'était formidable de voir ces salles ; elles étaient vraiment comblées, j'en suis bien d'accord avec vous.

Les tables rondes, carrées, ou sans table et donc sans rondeur, étaient très fréquentées, mais peut-être doit-on abaisser un peu la moyenne d'âge.

La soirée de la poésie a été formidable, vraiment formidable, mais peut-être aurait-il fallu une seconde soirée de poésie sous le chapiteau, au Café littéraire Colombo. Cet espace aurait été idéal pour faire une autre session de poésie, afin que les visiteurs qui passent au Salon écoutent ces merveilleux poètes qui sont extraordinaires. Ma deuxième remarque porte sur la poésie moderne, entre autres le Slam. Je ne sais pas pourquoi il a fallu attendre hier soir pour entendre la poésie moderne d'aujourd'hui et sans doute de demain ; ça aurait dû être mélangé.

C'est une remarque de béotien, j'en conviens. Je voulais simplement vous remercier et je suis complètement d'accord avec vous quand vous dites que la presse est importante. Nous sommes tous des médias : nous sommes les médias de ce que l'on écoute, de ce que l'on dit, et la presse est un média privilégié, dans la mesure où les supports font entendre plus loin chaque voix, même et surtout celles des personnalités. Il faut les en remercier encore.

Mohamed Mbarki

Je profite ici de l'opportunité pour remercier les slameurs, parce que Marc Alexandre a été superbe et notre ami Malek aussi ; c'est un clin d'œil. La parole est à vous.

Rachid Mamouni

En tant que Directeur de l'information de la MAP, je joins mon intervention à celle de Monsieur Driss Khrouz, qui fut mon Professeur, concernant la façon de faire vivre le Salon Maghrébin du Livre jusqu'à sa prochaine édition. C'est bien d'avoir un Salon aussi réussi qui dure quatre jours, mais ce qui serait intéressant, c'est de le faire vivre. Alors, Monsieur le Président, est-ce que vous avez une vision pour faire vivre ce Salon quelques semaines, quelque mois, d'autant plus que Monsieur El Hakmaoui a épinglé - je ne vais pas dire une défaillance - mais peut-être une petite faiblesse concernant les jeunes ? Cela pourrait peut-être constituer un créneau sur lequel le Salon aurait l'opportunité de continuer à vivre pendant l'année, jusqu'à la prochaine édition.

Intervention

Il y a un problème de communication envers les jeunes qui ne sont pas assez informés de ce Salon.

Mohamed Mbarki

Nous ne pouvons tout de même pas taper à la porte de chaque jeune pour lui dire qu'il y a un Salon Maghrébin du Livre. Il y a des banderoles dans toute la ville et des affiches ou des kakémonos partout à Oujda, des insertions et des communications dans les médias physiques, audiovisuels et numériques... Nous avons tenu des réunions avec le Président de l'Université, dans des lycées... Nous n'irons pas davantage à la recherche de jeunes visiteurs car le dispositif de communication déployé est largement suffisant pour que ceux qui s'intéressent au Salon et à la littérature y viennent. Nous demanderons peut-être à Marc Alexandre de faire une série de spectacles de Slam pour inciter les jeunes à venir.

Intervention

Permettez-moi de revenir aux chiffres. J'ai bien noté que vous alliez en fournir d'autres, de plus précis, mais j'aurais aimé avoir une idée par rapport aux indicateurs de la participation : combien de gens ont fréquenté le Salon, combien de ventes de livres réalisées, etc.

Mourad Al Mimouni

Je représente un support d'information, le site web Alyawm24, et je voudrais féliciter les organisateurs du Salon Maghrébin du Livre. J'avais assisté à la première édition et je suis présent à nouveau. Le Président a partagé avec nous un ensemble de données chiffrées mais serait-il possible d'avoir les chiffres officiels concernant le nombre de visiteurs effectifs du Salon ? Comment a-t-il évolué par rapport à la première édition ? Et pourquoi à votre avis ?

En deuxième lieu : ne trouvez-vous pas que la multiplicité des conférences simultanées pendant trois jours n'est pas une bonne initiative et qu'une durée plus longue - cinq jours à une semaine - donnerait l'occasion à plus de personnes d'y assister ? C'est difficile pour nous journalistes de couvrir toutes les sessions : parcourir les différentes tables rondes n'est pas chose aisée...



Mohamed Mbarki

Comme je l'ai expliqué d'entrée, nous présentons une première évaluation du Salon. Bien évaluer suppose des mécanismes, du matériel et des outils destinés au Salon de façon permanente. Pour cette édition, nous avons présenté une première évaluation mais nous devons réfléchir aux mécanismes appropriés. Ce matin par exemple, j'ai rencontré un citoyen de Nador qui m'a demandé d'avoir un tel Salon dans sa ville. Nous devons réfléchir à des mécanismes destinés à assurer la pérennité de la programmation dans la Région de l'Oriental. Vous connaissez les difficultés liées au travail avec les établissements scolaires et l'effort administratif requis. Nous pourrions alors prévoir une stratégie équilibrée pour la promotion du livre, notamment avec une volonté locale de s'ouvrir sur l'Université et l'Académie, avec la mise en place de sociétés et de programmes à long terme. Nous pouvons considérer ce Salon comme un moteur destiné à assurer la pérennité du projet ; ceci est une vision à discuter du Salon.

Lorsqu'on assiste à différents Salons, on constate des annulations de tables rondes en raison de l'absence d'un public intéressé. Où en sommes-nous de la culture du débat ? Nous devons renforcer la culture du dialogue auprès des publics de tous âges. Je crois que la culture du débat est la pierre angulaire de ce Salon, comme l'a précisé Ssi Driss. Certes, ce n'est pas évident de cultiver l'esprit du débat auprès du public en seulement deux éditions. Nous sommes dans une phase d'évaluation préliminaire et nous aurons des séances de travail consacrées à élaborer les stratégies envisageables (présence régionale ou autres...). L'essentiel pour moi, comme je l'ai évoqué lors d'une conférence de presse à Casablanca, est de reconnaître ce Salon Maghrébin du Livre, unique en son genre au Maghreb, en tant que moteur pour la Région, le Grand Maghreb, le monde arabe, l'Afrique et le monde.

Ceci peut paraître utopique, mais ce n'est pas le cas : c'est une belle vision à renforcer. Je suis très optimiste quant à l'avenir du livre maghrébin.



Abdelkader Retnani

Je voudrais juste ajouter une remarque concernant ce Salon Maghrébin du Livre. Il ne faut pas oublier que cet événement est jeune : il n'en est qu'à sa deuxième édition. Un Salon se prépare tout au long d'une année. Vous savez que pour le Salon de Pékin, qui a été l'un des plus importants de cette année, eh bien, pendant des années, on a vu un petit stand dans tous les Salons du Livre du monde expliquant qu'il y aurait un Salon à Pékin. C'est ainsi qu'il a mené sa publicité et préparé sa mise en œuvre pendant des années. Nous, nous en sommes seulement à notre deuxième année.

Je profite de cette conférence pour dire à l'assistance et aux journalistes ici présents que Monsieur Mohamed Mbarki a tenu une réunion avec les organisateurs du Salon de Bruxelles, représentés ici par nos deux amies, Elvira et Laura. Elles nous pardonneront d'avoir parlé beaucoup en arabe, mais nous sommes ici au Maroc et vous avez la chance que nous parlions aussi votre langue.

Donc, nous aurons dès cette année - elles en ont eu la confirmation du Président - au Salon de Bruxelles, une sorte de stand de la Région de l'Oriental, avec le Salon Maghrébin du Livre «Lettres du Maghreb». C'est dire que nous sommes en train d'initier un processus, car l'Agence de l'Oriental a déjà déposé «Lettres du Maghreb» à l'instar d'une marque. Faire connaître une marque est un lourd travail. Je ne vais pas citer de noms, mais certaines ont mis beaucoup d'années pour arriver à la notoriété voulue. Les organisateurs n'entendent pas être prétentieux et aller très vite, mais doucement et sûrement.

Mohamed Mbarki

Tout cela est exact. Je vais répondre aux questions qui renvoient à la stratégie de développement. Je veux dire que nous intégrons le Salon et le secteur d'activité du livre dans le cadre d'une stratégie de développement de la Région, basée sur le rôle de la culture dans le développement. Le Salon Maghrébin du Livre est donc lié à toute une série d'activités qui ont pour projet de développer le domaine de la culture.

Elles ont un impact sur ce Salon. J'en donne pour exemple le théâtre. L'Agence de l'Oriental soutient beaucoup le théâtre, celui des enfants comme le théâtre en général. La Région de l'Oriental est connue pour la qualité de ses pièces de théâtre et de ses acteurs : c'est important car il s'agit d'un acquis patrimonial. Il y a aussi la musique, différents types de musique, et également tous les séminaires qui concernent l'identité historique de la Région. Nous avons par exemple beaucoup travaillé sur la mémoire juive de la Région de l'Oriental et ceci a donné naissance au développement de tout un pan de la culture, avec des actions de développement, notamment dans la ville de Debdou, que vous connaissez, qui a ainsi été dotée d'une Maison de la culture dont l'Agence vient d'achever la construction. Elle va être équipée par le Ministère de la Culture et elle tiendra ses premières rencontres probablement au début de l'année 2019.

Donc, je pense que la question culturelle est importante, sinon décisive pour le développement. Maintenant, si on zoome sur ce Salon, on constate qu'il a une identité forte. D'une façon générale, dans le monde arabe, les Salons durent dix jours ; en Europe tous les Salons ne durent que quatre jours. Nous avons fait le choix d'un Salon court parce que, si nous voulons accueillir des gens extrêmement compétents, importants, on ne peut pas les garder dix jours, ce n'est pas possible. Cela veut dire que ce Salon (la pièce maîtresse de toute la stratégie de rencontres, de développement du livre, etc.) va garder le même modèle, le même calibre. Ces caractéristiques font partie de son identité, tout comme la qualité des débats et l'importance des débats. Parfois, nous sommes écartelés entre un bon thème dont les débats se tiennent dans une salle et un excellent sujet traité dans une autre, mais je pense qu'il faut proposer des choix et qu'il est bon d'avoir ces choix. Dans tous les Salons du livre que je connais - je ne suis pas un spécialiste des Salons mais je me suis beaucoup renseigné - il y a cette typologie, cette topographie, cette façon de travailler des thèmes.

Parfois c'est un peu gênant ; ce qui se dit ici gêne ce qui se dit à côté, mais pour ça je crois qu'il suffit d'améliorer l'insonorisation tout comme la sonorisation. Evidemment, nous allons analyser, écouter les remarques, les prendre en considération. Ce sera le travail du Comité scientifique qui nous a accompagnés, autour du Docteur Jalil Bennani, dont je salue la présence à nos côtés - il ne faut pas le prendre à la légère car c'est un ami de Marc Alexandre ! - et puis il y a Amina Meddeb, qui est avec nous et nous a beaucoup aidés, ainsi que notre partenaire, l'Institut français d'Oujda. Il y a également Loubna, qui représente l'éditeur La Croisée des Chemins, et bien entendu les cadres de l'Agence : Karim Yahia, Abdelkader Betari, Meryem Naoui, Hanane Jaouat, etc. Je ne peux pas tous les citer. Beaucoup sont ici.

Donc, le Comité scientifique était très appuyé. Nous avons travaillé avec beaucoup de conviction et très peu de moyens, franchement très peu ; il faut que vous sachiez qu'il y a eu beaucoup de bénévolat et très peu de ressources. Pourtant, je pense que nous étions tous attachés à la volonté de faire réussir ce Salon, comme nous sommes attachés à la volonté de construire le Maghreb des idées, le Maghreb des intellectuels, et c'est pourquoi tout le monde est extrêmement mobilisé. Ceci dit, il faudra que l'on trouve les événements qui vont conduire à ce Salon, qui est - je n'ose le dire - d'excellence, ce qui laisserait penser que les autres ne le seraient pas, mais je pense que ce Salon est un aboutissement. Peut-être devrions-nous réfléchir à des types de rencontres à caractère régional, dans lesquelles s'entraîneraient des intellectuels naissants, qui pourraient contribuer à la réussite d'un certain nombre de thèmes qui les concernent de près. Par exemple le conte, car nous avons à Oujda une tradition, une place même - un peu comme celle de Jamaâ El Fna - qui est la place Sidi Abdelwahab où s'expriment des conteurs.

Il nous reste encore quelques conteurs, qui ont vieilli et vont peut-être disparaître. Nous voudrions préserver cette tradition et, ce à quoi nous réfléchissons, c'est une sorte de salon ou festival du conte ; nous allons voir ce que nous pouvons faire. Là, je pense que nous avons aussi une identité maghrébine, car ce qui existe ici existe aussi dans le Maghreb et aussi en Afrique ; on le retrouve en Europe avec les troubadours d'antan. Je ne sais pas si en Belgique subsiste encore cette tradition du conte, mais ça serait une bonne chose. Le conte reproduit des fantasmés populaires, des identités enfouies. Toutes ces choses-là doivent ressortir, parce que le conte est aussi raconté aux enfants et ils les retiennent. Ce Salon Maghrébin du Livre a déjà des prolongements pour les plus jeunes. Dès demain partira du Salon une caravane qui va rendre itinérante une partie de la manifestation interne au Salon qui s'appelle «L'Enfance du Livre». Elle va parcourir un certain nombre de Provinces et sera co-animée par notre partenaire, la Fondation Nationale pour l'enseignement préscolaire. Elle va toucher les écoles du monde rural, les écoles du préscolaire, où l'on va distribuer gratuitement des livres pour enfants. L'action va se poursuivre jusqu'au Salon de l'année 2019 : il y aura des concours entre élèves, dans les lycées, les collèges, les écoles, dont les gagnants seront primés lors du futur Salon.

C'est la raison pour laquelle cette année, nous n'avons pas distribué de trophées, car nous ne voulons pas banaliser l'acte de distribuer des trophées. Mais je pense que l'année prochaine, comme dans un certain nombre de manifestations que vous connaissez, le Salon Maghrébin du Livre «Lettres du Maghreb» donnera un prix. Ce prix aura une valeur, une importance. L'enfant va constituer un axe permanent du Salon, une priorité pour nos équipes. Peut-être que pour rendre ce Salon pérenne, il faudrait créer une institution qui le soutiendrait. Le problème du financement est très important car, contrairement à Casablanca, nous n'avons pas de grande foire ou autre institution pour l'organisation... donc nous sommes dans une concurrence un peu défavorable pour nous, parce que nous devons construire les locaux. Nous avons le grand Théâtre Mohammed VI qui accueille les conférences, mais l'espace qui reçoit les éditeurs et les livres doit être confortable et bâti par nos soins pour que les gens viennent avec plaisir et ça a un coût. Il faut que nous trouvions des financements. Il y a peut-être encore d'autres activités envisageables. Certaines sont examinées au niveau des différents Comités, comme par exemple des Salons locaux liés à l'émergence des territoires... Nous avons une table ronde dédiée à l'émergence des territoires. Comme Monsieur Jalal El Hakmaoui l'a suggéré, pourquoi ce Salon n'irait-il pas à Nador, à Berkane, à Figuig, sur des thèmes spécifiques où il y aurait toujours l'esprit du Salon «Lettres du Maghreb», en privilégiant par exemple des livres sur le Sahara, le désert, les oasis... Il y a d'ailleurs tout un pan de la lecture que nous voudrions développer avec le Festival des Oasis.

En ce qui concerne les chiffres, notamment des différentes mesures de la participation, nous n'avons pas encore les données définitives. Le constat immédiat permet de dire que davantage de professionnels sont venus par rapport à l'an dernier ; il y a eu plus de discussions et de rencontres sur le livre cette année.

Omar Zaoui

Je voudrais revenir au questionnement posé en introduction : comment faire vivre ce Salon Maghrébin du Livre entre deux éditions et qui peut s'en charger ? Je voudrais apporter un éclairage, car ce Salon a aussi cette capacité d'ouverture sur les autres territoires et aussi cet «ailleurs» que nous voudrions bien faire venir ici. Il n'y a pas mieux que les auteurs, les écrivains pour attirer ici cet «ailleurs». Le plus important n'est pas chiffrable : ce sont tous les partenariats qui naissent dans ce Salon.

Je veux parler de la dynamique qui est entraînée par le Salon ; un élément important qu'il ne faudra pas négliger.

Intervention

Notre présence, une équipe de jeunes qui ont participé et travaillé pour que cette édition soit réussie, est déjà une réponse à la question de savoir quelle est la place pour la jeunesse dans ce Salon. Si nous sommes aujourd'hui une force d'exécution, demain nous serons une force de proposition, et c'est ce qui répondra au questionnement sur la pérennité de ce Salon. Nous sommes jeunes, nous communiquons peut être mal, mais nous avons mis en place ici à Oujda trois initiatives autour du livre. Au mois de mai, nous avons créé deux bibliothèques publiques montées par six associations au Parc Lalla Aïcha et au Parc écologique. Pour nous procurer des livres, nous avons mis en place aussi «Dakhla Bktab», des spectacles de musiques où le ticket d'entrée était un livre. Nous avons pu récolter ainsi quatre-cent-cinquante livres. La troisième action fut «Ndirou Khiwa», une forme de café littéraire pour débattre de sujets qui concernent les jeunes, avec notamment Sanae El Aji et Ahmed Ghyat.

Mohamed Mbarki

Nous vous remercions pour votre présence et vous informons que les actes de ce Salon seront publiés dès qu'ils seront prêts, sans doute dans quelques semaines, et que les actes de la précédente édition ont d'ailleurs été édités : ils sont téléchargeables sur notre site www.oriental.ma.

Je vous donne aussi un témoignage de la société civile : ce matin, durant le petit déjeuner, des invités ont émis le souhait d'aller visiter Jouj Bghal. Tous les invités y sont allés et c'était très intéressant d'entendre les réactions et les propos tenus.



SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE



**LE GLOSSAIRE
INDEXÉ
DES PARTICIPANTS**



LE GLOSSAIRE INDEXÉ DES PARTICIPANTS AUX TABLES RONDES

Ce Glossaire a pour vocation de permettre au lecteur de retrouver très vite et simplement les pages où s'expriment les intervenants au sein des tables rondes. Pour les situer, quelques lignes ont été rédigées par l'éditeur à partir des informations publiquement accessibles. Si celles-ci s'avéraient trop incomplètes ou inexactes, un rectificatif interviendrait sur simple demande des personnes concernées.

<i>Participants</i>	<i>Pages</i>
Abassi Inès Ecrivaine tunisienne, poète et journaliste, elle a reçu le Prix Spécial du Jury au dernier Comar d'Or de Tunis pour son roman «Menzel Bourguiba» en Arabe : la mémoire vive d'une ville et de ses habitants est au cœur du livre.	315, 319, 320, 324, 329
Abbad Yahya Auteur et romancier palestinien, ex-chercheur au Centre arabe pour la recherche et les études politiques, il est le Rédacteur en Chef de Ultrasawt, un site web d'information dédié à la jeunesse arabe.	207
Abouzeid Leïla Journaliste et auteure, elle anima l'une des premières émissions arabophones de radio au Maroc. Elle est la première écrivaine marocaine dont les œuvres, écrites en Arabe, sont traduites et publiées en Anglais.	275
Abou El Farah Yahia Universitaire marocain, il a fait des recherches sur la présence marocaine en Afrique et les dynamiques actuelles de l'Afrique. Il est Directeur de l'Institut des Etudes Africaines à l'Université Mohammed V de Rabat.	138, 140, 142, 144, 145, 149
Achaari Mohammed Né à Moulay Idriss Zerhoun au Maroc, il est poète en langue arabe (sept recueils à son actif) et homme politique marocain. Il fut député à Rabat, puis à Meknès, et Ministre de la Culture de 1998 à 2007.	84
Agnaou Fatima Elle est Professeure de l'enseignement supérieur et chercheuse au Centre de la Recherche Didactique et des Programmes Pédagogiques. Elle participe à l'élaboration des manuels d'enseignement de l'Amazigh.	133, 135

Al Ameer Rasha

Elle est éditrice, critique littéraire et romancière. Après ses études à Paris, elle fonde au Liban, en 1990 Dar-al Jadeed, maison d'édition indépendante qui publiera notamment Mohamed Khatami et Mahmoud Darwish. 37, 39, 263, 264, 268

Al Fellah Kholoud

Poétesse libyenne de langue arabe et d'audience internationale, Kholoud Al Fellah soutient notamment que les ancêtres des poètes sont les magiciens ainsi que les alchimistes. 317, 318, 322, 323, 324, 329

Al-Nabriss Basem

Il est écrivain palestinien d'expression arabe, avec huit livres publiés, dont plusieurs recueils de poèmes, et il a beaucoup écrit également sur des questions politiques, culturelles et philosophiques. 267

Allaoua Hadji Mohamed

Ecrivain algérien de langue arabe, Mohamed Allaoua Hadji est aussi journaliste à Radio Algérie internationale. Ses romans sont empreints d'audace avant-gardiste. 296 à 298, 315 à 322, 324 à 329

Ameur Meftaha

Meftaha Ameur est marocaine et Professeure de l'enseignement supérieur. Elle dirige une équipe de recherche du Centre d'Aménagement Linguistique de l'Institut Royal de la Culture Amazigh (IRCAM). 124, 135

Amarti Mohamed

Natif d'Oujda, Docteur d'Etat, il enseigne à l'Université Mohammed 1er d'Oujda. Directeur du laboratoire Droits de l'Homme et droit international humanitaire, il est aussi membre de l'OMDH. 155, 156, 163, 165

Arab Chadia

Géographe, chargée de recherche au CNRS, à l'Université d'Angers, elle travaille depuis une quinzaine d'années sur les migrations des Marocains, en Europe et aux Emirats Arabes Unis. Ses travaux portent aussi sur le genre. 153, 154, 161, 162, 165

Augry Muriel

Universitaire française, actuelle Directrice de l'Institut français à Rabat, elle a publié en 2017 son dernier recueil de poèmes, «Éclats de murmures», et intervient fréquemment à l'étranger pour des lectures et des conférences. 349, 350, 354, 356

Azdoud Driss

Driss Azdoud est linguiste et dirige le Centre des études artistiques, des expressions littéraires et de la production audiovisuelle à l'IRCAM. Il est enseignant-chercheur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'El Jadida. 187

Baïda Abdellah

Chercheur, romancier et critique littéraire marocain, il est Agrégé de Lettres, Docteur en littérature et culture maghrébines francophones, et universitaire. Il publie également des chroniques sur les nouveautés littéraires. 251, 257, 258

Ballo Daouda

Formé jusqu'au Doctorat à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, il est le Directeur pédagogique de l'Université Musulmane Africaine d'Abidjan et préside l'association des enseignants chercheurs ivoiriens lauréats du Maroc. 362, 366

Barakat Hoda

Ecrivaine née au Liban et vivant désormais à Paris, ses romans sont écrits en Arabe et traduits en Français. Elle a obtenu de nombreux prix littéraires, dont le prestigieux Prix Naguib Mahfouz. 82, 274, 279

Barouadi Amina

Ecrivaine marocaine, Amina Barouadi écrit en langue arabe. Ses nouvelles connaissent un grand succès. 272 à 275, 278 à 280

Bellefqih Anissa

Native d'Oujda, elle a enseigné la littérature française et la sémiotique de l'image à l'Université Hassan II de Casablanca au Maroc. Elle a publié quatre romans, dont le dernier, «La Salamandre», en 2018. 218

Belouali Saïda

Universitaire marocaine, elle est Chef du Département des Humanités à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda. Elle a publié en Français de nombreuses communications sur l'ambivalence du bilinguisme. 362 à 367

Ben Ahmed Fouad

Professeur habilité à l'Institut Dar El-Hadith El-Hassania pour les Hautes Etudes Islamiques de l'Université Al-Qarawiyine, il s'intéresse aux activités philosophiques et scientifiques dans l'Espagne musulmane et au Maghreb. 286

Benabdallah Mohamed Fikri

Fikri Benabdallah est architecte diplômé de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Paris. En 2001, il fonde le groupe Confluences. Parmi ses réalisations : l'aéroport d'Oujda et la rénovation de la Maison du Maroc à Paris. 388, 389, 395, 400

Benachir Bouazza

Ecrivain marocain, diplômé de l'Ecole Nationale d'Administration en France, il est Professeur à l'Institut des Etudes Africaines de l'Université Mohammed V- Souissi. 94, 97, 100, 145, 150, 389, 391, 395, 397, 398, 400

Benali Abdelkader

Il est écrivain et journaliste néerlandais-marocain. Il écrit à vingt et un ans son premier roman : un grand succès. Il reçoit le Prix Libris pour "Le Tant attendu". On lui doit aussi des pièces de théâtre, des essais et des critiques.

251, 255

Bennani Hamid

Hamid Bennani est un réalisateur, scénariste et écrivain marocain, natif de Meknès. Il produit et réalise en 1970 son premier long métrage, "Wechma" (Traces), que la critique accueille avec enthousiasme.

44, 52, 202

Bennani Jalil

Il est psychiatre, psychanalyste et écrivain marocain vivant à Rabat. Il est co-fondateur et Président du Cercle psychanalytique marocain. Parmi ses nombreux ouvrages : «Un psy dans la cité», Prix Grand Atlas 2014.

29, 103, 106, 108,
109, 111

Benhassine Sakhr

Chercheur, éditeur et grand spécialiste de Ibn Arabi dont il traduit et commente les textes originaux, il est d'origine algérienne, vit et travaille à Paris, et promeut la modernité et le caractère pacifique de l'Islam.

288

Benmakhoulf Ali

Il est natif de Fès, est Professeur universitaire de philosophie arabe et de philosophie de la logique à Paris et Bruxelles. Il est philosophe de tradition analytique et s'intéresse également à la philosophie arabe médiévale.

236, 239, 241, 244,
245, 246

Bennis Mohammed

Il est né à Fès, est l'un des poètes les plus importants de la poésie arabe moderne. Il participe activement à la modernité poétique arabe depuis les années 1980.

117, 120

Bouchareb Amal

Ecrivaine algérienne d'expression arabe, son œuvre est empreinte d'universalité et elle ne s'interdit aucun procédé, même issu d'une autre tradition littéraire du monde. Elle se dit d'ailleurs : «lectrice du monde» !

316, 321, 324, 325,
326

Boukous Ahmed

Linguiste et sociologue marocain, il est Docteur d'État en linguistique et actuel Président de l'IRCAM, qu'il a contribué à mettre en œuvre dès 2002. Il a dirigé beaucoup de recherches et publié de nombreux ouvrages.

193, 195, 196, 197,
198, 199, 200, 203,
307, 309, 311

Boukhriss Fatima

Fatima Boukhriss enseigne à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Rabat. Elle a remporté le Prix de mérite de la culture amazighe en 2015, pour services rendus à la langue et la culture amazighes.

185

Boumalek Abdallah

Docteur en linguistique, enseignant-chercheur à la Faculté de Lettres d'Oujda, détaché auprès de l'IRCAM, il est né à Aït Amira près d'Agadir, ville où il a étudié la langue et la littérature françaises. 129

Cassin Barbara

Barbara Cassin est une philologue et philosophe française, Directrice de recherche au CNRS, traductrice, et directrice de collections dédiées à la philosophie. Elle est élue à l'Académie Française en 2018. 372, 379

Cavaliéri Jean-Paul

Jean-Paul Cavaliéri, diplômé des Hautes Etudes Européennes du Collège d'Europe, est le représentant au Maroc du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR). 110, 157, 159, 163, 165

Charfi Abdelmajid

Natif de Sfax, universitaire tunisien spécialiste de la civilisation et de la pensée islamiques, il est Professeur émérite à l'Université de Tunis. Il analyse le texte coranique avec le regard et les outils intellectuels d'aujourd'hui. 283, 291

Charfi Faouzia

Tunisienne née à Sfax, elle est universitaire et physicienne et fut une éphémère Secrétaire d'Etat auprès du Ministre de l'Enseignement Supérieur, avant de reprendre librement son militantisme contre l'obscurantisme. 235, 238, 242, 246

Chatta Hikmat

Né en Syrie, il devient architecte en France et exercera trente ans à Damas. D'abord exilé au Liban, il vit désormais à Berlin. Il enrichit son métier par les arts plastiques, notamment la photographie. 64, 69

Chavez Antonio

Chercheur espagnol auprès de la Fondation Trois Cultures, spécialiste des héritages andalou et morisque. 118, 120, 121

Dahan Paul

Né à Fès, Paul Dahan est psychanalyste et Conservateur du Musée d'art juif marocain de Bruxelles. Passionné d'art et véritable citoyen du monde, il symbolise la diversité, par ses origines et sa pensée. 332, 337, 339, 342, 344, 345, 346

Darwish Najwan

Najwan Darwish, d'origine palestinienne, est né à Jérusalem. Il est poète, journaliste et critique littéraire arabe. Il est considéré comme l'un des poètes les plus importants d'aujourd'hui en langue arabe et des plus prometteurs. 36, 39, 264, 266

Darouich Sameh

Poète et écrivain marocain, il préside le Festival littéraire «Almawkib Alaadabi». et l'association «Gafaït pour la culture et le développement». On lui doit notamment sept recueils de poésie, dont trois en Haïku, et un roman. 207, 210, 212, 214, 215

Daoud Zakya

Journaliste et écrivaine franco-marocaine, ex-rédactrice en chef de la revue Lamalif, elle a aussi écrit pour de nombreux journaux étrangers. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages, dont plusieurs essais sur l'émigration. 90, 92, 98, 193, 194, 195, 196, 197, 199, 200

De Ceccatty René

René de Ceccatty, Français né à Tunis, écrivain et éditeur français, Romancier et dramaturge, il est également traducteur de l'Italien et du Japonais. Son livre «L'Accompagnement» est un roman d'introspection poétique. 114, 121

Devergnas Annie

Elle a enseigné le Français à travers le monde, puis, à partir de 1977 et durant dix ans, au Maroc. Elle achève sa thèse sur la littérature marocaine de langue française en 2002 et participe depuis à la recherche dans ce domaine. 199, 201

Diallo Bios

Après dix ans en France, le journaliste et écrivain s'installe en Mauritanie et se dédie à la culture. Depuis 2010, il anime les rencontres Traversées Mauritanides. En 2016, il devient Directeur du Livre et de la Lecture publique. 349, 352, 356, 359

Diawara Manthia

Né à Bamako, il est un écrivain anglophone et Professeur de littérature vivant aux États-Unis. En 1991, l'Université de Pennsylvanie le recrute. En 1992, il a créé le Département d'études noires de l'Université de New York. 43, 49, 52, 144, 150

Elalamy Youssef Amine

Écrivain marocain, il obtient en 1991 une bourse Fulbright pour une recherche sur le discours publicitaire et suit une formation à la New York University. Trois ans plus tard, il revient au Maroc et publie son premier livre. 160, 161

El Fakhouri Driss

Docteur, Professeur à la Faculté des Sciences Juridiques, Economiques et Sociales de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, et Président du Centre éponyme dédié aux études et recherches en sciences juridiques. 421

El Gamoune Moulay Ahmed

Docteur, Professeur au Département des Etudes Espagnoles de la Faculté des Lettres de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda. 114, 117, 118, 119, 121

El Hakmaoui Jalal

Poète et traducteur marocain, agrégé de traduction littéraire, il est aussi critique de cinéma et Directeur de la Revue international de poésie «Élection libre». En 2018, il est Commissaire du Salon Maghrébin du Livre d'Oujda. 268, 327, 452

El Moujahid El Houssain

Docteur d'Etat ès Lettres, l'enseignant-chercheur linguiste et historien des langues aux nombreuses publications, féru de dialectologie et de littérature et tradition orales, est aujourd'hui Secrétaire Général de l'IRCAM. 124, 128, 131, 132, 134, 135, 184, 185, 187, 189

El Mrini Abdelhak

Natif de Rabat, Docteur d'Etat de l'Université Mohamed Ben Abdallah de Fès, il est historiographe du Royaume, porte-parole du Palais Royal, Conservateur du Mausolée Mohammed V, auteur de plusieurs ouvrages historiques. 13, 17

Ennaji Mohammed

Historien, sociologue et économiste marocain, il est universitaire. Après des recherches d'histoire économique et de sociologie rurale, il investit des domaines méconnus, tel l'esclavage dans le monde musulman. 237, 240, 243, 245, 246, 247

Ezzine Abdelfettah

Sociologue marocain, Professeur et chercheur à l'Université Mohammed V de Rabat, il a publié de nombreux travaux d'études, notamment sur la jeunesse, la migration et les Marocains résidant à l'étranger. 147, 150, 178, 397

Férjani Mohamed-Chérif

Politologue, islamologue et universitaire tunisien vivant en France. Professeur et chercheur, ses travaux traitent l'histoire des idées dans le monde arabe, le rapport entre politique et religion, et entre savoir et pouvoir. 31, 65, 69, 75

Filippone Catherine

Elle est documentaliste et responsable des publications (collections et édition électronique) du Centre Jacques Berque à Rabat. 305

Guessous Chakib

Ecrivain essayiste, il est socio-anthropologue et médecin marocain. Chercheur en Sciences sociales et militant, ses activités concernent les droits de l'enfant, la scolarité et l'alphabétisation, la pauvreté et la marginalisation. 90, 91, 92, 93, 95, 97, 98, 99

Guigou Jean-Louis

Né à Apt (France), Professeur d'Université, haut fonctionnaire français, spécialiste de l'aménagement du territoire, il préside actuellement l'Institut de prospective économique du monde méditerranéen qu'il a fondé. 138, 140, 141

Gutierrez De Teran Ignacio

Auteur espagnol, Professeur à l'Université de Madrid et chercheur, il est anthropologue spécialiste du Moyen-Orient. Il a publié de nombreux articles et plusieurs livres, dont «Les révolutions arabes» publié en 2017.

174, 179

Habiballah Soukaina

Poétesse marocaine de langue arabe, distinguée notamment à l'international pour la créativité de ses poèmes ouverts et en prose.

297, 298, 300, 302, 318, 319, 323, 326, 328

Haddiya Intissar

Elle est médecin néphrologue et auteure marocaine, Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda. Elle publie ses romans aussi bien en Anglais qu'en Français.

415, 425

Hassani Idrissi Mostafa

Docteur d'Etat ès Sciences de l'Education, Mostafa Hassani Idrissi, né à Taza au Maroc, est Professeur de Didactique de l'Histoire à l'Université Mohammed V de Rabat. Il a reçu le Prix de l'Instruction publique René Devic 2007.

169, 180

Hatimi Mohamed

Historien, Professeur à l'Université Sidi Mohammed Ben Abdellah de Fès, il publie régulièrement des articles sur l'histoire et l'actualité des Juifs au Maroc.

335, 341, 345

Jay Salim

De père marocain (qui fut le poète officiel du Roi Hassan II), il a écrit une trentaine d'ouvrages, dont «Le Dictionnaire des écrivains marocains» en 2005 et «Le Dictionnaire des romanciers algériens» en 2018.

253, 254, 255, 258, 259

Jaydane Driss

Né à Casablanca, il a étudié la philosophie et les sciences politiques. Il a écrit de nombreux textes contre l'islamisme et s'intéresse notamment aux modes de reproduction de l'élite dirigeante au Maroc.

62, 66, 72, 76, 305, 307 à 312

Karayotov Laura

Agent littéraire auprès de Lester Literary Agency, elle opère principalement en Europe de l'Est, espace géographique et culturel dont elle est originaire, pour y promouvoir surtout la littérature française.

56, 58

Khiari Saad

Cinéaste et écrivain, il est diplômé de l'IDHEC et créateur du Musée National du Moujahid à Alger. Chercheur associé auprès de l'IRIS, ses publications traitent de questions relatives à la civilisation arabo-musulmane.

91, 93, 98, 100

Khleifi Michel

Né à Nazareth, le réalisateur palestinien quitte sa ville en 1970 pour Bruxelles, où il poursuit sa formation en mise en scène de théâtre, radio et télévision. On lui doit notamment le film «Noce en Galilée» en 1987.

35, 36

Khrouz Driss

Économiste de formation, il dirige la Bibliothèque Nationale du Maroc jusqu'en 2016, puis la Fondation Esprit de Fès et le Festival des Musiques sacrées. En 2018, il est Commissaire du Salon Maghrébin du Livre d'Oujda.

15, 452

Ksikès Driss

Journaliste, dramaturge et écrivain marocain, il est aussi critique littéraire et dirige le centre de recherche de l'Institut HEM et sa revue «Economia». Défenseur de la pensée rationnelle, il valorise la séduction de l'écriture.

90, 95, 98, 100

Lahbabi Mamoun

Il fut d'abord auteur de sciences économiques avant d'être aspiré par la littérature. Son premier roman date de 1994 ; depuis, il publie régulièrement (treize romans édités aujourd'hui) et dévoile des pans de la société.

252, 258

Lahbil Tagemouati Naïma

Universitaire et consultante, elle a publié plusieurs essais. Son premier roman, «La liste», a remporté plusieurs prix. Elle a accompagné la réhabilitation de la médina de Fès et travaillé sur l'habitat insalubre et les bidonvilles.

43, 47, 52

Lahlou Meriem

D'origine marocaine, elle est consultante en marketing, management et communication, coach business, modératrice et conférencière. Elle fonde en 2012, le cabinet «Compétence plus» à Casablanca.

295 à 300

Larbre François

Conservateur de bibliothèque français, il fut attaché culturel à l'Ambassade de France au Maroc et Directeur des bibliothèques de Marseille. Il est Directeur de collection aux éditions La Croisée des Chemins.

171, 181

Lazrek Nora

Nora Lazrek est linguiste et actuelle responsable du Centre d'aménagement linguistique de l'IRCAM.

131

Leneman Esther

Journaliste sur une grande chaîne de radio nationale française, passionnée de littérature, elle anime également l'association La plume de Paon, dont la vocation est de développer le livre audio.

405, 407

Loukili Miloud

Ex-Directeur de l'Institut Supérieur des Etudes Maritimes, il préside le Conseil Scientifique du Forum de la Mer. Professeur à l'Université Mohammed V de Rabat, il est aussi chercheur associé à l'IRES. 168, 171, 173, 177, 179, 181

L'Yvonnet François

Professeur de Philosophie, il dirige plusieurs collections chez différents éditeurs. Il est membre du comité éditorial du magazine Quantara de l'IMA ; il a dirigé neuf ouvrages et participé à nombre de publications collectives. 26, 29

Mahmood Deema

Poète égyptienne, elle a adopté la forme du poème libre. Licenciée en sciences, elle s'est éloignée de sa formation et on lui doit deux recueils de poésie parus après les «Printemps arabes» qui ont contribué à la révéler. 35, 36, 38, 39

Majdouline Touria

Professeure universitaire, poète et écrivaine marocaine, experte en matière culturelle, elle est membre fondatrice de l'association des femmes créatrices de la méditerranée (FAM). On lui doit cinq recueils publiés. 78, 81, 84, 87

Maouhoub Mohamed

Professeur de Philosophie à l'Université Cadi Ayyad de Marrakech, il est aussi traducteur de l'Arabe au Français. On lui doit plusieurs essais sur la traduction et la littérature, et une «Anthologie de la nouvelle palestinienne». 284

Martin Frédérique

Ecrivaine française, elle remporte en 2004 le Prix Prométhée qui distingue chaque année un recueil de nouvelles. Depuis, elle a publié plusieurs livres, dont un recueil de poésie et des romans. Elle écrit aussi pour la jeunesse. 56, 57, 59

Matta Federica

Peintre et sculptrice française d'origine chilienne, elle est membre fondateur de l'Institut du Tout-Monde créé par Edouard Glissant en 2007 ; elle est aussi «artiste nomade» avec le Musée Martiniquais des Arts des Amériques. 104, 105, 106, 110, 111

Mbarki Mohamed

Ingénieur, architecte et Docteur, ancien Ministre, il dirige l'Agence de l'Oriental où il a développé l'édition pour faire connaître et promouvoir la Région de l'Oriental. En 2017, il a fondé le Salon Maghrébin du Livre. 12, 14, 16, 17, 399, 451, 455, 456, 457, 460

Meddeb Amina

Docteur en ethnolinguistique, elle fut attachée culturelle française au Caire, puis à Damas, Madrid, Séville et Barcelone. Elle dirige le Pôle Livre et Médiathèques de l'Ambassade de France au Maroc. 371, 373, 376, 380

Meddeb Hind

Journaliste et documentariste française, elle détient un Mastère de Philosophie et un autre de Sciences politiques. Elle participe au magazine Néo Géo sur Radio Nova ; elle y anime la rubrique «3 temps, 3 mouvements». 103, 105, 106, 108, 110

Mifrani Abdelhak

Poète marocain de la nouvelle génération et responsable culturel, il dirige la cinquième réunion internationale de poésie de Safi. Il est également Président de la Fondation Alkalima pour la culture et l'art depuis 2013. 263, 264, 265, 266, 267, 269

Moëz Majid

Editeur et poète tunisien, titulaire d'un DEA en Biologie, il obtient ensuite un Mastère en Management en France en 2000. Lauréat du concours de poésie Paul Verlaine en 2011, il illustre la nouvelle poésie francophone en Tunisie. 194 à 201, 203, 256

Morales-Attias Valérie

Elle est auteure-compositrice-interprète portoricaine. Personnalité des médias audiovisuels, elle a collaboré avec divers interprètes musicaux. Elle a commencé sa carrière d'actrice en 2001 et sa carrière musicale en 2003. 225

Naamane Guessous Soumaya

Sociologue et militante féministe marocaine, son livre «Au-delà de toute pudeur» l'a faite connaître à un large public. Elle écrit pour les magazines féminins marocains, la revue espagnole M'Surg, et publie des essais. 218, 219, 222, 224, 225, 226, 229, 230, 232

Negruche Samira

Poète francophone algérienne, elle mène une vie littéraire internationale très active. Elle collabore à de nombreuses revues littéraires. On lui doit un travail exceptionnel d'édition sur la poésie contemporaine algérienne. 220, 225

N'Koumo Henri

Directeur du Livre, des Arts plastiques et visuels au Ministère de la Culture et de la Francophonie de Côte d'Ivoire, il a créé en 2007 l'association Akwaba Culture qui promeut la littérature sur le continent africain. 42, 50

Nunez Victor Rodriguez

Víctor Rodríguez Núñez est un poète, journaliste, critique littéraire et traducteur cubain. Il a vécu au Nicaragua, en Colombie et aux États-Unis, où il est actuellement Professeur d'Espagnol. 265, 267, 269

Onesiphore Nembe

Ecrivain camerounais, proche des intellectuels marocains, il a aussi travaillé avec l'Organisation Internationale pour la Migration. Il écrit pour de nombreux journaux et dirige Afrique Progrès Magazine depuis 2014. 349, 351, 358

Oualalou Fathallah

Economiste et homme politique marocain, ex-Ministre de l'Economie et des Finances, puis Maire de Rabat de 2009 à 2015, il remporte en 2018 le Prix Spécial au Salon international du livre de Pékin pour «La Chine et nous». 391, 401

Quinqueton Thierry

Président de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants jusqu'en 2013, il a une longue expérience du milieu éditorial, du dialogue interculturel et des médiathèques. Il étudie notamment l'économie du livre. 405 à 407, 410 à 412

Rachik Abderahmane

Sociologue et urbaniste marocain, chercheur, il conseille la revue Oumrane (Doha) et enseigne la sociologie urbaine à l'Université. Il a beaucoup publié sur les mouvements sociaux et la sociologie urbaine au Maroc. 283, 284, 285, 288, 290, 291, 292, 349, 350, 354, 359

Rachik Hassan

Anthropologue marocain, il est Professeur universitaire à Casablanca et dans plusieurs Universités étrangères. Après des recherches en milieu rural, il s'intéresse aux idéologies politiques et religieuses. 55, 57, 58

Rashed Roshdi

Franco-égyptien né au Caire, il est mathématicien, philosophe et historien des sciences. Son travail explore la pensée arabe, notamment à travers les textes antiques et médiévaux. Il enseigne au Japon, au Caire et à Paris. 24, 32, 243, 381

Retnani Abdelkader

Editeur marocain, généraliste mais connu notamment pour l'édition de beaux livres couvrant de nombreux sujets, il a créé et préside l'Union Professionnelle des Editeurs du Maroc. 14, 16, 184, 346, 451, 457

Rhihil Zhor

Après de patients travaux de mémoire menés aux côtés de Simon Lévy sur la très longue présence juive au Maroc, l'anthropologue marocaine est aujourd'hui Conservatrice du Musée du Judaïsme Marocain de Casablanca.

333, 340, 341, 345

Saïl Noureddine

Né à Tanger, Professeur et Inspecteur général de Philosophie, et surtout ancien Directeur du Centre Cinématographique Marocain, il a participé à la fondation d'un cinéma national marocain en développant la cinéphilie.

22, 26, 30, 32

Salmi Habib

Ecrivain tunisien, il enseigne d'abord l'Arabe, puis part suivre ses études en Sorbonne. Il optera pour le journalisme culturel. Devenu Agrégé, il vit à Paris et enseigne l'Arabe dans des classes préparatoires.

80, 295, 297, 300

Samoyault Tiphaine

Tiphaine Samoyault est une romancière française née en région parisienne. Elle est actuellement Professeure des Universités à l'Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle.

63, 64, 68, 71, 72,
74, 75, 376

Sanhourî Sabah

Ses lecteurs francophones connaissent ses ouvrages grâce aux traductions de l'Institut français de Khartoum, car l'écrivaine soudanaise écrit en Arabe. Son œuvre est faite de fictions romanesques et de poèmes.

278, 279

Schembri Karl

Ecrivain, journaliste et humanitaire maltais, il a fait de nombreux reportages internationaux, y compris dans les territoires palestiniens occupés. Basé au Moyen-Orient, il s'est occupé des médias pour plusieurs ONG.

214

Sibillio Simone

Enseignant et chercheur universitaire italien en langue et littérature arabes, il dirige un Mastère en langues et cultures orientales. Traducteur spécialisé, il est Docteur en littérature comparée de l'Université de Naples.

212

Sinaceur Zakia

Professeure universitaire, Docteure en linguistique et en sciences humaines, haut fonctionnaire au Ministère de l'Éducation nationale, elle est aussi Présidente fondatrice de l'Association marocaine du patrimoine linguistique.

373, 381, 383

Sylla Fodé

Homme politique, il fut Président de SOS-Racisme, député européen, membre du Conseil économique, social et environnemental en France. En 2014, il devient ambassadeur itinérant du Sénégal.

42, 43, 47, 48, 50,
52, 142, 149

Tilmatine Mohand

Professeur au département de Philologie de l'Université de Cadix (Espagne). 308, 310, 312

Tourabi Abdallah

Journaliste marocain, spécialiste de l'Islam politique au Maroc, il a dirigé la rédaction de la revue Zamane. En 2014, il rejoint l'hebdomadaire Tel Quel. Il anime l'émission «Confidences de presse» sur la chaîne 2M. 153 à 157, 159 à 164

Toure Younissa

Après son Doctorat obtenu en Arabie Saoudite, il retourne en Côte d'Ivoire et crée un établissement d'enseignement. Il préside la Tariqa Tidjaniya de Côte d'Ivoire qu'il a contribué à fonder. 364

Trabelsi Bahae

Ecrivaine et journaliste marocaine, elle est Docteur ès Etudes économiques de l'Université d'Aix-en-Provence. On lui doit plusieurs romans à succès. Pour «Parlez-moi d'amour !», elle reçoit le Prix Ivoire en 2014. 222, 224, 225, 229, 230

Yatribi Karima

Professeure universitaire, elle enseigne la langue et la littérature françaises et publie de nombreux articles sur les écrivains maghrébins francophones. Elle est aussi l'exégète de plusieurs grands auteurs marocains. 332, 333, 334, 336, 338, 339, 340, 341, 342, 344, 345

Zaganiaris Jean

Sociologue et universitaire français, il enseigne et participe régulièrement aux émissions politiques de Luxe Radio. Il publie des chroniques littéraires et fait partie des fondateurs du «Cercle de Littérature Contemporaine ». 251 à 260

Zangana Haifa

Romancière, militante politique irakienne et peintre, elle a participé à diverses publications internationales ainsi qu'à des expositions en Europe, et co-fondé l'Association internationale d'études irakiennes contemporaines. 87, 210, 273, 326

Zaoui Mohamed

Réalisateur algérien, il est aussi journaliste, homme de théâtre et de radio. Son film «Je suis condition humaine» a souligné sa forte sensibilité au drame de l'exil, qu'il restitue de façon bouleversante. 57, 59

Zekri Khalid

Professeur et chercheur, les Universités de Meknès, Aix-la-Chapelle, Mannheim, Leipzig ou Paris, l'accueillent. Son habilitation porte sur l'étude comparée des littératures arabophones et francophones du Maghreb. 62, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 72, 73, 76, 235, 236, 238, 239, 240, 241, 248

Les éditions 
contribuent à la constitution
et à la circulation du savoir.

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE SA MAJESTÉ LE ROI MOHAMMED VI

SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE



ⵜⴰⴳⴷⵓⴷⴰ ⵜⴰⴳⴷⵓⴷⴰ ⵜⴰⴳⴷⵓⴷⴰ
LETTRES DU
MAGHREB

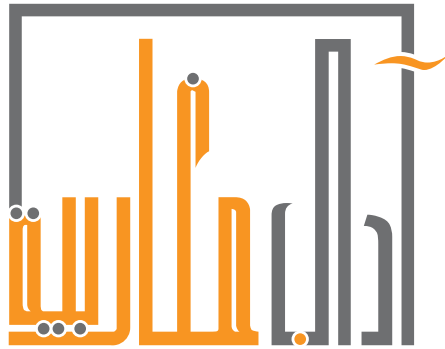
Dire la jeunesse, écrire l'espoir

ACTES DU SALON



Oujda, du 21 au 24 septembre 2017

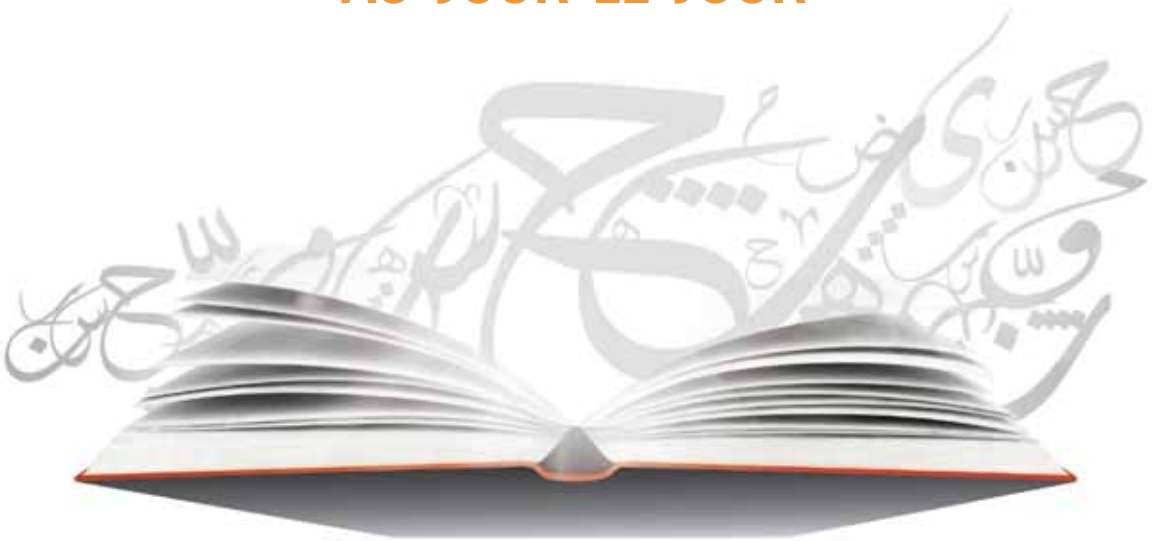
SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE



†ΣΘΚΙΞΛΞΙ | ΚΕΥΟΣΘ οΧο+οΟ

LETTRES DU
MAGHREB

LE PROGRAMME
DES ÉVÈNEMENTS
AU JOUR LE JOUR



Vendredi 19 Octobre 2018

09h30-11h00

Repenser
l'universel
Modérateur :
Noureddine Sail

Roshdi Rashed,
François L'Yvonnet

Être arabe
aujourd'hui
Modératrice :
Deema Mahmood

Najwan Darwish,
Rasha Al Ameer,
Michel Khleifi

Écrire et créer
en Afrique
Modérateur :
Fodé Sylla

Hamid Bennani,
Henry Nkoumo,
Manthia Diawara,
Naïma Lahbil
Tagemouati

Vivre ici et
rêves d'ailleurs
Modérateur :
Mohamed Zaoui

Hassan Rachik,
Frédérique Martin,
Laura Karayotov

11h15 - 12h45

Orient et Occident :
les nouveaux
horizons de pensée
Modérateur :
Khalid Zekri

Driss C. Jaydane,
Tiphaine Samoyault,
Hikmat Chatta,
Mohamed-Chérif
Férjani

Maghreb - Machrek :
Regards croisés
Modératrice :
Touria Majdouline

Habib Salmi,
Hoda Barakat,
Mohammed
Al Achaari

Les héritages
culturels
Modérateur :
Chakib Guessous

Zakya Daoud,
Driss Ksikès,
Saad Khiari,
Bouazza Benachir

Les jeunes :
repères et
attentes
Modérateur :
Jalil Bennani

Hind Meddeb,
Federica Matta

15h00 - 16h30

Les nouvelles
Andalousies
Modérateur :
Moulay Ahmed
El Gamoune

René de Ceccatty,
Mohammed Bennis,
Antonio Chaves

La création
Amazighe
Modérateur :
El Houssain
El Moujahid

Meftaha Ameer,
Fatima Agnaou,
Nora Lazrek,
Abdallah Boumalek

Diasporas,
les nouvelles
identités africaines
Modérateur :
Yahia Abou El Farah

Manthia Diawara,
Bouazza Benachir,
Fodé Sylla,
Abdelfettah Ezzine,
Jean Louis Guigou

Migration et
Mondialisation
Modérateur :
Abdallah Tourabi

Chadia Arab,
Jean-Paul Cavalièri,
Mohamed Amarti,
Youssef Amine
Elalamy

Vendredi 19 Octobre 2018 (suite)

17h00-18h30

La méditerranée :
entre culture
et sépulture
Modérateur :
Miloud Loukili

Mostafa Hassani
Idrissi,
Ignacio Gutiérrez
de Teran,
François Larbre

Edition et
patrimoine
amazigh
Modérateur :
El Houssain
El Moujahid

Abdelkader Retnani,
Fatima Boukhriss,
Driss Azdoud

L'imaginaire
des langues
Modératrice :
Zakya Daoud

Ahmed Boukous,
Majid Moëz

Un monde cloisonné,
écrire sur les murs :
Hommage
à Ghaza
Modérateur :
Sameh Darouich

Yahya Abbad,
Karl Schembri,
Sibilio Simone,
Haifa Zangana

Samedi 20 Octobre 2018

09h30-11h00

Les écritures
féminines
Modératrice :
Soumaya Naamane
Guessous

Bahae Trabelsi,
Valérie Moralès-Attias,
Samira Negrouche,
Anissa Bellefquih

Islam et modernité
Modérateur :
Khalid Zekri

Faouzia Charfi,
Ali Benmakhlouf,
Mohammed Ennaji

Le Maghreb
vu d'Ailleurs
Modérateur :
Jean zaganiaris

Abdelkader Benali,
Salim Jay,
Majid Moëz,
Mamoun Lahbabi,
Abdallah Baida

L'instant poétique
Sud-Sud
Modérateur :
Abdelhak Mifrani

Victor Rodríguez
Núñez,
Rasha Al Ameer,
Najwan Darwish,
Basem Alnabriss

11h15 - 12h45

Les écritures
féminines
Modératrice :
Amina Barouadi

Leïla Abouzeid,
Hoda Barakat,
Haifaa Zangana,
Sabah Sanhouri

Islam et
modernité
Modérateur :
Abderrahmane
Rachik

Abdelmajid Charfi,
Fouad Ben Ahmed,
Mohamed Maouhoub,
Sakhr Benhassine

Les écritures
maghrébines
Modératrice :
Meriem Lahlou

Habib Salmi,
Mohamed
Alaoua Hadji,
Soukaina
Habiballah

Présentation croisée
entre une œuvre de
fiction et une œuvre
essayiste
Modérateur :
Driss C. Jaydane

Ahmed Boukous,
Mohand Tilmatine,
Catherine Filippone

Samedi 20 Octobre 2018 (suite)

15h00 - 16h30

La question
de l'écriture
Modérateur :
Mohamed
Alaoua Hadji

Soukaina Habiballah,
Kholoud Al Fellah,
Amal Bouchareb,
Inès Abassi

Patrimoine
culturel Juif
du Maghreb
Modératrice :
Karima Yatribi

Zhor Rihil,
Mohamed Hatimi,
Paul Dahan

Être Migrant
aujourd'hui
Modératrice :
Muriel Augry

Abderahmane Rachik,
Bios Diallo,
Nembe Onesiphore

Quelle place de
l'universel dans
l'espace multiculturel
africain ?
Modératrice :
Saïda Belouali

Abdoul Aziz
Mahamadou Maïga,
Younissa Toure,
Hafez Adamu Nafada,
Ballo Daouda

17h00-18h30

La traduction et l'universalité
Modératrice : Amina Meddeb

Barbara Cassin, Tiphaine Samoyault,
Zakia Sinaceur

L'émergence des territoires
Modérateur : Bouazza Benachir

Fikri Benabdallah,
Fathallah Oualalou

17h00

Le soufisme et la culture de la paix avec la Fondation Al Moultqua
Modérateur : Ahmed Zaki

Moulay Mounir El Kadiri Boutchich, Michel Thao Chan, Abd Al Malik, Belkacem El Jattari,
Mohamed Benyaïch, Hakim Al Fadil Idrissi

Dimanche 21 Octobre 2018

09h30-11h00

Le livre audio et les éditeurs indépendants

Modérateurs : Esther Leneman et Thierry Quinqueton



SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE



**LE BILAN
DU SALON :
REGARDS & CHIFFRES**





UN SALON D'EXCELLENCE, UNE INAUGURATION PRESTIGIEUSE



Une ambition maghrébine

En cette année 2018, Oujda est désignée «Capitale de la culture arabe». Cela nous honore et nous responsabilise. Le monde arabe compte aujourd'hui presque autant d'habitants que l'Union Européenne. Lorsque nos pays, à l'unanimité, se donnent Oujda pour capitale culturelle, fut-ce l'espace d'une année, c'est donc une part importante de l'humanité qui fait un choix fort et désigne la ville à l'attention du monde : pour l'heureuse élue, c'est un pas notable vers une reconnaissance universelle.

L'universalité est précisément le thème de cette deuxième édition du Salon Maghrébin du Livre, honorée par le Haut Patronage de Sa Majesté le Roi, que Dieu L'assiste. L'universalité ? Pas une simple interrogation, ni une affirmation, mais une ambition.

«Réinventer l'universel», en toute humilité, ouvre la voie vers une légitime ambition maghrébine. La problématique est commune à nos auteurs comme à nos éditeurs. Comment promouvoir nos littératures maghrébines, les mettre sur les chemins de l'universalité ? Une série de questions s'ensuivent, d'autant plus aiguës que le succès, parfois planétaire, d'auteurs originaires du Maghreb, anciens ou contemporains, nous revient souvent de l'étranger, formaté en produits culturels prêts à consommer. D'autres productions affirment des volontés hégémoniques et envahissent puissamment certains médias. Alors comment faire accéder durablement nos auteurs à l'universel ?

Comment eux-mêmes le proposent-ils ? Où sont les clés ? Qui les détient ? Voilà quelques questions posées aux intellectuels, aux créateurs, aux éditeurs du Maghreb, et, conjointement avec eux, à ceux du monde, réunis à Oujda.

Le Salon 2018 s'astreindra à trouver des pistes de réponses.

«Lettres du Maghreb» est né en 2017 autour d'un thème sensible, lui-même devenu universel : «Dire la jeunesse, écrire l'espoir», avec en arrière-plan la question brûlante de la migration. Préoccupés d'écriture, nous n'avons pas ignoré d'autres formes d'expression, comme le slam ou le hip hop, où les talents maghrébins rencontrent un franc succès. Tout cela est restitué dans les Actes de la première édition du Salon «Lettres du Maghreb».

Au Maroc, un célèbre Discours du Trône de Sa Majesté le Roi Mohammed VI - que Dieu L'assiste - a promu dès 2014 la valorisation de nos patrimoines immatériels. De nouvelles hautes orientations royales érigent en priorité nationale la réforme de l'éducation, celle de l'enfance et du préscolaire en particulier. Le livre et la lecture seront un fondement du futur dispositif. C'est pourquoi, un programme encore plus riche a été proposé cette année dans le cadre d'un événement devenu autonome au sein du Salon : «L'Enfance du Livre», prolongé par une caravane vers les écoles rurales.

Avec une audience et une participation accrues, cette édition fut passionnante !

Merci à tous ceux qui ont uni leurs efforts pour y parvenir.

Mohamed Mbarki

Président du Salon "Lettres du Maghreb"

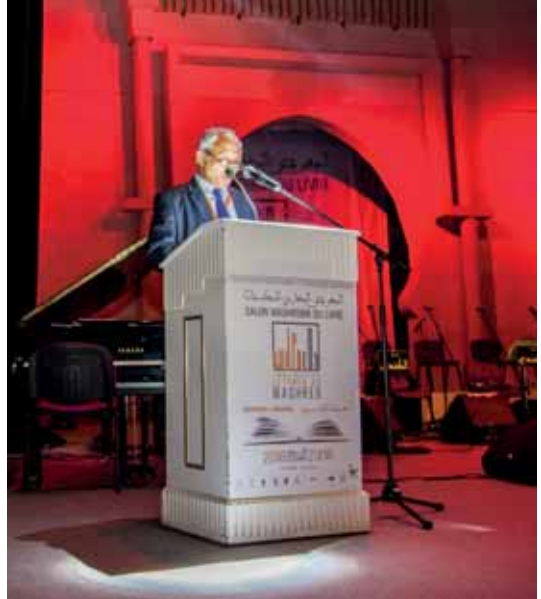




Commissaires



Jalal EL HAKMAOUI



Driss KHROUZ



L'équipe de l'Agence de l'Oriental

Amattat Hassan	Dinar Redouane	Laaribi Amina
Bayabe abdelaziz	El Ajroudi Firdaous	Moudden Abderrahim
Belhoussain Jawad	El Blidi Mohamed Ali	Mahir Saïda
Ben Halima Houda	El Jeffali Samira	Naoui Meryem
Benmoussa Jalal Eddine	El Ouahabi Hassan	Rabah Abdelmajid
Betari Abdelkader	Hannou El Kebir	Slisli Majdouline
Bouali Lahsen	Hmimou Siham	Syagi Bouchra
Boukhari Mohammed	Jaouat Hanan	Yahia Karim
Chouqiri Nourddine	Jelili Naima	Zerouali Sanae
Dardouch Jilali	Karom Mohamed	

Une organisation professionnalisée, un Salon médiatisé

LETTRES DU MAGHREB est conçu et voulu comme une marque : elle sera traitée comme telle. Au grand public marocain, elle porte le message du positionnement de la Région de l'Oriental et tout particulièrement de son chef-lieu, Oujda : un cœur et un centre de gravité de Grand Maghreb appelé de nos vœux.

LETTRES DU MAGHREB à Oujda dit à tous que la ville recèle désormais un événement annuel supplémentaire qui conforte la dimension internationale de la cité. Pour le faire savoir, des médias puissants sont mobilisés : web, radios, TV, presse écrite traditionnelle. Spots ou insertions promotionnelles, bannières ou articles, ils vont porter la bonne nouvelle et celle-ci dépassera les frontières.

LETTRES DU MAGHREB est aussi une manifestation pour la ville et la Région. Pour l'occasion, les médias régionaux sont mobilisés et la ville sera pavoisée aux couleurs de la manifestation dont les visuels animeront les artères urbaines. S'y ajoute une signalétique forte de nature à relier les lieux impliqués dans la ville. D'une manière plus large, les participants seront pris en charge et orientés dès leur arrivée par voie aérienne ou pour leur repérage s'ils adoptent la route, l'autoroute, ou le train.

LETTRES DU MAGHREB est aussi un Salon où les éditeurs et partenaires sont à disposition du public et des participants dans un cadre d'exposition professionnalisé ; pour ce faire un Guide des Participants a été distribué, donnant toutes les informations pratiques nécessaires, le règlement intérieur du Salon, ainsi que le cahier des charges des stands.

LETTRES DU MAGHREB fait l'objet d'un suivi permanent tout au long de son déroulement, avec enregistrement intégral des conférences et ateliers (qui seront transcrits et publiés) diffusion sur le site web et les réseaux sociaux Facebook, Twitter et Instagram.

Le site de LETTRES DU MAGHREB : www.lettresdumaghreb.com





2514 M² de
Chapiteau



8 Stands
personnalisés



5 Salles
de conférences



1 Café
littéraire



50 Stands modulaires
pré-équipés





1 Business center



1 Plateau médias



1 Commissariat du salon





04

Espaces
enfants



01

Espace
Agora



01

Librairie
jeunesse





34 Conférences



143 Conférenciers dont

67 Étrangers





28 Signatures



4 Hommages



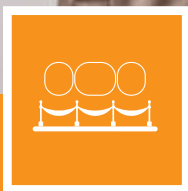
Hommage à Touria Chaoui



Hommage à
Mahmoud Darwich

ications qu'on a
de l'art moderne du
Sud et Abu
que Dieu lui fasse
dit : Les gens ont
et du Sud, comme
e comme origine de
n'attribue ce nom
est purifié, il ben
me sincère affectiv
appelé Soula

... i Shah Al-Hakim
Abah, décédé en
266 AH



01

Vernissage d'art contemporain

18

Artistes exposants





01

Concert
de musique



03

Conférences
de presse



42

Journalistes



7 Cadreurs vidéo



5 Photographes professionnels



1 Régie de montage Full HD





245 Publications sur le web



46 Articles dans les journaux imprimés



15 Reportages et interviews en radio (113 minutes au total)



6 Reportages et interviews en TV (12 minutes au total)



Fréquentation globale

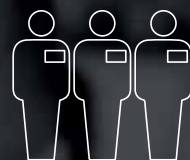
47 000

28 000 visiteurs
19 000 participants



Invités

+297



24

Institutions



26

Éditeurs Maghrébins



2

Libraires

Minibus

12



Voitures VIP



8

1



Autocar

15



Véhicules utilitaires



+20 000
Mentions J'aime

Total des mentions J'aime une Page aujourd'hui : 20 038



Mentions J'aime nettes

Les mentions J'aime nettes correspondent aux nouvelles mentions moins le nombre de mentions Je n'aime plus.



1 Site Web



DU 9 AU 13 OCTOBRE 2019
OUJDA - MAROC

SALON
MAGHRÉBIN
DU LIVRE

Programme | Membres

PRÉSENTATION
LE SALON
ESPACE EXPOSANTS
VISITE VIRTUELLE
ACTUALITÉS
CONTACT
CONNEXION/INSCRIPTION
MEMBRES

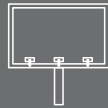
Facebook



08 Chefs de projets



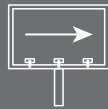
160 Kakémonos



01 Panneaux urbains 4x3



30 Banderoles 8mx 1m



06 Panneaux géants de signalisation



32 Agents de sécurité



23 Hôtesse d'accueil



01 Salle de contrôle caméras



SOUS LE HAUT PATRONAGE DE SA MAJESTÉ LE ROI MOHAMMED VI



L'enfance du LIVRE



600

Enfants
participants
au Salon



LA CARAVANE DE L'ENFANCE DU LIVRE



800

Jeunes élèves
associés aux nombreux
ateliers et spectacles



500 Packs de livres
distribués gratuitement



10

Animateurs mobilisés
par la Fédération Marocaine pour la Promotion
de l'enseignement pré-Scolaire



25

Écoles visitées
dans l'espace rural



**Les points de vue exprimés par les participants et contributeurs
n'engagent que leurs auteurs**

**Agence de l'Oriental
Collection Oriental.ma Actes / Décembre 2018**